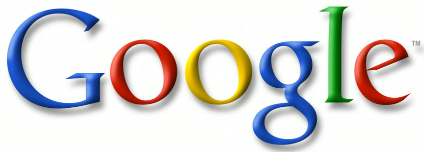
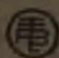




ARCHIVES HERALDIQUES SUISSES

SCHWEIZER ARCHIV FÜR HERALDIK




STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1900



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1900

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1900 Jahrgang / Année XIV No. 1.

Notes sur quelques changements d'armoiries aux XIIe et XIIIe siècles.

Par L. Bouly de Lesdain.

En 1190, Gui de Villers-Outreau use d'un sceau équestre sur lequel il est représenté armé d'un bouclier à la bordure de vair[1]. En 1247, Gui, sire de Villers-Outreau, scelle d'un sceau armorial, portant un écu à la croix engrêlée, brisé d'un lambel de cinq pendants[2] et Le Carpentier blasonne les armes de cette famille *de gueules, à la croix dentelée d'or*[3]. Il n'existe malheureusement aucune généalogie qui nous renseigne sur la filiation de ses membres[4], mais on trouve en 1275 Gui, sire de Villers-Outreau, et en 1280 Jean, sire de Villers-Outreau, qui s'arment tous deux, sur un sceau armorial, d'un écu au lion. En 1311, un autre Jean, fils du précédent, également sire de Villers-Outreau, porte dans les mêmes conditions un écu au sautoir[5].

Le sceau armorial de Jean, sire de Bouchavesne, en 1217, offre un écu à l'orle d'hermine[6]. Sur un sceau de même nature appartenant à Gilles, sire de Bouchavesne, en 1266, l'ecu est chargé d'une croix engrêlée[7], et les armoriaux modernes feront porter à cette famille *d'or, à la croix engrêlée de gueules*[8].

Gautier de Gonnelieu, en 1233, scelle d'un sceau armorial portant un écu à l'orle. Barthélemy et Buridan, Raoul, sire de Bantouzel en 1263, Jean en 1322, en 1243 et 1306, avec des sceaux de même nature, remplacent l'orle par une croix denchée brisée d'un lambel de cinq pendants pour le premier, de trois pour le second[9]. Nous n'avons pu en découvrir les émaux.

---

[1] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1721.
[2] Id., *Ibid.*, N° 1722.
[3] *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, T. II, p. 1062.
[4] Une généalogie très discutable a été donné par Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, T. II, p. 330 à 332. D'autres indications, qui ne nous semblent pas plus certaines ont été publiées par l'abbé Cailliez, dans sa *Notice historique sur Villers-Outreau et l'ancienne seigneurie de Mondétour*, ap. *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai*, T. XXXV, p. 357 et suiv.
[5] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 1723, 1725 et 1726.
[6] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 200.
[7] Id., *Ibid.*, N° 199.
[8] Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, T. I, IIIe partie, p. 286.
[9] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 964 à 966. Cf. *Sceaux de l'Artois*, N° 806.

Sur trois sceaux armoriaux, Baudouin d'Aubigny-au-Bac en 1286, porte une croix engrêlée au lambel de cinq pendants, tandis que Jean d'Aubigny en 1236, et un autre Jean, fils du précédent, en 1252, s'arment d'un chevronné, brisé pour le second d'un lambel de cinq pendants [1]. Le Carpentier donne a cette famille un écu *d'azur, à trois chevrons alaisés d'or* [2].

Citons enfin, dans le même ordre d'idées, le sceau armorial de Thomas, sire de Cantaing, en 1293, qui porte un écu à la croix denchée, brisé d'un canton de vair [3], alors que sa famille s'armait *d'or, à trois lions d'azur, armés et lampassés de gueules* [4].

Avant d'adopter l'écu *de gueules, semé de trèfles d'or, à deux bars adossés du même brochant,* qui formera leurs armes définitives [5], les comtes de Clermont en Beauvoisis ont également hésité sur le choix d'un emblême héraldique. Un croquis généalogique nous semble encore ici indispensable [6].

Renaud II,
Comte de Clermont
† vers 1162

Raoul,
Comte de Clermont,
Connétable de France
† 1191

Catherine
ép. Louis de Blois

Simon,
Sire d'Ailly

Raoul,
Sire d'Ailly
† 1214

Simon,
Sire d'Ailly et de Nesle
† 1288

Raoul II,
Connétable de France
† 1302

Alix,
ép. 1° Guill. de Flandre
2° Jean de Châlon

Gui,
Sire d'Offemont,
Maréchal de France
† 1302

Jean I,
Sire d'Offemont,
Queux de France
† 1352

Gui II,
Sire de Mello,
Maréchal de France
† 1352

Simon,
Evêque de Beauvais
† 1312

Marguerite,
ép. Gui III de Senlis

---

[1] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N°s 447 à 449.

[2] *Op. cit.,* T. I, IIIe partie, p. 121.

[3] Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 681.

[4] Id., *Ibid.,* N° 680. *Les blasons et cris d'armes,* p. 23. — Cf. Le Carpentier, *Op. cit.,* T. II, p. 358.

[5] Navarre, *Armorial,* N°s 920 à 924. *Armorial de Picardie,* ap. *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie,* T. XVIII, p. 300.

[6] Les éléments en sont empruntés au P. Anselme, *Histoire généalogique,* T. VI, pp. 45 et 750 et à Eug. de Lépinois, *Recherches historiques et critiques sur l'ancien comté et les comtes de Clermont en Beauvoisis du XIe au XIIIe siècle,* pp. 321 et suiv.

On possède de Renaud II un sceau équestre, au gonfanon, pendu à un acte non daté, mais postérieur à 1120; il ne porte naturellement aucune trace d'armoiries [1]. Renaud avait épousé en secondes noces Clémence, fille de Renaud Ier, comte de Bar, qui ne lui donna pas moins de huit enfants. Nous n'en retiendrons ici que deux.

L'ainé, Raoul Ier, obtint après 1150 l'épée de connétable. On lui connaît deux sceaux équestres, sans contre-sceaux. Le plus ancien, en 1162, est au gonfanon, comme celui de son père, et n'offre pas d'armoiries [2]. Le second, en 1183, le montre armé d'un bouclier sur lequel on entrevoit un lion [3]. Raoul mourut en 1191, ne laissant que des filles. L'une d'elles, Catherine, épousa Louis, comte de Blois. Un sceau de 1211 nous offre son image, tandis que le contre-sceau porte un écu parti: au 1er une bande accompagnée de six merlettes (pour son mari), au 2e cinq gerbes en croix (comme armes personnelles) [4]. Son fils Thibaud II, comte de Blois et de Clermont, paraît, sur un sceau postérieur de deux ans à celui-ci, armé d'un bouclier à la bande coticée sur champ de croisettes; l'écu figuré sur le contre-sceau est chargé de six gerbes en orle [5].

Simon, frère de Raoul, continua la postérité masculine. Il eût pour fils un autre Raoul, qui épousa Gertrude de Nesle, d'où le nom de Clermont-Nesle donné parfois à sa famille. Il usait en 1203 d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial; le bouclier, de même que l'écu du contre-sceau, porte cinq gerbes en croix [6]. Notons ici que son cousin germain, Gui IV de Senlis, bouteiller de France, portait les mêmes armes sur un sceau de 1203 [7].

A Raoul succéda Simon. Celui-ci abandonna les gerbes de la génération précédente, et adopta pour armes deux bars adossés, que l'on rencontre pour la première fois en 1246, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial [8]. On n'a pas oublié que, par sa bisaieule, Simon était allié à la maison de Bar, qui portait *d'azur, semé de croisettes recroisetées au pied fiché d'or, à deux bars adossés du même brochant.*

Simon, qui mourut en 1288, laissa une nombreuse postérité.

Raoul, connétable dès 1287, mort à Courtrai en 1302, fit successivement usage de deux sceaux, tous deux équestres, avec contre-sceaux armoriaux. Le plus ancien, en 1272, antérieur par conséquent à la mort de son père, offre les armes définitives des Clermont: les deux bars adossés sur un semis de trèfles; le

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1041.
[2] Demay, *Sceaux de la Normandie*, N° 33.
[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1042.
[4] Id., *Ibid.*, N° 957.
[5] Id., *Ibid.*, N° 958.
[6] Id., *Ibid.*, N° 1849.
[7] Id., *Ibid.*, N° 273.
[8] Id., *Ibid.*, N° 1850. — Une empreinte de 1282 a été cataloguée par de Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 219.

tout est brisé d'un lambel de cinq pendants[1]. Le second, en 1289, offre les mêmes armes, mais le lambel a disparu[2].

Une de ses filles, Alix, épousa successivement Guillaume de Flandre, sire de Tenremonde et Jean de Châlon, sire d'Arlay. Un sceau de 1314 nous montre son image accostée a dextre de l'écu de son second mari, à sénestre, de l'écu du premier: sous chaque écu, un travail représente deux bars adossés sur un semis de trèfles[3]. Nous ne connaissons aucun autre exemple de femme ayant ainsi porté simultanément les armes de ses deux maris.

Raoul eût pour frère puîné Guy, sire de Breteuil et d'Offemont, maréchal de France, qui périt également à Courtrai. Nous ne connaissons de lui aucun sceau[4], mais sa descendance, qui fournit un queux, deux maréchaux de France et un maréchal du duc de Normandie (le futur Charles V) portait de même que Raoul[5]. Les sceaux de son petit-fils Gui II, sire de Mello et maréchal de France, mort en 1352, offrent une particularité assez curieuse. En 1348 et 1352 (13 mars) Gui fait usage d'un petit sceau armorial sur lequel il brise d'un lion à dextre[6]: l'animal est sans doute emprunté aux armes de Marguerite de Thorote, sa grand-mère, qui portait *de gueules, au lion d'argent*[7]. Sur un sceau commun d'Edouard de Beaujeu et de Gui, tous deux maréchaux de France, en 1349, l'écu de Clermont-Nesle figure sans brisure[8]: il en est de même, le 8 juin 1350 et le 17 avril 1352, sur deux petits sceaux équestres différents, sans contre-sceaux[9].

Simon, évêque de Beauvais, frère de Raoul II et de Guy a laissé un sceau de 1306, sur lequel est gravée son effigie, sans armoiries; le contre-sceau porte les armes de sa pairie: *d'or, à la croix de gueules, cantonnée de quatre clefs du même*[10].

Les châtelains de Noyon et de Thourotte portaient primitivement une fasce, qu'ils abandonnèrent dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, pour s'armer *d'argent, au lion de gueules*[11].

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3057.

[2] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 219. — Une empreinte de 1292 a été cataloguée par Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 195.

Un très curieux inventaire des biens de Raoul, dressé le 22 novembre 1302, a été publié par Mgr. Dehaisnes dans ses *Documents et extraits divers concernant l'Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XV[e] siècle*, Première partie, pp. 124 et suiv.

[3] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1682. — Châlon-Arlay porte *de gueules, à la bande d'or, chargée en chef d'une étoile de sable.*

[4] Le P. Anselme lui donne, nous ne savons sur quelle autorité, *écartelé: au 1[er] et 4[e] de Clermont Nesle; aux 2[e] et 3[e] bandé d'or et de gueules, au canton de Montmorency-Beaussault.*

[5] Demay, *Sceaux Clairambault*, N[os] 2609 à 2613. *Sceaux de la Picardie*, N° 4.

[6] Demay, *Sceaux Clairambault*, N[os] 6697 et 6698.

[7] Marguerite était arrière-petite fille de Guillaume, mentionné dans la généalogie suivante.

[8] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 6590.

[9] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 4; *Sceaux Clairambault*, N° 6699.

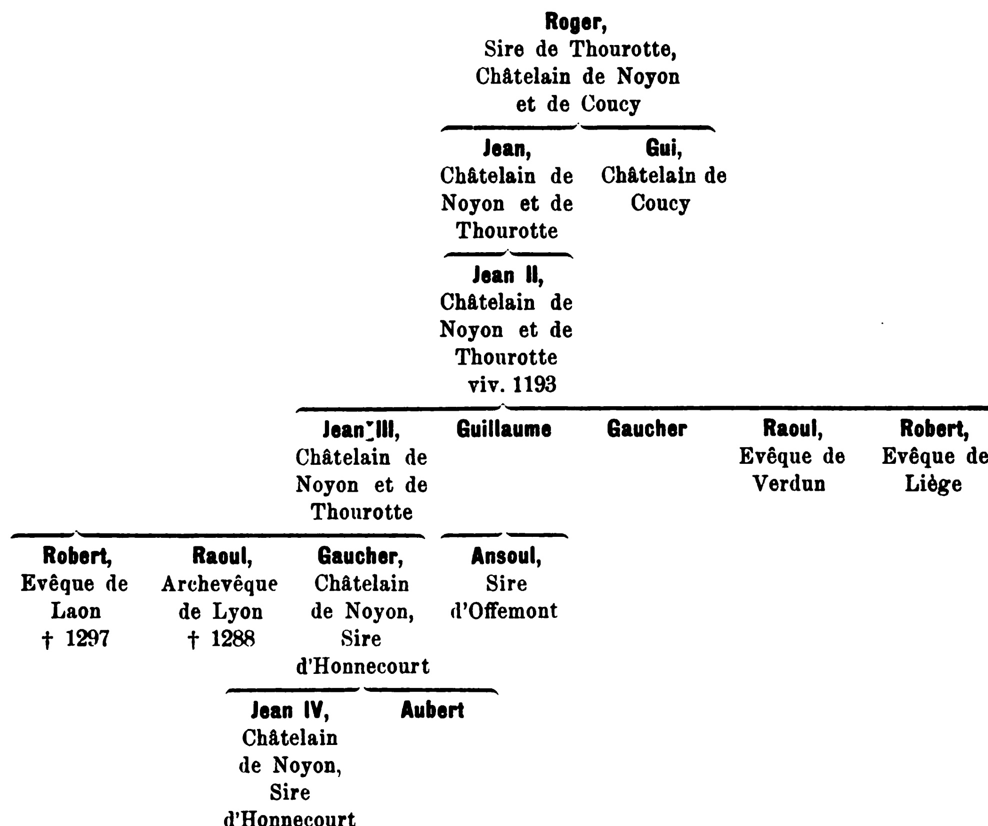
[10] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 6515.

[11] Nous empruntons les éléments de la généalogie qui va suivre à *l'Histoire généalogique de la Maison royale de Dreux*, de du Chesne, pp. 28 à 31.

Le sceau armorial de Jean II, en 1193, porte un écu parti: au 1er une fasce; au 2e, un palé de vair et de ... sous un chef chargé d'une vivre[1]. Nous n'avons pu découvrir l'origine du 2e.

Jean II laissa une nombreuse postérité. Son second fils Guillaume usait, en 1233, d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial: les deux écus portent une fasce, surmontée d'un lion passant[2]. La même année, Gaucher son frère scellait d'un sceau armorial portant une fasce au lion brochant[3]. Les sceaux de Raoul, évêque de Verdun, en 1238 et de Robert, évêque de Liège, en 1243, portent simplement l'image de leurs propriétaires, en vêtements sacerdotaux[4].

En 1289, Ansoul, sire d'Offemont, fils de Guillaume, use d'un sceau armorial chargé d'un écu semé de croisettes recroisetées au pied fiché, au lion[5].



Nous revenons maintenant au fils aîné, Jean III, châtelain de Noyon et de Thourotte comme son père. On lui connaît trois sceaux. Le plus ancien,

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 5315.
[2] Id., *Ibid.*, N° 3699.
[3] Id., *Ibid.*, N° 3700.
[4] Id., *Ibid.*, N° 6927. Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 5900.
[5] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1407. — Un empreinte de 1292 a été cataloguée par de Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. III, p. 58.

en 1239, est équestre, avec contre-sceau armorial: les deux autres en 1245 et 1250, sont armoriaux, sans contre-sceau: ils présentent cette particularité assez rare, que la forme en est triangulaire. Sur tous les trois, l'écu porte simplement une fasce [1]. Sa femme, Lucie de Honnecourt, châtelaine de Nesle, posséda successivement deux sceaux, en 1207 et 1223: le premier offre son image tenant de la main droite un écu illisible; cet écu ne figure plus sur le second, mais celui-ci est muni d'un contre-sceau portant un écu losangé [2].

Lucie était veuve en premières noces de Jean de Villers-Guislain, qui se qualifiait à cause d'elle sire de Honnecourt; il faisait usage en 1198 d'un sceau équestre, qui le montre armé d'un bouclier losangé [3]. On ignore naturellement les émaux de ces armes, mais une famille de Villers, assez répandue dans tout le nord de la France, a porté *de sable, à dix losanges d'or, 3, 3, 3 et 1* [4].

De ce premier mariage, naquit un fils, Jean, qui prenait en 1226 la qualification de sire de Honnecourt, et s'armait d'un lion, sur un sceau équestre, avec contre-sceau armorial; le contre-sceau offre cette particularité que le lion est contourné [5]. Jean vivait encore en 1229 [6]. L'année suivante, on trouve un Gautier, sire de Honnecourt, que nous croyons fils de Jean, et qui, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, revient au losangé [7].

De Jean III, que nous avons abandonné un moment, naquirent au moins trois fils:

1° Robert, évêque de Laon, dont nous ne connaisons aucun sceau.

2° Raoul, archevêque de Lyon, qui use, en 1286, d'un sceau sur lequel son image est accompagnée à dextre d'un lion et à sénestre d'une fleur de lys [8].

3° Enfin Gaucher, châtelain de Noyon et de Thourotte, et sire d'Honnecourt, probablement après la mort de son neveu. Le plus ancien de ses deux sceaux, en 1260, est armorial, et porte une fasce, au lambel de cinq pendants; trois ans plus tard, sur un sceau équestre, sans contre-sceau, le bouclier est orné d'un lion [9].

C'est également le lion que porteront ses deux enfants, Jean IV et Aubert. On connaît au premier deux sceaux, l'un armorial en 1282 [10], l'autre équestre avec contre-sceau de même de 1301 [11]. Aubert scelle en 1312 d'un sceau armorial avec contre-sceau de même: l'écu est brisé d'un lambel de trois pendants [12].

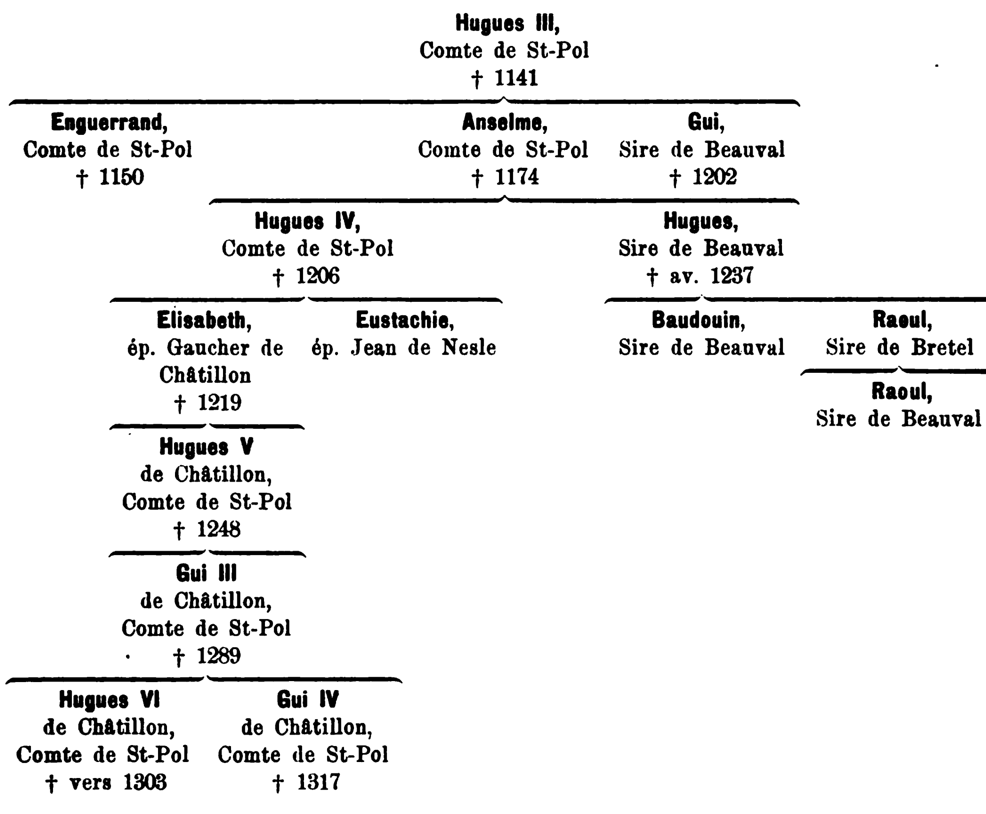
---

[1] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, Nos 3701, 5316 et 5317.
[2] Demay, *Sceaux de la Flandre*, Nos 1099 et 5563.
[3] Id., *Ibid.*, N° 1718.
[4] Quelques auteurs font les losanges d'argent.
[5] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1719.
[6] Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis*, T. II, p. 1059.
[7] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1098.
[8] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3619.
[9] Demay, *Sceaux de la Flandre*, Nos 5566 et 5567.
[10] Id., *Ibid.*, N° 1651.
[11] Id., *Sceaux de la Picardie*, N° 1024. *Sceaux de L'Artois*, N° 1803.
[12] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3698.

Le tableau généalogique donné à la page précédente montre que les châtelains de Coucy, qu'il ne faut pas confondre avec les sires du même nom, procédaient d'une même souche que les châtelains de Noyon et de Thourotte. Le plus ancien sceau que nous connaissions est celui de Gui, châtelain de Coucy à la fin du XII[e] siècle; l'acte qu'il authentique est sans date, mais il est certainement antérieur à 1200. Le sceau, du type armorial, porte un écu à la fasce et à la bordure[1].

On possède encore les sceaux de Gui, sire de la Ferté-Bliard et châtelain de Coucy, en 1200[2]; de Renaud, châtelain de Coucy, en 1246[3], et de Simon, châtelain de Coucy, en 1265[4]. Tous sont du type armorial, et offrent une fasce accompagnée d'un lion passant au canton dextre.

Nous avons déjà signalé, dans les *Archives héraldiques,* l'intérêt que présentent les plus anciens sceaux des comtes de Saint-Pol de la maison de Candavène[5]. Nous croyons devoir y revenir aujourd'hui, en faisant toujours précéder nos observations d'un croquis généalogique[6].



[1] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 1016.
[2] Id., *Ibid.*, N° 1017. Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 5292.
[3] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 5293.
[4] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 1018.
[5] N° 2 de 1897.
[6] Les éléments en sont empruntés à du Chesne, *Histoire de la Maison de Châstillon sur Marne*, pp. 50 et suiv., au P. Turpin, *Comitum Terranensium seu Ternensium, modo*

Les sceaux d'Enguerrand, dont on possède deux exemplaires différents, appendus à des actes sans date, mais antérieurs à 1150, portent l'image du comte, armé d'un long bouclier à umbo. Dans le champ figurent une ou plusieurs gerbes, suivant les exemplaires [1].

Anselme, son frère et successeur, fit également usage de deux sceaux; le plus ancien, antérieur à 1150, est au type équestre, sans rien de particulier [2]. La housse du cheval porte des gerbes sur le second, dont on possède deux empreintes de 1162 et 1164; cette dernière est munie d'un contre-sceau sur lequel figure une aigle [3].

Nous ne connaissons aucun sceau de Gui, tige des sires de Beauval, mais il existe de son fils Hugues un sceau équestre, avec contre-sceau armorial, appendu à des actes de 1223 et 1226; les deux empreintes, un peu frustes, permettent de soupçonner des gerbes sur le bouclier; on en distingue nettement cinq, en croix, sur l'écu du contre-sceau [4]. Les mêmes armes se rencontrent en 1240 sur le sceau équestre avec contre-sceau armorial de Baudouin son fils aîné [5], et sur le sceau armorial de Raoul, sire de Bretel, son troisième fils [6] Robert, sire de Beauval, ne porte que trois gerbes en 1262 sur un sceau armorial [7], mais Robert, son successeur, nous montre de nouveau les cinq gerbes en 1285 sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial [8].

Hugues IV, fils d'Anselme, se servit, comme son père de deux sceaux. Le premier, en 1176, est au type de chasse, et n'offre naturellement pas d'armoiries [9]. Le deuxième, en 1190 et 1201, est au type équestre, avec bouclier orné de deux lions léopardés; les contre-sceaux, également équestres, présentent entre eux quelques différences sans intérêt [10]. Hugues avait épousé Yolande fille de Baudouin IV, comte de Hainaut et veuve d'Ives, comte de Soissons dont un sceau de 1201 offre l'image sans armoiries; une aigle est gravée sur le contre-sceau [11].

Anselme ne laissa que deux filles. La cadette Eustachie, épousa Jean de Nesle. Un sceau de 1232 offre son image, sans armoiries; au revers figure également une aigle [12]. La persistance de cet oiseau sur les contre-sceaux de la famille est à signaler.

S. Pauli ad Thenam annales historici et à *l'Art de vérifier les dates*. T. II, pp. 773 et suiv. Toutefois pour la branche de Beauval, nous suivons l'abbé Ch. Lefèvre, *Histoire des communes rurales de l'arrondissement de Doullens*, ap. *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, 3e série, T. IX, pp. 59 et suiv.

[1] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 285. *Sceaux de l'Artois*, N° 69.

[2] Id., *Sceaux de la Flandre*, N° 286.

[3] Id., *Ibid.*, N° 287. *Sceaux de la Picardie*, N° 209.

[4] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 229. *Sceaux de la Picardie*, N° 213.

[5] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 210.

[6] Theod. Lefèvre, *Op. cit.*, p. 142.

[7] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 152.

[8] Id., *Ibid.*, N° 153.

[9] Id., *Sceaux de la Flandre*, N° 288.

[10] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 361. Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 70.

[11] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 71.

[12] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3051.

L'aînée, Elisabeth, épousa Gaucher de Châtillon, et dévint ainsi la tige des Châtillon St-Pol. Elle fit usage de trois sceaux, qui portent tous son image, sans armoiries, et n'ont d'intérêt pour nous que par les contre-sceaux. Sur les deux plus anciens, en 1214 et 1222, figure l'écu de Châtillon, *de gueules, à trois pals de vair, au chef d'or,* sans brisure [1]. Son mari lui-même d'ailleurs, portait les armes pleines [2]. Le troisième contre-sceau, en 1234, offre un écu parti de deux lions léopardés et de cinq gerbes [3]. Elisabeth réunit ainsi les gerbes ordinaires de Candavêne aux deux lions qu'avait adoptés son pére.

Avant de dire un mot des Châtillon, il convient de signaler encore deux Candavène qui ne figurent sur aucune généalogie, et dont l'existence est cependant attestée par leur sceaux. En 1234, Soyer de Candavène, sur un sceau armorial, porte un écu parti: au 1er deux demi léopards mouvants du parti; au 2e trois demi gerbes et une entière; au lambel de sept pendants brochant [4]. En 1260 et 1264, Gui Candavène, châtelain de Corbie, use d'un sceau du même type, chargé d'un écu d'hermine au lion couronné [5].

Hugues V, fils d'Elisabeth, porta simplement, sur trois sceaux équestres avec contre-sceaux armoriaux, les armes de Châtillon, brisées d'un lambel de quatre, cinq ou sept pendants [6]. Son petit-fils Gui III [7], et ses arrière petits-fils Hugues II [8] et Gui IV [9] gardèrent au sceau les armes de Châtillon St-Pol, mais reprirent au contre-sceau les armes de Candavène, représentées toutefois par un écu à trois gerbes.

Les Bouteiller de Senlis [10] ont porté, les uns *de gueules, à trois, cinq* ou *six gerbes d'or,* les autres *écartelé d'or et de gueules.*

Le plus ancien sceau connu de cette famille est celui de Gui, «pincerne», en 1186; il est du type équestre. L'écu porte des armoiries, malheureusement indistinctes [11].

De lui vinrent Gui III, bouteiller de France, et Nevelon, tige des sires de Braceuse. Du vivant de son père, en 1186, Gui III scellait d'un sceau équestre, avec contre-sceau armorial portant trois gerbes; en 1203, il use d'un sceau du même type, mais avec cinq gerbes en croix [12]. En 1223, sa femme,

---

[1] Demay, *Sceaux de la Picardie,* N° 30. *Sceaux de l'Artois,* N° 72.
[2] Demay, *Sceaux de l'Artois,* N° 74.
[3] Id., *Ibid.,* N° 73.
[4] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas,* T. I, p. 474.
[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N° 5290. Demay, *Sceaux de la Picardie,* N° 211.
[6] Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N°s 362, 363 et 365.
[7] Id., *Ibid.,* N° 367.
[8] Id., *Ibid.,* N° 368.
[9] Id., *Ibid.,* N° 370. Demay, *Sceaux de la Picardie,* N° 75.
[10] Nous empruntons cette généalogie à du Chesne, *Histoire de la Maison des Bouteillers de Senlis.* Paris, 1879, in-8.
[11] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 271.
[12] Id., *Ibid.,* N°s 272 et 273.

- **Guillaume**, Bouteiller de France, Sire de Chantilly † après 1147
  - **Gui II**, Bouteiller de France Sire de Chantilly † après 1187
    - **Gui III**, Bouteiller de France Sire de Chantilly † 1221
      - **Gui IV**, Sire d'Ermenonville † 1232
        - **Gui V**, Sire d'Ermenonville † 1249
      - **Guillaume**, Sire de Chantilly
        - **Jean**, Sire de Chantilly † 1288
          - **Guillaume**, Sire de Chantilly † 1340
    - **Raoul**, Sire de Lusarches † 1250
      - **Raoul II**, Sire d'Ermenonville † av. 1275
        - **Gui**, Sire d'Ermenonville
        - **Guillaume**, Sire d'Ermenonville † apr. 1328
          - **Gui II**, Sire d'Ermenonville † 1337
            - **Gui III**, Sire d'Ermenonville
              - **Jean**
            - **Guillaume**, Sire de St-Chartier † apr. 1375
              - **Guillaume II**
        - **Adam**, Sire de Montespillouer † apr. 1328
          - **Gui** † 1319
          - **Amaury**, Sire de Coye † 1346
          - **Adam II**, Sire de Noisy † 1349
          - **Anseau**, Sire d'Orville
            - **Anseau II**, Sire d'Orville
              - **Jean**, Sire d'Orville
        - **Jean**
      - **Anseau**, Sire de Lusarches † 1250
    - **Nevelon**, Sire de Brasseuse
      - **Guillaume**, Sire de Brasseuse
        - **Guillaume II**, Sire de Brasseuse
        - **Jean**, dit de Brasseuse
          - **Gilles**
  - **Hugues**, dit le Loup Sire de Villepinte viv. 1170
    - **Hugues II**, dit le Loup Sire de Villepinte
      - **Gui**, dit le Loup Sire de Villepinte
        - **Hugues III** dit le Loup Sire de Villepinte
        - **Marguerite** ep. René de Pomponne
      - **Guillaume**

Elisabeth (de Trie?) scelle d'un sceau à effigie simple, avec contre-sceau armorial orné d'une seule gerbe [1].

Gui III laissa trois fils:

1° Gui IV, sire d'Ermenonville. — Un sceau armorial de 1217, sans contre-sceau, offre un écu à trois gerbes [2]. Nous ne connaissons aucun sceau de Gui V, son fils, mais il portait, au dire de du Chesne, cinq coupes en croix [3]. Notons ici que cet auteur voit toujours des coupes et non des gerbes dans les figures un peu indistinctes, il faut bien le dire, qui chargent l'écu des premiers seigneurs de Senlis.

2° Guillaume, sire de Chantilly, dont nous ne possédons non plus point de sceau. — Son fils Jean porte, en 1256, six gerbes, 3, 2 et 1 sur un sceau équestre sans contre-sceau; [4] il n'y a pas d'armoiries sur le sceau de Jeanne d'Aunoy, sa femme, en 1272 [5]. Guillaume, fils de Jean, s'arme en 1326 de cinq gerbes en croix sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial [6].

3° Raoul, sire de Lusarches. — Il use en 1228 d'un sceau armorial à trois gerbes, sans brisure; une seule gerbe figure dans le champ même du contre-sceau [7]. Du Chesne se trompe donc lorsqu'il écrit que Raoul «retint aussi «les anciennes armes de Senlis, qui sont «*escartelées d'or et de gueulles,* «laissant celles des *cinq couppes,* que les Bouteillers de France, ses ancestres, «avoient portées aux seigneurs de Chantilly aisnez de la maison» [8].

De Raoul vinrent Raoul II et Anseau, sire de Lusarches.

Ce dernier abandonna les armes primitives de sa maison, pour adopter un écartelé, au lambel de cinq pendants, que nous rencontrons en 1285 sur un sceau armorial avec contre-sceau de même [9]. A propos de cet écartelé, le P. Menestrier dit gravement que les Bouteiller de Senlis «a cause de leur charge, «prirent les armes de la Bouteillerie, ou Echançonnerie écartelé d'or et de gueules. «L'or représentant la coupe et le gueules le vin» [10].

Raoul II, l'aîné, sire d'Ermenonville, portait trois gerbes en 1266, sur un sceau armorial avec contre-sceau de même, et six gerbes, 3, 2 et 1, en 1274, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial [11]. Ses descendants suivirent l'exemple de leur oncle, et adoptèrent l'écartelé. Raoul laissa une postérité fort nombreuse.

1° Gui, sire d'Ermenonville. — On en possède un sceau équestre avec contre-sceau armorial [12].

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 1521.
[2] Id., *Ibid.,* N° 1520.
[3] *Histoire de la Maison des Bouteillers de Senlis,* p. 29.
[4] Douet d'Arcq., *Op. cit.,* N° 1530.
[5] Id., *Ibid.,* N° 1722.
[6] Demay, *Sceaux de la Picardie.* N° 187.
[7] Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N° 1527.
[8] *Histoire de la Maison des Bouteillers de Senlis,* p. 13.
[9] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 1518.
[10] *Origine des armoiries,* p. 228.
[11] Id., *Ibid.,* N°s 1528 et 1531.
[12] Id., *Ibid.,* N° 1522.

2º Guillaume, sire d'Ermenonville après la mort de son frère aîné. — Sur des sceaux armoriaux de ses arrière petits-fils, Jean, en 1393 et Guillaume II en 1386 et 1387, figure également l'écu écartelé, brisé pour le second d'un lambel[1]. En 1379, un Guillaume le Bouteiller brisait d'une bordure[2]: nous le regarderions volontiers comme ne faisant qu'un seul personnage avec Guillaume II: on se trouverait alors ici en présence d'un changement de brisure, fait extrêmement rare.

3º Adam, sire de Montespillouer. — Un sceau armorial, avec contre-sceau de même, remontant à 1307, offre l'écu écartelé, sans brisure[3]. Adam II, son troisième fils, brise en 1339 d'un lion passant au canton dextre Anseau II son petit-fils et Jean, son arrière petit-fils, brisaient de même en 1393 et 1389[4].

4º Jean. — Sur un sceau de 1309, il brisait d'un lambel de trois pendants, chaque pendant chargé de trois besants ou tourteaux[5].

Les sires de Brasseuse, issus de Gui II, gardèrent les armes primitives qu'ils brisèrent toutefois d'un lambel. On connaît deux sceaux de Guillaume, en 1234 et 1248. Le premier est armorial, avec contre-sceau de même; il porte trois gerbes, brisées d'un lambel de quatre pendants[6]. Le second équestre avec contre-sceau armorial; les gerbes y sont au nombre de cinq, rangées en croix; le lambel a cinq pendants au sceau, six au contre-sceau[7]. Gilles de Braceuse, son petit-fils, scelle en 1296 d'un sceau armorial sans contre-sceau: l'écu porte trois gerbes, une en chef à sénestre, et deux en pointe; une écusson d'hermine occupe le canton dextre; le tout est brisée d'un lambel de trois pendants[8]. Au même acte est appendu le sceau de Jeanne de Chaumont, sa mère, déjà veuve à cette époque; elle est représentée tenant de la main droite un écu chargé d'une croix de losanges; à sa droite figure un écu à trois gerbes, à sa gauche, un autre écu à neuf losanges, 3, 3, 2 et 1[9].

Nous devons enfin mentionner, avant d'abandonner cette famille, la branche des sires de Villepinte et de Charenton, détachée du tronc principal dans la seconde moitié du XII[e] siècle. Le sceau armorial d'Hugues, dit le Leu, en 1231, porte une fasce accompagnée de huit canettes, quatre en chef et trois en pointe, 2 et 1[10]. En 1253, ses deux fils, Gui et Guillaume s'arment sur des sceaux armoriaux, de sept merlettes en orle, brisées, pour le second, d'un lambel de cinq pendants[11]. Hugues II, en 1281, charge un sceau armorial d'un écu à trois

[1] Demay, *Sceaux Clairambault*, N[os] 1416, 1410 et 1411.
[2] Id., *Ibid*, Nº 1409.
[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, Nº 1517.
[4] Demay, *Sceaux Clairambault*, N[os] 1406, 1407 et 1414.
[5] Du Chesne, *Op. cit.*, p. 63.
[6] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, Nº 1556.
[7] Id., *Ibid.*, Nº 1522.
[8] Id., *Ibid.*, Nº 1544.
[9] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, Nº 1813.
[10] Id., *Ibid.*, Nº 2622.
[11] Id, *Ibid.*, N[os] 3890 et 3891.

merlettes, sous en chef chargé de quatre autres[1]. Le sceau de sa femme, Perronnelle, dite Comtesse, offre l'image de cette dame, sans armoiries[2]. Hugues avait une sœur, Marguerite, qui épousa Renaud de Pomponne; on ne relève non plus de traces d'armoiries sur le sceau de celle-ci, en 1282[3].

Les comtes de Flandre de la maison de Dampierre offrent aussi quelques exemples curieux de changements d'armoiries[4].

Gui de Dampierre,
ép. Mahaut de Bourbon

Archambaud VIII, Sire de Bourbon	**Guillaume,** ép. Marguerite de Flandre † 1243	**Gui,** Sire de Saint-Just

Guillaume, † 1246	**Gui,** Comte de Flandre † 1305	**Jean,** Sire de Dampierre et de St-Dizier

Robert, Comte de Flandre † 1322	**Guillaume,** Sire de Richebourg puis de Tenremonde † 1312	**Jean,** Evêque de Metz	**Baudouin**	**Philippe,** Comte de Chieti et de Lorette	**Jean,** Comte de Namur † 1330	**Gui,** Comte de Zélande † 1310	**Henri,** Comte de Lodz † 1337	**Jean,** Sire de Dampierre et de St-Dizier

Les comtes de Flandre portaient *d'or, au lion de sable, armé et lampassé de gueules;* les sires de Bourbon *d'or, au lion de gueules, accompagné de huit coquilles d'azur en orle;* les sires de Dampierre *de gueules, à deux léopards d'or.* Toutefois si, pour les premiers, on constate l'existence de ces armoiries dès 1162, on ne peut en citer, pour les deux autres familles, d'exemples antérieurs aux plus anciennes dates du tableau ci-dessus.

En 1211, sur un sceau équestre, avec contre-sceau armorial, Gui de Dampierre, époux de Mahaut, dame de Bourbon, s'arme d'un lion à l'orle d'étoiles[5]. Nous ne connaissons aucun sceau de son fils aîné, Achambaud VIII, sire de Bourbon, dont les descendants portèrent les armes que nous venons d'indiquer[6]. Les cadets, Guillaume, époux de Marguerite, comtesse de Flandre, et Gui, seigneur de St.-Just, usèrent des mêmes armes que leur père, en remplaçant toutefois les étoiles par des fleurs de lys. Ces armoiries se rencontrent, pour le premier,

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 3892.
[2] Id., *Ibid.,* N° 3893.
[3] Id., *Ibid.,* N° 3270.
[4] Généalogie dressé d'après O. de Vrée, *Genealogia comitum Flandriæ*, T. I, tab. 11 et 12.
[5] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 1988.
[6] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N°s 445, 446 et 1500.

sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, en 1230[1]; pour le second, sur un sceau de même nature, en 1230, et sur un autre sceau, également équestre, muni en guise de contre-sceau d'une pierre antique, en 1249[2].

De Guillaume naquirent trois fils et deux filles. L'aîné, nommé Guillaume comme son père, fut comte de Flandre, et mourut sans enfants. Ses deux premiers sceaux, en 1234[3] et 1245[4] sont armoriaux et offrent le lion de Flandre. Un troisième sceau, en 1247, est équestre, avec contre-sceau armorial; un lion rampant couvre le bouclier, mais l'écu du contre-sceau porte deux lions passants[5]. Guillaume mourut vers 1251. Au mois de décembre de cette année, Béatrix de Brabant, sa veuve, scelle d'un sceau à effigie avec contre-sceau portant un écu au lion[6]: il est naturellement impossible de dire si celui-ci est le lion de Flandre ou de Brabant.

Le deuxième fils, Gui de Dampierre, régna sur la Flandre de 1279 à 1304. Son premier sceau, en 1234 et 1245 est armorial, et porte deux léopards brisés d'un lambel de cinq pendants[7]. En 1248, il s'arme, sur un sceau équestre, sans contre-sceau, de l'écu de Flandre brisé d'une cotice[8]. Enfin trois sceaux équestres de 1252[9], 1264—1290[10] et 1304[11] offrent les armes pleines; le contre-sceau des deux premiers est armorial; celui du troisième offre un type de fantaisie (dragon accosté de deux lions dans la position de l'affronté).

Gui épousa successivement Mahaut de Béthune et Isabelle de Luxembourg. La première, en 1251, scelle d'un sceau à effigie accostée de deux écus de Flandre brisés d'une cotice; au contre-sceau figure l'écu de Béthune (d'argent, à la fasce de gueules[12].) Isabelle, en 1290, use d'un sceau analogue; les trois écus sont au lion de Flandre[13].

Tous les fils de Gui portèrent les armes de Flandre diversement brisées[14]. Néanmoins le premier sceau d'Henri, comte de Lods, en 1315, représente celui-ci

[1] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1992.
[2] Id., *Ibid.*, N°s 1989 et 1991.
[3] Ol. de Vrée, *Sigilla comitum Flandriæ*. p. 37.
[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*. N° 1993.
[5] Id., *Ibid.*, N° 628. Ol. de Vrée, *Op. cit.*, p. 38.
[6] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 148.
[7] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1990. Ol. de Vrée, *Sigilla comitum Flandriæ*, p. 39.
[8] Ol. de Vrée, *Op. cit.*. p. 40.
[9] Id., *Ibid.*, p. 41.
[10] Id., *Ibid.*, p. 46. Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 629.
[11] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 630.
[12] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 146
[13] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 631. — Un sceau gravé dans Ol. de Vrée, *Genealogia comitum Flandriæ*, T. I, pl. 86, offre un bâton componné.
[14] Voici l'indication des brisures que nous avons rencontrées:

A. Robert, plus tard comte de Flandre: lambel de trois ou cinq pendants. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 149. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. I, p. 455. De Vrée, *Sigilla comitum Flandriæ*, pp. 48 à 52.

L'inventaire des objets mobiliers trouvés à Courtrai après la mort de Robert, mentionne: «Item, un grant escu des armes monsingneur pour targier et deux

armé d'un écu semé de croisettes, à deux bars adossés brochant; le contre-sceau est au lion de Flandre brisé d'une bande. Deux autres sceaux équestres, avec contre-sceaux armoriaux, de 1317 et 1333, offrent ces mêmes armes, avec cette différence toutefois que le lion est couronné [1].

Le troisième fils enfin, Jean, seigneur de Dampierre et de St-Dizier, après avoir fait usage, en 1245, d'un sceau armorial portant un lion passant [2], adopte, en 1257, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, le lion rampant, brisé d'un lambel de cinq pendants [3]. Ces armes furent conservées par ses descendants qui réduisirent toutefois à trois les pendants du lambel [4]. A la fin du XIVe siècle, l'*Armorial* de Navarre blasonne les armes du sire de Saint Dizier «de noir, à un lion d'or rampant à un lambel de gueules» [5].

La maison de Roye, en Picardie, prit pour armes définitives *de gueules, à la bande d'argent* [6].

Le plus ancien sceau connu de cette famille est celui de Barthélemy de Roye, chambrier de France, en 1205; il est armorial, avec contre-sceau du même type, et porte un écu coupé: le chef fretté, la pointe échiquetée. Les mêmes armes se rencontrent, en 1220, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial [7].

«vies escus des armes vieses a labiaus». — Dehaisnes, *Documents et extraits divers concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle*, Première partie, p. 247.

B. Guillaume, sire de Richebourg et plus tard de Tenremonde: bâton. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N°s 632 et 633. De Raadt, *Op. cit.*
Le bâton serait componné suivant de Vrée, *Genealogia*, T. I, pl. 70.

C. Jean, évêque de Metz: une crosse en bande. — De Vrée, *Genealogia*, T. I, pl. La crosse ne constitue pas ici à proprement parler une brisure, mais l'insigne de la dignité épiscopale.

D. Baudouin: bordure engrêlée. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 153. De Raadt, *Op. cit.* De Vrée, *Genealogia*, T. I, pl. 73.

E. Philippe, comte de Chieti et de Lorette: bâton chargé de trois coquilles. Douet d'Arcq. N° 635. De Raadt, *Op. et loc. cit.*
De Vrée a donné trois sceaux de ce personnage; sur le plus ancien, le bâton est chargé seulement de deux coquiles, une en chef, l'autre en pointe; sur les deux autres, le bâton ne porte aucune charge. — *Genealogia comitum Flandriæ*, T. I, pl. 75.

F. Jean, comte de Namur: armes pleines sur un sceau de 1298—1299, puis bâtons. — Demay, *Op. cit.*, N° 155. De Vrée, *Genealogia*, pl. 82 et 83.

G. Gui, comte de Zélande: bâton engrêlé. — Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 634. Demay, *Op. cit.*, N° 157. De Raadt, *Op. et loc. cit.*

[1] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 161 à 163.

[2] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1995.

[3] Demay, *Op. cit.*, N° 147.

[4] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N°s 287, 1994 et 1997.

[5] N° 651.

[6] *Armorial de Picardie*, ap. *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Picardie*, T. XVIII, p. 300.

[7] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N°s 334 et 335.

- **Rogues**, Sire de Roye, † après 1190
  - **Raoul**, Sire de Roye
    - **Jean**, Sire de Roye
      - **Mathieu**, Sire de Roye, † 1300
        - **Jean II**, Sire de Roye
          - **Mathieu**, Sire de Roye, † av 1380
          - **Jean**, Chanoine de Senlis
        - **Mathieu**, Sire du Plessiet
          - **Mathieu IV**, Sire du Plessiet, Maître des arbalétriers, † 1380
            - **Jean**, Sire d'Aunoy
          - **Dreux**, Sire de Cangy, † après 1391
        - **Albert**, Evêque de Laon
  - **Barthélemy**, Chambrier de France
  - **Pierre**, † 1248
    - **Nicolas**, Evêque de Noyon

Le sceau de Nicolas, évêque de Noyon, en 1237, offre l'image du prélat, sans armoiries [1].

En 1224, Jean de Roye scelle d'un sceau équestre, sans contre-sceau; le bouclier, paraissant burelé, porte un écusson en abîme [2].

Sur le sceau armorial de Mathieu de Roye, en 1275, figure pour la première fois la bande, brisée d'un lambel de cinq pendants [3]. Elle se rencontre encore sur le sceau d'Albert, évêque de Laon, en 1336, avec cette particularité que l'image du prélat est ici accostée de deux écus: à dextre, Roye; à sénestre un écu à la bande chargée de trois coquilles. Le contre-sceau porte les armes de la pairie [4].

Mathieu IV, maître des Arbalétriers, porta également la bande au lambel sur des sceaux armoriaux de 1346 et 1347 [5]; son fils aîné, Jean, seigneur d'Aunoy, abandonna la brisure [6].

Un autre Jean de Roye, chanoine de Senlis et plus tard conseiller aux Enquêtes, scellait en 1324 d'un sceau armorial à l'écu fretté, les claire-voies semées d'aiglettes [7].

La maison de Dargies ou d'Argies, en Picardie, s'armait, aux XIV[e] et XV[e] siècles *d'or, à l'orle de neuf merlettes de ...* Ici une série de points.

[1] Id., *Ibid.*, N° 6747. — Le tableau qui suit est emprunté à l'*Histoire généalogique* du P. Anselme, T. VIII, pp. 6 et suiv.

[2] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 603.

[3] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3476.

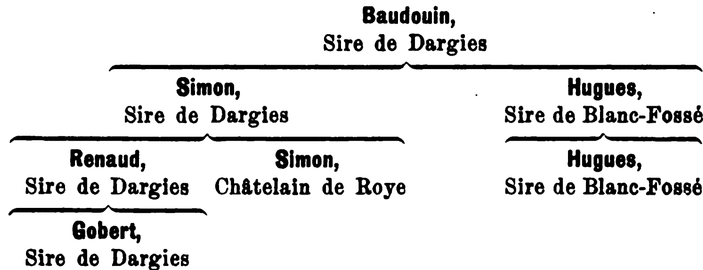
[4] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 1094.

[5] Id., *Sceaux Clairambault*, N[os] 8082 à 8085.

[6] Id., N° 8080.

[7] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 2479. — Une autre empreinte, de 1329, a été cataloguée par Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 4409.

car l'émail de ces dernières est malaisé à déterminer. Les uns les font de gueules, les autres de sable. Il y a lieu d'en conclure que l'émail variait suivant les branches, mais nous ne savons quel était celui qui compétait à l'aînée [1].



On possède de Baudouin un sceau équestre, sans contre-sceau, appendu à un charte de 1212: Le bouclier ne porte pas d'armoiries [2]. En 1232, Simon, son fils aîné, use d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial; la seule empreinte que l'on en possède est un peu fruste: on croit cependant y reconnaître sept besants, 3, 3 et 1 sous un chef chargé d'un lambel [3]. La même année, le sceau d'Elisabeth, sa femme, fille de Renaud de Mello, offre l'image équestre de cette dame, sans trace d'armoiries [4].

De Simon vinrent deux fils, Renaud, sire de Dargies, et Simon, châtelain de Roye. Tous deux, sur des sceaux armoriaux de 1246 pour le premier et 1290 pour le second, s'arment de neuf merlettes en orle [5]. Il n'est pas sans intérêt d'observer ici que les Mello, famille de leur mère portaient *d'or, à*

---

[1] On trouve dans l'*Armorial* de Navarre:

M. Regnault Dargis. — D'or à une oille des mesletes noires.

M. Hue Dargis. — D'or à une oille de mesletes de gueules.

M. Jehan Dargis. — Sembablement, à un lambel d'azur.

Un *Armorial* publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de la Picardie,* et qui nous semble remonter au commencement du XV[e] siècle, sinon à la fin du XIV[e], blasonne:

Le S[r.] de Dargée. — D'or à une ourle de merlettes de gueules.

Enfin Berry, pour en finir avec les anciens, donne au sire d'Argies un écu d'or, à l'orle de merlettes de sable.

Les modernes font généralement les merlettes de sable. (Du Chesne, *Histoire de la Maison de Châstillon sur Marne,* p. 310. P. Labbe, *Le Blazon Royal,* p. 48. Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis,* T. I, III[e] partie, p. 95. La Chesnaye des Bois, *Dictionaire de la Noblesse,* T. I, p. 392. P. Roger, *Noblesse et chevalerie des comtés de Flandre, d'Artois et de Picardie,* p. 221. H. Gourdon de Genouillac, *Recueil d'armoiries des maisons nobles de France,* p. 19. Ch. Grandmaison, *Dictionnaire héraldique,* col. 544).

Le fragment généalogique est dressé d'après du Chesne, *Histoire de la Maison de Châstillon-sur-Marne,* pp. 310 et suiv., et Le Carpentier, *Histoire de Cambray et du Cambrésis,* T. I, III[e] partie, pp. 95 et 96.

[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 2004.

[3] Id., *Ibid.,* N° 2009.

[4] Id., *Ibid.,* N° 2010.

[5] Demay, *Sceaux de la Picardie,* N° 287. Douet d'Arcq, *Op. cit.,* N° 5319.

deux fasces de gueules, à l'orle de neuf merlettes du même. Gobert, sire de Dargies, scellait en 1278 d'un sceau armorial portant également les neuf merlettes[1]; sa femme Ida (de Wallincourt?) place, en 1288, sur un sceau de même nature, un écu parti: au premier, des merlettes en orle; au second, un lion au lambel[2].

Quant à Hugues, second fils de Baudouin, un sceau équestre de 1239, sans contre-sceau, le montre armé d'un bouclier à deux bars adossés. En 1259, un autre Hugues, sire de Blanc-Fossé, que nous croyons son fils, use d'un sceau armorial où les deux bars brochent sur un semis de croisettes au pied fiché, et sont brisés d'un lambel de trois pendants[3].

Nous empruntons le croquis généalogique des Gavre, ainsi que bon nombre des renseignements qui suivent, à la notice publiée sur les sceaux de cette famille par M. le comte de Limburg-Stirum[4].

Rasse IV,
Sire de Gavre
† 1190

Rasse V,
Sire de Gavre
† entre 1207 et 1220

Rasse, Sire de Boulaer † avant 1216	**Rasse VI,** Sire de Gavre † 1241 (?)		**Arnould,** † 1253	**Philippe,** Sire d'Esclaibes † avant 1221

Enfants de Rasse VI :

Rasse VII, Sire de Gavre † 1260	**Rasse,** Sire de Liedekerke † 1289 ou 1290	**Arnould,** Sire d'Impeghem	**Jean,** dit **Mulaert** Sire d'Exaerde

Enfant d'Arnould († 1253) : **Jean,** Sire d'Escornaix

Rasse VIII, Sire de Gavre † 1300 ou 1309	**Rasse II,** Sire de Liedekerke † 1300	**Jean**	**Jean,** Sire de Hérimelz † 1297	**Rasse,** Sire d'Exaerde

De Rasse IV, qui mourut entre 1189 et 1190, on possède deux sceaux remontant aux armées 1166 et 1179; tous deux sont équestres, sans contre-sceau. Ce seigneur y figure armé d'un bouclier au trescheur[5].

Rasse V, son fils, fit également usage de deux sceaux, le plus ancien, en 1190 et 1195, simplement équestre[6]; l'autre, en 1212, équestre avec contre-sceau armorial[7]; le trescheur forme toujours l'unique charge de l'écu.

---

[1] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 2005.
[2] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 282. — Wallincourt porte *d'argent, au lion de gueules.*
[3] Demay, *Op. cit.*, N°s 283 et 284.
[4] *Les sceaux de la famille de Gavre.* Bruxelles, 1891, in-8.
[5] Cte de Limburg-Stirum, *Les Sceaux de la famille de Gavre*, p. 9. *Rapports* de MM. de Ram, Gachard et de Reiffenberg *faits à la séance de la classe des lettres du 5 février 1849 concernant la statue de Godefroid de Bouillon*, p. 21.
[6] Cte de Limburg-Stirum, p. 9. Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 929.
[7] Cte de Limburg-Stirum, *Ibid.*

Ce Rasse laissa au moins quatre fils: Rasse, sire de Boulaer, Rasse VI de Gavre, Arnoul sire de Materne et Philippe, auteur probable de la maison d'Esclaibes.

Rasse de Boulaer, qui mourut avant son père, et ne transmit donc pas à ses enfants ses droits éventuels à la terre de Gavre, scellait en 1210 d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial; le trescheur y figure brisé d'un lambel de six pendants. Sa femme Alix usait la même année d'un sceau à effigie ordinaire, et en 1232 d'un sceau équestre: aucun d'eux ne porte d'armoiries[1].

Le second fils, Rasse VI, hérita de la seigneurie de Gavre et de la bouteillerie de Flandre; il abandonna cependant les armes paternelles: un sceau équestre de 1237, avec contre-sceau armorial, le montre armé de trois lions[2], qu'il transmit à son fils aîné Rasse VII[3] ainsi qu'à la descendance de celui-ci[4]. Les héraldistes plus modernes blasonneront ces armes: *de gueules, à trois lions d'argent armés, lampassés et couronnés d'or*[5].

Rasse VII eût au moins trois frères: Rasse, sire de Liedekerke, Arnould, sire d'Impeghem, et Jean, dit Mulaert, sire d'Exaerde.

Le sire de Liedekerke, qui mourut en 1289 ou 1290, faisait usage dans sa jeunesse d'un sceau équestre qui le représentait en costume civil et sans armes[6]. Plus tard, il l'abandonna pour le sceau équestre ordinaire, avec contre-sceau armorial; on en connait deux types qui offrent quelques variantes, le plus ancien en 1248[7], l'autre en 1270 à 1287[8]: tous deux portent l'écu aux trois lions. En 1290, un troisième sceau, du même type, porte au contre-sceau un écu parti de Liedekerke et de Bréda[9]. Rasse avait hérité de cette terre en 1287.

On possède les sceaux de deux de ses fils. Rasse II, l'aîné, scellait du vivant de son père, en 1286 à 1289, d'un sceau armorial où les trois lions se trouvaient brisés d'un bâton[10]; en 1290 à 1293, sur un sceau équestre, il porte les armes pleines, tandis que le contre-sceau offre l'écu parti de Liedekerke et de Bréda[11]. Son frère cadet Henri, sire de Lombeke et d'Aschelteren, usait en 1286 et 1289 d'un sceau armorial aux trois lions brisés d'une bande de vair[12]: nous signalons ce fait, parce qu'il est très rare de rencontrer une brisure de fourrure.

---

[1] Id., *Ibid.*, p. 11.
[2] Id., *Ibid.*, p. 13. Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 10395.
[3] Id., *Ibid.*, p. 15. Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 10396.
[4] Id., *Ibid.*, pp. 16 et suiv. Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 10397.
[5] Gailliard, *L'anchiene noblesse de la contée de Flandres,* p. 18.
[6] Cte de Limburg-Stirum, p. 20.
[7] Id., *Ibid.*
[8] Id., *Ibid.* De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas,* T. I, p. 477. Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 931.
[9] Cte de Limburg-Stirum, p. 21. — Bréda porte *de gueules, à trois flanchis d'argent.*
[10] Id., p. 23. De Raadt, *Op. cit.*, p. 477. Demay, *Sceaux de la Flandre,* N° 1222.
[11] Cte de Limburg-Stirum, p. 23. De Raadt, p. 477.
[12] Cte de Limburg-Stirum, p. 23. De Raadt, T. II, p. 342.

Les armoriaux s'accordent à donner aux sires de Liedekerke un écu *de gueules, à trois lions d'or, armés et lampassés d'azur*[1].

Abandonnant maintenant la descendance de Rasse VII, nous revenons à son frère, Arnould, sire d'Impeghem; on ne connait de celui-ci aucun sceau. Il eût pour fils Jean, sire de Hérimelz, qui scellait en 1279 et 1291 de deux sceaux armoriaux, présentant d'assez notables différences d'ornementation, mais portant tous deux un écu au lion et à la bordure engrêlée[2]. Ses descendants continuèrent à porter ces mêmes armes que l'on blasonnera plus tard *d'or, au lion de gueules, armé, lampassé et couronné d'azur, à la bordure engrêlée de sable*[3].

Nous ne connaissons non plus aucun sceau de Jean, dit Mulaert, sire d'Exaerde, frère d'Arnould d'Impeghem. Son fils Rasse, en 1303, use d'un sceau armorial portant trois lions au lambel[4]. Gailliard donne à cette branche un écu *de gueules, à trois lions d'or, armés et lampassés d'argent*[5].

Arnould, sire de Materne, et frère de Rasse VI. donna naissance à la branche d'Escornaix, qui porta *d'or, au double trescheur fleuronné de sinople, au chevron de gueules brochant*[6]. On relève notamment ces armoiries en 1237 sur le sceau équestre avec contre-sceau armorial d'Arnould lui-même[7], en 1287, sur le sceau équestre avec contre-sceau armorial de Jean, seigneur d'Escornaix, son fils; en 1305 et 1307, sur le sceau armorial d'un autre Jean, son petit-fils; en 1336, sur le sceau armorial d'Arnould, son arrière-petit-fils, etc.[8]

Quant aux sires d'Esclaibes, issus probablement de Philippe de Gavre, ils s'armaient *de gueules, à trois lions d'argent, couronnés d'or*[9].

---

[1] Gailliard, *L'anchiene noblesse de la Contée de Flandres*, p. 22. *Les blasons et cris d'armes*, p. 14.

[2] Cte de Limburg-Stirum, p. 15. De Raadt, T. I, p. 477 et 478.

[3] Gailliard, *L'anchiene noblesse*, p. 34. *Les blasons et cris d'armes*, p. 13. — Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 922, 923, 928 et 934. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. I, p. 478.

[4] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 933.

[5] *Op. cit.*, p. 56.

[6] Navarre, *Armorial*, N° 1201. *Les blasons et cris d'armes*, p. 14. Gailliard, *Op. cit.*, p. 20.

Adenès li Rois, dans *Les enfances Ogier*, décrit ainsi les armes imaginaires d'un héros non moins fictif, Gui de Saint-Omer:

Armes ot d'or a . i . vert cheveron
A un trechoir de gueules environ.
v. 5132–5133.

La ressemblance de ces armes avec celles des Gavre-Escornaix mérite d'être signalée

[7] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 10394.

[8] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N°s 10381 et 10398. Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 921, 926 et 927.

[9] *Les blasons et cris d'armes*, p. 10. Cf. Demay, *Sceaux de la Flandre*, N°s 814 et 815.

Die Glasgemälde aus der Kirche von Fideris.

Von F. Jecklin und R. A. Nüscheler.

Mit zwei Tafeln.

Das XV. Jahrhundert bedeutet für Currätien eine Zeit des Aufschwungs, der innern Stärkung, des wachsenden Wohlstandes.

Die heftigen Parteifehden, welche noch im XIV. Jahrhundert am Marke des Volkes gezehrt, hatten aufgehört, die einzelnen Glieder des emporstrebenden Freistaates verbanden sich untereinander zur Wahrung und Festigung ihrer Rechte, konnten dann auch mit gewaffneter Hand die reaktionären Gelüste des ersterbenden Feudaladels und die Angriffe feindlicher Nachbarn im Norden und Süden abwehren und in heldenmütigem Kampfe die eigene Kraft zeigen.

Als dann auch noch der alte Handelsweg nach Italien gebessert und für sichern Verkehr gesorgt wurde, da blühte Alt-Fry-Rätia mächtig auf.

Das Land bevölkerte sich, namentlich durch Einwanderungen von der Nordgrenze her, so dass sich mancherorts aus vereinzelten Ansiedelungen geschlossene Dorfschaften entwickelten.

Eine der Folgen dieser Bewegung war die Erweiterung bestehender Kapellen und die Entstehung zahlreicher neuer Kirchen.

Es ist festgestellt worden[1], dass im Zeitraum von 1461—1524 in den verschiedenen Thälern Graubündens über 70 spätgotische Gotteshäuser gebaut wurden.

Sie legen deutliches Zeugnis ab für den Wohlstand und den frommen Sinn damaliger Zeit.

Die älteste der in dieser Epoche entstandenen Kirchen ist diejenige von Fideris, sie trägt im Chore die Jahrzahl 1461. Mit diesem Datum stimmt der im Gemeindearchiv Fideris liegende Weihebrief überein[2]. Diese interessante Urkunde erzählt: am 29. Juni 1461 habe der Bruder Johannes, Bischof von Crisopolitanus und Vikar des Bischofs Ortlieb von Chur[3] die Kapelle in Fideris, den Hochaltar daselbst zu Ehren des heiligen Gallus und aller Bekenner, den rechten Seitenaltar zu Ehren der Jungfrau Maria und der heiligen Sebastian und Fabian, und den linken Seitenaltar zu Ehren des heiligen Nikolaus eingeweiht, doch soll dieser Akt ohne Präjudiz für die Pfarrkirche in Schiers sein.

Die Kirchweih wird für die Zukunft auf den ersten Sonntag im Juni angesetzt und den reuigen Sündern Ablass verkündet.

---

[1] Rahn, Geschichte der bildenden Künste p. 534.

[2] S. p. 25. Für die freundliche Zusendung der Originalurkunde zum Zweck der Anfertigung einer Kopie spreche ich hiemit Herrn Landammann Johann Gujan in Fideris meinen besten Dank aus.

[3] Weih-Bischof Johannes Nell wird in den Urkunden mehrmals genannt. Er weihte 1460 Oktober 18. einen Altar in Tomils, 1465 August 5. eine Kapelle in Panix, 1461 Juni 29. eine Kirche in Fideris, 1465 Juni 30. eine Pfarrkirche in Maienfeld. — Gefl. Mitteilung der Herren Domdekan C. M. Tuor und Prof. G. Mayer.

Im Chore der Kirche befanden sich bis vor wenigen Jahren die nun für das Rätische Museum angekauften und von Herrn Glasmaler R. Nüscheler restaurierten Glasgemälde.

Ob diese Scheiben ursprünglich im Chore oder im Schiff der Kirche aufgestellt waren, lässt sich nicht mehr nachweisen, weil bei einer Renovation des Gotteshauses die alten Buzenscheiben durch moderne Befensterung ersetzt wurden, wobei der alte Standort verändert worden sein mag.

Dass aber diese beiden Wappenscheiben für die Fideriser Kirche gestiftet worden sind, unterliegt wohl keinem Zweifel.

Die eine derselben zeigt das Wappen des Bischofs Ortlieb von Brandis, also des Kirchenfürsten, welcher die Kapelle durch den Bruder Johannes einweihen liess.

Bischof Ortliebs Kunstsinn ist bekannt und kam vor allem der Churer Kathedrale zu statten. Unter seiner Regierurg erhielt das altehrwürdige Gotteshaus drei namhafte Ausschmückungen. Es sind dies: im Jahre 1484 das Sakramentshäuschen, 1485 der Sarkophag, 1491 der Hochaltar[1].



Fig. 1

[1] Zu dieser Datierung der drei Kunstwerke vergl. Archiv für christliche Kunst 1888 No. 8 und ff; Korrespondenzblatt des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und Altertumsvereine 1888 No. 6.

Von hohem künstlerischem Wert ist auch das Titelblatt zu Ortliebs Breviarium vom Jahre 1490[1]. Es darf somit wohl angenommen werden, dass Bischof von Brandis anlässlich der Einweihung der Fideriser Kirche seine Wappenschilde stiftete. Das andere Glasgemälde giebt das Wappen der Familie von Valär wieder.

Nach der Tradition[2] soll sich dieses angeblich aus Italien stammende Geschlecht zwischen Conters und Fideris einen Sitz erbaut haben, auch sei die Burg Strahlegg zeitweilig in seinem Besitz gewesen. In den um 1370 entstandenen Urbarien des Domkapitels zu Chur werden die Kinder eines Ulricus de Falaira als Besitzer von Gütern bei Grüsch genannt, auch ein Flurname in jener Gegend hiess «Vallar»[3].

Als dann die Feudalherrschaft ihrem Ende entgegenging, zogen (nach der Überlieferung) die Valär nach Fideris, wo sie zwei feste Häuser bauten, an welchen noch 1548 die Wappen zu sehen waren.

Als ersten zu Fideris urkundlich genannten Valär kennen wir Otto, der 1403 für Friedrich von Toggenburg als Obmann zu Gericht sass.

1443 wird beim Verkauf ewiger Zinse ein Hans Valär genannt. 1499 bekleidete Hans von Valera das Amt eines Vogtes auf Schloss Strassberg. Im XVI. Jahrhundert war die Familie sehr angesehen, Glieder derselben hatten hohe Ämter im Staats- und Kirchendienste inne.

Als letzten Valer, der das alte Stammhaus, die «Veste» bewohnte, wird Hans genannt. Da derselbe österreichischer Beamter war, wurde sein Wohnhaus im Jahre 1621 von den Prätigauern zerstört. Von dessen drei Söhnen blieb nur Paul in Fideris, mit ihm stirbt die dortige Linie aus. — Wir dürfen wohl die Vermutung aussprechen, dass diese Familie, welche nachweisbar zur Zeit, als die Kirche in Fideris eingeweiht wurde, dort angesehen und begütert war, die Wappenscheibe gestiftet habe.

Durch die freundliche Übermittlung von Herrn Prof. Rahn erhielt ich die hier abgebildeten Wappenscheiben «der Brandis und von Valär» als Patienten, die nicht nur gebrechlich, sehr beschädigt und zerbrochen waren, sondern auch jeden Augenblick aus ihrem losen Bleigefüge herauszufallen drohten. Diese Kunstwerke sollten daher durch den Jungbrunnen meines Ateliers geläutert aufs neue die Ehre des Rätischen Museums heben.

[1] Für Überlassung dieses kostbaren Incunabeldruckes spreche ich Herrn Oberst Theophil von Sprecher in Maienfeld den besten Dank aus.

Als älteste von den Bischöfen zu Chur herausgegebene Drucke sind zu nennen:
1490 Breviar mit Bild. Vollständiges Exemplar bei Herrn Oberst Sprecher, defektes Exemplar in der bischöflichen Bibliothek.
1490 Missale ohne Bild. Exemplar in der bischöflichen Bibliothek.
1497 Missale mit Bild. Exemplar in der bischöflichen Bibliothek.
1520 Breviar mit Bild. Exemplar in der bischöflichen Bibliothek.
1520 Missale mit Bild. Exemplar in der bischöflichen Bibliothek.

[2] Gefl. Mitteilungen von Herrn stud. Christian Conradin.

[3] Moor, C. v., Die Urbarien des Domkapitels zu Cur, Cur 1869 p. 89, 90.
Von dieser Familie zu unterscheiden sind die im XIV. XV. Jahrhundert vorkommenden Gaudentius, Waltherus, Lucius de Falaira, welche von Fellers im Bündner-Oberland herkommen. (Juvalt, Necrolag. cur. p. 153, Rät. Urk. p. 517).

Die einfache, aber überaus geschickt gewählte Farbenzusammenstellung, wie auch die eigenartige Technik, giebt den Scheiben einen nicht zu unterschätzenden Reiz. Solche Farbenharmonie ist dem Auge lieb und teuer!

Mit nicht wenig Interesse ging ich deshalb an die Restauration dieses Kunstnachlasses, bei deren Behandlung ich mit Musse die technische wie künstlerische Beschaffenheit der Wappenbilder studieren konnte. Aus den Studien des Herrn Stadtarchivar Fritz von Jecklin über die Geschichte dieser kleinen Kunstwerke geht hervor, dass sie eine Stiftung für die Fideris-Kirche um das Jahr 1461 waren, also wahrscheinlich auch im gleichen Jahre aus der Künstlerhand hervorgingen.

Die Bleifassung zeigte noch die alte Form des XIV. Jahrhunderts (Fig. 2), da man die Bleiruten hobelte und zwar so, dass die Bleiwand nach aussen abgerundet ist. Das XV. Jahrhundert zeigt die Bleiwand glatt oder selbst nach innen gewölbt (Fig. 3). Das stärkere Einfassungsblei, welches die Scheibe


Fig. 2

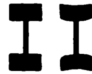

Fig. 3


Fig. 4

mit den Butzen verband, war doppelt gelegt und zusammengelötet und hatte zwischen der innern Nut eine Weidenrute zur Verstärkung eingeschoben (Fig. 4). Das Blei selbst war durch den Zahn der Zeit so zersetzt, dass man dasselbe wie verbrannte Schnur an jeder Stelle mit der geringsten Biegung brechen konnte.

Vorab fällt die rückschrittliche Maltechnik der Scheiben auf. Sie ist ein Zeuge für den echt konservativen Kunstgeist Currätiens; indem wir hier eine Behandlung des Schwarzlotes[1] vor Augen haben, wie sie 100 Jahre früher in den Tieflanden des Rheins — in schweizerischen wie auch in deutschen Gauen — Übung war. Die beiden Wappenbilder sind künstlerisch etwas verschieden aufgefasst. Die Brandis-Scheibe zeigt eine recht eigenartige zeichnerische Komposition, darstellend das Steinwerk einer spätgotischen Rose, in dessen Mitte das Wappen des Bischofs Ortlieb von Brandis mit Mitra und Pedum, gestellt ist. Das Steingesimse in blau zeigt sich als gute architektonische Verwendung einer Scheibeneinfassung. Das innere Steinwerk auf gelbem Tonglas ist in seiner Linienführung ein Bild durcheinandergewobener Bänder. Das Ganze ist mit einem einfachen Schriftband umworfen, das mit schönen Majuskeln geziert ist. Diese Buchstaben dienen aber nur zur Dekoration und bergen keinen Sinn; ein Vorkommnis, wie wir es nicht nur bei Glasmalereien, sondern hie und da auch bei alten Glocken finden[2]. Das rechts stehende Pedum in gelb zeigt eine romanisch beeinflusste Zierde, vermengt mit spätgotischen Krabben. Die Mitra, die in der Mitte auf dem Schildrande steht, ist sehr

[1] Schwarzlot ist die Farbe des Glasmalers, mit welcher die Konturen und Modellierungen gezeichnet werden, die Farbe bestand früher aus einer Art Schwarzlot von Kupferasche, grünem und blauem Bleiglas; diese so gewonnene Farbe lässt sich wetterfest auf das Glas einschmelzen.

[2] St. Niklausenkirche, Kt. Unterwalden.

spitzig und nach innen geschweift. Ihre Verzierungen sind durch Silbergelbauftrag zur Geltung gebracht.

Der einfache Rundschild in Silber geviert zeigt in edler heraldischer Auffassung in 1 und 4 in schwarz den springenden Steinbock, in 2 und 3 einen schwarzen, schrägrechts stehenden Astpfahl mit Brand. Die technische Behandlung dieser Glasgemälde in Zeichnung und Schattierung zeigt den Charakter des XIV. Jahrhunderts, wie ich sie selbst an einigen Details der Königsfelder Chorfenster gefunden habe. Die Lichtpartien sind nämlich nicht mit dem Kiel, der Doppelnadel oder vermittelst des Stupfpinsels in der bekannten Technik des XV. und XVI. Jahrhunderts im Farbüberzug ausradiert. Der Farbüberzug ist nur mit Ziselierungen belebt wie: Ringe, Rauten und Schlangen, die mit dem Radierholz angebracht sind. An diesen radierten Stellen wird das Glas durchsichtig und lässt das magische Licht durchfunkeln. Diese Technik hat den Vorteil, dass schreiende Lichtpartien verhütet werden. Die schattiert sein wollenden Teile der Scheibe sind auf der Rückseite mit Farbüberzug belegt.

Ähnlich wie die Brandis-Scheibe ist das Gegenstück «der von Valär» behandelt. Die Locken des Widders[1] haben ihren Reiz nicht in der Radierung, sondern in der Linienführung der Kontur. Allerdings zeigt die Helmdecke eine etwas ausgeprägtere Behandlung der Modulation durch Lichtstriche. Sie ist aber eine sehr schlecht verstandene, was die schwarzen Konturen in der Mitte der Formen darthun, welche nur dazu angebracht sind, um die Schwächen des Glasmalers im Modellieren zu vertuschen. Radiert sind eigentlich nur die Kanten der Decke. Die unbeholfenen Kratzlinien, welche von den Enden der Formen ausgehen, spotten ja jeder natürlichen Beleuchtung der Decke.

Der geschmackvolle Damast des Schild- und des reichen violetten Scheibengrundes, wie auch des Perlstreifens, beruht auf gleichen technischen Prinzipien wie bei der Brandis-Scheibe.

Dagegen ist die zeichnerische Darstellung eine grundverschiedene. Ein stumpfer Vierpass, umgeben mit einem gelbem Perlstab, nimmt auf reichem warm violetten Damasthintergrund das nach links schauende volle Wappen der von Valär auf.

Das Wappen zeigt einen springenden Widder in weiss, in echt gotischer Profilierung auf blauem Schildgrunde. Das Kleinot hat dieselbe Figur «wachsend» auf dem schön geformten Stechhelme. Die Decke in blau und weiss hat die vier Enden kurz umgeschlagen. Diese spät geformte Decke wie der Stechhelm sind die einzigen Motive, welche das angehörende Zeitalter der Spätgotik bekunden.

Einweihungsurkunde für die Kirche in Fideris

1461, Juni 29.

Nos frater Johannes dei et apostolice sedis gratia episcopus Crisopolitanus reverendi in Christo patris et domini domini Ortlieb eadem gratia ecclesie Curiensis confirmati vicarius in

---

[1] Der Leib mit den Hinterfüssen ist eine Rekonstruktion von meiner Hand.

pontificalibus generalis ordinis sancti Francisci, sacre theologie professor recognoscimus presentes quod sub anno domini in m° cccc° lxj° que fuit vicesima nona die mensis Juny consecravimus capellam in Fideris et altare summum in honore sancti Galli confessoris et omnium confessorum et aliud altare versus dextram in honore beate Marie virginis et Divorum Sebastiano ac Fabiani martirum et tertium altare in latere sinistro ante chorum in honore sancte crucis et sancti Nicolai episcopi, sine tamen praejudicio parochialis ecclesie in Schiers. Ita quod dedicatio eiusdem capelle omni anno peragatur prima dominica mensis Juny omnibus enim vere penitentibus confessis et contritis qui in dedicatione ipsius capelle seu patrociniis altariorum ac in festis infrascriptis et per octavas eorundem videlicet natalis domini Epiphanie, Pasce, Penthecostes et in quattuor festivitatibus beate Marie virginis causa devocionis accesserint ibidem divinum officium audierint, seu quid aliud ad id legaverint etc. nos de omnipotentis dei misericordia beatorumque Petri et Pauli apostolorum auctoritatibus confisi quadraginta dies criminalium et centum venalium indulgentiarum de iniunctis eis penitencys in domino misericorditer relaxamus. In quorum omnium et singulorum fidem atque evidens testimonium presentes fieri nostrique sigilli appensione quo utimur in trac parte roborare fecimus, que acta sunt anno et dei quibus supra.

Original, Pergament, Gemeindearchiv Fideris. Das Siegel des Weihbischofs zerbrochen.

Der Rat der Stadt Bern erhebt die Herrschaft La Bastie-Beauregard zur Baronie und den Besitzer derselben zum Baron 1547.

Von H. Türler.

Nous ladvoyer et conseil de Berne scavoir faisons etc. que nous, considerant l'ingenuité et generosité, aussi les bonnes meurs conditions et vertus louables de noble genereulx Jacques Champion, filz de noble notre cher et bien ayme vassal Franceoys Champion, seigneur de Labastie Belregard, veuillant icelluy a plus noble degre et destat meritairement promouvoir de notre certaine science et spontanee volente, aussi de notre plain pouvoir et que ainsi nous plait, de toute ladicte seigneurie Labastie Belregard et aussi de tous les bien feudalz et refeudalz lesquelz notredit vassall tient en fied de nous, joinctz ceulx que cy apres en augmentement de fiedz luy sont donnez, faisons creons ordonnons et erigeons une seule et vraye baronie, et ledict noble Jacques a la postulation et requeste de sondict pere en vray baron retenons faisons nommons et icelluy du nombre estat et degré de noz aultres barons adjoignons et congregons, veuillant que luy et les siens du nom honneur bien dignité prehemінences privileges immunites commodites et preregatives de nosdicts barons doresenavant en tout et par tout indifferemment doivge jouyr user et gaudir. En signe de quoy luy donnons largissons et concedissons pour luy, ses hoirs et successeurs quelconques plaine auctorité puissance et faculte de pouvoir faire ou faire a faire erigir et dresser liberallement et sans contredicte riere ladicte seigneurie fourches ou gibet a quatre pilliers et tous aultres instrumens a ce requis avec toute puissance du glaive sur les delinquans et malfaicteurs ensemble omnimode juridiction haulte moyenne et basse nous reservant tousjours

la fidelite fiedz hommage superiorité et droictz royaulx ensemble notre reformation au contenu de noz droictz et tiltres precedens et en oultre luy donnons octroyons conferissons pour luy sesdictz hoirs et successeurs quelconques en fied noble et liege en augmentement tant dicelluy qu de la predicte baronie et seulz ung seul et mesme hommage asscavoir tous noz hommes et subgectz tant mediaulx que immediaulx habitans tant a Prignier que a Sambrisier riere notre ballivage de Gex et premierement au village dudict Prignier noble Pierre Scaron, noble Franceoys de Sacconex, les heritiers de feu noble Amyed de Gento, les enfans de feu noble Thomas Moyenne Amye Cousin, Guillaume Garingaulx, Pierre Garingaulx, nobles Johan Parceval et Guillaume de Pesmes, Pierre Mange, Franceoys Grenier et ses freres Johan, Fran(ceoys) Grenier et noble Johan Malliet et auvillage de Sambrisier — — 5 Personen — — tous commes lieges cencitiffz, Andrien du Fourt, Pierre Charbonnier, les heritiers de Andrey Charbonnier et noble Andrey Maulvand et les heritiers diceulx si aulcung estoient dicede de ce monde avecque tous les fiedz fidelitez hommages tant nobles que ruraux censes rentes usages et aultres tributz annuelz par eulx a nous deheuz au contenu de noz extentes et recognoissanced. Et cecy avons faict tant de notre grace specialle que par le moyen de nonnante et cinq escuz et demye dor au Soleil par nous de notredite baron entierement eheu et receu, tellement que nous en tenons pour bien payé et satisfaict — — et investissons le predict baron par la tradiction des presentes — — — mandant et commandant a touz noz denus nommez hommes censiers et favatiers tant nobles que ruraux que des choses susdictes par eulx a nous dehues ilz respondent payent obeyssent satisfassent et recognoissent a notredit baron et es siens que dessus en la mesme sorte forme et maniere comme a nous par cy devant. — — Actum, 1ª junii 1547.

Mitgeteilt aus dem Teutsch- und Weltsch Spruch-Buch der Stadt Bern litt. O, pag. 42—46 im Staatsarchiv Bern von A. Türler.

Heraldische Analekten.

III.

Von E. A. Stückelberg.

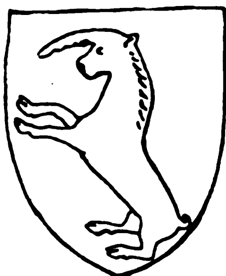


Fig. 5

Basel. Historisches Museum. Schild des Edelknechts Konrad v. Wolen (1350—1373). Holzschnitzerei von einer gotischen Zimmerdecke im Schloss Habsburg.

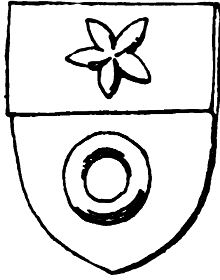


Fig. 6

Basel. Historisches Museum. Schild der Anna von Iberg, Tochter Rudolfs von Iberg, Gemahlin des Konrad von Wolen. Holzschnitzerei von der obengenannten Zimmerdecke.

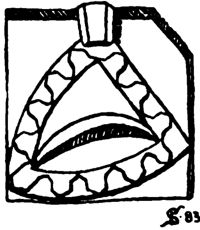


Fig. 7

Basel. St. Leonhardskirche. Schild des Peter Fröwler, Propst zu St. Leonhard in Basel 1372 1388. Steinrelief an der Façade der Kirche am Kohlenberg, in grosser Höhe.



Fig. 8

Basel. Münster. Schild des Bartholomäus La Capra, Erzbischof von Mailand, Teilnehmer am Konzil von Konstanz, wo er den Johannes Huss zum Scheiterhaufen führte, und an der Basler Kirchenversammlung, wo er 1433 starb. Vgl. Diego Sant' Ambrogio im Archivio stor. lombardo 1897, S. 386 bis 399. Steinrelief am Grabstein des Erzbischofs, vgl. des Verfassers «Mittelalterliche Grabdenkmäler des Basler Münsters» S. 24.

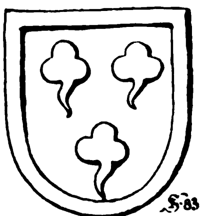
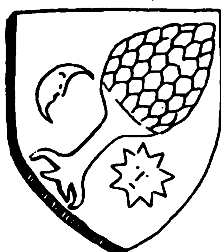


Fig. 9

Basel. Münster. Schild des Ogerias von Conflans, Bischof von Aosta und dann von Maurienne 1434 bis 1440. Ein Peter von Conflans war 1264 Sakristan der Kirche von Tarantaise, Wilhelm von C. wàr 1287 bis 1295 Bischof von Genf, Thomas von C. Kastellan des Château de l'Ile zu Genf. Unser Prälat ist nach Besson Mémoires p. 299 auf der Heimreise vom Basler Konzil zu Thonon gestorben und soll von hier in seine Kathedrale übertragen und begraben worden sein. In Maurienne erhielt er in der That einen Grabstein mit der Schrift: Hic jacet R. in Christo pater et D. D. Agerius Episcopus Maur qui obiit undecima Januarii 1440. Auch zu Basel aber liegt ein Grabstein, was darauf schliessen lässt, dass der Bischof in Basel starb und hier zuerst beigesetzt war. Der Schluss der in des Verf. «Mittelalt. Grabdenkmäler» S. 25 mitgeteilten Inschrift ist zu lesen: anno domini m. cccc x l. cuius anima (requiescat in pace).


Fig. 10

Erlach. Stadtthor. Schild des Städtchens mit dem redenden Wappenbild der Erle, die schon auf dem Dreiecksiegel des XIII. Jahrhunderts, von welchem ein Abdruck des Jahres 1348 in Jahrgang 1898 S. 65 dieser Zeitschrift abgebildet ist.

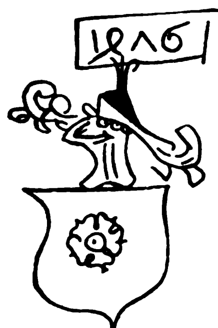

Fig. 11

Thun. Schloss. An einem Antependium des XV. Jahrhunderts das Wappen des Geschlechts von Felschen: in gelbem Feld ein schwarzer Eselskopf; roter Schildesrand.



Fig. 12

Basel. Staatsarchiv. Auf einem Einzelblatt aus Pergament das elegant aber einfach stilisierte Wappen des Niklaus Glaser, Herrn zu Gliers. Im schwarz-weiss hochgeteilten Schild zwei schräggekreuzte Glasbrecher mit gewechselten Tinkturen. In Bern, Solothurn, St. Gallen und Basel kommen Familien dieses Namens vor (Leu Lex. VIII S. 591—592 und Suppl. II S. 536). In Bern ein Niklaus 1458 und in Basel ein Niklaus 1475 (Lutz Bürgerbuch S. 140). Gliers ist vielleicht Glers en Doubs. Die beistehend abgebildete Durchzeichnung verdanken wir der Feder von Herrn Archivgehilfen L. Säuberlin in Basel.


Fig. 13

Zürich. Stadtbibliothek. Wappen des Marx Röust, Bürgermeisters von Zürich. Von ihm selbst mit Minium gezeichnet im Jahr 1476, am Schluss des Manuskriptes C. 115.

Über Röust vgl. Dr. Hottinger «Kirchenhist.» VIII Bl. 1335.

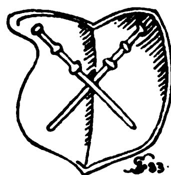


Fig. 14

Basel. Peterskirche. Schild des Holzschnitzers Ulrich Bruder, Ersteller der gotischen Chorstühle im Chor der Peterskirche. Zwei gekreuzte Bruderstäbe bilden das redende Wappen; das Datum dürfte 1494 oder das folgende Jahr sein.

Über den Künstler vgl. Rahn «Über Flachschnitzereien in der Schweiz» S. 201.

Heraldische Denkmäler auf Grabsteinen.

V.

Von Paul Ganz.

In der Kirche des ehemaligen, adeligen Damenstiftes Schännis im Lande Gaster befindet sich heute noch eine grosse Anzahl von Grabdenkmälern, welche mit meist geringem künstlerischem Schmucke die Ruhestätten gefürsteter Äb-



Fig. 15



Fig. 16

tissinnen oder ihrer Angehörigen bedecken. Das älteste dieser Monumente, (Fig. 15) eine Sandsteinplatte von 1,77 m Länge und 0,78 m Breite, liegt vor dem Altare in der Marienkapelle und wird heute zum Teil durch die hölzerne Altarstufe verdeckt. Eine fast unleserliche Legende in gotischer Minuskelschrift umrahmt im Rechteck die beiden allierten Wappen der Trüllerey und der von Trostburg, deren Relief im Laufe der Jahrhunderte stark gelitten hat. Wir gehen wohl nicht fehl, den Stein auf die Eltern der Äbtissin Adelheid von Trostburg zu beziehen, welche von 1451—1471 dem Kloster Schännis vorgestanden hat. Rüdiger Trüllerey, Herr von Rore und Schultheiss der Stadt Aarau heiratete 1399 Agnes von Trostberg, die Tochter des Ritters Johannes und der Anna von Wollrau. Seine Tochter Adelheid führte in den Urkunden den Namen der Mutter, Trostburg oder Trostberg, obwohl sie seine eheliche Tochter war [1].

Das Wappen der Trüllerey ist: in weiss eine gestürzte Spitze von rot mit wachsendem weissem Lilienstab. C: Flügel oder Federnkleinot mit Wiederholung des Schildbildes.

Das Wappen der Trostburg: in rot ein weiss-blau geschachter Pfahl mit gelbem Schildeshaupt. C: zwei mit Kugeln besteckte Hörner.

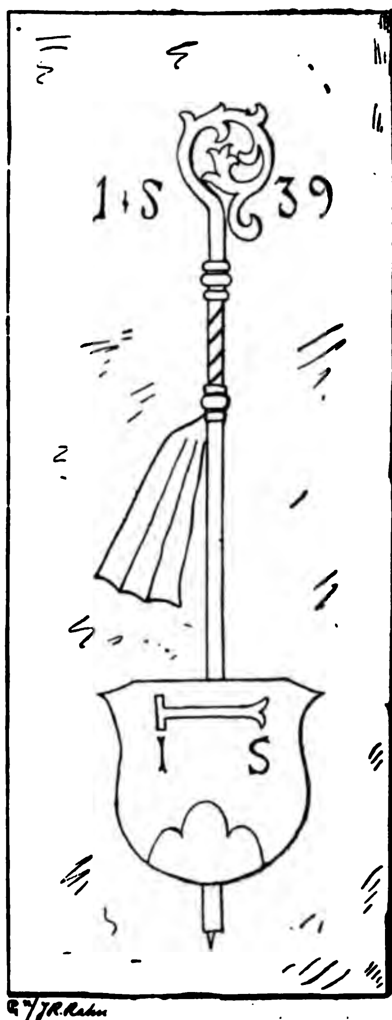


Fig. 17

Der zweite Grabstein (Fig. 16) stammt aus der Kirche von Seengen im Kanton Aargau und befindet sich heute in einer Gartenhalle des Schlosses Hallwyl. Er hat ebenfalls stark gelitten und lässt nur noch die beiden Wappen mit Schild und Helm erkennen, dasjenige der Herren von Hallwyl (in gelb ein schwarzer Doppelflug C: weisser Doppelflug), und derer von Rotenstein (in weiss ein roter Schrägbalken mit gelbem Gitter belegt, C: schwarzer Hut mit weisser Kugel). Die Genealogie des Geschlechtes enthält zwei Allianzen Hallwyl-Rotenstein, nämlich des Hans von Hallwyl, Ritters und Siegers bei Murten mit Magdalena von Rotenstein und dessen Bruders Dietrich von Hallwyl mit Sigone von Rotenstein. Der Überlieferung [2] nach soll das Monument für den berühmtesten Sprossen des Geschlechtes, den erstgenannten Ritter Hans von

[1] Nach gütiger Mitteilung von Herrn Dr. W. Merz-Diebold.
[2] vgl. Argovia, VI. Band p. 265 und Stammtafel.

Hallwyl errichtet worden sein, obwohl das Grabdenkmal stilistisch einer späteren Zeit angehören dürfte. Hans von Hallwyl starb 1504. Abweichend sind die Helmkleinote dargestellt, der Doppelflug auf einem kreisrunden Brett, der Rotensteiner-Hut mit aufgeschlagener Krempe und einer mit einem Balkenkreuz verzierten Kugel. Die Ausführung ist ziemlich roh und handwerklich.

Das dritte Monument (Fig. 17)[1] zeigt in einfacher, anspruchsloser Liniengravierung Schild und Pedum des Abtes Johannes VI. von Wettingen, aus dem Geschlechte Schnewlin von Altstetten bei Zürich. Er wurde 1531 von den regierenden katholischen Orten zum Abt erwählt, als sein Vorgänger Georg Müller mit allen bis auf zwei Mönchen zur Reformation übergetreten war. Die Grabplatte liegt in der dem h. Benedikt gewählten, äussersten rechten Seitenkapelle, zunächst der mit den berühmten Chorstühlen geschmückten Kapitelstube.

Wappen[2]: in schwarz ein grüner Dreiberg, darunter drei weisse Schneeballen (statt der Initialen) und ein gelber Stachel[3].

Ahnentafeln berühmter Schweizer.

II.

Landammann Hans von Reinhard.

Von H. S.

Es liegt nicht in der Aufgabe unserer kleinen genealogischen Studie, die Ahnentafel des schweizerischen Staatsmannes einer eingehenden Untersuchung in sozial- und naturwissenschaftlicher Beziehung zu unterwerfen. So gross auch die Rolle ist, welche die Vererbungslehre sowohl in physiologischer als pathologischer Beziehung, in jeder Ahnentafel spielt, beschränken wir uns, dem Charakter der Zeitschrift folgend, lediglich auf den rein genealogischen Standpunkt, und einige persönliche Notizen über den Probanten.

Die Familie Reinhard von Zürich erlangte im Jahr 1432 in der Person des Hans Reinhard von St. Gallen das Bürgerrecht zu Zürich. 1520 finden wir die Familie zum erstenmal im Rat durch die Zünfte gewählt, von welchen sie in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts in die Constaffel, und 1638 bereits in deren engern Verband, das sog. adeliche Stübli überging. Von dieser Zeit an finden wir die meisten Glieder der Familie als Junker tituliert, und auch ihre Allianeen beschränken sich fast ausschliesslich auf die wenigen Familien jenes aristokratischen Zirkels. Generationen hindurch, 1585–1785, besetzte die Familie die Stelle eines Wettinger Amtmanns; 1646–1785 besass sie auch die Gerichtsbarkeit Nürensdorf.

Die höchste Stufe jedoch erreichte die Familie in ihrem letzten Sprössling, um zugleich mit ihm ruhmvoll und würdig zu erlöschen.

[1] Nach einer von Herrn Prof. J. R. Rahn gütigst zur Verfügung gestellten Zeichnung.
[2] Ahnentafel im Kreuzgang des Klosters Wettingen.

Hans von Reinhard 22. II. 1755—23. XII. 1835 c. 1783 mit Martha Henriette Hess aus dem Beckenhof.
Burgermeister der Stadt Zürich, Landammann der Schweiz

Johannes Reinhard
XVIII. zum Rüden. Landvogt im Rheinthal
1725—1790
c. 1753

Elisabetha Greuter
geb. 1730

Johannes von Reinhard
XVIII. zum Rüden
Wettinger-Amtmann
1670—1744
c. 1722

Anna von Muralt
1687—1761

Leonhard Greuter
1707—1732
des Rats
c. 1729

Elisabetha Escher v. Glas
1705—1778

Bernhard von Reinhard 1623 Wettinger Amtmann Rittmeister 1641—1750 c. 1661	**Balthasar von Reinhard** 1604—1676 XVIII. zum Rüden Wettinger Amtmann	**Bernhard von Reinhard** Wettinger Amtmann 1568—160.. **Magdalena von Meiss**
	Elisabetha von Meiss	**Hans Rudolf von Meiss** **Anna Maria von Ulm**
Margaretha Escher v. Luchs geb. 1638	**Hans von Escher** 1616—1696 Landvogt zu Baden	**Hans Heinrich von Escher** **Anna von Schmid**
	Margaretha von Ulm c. 1637 † 1667	**Heinrich von Ulm** **Margaretha von Ulm**
Heinrich von Muralt Handelsherr XII. zur Zimmerleuten 1658—1691 c. 1680	**Caspar von Muralt** 1627—1718 Obmann gem. Klöster	**Johannes von Muralt** 1577—1645 **Elisabetha Thoma**
	Dorothea Wolf	**Rudolf Wolf** Zunftmeister **Anna Dürig**
Anna Landolt geb. 1658	**Hans Heinrich Landolt** 1621—1693 Oberzogt zu Bülach c. 1643	**Mathias Landolt** 1591 1676 **Emerentiana Reutlinger**
	Elisabetha Pestalozzi † 1699	**Johann Anton Pestalozzi** 1589—1661 **Catharina Schweizer**
Heinrich Greuter Landvogt zu Andelfingen 1673—1746	**Bernhard Greuter** Zunftmeister Zuvor Zinngiesser u. Wirt zum Affenwagen	**Hans Greuter** Sattler und Storchenwirt **Elisabetha Forrer**
	Küngolt Hunziker geb. 1632	**Hans Heinrich Hunziker** Adlerwirt zu Aarau **Susanna Schmuziger**
Elisabetha Eberhard 1677—1736	**Jakob Eberhard** 1638—1677 XII. zur Saffran	**Jakob Eberhard** XII. zur Saffran † 1690 **Anna Spross** 1638
	Elisabetha Sulzer	**Hans Ulrich Sulzer** Herr zu Elgg n. 1619 **Elisabetha Sulzer**
Caspar Escher von Glas 1667—1732	**Hans Jakob Escher** 1634—1698 Handelsherr, Ratsherr	**Hans Conrad Escher** **Cleophea Künzli**
	Regula Rahn 1627—1708	**Hans Jakob Rahn** Oberst **Margaretha Guler von Wyneck**
Cleophea Landolt 1678—1755	**Mathias Landolt** Statthalter c. 1674	**Hans Caspar Landolt** 1619—1659 **Cleophea Heidegger**
	Elisabetha Holzhalb	**Heinrich Holzhalb** † 1658 **Anna Werdmüller**

Hans von Reinhard, geboren 22. Februar 1755 als Sohn des Landvogt Johannes von Reinhard und dessen Gattin Elisabetha Greuter, genoss eine ausgezeichnete Erziehung, die uns neben den persönlichen Vorzügen des jungen Mannes um so besser dessen rasches Avancement in öffentlichen Ämtern und Würden erklären lässt, deren Reihenfolge anbei folgt: 1785 Unterschreiber, 1787 Stadtschreiber, 1794 Landvogt in Baden, 1800 Regierungs-Statthalter, 1802 Deputierter nach Paris, 1803 Burgermeister der Stadt Zürich und zugleich erster Gesandter auf die Tagsatzung. Besondere Verdienste erwarb sich Reinhard bei seiner Gesandtschaft nach Paris, um Napoleon, bei dem er gern gesehen war, zur Kaiserwürde zu gratulieren. 1807 und 1813 war Reinhard Landammann der Schweiz und nahm als solcher auch am Wiener Kongresse teil. Erst als 75jähriger Greis brachte ihn die Revolution von 1830 zur Resignation, nachdem er dem Staate während mehr als 40 Jahren die uneigennützigsten Dienste geleistet hatte. Fünf Jahre später starb Reinhard im Alter von 80 Jahren als würdiger Repräsentant des ancien régime. War er auch kein weit ausschauender Staatsmann, wie ihn sein Vaterland ganz besonders in jener Zeit nötig gehabt hätte, so werden ihn auch heute noch seine makellose Pflichttreue und sein tadelloser Charakter in die Reihe der ersten schweizerischen Staatsmänner stellen und wird seine aristokratische Gesinnung auch dem modernen Staatsmanne der Gegenwart als glänzendes Vorbild dienen können.

Das Wappen des Chronisten Brüglinger.

In Jahrgang 1898, S. 32, hat der Verfasser ein Wappen abgebildet, dessen Identifikation ihm erst heute gelungen ist. Dasselbe ist quer geteilt und zeigt im oberen gelben Felde einen schwarzen Stern zwischen den schwarzen gotischen Minuskelinitialen S und P; im unteren blauen Feld sieht man einen gelben Bretzel. Die Breite des Schildes beträgt 18,5 cm, die Höhe 22,5 cm.

Dieses Wappen stimmt überein mit dem von A. Bernoulli in seiner Einleitung zu Brüglingers Chronik beschriebenen Siegel (vgl. Basler Chroniken IV S. 167).

Hans Sperer — daher die Initialen SP im Wappen, — genannt Brüglinger, erscheint seit 1429 als Mitglied der Brotbeckenzunft und war Bäcker — daher die Bretzel im Schild. Von 1439 bis zu seinem Lebensende vertrat er seine Zunft als Zunftmeister und später als Ratsherr im Basler Rate.

1447 stiftete er das Wandtabernakel in der St. Ulrichskirche zu Basel, das nach dem Abbruch dieses Bauwerks in das historische Museum gelangte.

Brüglinger starb gegen Ende 1456 oder anfangs 1457 und hinterliess männliche Nachkommen, die im XVI. Jahrhundert ausgestorben zu sein scheinen Über seine Chronik und weiteren Lebensumstände vgl. A. Bernoulli a. a. O. S. 165 ff.

E. A. S.

Bücherchronik.

Schweizerische Pannerträger. Herausgegeben von Dr. Balmer, Graph. Anstalt, H. B. Wieland, Kunstmaler und redigiert von Major Badertscher, ist bei Benteli & Co. in Bern ein «Illustriertes Jahrbuch der schweizerischen Armee» erschienen, dessen Bilderschmuck in dieser Revue eine Besprechung verdient.

Dieser Schmuck besteht in einer Serie von Pannerträgern der Schweizer Kantone, die teils auf Farbentafeln, teils in autotypischen Textabbildungen wiedergegeben sind. Farbig sind die Pannerträger von Bern, Genf, Basel und Schwyz; wir sind in der Lage, als Tafel III dieses Heftes das Blatt «Basel» dieser Nummer beizulegen.

Sämtliche Bilder sind ungemein originell komponiert; sie bestehen jeweilen aus einem Krieger, meist in Landsknechttracht, mit entsprechendem Seitengewehr, der die Fahne seines Kantons schwingt; unten findet sich der betreffende Kantonsschild und im Hintergrund eine typische Silhouette, die einen charakteristischen Teil der jeweiligen Kantonshauptstadt wiedergiebt, bei Basel das Münster, bei Neuchâtel das Schloss, bei Schaffhausen der Munot, bei Wallis Tourbillon und Valeria. Durch das Entgegenkommen der Firma Benteli sind wir in der Lage, hier zwei Textbilder aus dem «Jahrbuch» mitteilen zu können [1]; sie zeigen, besser als jede Beschreibung, den kräftigen Strich und die eigenartige Behandlung des Gegenstandes.



Fig. 8



Fig. 9

Der Künstler, Schaupp, hat, wie man sieht, ernsthafte Studien gemacht; Panner, Schildformen, Waffenformen, sowie die streng heraldische Bildung und

[1] Sie stammen aus der Zinkotypie Balmer.

Stilisierung der Schild- und Pannerbilder bezeugen dies überall. Vom selben Heraldiker stammen auch die prächtigen Pannerträger, die neulich als Titelblätter von Heft 1 und 3 (1900) der Zeitschrift «Schweiz» erschienen ist. Es wäre gut, wenn alle Verleger und Schriftsteller, welche heraldischer Zier für ihre Bücher bedürfen, sich an solch gewandte und tüchtige Künstler wenden würden wie Schaupp.

Briefkasten.

Im Verlage von Julius Hoffmann, Stuttgart erschien: **Der Württemberg. Ritterschaft St. Georgen-Verein Wappenkalender für das Jahr 1900**, eine Wandtafel mit 88 Wappen württembergischer Adelsgeschlechter, nach einem von Historienmaler G. A. Closs unter Mitwirkung des Freiherrn Friedrich von Gaisberg-Schöckingen (Ausschussmitglied des genannten Vereines) verfertigten Originale. Format 50 : 39 cm. Preis 2 Mark.

Dieser in prächtigem Farbendrucke gefertigte Wappenkalender ist so künstlerisch und stilgerecht ausgeführt, dass er jeden Kenner entzücken wird. In gotischem Charakter gehalten, bringt der Kalender die Wappen sämtlicher Adelsgeschlechter, welche zur Zeit ritterschaftlichen Grundbesitz in Württemberg haben, in reizvoller Anordnung vor unser Auge. Als Mittelstück erscheint eine flotte Darstellung des heiligen Georg mit dem Drachen (Schutzpatron des St. Georgen-Vereins), welcher der berühmten gotischen Skulptur im Münster zu Basel nachgebildet ist. Das Kalendarium selbst ist in kräftiger leicht lesbarer Schrift gedruckt. Das ganze Blatt wird von zwei Metall-Leisten gehalten, durch die obere geht eine rot-weisse Seidenschnur, die zum Aufhängen des Kalenders bestimmt ist. Wir empfehlen diesen Kalender als schönen Wandschmuck allen Liebhabern heraldischer Kunst.

* * *

☞ Eine für diese Nummer vorgesehene Besprechung von «Basler Biographien. Herausgegeben von Freunden vaterländischer Geschichte, 1. Band, Basel 1900» wird erst in der nächsten Nummer erscheinen können.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Als neue Mitglieder haben wir das Vergnügen zu nennen:

Herrn A. von Bonstetten- von Roulet. Bern.
« Friedrich, Freiherr von Gaisberg-Schöckingen, Schloss Schöckingen. Oberamt Leonberg. Württemberg.
« Oskar Meiss von Teufen. Promenade 8, Lintz a./D. Österreich.
« Cand. phil. Rud. Wegeli, Assistent am Schweizerischen Landesmuseum in Zürich.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Wappenscheibe der „von Valär". 1461.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1900 Jahrgang / Année XIV No. 2.

Nobiliaire du pays de Neuchâtel.

(Suite et fin).

135. DU TERRAUX. — Nom porté dès le XIVe siècle par une branche de l'ancienne maison de Vauxtravers (v. ce nom).

Jean Rodolphe, fils de noble *François Mayor,* bourgeois de Romainmôtiers, au pays de Vaud, et d'Isabelle fille unique d'*Antoine du Terraux-de Vauxtravers,* né en 1587, fut, en vertu du contrat de mariage de sa mère et du testament de son grandpère maternel, ratifié par Catherine de Gonzague, mère tutrice de Henry II de Longueville, substitué au nom et aux armes ainsi qu'à tous les droits et prérogatives de la maison *du Terraux* éteinte. (Lettres patentes du 19 septembre 1609 entérinées le 6 février 1610).

Cette famille ayant porté à peu près exclusivement le nom *du Terraux,* nous la mentionnons sous ce nom en réservant le nom de Vauxtravers à l'ancienne maison sur laquelle elle se greffa. Il faut mentionner néanmoins que la famille du Terraux obtint du Conseil d'Etat en 1783, après un long litige, la reconnaissance de son droit à porter le nom de *du Terraux-de Vauxtravers.* Famille éteinte dans la première moitié du XIXe siècle avec *Samuel-Alexandre du Terraux,* né en 1767.

ARMES: *Palé d'or et d'azur de six pièces* ou *d'azur à trois pals d'or.*
CIMIER: *Un tronc d'homme sans bras vêtu des pièces et émaux de l'écu.*

136. THELLUNG DE COURTELARY. — *Jean Henry Thellung* (1615 à 1690), maire de Bienne et baillif épiscopal en Erguel, d'une ancienne famille patricienne de Bienne venue probablement de Bourgogne au XIVe siècle sous le nom, germanisé dans la suite, de Daillon ou Tellon, entrée en 1633 dans la Bourgeoisie de Neuchâtel, reçut en date du 16 avril 1653 des lettres de noblesse de l'Empereur Ferdinand III avec le droit de joindre à ses armes et à son nom ceux de la famille éteinte *de Courtelary* dont il avait hérité une partie des fiefs dans l'Evêché de Bâle.

Quelques uns de ses descendants, établis à Neuchâtel, y ont rempli des fonctions publiques et possédé une part du fief de la dîme de Coffrane, du chef de Louise de Merveilleux, femme de Jean-Henry ci-dessus, mais sans y avoir été immatriculés dans la nobiliaire de l'Etat.

Famille éteinte à Neuchâtel à la fin du XVIIIe ou dans les premières années du XIXe siècle.

D'autres branches existent encore dans la Suisse allemande mais n'ont pas conservé l'indigénat neuchâtelois.

Armes: *Ecartelé: aux 1er et 4e de gueules à la bande d'argent chargée de trois feuilles de tilleul du premier* (qui est de Courtelary); *aux 2e et 3e de gueules au lion issant d'or mouvant de trois monts d'argent; sur le tout: de gueules à la bande d'argent chargée d'un lozange du premier* (alias *à la bande de sinople chargée d'un lozange d'or),* qui est de Thellung ancien.

Cimier: *Un demi-vol éployé de gueules, chargé des pièces de Thellung ancien.*

137. TREYTORRENS. — Cette très vieille race noble du pays de Vaud, éteinte au milieu du XIXe siècle eut, dans une de ses branches, d'étroites relations avec Neuchâtel où, du XVe au XVIIe siècle, elle posséda de petits fiefs et où quelques uns de ses membres siégèrent aux audiences.

Armes: *De gueules à trois poissons rangés en pal, d'argent.*
Cimier: *Un lion issant d'or.*

138. TRIBOLET. — Ancienne famille neuchâteloise dont la filiation est suivie depuis *Jean dit Richard Tribolet,* bourgeois de Neuchâtel en 1386.

Jean-Jacques Tribolet († 1611), capitaine au service de France, deuxième fils de *Jean,* banneret de Neuchâtel († 1582) et de Catherine Hardy, fut créé chevalier par le roi Henry IV en juillet 1593, puis il reçut du même prince des lettres de noblesse datées d'octobre de la même année. Le Conseil d'Etat ayant refusé de reconnaître ces titres étrangers, la souveraine du pays, Marie de Bourbon, donna au chevalier *J.-J. Tribolet* de nouvelles lettres de noblesse le 5 octobre 1595, lesquelles furent entérinées le 11 mai 1596.

Abram Tribolet, oncle du précédent, châtelain de Thielle, procureur général et conseiller d'Etat († 1627), fut anobli par Henry II de Longueville le 2 octobre 1618. Entérinement le 24 janvier 1632, après la mort d'Abram et sur la requête de *Guillaume,* son fils, maire de la Sagne, plus tard aussi châtelain de Thielle et conseiller d'Etat — rameau éteint en 1669 avec le dit *Guillaume Tribolet,* qui ne laissa que des filles.

Le chevalier *Jean-Jacques Tribolet* n'ayant laissé qu'un fils mort en 1615 sans postérité, son frère cadet, *Nicolas,* conseiller et secrétaire d'Etat, obtint du prince Henry II de Longueville des lettres de noblesse datées du 8 juin 1639 sous forme d'une sorte d'ordre de cabinet, puis par diplôme en meilleure forme du 25 avril 1641, entériné le 1er février 1642.

Hugues Tribolet, maire de Neuchâtel et conseiller d'Etat, † 1653, et *Abram* son frère, † 1649, maire de Rochefort, tous deux fils de *Pierre* Tribolet-Hardy, maire de Neuchâtel, † 1592, frère aîné de *Jean-Jacques* et de *Nicolas,* obtinrent également de Henry II de Longueville, par diplôme du 10 janvier 1642 des lettres de noblesse qui furent entérinées à la même date que celles de Nicolas leur oncle, le 1er février 1642.

Branche ainée éteinte en 1843 avec *Charles-Etienne de Tribolet-Hardy*, maire de Lignières et conseiller d'Etat.

Le nom de *Tribolet-Hardy* appartient au chef de la famille en vertu d'un majorat créé en 1569 par Guillaume Hardy, maire de Neuchâtel et conseiller d'Etat, dont la fille ainée avait épousé *Jehan Tribolet,* banneret de Neuchâtel. Ce majorat, le seul de nature non féodale qui ait jamais été reconnu dans l'Etat, reposa jusqu'en 1845 sur une maison et des vignes à Neuchâtel. Il fut à cette date transporté avec l'assentiment du souverain sur le domaine du Sorgereux au Val de Ruz.

La famille de Tribolet ne subsiste que dans la descendance de *Nicolas,* en la personne de M. *Maurice-Frédéric de Tribolet-Hardy,* Dr. ès-sciences, professeur à l'Académie de Neuchâtel, et en ses trois fils.

ARMES: 1° anciennes: portées jusque vers la fin du XVII° siècle concurremment avec les armes modernes: *de gueules à deux chevrons d'or.*
2° suivant les lettres de noblesse de 1593: *d'azur à deux chevrons d'or, le second surmonté d'une croisette d'argent, et au lion issant d'or en pointe.*
3° actuelles: *d'azur à deux chevrons d'or.*
CIMIER: *Un lion issant d'or.*

139. VALLIER. — Ancienne famille originaire de la baronnie du Landeron où on la rencontre déjà sous les comtes de la première race au XIV° siècle.

Pierre et Jean, fils de *Jacques Vallier* et de Marguerite de Cressier, furent, en date du 1er juin 1524, admis par les cantons souverains de Neuchâtel à succéder à la noblesse et aux fiefs de Jean de Cressier, leur oncle, mort sans descendance.

Cette famille, établie à Soleure après la réformation, a donné deux gouverneurs au Comté de Neuchâtel de 1584 à 1623, ainsi que plusieurs Avoyers à la république de Soleure.

Les deux branches issues de *Pierre* (1488 à 1552) et de *Jean Vallier* (1492 à 1549) ci-dessus, se sont éteintes, l'une, celle des Srs de St-Aubin en Vuilly, en 1855, l'autre, celle des Srs de Wendelstorf (Vendelincourt), en 1887.

ARMES: *Ecartelé, aux 1er et 4e d'azur à la croix fleuronnée d'or* (qui est de Vallier ancien), *aux 2e et 3e de gueules à la fasce d'or accompagnée en chef d'une fleur de lys au pied coupé, et en pointe d'une étoile du même, ou d'argent* (qui est de Cressier).
CIMIER: *La tête et la cou d'un cygne d'argent, becqué d'or, lampassé de gueules, sommée d'une fleur de lys d'or, ou à la crête fleuronnée ou fleurdelysée de cinq pièces d'or.*

140. VATTEL. — *David Vattel,* d'une famille de Peseux, bourgeoise de Neuchâtel, pasteur de St-Aubin, fut anobli le 29 juillet 1727 par le diplôme collectif donné aux trois députés de la Vénérable Classe du clergé neuchâtelois auprès du roi Frédéric Guillaume Ier (v. *Choupard* et *Perrot).* Entérinement le 24 septembre 1727.

Famille éteinte en 1827 avec *Charles Adolphe Maurice de Vattel,* châtelain du Val de Travers et conseiller d'Etat, petit fils de *David,* ci-dessus et fils du célèbre jurisconsulte *Emer de Vattel.*

ARMES: *Ecartelé, aux 1er et 4me d'argent à une tête d'aigle de sable, becquée et couronnée d'or, aux 2e et 3me d'or à trois anilles d'azur posée 2 et 1* (alias *de gueules à trois anilles d'or),* qui est de Vattel ancien.

CIMIER: *Un panache de sable, d'argent, d'or et d'azur.*

141. VAUMARCUS. — Très ancienne famille qui possédait, tant en alleus qu'en fiefs, des biens considérables de l'Areuse jusque dans le pays de Vaud et jusque sur les bords de la Glâne, mais qui ne peut être historiquement suivie que depuis le milieu du XIIIe siècle, époque où sa décadence commence et où son patrimoine se disperse. Entre 1280 et 1308 *Pierre de Vaumarcus,* chevalier, dut céder Vermondens et Pontareuse aux Estavayer, Concise à son gendre Aymon de St-Martin, puis enfin Vaumarcus même au Comte de Neuchâtel.

Dès lors les Vaumarcus, sans cesser de figurer au nombre des premiers gentilhommes du pays, se retirèrent à Nidau, au Landeron et à Epagnier où ils avaient conservé des biens. La branche qui subsista le plus longtemps prit même parfois le nom de cette dernière localité.

Famille éteinte à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe avec *Roland de Vaumarcus* dont la fille unique épousa George de Rive, gouverneur de Neuchâtel.

ARMES: *D'azur au chevron d'argent accompagné de trois croisettes du même.*

CIMIER: *Un tronc d'homme sans bras, vêtu des pièces de l'écu, coiffé d'un bonnet pointu d'azur.*

142. VAUXTRAVERS. — Cette famille apparait au commencement du XIIIe siècle dans la région du même nom avec *Pierre,* chevalier, *maior* ou *villicus du Vauxtravers* et *Thierry du Vauxtravers* son frère (1228); au siècle précédent elle figurait déjà en bon rang dans la noblesse de Bourgogne.

Elle ne paraît pas avoir jamais possédé la seigneurie du Vauxtravers, laquelle était de très ancienne date partagée entre les maisons de Neuchâtel et de Joux et le prieuré de Môtiers, mais elle y possédait au XIIIe siècle des biens divers soit comme alleus soit comme fiefs du prieuré. En 1301 *Amédée de Vauxtravers* dut, avec le consentement du prieuré duquel il la tenait en fief, prêter hommage au Comte de Neuchâtel, pour la maison forte dite «le Terraux» qu'il avait élevée à Môtiers et dont une partie de ses descendants privent le nom.

Des nombreuses branches de cette famille l'une s'éteignit au début du XVIe siècle avec *Jacques de Vauxtravers,* dit *Le grand Jacques de Plançonne,* et une autre, la dernière, au commencement du XVIIe siècle avec *Antoine du Terraux* né en 1530, capitaine au service de Henry IV (v. du Terraux).

Le dire de Boyve suivant lequel cette dernière branche serait issue de Pierre d'Andoing (v. ce nom) et de Catherine du Terraux ne peut être accueillie que sous réserves, faute de preuves.

ARMES: Primitivement et jusqu'au XIVe siècle: *palé de six pièces à la barre, ou à la bande, brochant sur le tout.* (Ces armes ont fait présumer une parenté d'origine avec la maison de Grandson).

Plus tard: *palé de six pièces d'or et d'azur,* ou *d'azur à trois pals d'or.*

CIMIER: *Un tronc d'homme, sans bras, vêtu des pièces et émaux de l'écu.*

143. VILLAFANS. — Ancienne famille de Franche Comté établie à Neuchâtel au XIVe siècle avec *Hugues de Villafans*, chevalier, bailli de Neuchâtel sous la Comtesse Isabelle, éteinte au milieu du XVe siècle.

ARMES: *D'argent à la bande de sable accompagnée de deux cotices du même et chargée de trois coquilles de St-Jacques d'or.*

144. WATTEVILLE. — *Jean-Jacques de Watteville*, avoyer de Berne, chef de la 2e branche de la noble famille de ce nom, acquit en 1513 la seigneurie de Colombier par le fait de son mariage avec Rose fille et héritière de Philibert de Chauvivey. Il obtint en 1531 de François d'Orléans le droit de haute justice que ne possédaient pas ses prédécesseurs, et siégea aux audiences au rang des principaux vassaux de l'Etat.

Ses fils *Gérard, Jacques* et *Nicolas*, coseigneurs de Colombier, vendirent la seigneurie au souverain en 1564. Un petit fief à Marin, dépendant de Colombier et non compris dans la vente, resta dans la maison de Watteville jusqu'en 1627.

ARMES: *De gueules à trois demi-vols d'argent.*
CIMIER: *Un tronc de femme ailé et sans bras, de gueules.*

145. WEMYSS-DE COTTENDART. — *Lord David Wemyss*, comte de Wemyss, vicomte d'Elcho, naturalisé neuchâtelois en 1754, obtint du roi Frédéric II, par diplôme du 21 mars 1780, l'érection du domaine de *Cottendart*, près de Colombier, en *baronnie* en faveur de lui-même et de ses descendants, à charge d'hommage féodal, mais sans affranchissement de taxes ni de redevances. Entérinement le 18 septembre 1780.

Par diplôme du 28 décembre 1788, le roi Frédéric-Guillaume II confirma l'inféodation en faveur de dame *Marguerite Wemyss* femme du conseiller Antoine Le Bel, fille unique de Lord Wemyss, et en faveur de ses descendants. Entérinement le 28 décembre 1790.

Le titre étant attaché à la possession du domaine, le Conseil d'Etat arrêta le 15 avril 1806 que la terre de Cottendart ayant été aliénée, David Le Bel, fils et héritier de Marguerite Wemyss n'avait plus droit à se qualifier de Baron et que ce titre était à supprimer dans les actes publics le concernant.

ARMES: *Ecartelé, aux 1er et 4me d'argent au trescheur de gueules traversé d'une fasce d'azur, aux 2e et 4e d'or au lion de sable.*
CIMIER: *Une oie passante d'argent.*

146. WESDEHLEN. — *Georges-Frédéric Petitpierre* (v. ce nom), conseiller de légation, plus tard conseiller d'Etat de Neuchâtel, fut créé *comte de Wesdehlen* par diplôme du 18 janvier 1832, à l'occasion de son mariage avec Hermine fille du Cte de Waldbourg-Truchsess-Capustigall et de Antoinette née princesse de Hohenzollern-Hechingen. (Wesdehlen est le nom d'une terre de la maison de Waldbourg actuellement possédée par la maison de Dohna).

Notification au Conseil d'Etat par lettre ministérielle du 19 avril 1832 mais pas de mention d'entérinement, cette formalité ayant été renvoyée par le

conseil jusqu'à ce que le diplôme, présenté, en allemand, eût été produit e traduction française.

Descendance mâle: le C[te] *Louis de Wesdehlen*, ancien ministre plén potentiaire, conseiller intime actuel, et ses deux fils, en Allemagne.

ARMES: *De gueules au croissant d'or accompagné en chef de deux étoiles d même.* (Petitpierre).
CIMIER: *Une étoile d'or.*
DEVISE: *Quand même!*

* * *

Additions et corrections.

Il nous reste à donner l'énumeration sommaire des gentilhommes de famille étrangères au pays qui ont acquis l'indigénat neuchâtelois sans créer d'étal lissement durable dans le pays ou qui y ont rempli des fonctions publiques san s'être rattachés à la nationalité neuchâteloise.

Nous ferons suivre cette liste de quelques renseignements qui nous son arrivés trop tard pour prendre place dans le texte et des rectifications qu pourront encore nous parvenir.

Erratum.

SALIS. – Les dates données dans l'article concernant cette famille son à rectifier comme suit: Le Comte *Pierre-Jean de Salis,* (né *1799,* † *1870*).
Chevaliers de l'Empire: *1487.*

CIMIER: la branche qui nous occupe porte les ailes du cimier non pas l'une d'argei et l'autre de gueules, mais *toutes deux d'argent.*

Vier Siegel der Ritsch von Freiburg.

Von H. Türler.

Als am 18. Juni 1899 zahlreiche Mitglieder des historischen Vereins vo Bern auf ihrem Wege zur Jahresversammlung im Thalgut bei Wichtrach durc das freundliche Dorf Gerzensee passierten, unterliessen sie nicht, auch de dortigen, einfachen Kirche einen Besuch zu machen. Als bemerkenswerteste Zeugen des Alters der Kirche fanden sie darin einen dreieckigen Wappenschild der hoch oben an der Nordwand angebracht ist und seiner Form nach in da XIV. Jahrhundert zurückgeht. Das Wappen, das einen Hahn auf einem Dreiber aufweist, konnte niemand deuten, auch nicht Herr Direktor Kasser, der ir Berner Hinkenden Boten auf das Jahr 1900, Seite 63, eine Abbildung de Schildes giebt. Im XV. Jahrhundert führte freilich das bürgerliche Geschlech Wisshan in Bern einen Hahn im Wappen, und bekannt ist auch das Wappe der Ritsch von Freiburg, das im XV. Jahrhundert drei Hähne (zwei, eins) ent hält. Aber einen Wappenschild mit einem Hahn aus dem XIV. Jahrhunder

lernte ich erst aus einem Siegel des Berner Staatsarchivs kennen. Obschon auf diesem der Dreiberg fehlt, dürfte es doch demselben Geschlechte wie das andere angehört haben. Der Inhaber des Siegels war Perrot Ritzscho, Burger zu Freiburg, der am 3. März 1357 mit seinem Sohne Philipp und in Gegenwart



Fig. 20 Fig. 21

des Ritters Johans Ritzscho und eines zweiten Johans Ritzscho und anderer der Stadt Bern über eine für einen Überfall erhaltene Entschädigung quittierte. Die Umschrift des Siegels lautet: † S'. P. RICHY. Wohl durch eine Verwandtschaft mit einer der in Freiburg angesessenen Familien von Bennenwil, von Seftigen oder von Endlisberg veranlasst, dürfte irgend ein Ritsch dazu gekommen sein, sein Wappen in jene Kirche zu stiften.

An einer Urkunde vom 17. Oktober 1379 hängt das Siegel des Edelknechts Johannes Ritzscho, das in einem Dreipass drei einzelne Wappenschilde mit je einem Hahne aufweist. Die Legende lautet: † S'. JOHANNIS · DIVITIS. Interessant ist es nun zu beobachten, dass aus diesem letztern Siegel die Vermehrung der Wappenfigur zu drei entstanden ist. Denn vom Jahre 1405 datiert ein Siegel des Junkers Heimo Rich, Vogtes zu Unspunnen, das das bekannte Wappen mit drei Hähnen aufweist (siehe das dritte der abgebildeten Siegel Fig. 22). Heimo war der Sohn des Edelknechts Jakob Ritsch, des jüngern, von Freiburg



Fig. 22 Fig. 23

und der Antonia von Seftingen, der Schwester des bernischen Schultheissen Ludwig von Seftingen. Er verwaltete die Herrschaft Unspunnen im Namen dieses letztern, seiner Mutter Antonia und seines Stiefvaters, des Ritters Niklaus von Scharnachtal. Die Minuskelschrift des Siegels ergiebt die Worte: **S' heimonis · divitis.**

Das vierte der reproduzierten Siegel (Fig. 23) gehörte dem Edelknecht Petermann Ritsch, Burger zu Freiburg, der durch seine Heirat mit Agnes, der Tochter des vorgenannten Schultheissen Ludwig von Seftingen, Herr von Burgistein geworden war, diese Herrschaft aber 1425 an Bernhard Balmer von Bern verkaufte. Dieses letzte Siegel hat folgende Legende: **sigillum · petri · divitis.**

Notes sur quelques changements d'armoiries aux XIIe et XIIIe siècles.

Par L. Bouly de Lesdain.

					Gautier I, Comte de Brienne viv. en 1068		
			Erard I, Comte de Brienne viv. 1104 et 1112			**Milon** Comte de Bar sur Seine	
			Gautier II, Comte de Brienne † avant 1156			**Gui I,** Comte de Bar sur Seine	
	Erard II, Comte de Brienne † apr. 1189				**André,** Seigneur de Ramerupt † 1191	**Milon II,** Comte de Bar s. Seine † 1151	**Manassès,** Comte de Bar † apr. 1163
Gautier III, Comte de Brienne † 1205		**Jean,** Roi de Jérusalem † 1237			**Gautier,** Seigneur de Ramerupt		**Milon III,** Comte de Bar † 1219
Gautier IV, Comte de Brienne † 1251	**Jolande,** ép. Frédéric II Empereur d'Allemagne † 1228	**Alphonse,** Comte d'Eu † 1270	**Jean,** Bouteiller de France † 1296	**Louis,** Vicomte de Beaumont	**Erard,** Seigneur de Ramerupt † apr. 1244		**Gaucher,** Comte de Bar † 1219
Hugues, Comte de Brienne † avant 1301		**Jean I,** Comte d'Eu † 1294		**Jean I,** Vicomte de Beaumont			
Gautier V, Comte de Brienne † 1312	**Agnès,** ép. Jean II Comte de Joigny	**Jean II,** Comte d'Eu † 1302		**Robert,** Vicomte de Beaumont † 1327			
Gautier VI, Connétable de France duc d'Athènes † 1350		**Raoul,** Connétable de France † 1344		**Jean II,** Vicomte de Beaumont			
		Raoul, Connétable de France † 1350					

La maison de Brienne, dont nous empruntons encore la généalogie au P. Anselme, fut l'une des plus illustres, sinon la plus illustre de toute la Champagne. Le nombre de sceaux qui en ont été publiés ne correspond malheureusement pas à son importance; ils offrent toutefois deux exemples de changement d'armoiries, et fournissent en outre matière à quelques observations intéressantes.

Les plus anciens sceaux que nous connaissions appartiennent à la branche des comtes de Bar-sur-Seine. En 1168, Manassés use d'un sceau ogival en cuvette, portant une aigle dans le champ. Le même emblême figurait-il sur son écu: c'est naturellement une question à laquelle il est impossible de répondre.

Milon III, en 1202, scelle d'un sceau armorial portant un lion rampant à queue fourchée[3]. Est-ce au même personnage qu'il faut attribuer un sceau équestre, sans armoiries apparentes, dont le Musée de Troyes possède un moulage en plâtre[4]. L'affirmative est probable, bien que le sceau puisse provenir également de son oncle Milon II. Le lion figure également sur le sceau équestre, avec contre-sceau armorial de Gaucher de Bar, en 1217[5].

La branche de Ramerupt suit celle de Bar au point de vue de l'apparition d'insignes sur l'écu. Sur un sceau appendu à une charte non datée, mais dont la rédaction doit se placer entre 1176 et 1189, André, sire de Ramerupt, paraît armé d'un bouclier à la bordure et à l'escarboucle[6]. Erard, son petit-fils, en 1230, d'après un sceau équestre avec contre-sceau armorial, porte un lion brochant sur un burelé[7]; en 1222, le sceau de sa femme Philippe, fille du comte Henri de Champagne, offre l'image de cette dame sans armoiries[8]. On rencontre également un burelé au lion sur le sceau équestre avec contre-sceau armorial d'Erard, sire de Venisy, en 1269[9].

Nous arrivons enfin à la branche aînée, qui ne se manifeste, au point de vue sigillographique, qu'en 1211; mais le sceau équestre d'Erard de Brienne n'offre encore, à cette date, aucune trace d'armoiries[10]. Nous ne connaissons aucun sceau de son fils aîné Gautier III; le bouclier du cadet, Jean, roi de Jérusalem et empereur de Constantinople, laisse, en 1209, entrevoir un lion, sur un sceau équestre sans contre-sceau[11]. En 1270, un sceau équestre, sans contre-sceau, de Hugues, comte de Brienne, petit-fils de Gautier III, offre le lion sur champ semé de billettes[12]: ce sont les armes définitives des Brienne, à qui les

[1] *Histoire généalogique*, T. VI, pp. 126 et suiv.
[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 528.
[3] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 129.
[4] *Catalogue de la sigillographie du Musée de Troyes*, N° 147.
[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1280.
[6] Id., *Ibid.*, N° 3559.
[7] Id., *Ibid.*, N° 1569.
[8] Id., *Ibid.*, N° 1570.
[9] Id., *Ibid.*, N° 1571.
[10] Id., *Ibid.*, N° 1568.
[11] Id., *Ibid.*, N° 1016.
[12] Id., *Ibid.*, N° 1017.

armoriaux de la fin du XIVe et du XVe siècle donneront un écu *d'azur, semé de billettes d'or, au lion du même*[1]. Le lion aux billettes figure également, en 1306, sur le sceau à effigie d'Agnès de Brienne, femme de Jean II de Noyers[2], comte de Joigny; mais les sceaux de Gautier VI, connétable de France et duc d'Athènes, nous apportent une surprise. Le plus ancien, en 1344, est armorial, et porte un écu écartelé aux 1er et 4e de Brienne; aux 2e et 3e d'un plein à la bordure engrêlée[3]; le deuxième, en 1351, offre seulement les armes de Brienne[4]. Nous reviendrons dans un instant sur cette singulière écartelure.

Jean de Brienne, roi de Jérusalem, que nous avons mentionné tout à l'heure, laissa, de son mariage avec Bérengère de Castille, trois fils: Alphonse, tige des comtes d'Eu, Jean, bouteiller de France, et Louis, tige des vicomtes de Beaumont.

Le sceau armorial d'Alphonse, en 1251, porte un écu au lion rampant, à la bordure chargée de seize châteaux: nous avons ici un bon exemple de brisure empruntée aux armes de la mère. Au contre sceau figurent les armes d'Issoudun: burelé (d'argent et d'azur) au lambel de cinq pendants (de gueules)[5]. Alphonse était, en effet, comte d'Eu: par suite de son mariage avec Marie, fille et héritière de Raoul III. Cette dernière scelle, en 1256, d'un sceau à effigie simple, avec contre-sceau portant l'ecu burelé au lambel[6]. On sait que les Issoudun étaient une branche des Lusignan[7].

Le premier sceau de son petit-fils Raoul IV, en 1319, est du type armorial: il porte un simple écu à la bordure engrêlée[8]; deux autres de 1323[9] et de 1332 à 1339[10] sont équestres avec contre-sceaux armoriaux; le bouclier porte les armes de Brienne; au contre-sceau figure l'écu à la bordure engrêlée.

Ce dernier écu, que nous avons déjà rencontré sur le sceau de Gautier, est sans doute emprunté aux armes des la Roche, de qui les Brienne tenaient le duché d'Athènes. Le sceau équestre de Guillaume de la Roche, sire de Nolay, en 1272, montre ce chevalier armé d'un bouclier à la bordure[11].

Le second fils de Jean de Brienne, nommé Jean comme son père, bouteiller de France, use en 1288 d'un sceau équestre avec contre-sceau armorial. Le bouclier porte un écu à l'aigle; le contre-sceau est chargé de l'écu de Brienne,

---

[1] Navare, N° 616.

[2] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 526. — Le sceau offre l'image de la dame accompagnée à dextre d'un écu à l'aigle, à sénestre de l'écu de Brienne; au contre-sceau, un parti des deux écus de la face.

[3] Douet d'Arcq, Nos 926 et 1019.

[4] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 350.

[5] Douet d'Arcq, N° 922.

[6] Id., N° 923.

[7] Le comté était entré dans leur maison par le mariage d'Alix, sœur et héritière de Raoul I, comte d'Eu, avec Raoul de Lusignan, pére de Raoul III.

[8] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 3469.

[9] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 924.

[10] Id., *Ibid*, N° 925. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. I, p. 439.

[11] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3405.

accompagné en chef d'une fleur de lys, à dextre d'une aigle et à sénestre d'un château[1]. Il ne serait pas impossible que Jean eût emprunté l'aigle à son beau-frère l'empereur Frédéric II; le château du contre-sceau rappelle le souvenir de Bérengère de Castille sa mère; la fleur de lys indique sans doute sa parenté assez rapprochée avec la maison de France.

Nous ne connaissons aucun sceau de Louis, vicomte de Beaumont, troisième fils de Jean de Brienne. La nombreuse postérité de Louis en a laissé un certain nombre, qui portent tous le lion rampant sur champ semé de fleur de lys[2]. L'Armorial de Navarre, à la fin du XIVe siècle donne au vicomte de Beaumont. «D'azur a un lion d'or rampant»[3]. L'ommission des fleurs de lys n'est sans doute ici qu'un *lapsus,* car le héraut les mentionne en blasonnant plus loin les écus de Geoffroy, Guillaume et Robert de Beaumont[4]. Froissart, chez qui on trouve parfois de curieux renseignements héraldiques, dit également que «messire Jehans, aisnés fils à monseigneur Henri, vicomte de Beaumont en «Angleterre .... portait d'asur semet de fleur de lys d'or à ung lion d'or rampant «et ung baston de gheulles parmy l'escut»[5].

Bien que la séparation remontat au milieu du XIe siècle, on voit donc toutes les branches de la maison de Brienne adopter simultanément le lion comme emblême héraldique dès les premières années du XIIIe. Le fait vaut la peine d'être signalé, car le plus souvent les armoirées différent lorsque l'auteur commun vivait à une époque aussi reculée. Le semé de billettes ne peut être considéré comme une brisure, puisqu'il a été adopté par la branche aînée; il constitue ici une ornementation accessoire, analogue aux trêfles de Clermont, aux croisettes d'Hugues de Dargies, etc.

Sans avoir jamais eu sans doute l'importance des Brienne, les Trainel figurent néanmoins parmi les plus grandes maisons féodales de la Champagne. Les changements d'armoiries semblent y avoir été assez fréquents; on n'en peut que regretter d'avantage l'absence d'une généalogie bien complète[6] et la rareté relative des sceaux.

Anseau II, en 1183, se servait d'un sceau équestre au type de chasse[7]: aucune indication sur les armoiries de son possesseur. Anseau II son fils, en 1211, s'arme, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, d'un lion[8]. La

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 275.

[2] Id., *Ibid.,* N°s 830 et 831. Demay, *Sceaux Clairambault,* N°s 795 et 798. De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas,* T. I, p. 216.

[3] N° 724.

[4] N°s 781 à 763.

[5] *Chroniques,* éd. Kerwyn de Lettenhove, T. IV, p. 125.

[6] Nous empruntons celle qui est donnée plus haut à l'Abbé Ch. Lalore, *Documents pour servir à la généalogie des anciens seigneurs de Trainel,* ap. *Mémoires de la société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du Département de l'Aube,* T. XXXIV, pp. 176 et suiv.; et à l'Abbé Defer, *Histoire de Trainel,* ap. même recueil, T. XLVIII, pp. 120 et suivants.

Ces deux travaux ne nous semblent pas exempts d'erreurs.

[7] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives,* N° 3748.

[8] Id., *Ibid.,* N° 3749.

			Ponce I, Sire de Trainel viv. 1074		
	Anseau I, Sire de Trainel † après 1146				**Garnier I,**
Anseau II, Sire de Trainel † entre 1185 et 1192			**Garnier II,** † 1184		**Garnier,** Evêque de Troyes † 1205
Anseau III, Sire de Trainel † av. 1212			**Garnier III,** † apr. 1217		
Anseau IV, † 1239	**Garnier IV,** Sire de Trainel † av. 1256	**Dreux,** † av. 1272	**Anseau,** Sire de Voisines † av. 1254		**Gui,** Ev. de Verdun † 1245
Henri I,	**Garnier V,** Sire de Trainel † 1266 ou 1267	**Dreux II,** † 1311	**Anseau VI,** Sire de Voisines † apr. 1337	**Gui,** Sire de Soligny	
Henri II,		**Dreux III,** † 1318			
Henri III,		**Jean,** Chambellan † av. 1360			

postérité ne garda pas longtemps cet écu; si nous ignorons les emblêmes que portait son fils aîné, Anseau IV, nous relevons un fascé au lambel sur le sceau du cadet, Erard, sir de Froissy, en 1236[1]; la femme de celui-ci, Agnès usait l'année suivante d'un sceau à effigie, sans armoiries[2]. Le sceau équestre avec contre-sceau armorial, d'Henri I, en 1258, montre également un fascé, mais sans brisure[3]. Nous ne connaissons aucun sceau d'Henri II ni d'Henri III.

Dans la branche cadette, le sceau équestre avec contre-sceau armorial de Garnier III, en 1211, offre pour la première fois le vairé[4]. Ce Garnier laissa quatre fils.

L'aîné, nommé Garnier comme son père, porte les mêmes armes sur un sceau du même type, dont on possède des empreintes de 1228 et 1245[5] sa femme, Helissende scelle en 1228 d'un sceau à effigie avec contre-sceau armorial portant un écu chargé de trois chevrons[6].

---

[1] Lalore, *Documents pour servir à la généalogie des anciens seigneurs de Trainel*, pl. III.
[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3753.
[3] Id., *Ibid.*, N° 3759.
[4] Id., *Ibid.*, N° 3755.
[5] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 9032. Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3756.
[6] Id., *Sceaux Clairambault*, N° 9033.

Le deuxième fils, Dreux I, s'arme d'un lion sur un sceau de 1260[1] son petit fils Dreux III, sire de Trainel, s'arme en 1314 d'un vairé sur un sceau armorial avec contre-sceau de même[2]. Jean IV porte de même, en 1237, sur un sceau armorial sans contre-sceau. Ce dernier offre une particularité très curieuse: l'écu, penché, est timbré d'un heaume à volet, cimé d'un dragon, et *accompagné de l'ailette*[3]. Un autre sceau, de 1312, lui donne pour cimier une tête de lévrier accolé et cravaté de vair.

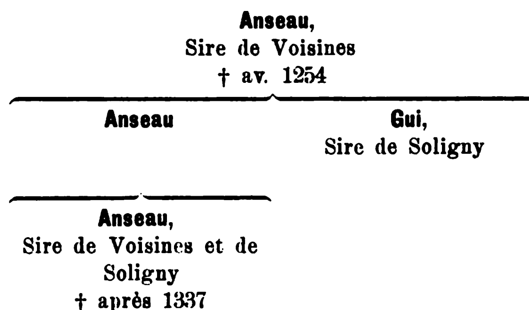
Aucun sceau n'a été publié du troisième fils, Anseau. Les indications fournies sur sa descendance par l'Abbé Lalore nous semblent incomplètes et erronées. Il faut certainement ranger dans celle-ci Gui, sire de Soligny qui portait en 1291, sur un sceau armorial avec contre-sceau de même, un fascé brisé d'un bâton[4]. Anseau de Trainel, écuyer, qui s'armait en 1299 d'un fascé, sur un sceau du même type, se rattachait probablement à cette branche.[5]

Quand au quatrième fils, Gui, d'abord, chanoine de Laon, puis évêque de Verdun, un sceau matrice ogival, correspondant à la première période de son existense, et conservé au musée de Troyes, porte seulement une plante stylisée sur laquelle sont perchés deux oiseaux[6].

Le sceau de Garnier, évèque de Troyes, en 1201, offre l'image du prélat, sans armoiries[7].

Tout les auteurs s'accordent à donner aux anciens sires de Condé en Hainaut un écu *d'or à la fasce de gueules*[8]. Le premier sceau que nous ayons rencontré de cette famille est celui de Nicolas de Condé, en 1213. Il est au type armorial, pyriforme, et porte un double trescheur fleuronné contre fleuronné à la fasce brochant[9]; sans pouvoir rien affirmer, il est permis de croire que le

[1] Lalore, *Documents*, etc.
[2] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3752.
[3] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 9034. Id., *Sceaux de l'Artois*, N° 662.
[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 3757.
[5] Nous proposerions volontiers de rectifier ainsi la généalogie sur ce point:



[6] *Catalogue de la sigillographie du Musée de Troyes*, N° 34.
[7] *Ibid.*, N° 110. Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 6913.
[8] Cette généalogie est empruntée au Comte P. du Chastel de la Hovarderie, *Généalogie de la Maison de Condet, dite de Bailleul (Beloeil) et de Moriamez*, ap. *Annales de la Société historique et archéologique de Tournai, Nouvelle série*, T. I, p. 319 et suiv.
[9] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 247.

Roger,
de Condé

Nicolas,
ép. Isabeau
Dame de Morialmez et de
Bailleul
† avant 1230

Jacques,
Sire de Morialmez et de
Bailleul
† après 1254

Nicolas II,
Sire de Morialmez et de
Bailleul
† 1293

Guillaume,
Sire de Morialmez et de
Bailleul
†

Jean	**Nicolas,** Sire de Ronsoy et de Boulez	**Guillaume,** Sire de Bailleul † 1354	**Robert,** de Bailleul † vers 1359

trescheur était de sinople [1]. Le sceau équestre avec contre-sceau armorial de Jacques, son fils, en 1244, offre également la fasce, mais le trescheur a disparu [2].

Les armoiries changent avec Nicolas, fils et successeur de Jacques : c'est un écu de vair en chevron renversé, à deux chevrons (de gueules) brochant que présente le sceau équestre, avec contre-sceau armorial, employé par lui de 1278 à 1290 [3]. Les mêmes armes figurent, en 1279 et 1282, sur le sceau de sa femme Catherine, dame de Carency : il est du type à effigie accostée de deux écus, avec contre-sceau armorial [4].

Guillaume revient à l'écu primitif : c'est la fasce qui figure en 1293 sur un sceau armorial avec contre-sceau de même [5], et en 1295 sur un sceau équestre avec contre-sceau [6].

Guillaume laissa cinq fils ; nous ne connaissons les sceaux ni de l'aîné Jean, qui ni du dernier, Jacques.

En 1335, Colart, sire de Ronsoy et de Boulez, sur un sceau armorial sans contre-sceau, reprend le vairé au chevrons, qu'il brise d'un lambel ; l'écu est placé au centre d'une double rose gothique, renfermant huit lions couronnés, posés chacun sur un fond burelé [7].

[1] C'est l'émail ordinaire de cette pièce dans le nord de la France et dans les Pays-Bas : Faignoelles, Gavre, Rockeghem, etc.

[2] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 483.

[3] Id., *Ibid.*, N° 717. De Raadt, *Op. cit.*, T. II, p. 247.

[4] Demay, N° 718. De Raadt, T. II, p. 182.

[5] Demay, N° 481. De Raadt, T. I, p. 194.

[6] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 227.

[7] De Raadt, *Ibid.*, T. I, p. 224. Les lions sont probablement empruntés aux armes de sa mère, Béatrix de Tourotte.

Guillaume, sire de Beloeil, porte en 1345, les armes pleines, sur un sceau du même type; mais il entoure l'écu principal de six petits écussons à la fasce [1].

De Robert enfin, qui continua la descendance, nous connaissons deux sceaux, tous deux au type armorial. Sur le premier, en 1336, il prend seulement la qualité de sire de Herlies, et brise ses chevrons d'une bordure [2]. Sur l'autre, en 1357, il porte les armes pleines, étant devenu chef de sa maison par suite du décès de ses frères [3].

Le chroniqueur Froissart relate, au sujet des armes de Robert, un fait assez curieux. Au mois de septembre 1341, deux partis de Hennuyers et de Liégeois, les premiers conduits par Guillaume de Beloeil, les seconds par notre Robert se rencontrèrent entre Cressin et Baisieux. Les Hennuyers étaient déjà repoussés, lorsque «vint messires Robiers de Bailloel et se bannière avoecq «ses compaignons liègois, frère mainnies à monseigneur Guillaume de Bailloel, «et fist chevauchier Jacqueme de Fortvie, ung sien escuyer qui portoit sa ban-«nière, à l'endroit de la bataille en criant: Moriaumés! Li Haynuier, qui per-«churent la bannière de Moriaumés et qui zà avoient perdu le leur par fet «d'armes, quidierent soudainement que ce fust le bannière de monseigneur de «Baillœl et de Moriaumés, car moult peu de difference y avoit de l'une à l'autre, «car les armes de Moriaumés sont vairiet contre vairiet à II kevrons de geulles, «et sour les kevrons messire Robers portoit une petite croisette d'or. Si se «quidoient li Haynuier à ceste bannière raloyer, et elle leur estoit toutte contraire. «Par cette mannière fust parfaite leur desconfiture [4].

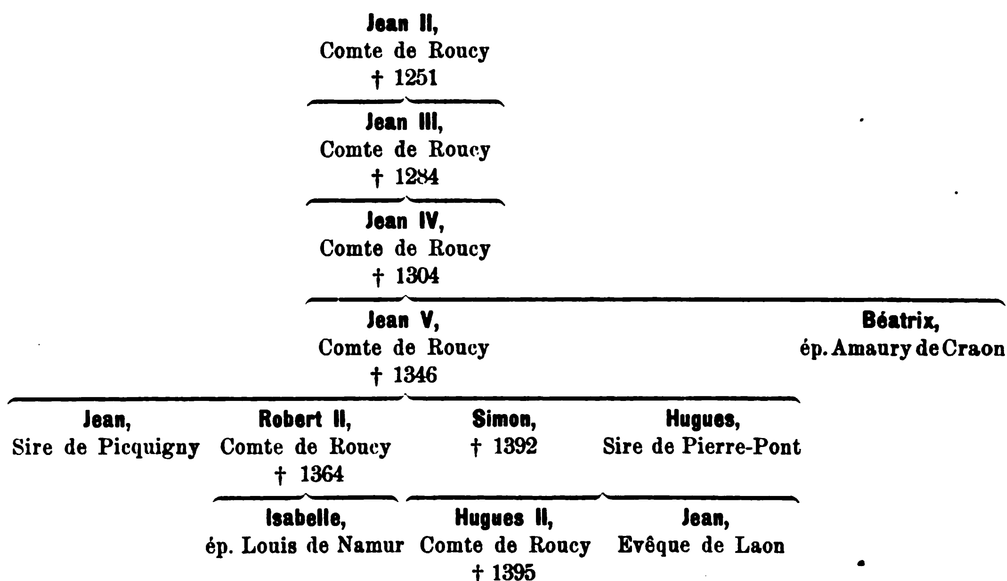
Le récit de Froissart est en désaccord avec le témoignage du sceau de 1336. Notre chroniqueur s'est-il trompé sur la nature de la brisure? Robert a-t-il changé de brisure entre 1336 et 1341? Peut-on admettre que la bordure, sur le sceau de 1336, soit un ornement sans importance héraldique, et que l'exigenté des chevrons n'ait pas permis d'y faire figurer la croisette? Nous n'osons choisir entre ces trois hypothèses. Il résulte toujours de ce curieux texte que les brisures pouvaient amener parfois des conséquences bien inattendues.

Le comté de Roucy, l'une des sept pairies du comté de champagne, échut, au commencement du XIIIe siècle, aux sires de Pierre-Pont, par suite du mariage de Robert avec Eustachie, sœur et héritière des comtes Raoul et Jean I de Roucy [5].

On possède les sceaux équestres de Robert, mari d'Eustachie, et de Hugues, beau-frère de celle-ci. Tous deux sont appendus à un même acte, sans date, mais remontant à la fin du XIIe siècle; les empreintes, assez frustes, ne permettent pas de dire si l'écu porte des armoiries [6].

---

[1] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 248.
[2] *Ibid.*, T. I, p. 224.
[3] *Ibid.*, T. II, p. 518.
[4] *Chroniques*, éd. Kerwyn de Lettenhove, T. III, p. 257.
[5] La généalogie est empruntée à l'*Art de vérifier les dates*, T. II, pp. 737 et suiv.
[6] Demay, *Sceaux de la Picardie*, Nos 536 et 537.



En 1222, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, Jean II s'arme d'un fascé de vair et de . . . . au canton[1]. La ressemblance de ces armoiries avec celles des Coucy, auxquels Jean était apparenté d'assez près, permet de se demander s'il ne les leur avait pas empruntées: sa sœur Elisabeth avait épousé Robert de Coucy, sire de Pinon et maréchal de France. On trouve en 1243 un Alain de Roucy, dont les généalogies ne font pas mention; il porte sur un sceau armorial les mêmes armes, mais charge d'un dextrochère l'écu du contre-sceau[2].

Jean III de Roucy porte, en 1260, les mêmes armes que son père sur un sceau armorial sans contre-sceau. En 1265, un sceau équestre le montre armé d'un boulier au lion, tandis que les armes primitives sont reléquées sur le contre-sceau[3]. Nous ignorons l'origine de ce lion: il n'est emprunté ni aux armes de sa mère, qui était Dammartin, ni à celles de sa femme qui était Mercœur.

Le sceau de Jean IV, en 1288, offre la plus grande ressemblance avec le second sceau de son père[4]. Jean V use, en 1318 et 1344, de deux sceaux armoriaux, sans contre-sceaux, portant un écu au lion: les armes primitives ont complètement disparu[5]. Sa sœur Béatrix, épouse d'Amaury de Craon, use en 1323 d'un sceau à effigie sur lequel elle est représentée accompagnée à dextre de l'écusson de Craon, à sénestre du lion de Roucy; au contre-sceau figure un écu parti des armes de la face[6].

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1022.
[2] Id., *Ibid.*, N° 3465.
[3] Id., *Ibid.*, N°s 1023 et 1024.
[4] Id., *Ibid.*, N° 1025.
[5] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 7987. Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1026.
[6] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 1953. — Craon porte *losangé d'or et de gueules.*

Jean V laissa plusieurs enfants. L'aîné, nommé Jean comme ses quatre ascendants immédiats, devint sire de Picquigny par son mariage avec Marguerite, fille et heritière de Jean de Picquigny; sur un sceau armorial de 1326, il s'arme d'un lion chargé à l'épaule d'un écusson effacé [1]. Il est probable que cet écusson portait soit les armes de Picquigny, soit celles de Bomiers, famille de sa mère.

Robert, le deuxième, comte de Roucy et gouverneur du duché de Bourgogne, porte, en 1351, un lion, sur un sceau armorial sans contre-sceau [2]. Il laissa pour unique héritière une fille, Jeanne, qui épousa Louis de Flandre, fils de Jean, marquis de Namur. On possède d'elle un sceau rond orné dans le champ d'un lion sur un semis de croisettes [3]. Ces dernières pièces sont évidemment empruntées aux armes de sa mère, Marie d'Enghien qui portait *gironne d'argent et de sable de dix pièces, chaque giron de sable chargé de trois croisettes recroisetées au pied fiché d'or.* Il n'est pas très rare de voir des femmes placer sur leur sceau l'écu de leur mère, mais nous ne connaissons aucun autre exemple d'une combinaison semblable.

Simon, comte de Roucy, porte également le lion sur un sceau armorial sans contre-sceau, de 1370 [4]. Le lion est brisé d'un écusson fruste à l'épaule sur un sceau du même type, appartenant à Hugues, sire de Pierrepont, son frère, en 1380 [5].

De Simon vinrent Hugues II. qui continua la lignée, et Jean, évêque de Laon. L'Armorial de Navarre donne au sire de Roucy, qui peut être aussi bien Hugues que son successeur Jean II, un écu «d'or, à I lion d'asur» [6].

Quand à l'evèque de Laon, on lui connaît trois sceaux. Le plus ancien, en 1386 porte un écu écartelé: aux 1re et 2e une croix cantonnée de seize fleurs de lys; au 2e et 3e un lion. Les premiers quartiers forment les armes de la pairie.

Le deuxième sceau, en 1390, offre seulement un écu au lion [8]. Le troisième, en 1407 est d'une type analogue au premier, mais la croix est cantonnée de quatre fleurs de lys seulement [9].

Le comte de Bourgogne entra dans la maison de Méranie par le mariage de Béatrix, fille et héritière d'Othon II, comte de Bourgogne, avec Othon, dit le Grand, duc de Méranie et marquis d'Istrie.

---

[1] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 59. — Nous retrouverons tout à l'heure les Picquigny.

[2] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 7990.

[3] Id., *Ibid.*, N° 7986.

[4] Id., *Ibid.*, N° 1470.

[5] Id., *Ibid.*, N° 7985.

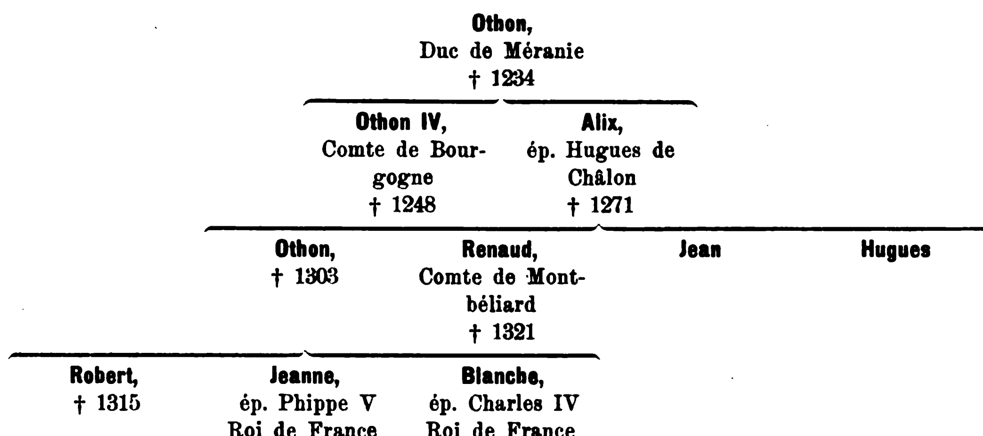
[6] N° 614.

[7] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 5079.

[8] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 6647.

[9] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 5080.

[10] Nous empruntons encore le croquis généalogique à l'*Art de vérifier les dates*, T. II, p. 492.



Nous ne connaissons aucun sceau d'Othon III, comte de Bourgogne par sa femme Béatrix. Celle-ci, en 1225, use d'un sceau à éffigie, sans armoiries; une aigle figure dans le champ du contre-sceau [1]. Cette aigle est très certainement empruntée aux armes de son mari, car elle formait, depuis le duc Berthold IV († 1204) l'insigne héraldique de la maison de Méranie [2]. Le *Clipearius teutonicorum,* écrit entre 1242 et 1249 par Conrad de Mure, chantre de la collégiale de Zurich, les blasonne:

Dux Merantinus aquilam clipeo gerit albam
Blaveo nec in hoc linguam reputo mihi balbam [3].

Le sceau équestre d'Othon IV montre néanmoins ce prince armé d'un bouclier portant un léopard en chef et une aigle en pointe; un écu à l'aigle seule figure sur le contre-sceau [4].

Othon eût pour héritière dans le comté de Bourgogne sa sœur Alix, qui épousa successivement Hugues de Châlon et Philippe, comte de Savoie. Un fragment de sceau à effigie, avec contre-sceau très fruste, appendu à un acte de 1270, ne permet pas de dire comment s'armait cette princesse [5]. Elle laissa de son premier mariage une postérité assez nombreuse; les quatre enfants dont nous possédons les sceaux se divisèrent au point de vue héraldique en deux groupes, abandonnant tous l'écu *de gueules, à la bande d'or,* des comtes de Châlon.

Les deux premiers sceaux d'Othon, comte de Bourgogne, en 1289 et 1294, tous deux équestres avec contre-sceaux armoriaux, portent un lion sur semis de billettes [6]. Les armoriaux postérieurs blasonneront *d'azur, semé de billettes d'or au lion du même brochant.* Un petit sceau de 1278 et un sceau secret de 1302 offrent les mêmes armes, avec cette particularité toutefois que, sur le

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 488.
[2] Seyler, *Geschichte der Heraldik*, p. 250.
[3] Ganz, *Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz*, p. 176.
[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 489. — Cf. Seyler, *Op. cit.*, p. 251.
[5] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 490.
[6] Id., *Ibid.*, N°s 493 et 494.

premier, le lion est couronné [1]. En 1302, le comte d'Artois échut à Mathilde, femme d'Othon; celui-ci se fit graver un nouveau sceau, équestre, avec contre-sceau armorial. L'écu, la housse du cheval et l'ailette portent un écartelé de Bourgogne-Comté et d'Artois; la cotte d'armes est unie. Au contre-sceau figure seulement l'écu de Bourgogne [2]. Ce sceau offre le deuxième exemple que nous ayons relevé d'écu écartelé [3].

Nous ne connaissons aucun sceau de Robert, qui mourut en 1315, avant sa mère et n'hérita donc que du comté de Bourgogne. L'aînée de ses sœurs, Jeanne, femme de Philippe V, scellait en 1315 d'un sceau qui offre son effigie accostée des écus de France et de Bourgogne-Comté; au contre-sceau, armorial, un parti des mêmes écus [4]. Nous n'avons pu rencontrer le sceau de la cadette, Blanche, épouse de Charles IV.

Le troisième frère d'Othon, Hugues de Bourgogne, prit également le lion sur semis de billettes, mais le brisa d'une bande; ce sont les armes qu'on relève en 1287 sur un petit sceau armorial, et en 1293 sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial [5].

Les deux autres frères d'Othon, Renaud, comte de Montbéliard et Jean, reprirent l'aigle des anciens ducs de Méranie, en la plaçant toutefois sur un champ de gueules [6]. On connaît au premier trois sceaux. Le plus ancien, en 1283 et 1284, offre simplement une aigle dans le champ; le deuxième, en 1296, est armorial et porte un écu à l'aigle; le troisième enfin, en 1301, est équestre avec contre-sceau armorial: le même insigne se rencontre aussi bien sur le bouclier du chevalier que sur l'écu du contre-sceau [7].

Le sceau de sa femme présente une particularité assez curieuse. Elle était fille d'Amédée, comte de Neuchâtel en Suisse, petite fille de Rodolphe, comte de Neuchâtel et de Sibylle de Montbéliard. Son bisaïeul Thierry III, dit le grand baron, comte de Montbéliard, l'avait instituée son héritière en 1282. Au lieu de porter les pâls chevronnés de Neuchâtel, elle figure sur un sceau de 1284 accompagnée à dextre d'un écu à l'aigle, à sénestre d'un écu aux deux bars de Montbéliard [8].

Jean de Bourgogne, frère de Renaud, s'arme, en 1295, sur un sceau armorial sans contre-sceau, d'une aigle au lambel [9].

La généalogie de la maison d'Hénin, en Artois, présente, au moins pour les premières générations, certaines obscurités. Les auteurs du XVIIe siècle

---

[1] Id., *Ibid.*, N°s 495 et 496.

[2] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 19. Deschamps de Pas, *Sceaux des comtes d'Artois*, p. 13 et pl. II, N° 5. De Wailly, *Eléments de Paléographie*, pl. M, N° 3.

[3] Le plus ancien est de l'écartelé de Castille et de Léon.

[4] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 159.

[5] Id., *Ibid.*, N°s 497 et 498.

[6] Labbe, *Le Blazon royal*, p. 32. *L'Art de vérifier les dates*, T. II, p. 508.

[7] J. Gauthier, *Etude sur les sceaux des comtes et du pays de Montbéliard, XIIe—XVIIIe siècle*, N°s 6 à 8.

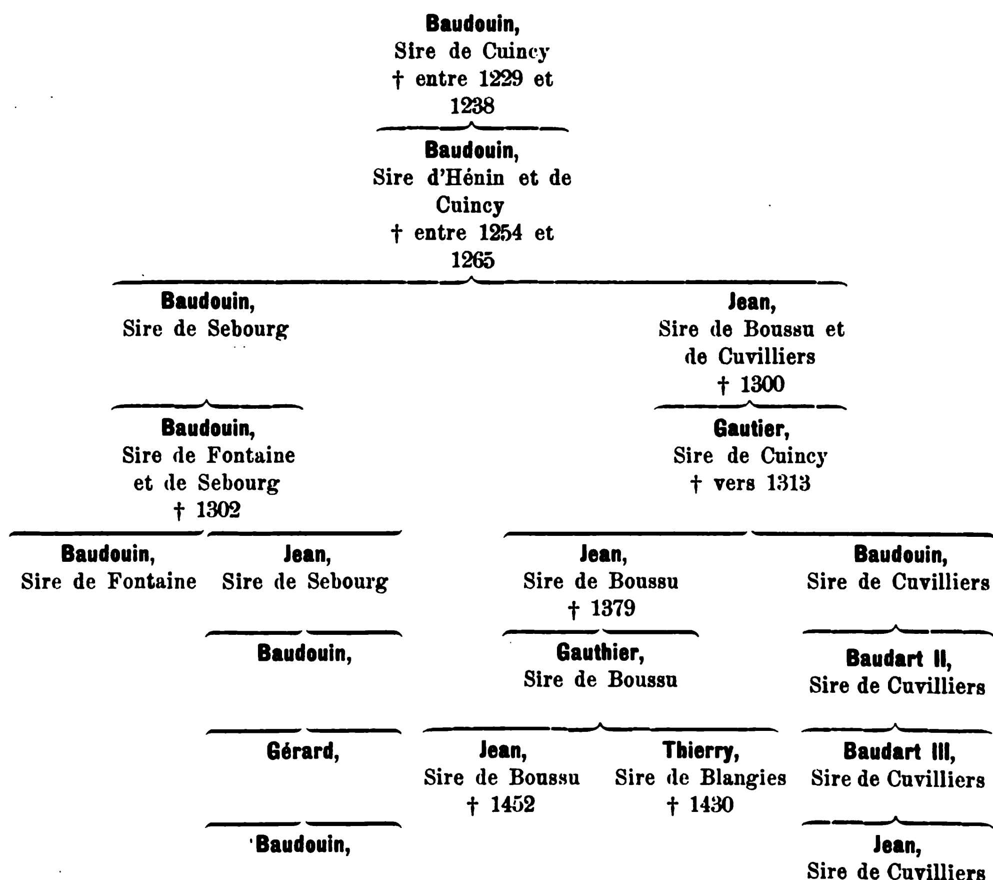
[8] Id., *Ibid.*, N° 9.

[9] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. I, p. 310.

l'ont embrouillée comme à plaisir en cherchant à rattacher cette famille, de très ancienne chevalerie d'ailleurs, aux anciens comtes d'Alsace. Nous commencerons ici la filiation avec Baudouin, sire de Cuincy, qui vivait au commencement du XIIIe siècle [1].

On possède de lui deux sceaux armoriaux, l'un de 1214 [2], l'autre de 1225 [3]; tous deux portent seulement un lambel de cinq pendants, disposition fort rare.

Son fils Baudouin recueillit, dans la succession d'un oncle maternel la seigneurie d'Hénin. Il en adopta les armes, trois écussons, que l'on rencontre, en 1224, sur un sceau armorial [4]; ces mêmes armes figuraient déjà, en 1206,



[1] Nous suivons, dans la généalogie qui va suivre, F. Brassart, *La tombe élevée d'un panetier de St-Louis, Pierre Orighe, Chevalier, Fondateur de la chapelle de la Madeleine à Douai*, ap. *Bulletin de la Société historique du Département du Nord*, T. XX (1897), pp. 233 et suiv. Cette consciencieuse étude néglige volontairement certaines branches, pour lesquelles nous avons dû nous contenter de le Carpentier (T. II, pp. 477 et suiv.) Nous avons à peine besoin d'ajouter que cette dernière source est loin de présenter les mêmes garanties.

[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3343.

[3] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 758.

[4] Demay, *Sceaux de l'Artois*, N° 359. Dancoisne, *Recherches historiques sur Hénin Liétard*, p. 92.

sur le sceau armorial; ces mêmes armes figuraient déjà, en 1206, sur le sceau armorial de l'oncle, Jean, sire d'Hénin [1].

Les enfants ne conservèrent pas les armes d'Hénin; la seigneurie d'ailleurs avant été aliénée en 1244 au profit de Robert I, comte d'Artois [2].

L'aîné de ses fils, Baudouin, qui fut sire de Sebourg, scelle, en 1268, d'un sceau armorial portant une bande au lambel de cinq pendants [3]. La bande figure seule, en 1298, sur le sceau équestre, sans contre-sceau, de Jean, sire de Boussu [4].

Le sceau de Baudouin indique un retour partiel aux armes primitives, mais c'est la bande qui formera désormais le fond des armes d'Hénin; les armoriaux postérieurs donneront tous à cette famille: *de gueules, à la bande d'or*. Cette bande apparaît toutefois diversement brisée, et nous voudrions retenir un instant l'attention sur ces modifications continuelles.

En 1295, le sceau équestre de Baudouin, sire de Fontaine, semble porter simplement une bande, sans brisure; notons toutefois que l'empreinte est très fruste [5]. Du fils de celui-ci, également nommé Baudouin, on possède un sceau armorial de 1374; l'écu est écartelé aux 1er et 4e de Hénin, au 2e et 3e de Luxembourg; le premier quartier seul est brisé d'une merlette en chef de la bande [6]. Un autre Baudouin, neveu du dernier, porte, en 1396, les mêmes armes sur un sceau du même type, mais la merlette se rencontre dans les deux quartiers [7]. En 1415 enfin, un dernier Baudouin que serait, d'après le Carpentier, petit-fils du précédent, scelle encore du même écartelé, mais sans brisure [8].

Revenant maintenant à la branche cadette, nous trouvons, en 1309, un sceau armorial de Gautier, sire de Cuincy; il porte une bande, au lambel de trois pendants besantés [9]. De ce Gautier sortirent les branches de Boussu et de Cuvillers. Le sceau armorial de Jean, sire de Boussu, porte, en 1344, une bande au lambel de cinq pendants [10]. Gautier son fils, sire de Boussu et de Gammerages, remplace, en 1417, le lambel par un alérion en chef de la bande [11]. Cette brisure est sans doute empruntée aux armes de sa mère, Jeanne de Rochefort, qui portait *d'argent, à l'aigle de gueulée, becquée et membrée d'azur*. En 1427, le fis aîné de Gautier, Jean, scelle d'une bande pure et simple, sans brisure [12];

---

[1] *Un seigneur d'Hénin Liétard bienfaiteur des Templiers*, ap. *Souvenirs de la Flandre Wallonne*, T. XIX, p. 125.

[2] Dancoisne, *Op. cit.*, p. 89.

[3] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1064.

[4] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. II, p. 16.

[5] De Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*, T. I, p. 458.

[6] Id., *Ibid.*, Luxembourg porte *burelé d'argent et d'azur, au lion de gueules, armé-lampassé et couronné d'or*. Baudouin avait pour mère Béatrix de Luxembourg, fille de l'empereur Henri.

[7] De Raadt, *Op. cit.*

[8] Id., *Ibid.*,

[9] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 4957.

[10] De Raadt, *Op. cit.*, T. II, p. 16.

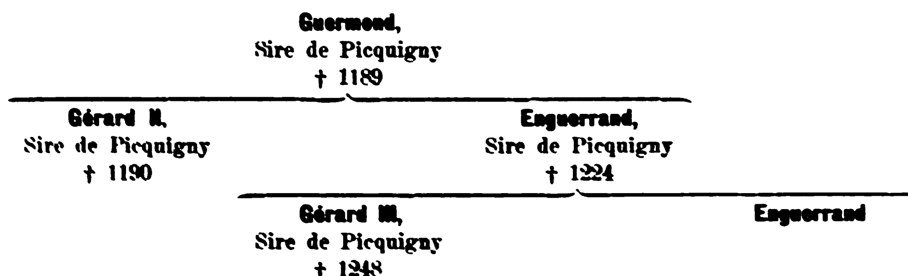
[11] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1072.

[12] Id., *Ibid.*, N° 1068.

un cadet, Thierry, sire de Blangies, brise d'un lambel[1]; il en est de même, toujours en 1427, d'un Baudouin de Boussu, que mentionne pas le Carpentier, et qui pourrait bien être un frère des deux premiers[2].

On possède moins de renseignements sur la branche de Cuvilliers. Le sceau de Baudart, en 1332, porte une bande, au lambel de cinq pendants[3], on trouve, en 1492, une bande chargée en chef d'un lionceau sur le sceau de Jean, bailli du Cambrésis[4].

La maison de Picquigny, l'une des plus considérables de l'Amiénois, remontait à Guermond, sire de Picquigny dans la première moitié du XI[e] siècle[5]. De son descendant au cinquième degré, Guermond, on possède un sceau équestre



détaché, sans armoiries[6]. Il n'y a pas non plus d'armoiries sur le sceau équestre, de Gérard II, son fils aîné, en 1190[7]. Les sceaux équestres, avec contre-sceaux armoriaux d'Enguerrand, en 1199 et 1215, offrent un écu échiqueté, au chef de vair[8]. Ces armoiries furent abandonnées par la génération suivante. Gérard III fit successivement usage en février 1234[9], décembre 1234[10], 1238 à 1245[11], de trois sceaux, tous également équestres avec contre sceaux armoriaux; le premier offre un fascé de huit pièces à la bordure; sur les deux autres, le fascé n'est que de six pièces. En 1267 Enguerrand, son frère cadet, s'arme, sur un sceau armorial sans contre-sceau, d'un fascé de six pièces à la bande, sans bordure[12]. Les descendants de Gérard conservèrent les armes paternelles, que les armoriaux du XIV[e] et du XV[e] siècle blasonneront: *fascé d'argent et d'azur, à la bordure de gueules*[13].

[1] Id., *Ibid.*, N° 1072.
[2] Id., *Ibid.*, N° 1065.
[3] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1082.
[4] Id., *Ibid.*, N° [illegible].
[5] Nous suivons pour la généalogie Darsy, *Picquigny et ses seigneurs, vidames d'Amiens*, Abbeville, 1860.
[6] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 39.
[7] Id., *Ibid.*, N° 40.
[8] Id., *Ibid.*, N[os] 41 et 42. Darsy, *op. cit.*, p. 160.
[9] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 1073.
[10] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 43.
[11] Id., *Ibid.*, N° 44. Darsy, *op. cit.*, p. 160.
[12] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 45.
[13] Navarre, N[os] 2004 à 2008. *Armorial de Picardie*, ap. *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, T. XVIII, p. 524.

Tandis que toute sa famille *d'or, à cinq tournelles d'asur, 2, 2 et 1*[1], Guillaume de la Tournelle, maréchal de France, scelle en 1220, d'un sceau armorial portant une croix recercelée au franc quartier[2].

Les armes des Bacon, en Normandie, sont *de gueules, à six roses d'argent*[3]. Le sceau de Richard Bacon de Formigny, en 1237, offre un écu a quatre fasces et au franc quartier sénestre[4].

En 1245, trois frères, Jean Nicolas, et Geoffroy du Plessis, scellent une vente de biens à Verneuil (Normandie). Le premier porte trois écussons, le deuxième deux léopards dans un trescheur, le troisième deux léopards au lambel[5].

Miles I,
Sire de Noyers
viv. 1140

Miles II, Sire de Noyers † — **Gui,** Archevêque de Sens † 1194

(enfants de Miles II :)
Clérambaud, Sire de Noyers viv. 1190 — **Hugues,** Evêque d'Auxerre † 1206

Miles III,
Sire de Noyers
† après 1230

Miles IV,
Sire de Noyers

Miles V,
Sire de Noyers

Miles VI,
Sire de Noyers
Maréchal de France
† 1350

Miles VII, Sire de Noyers — **Gaucher,** Sire de Picquigny † entre 1339 et 1344 — **Jean,** Comte de Joigny † 1361

(enfants de Jean :)
Miles I, Comte de Joigny † 1376 — **Jean,** Sire de Remaucourt

---

[1] Navarre, N°s 941 et 978. *Armorial de Picardie*, p. 310. Berry, N° 378. Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3737. Demay, *Sceaux Clairambault*, N°s 9005 à 9008; *Sceaux de la Flandre*, N° 1657; *Sceaux de la Picardie*, N°s 633 à 636; *Sceaux de la Normandie*, N° 566. La Plagne Barris, *Sceaux gascons du moyen-âge*, N° 413.

[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 212.

[3] Navarre, N°s 317 et 318. Berry, N° 542. Demay, *Sceaux Clairambault*, N°s 551 à 554; *Sceaux de la Normandie*, N°s 90 et 91.

[4] Demay, *Sceaux de la Normandie*, N° 92. — Le personnage ne figure pas dans la généalogie publié par La Chesnaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*, T. I.

[5] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N°s 3232, 3233 et 3235.

Nous terminerons enfin, pour ne pas allonger indéfiniment cette étude, par quelques observations sur les armes des maisons de Noyers et de Hangest; les notices généalogiques sont empruntées au P. Anselme.

Le plus ancien sceau connu de cette famille est celui de Clérambaud, sire de Noyers, en 1186; il est au type équestre, sans armoiries[1]. On ne rencontre également pas d'armoiries sur les sceaux de Gui, archevêque de Sens, en 1191, ni de Hugues, évêque d'Auxerre, en 1204[2].

En 1211, le sceau armorial de Miles III offre un écu chargé d'un lion passant en chef[3]. La même représentation figure en 1256 sur le sceau équestre de Miles IV son fils; toutefois le lion occupe ici sa place ordinaire[4].

En 1284, Miles, fils du seigneur de Noyers, plus tard Miles V, sur un sceau également équestre, s'arme d'une aigle; le heaume est cimé d'une petite bannière à l'aigle, et le même animal est représenté sur l'arçon de la selle[5]; ce dernier détail est assez rare. Sa femme, Marie de Crécy, appose à la même charte un sceau qui porte son effigie, sans armoiries, mais sa robe est ornée d'une grande aigle dont la queue se termine en fleur de lys; une aigle figure également dans le champ même au contre-sceau.[6].

De Miles V vint Miles VI, maréchal de France, qui porte aussi l'aigle sur un sceau armorial de 1302 et un sceau équestre de 1330[7]. Le maréchal laissa trois fils, Miles VII, Gaucher sire de Picquigny, et Jean, comte de Joigny.

Nous ne connaissons aucun sceau de Miles VII ni de ses descendants. L'*Armorial* de Navarre donne au sire de Noyers un écu « d'azur, à un esgle d'or.[8]»

Le sire de Picquigny, sur deux sceaux armoriaux de 1335 et 1339, porte l'écu à l'aigle, comme son père, sans brisure[9].

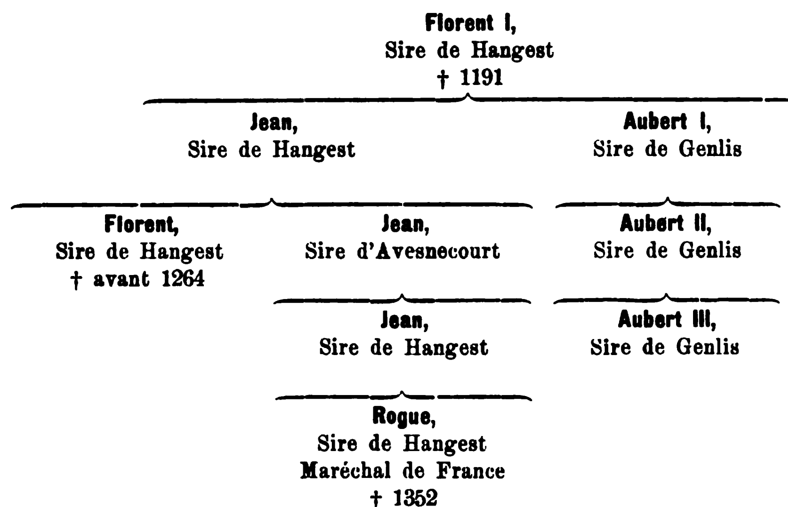
En 1360, le sceau équestre de Jean offre un écartelé: aux 1er et 4e une aigle; aux 2e et 3e deux bars adossés sur un semis de fleurs de lys[10].» Il est à noter que les anciens comtes de Joigny s'armaient également d'une aigle[11]. Nous ignorons les émaux de leurs armes, mais comme Navarre donne au comte de Joigny: «de gueules, à un esgle d'argent, a pié et à bec d'or[12]» on peut supposer que la nouvelle race avait adopté les émaux des premiers seigneurs. Les 2e et 3e quartiers avaient été empruntés par Jean aux armes de sa mère, Jeanne de Montbéliard; le semis de fleurs de lys constitue ici une brisure[13].

---

[1] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 3082.
[2] Id., *Ibid.*, N°s 6387 et 6477.
[3] Id., *Ibid.*, N° 3084.
[4] Id., *Ibid.*, N° 3085.
[5] Id., *Ibid.*, N° 3086.
[6] Id., *Ibid.*, N° 3088.
[7] Id., *Ibid.*, N° 3087. Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 6807.
[8] N° 659.
[9] Demay, *Sceaux de la Picardie*, N° 61; *Sceaux Clairambault*, N° 6804.
[10] Douet d'Arcq, *Op. cit.*, N° 527.
[11] Id., *Ibid.*, N°s 518 à 526.
[12] N° 612.
[13] Montbéliard porte *de gueules, à deux bars adossés d'or.*

Nous ne connaissons aucun sceau de Miles I de Joigny, son fils aîné; Jean, le cadet, scelle en 1383 d'un sceau armorial à l'aigle, sans brisure [1].

La maison de Hangest, en Picardie, a toujours été regardée comme l'une des plus illustres de cette province. Elle se divisa, dès la fin du XII[e] siècle, en



deux branches, Hangest et Genlis; notons toutefois que, si on considère généralement Jean et Aubert comme frères, il n'y a pas sur ce point de certitude complète.

Dans la branche aînée, Florent use en 1223 d'un sceau armorial portant un écusson à la bordure de vair et au sautoir brochant [2]. Son petit neveu Rogue, maréchal de France, sur un sceau armorial avec contre-sceau de même, s'arme d'une croix [3]; ce sont les armes définitives de sa branche, *d'or, à la croix de gueules* [4].

En 1220, Aubert de Hangest scelle d'un sceau équestre, sans contre-sceau, qui le représente armé d'un bouclier à la bande et à la bordure componée [5]. Aubert III, sire de Genlis, en 1296, sur un sceau équestre avec contre-sceau armorial, porte une croix chargée de cinq coquilles [6]. Les descendants continueront à s'armer *d'or, à la croix de gueules, chargé de cinq coquilles d'argent* [7].

Des recherches plus étendues permettraient, nous le répétons, de grossir sensiblement ces notes. Si incomplètes qu'elles soient, elles suffisent à montrer combien la règle de l'hérédité fut lente à s'implanter d'une manière définitive. C'est un point laissé dans l'ombre — avec beaucoup d'autres — par nos auteurs.

---

[1] Demay, *Sceaux Clairambault*, N° 6806.
[2] Douet d'Arcq, *Sceaux des Archives*, N° 2358.
[3] Id., *Ibid.*, N° 2357.
[4] *Armorial de Picardie*, p. 300.
[5] Id., *Ibid.*, N° 2362.
[6] Demay, *Sceaux de la Flandre*, N° 1017.
[7] Navarre, N°s 928 à 930. Berry, N° 365.

On n'étudie guère en France le blason que dans les grands traités du XVII[e] siècle, Vulson de la Colombière, Palliot, le P. Ménestrier, etc. Les érudits qui ont fouillé les coins et les recoins de l'archéologie du moyen-âge ont laissé de coté les études héraldiques. Le terrain est ici presque neuf. Ceux qui ont eu la patience de rechercher et de décrire plus de quarante mille sceaux en ont cependant rendu l'exploration bien facile.

Die Fahnen von Engelberg.

Von R. Durrer.

Keine grossen Erinnerungen knüpfen sich an die schönen Engelberger Fahnen, die das dortige Klosterarchiv verwahrt. Die leibeigenen Talleute waren kein kriegerisches Geschlecht, wenn sie sich auch gelegentlich in Aufständen gegen ihren geistlichen Herrn versuchten; zu Ende des XVI. Jahrhunderts zweifelte man an massgebender Stelle, ob im ganzen Tale ein Dutzend Hellebarden vorhanden wäre[1]. Das Kloster stand seit Anfang des XV. Jahrhunderts unter dem Schirm der Waldstätten und das Schwyzer Landbuch berichtet „welliches ort den vogt zu Engelberg hat und krieg infalt das vaterland betreffend, das teat die thallütt usnemen und züchend unter dem ort.[2]" Meist aber scheint das Engelberger Kontingent mit den Nachbarn von Nidwalden ausgerückt zu sein, so wenigstens im Kappelerkriege, trotzdem damals Luzern den Vogt besetzte. Im November 1619, als die Bündnerwirren den Bruderkrieg auch unter den Eidgenossen herbeizuführen drohten, verweigerten aber die Engelberger sich fürderhin unter das Nidwaldner Panner zu stellen: sie hätten ein eigenes Panner zu sechshalb hundert Jahren alt, wollten ziehen, wo die Schirmorte insgemein begehren[3]. — Im Zwölferkriege findet man bei der Besatzung auf dem Brünig 50 Mann von Engelberg unter dem Kommando des Klostermarstallers und des Subpriors P. Leonz Zurlauben als Kapitän-Lieutenant „mit einem damastenen Fahnen, worauf ein Engel war[4]."

Die hier erwähnten Feldzeichen sind beide auf uns gekommen[5].

Die ältere Fahne, die freilich bei weitem nicht das Alter erreichte, das ihr die Engelberger im Jahre 1619 zuschrieben, ist eine bemerkenswerte spätgotische Arbeit aus dem Ende des XV. Jahrhunderts. Sie zeigt die Flaggenform der alten Schützenfahnen, misst bis zur Spitze 88 cm und ist zunächst

---

[1] II. Talbuch abgedr. Zeitschrift f. schw. Recht VII. S. 79.

[2] Landbuch von Schwyz. Ausg. v. Kothing (1850) S. 2.

[3] P. Ildefons Straumeyer de Advocatia p. 43/44. Stiftsarchiv Engelberg cista R. 7.

[4] Tagebuch des Hauptmann Hans Franz Schmid von Sarnen über die Ereignisse des Toggenaurger Krieges ad 30. April 1712. Familienarchiv Wirz in Sarnen.

[5] Die photographischen Aufnahmen sind von hochw. Hrn. Stiftsarchivar P. Ignaz Hess.

der Stange 40 cm. hoch. Auf dem roten Seidenstoff ist das alte[1] redende Wappenbild des Gotteshauses gemalt. Der stilvolle Engel ist im Dreiviertelprofil dargestellt und wendet sich gegen die Stange hin. Mächtige grüne Flügel mit silbernen Schwungfedern überragen die schlanke auf grünem Dreiberg stehende Gestalt. Ihr silbernes Gewand ist gegürtet; zwei stolaartige Abhängsel fallen von der Mitte auf die Oberschenkel nieder und Goldborten umschliessen den dreieckigen Brustlatz, der in einem hohen Kragen ausläuft. Ein goldner Stirnreif liegt in dem blonden wallenden Haar, seine Vorderseite schmückt ein hochragendes Kreuz. Der Engel trägt in der Linken eine stilisierte goldene



Fig. 24

Kornblume, in der Rechten ein Scepter, das oben in eine zierliche Kreuzblume endet. Als drittes Attribut ist der goldene Stern zu betrachten, der seitwärts schwebt. — Das Bild ist für jede Seite frei gezeichnet. Die Technik der Malerei ist infolge des Vorherrschens der Metallfarben eine durchaus zeichnerische, die Modellierung wird einzig durch gekreuzte schwarze Strichlagen erzielt. —

Das zweite Fähnlein ist quadratisch, misst 122 × 109 cm und besteht aus starkem, rotem, geblümtem Damast. In der obern Ecke steht in einer Strahlenmandorla die Gottesmutter. Der Engel, ein leichtgeschürztes Barockfigürchen, ist sehr sorgfältig gemalt. Das im Kleinod des Diadems eingeschlossene Wappen des Abtes Ignatius II. Burnott — ein den Hammer schwingenden Harnischarm — setzt die Entstehung dieses hübschen Feldzeichens in die Regierungszeit dieses Abtes, der am 15. Juli 1686 erwählt ward und den 10. April 1693 starb[2].

[1] Dasselbe erscheint bereits auf dem Konventsiegel, das an einer Urkunde vom 19. Juli 1268 zum erstenmal nachweisbar ist.

[2] Die Abbildung der zweiten Fahne folgt in No. 3 des Archivs.

Varianten des neuenburgischen Wappens.

Von W. F. v. Mülinen.

Es ist eine bekannte Thatsache, dass Vasallen oder Ministerialen das Wappen ihrer Herrschaft annahmen und sich voneinander durch Brisuren unterschieden.

Ein recht auffälliges Beispiel findet sich in der alten Grafschaft Neuenburg. Aus Grellets trefflicher Stammtafel des Grafengeschlechts geht hervor, wie veränderungsfähig das Sparrenwappen in den verschiedenen gräflichen Linien selbst sich erzeigte. Aber auch viele der umliegenden Ministerialen, denen die Burghut, sei es zu Erlach oder zu Nidau, anvertraut war, bezeugten in ihrem Schilde das Verhältnis zum Herrengeschlecht.

In erster Linie die Erlach. Ulrich von Erlach, der legendäre Sieger vom Donnerbühl, führte einen neunfach gesparrten Rechtsschrägbalken und dazu, als eigentliche Brisure, in der linken Oberecke einen Stern von sechs Strahlen (Fig. 1.) Es ist dies das erste bekannte Wappen des Geschlechts, das eine so grosse Rolle zu spielen berufen war, und findet sich auf einem Siegel einer Urkunde vom 29. Oktober 1299. Sein Sohn, der bekannte Ritter Rudolf von Erlach, führte

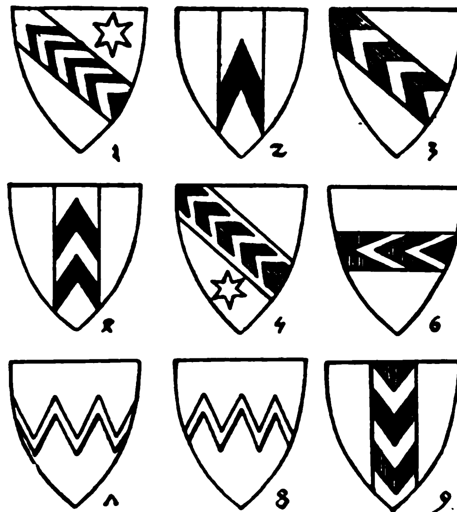


Fig. 25

dagegen ein Wappen, das die Brisur, den Stern, verschmähte: einen mit einem Sparren belegten Pfahl. Das älteste solche Wappen ist erhalten in einem Siegel einer Interlakner Urkunde vom 11. Februar 1315 (Fig. 2). Dieses Wappen ist dem Geschlechte in allen seinen Zweigen verblieben, wenige Ausnahmen abgerechnet, während die Helmzierde mehr wechselte als bei einem andern Geschlechte unseres Landes. Entweder war sie ein Beutelstand, oder ein Hut, oder ein wachsender Greif oder ein Menschenrumpf.

Von Ausnahmen sind mir folgende bekannt: Konrad von Erlach, Vogt des Grafen von Neuenburg-Nidau in Nidau, führte laut Siegel einer Urkunde

vom 20. Dezember 1348 einen fünffach gesparrten Rechtsschrägbalken, auch ohne Stern (Fig. 3.) Ein gleiches Siegel führte 1330 Konrad von Nidau, Vogt zu Erlach, der wohl dieselbe Persönlichkeit wie Konrad von Erlach ist. Das Bild des Generals Hans Ludwig von Erlach, von dem französischen Graveur Frosne gestochen, zeigt inmitten reicher Kriegsembleme den Wappenschild mit zwei Sparren im Pfahl, und ein gleiches Wappen liess sich ein noch später lebendes Mitglied des Geschlechts, Joseph von Erlach, auf ein Siegel stechen (Fig. 4).

Ähnlichen Varianten begegnen wir auf der Nordseite des Bielersees, bei dem Geschlechte der Ulfingen (Ilfingen, Orvin), das ursprünglich frei gewesen, aber frühe in ein Vasallitätsverhältnis zu den Grafen von Neuenburg getreten zu sein scheint. Ulrich von Ulfingen führte 1264 im Rechtsschrägbalken vier Sparren und beim Schildfuss einen Stern von sechs Strahlen (Zeerleder, Tafel 22, Nr. 102, Fig. 5.) Der Domicellus Johann von Ulfingen nahm eine Änderung vor: sein Wappen weist laut Siegel einer Urkunde vom 21. Juli 1350 einen mit zwei liegenden Sparren belegten Balken (Fig. 6).

Endlich führen die Edelknechte von Aarberg, ebenfalls neuenburgisch-nidauische Ministerialen, sowohl im Schilde als auf dem Schirmbrett der Helmzierde einen beidseitig (verschiedenfach) gespitzten Balken, wie mehrere Siegel beweisen (Urkunden von 1358 Febr. 10., 1369 Febr. 23., 1372 März 16., 1373 Okt. 27., 1409 März 10.; Fig. 7 und 8).

Einer ähnlichen Zeichnung begegnet man auf dem Siegel des bei Thun begüterten Rudolf von Bolwiler, oder wie er in der betreffenden Urkunde vom 12. April 1250 genannt wird, Rudolfus de Tanne: einem Pfahl, der fünffach gestürzt gesparrt ist (Zeerleder, Tafel 14, Nr. 56; Fig. 9.) Ob dieser Ritter mit dem Hause von Neuenburg in Beziehung stand, ist mir nicht bekannt.

Die heraldische Ausschmückung des Berner Regierungsratssaales.

Von H. Kasser.

Mit einer Tafel.

Im Jahre 1898 hat der Regierungsratssaal im Rathause zu Bern eine neue Ausstattung erhalten. In einem ansprechenden Feuilleton-Artikel des „Berner Tagblattes" hat damals Prof. Dr. W. F. v. Mülinen anschliessend an die bei diesem Umbau zu Tage getretenen Spuren alter Wandmalereien die wechselnden Geschicke dieser Ratstube vom 15. bis ins 19. Jahrhundert verfolgt und anschaulich geschildert, wie jeweilen eine neue Generation ihren veränderten Anschauungen entsprechend die Wandzierden früherer Zeiten übertüncht oder ganz beseitigt hat. So schlug denn auch im letzten Jahrzehnt des 19. Jahrhunderts den Rococomöbeln und grün ausgeschlagenen Wänden das letzte Stündlein

und man versuchte, der wiedererwachten Vorliebe für Restaurationen entsprechend, der Stube den gotischen Charakter des 15. Jahrhunderts wieder zu geben. Dabei ist freilich die Ausstattung luxuriöser ausgefallen, als sie einst gewesen ist. Beweis dafür sind die Reste gotisch profilierter aber sehr einfacher Thürpfosten, die bei Entfernung der Wandverkleidung zu Tage traten. Wo heute reiche Schnitzereien aus der Brienzer Schnitzlerschule sich hinziehen, da schwang sich am Ende des 15. Jahrhunderts ein flott gemaltes grünes Rankenwerk zwischen dem Holzgewölbe und der damals nur bis zu $^{3}/_{4}$ der jetzigen Höhe reichenden Wandvertäfelung hindurch und die Stühle der damaligen Mitglieder des Kleinen Rates — etwa mit Ausnahme des Schultheissen — haben gewiss sehr viel einfacher ausgesehen, als die Schreibpulte unserer Herren Regierungsräte.

Nur ein Stück hat sich seit dem 15. Jahrhundert durch allen Wandel der Zeiten hindurch gerettet, es ist die schöne gewölbte Holzdecke mit den zierlich geschnittenen und gekehlten Balken, und damit ist auch ein Teil des alten heraldischen Schmucks erhalten geblieben, mit dem seit dem frühen Mittelalter gerade die Decken mit Vorliebe verziert wurden. Der länglich rechteckige Raum ist senkrecht zur Fensterfront mit einer Tonnendecke überspannt; diese ist durch einen in der Mitte angebrachten auf Wandpfosten ruhenden Gurtbogen in zwei gleiche Hälften geteilt, von denen jede 16 durch glatte Laden geschiedene Deckbalken aufweist. Aus der untern Fläche der Balken sind in deren Mitte schräg gestellte Dreieckschildchen herausgeschnitten, auf welchen von Anfang an die Wappen der bernischen Vogteien aufgemalt waren. Eine dritte Reihe solcher Schildchen, nur aufgenagelt und offenbar später hinzugefügt, zog sich über den Gurtbogen, so dass die Zahl derselben auf 60 anstieg. Bei der Restauration hat man nun diese Schildchen zu einer förmlichen Entwicklungsgeschichte des bernischen Gebiets verwendet, indem man sie in die vorher nicht streng eingehaltene chronologische Reihenfolge brachte und das Fehlende ergänzte, so dass nunmehr 74 (z. T. ehemalige) bernische Ämter Platz gefunden haben. Was an der Decke nicht mehr Raum hatte, wurde auf den an den Wänden umlaufenden flachgeschnitzten Fries verteilt, wo sie ihrer kleinen Dimensionen wegen nicht aufdringlich wirken. Wenn man die aargauischen und waadtländischen Ämterwappen trotz den inzwischen eingetretenen politischen Veränderungen nicht beseitigte, so soll damit heute nicht mehr ausgesprochen sein, als dass Bern es gewesen ist, welches diese Gebiete der Eidgenossenschaft gesichert hat. Dieser interessante, irren wir nicht, von Hrn. Staatsarchivar Dr. Türler zusammengestellte Stammbaum der bernischen Lande, mag hier folgen:

1. Laupen	1324	11. Büren	1388	21. Lenzburg	1415
2. Oberhasle	1334	12. Nidau	1388	22. Aarau	1415
3. Aeschi	1352	13. Frutigen	1400	23. Zofingen	1415
4. Aarberg	1358/77	14. Konolfingen	1406	24. Brugg	1415
5. Thun	1384	15. Zollikofen	1406	25. Schwarzenburg	1423
6. Burgdorf	1384	16. Wangen	1407	26. Aarwangen	1432
7. Unterseen	1386	17 Trachselwald	1408	27. Niedersimmenthal	1439
8. Seftigen	1386	18. Huttwyl	1408	28. Schenkenberg	1447
9. Sternenberg	1386	19. Bipp	1413	29. Erlach	1474
10. Obersimmenthal	1386	20. Aarburg	1415	30. Murten	1475

31. Orbe u. Tscherlitz	1475	46. Königsfelden	1528	61. Brandis	1607
32. Grandson	1475	47. Signau	1529	62. Oberhofen	1652
33. Aelen	1476	48. Biberstein	1535	63. Sumiswald	1698
34. Grünenberg	1480	49. Wiflisburg	1536	64. Aubonne	1701
35. Rohrbach	1504	50. Milden	1536	65. Köniz	1729
36. Landshut	1514	51. Iferten	1536	66. Kastelen	1732
37. Stift Bern	1528	52. Lausanne	1536	67. Courtelary	1815
38. Thorberg	1528	53. Morsee	1536	68. Münster	1815
39. Interlaken	1528	54. Neus (Nyon)	1536	69. Delsberg	1815
40. Frienisberg	1528	55. Vivis	1536	70. Freibergen	1815
41. Buchsee	1528	56. Romainmotier	1536	71. Pruntrut	1815
42. Fraubrunnen	1528	57. Oron	1536	72. Biel	1815
43. Gottstatt	1528	58. Peterlingen	1536	73. Neuenstadt	1815
44. St. Johannsen	1528	59. Bonmont	1536	74. Laufen	1815
45. Stift Zofingen	1528	60. Saanen	1536		

Noch fehlt dem Raum eines, der Fensterschmuck, wie er am Ende des 15. Jahrhunderts in allen Ratsstuben üblich war. Von den zahlreich gemalten Scheiben, die gewiss ehemals das Rathaus geziert haben, ist eine einzige erhalten und wird im historischen Museum aufbewahrt: eine kleine Rundscheibe mit Bern-Reich auf blauem Grund und drei silberweissen wilden Männern als Schildhalter, eine Arbeit von Urs Werder. Viele Glasmalereien verträgt der nur von der Nordseite und nach heutigen Begriffen etwas schwach beleuchtete, niedrige Raum nicht. Doch soll wenigstens das mittlere der drei zusammen einen Halbkreis bildenden Fenster im obern Viertel ein Glasgemälde erhalten. Der Entwurf dazu wurde Herrn Maler R. Münger übertragen. Als Gegenstand wurde das Berner Landeswappen, umgeben von Vertretern der Landschaft, gewählt, als letztere die Venner der Städte Burgdorf und Thun, der beiden Vorwerke des mitteralterlichen Bern, deren Erwerbung den Niedergang des Hauses Kyburg abschloss. Herr Münger hat diese Aufgabe, wie sich die Leser aus der beigegebenen Reproduktion überzeugen können, vorzüglich gelöst. Ohne sklavische Anlehnung an irgend ein Vorbild, aber im Geiste des gothischen Stils neues schaffend hat er eine heraldische Komposition geliefert, welche vortrefflich in den Rahmen der übrigen Zimmerzierden passt. Sie teilt sich in drei durch leichte Streben geschiedene Felder. Das mittlere enthält auf blauem Damastgrund das von Löwen gehaltene alte Standeswappen (wobei noch unentschieden ist, ob man nicht den Reichsschild durch einen modernen Schweizerschild ersetzen will). In den zwei Seitenfeldern stehen die beiden Pannerträger einander gegenüber: zwei Kraftgestalten im einfachen Kostüm der Wende des 15/16. Jahrhunderts, die linke Hand am Schwert, mit der Rechten die Fahne schwingend. Im landschaftlichen Hintergrund erkennen wir die von ihren malerischen Burgen überragten Städtchen Burgdorf und Thun. Entspricht, wie wir hoffen, die Ausführung dem gelungenen Entwurf, so wird die Ratstube um eine Zierde bereichert werden, die auch künftigen Geschlechtern noch Freude machen wird.

Bücherchronik.

Basler Biographien. Herausgegeben von Freunden vaterländischer Geschichte. Erster Band. Basel, Schwabe, 1900. (VII und 288 S.).

Auf diesen von einem Basler historischen Kränzchen unter Albert Burckhardt-Finsler herausgegebenen wertvollen Beitrag zur Geschichte Basels nicht nur, sondern zur Schweizergeschichte überhaupt, möchten wir auch die Leser des heraldischen Archivs hinweisen, umsomehr, als der uns vorliegende Band — und laut Ankündigung im Vorwort sollen dies auch die folgenden Bände thun — ausser den Biographien im engern Sinne noch Geschichten von „Familien, die sich durch Generationen hindurch ausgezeichnet haben" enthält. So werden uns hier die Geschichten der Familien Irmy und Bær geboten, von denen erstere als schmückende Vignette das Wappen des Geschlechtes von der Decke des Spiesshofzimmers im Basler historischen Museum, letztere aber des Hans Bær Grabstein aus dem Basler Münster zeigt. Ferd. Holzach schildert, wie die Irmy — erste Erwähnung 1302 — als Kaufleute emporgekommen, 1484 geadelt, unter Balthasar, † 1591, dem abenteuerlustigen Erbauer des Spiesshofs, den Höhepunkt ihres Ansehens ersteigen, und 1675 aus der Geschichte verschwinden. Beigegeben ist ein kleiner „Stammbaum der im Text erwähnten Irmy«.

Durch geschickte Spekulationen brachte es auch der aus Elsasszabern stammende, 1468 in Basel eingebürgerte Hans Bær, später Anteilhaber am Bankgeschäft Zschekenpürlin und Oberriet, zu Ansehen und Reichtum. Sein und seiner Nachkommen Geschichte stellt Aug. Burckhardt dar. Unter den 13 Kindern des 1502 verstorbenen ältern Hans beanspruchen drei Söhne erhöhtes Interesse: der Rats- und Gerichtsherr Franz, sodann Hans, gefallen als Pannerherr zu Marignano, der erste Basler Gönner Hans Holbeins — der Holbeintisch im Landesmuseum in Zürich trägt sein und seiner Gattin Barbara Brunner Wappen —, und endlich der gelehrte Ludwig, Doktor der Theologie, Professor und Rektor der Universität Basel, hernach Propst und Domherr, † 1554. In sehr anerkennens- und wie wir den Wunsch aussprechen möchten, für weitere Darsteller baslerischer Geschlechter nachahmenswerter Weise, finden wir auf pp. 84 und 85 alle Nachkommen des ältern Hans Bær, im ganzen 4 Generationen, übersichtlich verzeichnet.

Neben diesem einen Bestandteil der Basler Biographien sei auch kurz des andern gedacht, der eigentlichen Biographien, die alle Einseitigkeit meidend, Männer auf den verschiedensten Gebieten des öffentlichen Lebens stehend, von Basels Anbeginn an, bis in unser Jahrhundert hinein, uns vorführen. Den Reigen eröffnet die Lebensgeschichte des Gründers von Basel, des Lucius Munatius Plancus, aus der Feder von Felix Stähelin. Voran steht eine Reproduktion einer 1542 auf Plancus geprägten Medaille.

In das Jahrhundert der Reformation führen uns Paul Burckhardt mit der Biographie des niederländischen Wiedertäufers David Joris, der erst nach einem Dutzend unerkannt in Basel zugebrachter Jahre und dreijähriger Grabesruhe in der Leonhardskirche erkannt, und dann vom Henker als Erzketzer dem Feuer

überantwortet wurde, sowie F. Weiss, der Biograph des vielseitigen Antistes Johann Jakob Grynæus (geb. 1540, Antistes 1585 bis zu seinem Tode 1617). Beigegeben sind die Portraits von Joris — dieses als Titelbild des Buches — und von Grynæus.

Karl Horner schildert den Lebensgang des, wie schon der Ausdruck auf seinem Bildnisse zeigt, kriegerischen Bürgermeisters Emanuel Socin (geb. 1628, † 1717), der sich noch zur Zeit des 30jährigen Krieges im schwedischen Dienste zum tüchtigen Soldaten heranbildete, und in der Ausübung seines Bürgermeisteramtes das für Basel so stürmische Jahr 1691 erlebte.

Den Band beschliesst Hans Buser mit Johann Lukas Legrand, dem Direktor der helvetischen Republik, der aber bereits vom Beginn des Unglücksjahres 1799 an sich „unermüdlich philanthropischen und pädagogischen Bestrebungen gewidmet, die seinem Herzen immer am nächsten standen“. Sein menschenfreundliches Wesen leuchtet uns auch aus dem beigegebenen Bildnisse entgegen.

Nicht unerwähnt bleiben darf, dass jeder einzelnen Abhandlung anhangsweise Anmerkungen, sowie Quellen- und Litteraturnachweise folgen. Den Verfassern gebührt für ihre schöne Gabe lebhafter Dank. Möge dieser erste Band der Basler Biographien nicht der einzige bleiben. *E. D.*

Totenschilder und Grabsteine. *Martin Gerlach* hat im Verlag für Kunst und Gewerbe von Gerlach und Schenk ein Tafelwerk erscheinen lassen, das in eminenter Weise verdient, in dieser Zeitschrift besprochen zu werden. Das Buch besteht aus 70 Lichtdrucktafeln, welche eine grosse Zahl von meist unedierten Totenschilden und Grabmälern aus Deutschland und Österreich enthalten. Die photographischen Aufnahmen sind gewonnen in Arnstadt (Thür.), Augsburg, Braunschweig, Donzdorf, Eichstätt, Erbach, Frankfurt, Friesach, Hechingen, Heidelberg, Hildesheim, Ingolstadt, Mainz, Maria-Saal, München, Nördlingen, Nürnberg, Pegau, Pforzheim, Schleiz, Stein a. d. Donau, Wien, Wiener Neustadt und Ulm. Man sieht, ein weites Gebiet ist bereist worden und in den wichtigsten Kirchen und Museen ist das beste gesammelt; schade, dass Worms, Speyer und Köln nicht auch einbezogen worden sind.

Totenschilde kennen wir auch in der Schweiz, solche hiengen z. B. in der Theodorskirche zu Basel und in der Præmonstratenser-Klosterkirche Rüti; auch das Basler Münster besass eine Menge solcher Zierden, die unter der Empore eine lange Folge bildeten. Ausser zwei grossen Rundschilden der Theodorskirche, die reich geschnitzt sind, waren all diese Stücke flache Bretter, die bunt bemalt waren. Die deutschen, von Gerlach publizierten Schilde sind dagegen fast alle sehr reich gehalten; Helme, Decken, Schilde, Ränder treten oft in kräftigem Relief vor.

Die Grabsteine sind ebenfalls grösstenteils mit heraldischer Zier versehen; es sind bald steinerne Platten, die den Deckel eines Hochgrabes bildeten, oder Platten, die im Boden lagen, bald Epitaphien, die von Anfang an senkrecht an die Mauer befestigt worden sind und bald aus Stein, bald aus Bronze bestehen.

Die von Gerlach ausgewählten Totenschilde und Grabsteine bieten eine ausgiebige Fundgrube für jeden, der mustergiltige Motive für heraldische Kom-

positionen sucht, sei es zum zeichnen, zum malen, schnitzen oder modellieren. Wir finden da vorbildliche Stücke, die uns zeigen, wie man doppelte und einfache Wappen oder einzelne Schilde in den Dreipass, Vierpass oder Sechspass in ein Rechteck oder Achteck, in einen Zwickel, oder unter einen Rund- oder Kielbogen hineinkomponiert, so dass das Feld stylgemäss angefüllt ist.

Eine reiche und mannigfaltige Auswahl eleganter Schild- und Helmformen ist hier zu finden; ferner Vorlagen für alle Arten der Helmdeckenbehandlung: Decken, die in durchbrochenes spätgotisches Astwerk aufgelöst sind (z. B. Taf. 9), oder als flatterndes, schöngeworfenes Tuch (ohne Zaddeln) gedacht sind (Tafel 21 u. 51). Wer nicht ganz sattelfest ist im gruppieren mehrerer Schilde, findet hier Aufschluss, wie man mehrere Wappen nebeneinander oder übereinander stilgerecht plaziert; nur allzu oft begegnet man heutzutage Allianzschilden, die sich den Rücken wenden, statt gegeneinander gelehnt zu sein. Auf Tafel 14 sieht man einen Ritter des XIV. Jahrhunderts mit Schild, Helm und Wappenkleid, auf zahlreichen Stücken vorbildliche Adlerflüge, verschiedene Kronen — darunter auf Tafel 36 eine sog. heidnische — elegante Bandrollen, Cartouchen und hübsche Schriftproben. Der Freund von Orden findet hier eine willkommene Zugabe zu *Schultzes* System ...... der Ritter- und Verdienstorden, z. B. den Lindwurm (Tafel 17), das Jerusalemkreuz, die aragonische Kanne, das Rad S. Kathrinens (Tafel 39), das goldene Vliess (Tafel 67). Wer sich für Barock- und Rococcowerke interessiert, kommt auch zu seinem Rechte; freilich sind diese Epitaphien und Wappen mit dem überladenen Beiwerke von Säbeln, Hellebarten, Spiessen, Gewehren, Mörsern, Ladestöcken, Fahnen, Trompeten, Pauken, Trommeln u. dgl. keinem Heraldiker als Vorbilder anzuempfehlen.

Die photographischen Aufnahmen, wie die Lichtdruckreproduktion, Papier, Druck und Mappe sind mustergültig. Wenn wir etwas aussetzen wollten, wäre es nur, dass der Text nicht jeweilen unter jedem Bild steht; es würde dies die Benützung des ganzen Buches wie der einzelnen Tafel viel angenehmer machen.

Gerlachs «Totenschilder und Grabsteine» sind ein Quellenbuch allerersten Ranges, das in den Händen jedes Heraldikers sein und in keiner Gewerbe- oder Kunstgewerbeschule oder Bibliothek fehlen sollte.

Möchte eine ähnliche Sammlung auch in Frankreich, Italien oder der Schweiz das Licht der Welt erblicken! *E. A. S.*

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Neue Mitglieder.

Monsieur Louis Exchaquet, Lausanne.
Herr Professor Dr. E. A. Göldi, Parà, Brasilien.
» Med. pract. Heinrich Knüsly, Enkirch a./d. Mosel.
» Dr. A. Schaer, Rigiplatz 8, Zürich.

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

I. Membres honoraires.
Ehrenmitglieder.

Aufsess, Baron, von und zu, Präsident der Gesellschaft „Herold", Berlin.
Dachenhausen, Alexander, Freiherr von, Lindwurmstrasse 42, München.
Foras, Amédée, le Comte de, Château de Thuyset, près Thonon, Savoie.
Pettenegg, Graf von, Präsident der Gesellschaft „Adler", Wien.
Leiningen-Westerburg, K. Emich, Graf von, Villa Magda, Neu Pasing bei München.
Wyss, Prof. Dr. Friedrich von, im Letten, Wipkingen, Zürich IV.
Poly, O. le Vicomte de, Président du Conseil héraldique de France, 45 rue des Acacias, Paris.

II. Membres Correspondents.
Korrespondierende Mitglieder.

Bouton, Victor, Heraldiker, 15 rue de Maubenge, Paris.
Brotonne, Léonce de, Secrétaire d'Ambassade, 70 Boulevard de Courcelles, Paris.
Consigliozzi, Domenico, 69 Via Monte Brianco, Roma.
Crollalanza, God., Le Chevalier de Direktor des „Giornale Araldico", Bari.
Goeschen, Major von, Château de Mayerack, Kärnthen.
Gritzner, Maximilian, Kanzleirat, Grünwaldstrasse, Steglitz-Berlin.
Richebé, Raymond, Archiviste, 16 Avenue du Trocadéro, Paris.
Seyler, Gustav, Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold", Berlin.

III. Membres actifs.

Ordentliche Mitglieder.

			Entrée
1.	Abt, Roman, Ingenieur, Luzern		1899
2.	Albert, Adolphe, Bijoutier, Freie Strasse 27, Basel		1897
3.	Amberger-Wethli, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Sihlhofstrasse 12, Zürich I.		1899
4.	Am Rhyn, Heinrich, Furrengasse 21, Luzern		1898
5.	Anonyme, Neuchâtel	M. F.	1892
6.	Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel	M. F.	1892
7.	Balmer, Aloys, Kunstmaler, Georgenstrasse 20 III, München		1899
8.	de Bary, Rudolf, pr. Adr. de Bary & Cie., Basel	M. F.	1892
9.	de Bavier, Edouard, Château de Dully, par Bursinel, Vaud		1898
10.	van Berchem, Victor, 8 rue Eynard, Genève		1899
11.	Bleuler, Walther, H., Zollikerstrasse 32, Zürich V.		1898
12.	de Blonay, Godefroy, Château de Grandson, Vaud		1894
13.	Bodmer, Eduard, Schloss Kyburg, Zürich		1896
14.	du Bois-de Guimps, Maurice, Chéseaux près Yverdon, Vaud	M. F.	1892
15.	von Bonstetten-von Roulet, A., Effingerstrasse, Bern		1900
16.	Borel, Etienne-Ed., 2 rue St. Martin, Le Hâvre, France		1896
17.	Bossard, Robert, Dr. med., im Hof, Zug		1899
18.	de Bosset, Frédéric, Le Bied près Colombier, Neuchâtel	M. F.	1892
19.	Bouly de Lesdain, Louis, Dr., avocat, rue Faulconnier 11, Dunkerque, France		1893
20.	Bovet, Alfred, Valentigney, Doubs, France		1899
21.	Bovet, Félix, professeur, Grandchamp, Neuchâtel		1893
22.	Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Pommier, Neuchâtel	M. F.	1892
23.	de Boyve, Robert, Lieutenant au 13me Chasseurs à cheval, Béziers, Hérault, France		1897
24.	Brandenbourg, Albert, banquier, Lausanne		1896
25.	Brandt, dit Grieurin, H., Dr. med., Chaux-de-Fonds, Neuchâtel		1897
26.	Bron, Louis, 15 Corraterie, Genève		1895
27.	Brüderlin, Rudolf, Oberstlieutenant, Freie Strasse 2, Basel		1895
28.	Bugnion, Charles-Auguste, l'Hermitage, Lausanne	M. F.	1892
29.	Burckhardt-Burckhardt, Ludwig August, Dr. phil., St. Alban-Vorstadt 94, Basel	M. F.	1892
30.	Burckhardt-Finsler, Albert, Dr. phil., Professor, Conservator des historischen Museums, Basel		1896
31.	Burkhardt-Werthemann, Daniel, Dr., Conservator der Gemäldegalerie, Basel		1899
32.	Burckhardt-Zahn, Ed., Banquier, Gartenstrasse, Basel		1899
33.	von Büren-von Salis, Ernst, Advokat, Käfiggässchen 5, Bern		1897
34.	Chenevière, Edmond, 12 rue Petison, Genève		1897

Entrée

35. Choisy, Jean Albert, 10 rue Sénebier, Genève M. F. 1892
36. von Clais, Carl, Werdstrasse 31, Zürich III. 1899
37. Colin, Jules, héraldiste, Neuchâtel M. F. 1892
38. de Coulon, Maurice, Neuchâtel M. F. 1892
39. Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne 1895
40. Cramer-von Pourtalès, Conrad, Dr. med., 7 via fate bene fratelli, Mailand, Italien 1899
41. de Dardel, James, banquier, Neuchâtel M. F. 1892
42. Delano de Lannoy, Mortimer, héraldiste, 104 West 120th Street, New-York 1896
43. Dettling, Martin, Gemeindeschreiber, Schwyz M. F. 1892
44. Diener, Ernst, Dr. phil., Steinwiesstrasse 37, Zürich V. 1899
45. de Diesbach, Max, Villars les Joncs, Fribourg 1896
46. von Diesbach, Robert, Kehrsatz, Bern 1898
47. de Diodati-Eynard, H., Mme la comtesse, rue Eynard, Genève 1897
48. Doge, François, député, La Tour de Peilz, Vaud 1895
49. Droz, René, Kappelergasse 16, Zürich I. 1899
50. Dubois, F. Théod. A., Bureau des monuments historiques, Lausanne 1895
51. Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Nidwalden 1896
52. Eggimann, Charles, éditeur, 3 Corraterie, Genève 1898
53. von Erlach-Ulrich, Emma, Frau Oberst, Villa Ilgeneck, Thun, Bern 1899
54. von Erlach, Gustav, Schlüsselgasse 16, Zürich I. 1897
55. von Escher, Nanny, Fräulein, Albis, Langnau, Zürich 1897
56. von Escher, Oscar, Triest, Österreich 1899
57. Escher, Arnold, Dr. jur., Bahnhofstrasse 32, Zürich I. 1896
58. Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I. 1897
59. Exchaquet, Louis, Belles Roches, Lausanne 1900
60. Faesi, P. Friedrich, Kaufmann, Thalacker 32, Zürich I. 1897
61. Favre, Camille, Colonel, 12 rue de Monnetier, Genève 1899
62. von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Beata, Muristrasse 26, Bern 1899
63. Fischer, Franziskus, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern 1897
64. Flugi van Aspermont, C. H. C., Jonkr., Dr., Adj. Gemeinde-Archivar in Alkmaar, Beyershof, Hollande 1897
65. Francillon, Marc-G., Le Chardonnet, Lausanne M. F. 1892
66. von Gaisberg-Schöckingen, Friedrich, Freiherr, Schloss Schöckingen, Oberamt Leonberg, Württemberg 1900
67. Galiffe, Aymon-Amédée-Gaifre, Peizy près Genève M. F. 1892
68. Ganz, Paul, Dr. phil., Bahnhofstrasse 40, Zürich I. 1896
69. Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel M. F. 1892
70. Gerster, L., Pfarrer, in Kappelen bei Aarberg, Bern 1893
71. von Grebel, Hans, Dr. jur., Pelikanstrasse 13, Zürich I. 1896
72. Grellet, Jean, rédacteur, Neuchâtel M. F. 1892
73. Hagnauer, Ernst, Valparaiso, Chile 1899
74. Hahn, Emil, Direktor des Museums, Brühl, St. Gallen M. F. 1892

		Entrée
75.	Häne-Wegelin, Johannes, Dr. phil., Klausstrasse, Zürich V.	1899
76.	Hegi, Friedrich, stud. phil., Pianogasse 10, Zürich II.	1899
77.	von Hegner- von Juvalta, Robert, Stadthausquai 7, Zürich I.	1897
78.	Heiniger-Ruef, Robert, Burgdorf, Bern	1899
79.	Hess, Gustav, Bezirksrichter, Engstringen, Zürich	1896
80.	Hoffmann-Krayer, E. H., Dr. phil., Freie Strasse 88, Zürich V.	1896
81.	Huber, Hs. Max, Dr. jur., Mühlebachstrasse 85, Zürich V.	1897
82.	von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur	1897
83.	Jobin, A., joaillier, Neuchâtel M. F.	1892
84.	Junod, Emanuel, professeur, Neuchâtel	1899
85.	Juvet, Henry, Architecte, 7 rue de l'Université, Genève	1899
86.	Keller-Escher, C., Dr. phil., Kantonsapotheker, Hôtel Bellevue, Zürich I.	1897
87.	Keller, Emil, Kunstmaler, Schanzengraben 31, Zürich II.	1896
88.	Knöpfel, Eduard, Alfred Escher-Strasse 8, Zürich II. M. F.	1892
89.	Knüsly, Hans, Thalgasse 29, Zürich I.	1899
90.	Knüsly, H., med. pract., Enkirch a. d. Mosel, Rheinpreussen	1900
92.	Kohler, André, professeur, Lausanne M. F.	1892
93.	Lang-Schleuninger, Charles, Bahnhofstrasse 64, Zürich I.	1895
94.	de Lessert, Alexandre, 71 quai d'Orléans, Le Hâvre, France M. F.	1892
95.	Lory, C. L., Münsingen, Bern	1899
96.	Marthe, Raymond, chez Mr. Robert Tissot, pasteur, Neuchâtel	1897
97.	Martin, Auguste-E. Frédéric, avenue de Florissant, Genève M. F.	1892
98.	Mayor, Jacques, 1 Chemin des Charmilles, Genève M. F.	1892
99.	Mayr von Baldegg, G., Hertensteinstrasse 7, Luzern	1897
100.	von Meiss, Walther, k. preuss. Oberlieutenant im I. Garde-Dragoner-Regiment, Grossbeerenstrasse 76, Berlin S. W.	1897
101.	von Meiss von Teuffen, Oscar, Promenade 7, Linz a./D., Österreich	1900
102.	Meli, Alfred, Beau-Parc, Genève	1896
103.	Merian-Mesmer, Wilhelm, Kaufmann, Sternengasse 27, Basel	1893
104.	Merz-Diebold, Walther, Dr., Oberrichter, Aarau	1899
105.	de Meuron, Pierre, 7 rue du Pommier, Neuchâtel	1895
106.	de Meyer-Boggio, Jean Comte, Château de Hermance près Genève	1898
107.	Meyer v. Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Seefeldstr. 9, Zürich V.	1897
108.	Meylan, Dr., Moudon, Vaud M. F.	1892
109.	von Mirbach-Harff, E., Graf, Schloss Harff, Rheinpreussen	1898
110.	Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles M. F.	1892
111.	de Montmollin, Pierre, pasteur, Les Eplatures, Neuchâtel	1897
112.	Mooser, Anton, Mayenfeld, Graubünden	1899
113.	Morel, Joseph, Dr. jur., juge fédéral, Lausanne M. F.	1892
114.	von Mülinen, Wolfgang-Friedrich, Dr., Professor, Bern M. F.	1892
115.	Münger, R., Kunstmaler, Marzili 30, Bern	1896
116.	Naef, Alfred, Architekt, Fraumünsterstrasse 7, Zürich I.	1897
117.	von Niederhäusern, Fritz Henry, Dr., Rappoltsweiler, Elsass M. F.	1892
118.	Nüscheler, Richard, Glasmaler, in Brugg, Aargau	1897

Entrée

119. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobsstrasse 20, Basel 1896
120. Du Pasquier, Armand, avocat, Neuchâtel 1897
121. Pernod, Louis, Neuchâtel 1896
122. de Perregaux, Samuel, Directeur de la caisse d'épargne, Neuchâtel M. F. 1892
123. Petitpierre, Léon, Dr., avocat, Couvet, Neuchâtel M. F. 1892
124. de Portugal de Faria, Antonio, 14 rue Pierre Charron, Paris 1899
125. de Pourtalès, Auguste, Comte, 12 rue des Granges, Genève 1893
126. de Pury-de Wesdehlen, Jean, Dr., Conseiller de ville, Neuchâtel M. F. 1892
127. de Pury-Marval, Edouard, 2 avenue du Peyron, Neuchâtel M. F. 1892
128. Regl, Joseph, Professor an der Kunstgewerbeschule, Zürich I. 1896
129. Revilliod, Alphonse, 1 rue des Chaudronniers, Genève 1899
130. de Reymond, C., Dr., 18 rue de Candolle, Genève 1899
131. de Reynier, Edmond, Dr. med., 2 faubourg du Crêt, Neuchâtel 1898
132. Rivett-Carnac, J.-H., Baronet, Colonel, aide-de-camp de la Majesté Britannique, Schloss Wildegg, Aargau 1897
133. Roguin, Ernest, professeur, Lausanne 1894
134. von Rodt, E., Architekt, Junkerngasse 45, Bern 1898
135. Roth, Hans, Dr. jur., Claridenstrasse, Zürich II. 1899
136. Rübel, Eduard, Zürichbergstrasse 35, Zürich V. 1897
137. Ruchet, Charles, pasteur, Syens par Bressonaz, Vaud M. F. 1892
138. von Salis-Guyer, L. R., Dr., Prof., Verwaltungsratspräsident der Nordostbahn, Zürich I. 1897
139. de Salis-Soglio, Pierre, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel M. F. 1892
140. Schaer, Alfred, Dr. phil., Rigiplatz 8, Zürich IV. 1900
141. von Schmid, Louis, capitaine de la Garde, Balistraat 51, La Haye, Hollande 1897
142. Schneeli. Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II. 1898
143. Schoch-Etzensperger, Emil, Seefeldstrasse 65, Zürich V. 1896
144. Schönenberger, Henri, graveur, 14 rue Constance, Paris 1896
145. Schulthess, Hans, Verlagsbuchhändler, Zürich I. 1896
146. von Schwerzenbach-von Planta, Ferd. Carl, Bregenz, Österreich 1899
147. Secrétan, François, avocat, Lausanne 1895
148. Sieber, Fritz, Dr. jur., Schützenmattstrasse 50, Basel M. F. 1892
149. Steinfels, Willy, Dr. phil., Naegelisteig, Zürich V. 1897
150. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzbildhauer, Schaffhausen 1900
151. Stroehlin, Paul, Président de la Société Suisse de Numismatique, 20 Cité, Genève M. F. 1892
152. Stückelberg, Alfred, Dr. jur., Petersgraben 1, Basel 1896
153. Stückelberg, Ernst-A., Dr. phil., Kappelergasse 18, Zürich I. M. F. 1892
154. Stucky, Giovanni, Waisenhausquai 9, Zürich I. 1899
155. von Stürler, A., Dr., Singapore, Straits Settlements, Asien 1896
156. von Sulzer-Wart, Max, Freiherr, Schloss Wart bei Neftenbach, Zürich 1897

Entrée

157. Tattet, Eugène, Château de la Garrière, par Mauvezin, Gers, France 1896
158. Tissot, Charles-Eugène, Greffier du tribunal, Neuchâtel M. F. 1892
159. Tobler-Meyer, Wilhelm, Rämistrasse 56, Zürich V. 1897
160. de Tribolet-Hardy, Maurice, professeur, Neuchâtel 1897
161. de Trostenbergh, Max, Comte, Dr. jur., Château de Cleerbeck, par Winghe-St-Georges, Brabant, Belgique 1899
162. von Tscharner-Herwarth, Fritz, Bern 1899
163. Türler, H., Dr. phil., Staatsarchivar, Bern 1898
164. Ulrich, Emil, Kaufmann, Breitingerstrasse, Zürich 1897
165. Valloton, Eric, Clos Maria, route de Morges, Lausanne 1894
166. Veyrassat, Adrien-S., avocat, Montreux, Vaud 1897
167. Vidart, Charles-Alfred, Villa Goudart, Divonne-les-Bains, Aain, France 1896
168. von Vivis, Georg Carl, Artillerie-Major, Festung St. Gotthard, Andermatt, Uri M. F. 1892
169. Vogel-Fierz, Hans, Zürichbergstrasse 8, Zürich V. 1899
170. Vogel, Richard, Hauptmann, Cavallerie-Instruktor, Thalgasse 6, Zürich I. 1897
171. Wackernagel-Burckhardt, Rudolf, Dr., Staatsarchivar, Basel 1897
172. Walter-Wolf, Albert, heraldischer Maler, Spalenberg 44, Basel M. F. 1892
173. Wartmann-Perrot, Auguste, Dr., 4 rue Charles Bonnet, Genève 1899
174. Wartmann, Hermann, Dr., Professor, Notkerstrasse 15, St. Gallen 1896
173. Wegeli, Rudolf, Assistent am Schweiz. Landesmuseum, Zürich I. 1900
174. Welti, E., Dr., Junkerngasse 33, Bern 1896
175. de Werra, François, major, Sion, Valais 1893
176. Weydmann, Ernst, Dr. phil., Schloss Greiffenstein, Kt. St. Gallen 1897
177. de Yeregni, Firmin-C., 166 rue Zabala, Montevideo, Uruguay Süd-Amerika 1897
178. Zellweger, V. Eugen, Kirchplatz, Trogen, Appenzell A./Rh. 1897
179. Zemp, Joseph, Dr., Professor, Freiburg i. Ü. 1897
180. Ziegler, Eugen, Dr. phil., Hadwigstrasse, St. Gallen 1897

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Tafel IX.


1.
Otto,
Graf von Neuenberg,
Herr zu Straßberg.
1275.


2.
Ulrich,
Graf von Arberg.
1251.


3.
Heinrich,
Vogt von Baden.
1307.


4.
Schultheiß
und Burger
von Aarau.
1270.


5.
Walther,
Freiherr von
Hasenburg.
1255.


6.
Ulrich am Ort,
Schultheiß
von Zürich.
1251.


7.
Burchard
von Utzingen.
1277.


8.
Schultheiß Rudolf
und die Burger
von Winterthur
1252.


9.
Rudolf
von Strätlingen,
Herr
zu Wimmis.
1259.


10.
Ulrich
von Zurzach,
Bürger von
Schaffhausen.
1290.


11.
Die Burgerschaft
von Bern.
1254.


12.
Schultheiß
und Burger von
Dießenhofen.
XIII. Jahrh.


13.
Die Stadt
Delsberg.
1276.

Reduziert auf 9/10 der natürlichen Größe.



Tafel IX.

1.
Otto,
Graf von Neuenberg,
Herr zu Straßberg.
1275.

2.
Ulrich,
Graf von Arberg.
1251.

3.
Heinrich,
Vogt von Baden.
1307.

4.
Schultheiß
und Burger
von Aarau.
1270.

5.
Walther,
Freiherr von
Hasenburg.
1255.

6.
Ulrich am Ort,
Schultheiß
von Zürich.
1251.

7.
Burchard
von Utzingen.
1277.

8.
Schultheiß Rudolf
und die Burger
von Winterthur
1252.

9.
Rudolf
von Strätlingen,
Herr
zu Wimmis.
1259.

10.
Ulrich
von Zurzach,
Bürger von
Schaffhausen.
1280.

11.
Die Burgerschaft
von Bern.
1254.

12.
Schultheiß
und Burger von
Dießenhofen.
XIII. Jahrh.

13.
Die Stadt
Delsberg.
1276.

Tafel X.



Reduziert auf 9/10 der natürlichen Größe.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1900 Jahrgang / Année XIV No. 3.

Wappen und Siegel der Freiherren von Grünenberg in Kleinburgund.

Von August Plüss.

Mit zwei Tafeln, V u. VI.

Im Mittelalter blühten in der Schweiz und in Süddeutschland verschiedene edle Geschlechter, die den Namen Grünenberg oder eine ähnliche Namensform führten. Von diesen gehörten zwei dem Freiherrnstande an: die aargauischen Grünenberg, deren Stammburg bei Melchnau im heutigen Kanton Bern stand [1], und die Grünenberg im Bistum Speyer. Ritterbürtig waren die Grünenberg von Radolfszell, die sich auch von Bankholzen nannten, die Konstanzer Grünenberg, ein ursprünglich bürgerliches Geschlecht, und die württembergischen Grünburg, die ihren Sitz in der Gemeinde Unadingen, Bezirksamt Donaueschingen, hatten. Die bedeutendste Stellung nahmen die aargauischen oder kleinburgundischen Grünenberg ein, deren Wappen und Siegel hier einer kurzen Untersuchung unterzogen werden sollen [2].

Wenn wir von den Siegeln absehen, so findet sich die älteste Darstellung des grünenbergischen Wappenschildes auf den ins 13. Jahrhundert zurückreichenden Backsteinen von St. Urban. Derselbe nimmt auf dem Model mit den gräflichen und freiherrlichen Wappen die fünfte Stelle ein und weist einen umrandeten Sechsberg (3, 2, 1) in damasziertem Felde auf. Ein ganz anderes Wappenbild zeigt No. 467 der Zürcher Wappenrolle, einen quergeteilten Schild von grün mit gelbem Zehnberg (4, 3, 2, 1) und von weiss. Das Kleinot auf dem Helm bildet eine mit dem Schildbild versehene und mit einem Hahnenbusch besteckte Spitzmütze (Fig. 26).

Auffallend ist dabei nicht sowohl der Zehnberg, welcher sich auf den Siegeln oft findet, als vielmehr die Querteilung des Schildes von grün und weiss und die gelbe Tinktur der Berge, welche dem Wappen den Charakter

[1] Ich verweise auf meine historisch-genealogische Abhandlung: Die Freiherren von Grünenberg in Kleinburgund, welche in den Jahrgängen 1900 und 1901 des „Archivs des hist. Vereins des Kantons Bern" erscheinen wird.

[2] Besonderen Dank schulde ich den Herren Dr. P. Ganz, der mir wertvolle Mitteilungen über das Wappen machte, und Staatsarchivar Dr. Türler in Bern, welcher die Gipsabgüsse der Siegel anfertigte.

eines redenden nimmt. Da dieses Wappen in der Wappenrolle selbst unbezeichnet ist, so ist es nicht unmöglich, dass dasselbe irrtümlich den kleinburgundischen Grünenberg zugeschrieben wird; dagegen lassen sich auch Gründe für die Richtigkeit der bisherigen Ansicht angeben. So teilt Konrad von Grünenbergs Wappenbuch einen gelben Dreiberg in grün unsern Grünenberg zu [1] und in einem Wappenbuch der Bibliothek von Mülinen gehört zu einem grünen Sechsberg in weiss als Kleinot derselbe, mit dem betreffenden Schildbild versehene, Spitzhut wie in der Zürcher Wappenrolle.

Das normale Schildbild der kleinburgundischen Grünenberg ist in weiss ein grüner Sechsberg mit gelben Rändern (3, 2, 1). Dieses Wappen führt im Basler Lehensbuch der letzte Vertreter des Hauses, Ritter Wilhelm von Grünenberg, zum 13. August 1439 (Fig. 27). Das nämliche Wappenbild zeigen die

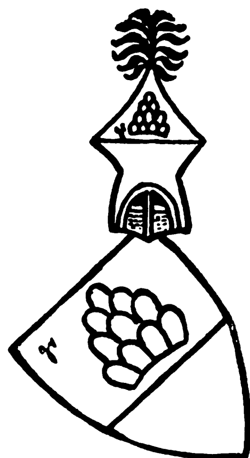


Fig. 26



Fig. 27

Wappenmalerei der Sempacherritter in der Kapelle zu Königsfelden, das Wappenbuch von Tschudi, der Donaueschinger Wappencodex, fol. 84a und der Wappencodex des Grafen von Virmundt, fol. 48 [2]. Der grüne Sechsberg kommt auch ohne die gelbe Randung vor [3]. Eine Abweichung von der gewöhnlichen Form

---

[1] P. Ganz, Geschichte der herald. Kunst in der Schweiz im XII. und XIII. Jahrhundert, S. 44, Anm. 2.

[2] J. Kindler von Knobloch, Oberbadisches Geschlechterbuch I, 480.

[3] Donaueschinger Codex, fol. 104 und 155a, nach J. Kindler von Knobloch l. l.

weist ein aus dem Ende des 15. Jahrhunderts stammendes Zürcher Wappenbuch insofern auf, als hier die Anordnung der Berge 3:3 ist statt 3:2:1[1] (Fig. 28). Als Kleinot erscheint neben der Spitzmütze stets der Sechsberg über gekröntem Helm, besteckt mit einem weissen Federbusch oder einem natürlichen Pfauenfederbusch. Die Helmdecken sind entweder grün und weiss oder ganz weiss.

Einen gelben Sechsberg (3, 3) in schwarz führten die Konstanzer Grünenberg nach dem Rodel der adeligen Gesellschaft zur Katze in Konstanz 1546. Über dem Helm zeigt sich der Sechsberg, darauf ein Krönchen mit schwarzem Busch von Hahnenfedern (Fig. 29). Das Wappen Ritter Konrads aus diesem Geschlecht weist 1486 einen gekrönten Helm mit hohem Federbusch auf.



Fig. 28



Fig. 29

An Hand der abgebildeten Siegel lassen sich die Wandlungen des Schildbildes verfolgen. Das Feld ist stets ungeteilt, dagegen variert die Zahl der Berge. Das älteste Siegel (No. 1) zeigt den Sechsberg, aber merkwürdigerweise gestürzt. An diesem Gebilde ist wohl nur die Unbehülflichkeit des Stempelschneiders schuld, der auf diese Weise das Schildbild bequemer anbringen konnte, denn schon den Sieglern kam der gestürzte Sechsberg so auffallend vor, dass sie aller Übung entgegen das Schildsiegel mit der Spitze nach oben an den

[1] Der Abbildung ist die Notiz beigefügt: „Frye von Grünenberg zuo Rinfelden, stifter des Barfüsser-Klosters zu Konstanz und zu Sant Urben." Dies beweist, wie frühe die vor 1454 ausgestorbenen kleinburgundischen Grünenberg mit andern, gleichnamigen Geschlechtern zusammengeworfen wurden, denn erstere waren wohl zu Rheinfelden ansässig (Ritter Wilhelm) und Stifter von St. Urban, nicht aber des Barfüsserklosters zu Konstanz. Den gleichen Fehler macht der Donaueschinger Codex, fol. 84a.

Urkunden befestigten, um den Sechsberg aufrecht zu stellen[1]. Das Siegel wurde von den Brüdern Heinrichs II. und Markwart I. bis zum Jahre 1248 gemeinsam gebraucht. Von da an siegelten die beiden getrennt mit No. 2 und No. 3; beide Siegel weisen 14 Berge auf (5, 5, 3, 1). Damit verschwindet der Sechsberg bis ins 2. Jahrzent des 14. Jahrhunderts vollständig; wir treffen nun meist den Zehnberg (4, 3, 2, 1), daneben einen Fünfzehnberg (5, 4, 3, 2, 1; No. 22) und die bienenkorbförmig aufeinander getürmten Berge (oder Pfauenfedern?) in No. 7. Vom 3. Dezennium des 14. Jahrhunderts an ist dann wieder der Sechsberg ausschliesslich im Gebrauch; einmal zeigt derselbe Umrandung (No. 10).

Die verschiedenen Schildbilder wurden von den einzelnen Gliedern des Hauses ganz willkürlich gewählt; eine Zuweisung dieser oder jener Form an eine bestimmte Linie ist nicht möglich. Auffallend oft findet sich bei den Grünenberg der sonst seltene Fall, dass der Sohn nach dem Tode seines gleichgenannten Vaters dessen Siegel benützt[2]. Markwart II. z. B. besass gar kein eigenes Siegel, von 1259 bis 1295 siegelt er stets mit Markwarts I. Siegel (No. 3), ebenso Ulrich III., an dessen Urkunden immer das spitzovale Siegel Ulrichs II. hängt (No. 9)[3]. Walther IV. gebraucht 1345 ein eigenes Siegel (No. 10), zwei Jahre später dasjenige seines Vaters (No. 12), 1357 eine dritte Form (No. 11) und 1370 wieder dasjenige Walthers III. Auch Heinrich III. siegelt im Jahr 1293 mit seines kurz zuvor verstorbenen Vaters Siegel (No. 2).

Es folgt die Beschreibung der im Text und auf den Tafeln abgebildeten Siegel.

No. 1. **1243.** **Herren von Grünenberg.**
† SIGILLVM DNOR DE GRVNENBERCH
(Sigillum dominorum de Grünenberg.)
Schild mit gestürztem Sechsberg.
S. S. 50/45 mm. St.-A. Aargau.

No. 2. **1293.** **Heinrich II. und Heinrich III.**
† S' HEINRICI · DE · GRVNENBERG · :
Schild mit Vierzehnberg.
S. S. 47/38 mm. St.-A. Luzern.

No. 3. **1250.** **Markwart I. und Markwart II.**
† S'. MARHWARDI DE GRVNEN G · :
Schild mit Vierzehnberg.
S. S. 48/39 mm. St.-A. Luzern.

---

[1] So hängt das Siegel an einer Urk. 1234 im St.-A. Luzern. Da dasselbe bisher das einzige bekannte Exemplar war, so gab es neben dem Inhalt des Dokumentes dazu Veranlassung, die Urkunde für verdächtig zu halten, siehe Font. rer. Bernens. II, 143. Das gleiche Siegel hat sich nun aber in letzter Zeit auch an einer Urk. 1243 (St.-A. Aargau) und 1248 (St.-A. Uri) vorgefunden.

[2] Ein Beispiel bei F. Gull. Herald. und sphragist. Notizen über Dynastien und edle Geschlechter der Ostschweiz, II. Die Grafen von Montfort, von Werdenberg-Heiligenberg und von Werdenberg-Sargans, S. 14.

[3] Eine Abbildung desselben findet sich auch bei P. Ganz, Gesch. der herald. Kunst i. d. Schweiz, Taf. 7, Fig. 7.

No. 4. 1321. **Werner gen. von Brandis.**

† S' WERNHERI · DE · GRVNENBERCH

Schild mit Sechsberg.

S. S. 37/33 mm. St.A. Luzern.

No. 5. 1310. **Rudolf I. gen. der Russe.**

S R · MILITIS · DE : GRV̊NEN ·

Schild mit Zehnberg.

S. S. 51 44 mm. St.-A. Luzern.

No. 6. 1259. **Ulrich II.**

† S'. VOLR CI · DE · GR NEN'BE · RG

Schild mit ca. 25 Bergen in Form eines Bienenkorbs.

S. R. S. 48 mm. St.-A. Bern.

No. 7. 1273. **Ulrich II.**

† S'. V

S. R. S. St.-A. Luzern.

Dieses Fragment, identisch mit Siegel No. 6, lässt die Berge deutlicher erkennen.

No. 8. 1298. **Ulrich II.**

† S' VLRICI · MILITIS GRVN RCH

Schild mit Zehnberg.

S. S. 47 41 mm. St.-A. Luzern.

No. 9. 1322. **Ulrich II. und Ulrich III.**

† · S : DNI · V̊L · DE · GRVENENBERCH

Schild mit Zehnberg.

S. O. S. 47/33 mm. St.-A. Neuenburg.

No. 10. 1345. **Walther IV.**

† S'. WALTH · D · GRVNEBG · RTOR · ECCE · I · TEITIGE

(Sigillum Waltheri de Grünenberg rectoris ecclesiae in Teitingen).

Schild mit umrandetem Sechsberg.

S. R. S. 38 mm. St.-A. Bern.

No. 11. 1357. **Walther IV.**

† S' WALTHR' D' GRVNEB'G

Schild mit Sechsberg.

S. R. S. 28 mm. St.-A. Luzern.

No 12. 1370. **Walther III. und Walther IV.**

† S WALTHERI · DE · GRV̊NENB'G · LIBI ·

(Sigillum Waltheri de Grünenberg liberi.)

Schild mit Sechsberg.

S. R. S 33 mm. St.-A. Luzern.

No. 13. 1338. **Markwart IV.**

† S MARCHWARDI · D · GRVENEBERG · •

Schild mit Sechsberg.

S. R. S. 34 mm. St.-A. Luzern.

No. 14. **1367. Jost.**

Ƨ' IVDOCI✱ DE · GRV̊NEBERG

Geneigter Schild mit Sechsberg, auf der Oberecke der Helm mit Kleinot und Helmdecke.

W. R. S. 27 mm. St.-A. Bern.

No. 15. **1343. Ulrich gen. Schnabel.**

† S'. VLRICI · DE · GRVNENBERG

Schild mit Sechsberg.

S. R. S. 30 mm. St.-A. Bern.

No. 16. **1387. Heimo gen. Schnabel.**

† · S'. HEIM · DE · GR ERG

Schild mit Sechsberg.

S. R. S. 31 mm. St.-A. Bern.

No. 17. **1406. Hemmann gen. Schnabel.**

S · MAN GRVNENB ·

Schild mit Sechsberg.

S. R. S. 29 mm. St.-A. Bern.

No. 18. **1279. Heinrich III.** (Fig. 30).

· S. HEINRIC . DE : GRVN ·

Schild mit Zehnberg.

S. R. S. 47 mm. St.-A. Luzern.

No. 19. **1319. Heinrich IV.**

Komtur zu Thunstetten.

† S'. FRS · H · DE · GRVNEB'G

(Sigillum fratris Heinrici de Grünenberg).

Schild mit Sechsberg.

S. R. S. 24 mm. St.-A. Bern.



Fig. 30 No 18



Fig. 31 No 20

No. 20. **1305. Ita.** (Fig. 31).

Aebtissin zu Fraubrunnen.

S' ABBISSE FONTIS SCE MARI ·

(Sigillum abbatissae Fontis sanctae Mariae).

Stehende Heiligenfigur.

S. O. S. 50/33 mm. St.-A. Bern.

No. 21. **1311. Ulrich IV.**

S · : VͦL · D · GRVENENBERG :
Schild mit Zehnberg.
S. R. S. 44 mm. St.-A. Luzern.

No. 22. **1279. Konrad.**

† S · DI · D BE'G · N IS
(Sigillum Cuonradi de Grünenberg nobilis.)
Schild mit Fünfzehnberg.
S. S. 42/37 mm. St.-A. Luzern.

No. 23. **1303. Johann der Grimme I.** (Fig. 32).

S · IOHIS · DE · GRVENEBERG ·
Schild mit Zehnberg.
S. R. S. 40 mm. St.-A. Luzern.

Fig. 32 No 23

Fig. 33 No 24

No. 24. **1321. Johann der Grimme I.** (Fig. 33).

† · S · IO · DE · GRVͤNEBERG · DE · RAŌSTIN
(Sigillum Johannis de Grünenberg de Ramstein).
Schild mit Zehnberg.
S. S. 53/50 mm. St.-A. Luzern.

No. 25. **1325. Johann der Grimme I.**

Legende unleserlich.
Schild.
S. R. S. 35 mm. St.-A. Bern.

No. 26. **1334. Johann der Grimme I.**

† S · IOH · MILIT · DE · GRVENE R
Helm mit Kleinot.
H. R. S. 30 mm. St.-A. Luzern.

No. 27. **1325. Arnold I.**

† S : ARNOLDI · MILITIS · DE · GRVNENB RCH
Schild mit Sechsberg.
S. R. S. 39 mm. St.-A. Basel-Stadt.

No. 39. **1382.** **Heinzmann.**
S' · HENRICI · DE · GRVENEBERG · MILITIS ·
Schild mit Sechsberg.
S. R. S. 31 mm. St.-A. Luzern.

No. 40. **1377.** **Margaretha von Grünenberg**
geb. von Kien.
† S' MARGERETE · D · GRVENEBERG
Stehende weibliche Figur, in der Rechten einen Schild mit dem grünenbergischen Sechsberg, in der Linken einen Schild mit dem Wappen der Kien tragend.
R. S. 36 mm. St.-A. Luzern.

No. 41. **1407.** **Wilhelm.**
S' Wilhelmi · de · grveneb'.
Im Zweipass Schild mit Sechsberg, darauf der Helm mit Kleinot.
W. R. S. 28 mm. St.-A. Bern.

Fig. 34 No 42

No. 42. **1444.** **Wilhelm ?** (Fig. 34).
S' W m
Das volle Wappen unter einem säulengetragenen gotischen Baldachin.
W. R. S. 27 mm. Sammlung der Antiquar. Gesellsch. Zürich.

No. 43. **1450.** **Wilhelm.**
S'. wilhelm von grveneber · rittr ·
In länglichem Vierpass Helm mit Kleinot.
H. R. S. 31 mm. St.-A. Basel-Stadt.

No. 44. **1451.** **Hans Walther.**
† S. hans · walther † vo † grv̇nenberg
Schild mit Sechsberg und Bastardbalken.
S. R. S. 30 mm. St.-A. Bern.

Das Wappenbuch des Stadtschreibers Rennward Cysat von Luzern. 1581.

Von P. Ganz.

Mit zwei Tafeln, VII u. VIII.

„A° 1581 hat dr Stattschryber Cysat zu Dienst und Eeren, ouch In namen M. G. H. ein Buch malen lassen, darin der Adel, so zu Sempach im Stryt er-

schlagen, mit Ire personen Wappen und zier abconterfetet begriffen, hat kostet 18 kronen, das hand M. G. H. bezallt und zu Iren handen gnommen.

Dies Buch sol jetzt uff dem Rathus ligen oder ist hinder Ime ze finden, gehört aber uffs Rathus. Sidhar hat er noch andre mer zierliche Wappen und Gedächtnuss zu solchen antiquitäten dienstlich darin malen lassen, hand M. G. H zallt"[1]. Mit diesen Worten hat Cysat sein Werk in dem „Denkbuch zu der Stadt Luzern Sachen" eingetragen, es enthält ausser den erwähnten Freskenkopien von Königsfelden eine Reihe von heraldischen Malereien, welche zu des Autors Zeiten wohl die Wände von Schlössern, Kirchen und Klöstern geschmückt haben, von denen aber heute nur noch geringe oder gar keine Überbleibsel mehr erhalten geblieben sind.

Gleich zu Beginn des Buches ist eine Darstellung der Sempacherschlacht eingeheftet, mit Wasserfarben auf Pergament gemalt, eine gemütlich breite Schilderung des Herganges mit all den überlieferten Details, im Mittelbilde vor dem Städtchen Sempach das Treffen mit der Heldenthat Arnolds von Winkelried, links im Walde harrend die Eidgenossen, rechts österreichischer Tross mit Weibern und Gepäck, ledige Pferde, hinten die Ritter, welche sich die Schnäbel von den Eisenschuhen abschneiden und auf dem See der Fischer Hans von Rot. In flüchtigen, einfachen Linien ist die Landschaft aufgezeichnet, aber jedenfalls getreu in Bezug auf die Dörfer, Schlösser, Kirchen und Ruinen, die in hellem Weiss mit roten Dächern aus der gelb-grünen Gegend herausleuchten. Am Horizonte bläuliche Berge, rötlich gefärbter Himmel und über dem Pilatus die Glutstrahlen sendende Sonne, unter derem Glanze die Blüte der Ritterschaft verdorrte. Das Blatt trägt ein Monogramm S und das Datum 1580 und dürfte von demselben Meister herrühren, durch welchen Cysat das Buch malen liess[2].

Die Aufzählung beginnt mit einer textlichen und bildlichen Beschreibung der Fürstengruft zu Königsfelden. Auf die Abbildung des Habsburger Sarkophages, der heute noch über dem Begräbnis steht, folgt eine Ansicht des Klosters Königsfelden, der Feste Habsburg im Aargau, das Brustbild Herzog Leopolds II., mit langem, blondem Haare, im blauem Damastkleide und die Bildnisse von 16 knieenden Fürsten und Fürstinnen aus dem Hause Österreich, zu Füssen die Wappenschilde, zu Häupten Bandrollen oder Helm mit Kleinot[3]. Von besonderem Interesse sind die zwei letzten Blätter mit dem Porträt der Gräfin Elisabeth von Firneberg[4], Herzog Heinrichs Gemahlin und Friedrichs des Jüngern, des Bruders Leopolds I. Die Gräfin trägt einen Turban mit grünen

[1] Die Abschrift findet sich in dem Wappenbuche von Rusconi, der das ganze Werk Cysats kopiert und mit Anmerkungen und Erklärungen versehen hat.

[2] Nach einer gütigen Mitteilung von Herrn Dr. Th. v. Liebenau dürfte der Monogrammist mit Antoni Schieterberg, dem Glasmaler von Luzern, identifiziert werden, der auch anderweitig für die Luzerner Regierung Arbeiten auszuführen hatte. Das Bild eine Kopie nach dem Holzschnitte von Rudolf Manuel.

[3] Eine grössere Anzahl der Figuren schmückte die Fussenden der prachtvollen Glasfensterfolge im Chor der Klosterkirche; aber der Zeichnung nach zu schliessen, waren sie auch auf die Wand gemalt.

[4] Elisabeth, Tochter Graf Ruperts von Fírneburg, vermählt seit 1314.

Bändern, ein schwarz-gelb quergestreiftes Kleid und ein weisses Mieder, rot ausgeschlagen, mit gezattelten langen Ärmeln, die an der Spitze in einer Quaste endigen[1]. Zu Füssen ein gevierter Schild (1. 4 in g. 2. 4 <×××> 2. 3 in g. schw. Adler), zu Häupten 2 Kübelhelme, rechts mit je 3 g. Kugeln besteckte sch. Hörner, l. Adlerschild zwischen 2 w. Federn. Vor dem betenden Herzog liegen Herzogshut und Schild, während ein reichgekleideter Knabe knieend den goldenen, gekrönten Kübelhelm mit Pfauenwedel präsentiert[2]. (Fig. 36).



Wappen von Schauenburg

Fig. 35



Fig. 36

Auf p. 35a folgen die einfachen, kräftigen Wappen „der löblichen vier Waldstett der Eydtgnoßschafft, so dem Herzog Lüpolden In disem Feldstrytt Mannlich angesiget". Schon auf der Rückseite des Blattes 35b beginnt die lange Reihe der bei Sempach gefallenen Ritter, 195 an der Zahl, dargestellt in voller Rüstung, mit Helm und Waffenrock, die gefalteten Hände emporgehoben, vor sich das Wappen mit Helm und Kleinot. Über der Figur die erläuternde Inschrift. Den Reigen eröffnet „Lüpold der 2. diss Namens Herzog zu Oesterrych, ward vor Sempach erschlage mit nachvolgender Herrschafft und Adel uff S. Civillen Tag Anno 1386". Der blondgelockte Herzog ist barhaupt, im Gegensatze zu dem Gros der Ritter, welche den spitzen Kübelhelm mit stark nach vorn zugespitztem Visier, sog. „Sempacherhelm" tragen. Ein kurzer Waffenrock in den österreichischen Farben bedeckt den Panzer und das unten sichtbar

---

[1] Der gezaddelte Ärmel mit Endquaste findet auch im männlichen Kleide Aufnahme. Die Helmdecken auf Siegeln und Malereien zeigen diese Form von c. 1370—1390.

[2] Der Hut des Knappen ist rot, das Kleid schwarz und grün und die Beinbekleidung gelb.

werfende, teilweise vergoldete und ausgezackte Panzerhemd[1]. Die w. rot gestreiften Ärmel sind mit goldenen Schnallen und einer Reihe von Bindenschildchen besetzt, wie der ritterliche Gurt aus weissem Leder, dessen Enden vorn herabhängen. Ein gelbes, zopfartiges Band, wohl zur Befestigung des ledigen Helmes steht steif nach hinten ab[2]. Vor dem Herzog, auf grünem Rasen, ist das volle Wappen mit gekröntem Helm und Pfauenschweif, darüber der Streithelm mit wehenden Bändern (Fig. 37). Der folgende Ritter, Freiherr Hans von Ochsenstein trägt dieselbe Tracht, einen über die Schulter reichenden Panzerkragen und den Helm mit aufgeschlagenem Visier (Tafel VII). Über die linke Achsel gelehnt das viermal quergeteilte r. w. Panner von Ochsenstein, mit langem, roten Schwenkel. Dem Peter von Cly, Herrn zu Goldenfels, der mit seinem Diener von Hansen Rot im Sempachersee auf der Flucht ertränkt wurde, hat Gyger das Wappen der Grafen von Cleve gegeben, wohl in direkter Anlehnung an die Wappen in der Schlachtkapelle. In buntem Durcheinander bringt der Maler Elsässer Ritterschaft die Grafen von Baden-Hochberg, Walraff von Tierstein und 28 Räte des Herzogs. Die Darstellung ist stets die gleiche, mit wenigen Variationen in der Kleidung. Die Mehrzahl der Ritter trägt den Waffenrock, der mit dem Schildbilde, mit dem Kleinot oder in den Wappenfarben gestreift ist, einzelne wie der Graf Walraff von Tierstein, Herr zu Pfeffingen und Ulrich von Büttikon haben rote Röcke mit reicher Verzierung von aufgenähten Schmuckstücken, Rosetten, Spangen, Mantelhaften etc. Nur wenige tragen das Panzerhemd ohne Überkleid, wie z. B. Burkhart Gessler, oder den mit Schuppen besetzten Waffenrock. Den Helm mit Kleinot über den Rücken gehängt und den Kopf nur mit der Panzerhaube bekleidet tragen Werlin v. Rottberg, Hetzel v. Mörsburg (Tafel VII), Niklaus v. Mülinen und Hans Zorn, genannt der Grimm von Zürich[3]. Herr Heinrich Kell, der Grafschaft Tirol Pannerträger, ist mit der kleinen Standarte abgebildet, die in Feindeshand fiel. Zu Häupten einzelner Ritter sind die Gesellschaftsabzeichen gemalt, so „der weisse Bracke“ bei Albrecht v. Hohenrechberg, „die Krone“, Rittergesellschaft an der Etsch bei Grünenberg und Schlandersberg, „der Fisch“ bei den Schellenberg, Ems, End, Eptingen und Griffenstein und „der Falken“[5]

[1] Eine Abbildung des Panzerhemdes, unten ausgezackt und teilweise vergoldet, auf der Brust mit den kleinen emaillierten Bindenschildchen besetzt, befindet sich in der Geschichte der Feer von Luzern. Ludwig Feer, der an der Sempacherschlacht teilgenommen, erhielt des Herzogs Panzerhemd als Auszeichnung für seine bezeugte Tapferkeit.

[2] Es ist schon mehrfach versucht worden, den gelben Riemen als Abzeichen des ritterlichen Ordens vom Zopfe zu erklären, der von den österreichischen Herzogen verliehen wurde. Da aber der Orden erst [illegible] gestiftet wurde („Orden vom Zopfe, von der Locke“[4]), so ist es [illegible] Ritter ihn im folgenden Jahre erhalten hatten. Vgl. darüber [illegible] der Kaiserl. Kgl. Erzhauser etc. 1668.

[3] [illegible] Helm [illegible] der ledige Schild vor dem knieenden Ritter.

[4] [illegible] Niederschwaben oder zum Bracken und Kranz [illegible]

[5] [illegible] Rittergesellschaften vom Fisch, genannt Sewer und vom Falken, genannt [illegible] vereinigten sich erst 1484 zu einer Gesellschaft unter St. Jörgen [illegible]

bei den beiden Herren von Mülinen. Auffallend ist auch die grosse Verschiedenheit der Helmkleinote bei der Elsässer- und Baslerritterschaft, so führen die Sneylin deren fünf, die Ratsamhausen drei, die Eptingen vier, die Vitztum und Heudorf je drei Varianten zum selben Schilde. Das der knieenden Figur vorgestellte Wappen besteht aus einem aufrechten, unten halbkreisförmig abgerundeten Schilde, darauf in der Mitte der seitwärts gedrehte Stechhelm mit breitem Maul und hochgezogenen Schultern, von Stahlfarbe oder vergoldet, mit gedrehten Schnüren und andern Zuthaten verziert. Vereinzelt sind auch plumpe Kübelhelme von länglicher Form mit kurzem Augenausschnitte angebracht. (Fig. 35).

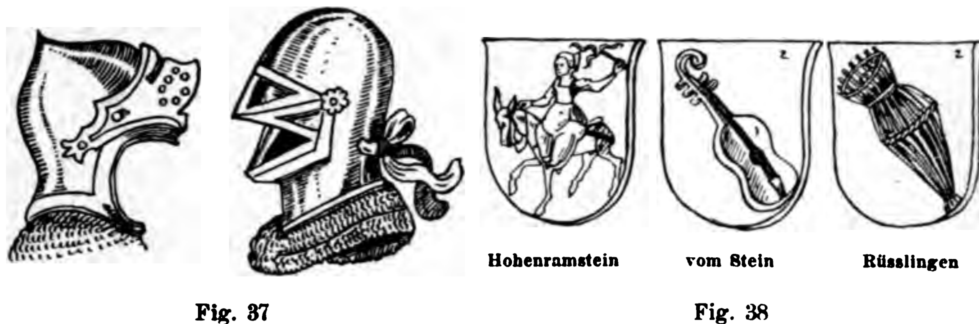


Fig. 37 Fig. 38

Da in der Sempacher Schlachtkapelle nur die Wappen mit Helm und Kleinot an die Wand gemalt sind [1], so haben wir das Original Cysats in Königsfelden zu suchen, wo heute noch in der sog. Agneszelle einzelne Gestalten der knieenden Ritter an den Wänden zu sehen sind [2]. Der Stil deutet auf die Mitte des 15. Jahrhunderts, die Fresken dürften deshalb beim Bau einer Gedächtniskapelle entstanden sein. Kräftige Zeichnung mit starken, schwarzen Konturen, ausdrucksvolle Gesichter, sorgfältige Behandlung der Kleidung, der Wappen und Ritterzeichen lassen auf einen guten Künstler schliessen, und legen die Vermutung nahe, dass die Ausschmückung der Kapelle auf Befehl des herzoglichen Hauses geschah. Pusikan [3] hat in seiner Schrift über die Gefallenen bei Sempach eine Reihe von Unrichtigkeiten des Cysatschen Verzeichnisses nachgewiesen, dadurch aber dem kulturhistorischen Werte dieses Dokumentes keinen Eintrag gethan.

Mitten in den ritterlichen Reihen zählen zwei Doppelseiten die gefallenen Mannschaften der Städte auf und des Welschlandes, jeweils unter dem betreffenden Wappenschilde. Burgund, Nüwenburg am Ryn, Rynfelden, Arberg, Lenzburg, Basel, Zoffingen, Arow und die drei Panner von Habs-

[1] Abbildung der Malereien und Wappen in der Schlachtkappelle zu Sempach, Luzern 1826 mit Illustrationen.

[2] Vor den knieenden Gestalten der aufrechte, spitzförmige Schild, zu Häupten das Ritterzeichen und darüber der zimierte Helm. Neben den Figuren in schwarzer gotischer Minuskelschrift die Namen. In der Kirche hängt eine bemalte Holztafel mit der gleichen Darstellung, vom Jahre 1692.

[3] Pusikan. Die Helden von Sempach, Zürich 1886.

burg, Mellingen und Schaffhausen, viereckig mit roten Schwenkeln, welche in der Schlacht verloren giengen.

Das Cysatsche Wappenbuch ist mehrfach kopiert worden und die Wappenserie der Sempacher Ritter bildet eine eigene Gruppe unter den Schweizer Wappenbüchern[1]; wenige geben die Bildnisse wieder, die meisten begnügen sich mit dem Porträt Leopolds und geben nur die Wappen der Übrigen mit Schild und Helm.

Die zweite Serie des Cysatschen Werkes umfasst „die wappen dess Adels „und der Herrschafften, so Stiffter und Gutthätter gsin dess würdigen Gots„huses zu S. Urban Im Bonwald oder sonst Ire begreptnussen daselbst gehept. „Sind in dem Crützgang daselbs gemalet". Der Stadtschreiber hat die Kopie eigenhändig anno 1584 angefertigt und den Wappen historische Notizen beigefügt, die er in andern „geschriften und gedechtnussen" gefunden. Die 118 einfachen, aufrechten Schilde stammen wahrscheinlich von einer Gutthätertafel, deren Standort im Kreuzgange des Klosters war (Fig. 38). Die Namen der Geschlechter sind: Büttikon, Iffenthal, Lutternow, Sumiswald, Torberg, Wallterschwil, Senn, Arwangen, Mettstetten, Hohen Ramstein, am Ort von Hasenburg, Hagberg, Kempten, Täschli, Eptingen, Pfaffnach, Trostberg, Liebegk, Truchsässen von Froburg, Winterberg, Ergsingen, Hallten, Inggwil, Orburg, Kerro, Schenikon (Schenck), Reittnow, Reittnower v. Eschentz, Vorkilch, Baldwyl, Lotzwyl, Messon, Öntz, Vischenbach, Lauffen, Seeberg, Wangen, Burgenstein, Hohe Orten, ? Haltlingen, Bubendorff, Hegendorf, Teillingen, Uffhusen, Schlierbach, Kienberg, Stein, Sursee, Kallnach, Herchenstein, Rinauw, Sempach, Grimmenstein, Seeberg, Gransson, Mowensee, Wessenburg, Sarnouw, Elsass, Rust, Rapperswyl, Bottenstein, Curtalrein, Friesenberg, Hächlingen, Stettenberg, Gelltendingen, Marcken oder Wangen, Mutzwyl, Gryffensee, Chrouchtal, Gösskon, Wart, Ortenfels, Wintznow, Zimickon, Torberg, Guttenburg, Grimsslen, Savenwyl, Fridow, Rüsslingen, Bärenstoss, Baden, Rogglis-wyl, Vom Stein, Grünenberg (zweimal), Wädischwyl, Egoltzwyl, Rudiswil, Wyl, Soppensee, Egoltzwyl, das andere, Rubisswyl, Ruod, Wartenfelss, Bubenberg, Schwertschwend, Roggwyl, Utzingen, Kiene, Langenstein, Kyburg, Palm, Kapfenberg, Froburg, Arberg, Rüsegk, Yberg, Bächburg, Affholltern, Arburg, Wollhusen, Strassberg, Nydau, Rüthi.

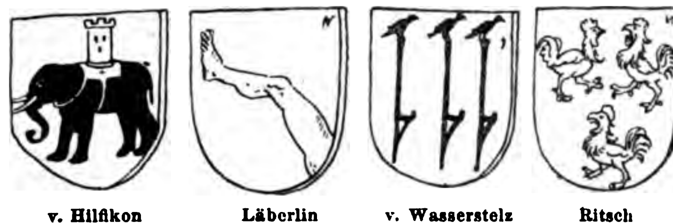
Die Form der Schilde und Schildbilder deutet auf eine Wappenfolge des 15. Jahrhunderts und kann in keinem Falle auf die aus dem 13. Jahrhundert stammenden Wappenbacksteine von St. Urban[2] bezogen werden.

---

[1] Eine ausgezeichnete alte Kopie ist in luzernischem Privatbesitz mit Abbildung der Portraits, eine nur mit den Schilden auf der Zürcher Stadtbibliothek.

[2] Das Kloster St. Urban war berühmt durch seine Backsteinfabrikation, mit der es den benachbarten Burgherrn das Baumaterial lieferte. Vgl. Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst, p. 112 u. ff.

Breite, bauchige Spitzschilde zeigt die nächste Folge, 249 Wappen „findt man Im Schloss Hillfickon[1] Im Ärgöw verzeichnet" (Fig. 39). Beinahe der gesamte Adel des Aargaus und der angrenzenden Gebiete von Zürich, Bern, Luzern, Solothurn und bis hinab nach Freiburg und ins Welschland ist vertreten, aber die Wappen stimmen nicht immer überein mit der bekannten Form, besonders in den Tinkturen. Die Zeichnung gibt die Wappen in einfachen, kräftigen Umrissen, die Bemalung geschieht mit dickem Auftrag von Wasserfarbe und einem Schattenton. Die Serie beginnt mit dem Schilde von Hilfikon in w. ein sch. stehender Elefant mit rotem Turme auf dem Rücken. Die Truch-



v. Hilfikon Läberlin v. Wasserstelz Ritsch

Fig. 39

sässen von Rapperschwyl[2] führen in g. einen sch. stehenden Leu mit übergeschlagenem Schweif, die Freiherrn von Ergöw (Aargau?) in g. eine w. zottige Bärentatze, aus dem linken Obereck wachsend, die Läberlin, Stifter des Franziskanerklosters zu Solothurn in r. ein w. nacktes Bein, aus dem Schildfusse heraufwachsend, von Wasserstelz, in g. drei aufrechte Stelzen, auf deren jeder ein sch. Vogel sitzt. Den Schluss bilden Wappen von thurgauischen und schwäbischen Geschlechtern, eine sonderbare Zusammenstellung, deren Entstehung nicht leicht zu deuten ist.

Unzweifelhaft den Charakter des 14. Jahrhunderts tragen die drei folgenden Wappenschilde, „abzeichnet zu Bar[3] und Rütti A° 1597", drei nach vorn geneigte Spitzschilde, Nr. 1 in bl. ein g. Querbalken mit g. Stern darüber, Nr. 3 schräg links geteilt sch. w. mit aufrechtem, springendem Bock in verwechselten Tinkturen. Das zweite, mit Kübelhelm und Kleinot soll der Beischrift zufolge sich auf Herrn Albrecht v. Hünenberg, Ritter, 1293 beziehen. (Zwei auswärts gedrehte w. Einhornköpfe in bl., C: wachsender g. Schwan mit r. Halsband, Fig. 40).

Der Maler hat den ursprünglichen Stil der Wappen in der Kopie mehr oder minder gewahrt, so gut es eben zu jener Zeit möglich war, und besonders die Helm- und Schildformen getreulich, aber ohne Verständnis abgebildet. Die

---

[1] Das Schloss Hilfikon in der Pfarrei Vilmergen. Gerichtsherren waren daselbst die Edeln von Eschenz, das Kloster Einsiedeln, die zur Gilgen von Luzern —1629, die Lusser, die Zweyer von Evebach, Uri (1644—1743), Tschudi von Flums, 1750 die von Roth zu Emmenholz.

[2] Rudolf, Truchsess und Vogt zu Rapperswil führt 1336 dieses Wappen.

[3] Wohl Baar im Kanton Zug und Rütti im Kanton Aargau (Reusswinkel), wo die Hünaberg begütert waren.

nächstfolgende Serie, die Wappen aus dem Turme von Erstfelden sind ohne Zweifel am genauesten abgerissen und ausgemalt worden, indem der kunsthistorisch veranlagte Stadtschreiber die Wichtigkeit dieser uralten Malerei zu zu schätzen verstand und wohl dem Maler eingeschärft hatte, mit peinlicher Genauigkeit ans Werk zu gehen. Diese Wappen bilden den interessantesten Teil des Buches, nicht allein durch das Alter der Entstehung, sondern durch die merkwürdige Vereinigung von Helm und Schild des höchsten einheimischen

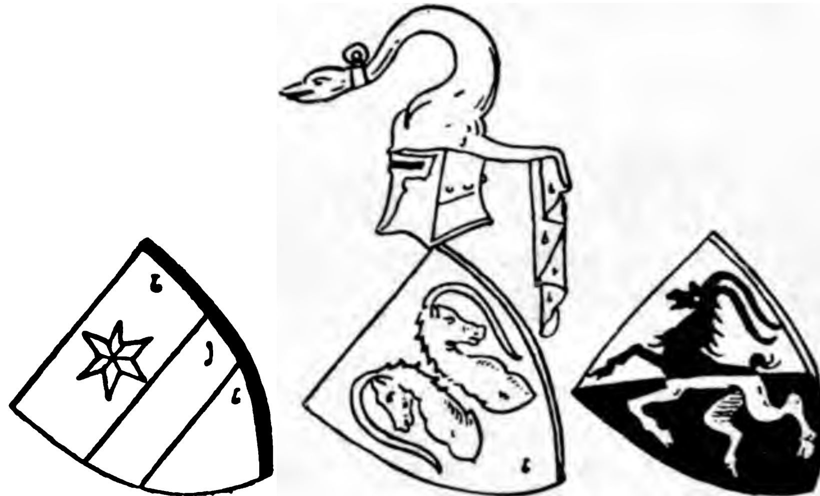


Fig. 40

und fremden Adels mit denen der einfachen ritterlichen Nachbarn des Ritterturmes. Wer immer der Besitzer des Turmes zu Erstfelden war, ob Graf Wernher von Honberg, Heinrichs VII. Feldhauptmann oder ein Freiherr von Attinghusen, fällt hier ausser Betracht, aber wir hoffen, in einer späteren Arbeit darauf zurückzukommen[1]. Auf $3^1/_2$ Doppelseiten (je 12) sind die Wappen angebracht, je zwei gegeneinander geneigte Spitzschilde, auf dem hintern Obereck der kurze Kübelhelm mit engem, langem Augenschlitz, aufgesetztem, an den Enden verziertem Nasenband (Nasale) und Luftlöchern. Ein kurzes, hinten geradlinig abgeschnittenes Helmtuch bildet einen knapp anliegenden Überzug, ähnlich wie in der Zürcher Wappenrolle. Das hohe Alter der Wappen, die schon zu Cysats Zeiten verblichen waren, geht auch aus den einfach geformten Kleinoten hervor, von normaler Grösse. Die Figuren erinnern in strenger Steifheit an den frühgotischen Stil, mit Ausnahme der Vierfüssler, Löwen, Wolf, Einhorn, Bock etc., denen der Kopist durch lebhaftere Bewegung eine Verbesserung angedeihen lassen wollte. Aus einer Notiz Rusconis[2] wäre zu schliessen, dass die Namen

[1] Herr Dr. v. Liebenau sieht in dieser Folge die Kopie einer alten Wappenrolle, die vielleicht mit andern Schriften im Kirchturme zu Erstfeld aufbewahrt wurde und aus einer Beute herstammte.

[2] Manuskriptwappenbuch auf der Luzerner Bürgerbibliothek (2 Bände).

der Träger neben den einzelnen Wappen angebracht gewesen seien, ein Anhaltspunkt mehr dafür, dass die Folge in direkter Anknüpfung an ein geschichtliches Ereignis entstanden ist, oder aber nur einer Wappenrolle angehört hat. Bei Cysat sind im ganzen 78 Wappen abgebildet, bei Tschudi [1], der nicht an Ort und Stelle seine Studien machte, noch einige mehr. Paarweise zu einem Ganzen vereinigt gruppieren sie sich nach Stand und Ort, den Fürsten sind Fürsten, den Grafen wieder Grafen, und zwar womöglich aus derselben Gegend gegenüber gestellt. Da die genaue Beschreibung der Wappen an anderer Stelle zu finden ist [2], begnügen wir uns mit der paarweisen Aufzählung der Namen und der Blasonnierung der Unbekannten.



Fig. 41 (Nos 7 u. 8)

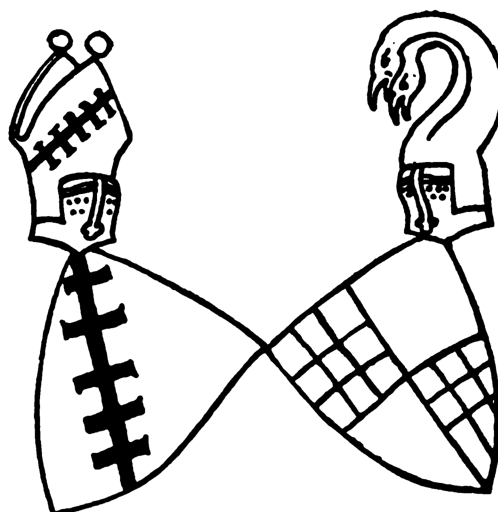


Fig. 42 (Nos 13 u. 14)

1. Ungarn [3].
2. Bretagne [4]. (?)
3. Österreich.
4. Bayern.
5. in w. auf r. Schrägbalken ein aufwärts schreitender w. Leu. C: r. gekleideter wachsender Mann mit zum Schlage ausholendem Schwert.
6. gespalten von halbem r. Adler in w. und von 6 × w. bl. quergeteilt. C: w. Spitzhut mit 3 Lindenblättern auf der übergeschlagenen Krempe. (Grafen von Rotenburg) [5].

---

[1] Das Original liegt auf der Stiftsbibliothek St. Gallen, eine alte Kopie auf der Stadtbibliothek Zürich.

[2] H. Zeller-Werdmüller. Denkmäler aus der Feudalzeit im Lande Uri, Zürich 1884.

[3] Wahrscheinlich ein Titularkönig aus dem Hause Anjou, 1290—1382.

[4] Das Wappen der Herzöge von Bretagne war seit 1213 geschacht bl. g. mit Hermelinfreiquartier, seitdem die Linie des französischen Königshauses Dreuz die Herrschaft ererbt hatte. Die Abweichung des Wappens scheint mir nicht dagegen zu sprechen, vgl. Ganz, G. d. h. K., pag. 169.

[5] Rusconi teilt dieses Wappen den Grafen von Rotenburg im Luzernergebiet zu.

[illegible] Krone [illegible]

[illegible] oder [illegible]

[illegible] oder [illegible]

[illegible] oder [illegible]

[illegible] oder eine andere Linie des französischen Königshauses.

[illegible] Linie der [illegible] Burgund.

[illegible]

[illegible] Blumen.

[illegible] Elsass.

[illegible]

[illegible] Bern.

[illegible] Blumen.

[illegible] Elsass.

[illegible]

[illegible] Bern.

[illegible]

[illegible] eine Einzelheiten [illegible]

21. Räzüns[1], Freie. Rätien.
22. Ochsenstein. Freie. Elsass.
23. Wolhusen oder Rotenburg. Freie. (Luzern).
24. Attinghusen. (Freie.) Uri.
25. Blankenburg. Freie. Bern (oder Sumpelen).
26. Torberg. Freie. Bern.
27. Rinach (Aargau, Basel).
28. Orsens. (Bistum Basel).
29. Eptingen? (Basel).
30. Schaler. (Basel).
31. Meier v. Erstfelden. Uri.
32. Silinen? Uri.

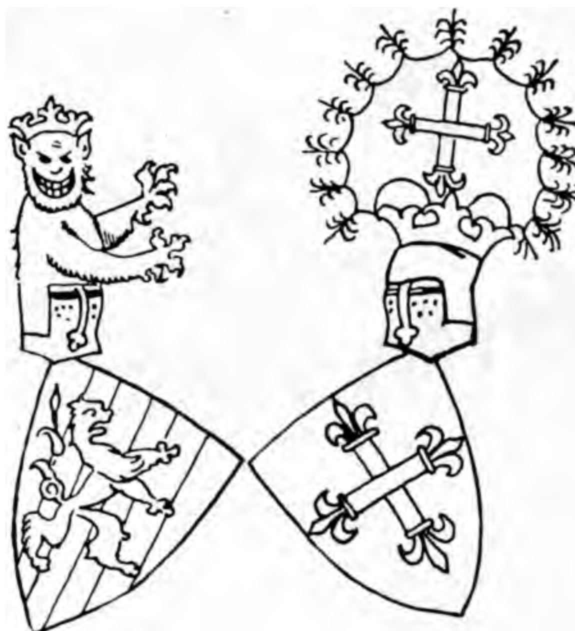


Fig. 44 (Nos 43 u. 44).

33. in bl. w. Adler. C: auf fächerförmigem mit Federbücheln bestecktem, blauem Schirmbrett ein w. Doppeladler.
34. in r. ein w. und sch. gevierter Sechsberg. (3, 2, 1). C: gevierter Sechsberg. [v. Örstfelden!?]
35. Arburg, Freie. (Aargau).
36. Landenberg[2]. (Zürich).
37. Hasenburg. (Freie). Bistum Basel.
38. Tegerfelden? in r. ein w. Herzschild. w. Büffelhörner mit je drei gr. Quasten besteckt.
39. Das römische Reich[3].
40. Frankreich[4].

[1] Räzüns. Das Wappen erscheint mit derselben Helmzierde auf den Wandmalereien in der St. Georgskapelle bei Räzüns, 14. Jahrhundert.

[2] Das Helmkleinot, w. Ring, r. gefüllt, mit Hahnenfederbüschel besteckt, erscheint in ähnlicher Form als besteckte Kugel auf zwei Siegeln des Marschalls Hermann IV. von Landenberg-Greiffensee, 1319, 1344. Vgl. Heraldisches Archiv, 1899, 1.

[3] Im Héraut de Gelre ca. 1340 erscheint ebenfalls ein stehender Vogel als Kleinot des römischen Reiches.

[4] Der Engel ist zumeist als Schildhalter des königlichen Wappens verwendet.

41. Flandern?[1]

42. Savoyen.

43. Balm? Freie. Aargau[2], in 6×bl. w. gespaltenem Schild ein r. Leu. C: gekrönter bl. Leu wachsend.

44. Schnabelburg? Freie. Zürich. in r. ein w. Lilienkreuz. C: Schirmbrett, fächerförmig, mit Büscheln besteckt und Schildbild.



Fig. 45 (Nos 65 u. 66).



Fig. 46 (Nos 73 u. 74).

45. Homberg[3]. Grafen. (Sisgau, Rapperswil).

46. Nidau. Grafen. Bern.

47. Habsburg?[4] in w. r. Leu. C: wachsender r. Leu.

48. Neuenburg. Grafen.

49. Saarbrücken. Grafen.

50. gespalten von w. mit r. Balkenkreuz und von bl. mit w. Pfahl. C: Krone, rote Inful mit Pfauenwedel.

51. Oettingen. Grafen.

52. Rhein- und Wildgraf[5].

53. Arburg. Grafen.

54. Tierstein. Grafen.

---

[1] Johann I., Herzog von Brabant, führt seit 1283 Brabant geviertet mit Limburg (in w. r. Leu) und als Zimier den Drachen. Ebenfalls den Löwenschild und den Drachen als Kleinot führen Ludwig, des Grafen Robert von Flandern ältester Sohn und Graf Robert von Flandern selbst, 1305—1322.

[2] Als letztes Entstehungsdatum muss das Jahr 1310 gelten, da die Wappen der beiden Königsmörder Balm und Eschenbach nicht unter den Edeln aufgeführt worden wären.

[3] Die Grafen von Homberg haben als Kleinot nicht die angestammte Inful, sondern die zwei Schwanenhälse der Grafen von Rapperswil, deren Erbe sie durch ihre Mutter Eilsabeth v. R. geworden, 1303 im Siegel.

[4] Im Donau-Eschinger Wappenbuch ist das Kleinot ebenfalls nur ein wachsender Leu ohne Pfauenfeder-Besteckung.

[5] Zwei Fische im kreuzbesäeten Felde führen die Grafen von Ober-Salm, g. in r.

55. **Montfort**[1]. Grafen.
56. **Lichtenberg**. Freie. (Elsass).
57. **Kyburg**. Grafen. (Burgdorf).
58. **Greyerz**. Grafen. (Freiburg).
59. **Rappoltstein**. Freie. Elsass.
60. **de Pont en Oyo**. Freie. (Freiburg).
61. **Attinghusen**. Freie. (Uri).
62. **Rüssegg**. Freie. Luzern.
63. **Mosheim zu Wikon**. (Luzern).
64. **zen Turn**. (Luzern und Uri).
65. **Münch**. (Basel).
66. **Marschalk**. (Basel).
67. **Hunwil**. (Luzern).
68. **Littau**. (Luzern).
69. **Malters**. (Luzern).
70. **Wolfenschiess**. Nidwalden.
71. in bl. ein sch. Adler. C: wachsende w. Jungfrau mit einer Kugel in den Händen.
72. **Ramstein**. Freie. Basel.
73. **Grandson**. Freie. Waadt.
74. **Glane**. Freie. Freiburg.
75. **Göskon**. Freie. (Solothurn).
76. in bl. w. Adler. C: w. Adlerhals.
77. **Dauphin du Viennois**. (Provence). Delphin im kreuzbesäeten Felde. C: in dem Helm beissender Delphin.
78. in w. zwischen zwei r. Querbalken fünf „Merlettes" von r. (2, 2, 1). C: w. Bracke sitzend, ein Krönchen um den Hals.

Im Gottshus Wettingen[2] hat Cysat anno 1594 die Wappen des Stifters, des Grafen Heinrich zu **Rapperswyl** genannt Wandelberg, seiner Vettern und die der Grafen von **Habsburg**, abgerissen. Spitzschilde und Kübelhelm auf dem Mittelwappen. Ferner die ziegelförmigen Schilde der Wettinger Benefaktorentafel, welche noch heute im Kreuzgang des Klosters aufbewahrt wird.

Aus dem Gottshuss Hoherein[3] (Hohenrein) giebt er eine Reihe von 37 Schilden, wahrscheinlich von Gutthätern der Kirche herrührend.

Wiederum eine interessante Folge von Vollwappen, gesenkter Spitzschild mit klotzigem Kübelhelm auf dem Obereck, steifer, einfacher Helmdecke, hat er im Jahre 1593 in dem Schlosse zu Baldegk[4] abgemalt. Die Wappen von Liebegk, Küsnach und Baldegk stehen voran und erlauben vielleicht einen Schluss auf die Entstehungszeit der Malerei[5]. (Fig. 47). Sie verrät den Charakter des

---

[1] Graf Rudolf von Montfort-Feldkirch (1255—95) erscheint auf einem Reitersiegel von 1293 mit dem angestammten Schilde (dreilappige Kirchenfahne) und einem mit Federn besteckten Schirmbrette auf dem Helm. Dasselbe Wappen in der Z. W.-Rolle. No. 129.

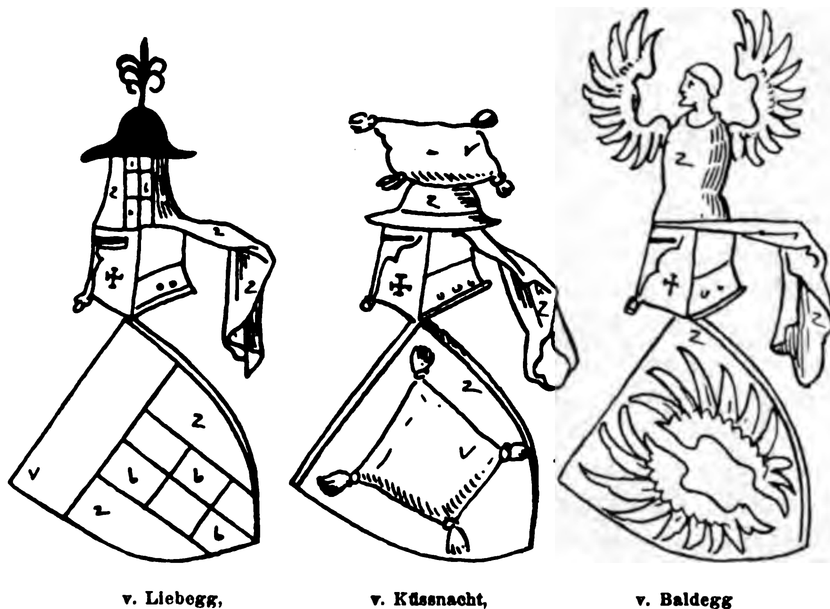
[2] Das Kloster Wettingen bei Baden, eine Zisterzienserabtei wurde von den Grafen von Rapperswil gestiftet und barg die Begräbnisse der Grafen von Kyburg (in der Marienkapelle), der Grafen von Habsburg-Lauffenburg (in der Kirche) und der Grafen von Rapperswil und ihrer Sippe (im Kapitelsaale).

[3] Hohenrein. Neben der Kirche befand sich daselbst eine Komturei des Johanniter-Ordens, so dass sich die Wappen auf Mitglieder des Ordens oder vielleicht auf die Folge der Komturen beziehen könnte.

[4] Schloss Baldeck in der Grafschaft Rotenburg im Luzerner Gebiet soll 1386 zerstört und wieder aufgebaut worden sein. 1443 von den Bernern erobert, ging es für die Herren von Baldegg 1460 gänzlich verloren.

[5] Hermann v. Baldegg schloss 1410 einen Schirmsvertrag mit den österreichischen Städten und Edelleuten in dem Thur-, Aar-, und Hegau, am Rhein und Schwarzwald. Vielleicht hat die Malerei darauf Bezug?

14. Jahrhunderts, wenn wir von der Möglichkeit absehen, dass der Kopist, vielleicht durch die Erstfelderwappen angesteckt, archaisiert hat. Typisch sind die Wappen der Schnyder zu Luzern (in bl. w. Schere), Stifter zu Rathausen, der Rudenz oder zem Turn (in g. ein sch. Turm, C: Spitzhut mit drei sch. Kugeln). Landenberg mit dem Kleinot des Marschalls zu Greiffensee, (auf r. Hut w. Kugel mit Hahnenfederbusch). Im ganzen 72 Stück in etwas süsslicher, eleganter Zeichnung. Daran anschliessend im selben Stile 11 Wappen „kommend von Rappersswyl“ [1]: v. Rümlang, v. Wessenberg b./Baden, v. Kerkerkorn (in g. ein bl. Linksobereck. C: g. blauköpfiger Geck), von Iberg, von Habsburg, Grafen, v. Brunegk, v. Wartenfels, v. Küngstein. (C: r. Bischofsmütze mit g. achtstrahligem Stern), v. Biberstein, v. Küsnacht (mit w. Stern auf dem r. Kissen), v. Wasserstelz. (Fig. 48).



v. Liebegg, v. Küssnacht, v. Baldegg

Fig. 47

Alle nachfolgenden Einträge sind im Stile des 14. Jahrhunderts gehalten, fast durchwegs Spitzschilde und Kübelhelme mit steifen, drapierten Helmtüchern. Zwei Wappen aus dem Kloster Engelberg zeigen besonders altertümliche Form, hohe, schwere Helme und lang herabwallende Decken, während die vereinten Schilde des Abtes von Einsiedeln (in w. zwei sch. Raben), wahrscheinlich des Franz von Rechberg, deutlich die Mitte des 15. Jahrhunderts verraten (1451—52) [2]. Über dem ersten Wappen steht „Herr Heinrich Schrutan (von (Winkelried) Ritter, zu Engelberg begraben“, 1293, das andere ist ohne

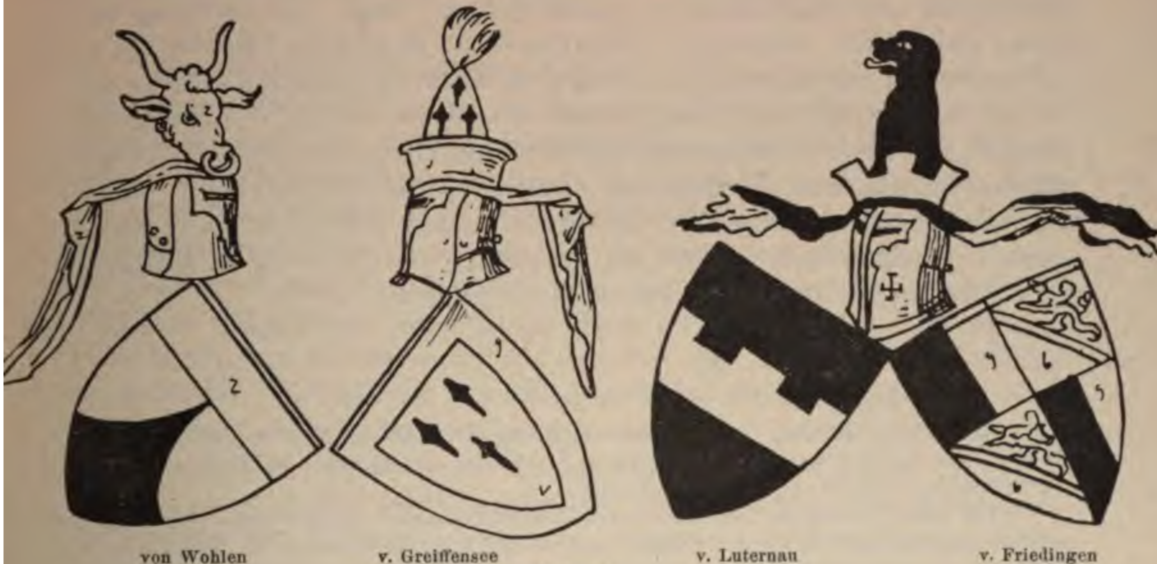
[1] Wohl aus dem Schlosse oder aus dem «Hungerhaus» zu Rapperswil.

[2] Das Wappen könnte sich ebenfalls auf den zweitfolgenden Abt beziehen, Konrad III. von Hohen-Rechberg. 1481—1526. Vergl. Abb. Durrer, Statistik von Unterwalden.

Namen (in r. ein w. Leu). Wiederum paarweise zusammengestellt giebt Cysat den heraldischen Schmuck der Kirche zu Ettiswyl[1], v. Wollen und Gryffensee (Fig. 49) im Sargans, von Heidegk und von Businge, mit schweren, breiten Helmen, ferner von Diessbach zu Bern, eine Alliance von Luternow-v. Frydingen[2], (Fig. 49) gegeneinander geneigte Schilde, darüber in der Mitte einen Helm mit beidseitig fliegenden Decken und dem Kleinot der Lutternau, ferner fünf geneigte Spitzschilde ohne Namen[3]. Als letztes der Schild von Burgdorf, gespalten w. r. mit g. Schildesrand, „ist zu Hochdorff abzeichnet". Wahrscheinlich aus der Kirche von Russwyl[4] stammen die Vollwappen der Freiherrn von Wollhusen (in g. eine zweitürmige r. Burg, C: roter Hut mit Hermelinkrempe und Pfauenwedel), der Truchsessen von Wollhusen (in r. eine w. kurze Trinkschale, C: wagrecht gelegter



v. Wartenfels
Fig. 48



von Wohlen v. Greiffensee v. Luternau v. Friedingen
Fig. 49

[1] Ettiswil im Amt Willisau gelegen. Anno 1447 ist daselbst eine schöne Kapelle erbaut worden, zum Andenken an ein Hostienwunder.

[2] Die von Lutternau waren Herren zu Ettiswil und das Alliancewappen kann sich nur auf Hans Ulrich v. Lutternau beziehen, der mit Ursula von Friedingen zu Hohen Krayen verheiratet war. Mitte des 15. Jahrhunderts.

[3] Rusconi hat die Wappen erklärt wie folgt: 1) unbekannt (in w. aus r. Dreiberg ein sch. halber Leu); 2) Staffelbach; 3) Ringelotten; 4) von Saal; 5) von Helffenstein, das alt.

[4] Der Flecken und die Herrschaft Russwil gehörte den Freiherrn von Wolhusen, welche die Vogtei an Österreich verkauften. Nach dem Sempacherkrieg kam sie an Luzern, das schon 1393 einen Landvogt einsetzte.



Truchsess v. Wolhusen

Fig. 30

Doppelbecher mit Hahnenbusch (Fig. 30) und der Freiherrn von Liechtenberg[1] **in w. drei grüne Blätter (2. 1). C: Krone mit Pfauenwedel).**

Aus S. Wolfgang[2] **im Zugergebiet sind zwei Wappen: dem ersten, unbekannten steht das Abzeichen des Cyprischen Schwertordens oder Katharina v. Sinai zur Seite, dem zweiten v. Bubenberg, ein Waldweiblein mit des Geschlechtes Fahne. (Fig. 31).**

Die letzte grosse Folge aus dem Schlosse Büron[3] **im Luzernischen umfasst 87 Wappen und beginnt mit dem Allianzwappen des Schlossherrn, Rudolfs von Aarburg**[4]**, Freyherrn zu Büren und einer Freifrau von Hewen. Unmittelbar darauf folgt das zweihelmige Wappen der Freiherrn v. Wolhusen mit abweichender, abgerundeter Schildform. Aus den Übrigen, zumeist Wappen des Adels aus dem Zürichgau, dem Thurgau, Rheinthal, St. Gallen, Konstanz, Schaffhausen und Hegau seien nur einige erwähnt, welche eine Datierung des Zyclus ermöglichen. Möttelin v. Rappenstein**[5] **zu Pfyn im Thurgöw, in g. auf r. Dreiberg ein sch. Rabe; Peyerer v. Hyneck im Rynthal, in g. ein sch. wachsender Bär mit r. Zunge; die Muntprat v. Spiegelberg im Thurgau, Vogelweider**[6] **zu St. Gallen (in w. ein bl. Schräglinksbalken, belegt mit drei gr. Sternen; C: Geck mit Schildbild); von Rigensberg, Frye, Ankenrütter**[7] **by Ravenspurg, wonhaft zu Luzern 1560 (in w. ein r. Handschuh; C: r. Handschuh zwischen sch. Doppelflug), von Hinwil**[8] **zu Elgkow by Wintertur und von Schönau im Zürich gebuech.**

---

aus dem Elsass.

[2] St. Wolfgang bei Zug 1473 wurde eine Kirche an Stelle der Kapelle gebaut, welche auf dem Orte errichtet war, wo das Treffen an der Halden stattgefunden hatte. Von Adrian von Bubenberg (1424/35—1479), Heiliggrabritter.

[3] Das Schloss Büron im Luzerner Gebiet kam [illegible] durch [illegible] v. Wolhusen an ihren Gatten Ludwig I. von Spitzenberg, hier von Aarburg. 1374 starb er zu Büren. Später ging ein Teil an die Grafen von Aarburg, welche ihn 1407 an Luzern verkauften.

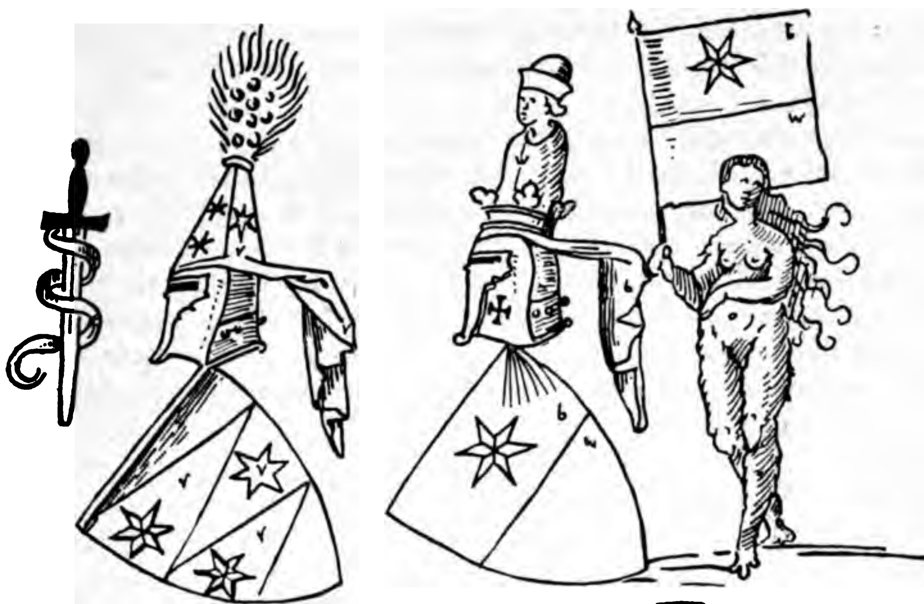
[4] Rudolf I. von Aarburg (1380—1409), Sohn Ludwigs I. und der [illegible] v. Wolhusen, [illegible] zu Büren, verheiratet 1380 mit Benedicta von Hewen, Tochter des Edeln Rudolf von Hewen. Sie starb 1394.

[5] Da die Möttelin v. Rappenstein erst 1480 in Besitz der Herrschaft Pfyn gelangten, so ist es möglich, dass die Bezeichnung zu Pfyn nur [illegible] [illegible] [illegible]. Das Wappen könnte auch schon auf Rudolf Möttelin den älteren [illegible], der [illegible] Bürger in Luzern war.

[6] [illegible] Vogelweider, Bürgermeister der Stadt St. Gallen, † 1491.

[7] Die Ankenrütter kamen [illegible] 1540 nach Luzern und wurden 1560 Bürger [illegible].

[8] Auf Elgg sassen die von Hinwil seit 1442. [illegible] von Hinwil verkaufte das Schloss [illegible] an den [illegible] [illegible] von Zürich.



Zörnly (n. Wappenbuch von 1530)? v. Bubenberg

Fig. 51

Das stattliche Werk beschliesst Cysat mit einem bunten Sammelsurium von Wappenzeichnungen, die er „zu Lucern uss allten Instrumente und Brieffsiglen abgerissen" hatte. Es ist auffallend, dass er sich der gotischen Formen bedient und sämtliche Wappen im geneigten Spitzschilde, mit klotzigem Helm und steifer Decke darstellt. Ob er dies mit Rücksicht auf das Alter der ihm als Vorlage dienenden Siegel gethan hat oder aus Freude am archaisieren, können wir nicht entscheiden, aber jedenfalls muss uns diese Thatsache für die verschiedenen frühgotischen Wappenfolgen seiner Bücher vorsichtiger machen, wo keine historischen Anhaltspunkte für eine dem Stil entsprechende Datierung zur Hand sind [1]. Mit wenigen Ausnahmen entbehren die letztgenannten Wappen der Bemalung, aber der Zeichner hat mit ordentlichem Verständnis kopiert und auch nebensächliche Zuthaten, wie die drei Lilien auf der Fahne Graf Hugos I. v. Werdenberg nicht bei Seite gelassen [2]. Dagegen fasst er das Reitersiegel des Diethelm von Wolhusen [3] als neue „vierte" Variante des freiherrlichen Wappens auf und setzt den Ritter samt Pferd und Reiterfahne in den Spitzschild. So ist es auch von späteren Wappenmalern [4] kopiert worden und wie

[1] So wird die Wappenfolge aus dem Schlosse Büron allem Anschein nach erst nach der Mitte des 15. Jahrhunderts entstanden und von dem Maler des Cysatschen Buches willkürlich stilisiert worden sein oder er hat verschiedene Serien unter einen Titel vereinigt.

[2] Dickes Handpapier mit Wasserzeichen: gesp. Schild, rechts Balkenkreuz, links halber Adler. Grösse: 31 × 21 cm. Holzeinband mit Leder überzogen und hübsch verzierten Metallecken; vorn auf dem Deckel mit Deckfarbe der Schild von Luzern.

[3] Abb. Ganz, Gesch. der her. Kunst. Fig. 91, p. 140.

[4] Bei Rusconi, Hans Ulrich Fisch, Stadtbibl. Luzern.

noch so manch anderes Stück als Kuriosum in den meisten Wappenbüchern zu finden. Ein alphabetisches Namensverzeichnis ist hinten im Buche angelegt von derselben Hand, welche die Einträge neben den Wappen und die Titel geschrieben hat.

Fassen wir die Arbeit Cysats zusammen, so müssen wir staunen ob der antiquarischen Liebhaberei und der kritischen Arbeit eines Staatsmannes, aber ebenso über das Entgegenkommen des Luzerner Rates, welcher zu einer Zeit für Forschungen Geld verausgabte, wo der neue Stil, die an Formen überreiche Renaissance die Welt beherrschte und die Werke der Gotik dem Verständnisse entrückt waren. Das Werk birgt eine Fülle von wertvollen Aufschlüssen in sich, sowohl für den Genealogen und Heraldiker, als auch für den Historiker im allgemeinen und es ist zu erhoffen, dass es in Zukunft seinem vollen Werte nach gewürdigt werde.

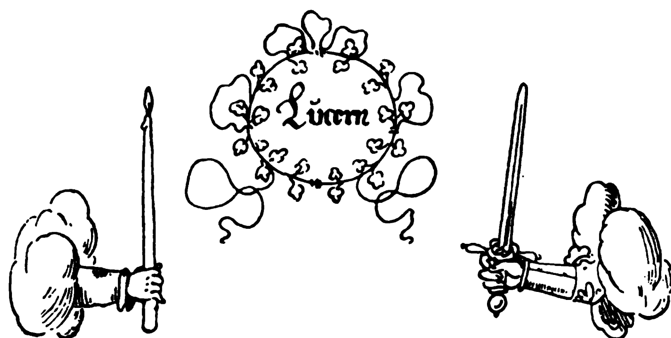


Fig. 52, Titel-Vignette.

In direkter Anlehnung an das grosse Cysatsche Wappenbuch, wohl auch auf des Stadtschreibers Anregung hin, ist ein zweites, kleineres Buch entstanden, mit den Wappen der zeitgenössischen Luzerner Geschlechter. In Breitquartformat enthält es auf 65 Blättern[1] 126 Wappen, von denen jedes einzelne eine Seite ausfüllt. Dem Zeichner sind die Formen ausserordentlich geläufig, die Komposition ohne Vorzeichnung mit der Feder flott aufs Papier geworfen; sicherer, kräftiger Strich und elegante, zierliche Bewegung in der Linie. Er wechselt die heraldischen Formen beständig, neben dem frühgotischen, schweren Spitzschild spätgotische und Renaissanceschilder, neben dem „offenen“ Spangenhelme den altertümlichen Kübelhelm mit Augenschlitz, mit beweglichem Visier oder den Stechhelm. Dass ihm das grosse Wappenbuch vorgelegen hat, lässt sich an verschiedenen Details nachweisen, besonders aber an dem Ibergschen Wappen, wo er die kurze Helmdecke aus dem Erstfelder Turme und den sog. „Zopf“ der Sempacherritter angebracht hat. Die sich ergebenden leeren Zwischenräume zwischen Helm und Schild füllt er sehr geschickt und flott durch „fliegende Schnüre aus, welche der ganzen Komposition einen frischen, künstlerischen

[1] Grösse 14,8 × 18,8. Wasserzeichen: Zweitürmige Burg auf spitzem Sockel, auf dem ein M steht.

Zug verleihen. Überhaupt wird der Maler noch in andern Arbeiten gefunden werden können, so besonders in einzelnen Scheibenrissen auf der Zürcher Stadtbibliothek. Während er bei dem grösseren Werke an die zu kopierenden Vorbilder gebunden war, verfügt er bei der zweiten Arbeit über einen freien Spielraum, den er denn auch mit grosser Abwechslung benutzt hat. Das Titelblatt zeigt in der Mitte den Reichsschild mit struppigem Doppeladler, überdeckt von einer Königskrone mit rotgefütterten Bügeln. Oben an der Seite in grünem Kranze mit roten, fliegenden Schnüren der Name Luzern, rechts aus violetter Wolke ein Arm mit brennender Kerze, links eine gepanzerte Faust mit Schwert; unter dem Reichswappen der geneigte Schild von Luzern, wiederum von Schnüren umflogen (rot in blau), zu Seiten zwei goldene Spangenhelme, rechts mit dem bl. Reichsapfel auf w. Kissen, links mit bl. w. Federbusch aus einer Krone als Kleinot. Helmdecken blau-weiss. Die beiden folgenden Blätter bringen die Wappen der einstigen weltlichen und geistlichen Herren der Stadt (p. 1), den Schild des Klosters Murbach in hübscher Renaissancekartouche mit bekrönendem, geflügeltem Engelskopf. (W: in w. ein sch. Hund mit r. Halsband), darüber rote, blau ausgeschlagene Inful mit seitlich durchgestecktem, elegantem Pedum. (p. 2). „Hoch Loblich Hauss Oesterich", Spitzschild und g. Kübelhelm mit hochdrapierten Decken, Krone und Pfauenwedel. In alphabetischer Anordnung reihen sich nun die luzernischen Geschlechter an, zu deren Namen eine spätere Hand genealogische und geschichtliche Einträge gemacht hat.

v. Alicon, in w. bl. Ritterkreuz, an den Enden durchlocht. C: W. Geck mit bl. Kreuz auf der Brust.

von der Almend, in r. auf gr. Dreiberg eine w. Linde. C: r. Flug mit Schildbild.

von der Almend, in r. auf gr. Dreiberg eine gr. Linde mit g. Stamm, g. Schildrand. C: Flug mit Schildbild.

Ankenrütter v. Raffenspurg, in w. ein r. Handschuh. C: r. Handschuh zwischen sch. Doppelflug.

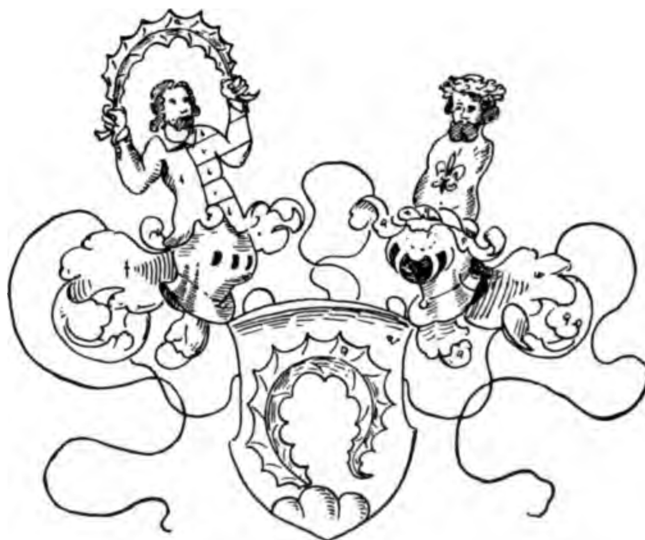


Fig. 53 Bircher

von Angeloch, in bl. ein w. Angel. C: aus g. Krone, ein bl. bekleideter Geck, je einen Angel an den Achseln und eine Krone mit w. bl. Federn auf dem Kopf.

Bili, in g. auf gr. Dreiberg schreitender sch. Gaisbock. C: sch. Gaisbock wachsend.

Bircher, in w. auf gr. Dreiberg ein kreisförmig gebogenes Distelblatt. 2 helmig, rechts wachsender Mann in gespaltenem Kleide, violett und bl.-r. quergestreift, das Blatt über dem Kopfe haltend; links: Waldmensch-Geck mit gr. Kranz im Haare und g. Lilie auf der Brust.

Bleck, in w.-r. geteiltem Felde ein sch. Pferdekopf. C: Krone mit w. r. geteilten Hörnern.

von Bramberg, in bl. ein w. schreitender Ochse mit g. Nasenring. 2 Helme.: 1) Wachsender Ochse. 2) ein Paar w. Krebscheeren oder Sensen.

von Büren, in w. ein r. Kissen mit 4 Quasten.

Egkli, in g. auf r. Dreiberg ein bl. Aar mit erhobenem Fusse. C: Schildbild freistehend.

Eckhart, in g. ein bl. Sparren, darunter über r. Dreiberg ein r. Kreuz. C: r. g. Wulst mit Geck, der das r. Kreuz auf g. und eine bl. g. Stirnbinde trägt.

von Erlach[1], in r. ein w. Pfahl mit sch. Sparren belegt. 2 Helme: 1) weibl. Geck im Wappenkleid mit Krone: 2) hoher Spitzhut mit Wappenbild, Hermelinkrempe und Hahnenbusch auf der Spitze.

Feer, Herren zu Buttisholz, in w. ein r. aufrechter Leu. C: Krone, wachsender Leu.

Fleckenstein zuo Heydeg, schräg links geteilt von f. mit g. rundem Hauszeichen und von 3 mal g. gr. schräg gespalten.

Zur Gilgen, Herren zu Hilfficken, in r. 3 w. Lilien 2, 1 C: Krone. Geck mit Wappenbild und w. r. Stirnbinde.

von Glaris, in g. ein sch. schreitender Steinbock. C: g. Steinbockhorn mit Hahnenbüscheln besteckt.

Golder, in bl. ein halber g. Flug. C: g. halber Flug.

Goldschmid, in sch. 2 g. abgerissene Löwentatzen, nach aussen gedreht.

Gossi, in r. ein w. Fisch, von 2 g. Sternen begleitet, rechts aufwärts. C: Flug mit Schildbild.

Göldi[2], geteilt von w. mit 2 r. Rosen und r. mit halber, in den Schildfuss wachsender w. Lilie. C: r. Lilie mit sch. Hahnenbusch auf der Spitze.

Grebel[3], in r. ein halber w. Leu mit r. Stern auf der Brust. C: Krone, wachsender w. Leu.

Gundelingen, bl. w. gespalten mit r. Querbalken.

Hager, in bl. von g. Eichenlaubkranz umschlossen r. Andreaskreuz. C: wachsender bl. Mann mit gr. Hauptkranz und 2 über der Brust gekreuzten r. Stäben.

an der Halten, in r. ein w. aufwärts springender Hund mit g. Halsband und w. fliegender Leine.

Hass, in r. auf gr. Dreiberg ein aufwärts springender g. Hase. C: r. g. Wulst und 2 Hörner g. r. geteilt.

von Hassfurt, in r. ein g. aufwärts springender Hase. C: auf r. g. aufgekremptem Hut aufrecht sitzender g. Hase.

Helmli, in r. ein g. Spangenhelm. C: Krone mit Flug und Schildbild.

Heisserli zu Castelen[4], in r. ein sch. Kessel-Henkel (Hebi) von g. Stern überragt. 2 Helme: 1) w. wachsender Brackenkopf mit r. Zunge. 2) Flug mit Schildbild.

Herrport[5], in g. ein sch. Dreieck mit Querstange und kreuzverzierter Spitze. C: Flug mit Schildbild.

---

[1] Antonius kam by Anderung der Religion ghen Lucern, sampt seiner Gemahlin von Hertenstein. Er war des Kleinen Rats und mit ihm erlosch die Familie.

[2] 1531 kam Renward Göldli der Ritter in die Stadt Luzern wegen Veränderung der Religion, ward Burger.

[3] Auch die Grebel verliessen Zürich infolge der Reformation und wurden Bürger zu Luzern. Der letzte, Joh. Leopold Grebel, war Mitglied des grossen Rats 1612.

[4] Ursprünglich von Willisau. Ulrich Heisserli kaufte die Herrschaft Kastelen, 1598.

[5] Das alte Wappen der Herrport. Anno 1494 erhielt Rudolf Herrport von dem Dekan von Bonstetten einen Wappenbrief, in bl. ein aufwärts springender r. Hirsch, bl. gesattelt. Bei der Reformation zog das Geschlecht gen Bern (vgl. **Herald. Archiv, 1899 Nr. 1**).

v. Hertenstein, in r. zwischen w. Zwölfenderhirschgeweih ein aufrechter g. Leu. C: hoher r. Spitzhut mit Krone und g. aufgekremptem Rande, nach hinten spitz bekrönt mit g. Knopf und Hahnenbusch.

Holdermeyer, in g. eine bl. Wegschaufel, schrägrechts aufwärts. C: Geck im Schildkleid mit bl. Zipfelmütze, g. aufgekrempt.

Homberger, v. Homberg [1], in w. auf gr. Dreiberg ein sch. Kreuz mit sch. Ringen an den Armen. C: Flug mit Schildbild.

Honnegger, von Bremgarten [2], in g. ein bl. gekleideter Geck, dem aus den Ohren Trauben wachsen mit je 2 Blättern. C: der Geck.



Fig. 54, Iberg.



Fig. 55, Krüssi von St. Johann.

v. Hünenberg, in bl. 2 w. nach aussen gedrehte Schwanenhälse. C: wachsender Schwan mit r. Schnabel und Hahnenfedern besteckktem Hals.

v. Hünenberg, in bl. 2 w. nach aussen gedrehte Einhornköpfe. C: wachsender g. Schwan mit r. Schnabel und Halsband mit Schelle.

v. Hünwil, in bl. ein aufwärts springender w. Hund mit r. Zunge. C: wachsender Hund.

Husser, in w. 2 sch. aufrechte Widerhaken, nach aussen gedreht. C: sch.-w. Wulst und zwei Widerhaken.

v. Iberg, in sch. ein g. aufrechtes Einhorn. C: g. Einhorn wachsend, den Rücken mit 5 Pfauenfedern besteckt.

Kantengiesser [3], in sch. ein r. Herz, begleitet von 2 g. Sternen im Schildhaupt und 1 in der Spitze.

Kiel [4], in r. eine g. römische Barke mit w. Segel. C: die Barke.

---

[1] Die Edeln von Homberg hatten ihren Sitz nicht weit von Luzern, bei Lampertingen, jetzt erloschen.

[2] Dem Schultheiss Christoff Honegger in Bremgarten und seinen Söhnen wurde 1581 um besonderer Verdienste wegen bei der Religionsänderung, das Bürgerrecht geschenkt.

[3] Ein bürgerliches Geschlecht aus der Stadt Zürich.

[4] Der Letzte des Geschlechtes war Ludwig Kiel, genannt Carinus, der zu Basel starb und der Urheber einer Reihe von Stiftungen ist.

Kloss[1], in bl. ein g. Kreisel. 2 Helme: 1) Krone mit Geck im Schildkleid, das Haupt mit einer flachen blauen Mütze mit g. Krempe und bl g. Bändern bedeckt. 2) Krone, wachsender g. Leu, den Kreisel in den Pranken vorhaltend.

Knab, 3 mal w. r. vom l. Obereck im Schnecken gespitzt, mit g. Schildrand. C: r. Flug mit w. Kerbstück (Schneck) und r. w. Feldern abwechselnd besteckt.

Krafft, durch eine g. Spitze mit sch. r. gespaltenem Stern r. sch. gespalten. C: Krone mit sitzendem Affen, eine Kette um den Leib und einen Apfel in der Pfote.

Krebsinger, in g. ein r. Krebs. C: Krone und Flug mit Schildbild.

Krebser, in w. ein r. Krebs. C: freistehender r. Krebs.

Kremer, in g. ein sch. Pentagramm. C. Flug mit Schildbild.



Fig. 56, Marty.



Fig. 57, Ritter.

von S. Johan, genambt die Krüssi[2], quergeteilt, oben das Johanniterkreuz (w. in r.), unten 3 sch. Kleeblätter in w., über dem grossen Schild ein Herzschild mit gr. r. gekrallten und geschnabeltem Papagei, von r. Stern links oben begleitet (St. Johann). 2 Helme: 1) Krone und Doppelhörner 2 mal geteilt r. w. 2) r. wachsender Hasenrumpf mit w. Halsbinde und w. Ordenskreuz auf der Brust.

Kündig zu Heideg, in bl. aus gr. Schildfuss 5 g. Ähren. C: wachsender g. Leu mit 5 Ähren in den Pranken.

---

[1] Bürger seit 1484. Der Letzte des Geschlechtes fiel 1710 bei Vilmergen. Eine Branche besass Mauensee.

[2] Der Herzschild findet sich ebenfalls unter den Wappen im Schlosse zu Hilfikon neben einer Anzahl von Thurgauer Geschlechtern als «von St. Johann».

Kündig, quergeteilt bl. r. mit 3 g. Muscheln, 2 in bl., 1 in r. C: Flug mit Schildbild.
Küng, in r. über sch. Baselstab ein sch. Kesselhaken. C: Flug mit Schildbild.
Hug, in g. ein sch. aufrecht springender Hund mit r. Halsband. C: Hund wachsend mit g. Band.
von Lauffen, geteilt von r und g. mit aufwärts gekreuzten Adlerbeinen in gewechselten Farben. oben von g. Stern überragt. C: geteilter Flug von r. mit g. Stern und von g.
Am Len, geteilt von r. mit g. Stern und 3 mal geteilt von g. und bl. C: Flug mit Wappenbild,
von Lüttishoffen, in r. aufrechter w. fliegender Fisch. C: wachsender sch. Mann mit Löwentatzen und w.-r. Stirnbinde im blondgelockten Haar.
von Manctzen oder Mansset[1], in bl. ein aufrechter w. Greiff mit g. Krallen und Schnabel. C: Wachsend.
Marti[2], in g. ein sch. Hauszeichen (an den Armen durchstrichenes V). C: Geck in g. Tartarenkleid, Tartsche mit Wappen an der Schulter und sch. Mütze mit g. Aufschlag und 3. sch. Federn.
Marti, in bl. ein g. Tartarenreiter auf w. Ross mit sch. Geschirr. C: wachsender Mann in bl. Kleid mit g. Kragen, den Türkensäbel umgeschnallt (Fig. 56). Am linken Arme den Wappenschild, in der Rechten ein Reiterfähnlein mit Schildbild, auf dem Kopfe bl. Mütze mit g. Krempe und 3 sch. Federn.
von Matt, gespalten von g. mit sch. halbem Reichsadler und von 4 mal schräg links geteilt g. sch. C: Flug mit Schildbild.
Meyer, in g. auf gr. Dreiberg ein siebenblättriger gr. Lindenzweig. C: auf gr. g. Wulst gr. Lindenzweig.
Meyer (v. Baldegg), in g. ein sch. Majuskel M. C: sch. g. Wulst und Flug mit Schildbild.
von Meggen[3] zu Baldeg, geteilt von bl. mit wachsendem g. Leu und von 3 mal w. bl. quergeteilt. C: wachsender g. Leu, einen g. Stab in den Pranken.
von Meran, in g. ein sch. nach hinten gebogenes 8endendes Hirschgeweih. C: wachsender g. Brackenrumpf mit r. Zunge und 3 sch. übereckgestellten Vierecken auf den Ohren.
von Mettewil[4] und **von Schauwensse**, in bl. 3 Mohrenköpfe (2, 1) mit g. r. Stirnbinden, im Schildherz ein g. Stern. C: wachsender Mann in gespaltenem Kleide, rechts bl., links 5 mal schräg links abgeteilt von r. und g., in den ausgestreckten Händen je einen Stern haltend, mit g. r. Stirnbinde im sch. Haar. (Fig. 57).
von Mooss[5], in g. ein aufwärts schreitender sch. Bär mit r. Zunge, begleitet im l. Obereck von r. Stern. C: wachsender sch. Bär mit 3 r. Sternen auf dem Rücken. L. sch. g.
Moosser, in w. eine sch. Spitze in Treffel endend. C: Flug mit Schildbild.
Moor, in g. ein sch. Mohrenkopf mit g. r. Stirnbinde. C: g. r. Wulst und sch. Mohrengeck mit g. Kragen und r. g. Stirnbinde.
Mumprat, geteilt von sch. mit 2 w. Lilien u. von w. mit sch. Lilie. C: Krone, Flug u. Schildbild.
Peyer[6], in g. ein sch. Mühlerad mit 4 Speichen, ohne Schaufeln. C: sch. g. Wulst mit sch. Rad zwischen 2 sch. g. geteilten Hörnern.
Pfiffer von Altisshoffen und **Weyer**, in g. ein sch. Mühleisen, begleitet oben und zur Seite von 3 bl. Lilien. C: Krone, wachsender, gelbbekleideter Mann mit sch. Kragen und Aufschlägen und g. Hut mit sch. g. Binde, in der Linken einen Hammer, in der Rechten eine bl. Lilie haltend.

---

[1] Die von Mantzen oder Manset waren Edelleute, aus Meylandt gebürtig, kamen c. 1400 nach Luzern und besassen die Gerichte zu Malten und im Eigenthal

[2] Marti, von Willisau oder Rotenburg herstammend, waren Mitglieder des grossen und kleinen Rats zu Luzern. 1525 wird Jakob in einem Gültbriefe Junker genannt, ebenso Peter im Jahrzeitbuch der Barfüsserkirche.

[3] Das Wappen wurde von Kaiser Friedrich zu Fussach (?) im Jahre 1470 verliehen. Das Original befand sich im letzten Jahrhundert noch zu Luzern.

[4] Bürger seit 1370 und Besitzer von Schauensee. Der Letzte des Gechlechtes wurde in einer „Weinfeuchte" beim Mülithor von Niklaus Bircher erstochen, 1619.

[5] „haben Gersauw und Urselen by dem Gotter vom Rych lehenswis besessen", ausgestorben 1609.

[6] „Junker Hans Lüpold Peyer von Schaffhausen, so dess Spittelmeisters Dülliker Schwöster hat, ward Bürger 1572».

Pfiffer, in g. ein sch. Mühleisen. C: Krone, wachsender grüner Greiff mit g. Krallen und Schnabel, g. Krone mit violetter Zipfelmütze.

Pfiffer[1], in sch. eine g. Lilie. C: Krone, Flug mit Schildbild.

Pfiffer, in g. ein sch. Mühleisen mit sch. Ring belegt und sch. Punkt im Viereck. C: Krone, Geck mit gespaltenem Rock, von g. und von sch. g. 4 mal schräg abwärts geteilt, auf der Brust die bl. Lilie und auf dem Kopfe die sch. g. Stirnbinde.

Pfiffer, in g. ein sch. Mühleisen, von sch. Stern überragt. C: Krone, Flug mit Schildbild.

de Porta, Römer, in r. ein g. Thor mit geöffneten Flügeln.

von Olten, mit Wolkenschnitt schräg rechts gespalten von w. mit wachsendem r. Leu u. bl.

Am Ort und **von Hasenburg**, in sch. aufrecht springender w. Hase. C: w. Hase aufrecht sitzend.

Ratzenhoffer, in r. eine g. Hausmarke. (Pfeilartiges Eisen mit Schlüsselgriff), zweihelmig: 1) Flug mit Schildbild. 2) wachsender r. Drachenrumpf mit bl. Lilie auf der Brust.

von Rächenberg, in w. 2 r. gekreuzte Rechen. C: Hörner, 1 w, 2 r.

Rechenberg[2] **v. Baldeg**, in r. ein aufrechter g. Rechen. C: stehender sch. Hahn mit g. Füssen und r. Kamm, das linke Bein erhoben.

Richhart, in bl. ein aufrechter g. Leu. C: wachsend.

Richmut, in bl. zwei g. Greiffen, aufrecht gegeneinander stehend. C: wachsender g. Greiff, mit Feuerstahl und Stein Funken schlagend.



Fig. 58, v. Mettenwyl.



Fig. 59, Rood.

Am Reyn, in bl. ein g. aufwärts gekehrter Halbmond, von 3 g. Sternen begleitet, 2 oben, 1 unten. C: g. bl. Wulst, Flug mit Schildbild.

Ritter, in bl. drei aufwärts gekehrte Wolfseisen. C: Krone. Wachsender gekrönter g. Leu, in der Rechten Hallbarte, in der Linken g. Lilie. (Fig. 58).

---

[1] Kaspar Pfyffer, Herr zu Mauensee, erhielt 1559 von König Franz II. von Frankreich einen Adelsbrief mit obigem Wappen. Vgl. von Vivis, Heraldisches Archiv 1898, I.

[2] Gallus Rächenberger war 1555 Mitglied des grossen Rats.

Ritter, gespalten von bl. mit halber g. Lilie und von r.

Rietzi, in sch. eine g. Lilie mit Staubfäden, ohne untere Blätter. C: Das freie Schildbild.

Rossenschilt, in g. eine fünfblättrige w. Rose mit g. Herz- und gr. Eckblättern. C: Krone, Flug und Schildbild.

Rood, in g. eine gr. Kröte. C: gr. g. Wulst, wachsender Brackenrumpf g. mit r. Zunge und gr. Halsband. (Fig. 59).

Russ, in r. eine w. zweitürmige Burg mit Zinnen. C: Krone, w. Burgturm.

Russ, in r. 3 Querreihen von w. Kreuzen, 5, 4, 3. C: Flug mit Wappenbild.

Rust von Wolhusen und Castelen[1], in w. 2 sch. an den untern Enden zusammengefügte und oben weit ausstehende Äste, mit je 1 sch. Vogel auf der Spitze. C: Krone, w. Flug, begleitet von den 2 seitlich eingesteckten schwarzen Ästen mit Vögeln.



Fig. 60 Zissat

Segesser von Bruneg und Baldeg, in sch. mit g. Schildrand ein schrägrechts aufwärts gedrehte w. Sensenklinge. C: 2 auswärts gedrehte Sensenklingen.

Seiller, gespalten von g. und von bl. mit 3 g. Sternen übereinander. C: Geck mit g. bl. gespaltenem Kleid und bl. Hut mit g. Krempe.

Sidioro, Römer, gespalten von w. mit einwärts gedrehtem, r. Löwenkopf, g. gekrönt und von bl. mit g. achteckigem Stern. C: der Löwenkopf.

Sidler, in bl. ein g. abwärts gedrehter Halbmond, von 3 w. Muscheln begleitet, oben 1, unten 2. C: weibl, Geck mit gesp. Kleide 5 × r. g. quergeteilt und von bl. L: bl. w.

von Silenen, in g. aufrecht schreitender r. Leu. C. r. Leu wachsend.

Schindler[2], in bl. zwischen w. Sechszehnenderhirschgeweih ein g. S. C: g. bl. Wulst und 2. w. Hirschstangen.

---

[1] „find man diss Geschlechts antiquiteten zuo St. Urban und in vilen alten instrumenten von 400 Jaren hero, haben Ihr begrebnuss auch gehebt zuo Willisauw in St. Niklausen Cappell.»

[2] Das Geschlecht soll aus Glarus oder Schwyz stammen und von 1522=1668 im Rat gesessen haben.

Schmid, in bl. ein g. aufwärts gedrehter Halbmond, begleitet von g. Lilie und Stern oben und 1 Stern unten. C: bl. Flug mit g. Lilie.

Schitterberg, in bl. über r. freistehendem Dreiberg ein g. Sechsspeichiges Rad. 2 Helme: 1) g. Rad auf r. Kissen. 2) w. Schnecke mit ausg. Hörnen.

Schnider, Stiffter zu Rathussen, in bl. eine w. Scheere. C: w. und sch. Steinbockhorn, durch eine r. Schnur oben zusammengehalten.

Schnider, in w. ein r. aufrechter Leu, darüber 1 sch. Stange mit 8 Widerhaken. C: r. Leu wachsend, die Stange in den Pranken.

Schlegel, gespalten von r. mit sch. halben Adler und von 4 mal r. w. schräg links abwärts geteilt mit sch. Arm, der einen g. Schlägel hält. C: r. w. Wulst. Wachsender sch. Arm mit g. Holzschlägel.

Kupferschmid, in bl. ein gepanzerter Arm, aus dem linken Obereck herauswachsend, einen r. Nagel in der Hand haltend. C: Wachsender Arm mit r. Nagel.

Schürpff [1], in g. ein sch. Feuerspan (Schlageisen). C: sch. g. Wulst, wachsender Waldmensch mit sch. g. Federnbarett, in der Linken den „Schürpff" (Feuerschlager), in der Rechten einen sch. Feuerstein.

Schumacher, in r. über gr. Dreiberg 2 mit den Rücken nach innen gekehrte Sicheln mit g. Handhaben. 2 helmig. 1) r. g. Wulst mit wachsendem Mann in r. und gr. g. quergestreift gespaltenem Kleide, in den Händen die beiden Sicheln, auf dem Kopfe einen r. Hut mit g. gr. Band. 2) Wulst r. g. und r. gekleideter Geck, g. Lilie auf der Brust und einem Helm mit r. Federbusch bedeckt.

Schultheiss under dem Schopf, geteilt: in bl. ein wachsender g. Leu und w. r. hochgeschacht (übereck). C: wachsender g. Leu. L: r. w.

Spengler, in w. mit g. Schildrand ein gr. gebogenes Distelblatt. 2 helmig: 1. g. r. Wulst mit r. gekleidetem, wachsendem Manne, in den ausgestreckten Händen je eine Distel mit 2 Blättern, 2. Krone. Waldmenschgeck mit g. Lilie auf der Brust und gr. Kranz im Haar.

Sunnenberg, in w. auf gr. Dreiberg eine r. strahlende Sonne. C: gr. Dreiberg mit r. Sonne.

Thomman, in sch. ein g. Ast mit 3 Astansätzen. C: Krone und wachsender sch. Steinbock.

von Trüllerey, von Rorr [2], in w. eine r. gestürzte Spitze mit w. Lilienstab. C: Krone und breiter Federnwedel mit Schildbild.

Thulicker, in bl. 2 gekreuzte g. Löffel, die Stiele nach unten, über einem g. Stahl oder Bratspiess. C: g. bl. Wulst und bl. gekleideter Geck mit g. bl. Stirnband zwischen 2 g. bl. geteilten Hörnern.

Umgelt, 4 mal r. w. quergeteilt mit bl. Schildeshaupt und w. gekröntem Bockskopf. C: w. Widderkopf.

v. Utzingen, in w. über r. Andreaskreuz ein g. Stern.

von Wildberg, in sch. w. gespaltenem Schilde ein Sechsberg. 3. 2. 1. in gewechselten Farben.

von Wil, in g. 2 gekreuzte sch. Widerhaken. 2 helmig. 1) Wachsender Mann in 4 mal sch. g. quergeteilten Kleide und sch. g. Stirnbinde, den Haken vor sich haltend; 2) sch. g. Wulst mit wachsendem g. Leu, der ebenfalls den Widerhaken hält.

von Wellenberg, in g. 2 sch. gekreuzte, abgeschlagene Bärentatzen. C: Krone mit freiem Schidbild.

Wild, in r. ein w. Querbalken mit bl. Zickzackschnitt von oben. C: Doppelhörner mit Schildbildbekleidung und bl. w. Federn aus den trompetenartigen Enden.

von Winkel, in g. gekreuzt ein sch. Schlüssel und ein besenartiger Stock mit 3 Zacken. C: wachsende g. gekleidete Frau, in der Linken den Schlüssel, in der Rechten den Haken ⱶ

von Wisswägen, in bl. ein w. Querbalken, von je 1 w. Ringe begleitet. C: Flug mit Schildbild.

von Wisswägen, in bl. ein w. Balkenkreuz, begleitet von je 1 w. Ring in den Oberfeldern.

von Wisswägen, in w. ein sch. Querbalken, von 3 sch. Ringen begleitet. 2. 1.

Ziegler (von Schaffhausen), sch. g. geteilt durch Wolkenschnitt, im oberen Felde ein g. Stern. C: Flug mit Schildbild.

---

[1] Ludwig Schürpff, Schultheiss von Luzern, Ritter, starb 1623 als der Letzte des Geschlechtes. Eine Notiz in dem Büchlein sagt: „Sind diser Zyt 1638 Fryherren des Geschlechtes im Tirol, führend glichmässiges Wappen".

[2] Ein Ludwig Trüllerey war 1444 Mitglied des innern Rats zu Luzern.

Zimmermann, gespalten v. 5 mal r. w. schräg rechts abwärts und von bl. mit senkrechtem Beil. C: wachsender Mann im Schildbildkleide, die Axt mit g. Stiele über der rechten Schulter und einen bl. Hut mit sch. Hahnenfeder auf dem Kopfe.

Zissat[1], (Fig. 60) in r. 2 w. Flügel mit g. Adlerfüssen gegeneinander gedreht. C: Krone und wachsender Pelikan, der sich die Brust aufreisst.

Zukass[2], in g. ein sch. Hauszeichen ✗ C: Doppelhörner g. sch. geteilt.

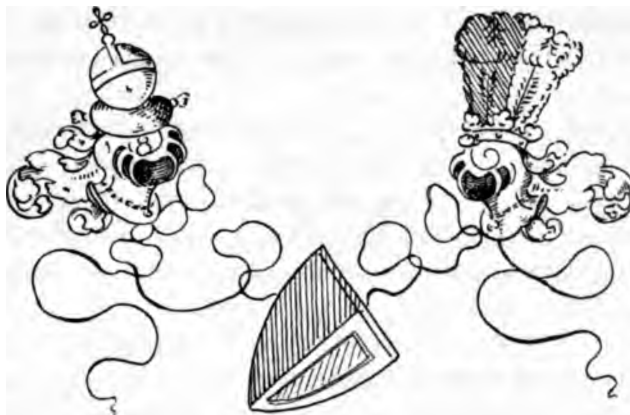


Fig. 61, Titel-Vignette.

Offizielle Heraldik in der Schweiz.

Von E. A. Stückelberg.

Ein Fachblatt hat nicht nur die Pflicht, auf der einen Seite die durch Güte hervorragenden Leistungen seines Gebiets rühmend hervorzuheben, sondern auf der andern Seite auch Kritik zu üben am Minderwertigen. Ganz besonders nötig wird die Kritik für Leistungen, die sich vordrängen, die sich Tausenden vor Augen führen und die deshalb, weil sie von der Obrigkeit ausgehen, bei der kritiklosen Menge wie bei denen, die in bedingungslosem Zutrauen befangen sind, als deren Werk Beifall finden.

---

[1] „Cesati oder Cysati, Meyländer, sind in die Stadt Lucern khomen anno 1538." Der Stadtschreiber Rennward Cysat lebte von 1545—1614 und betrieb zuerst den Beruf eines Apothekers. Näheres vgl. Hipper, Biographie des R. Cysat, Dr. von Liebenau, Felix Platter von Basel und Rennward Cysat von Luzern.

[2] Peter Zükäss, Besitzer von Wartensee bei Sempach, ward 1519 Schultheiss zu Luzern.

[3] Das Wappenbuch scheint sämtliche Geschlechter zu umfassen, welche bis zu einem bebestimmten Zeitpunkte am Regimente teilgenommen hatten und zwar ungefähr bis zu Anfang des 17. Jahrhunderts. Die historischen Anmerkungen sind später eingetragen worden.

Auf p. 66 als späterer Beitrag nochmals das volle Wappen der Holdermeyer.

Eine Anzahl von Luzerner Familien, wie die Balthasar und die Schwytzer fehlen, sei es, dass dieselben damals noch nicht im Rate sassen oder aber geflissentlich weggelassen worden sind.

In der offiziellen Heraldik der Schweiz steht es leider seit fünfzig Jahren schlimmer als je: in einer kantonalen Hauptstadt sieht man u. a. einen Menageriełöwen als Schildhalter, der in grossem Maßstab als Giebelschmuck eines öffentlichen Gebäudes prangt, man sieht denselben Schildhalter als Träger von Anlagebänken, den Wappenschild als Zier neuerrichteter Bedürfnisanstalten verwendet. Die Erkenntnis für Sinn und Bedeutung der Heraldik ist eben beim Volk wie bei seinen Auserwählten total verloren gegangen; sowohl über das „wie —, als auch über das „wo — soll oder darf ich das Wappen anbringen" herrscht absolute Ignoranz.

Das ist freilich gewissermassen zu entschuldigen, denn nicht jeder Kanton kann sich einen Fachmann holen oder halten; Kunstgewerbeschulen sind ja in der Demokratie auch nicht dazu da, um die Heraldik zu pflegen.

Wie steht es nun mit der Eidgenossenschaft? Diese wäre, scheint es, im Fall, sich bei Fachmännern zu informieren, wenn sie etwas unternimmt. Lassen wir ihre Werke sprechen.

Unter den Gold- und Silbermünzen der Eidgenossenschaft ist seit 1850 nicht eine, welche eine heraldisch annehmbare, geschweige denn geschmackvolle Schildform aufweist, und doch liegen mustergiltige Formen dutzendweise vor[1]. Nicht genug: der bekannte Typus mit der sitzenden Helvetia zeigt einen Schild, der direkt unrichtig ist; er enthält das weisse Kreuz auf einem roten Oval im Dreieckschild, anstatt des einfachen Kreuzes. Beim Typus der stehenden Helvetia tritt ein Schildrand überflüssigerweise hinzu. Diese Beigabe aber ist ein spezielles heraldisches Zeichen, so gut wie der Turnierkragen, der Faden, Balken oder ein Beschläge.

Die neuern Fünffrankenstücke haben Schildformen, die höchstens mit altmodischen Kanapeelehnen können verglichen werden.

Nicht besser steht es mit den Briefmarken. Über die Form des Kreuzes wollen wir nicht wieder streiten; es genügt zu konstatieren, dass es ein historisches langschenkliges und ein altes, wie ein neues offizielles Kreuz giebt. Dass das erstgenannte heraldisch allein richtig ist, braucht nicht beigefügt zu werden.

Nun zu den öffentlichen Gebäuden. In Zürich wurde in italienischem Renaissancestil ein prunkvolles eidgenössisches Postgebäude errichtet; der Hauptschmuck des Erdgeschosses besteht in grossen Schilden, die ebenfalls die klassische italienische Form desselben Stils zeigen. Aber wie sind die Schildbilder behandelt: zunächst fällt es auf, dass unnötigerweise überall Schildränder angebracht sind, wodurch z. B. das Wappen von Italien zu dem einer Nebenlinie von Savoyen wird. Ferner muss gerügt werden, dass die Felder und Figuren in vielen Fällen schraffiert, quadriert und punktiert worden sind. Solches aber hat weder der Künstler der Renaissance noch irgend ein Meister der heraldischen Plastik oder Skulptur je gethan. Jedes Wappen der Postunionstaaten ist ohne der-

[1] Man vergleiche die Tafeln in Corragionis Münzgeschichte der Schweiz.

gleichen Farbenangabe kenntlich; das Schraffieren u. s. w. gehört in Lehrbücher und ist aus der Kupferstichtechnik missbräuchlich in die Gross- und Kleinplastik herübergenommen worden, und zwar erst in einer spätern Zeit, die vom Wesen der Heraldik nichts mehr verstand. Das Relief allein soll sprechen, und es kann dies, wenn es kräftig und klar ist. Im Einzelnen sei noch folgendes an den Schilden des Postgebäudes in Zürich ausgesetzt: der Schwan von Australien und der Löwe von Persien sind jeweilen in den Oberteil des Schildes gerückt, statt die Mitte einzunehmen; der Schild von Australien sieht genau aus wie der Bindenschild von Österreich, auf dessen Binde man einen Schwan gesetzt hat. Die Löwen der Wappen von Belgien und Holland spazieren harmlos einher, indem beide Hinterbeine auf dem Boden stehen, anstatt, dass das eine emporgehoben wäre. Die Schindeln von Holland sind nur in Konturzeichnung, d. h. durch vertiefte Striche angedeutet, statt in Relief hervorzutreten. Beim englischen Wappen ist die bekannte Devise in den Schildrand hineingerückt; warum in den Rand? und warum soll nur England und keiner der andern Staaten eine Devise haben? Bei zwei orientalischen Schilden sieht man den Halbmond wiedergegeben, aber wie? flache Gebilde, die aussehen, als ob sie aus einem Brett ausgesägt und aufgeklebt wären. Und doch hätte z. B. ein Blick auf den Palazzo Piccolomini in Siena oder irgend ein Monument des Papstes Pius II. in Rom dem Bildhauer zeigen können, wie der heraldische Halbmond in Relief gebildet wird. Ganz stillos ist ein Wappen, in welchem eine jämmerlich gezeichnete Fahne mit einem Schwert darin erscheint. Auch über die Form der Mittelschilde von Rumänien, Deutschland und Österreich liesse sich verschiedenes sagen: allen Wappen aber haftet der gemeinsame Fehler an, dass sie kein kräftiges Relief zeigen, von weitem nicht kenntlich und technisch gering sind, indem der Mangel an starkem Relief offenbar nachträglich eingesehen und durch vertiefte Umrisslinien ersetzt wurde.

Wie bekannt bringt man etwa an Ställen Pferdeköpfe, an Schlachthäusern und Metzgereien Kuh- und Schafsköpfe an. Dem Postgebäude in Zürich aber war es vorbehalten mit Löwen- und Schafsköpfen, welche an Riemen die beschriebenen Schilde tragen, geziert zu werden.

Nicht besser als beim Postgebäude steht es mit dem Wappen am Landesmuseum: unter dem Eingang steht ein Mann in dem bekannten Bierhallen-Landsknecht-Kostüm, gegenüber ein Weib in Schweizerdorf-Kellnerinnentracht à la deutsches Gretchen: beide halten einen Schild, der senkrecht schraffiert ist. Hinten ist das Damastmuster, das man bei Glasgemälden in Farben sieht, in Relief übersetzt. Noch geringer ist ein zweiter Schweizerschild der Hofseite; hier wurde zuerst schraffiert, und über diese hässliche Strichelung dann noch rote Farbe geschmiert. Natürlich, man musste recht deutlich, doppelt klar angeben, dass es das Schweizerwappen und nicht etwa ein anderes gemeint war.

Über Weiteres schweige ich, dem Wunsche der Redaktion gehorchend, nicht dem eigenen Triebe.

Heraldik in Kunst und Gewerbe.

Von Paul Ganz.

Holzschnitzerei. Von dem schon mehrfach rühmlichst erwähnten Holzbildhauer Rudolf Streuli-Bendel in Schaffhausen ist jüngst ein heraldisches Schaustück geschaffen worden, das sich in stilistischer, wie in technischer Ausführung den Werken des 15. und 16. Jahrhunderts an die Seite stellen darf. Der von gedrehten Schnüren eingefasste Rundschild aus Lindenholz trägt im Mittelfelde ein Gesellschaftswappen auf stark gebauchter Tartsche und überragt von einem rassigen, weit vorstehenden Stechhelme. Ein Beutelstand (2 spitzige Mützen) wiederholt das Schildbild und ragt in die Umrahmung hinein, auf der sich 22 zierlich gearbeitete Stifterschildchen befinden, die Spitzen nach innen gedreht. Flott stilisierte Helmdecken füllen den Raum, und die kunstvoll aus dem Block geschnittenen Helmschnüre geben dem Ganzen ein leichtes Aussehen.



Fig. 62. Geschnitzter Holzschild.

Die Schildfiguren sind durchwegs gut gezeichnet und stilisiert, die Schildchen selbst elegant gewölbt. Die bunte Bemalung des ganzen Rundschildes hat den Effekt der Schnitzerei noch beträchtlich gesteigert und durch die einfache Farbengebung nicht unruhig gemacht. Wir freuen uns, in diesem Stücke den Beweis zu haben, dass es auch heutzutage noch möglich ist, stilvolle und in ihrer Art seltene Zimmerdekorationen herstellen zu lassen, an denen auch spätere Geschlechter ihre Freude empfinden werden.

Ex-libris. Herr Jean Kauffmann, Graveur und Medailleur in Luzern hat, ausser den in Liebhaberkreisen längst bekannten, flott radierten Ex-librisblättern, eine Reihe von neuen, zum Teil recht originellen Arbeiten gemacht. Besonders hervorheben wollen wir heute nur zwei Apotheker Bücherzeichen, das eine in gotischem Stile, das andere, reicher ausgeführte, im Übergangsstil zur Renaissance. Den ersten Entwurf umrahmt eine schmale gotische Säulenarchitektur, welche oben in Ast- und Blattwerkverschlingung die beiden Heiligengestalten überwölbt. Die perspektivisch gezeichneten Seitenwände mit Nischen setzen sich zwar unschön über die Bekrönung hinaus fort, aber die vier Halbfigürchen, die vier Branchen der Medizinkunst darstellend, wirken recht hübsch. Charakteristisch sind die beiden Heiligen, St. Cosmas mit dem Apothekermörsel und St. Damianus mit Pincette und Salbbüchse. Als beschauliche, ruhige Gestalten stehen sie auf einem mit zwei Spitzbogen verzierten Sockel.

Das zweite Blatt gewährt den Einblick in eine schöne Apotheke mit gotisch gewundenen Säulen und Renaissancekapitellen. Im Vordergrunde Apothekergläser mit den Wappenzeichen der Voreltern des Besitzers versehen und im Hintergrunde ein armer Krüppel, dem der Arzt vergebens die Medizinflasche hinhält, denn hinter dem Armen steht der Tod mit zum Schlage erhobener Krücke und darunter der Spruch: „Contra vim mortis nulla herba in hortis". Die Komposition ist sehr originell und die Durchführung der Zeichnung bis ins kleinste Detail dem zu schildernden Gegenstande untergeordnet. Wir hoffen, in einer der nächsten Nummern eine Probe von des Künstlers Werk geben zu können.

Ausschmückung eines Festsaales. In dem neurenovierten Zunfthause zur Meisen in Zürich werden als oberer, die Fenster und Thüren bekrönender Wandschmuck die Wappenschilde der Zunftmitglieder in Barockcartouchen angebracht, mit mattgetönten Farben bemalt, eine ausserordentlich glückliche Lösung für den der Heraldik feindlichen Stil. Die Emblême der Zunft (Maler und Weinleute) sind in Stukko als Deckenschmuck verwendet worden.

Heraldische Postkarten. Noch immer produziert die Postkartenindustrie neue Werke mit heraldischer Tendenz, wenn gleich das Gros derselben eine geradezu lächerliche Unkenntnis der edlen Heroldskunst verrät. Aufgeblasene Schilde, verkümmerte Wappenbilder, windschiefe Schildhalter müssen durch eine möglichst schreiende Farbenzusammenstellung des Publikums Kauflust reizen. Es drängt sich einem wirklich die Frage auf, ob denn keine besseren Kräfte zur Herstellung solcher Serien zu gewinnen wären.

Versagte Aufnahme in den Johanniterorden.

Von W. F. v. Mülinen.

Zu den Geschlechtern Berns, die sich in der Zeit der Burgunderkriege emporschwangen, gehören die Brüggler.

Ludwig Brüggler, Venner zu Gerbern, ein vielbewährter Kriegsmann, hatte Barbara von Erlach, die Schwester des Schultheissen Rudolf von Erlach, als Gattin heimgeführt. Gestützt auf seine ansehnliche Stellung und seine neue Sippschaft machte er gerne gemeinschaftliche Sache mit den Familien vom Adel, und seine Frau gehörte auch zu jenen, die im Twingherrenstreit das Kleidermandat übertraten und bestraft wurden.

Seinen jüngern Sohn Ludwig liess er zu den Johannitern in Münchenbuchsee ziehen, in der Hoffnung, dass er in ihren Orden aufgenommen werde. Nach Verlauf einiger Zeit meldet sich der junge Mann zur Aufnahme; es empfahlen ihn auch, wie unten abgedruckte Schreiben vom 16. März 1485 melden, sowohl der Rat von Bern als seine Verwandten, Herr Wilhelm von Diesbach (dessen Grossvater Niklaus Margaretha Brüggler geheiratet hatte) und Rudolf von Erlach, Berns erste Magistratspersonen.

Allein dem Gesuch wurde keine Folge gegeben. Dass der Vater Herrschaftsherr war, als solcher den Junkertitel führte und eine Erlach zur Frau hatte, scheint nicht genügt zu haben. Der Noviziat musste auf das Ordensleben verzichten. Er verliess Münchenbuchsee und entschloss sich, wie sein Vater und seine Brüder, dem Staate zu dienen. 1490 gelangte er in den grossen Rat, als dessen Mitglied die Osterbücher ihn bis 1493 verzeichnen; 1490 war er Landvogt nach Aarburg geworden. Während dieser Amtszeit heiratete er eine Baslerin, Küngold von Effringen. In den ersten Monaten des Jahres 1494 scheint er gestorben zu sein. — Hundert Jahre später erhielt das Geschlecht von Kaiser Rudolf II. den Adelsstand.

I.

Dem erwirdigen edeln herren Jakoben von Ryffenberg, comendur zu Buchse sannct Johanns ordens, unserm getrüwen lieben burger.

Unser gar frúntlich dienst und was wir eren vermegen zuvor. Erwirdiger edler lieber her comendur, ir haben ein gut zit bi úch gehalten Ludwigen Brúggler, unser statt ingebornen, und im in ansechen unser und siner frúnd alle truw erzeugt, des wir úch schuldig sindt dank zu sagen, und merken jetz von sinen frúnden, namlichen Wilhelmen von Diesbach rittern und Rudolfen von Erlach unsern núw und altschultheissen, die beyd im als ir wissen mit sippschaft verwenndt sindt, und im ganze neygung in úwern heiligen ordens zu komen, das uns zu besunderm gevallen kompt. Und als wir nu zu úch uns aller eren und guts getrosten, so ist an úwer erwirdigen lieb unser ernstig bitt, es well ir gevallen allen fliss fúrzuwånden, damit der vermeldt Ludwig úwerm berůmten orden ingelibet. Zwifeln wir nit, er werd zu allem gehorsam geneigt und dem jetzt besagten orden mit hilf siner frúnd nit úbel erschiessen. Zu dem das wir ouch dester geneigter sin wellen, demselben in allen sinen geschåften, wo die an uns gelangen, dienstlichen zu begegnen und zwifeln ouch nit, sôlichs durch hilf úwer lieb an komber zu erlangen, die wir damit Gott truwlichen bevelchen.

Datum mittwuch nach letare LXXXV°

Schulthes und Rat zu Bern.

II.

Dem erwirdigen edeln hern Jacoben von Ryffenberg, comendurn zu Buchse, unserm lieben hern und sunders getrúwen frúnd.

Unser willig bereit dienst und was wir eren vermôgen zuvor, erwirdiger edler lieber besunderer her. Als dann Ludwig Brúggler, unser angeborner frúnd und vetter ettlich zit bi úch gewesen und fast frúntlichen, des wir úch geflissnen dank sagen, gehalten, ist er in gantzen begierden, die uns ouch zu dem hôchsten gevallen, sich úwerem heiligen orden inzubegliden, und als uns als frúnden wol zustat, sôlichs und was im zu gut dienen môcht zu fúrderen, so ist zu úwer erwirdikeit unser gar ernstlich bitt, es well ir gevallen, sôlichen fliss und ernst daran zu setzen, damit er in anberúrten úwern orden fôrmlichen gezogen, und uns das nit versagt. So zwifeln wir nit, er werd sich darin so schicklichen ûben, das die selb und der gantz orden des gevallen sôll nåmen. Wo wir denn sôlichs umb den auch úch von dem wir das wo er es ervolgt wirdt àls einem anwåger dar geflossen achten, iemer megen verschulden, sol an uns und unser frúnden lib und gut nutz erwinden. Und syen damit Gott wol bevolhen. Datum mittwuch nach letare.

Wilhelm von Diesbach jetz
und Rudolf von Erlach alt Schultheiss zu Bern.

(Staatsarchiv Bern, Teutsch Missivenbuch F. 70v und 71.
Vgl. Tillier II, 484.)

Nachtrag zu „Varianten des Neuenburger Wappens".

Der in der letzten Nummer des Archivs, pag. 64 und in Artikel „Varianten des neuenburgischen Wappens" genannte Konrad von Erlach gehörte nicht dem vom Kastlan Ulrich von Erlach abstammenden, in Bern eingebürgerten Geschlechte an. Er war vielmehr der natürliche Bruder des 1339 bei Laupen gefallenen Grafen Rudolf von Nidau, wie einer in den Fontes Rerum Bernensium Bd. VI, S. 557 f. abgedruckten Urkunde vom 20. XII 1340 zu entnehmen ist. Sein Name lautete infolgedessen zuerst K. von Nidau und erst später, als Konrad Vogt zu Erlach gewesen war, entstand die Namenform von Erlach.

Das Geschlecht der Ulfingen war nicht nur ursprünglich, sondern stets, bis zu dem nach dem 30. VI. 1353 erfolgten Tode des letzten Sprossen, der übrigens auch ebenbürtig mit einer von Ligerz verheiratet war, frei.

Die Bolwiler, Bollweiler, waren ein Freiherrengeschlecht des Elsasses. Ihre Burg stand beim gleichnamigen Dorf nw. von Mülhausen. Sie hatten mit den Neuenburgern gewiss nichts zu thun. Ihr Wappen ist abgebildet in „Pusikan, die Helden von Sempach", Tafel 8.

Die Lobsinger, alte neuenburgische Ministerialen, führten wie die Edelknechte von Aarberg einen beidseitig gespitzten Balken, vgl. die Siegel des Ritters Ulr. v. L. vom 1. II 1317, des Junkers Wilh. v. L. vom 20. V 1333.

H. T.

Bücherchronik.

Strickler, G., Geschichte der Hürlimann (4°, 175 S., Zürich, Schulthess 1899).

Mit grossem Aufwand an Zeit und Mühe hat der Verfasser der vorliegenden Arbeit das in einer ganzen Reihe von Archiven zerstreut liegende, die Familien Hürlimann betreffende Material zu sammeln und — wenn auch nicht zu einer Familiengeschichte, so doch zu einer übersichtlichen Zusammenstellung (zumeist in Regestenform) zu verwerten verstanden. In verschiedenen Kantonen der Ostschweiz, vorab Zürich und Zug, begegnen wir seit dem XV. Jahrhundert dem Familiennamen Hürnli-, Hörndli-, Hürlimann, im Kanton Zürich zuerst im Jahre 1431 zu Unterbach am Bachtel, woselbst „höchst wahrscheinlich" der ursprüngliche Sitz des Geschlechtes zu suchen ist. Den Namen sollen die Hürndlimann vom Hürndli (= Hörnli), einem Hügelvorsprung auf der Südseite des Bachtels erhalten haben. Ob die Hörnlimann wirklich, wie der Vf. p. 5 annimmt, eine andere, selbständige Familie, die sich nach dem Hörnli benamset, sind, erscheint uns denn doch etwas zweifelhaft.

In den jetzt zürcherischen Gemeinden Bäretswil, Bauma, Bubikon, Dürnten, Fischenthal, Gossau, Grüningen, Hinweil, Hombrechtikon, Richterswil, Stäfa, Wald, Fluntern und Enge war oder ist teilweise heute noch das Geschlecht mehr oder minder zahlreich vertreten. Aber auch in Ferrach und Irgenhausen kommt der Name bereits um die Mitte des XV. Jahrhunderts vor. Nach dem Steuerbuch von 1469 lebten damals an erstgenanntem Orte ein „Heini Hürliman" und „sin wip"; in Irgenhausen zahlen 1454 „Hans Hürliman, sin wip, Uly sin sun, Rüdy sin sun, trin sin tochter" insgesamt 1 ℔ 5 sh „libstür" In Bäretswil taucht der Name H. nicht erst, wie Str. angiebt, in der zweiten Hälfte des XVII. Jahrhunderts auf: bereits ums Jahr 1470 ist ein Heini Hürlimann dort ansässig. Auch in Dürnten kommen die Hürlimann weit früher vor als der Vf. angiebt: in der zweiten Hälfte des XV. Jahrhunderts leben in „Oberdunnretten" „Rüdger Hürliman" und „sin junpffrow" u. s. w.

Im Kanton Zug ist das Geschlecht Hürlimann am zahlreichsten vertreten in Walchwil, wo auf 1050 Einwohner über 600 diesen Familiennamen führen. Auch in Unter-Aegeri ist letzterer nicht gerade selten. Der übrigens urkundlich beglaubigten — Ueberlieferung nach stammen die H. in Walchwil aus dem Lande Appenzell, wo der Name freilich schon seit langem erloschen ist.

Einer Anzahl der hervorragendsten Persönlichkeiten sowohl der Zürcher der Zuger H. widmet der Vf. eingehendere biographische Artikel; an dieser

Stelle seien nur diejenigen von Statthalter Johannes Hürlimann (1767—1854), J. J. Hürlimann-Landis (gest. 1853), Joh. Bapt. Hürlimann, bischöfl. Commissär und Dekan (1819—1893) und P. Ildefonds Hürlimann, Kapitular im Stift Einsiedeln (gest. 1894) erwähnt. Das reich illustrierte Buch beschliesst ein die Wappen der verschiedenen Familienzweige behandelndes Kapitel. R. H.

Eine heraldische Druck-Neuheit. Heraldiker, Kunstfreunde, Verleger und Drucker seien auf folgende Neuheit hingewiesen, die sehr zu rühmen ist: „Wappenprobe der Rudhardschen Giesserei in Offenbach a./M.“

Während man bisher nur vorwiegend Ornamente von Pflanzen, Blumen, Ranken und Tieren zum Buchschmuck kannte, zeichnete Prof. Ad. M. Hildebrandt-Berlin, der allgemein bekannte heraldische Künstler; auf Anregung von Dr. P. Jessen-Berlin, eine stattliche Reihe von Reichsadlern, Staats-, Stadt- und Gewerkschaftswappen, sowie heraldische Einzelfiguren, wie Löwen, Greife, Buchdruckereigreife, Drachen, Schlangen, Einhorn, Straussfedern, Kronen, Buchdrucker-, Buchhändler-, Lithographen- und Künstlerwappen, die von der Firma Rudhard in sechserlei Grössen in Einzelclichés übertragen wurden und als solche einzeln, wie auch neben- und untereinander gereiht, zum Schmuck von Büchern und Einzelblättern verwendet werden können, z. B. als Buchschmuck auf Umschlägen, Titeln, Kapitel-Anfängen und Schlüssen, Kopf-, Schluss- und Randleisten, Buchrücken, Vorsatzblättern und Innendeckelpapieren, in der Accidenzdruckerei bei Programmen, Festschriften, Gedenkblättern, Gratulations- und Einladungskarten, Bibliothekzeichen (Ex-libris), Briefpapieren, Couverts, Speisefolgen, Postkarten, Empfehlungsschreiben, Rechnungen, Prospekten, Losen etc., Behörden, Gesellschaften, Vereine, Private, Hoflieferanten etc. können die Clichés alle benützen.

Die Idee ist neu, die Ausführung vortrefflich und die Zeichnungen tadellos richtig; und die mit diesen heraldischen Einzelclichés vorzunehmenden Kombinationen sind sehr mannigfaltig, namentlich wenn man noch verschiedene Farben anwendet, kurz: Diese Neuheit ist allseits wärmstens zu empfehlen!

Neupasing-München.

K. E. Graf zu Leiningen-Westerburg.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Als neue Mitglieder sind eingetreten:

Mr. James Grant-Duncan, Esq. J. P., Rosemount Cottage Wick, Schottland.
« A. Desonnaz, Redakteur, Fribourg, Suisse.
« Emil Schulthess, Ingenieur, Zürich.
« Dr. Otto Roller, Archivbeamter, Karlsruhe.

An Geschenken für die Bibliothek sind eingegangen: Kirchliches Jahrbuch der reformierten Schweiz 1900 von Herrn Pfarrer Bühler. — Vitrail aux armes de Genèvois, par J. Major. — Genealogisches Handbuch bürgerlicher Familien, Band 7 1900, von Dr. jur. Körner. — Jahresbericht des schweizerischen Landesmuseums in Zürich, 1898—99, von der Direktion. — Annuaire du Conseil héraldique de France, 1900. — Jahresbericht der historischen Gesellschaft von Graubünden, 1899, von Fr. Jecklin. — Le droit d'Annoblissement en Hollande, 1900, par J. C. W. Matile.

An Tauschzeitschriften: Der deutsche Herold, Berlin. — Heraldische Mitteilungen, genannt Kleeblatt, Hannover. — Monatsblatt des Adler, Wien. — Giornale Araldico, Rom. — Bulletin de la Société d'Archeologie de Genève. — Bulletin de la Société Neuchâteloise de Geographie. — Revue Suisse de Numismatique, Genève. — Revue des Questions héraldiques, Paris. — Archives de la Société des Collectionneurs d'Ex-libris, Paris. — Algemeen Nederländsch Familieblad, Haag. — Maandblad de Nederlandsche Leeuw, Haag. — Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, Zürich. — Anzeiger des germanischen Nationalmuseums in Nürnberg.

Questions et réponses.

Un lecteur pourrait-il faire savoir au soussigné où et quand est mort un officier hollandais, le comte C.-G.-H. de Larrey, qui ayant quitté le service en 1829 a passé les derniers temps de sa vie en Suisse.

Jean Grellet, Neuchâtel.

Zu Tafel VIII.

Die auf der Tafel zusammengestellten Wappen sind: Das römische Reich und Frankreich, Ungarn und Britannien, Österreich und Bayern, zwei Linien des französischen Königshauses, Flandern und Savoyen, Baden-Hochberg und Werdenberg-Heiligenberg.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Siegel der Grünenberg (I)



Siegel der Grünenberg (II)



Wappen aus dem Turme von Erstfeld

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1900 Jahrgang / Année XIV No. 4.

Das Schweizerkreuz.

Von Th. v. Liebenau.

(Mit einer Tafel, IX.)

Mit zu den Eigentümlichkeiten der alten Eidgenossenschaft gehörte die Thatsache, dass die verbündeten Staaten zwar ein gemeinsames Feldzeichen, aber kein gemeinsames Siegel oder Wappen besassen. Beim Abschlusse von Staatsverträgen wurden deshalb jeweilen die Siegel der einzelnen Orte den Akten angehängt, teils an Pergamentstreifen, teils an Schnüren, welche die Wappenfarben der einzelnen Stände zeigen. Als die Mandate der eidgenössischen Orte durch den Druck vervielfältigt wurden, stellten die Typographen zuweilen die Wappen der einzelnen Stände in einen Schild zusammen, dessen Mitte die verbundenen Fasces einnahmen[1]. Im Landgerichtssiegel von Frauenfeld von 1500 erschien dagegen in der Mitte der Kantonswappen jenes von Kyburg; in den Siegeln der Schweizer Regimenter von Frankreich der Lilienschild, umgeben von dreizehn Kantonswappen. In der Bundesurkunde der katholischen Orte von 1586 sind die Kantonsschilde durch Ranken, in jener von 1600 durch eine Kette verbunden gemalt. Die drei alten Eidgenossen erscheinen in den Wappenfarben der Urkantone, doch nicht, wie auf den gleichzeitigen Glasgemälden oder in Chroniken, mit den Kreuzen auf den Kleidern.

Wann man zuerst das gemeinsame Feldzeichen, wie dasselbe auf Rüstungen, Kriegsfahnen, Waffen, Kleidern, Münzen erscheint, als Wappen verwendete, ist noch nicht sicher ausgemittelt.

[1] Schon 1692 sehen wir diese Combination auch in Langs theologischem Grundriss. Die Basler Denkmünze von 1792 Helvetiae Concordi zeigt zwischen dem Wappen in der Mitte einen Freiheitsbaum (Dr. A. Geigy, Katalog der Ewig'schen Sammlung, Tafel XXXVIII Fig. 760). Wahrscheinlich führten zuerst die Berner unter der Schirmherrschaft des Grafen von Savoyen, dann die Schwyzer das Kreuz im Panner. Letzere beriefen sich schon im 14. Jahrhundert auf ein ihnen 1289 vom römischen Könige Rudolf von Habsburg verliehenes Privileg. Papst Sixtus IV. gab den Schwyzern 1479 das Recht, im Panner das Kreuz mit der Dornenkrone, der Schrifttafel und den vier Nägeln zu führen. 1339 trugen alle Berner in der Schlacht bei Laupen ein aus Tuch gemachtes weisses Kreuz als Erkennungszeichen. 1480, 1529 und 1540 wurde der eidgenössischen Tagsatzung die Führung dieses alten Kriegszeichens anbefohlen. Botschaft des Bundesrates an die Bundesversammlung, betreffend der eidgenössischen Wappen. Bern, 12. November 1889. Schweiz. Bundesblatt IV. 630—636.

Während für die gemeinsamen Kriegszeichen auf den Fahnen von Zeit zu Zeit einzelne Verordnungen ergingen, fehlt vor 1798 jede Bestimmung über ein gemeinsames Siegel — oder Wappenbild der Schweiz. Einzelne Personen suchten diesem Mangel eines gemeinsamen Wappens abzuhelfen, indem sie zuerst das allgemeine Feldzeichen [1], dann den Freiheitshut [2] als Schweizerwappen hinstellten. Diese Darstellungen sind nicht autorisierte, wenn auch stillschweigend von den Behörden und Vertretern der Kantone gebilligte Entwürfe zu einem Wappen, wie ja 1553 von der Tagsatzung das Kreuz auf den Schwyzer-Münzen als der „Eidgenossen-Krütz“ bezeichnet wurde.

Auf den gewöhnlichen Pannern der Kantone erscheint, namentlich seit 1479 und 1512, nur im Obereck das Passionskreuz, so in den 1521 von Urs Graf entworfenen Zeichnungen der Pannerträger. Völkerschau, Aarau, 1894. In den Schlachtpannern dagegen geht das Kreuz gewöhnlich durch das ganze Panner. Vgl. besonders die Darstellung der Bataille de Fournoue, gravure en bois, intercalée dans un exemplaire de la Mer des Histoires imprimé vers 1503, par A. Verard, reproduziert in H. François Delabordes L'Expédition de Charles VIII. en Italie, Paris 1888, daneben die Abbildungen in zahlreichen Schweizer-Chroniken bei Dr. J. Zemp, die schweizerischen Bilderchroniken, Zürich 1897. Arnold Keller, die schweizer. Kriegsfahnen. Schweizer. Monatsschrift für Offiziere IX. 325—336.

In der Casa del Negromante oder Casa dei Nobili in Locarno findet sich, wie Professor Dr. Rudolf Rahn zuerst hervorhob, „ein aus dem Anfang des 16. Jahrhunderts stammendes Rundmedaillon, welches auf rotem Grunde ein langschenkliges weisses Kreuz gemalt zeigt“. Im Anzeiger für schweizerische Altertumskunde 1891, p. 593, wurde dieses „ohne Zweifel älteste Beispiel des schweizerischen Wappenschildes“ abgebildet.

Allein diese Bezeichnung ist doch aus verschiedenen Gründen unzutreffend. Denn zu Anfang des 16. Jahrhunderts befand sich die Stadt Locarno noch nicht im Besitze der Eidgenossen, sondern erst 1515. Das Kreuz kommt auch sonst in den Wappen des Tessins häufig vor, so als Wappen von Locarno [3], Lugano,

---

[1] Auffällig ist, dass, wie z. B. Simler im Regiment löblicher Eidgenossenschaft 1645, p. 339 betont, „alle Eidgenossen im Krieg ein weiss auffrecht Creutz tragen“, auf dem Helme aber „Fäderposchen, mehrteils weiss, oder der farben, deren ihr Fähnlein und Panner ist“, nicht aber, dem Feldzeichen entsprechend rot und weiss. — 1454 führten die in Schaffhausen liegenden eidgen Söldner ein schwarzes Fähnlein mit weissem Kreuz; schwarz — weil ein Berner das Fähnlein trug

[2] Basler Denkmünze von 1692 mit Helvetia und Freiheitshut. Schweizerkarte von Heinrich Ludwig Moos von Zug 1698. Auch Homann brachte 1769 über den Kantonswappen den Freiheitshut an; als Schildhalter aber einen Engel mit dem Schweizerpanner. Hiezu kommen noch die Darstellungen in mehrern deutschen Wappenbüchern des 18. Jahrhunderts. — Der Freiheitshut fand selbst auf den Münzen von Zürich, Bern und Basel seinen Platz, als der Reichsadler verschwunden war. Als die Wetterwolken der Revolution sichtbar wurden, setzte Bern den mit dem Schweizerkreuz bezeichneten alten Eidgenossen auf seine Thaler.

[3] Vgl. das von Conrad Meyer von Zürich gezeichnete Titelblatt zu Simlers Regiment löblicher Eidgenossenschaft 1645, wo auch bereits das Kreuz im Schweizerwappen abgebildet ist.

Mendrisio, Riva, S. Vitale, wie der Familie Riva von Locarno[1]. Dann beachte man, dass dem hl. Viktor, einem Thebäer, die alte Stadtkirche von Locarno-Muralto geweiht ist, wie die Stiftskirche in Canobbio.

Gegen Rahns Ansicht spricht aber auch die Thatsache, dass in der ganzen Schweiz kein einziges sämtlichen oder mehrern eidgen. Orten gehöriges Gebäude mit dem Schweizerkreuz versehen war, sondern dass vielmehr noch lange nach 1648 überall über den Kantons- und Städte-Wappen zum Zeichen der Freiheit der Reichsadler auf Münzen, Glasgemälden, Mandaten[2], Denkmünzen etc.[3] angebracht war. Diesen finden wir denn auch in den Schweizer-Chroniken von Schradin, Etterlin, Stumpf u. s. w. Glareans Descriptio Helvetiae von 1514, im Zirkel der Eidgenossenschaft von Andreas Ryff etc. immer da angebracht, wo man nach modernen Begriffen das eidgenössiche Kreuz zu sehen gewohnt ist[4]. Weder die faktische, noch die rechtliche Trennung der Schweiz vom deutschen Reiche führte zur Annahme des gemeinsamen Kriegszeichens an die Stelle der Reichsinsignien[5].

Eine eigene Stellung nimmt dagegen Martin Schrots Wappenbuch von 1581 ein. Schrot vermeidet sorgfältig die Anbringung des eidgenössischen Feldzeichens wie des Reichsadlers in seinem der Eidgenossenschaft gewidmeten Werke, spricht dagegen den Wunsch aus, die Schweizer möchten sich wieder unter den Reichsadler — Aquila ausonius — begeben. Der viel zu wenig beachtete Heraldiker erkannte also weit klarer als irgend einer seiner Zeitgenossen, dass der Reichsadler im Schweizerwappen seine Bedeutung verwirkt habe. Bei den Glasmalern der Schweiz dagegen wurde gerade in dieser Zeit der Reichsadler häufiger als früher über den Kantonswappen angebracht. Allmählich aber verlor sich das „Schweizergelb“, wie Anshelm die schwarz und gelb geteilte Kleidung nennt; die französische Lilie fand immer mehr Aufnahme in den

---

[1] E. Motta, I sigilli antichi della Svizzera Italiana. Bollettino storico 1883, 116—118. Andreas Ryff von Basel, Zirkel der Eidgenossenschaft, Handschrift im Museum von Mülhausen. Joh. Bapt. Homann Atlas der Schweiz von 1769 u. a. m. Ein zu Ende des 17. Jahrhunderts verfertigtes Verzeichnis der Landvögte von Locarno zeigt nebeneinander die beiden Wappen von Locarno, jenes mit dem Löwen im weissen Felde und jenes mit dem Kreuze; ersteres bezieht sich auf die Grafschaft Angera, letzteres auf den Kirchenpatron S. Victor. Das Siegel von Lugano mit der Jahrzahl 1783 zeigt über dem Schild den einköpfigen Adler.

[2] Auf luzernerischen Mandaten selbst noch 1720, im Kalender bis 1750, obwohl schon 1737 erkannt worden war, der Adler soll nicht mehr auf Staatsgebäuden angebracht werden, „da man sich vom Reiche geschälet“.

[3] Auch die alten Wirtshausschilde der Schweiz waren oft mit den Kantonswappen geziert; das Schweizerkreuz fehlt aber auf denselben gewöhnlich. Auf demjenigen zum Kindli in Zürich ist dagegen das Kreuz dreimal angebracht. Vgl. mein Buch: das Gasthof- und Wirtshauswesen der Schweiz 1891.

[4] Auf dem Prämium Berns von 1674 steht noch der Reichsadler; ob das Kreuz auf dem $^1/_4$ Thaler von 1680 das Schweizerkreuz bedeuten soll, ist fraglich, da 30 Kreuzer = $^1/_4$ Thaler waren. Der Stand Zürich liess zuerst den Reichsadler auf den Münzen weg; 1652 erscheint in den Pranken des Löwen nur noch der Reichsapfel. Freiburger Münzen von 1714 zeigen noch den Reichsadler. Auf den Appenzeller Münzen hinwieder, die zum Kurs in Deutschland berechnet waren, erscheint der Reichsadler noch 1737—1740; auf dem 20 Schilling-Stück von Schwyz 1730, auf einem gleichen Stück von Obwalden 1732; auf Zuger Münzen 1692 und 1694.

[5] Medaille auf den Bund, zwischen Zürich, Bern und Strassburg von 1588.

Familienwappen, 1650 selbst auf dem Zürcher „Hochmuts"-Thaler, 1743 auf dem Siegel des zürcherischen Postamtes.

Auf den sogen. Wappenröcken erscheint das Schweizerkreuz seit dem 15. Jahrhundert häufig. Um 1564 schenkte König Karl IX. von Frankreich dem Oberst Ludwig Pfyffer eine goldene Kette, welche aus französischen Lilien und dem weissen Schweizerkreuz bestand, wie die Portraite zeigen.

Von den auf Münzen vorkommenden eidgenössischen Wappen verdienen besondere Berücksichtigung:

1. Dasjenige auf dem Patenpfennig der Schweiz für Prinzessin Claudia von Frankreich von 1547 von Hans Jakob Stampfer, Goldschmied, von Zürich (1505—1579). Hier sehen wir das langschenklige, von zwei Engeln gehaltene Kreuz. Schenkel gleich lang und breit. Abbildung, z. B. im Bulletin de la Société suisse de numismatique 1882. T. I. (Fig. 63).



Fig. 63



Fig. 64

2. Das Wappen auf dem kleinern Schaupfennig, wo die Inschrift lautet: Concordia res parvæ crescunt etc. — Die Zeichnung ist ähnlich. Die Kreuzesarme sind hier länger als breit. Arbeit des jüngern Hans Ulrich Stampfer (—1615). (Fig. 64).

3. Das Wappen auf dem Patenpfennig der eidgenössischen Tagsatzung für den französischen Gesandten von 1580. Hier ist das weisse Kreuz im roten Felde mit den emaillierten Schilden der schweizerischen Gesandten in reduziertem Maßstab angebracht. Revue de Numismatique 1891, p. 88.

4. Das Wappen auf den vier Varietäten der Medaille Stampfers auf den Bundesschwur von 1296. Haller, Medaillen I. Hier bildet das Kreuz fünf Quadrate.

5. Das Wappen auf dem Patenpfennig der Städte Zürich, Bern, Basel und Schaffhausen für Friedrich Ludwig von Hohensax von 1592, wo das lang-

armige Kreuz von einem Kranze umschlossen, zwischen den durch Ranken verbundenen Städteschilden erscheint. Die Kreuzesarme sind weniger breit als lang[1]. (Fig. 65).

6. Die in verschiedenen Varietäten vorhandene Denkmünze auf der Bundeserneuerung mit Frankreich von 1663, wo das Antependium des Altars, vor welchem der Bundesschwur abgelegt wird, mit dem eidgenössischen Kreuz versehen ist.



Fig. 65

7. Das Berner Prämium von 1623, wo über dem Bären neben dem Reichsadler das Kreuz steht.

Zwischen die Stampferschen Medaillen und den Hohensaxischen Patenpfennig fällt, chronologisch genommen, die erste hier zum erstenmale in Farben — nach einer Zeichnung von Herrn Dr. Paul Ganz reproduzierte — gemalte Darstellung des schweizerischen Wappens auf einer amtlichen Ausfertigung eines Staatsvertrages, nämlich dem Bunde der sechs katholischen Orte Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden, Zug und Freiburg mit Herzog Emanuel Philibert von Savoyen vom 8. Mai 1577, abgeschlossen in Luzern, ergänzt in Baden 1581, 25. Februar[2]. (Tafel IX).

Mit den bereits erwähnten sonstigen ältern Darstellungen teilt diese die Eigentümlichkeit, dass sie weder die trigonometrische, noch die geometrische Bedeutung verrät, weder fünf Quadrate noch „Würfel“ zeigt[3], wie wir gleich ver-

---

[1] Arbeit des Jakob Gessner, Münzmeister von Zürich. Memorabilia Tigurina von Werdmüller I, 211. Variante bei Dr. A. Geigy, Katalog der Ewig'schen Sammlung, Basel 1899, Tafel XXXVIII, No. 707.

[2] Text in der amtlichen Sammlung der eidg. Abschiede IV, 2. Abt. pag. 1541—1551.

[3] Diese finden wir auch auf einer der gefälschten Münzen von Sogern. Bulletin de la Société suisse de numismat. II Planche VI, Fig. 3, während das Kreuz auf der ebenfalls gefälschten Münze von Bargen mit mehr Geschick erfunden ist.

nehmen, sondern, wie alle ältern heraldischen Gebilde, das langschenklige Kreuz, gleich den meisten Pannerbildern des 16.—18. Jahrhunderts[1].

Die Siegel der Kantone wie des Herzogs[2] hangen an diesem Bundesakte an farbigen Schnüren. Auf der vordern Seite des Umschlages der Urkunde, den ein Pergamentblatt bildet, finden wir das von einem Kranze umgebene Wappen der Schweiz neben dem grossen Staatswappen von Savoyen, das von der Kette des Annunziaten-Ordens umgeben, unter der Krone angebracht ist. Unter den Schilden ragen zwei Arme von Geharnischten hervor, die sich die Hände reichen. — Auf der Rückseite des Umschlages wiederholt sich das Schweizerwappen; statt des grossen savoyischen Staatswappens aber finden wir das ursprüngliche, von der Ordenskette umschlossene, gekrönte Savoyer Kreuz. In beiden roten Schilden reichen die weissen Kreuzesarme bis an den Schildrand und verraten dadurch den gemeinsamen Ursprung aus dem Mauritius-Panner[3].

Schon die merovingischen und karolingischen Münzen aus S. Mauriz (Agaunum), tragen dieses Kreuz und selbst die Inschrift: in honore sancti Mauricii Martiris[4].

Wenn 1476 die Eidgenossen verlangten, die Freiburger sollen das „weisse Kreuz" abthun, so galt dieses Begehren nicht dem Maurizius-Kreuz, sondern dem Savoyer Kreuz, weil man zwischen Symbol und Wappen, Kriegszeichen und Herrschaftswappen genau unterschied[5].

In der katholischen Kirche finden wir jeweilen die thebäischen Martyrer mit bestimmten Abzeichen geschmückt. Überall trägt St. Mauriz, dessen Kult in der Schweiz seit der ältesten Zeit ungemein verbreitet war, die rote Fahne mit dem weissen durchgehenden Kreuz[6]. Erst in später Zeit wurde das Maurizius-Kreuz in die jetzt übliche Form (Kleeblattkreuz) gebracht.

Auch das Kreuz auf den alten Zürcher Münzen gehört hieher, da Felix, Regula und Exuperantius zu den thebäischen Heiligen gehörten. Hieher gehört ferner das Kreuz auf dem Siegel von Goms und Ursern, da diese Heiligen durch Wallis und Ursern wanderten, das Kreuz von Urs und Viktor, die rot und weisse Farbe im Panner von Solothurn u. s. w.

Auf dieses Pannerbild spielt auch die Inschrift auf der Goldmünze der drei Länder von ca. 1520 an: SALVE CRVX SANCTA ET BENEDICTA.

---

[1] Tafel II bei Keller, wo aber die beiden ersten Abbildungen, weil vom Zeichner willkürlich konstruiert, zu streichen sind. Vgl. dagegen die Pannerbilder in Schradins Chronik von 1500, wo einmal das Kreuz freistehend, zweimal durchgehend erscheint.

[2] Grosses Reitersiegel mit dem Rücksiegel, welches die Umschrift trägt Auxilium MEVM A Domino.

[3] Erst auf den spätern Münzen von Savoyen ist statt des einfachen Kreuzes ein Rautenkreuz (Croix losangé) oder Kleeblatt-Kreuz angebracht. Dr. Promis, Monete dei Reali di Savoia, Torino 1841; Dr. Ladé u. a.

[4] Vgl. z. B. L. Coraggioni, Münzgeschichte der Schweiz, Tafel I.

[5] Abschiede II, 600, 604.

[6] Vgl. die Bilder von St. Mauriz auf der Kapellbrücke in Luzern, auf dem Luzerner Dukaten ohne Jahrzahl, auf den Medaillen von Luzern von 1699 und 1702, auf den Appenzeller-Münzen von 1736 und 1737.

In wechselnder Gestalt erscheint auch das Kreuz auf den ältesten Münzen von Freiburg und Bern, doch soll dasselbe gewiss nur an St. Mauriz erinnern.

Niemals erscheint auf eigentlichen Schweizer Münzen, wie in denjenigen von Rottweil von 1620 und 1622, das sogen. Passionskreuz, croix haussée, croix longue; nur auf der Denkmünze des Collegium Borromaeum [1] und im Obereck einzelner Panner finden wir dieses eigentliche religiöse Symbol, mit welchem allerdings das Mauriziuskreuz als Symbol eines christlichen Bekenners sehr nahe verwandt ist. Diese Siegesfahne Christi ist dagegen abgebildet auf der Denkmünze von 1567, welche die Erinnerung an die Schlacht von Dreux festhalten sollte.

So ist das Schweizerkreuz die Nachbildung einer Kirchenfahne, wie dieselbe auf den Bildern von St. Mauriz [2], Urs und Viktor u. s. w. erscheint.

Fragen wir endlich, wo die heraldische Ausschmückung des Savoyer Bundes von 1577 entstanden sei, so weist zunächst die technische Behandlung entschieden auf einen schweizerischen Maler. Da der luzernische Stadtschreiber Rennward Cysat den Text des Bundesinstrumentes geschrieben hat, so wird er auch für die Verzierung des Diploms gesorgt haben.

Halten wir neben diesem Bundesbriefe vom 8. Mai 1577 zwischen Savoyen und der Schweiz das im Luzerner Staatsarchiv liegende Buch über den Walliser Bundesschwur vom 9. Juni 1578, so finden wir auf dem Umschlage zur Einfassung des Wappens den ganz gleichen Kranz in schöner, kräftiger Federzeichnung angebracht wie auf dem Savoyer Bund. Cysat bemerkt hier fol. 12b, gleicherweise war am Rathause eine gemalte Darstellung der Wappen zu sehen, „das gmäl aber hat Meister Anthoni Schiterberg, der maler und burger allhie verricht“. Dieser ist ohne Zweifel auch der Maler des Sempacher Buches, das Cysat 1580 erstellen liess (Handschrift der Stadtbibliotkek Luzern); denn hier finden wir die Initialen A. S. — Schiterberg war 1578 nicht mehr ein jüngerer Mann, der 1588 in ziemlich dürftigen Verhältnissen gestorben ist und gehörte 1571 zu den 206 Luzernern, die Landvogt Heinrich Fleckenstein zum Aufritt in Baden das Geleit gaben.

Besiegelt wurde der Bund vom Herzog von Savoyen den 28. Sept. 1578 in Turin, wie die einlässliche Relation über den Bundesschwur erzählt.

Bei der Ergänzung und Erläuterung des Bundes von 1581 wurde der Text von Rennward Cysat nachgetragen und dem ursprünglichen Original noch das Siegel des Landvogtes von Baden, Beat Jakob Brandenberg von Zug, zur Beglaubigung des Nachtrages beigefügt. Für die dem Bunde nicht beigetretenen Länder Zürich, Bern, Solothurn, Basel, Appenzell, Schaffhausen blieb Raum im Texte offen; die bunten Siegelschnüre hingen schon.

---

[1] Das Hochkreuz auf den Schweizer Münzen des 17. Jahrhunderts, welches zwischen den zwei Köpfen des Reichsadlers angebracht ist, bedeutet nicht das Schweizerkreuz, sondern ein Kreuzscepter. Es erschien auch auf deutschen Münzen, z. B. solchen aus Worms. Auf andern Münzen, z. B. jenen von Hamburg, Hagenau, Basel etc. ist der Reichsapfel auf der Brust des Adlers angebracht, das Kreuz des Reichsapfels dagegen reicht zwischen die Köpfe des Doppeladlers hinauf. A. Geigy, Katalog der Ewig'schen Sammlung, Tafel XVII.

[2] Teston von Bischof Sebastian von Lausanne.

Wie im Bundesbrief mit Frankreich von 1521 fehlt auch hier das Datum der Besiegelung und Ratifikation durch den Monarchen; diesen Mangel hob der Abschied über den Bundesschwur: das Siegel vertrat die Stelle der Beglaubigung, wie ja schon Conrad von Mure in seinem Formelbuche bemerkte: omnis autoritas consistit in sigillo. Beim Bundesbrief von 1581 war allerdings noch Platz offen gelassen worden für das Datum der Ratifikation, allein auch die Datierung eines Staatsvertrages schien nach der Besiegelung überflüssig.

Der wesentliche Unterschied zwischen dem alten Kriegszeichen der Eidgenossen und dem heutigen Wappen der Schweiz besteht nur darin, dass das letztere ein schwebendes Kreuz zeigt. Dadurch wurde zugleich die Unterscheidung des Schweizer- und Savoyerschildes begründet. In einer durchaus religiös gesinnten Zeit konnte sich das weisse Kreuz im roten Felde um so leichter zum allgemeinen Feldzeichen der Schweizer gestalten, da die thebäischen Heiligen, an welche dieses christliche Symbol erinnert [1], im ganzen Alpenlande verehrt wurden. Hiezu kamen aber auch noch soziale und politische Motive. Weiss ist die Farbe des Volkes, rot jene des Adels. Die weissen Kreuze im roten Felde heissen bei den italienischen Heraldikern croci di populi, weil in den Kämpfen zwischen Volk und Adel, Welfen und Ghibelinen, die demokratische Partei und die zu ihr stehenden Edeln sich dieser Kreuze als Fraktionszeichen bedienten [2].

Rot war im deutschen Reiche die Farbe des Adels; rote Kreuze trugen die Anhänger Österreichs [3], die Ritterschaft des Georgen-Schildes trug das rote Kreuz in weiss, so auch jene des von Kaiser Sigismund gestifteten Georgen-Bundes [4]. In der Franziskanerkirche in Luzern sieht man noch die Abbildung des 1468 eroberten blauen Fähnleins der Georgenschildes mit dem roten Kreuz. — Die Burgunder hinwieder, welche zeitweise die Existenz der Schweiz bedrohten, trugen das rote Andreaskreuz [5]. So erinnert das weisse Kreuz an die siegreichen Kämpfe gegen Österreich und Burgund, wie an die sozialen Gegensätze der alten Zeit. Ein moderner Kirchenhistoriker würde vielleicht beifügen, da Georg ein eifriger Arianer war, Mauriz dagegen ein Katholik, dem die Lehre Christi mehr galt als militärische Disziplin, so sehen wir in gewissem Sinne auch einen Nachklang der dogmatischen und staatsrechtlichen Kämpfe vor uns.

---

[1] Über das Kreuz als Symbol des städtischen Rechtes vgl. Dr. Greiner, das ältere Recht der Reichsstadt Rottweil, 1900. Du Cange, Glossar sub Crux.

[2] Detlev von Biedermann, die Kreuze in der Heraldik. Jahrbuch Adler, Wien 1879, I. 42.

[3] Zürcher Akten von 1442—1446 im Schweizerischen Museum 1838, II. 152—153. Felix Malleolus de Nobilitate 1450, besonders c. 33. L. Reber, Felix Hemmerlin, Zürich 1844, 258, 262, 269, 272, 276, 281, 396.

[4] Wappenbuch von Konrad Grünenberg, Titelblatt. Görlitz 1875, Jahrbuch Adler, Wien 1895, 75. Auch der engliche Georgsorden zeigt das rote Kreuz.

[5] Vgl. hiezu Stricklers Aktensammlung I. N. 361, bis zum Jahr 1522. Die Bauern der Schweiz hingegen führten 1653 im Kampfe gegen die Obrigkeit in den Pannern blaue Kreuze.



Fig. 66

Fahne von Engelberg. 1668.

(vgl. Die Fahnen von Engelberg, in No. 3 p. 63).

Heraldische Malereien aus dem Schlosse und der Kirche von Notre-Dame de Valère ob Sitten im Wallis.

Von Paul Ganz.

(Mit einer Tafel, X).

Hoch über den Schlössern des Podesta von Sitten und des Bischofs thronte die gewaltige Burg des Chorherrnstiftes, die heute noch, in neuerstandener Gestalt, ihre kriegerische Silhouette gegen den Himmel zeichnet und den Lauf der Zeiten überdauert. Eine kleine Stadt von Wohnhäusern, Ökonomiegebäuden, Ställen u. s. w. umgiebt, um mehrere Höfe gruppiert, die Kirche; aber der Zerfall ist hier so stark fortgeschritten, dass nur wenige Überreste einer künstlerischen Ausschmückung auf uns gekommen sind. Zur Rechten des steilen Burgweges, gleich hinter dem zweiten Tore, steht ein festes Haus mit Vorratskammern und einer grossen Stube mit riesigem Kamin. Der Boden ist mit Steinplatten belegt, die Decke aus schweren hölzernen Balken gebaut, ähnlich derjenigen im Hause zum Loch in Zürich. Eine genaue Untersuchung der vom Rauche geschwärzten Balken ergab Spuren von alter Bemalung, weiss-schwarzes Schach-

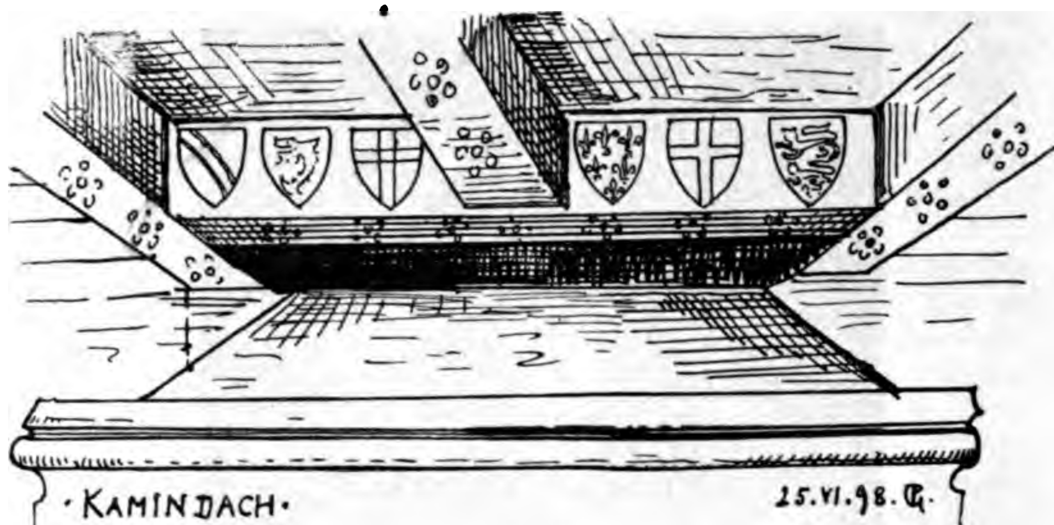
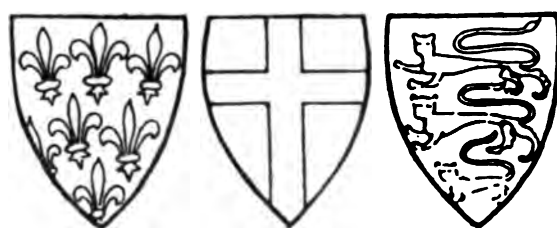


Fig. 67

brettmuster mit schwarzen und weissen Rosen besetzt und an der Stirnseite des Balkens über dem Kamin eine Reihe von Wappenschilden, die wohl aus dem 13. Jahrhundert herrühren dürften und deren Deutung wir an Hand des urkundlichen Materials versuchen wollen (Fig. 67). Die Schildform ist uralt, die Seitenlinien gegen die Oberecken hin eingezogen, die Figuren steif ornamental mit kaum sichtbaren Konturen, während der Schild selbst mit starker, schwarzer Linie umzogen ist. Am ähnlichsten sehen die Wappen im Kodex des Mathaeus Parisiensis[1] (1244) aus und diejenigen im Hause zum Loch in Zürich[2] (1307), aber die Zusammenstellung des Savoyerschildes mit den Wappen von Frankreich und England lässt nur eine wahrscheinliche Erklärung zu, nämlich durch Bezug auf die Familie Thomas I. Grafen von Savoyen.



Frankreich Savoyen England

Fig. 68

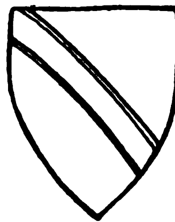
Im Jahre 1224[3] schliesst Thomas in Gegenwart seiner Gattin, seines Erstgebornen Amadeus und vier geistlicher Söhne einen Frieden mit dem Bischof Landrich zu Sitten, und die Annahme, dass die Wappen das Gemach auf Valeria zur Erinnerung an diesen Besuch schmückten, scheint nicht unmöglich. Die Reihenfolge der

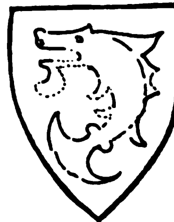
[1] Das Original befindet sich im britischen Museum zu London, Abbildungen und historische Erläuterungen bei Ströhl, Heraldischer Atlas Tafel XVIII und Beiblatt.

[2] Heraldische Ausschmückung einer zürcherischen Ritterwohnung, von H. Zeller-Werdmüller, 1871 Zürich, und P. Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst, p. 111.

[3] Nach den Regesten von Prof. G. v. Wyss †. Msc. auf der Zürcher Stadtbibliothek.

Schilde ist willkürlich und erschwert die Feststellung der Wappenträger bedeutend, so dass die Zuweisung auf die folgenden Personen nur unter Vorbehalt geschieht[1]:


Hochburgund?


Delphin

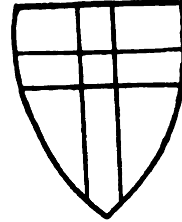

Genevois

Fig 69

No. 5. Thomas I. von Savoyen, (in r. ein w. Balkenkreuz), † 1233.

Zu Seiten seines Schildes die Wappen seiner Schwäger oder seiner Schwestern, welche die Kronen von Frankreich und England trugen.

No. 4. Margaretha, Gemahlin Ludwigs IX. von Frankreich, 1234 (in bl. 6 g. Lilien 3, 2, 1)[2].

No. 6. Alienor, Gemahlin Heinrichs III. von England, 1236. (in sch. oder r. 3 w. [g.] Leoparden übereinander).

Auf der andern Seite, in der Mitte das Wappen der Grossmutter des Grafen Thomas, rechts davon dasjenige der Mutter und links das seiner Gemahlin Margaretha (Beatrix) von Genf.

No. 2. Mathilde von Albon, Tochter des Dauphins Guigo von Vienne und Albon, Gemahlin Graf Amadeus III. von Savoyen, † 1148 (in g. ein bl. Delphin).

No. 1. Beatrix von Hochburgund, Gemahlin Graf Humbert III., des Heiligen, von Savoyen, † 1230 (in r. ein w. Schräglinksbalken abwärts)[3].

No. 3. Margaretha (Beatrix) von Genf, Tochter des Grafen Wilhelm, † 1257 (in g. ein bl. Schachkreuz).

Für die Wappen 1 und 2 können mit demselben Rechte andere, der Zeit näher stehende Verschwägerungen in Betracht fallen, besonders da das burgundische Wappen nicht festgestellt ist[4].

In jedem Falle gehört diese Wappenfolge zu den ältesten Beispielen heraldischer Malerei und verdankt ihre Erhaltung nur der Abgelegenheit des Ortes und der Stärke des zum Schlossbau verwendeten Materials.

An der einen fensterlosen Wand desselben Gemaches sind Fresken aus der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts erhalten, in der Mitte eine Bischofsgestalt, links davon in schöner, gotischer Rüstung der h. Georg mit zweiwimpliger Kreuzesfahne und einer hohen, gewölbten Tartsche mit Lanzenausschnitt (in w. ein schmales r. Fadenkreuz).

---

[1] Die Malereien sind zum erstenmal erwähnt worden in der Geschichte der heraldischen Kunst, p. 112.

[2] Das Wappen im Turme von Erstfeld zeigt neun Lilien.

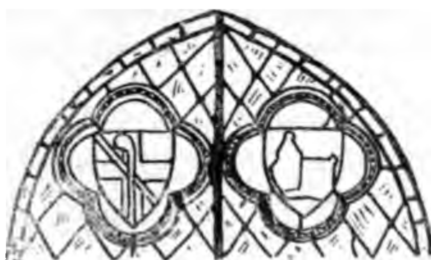
[3] Grote giebt als Wappen der Grafen von Hochburgund in bl. einen g. Löwen und g. Schindeln an. Das hier vorkommende Wappen könnte sich auch auf eine unbekannte Gemahlin des Sohnes von Thomas beziehen. (Elsass?)

[4] Verwandtschaften mit den Dauphins von Vienne kommen mehrmals vor.

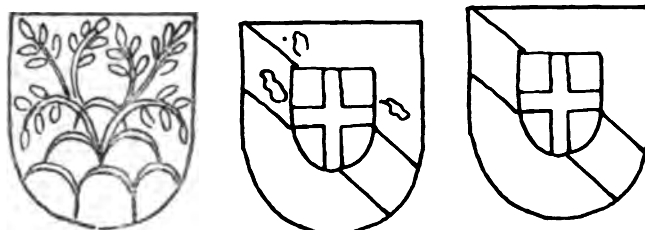

Fig. 70

Im Innern der grossen Kirche Notre-Dame de Valère prangen zwei Fenster noch in ihrem ursprünglichen, farbensprühenden Schmucke. In weisser Verglasung stehen im oberen Teile des einen Fensters (rechts im Schiff) zwei Spitzschilde mit dem Wappen der Raron (in sch. ein g. Adler) und gegenüber, über dem Eingangsportal, findet sich das nämliche Wappen, gepaart mit demjenigen von Valeria (in r. eine w. Burg) im Fensterrund. Dem strengen Stile nach zu urteilen, könnten die Schilde noch dem 13. Jahrhundert angehören und vielleicht von Heinrich II. von Raron, Bischof von Sitten, gestiftet worden sein. (1273—1274). (Fig. 70).

Das dritte Fenster befindet sich in der ersten Seitenkapelle zur Rechten, enthält unten die Stifterscheibe eines Kanonikus, in dem oberen Teile in verzierten, gelben Vierpässen zwei Wappenschilde, rechts (h) auf blauem Grunde Savoyen-Piemont (das weisse Kreuz mit gelbem Hirtenstabe belegt), und links die weisse Burg von Valeria in rot, auf ungemustertem, grünem Grunde). (Fig. 71). Es ist eine Stiftung des Eduard von Savoyen, Sohn Philipps von Piemont, der 1376 zum Bischof von Sitten erwählt und 1380 aus dem Lande vertrieben wurde.


Fig. 71

Ein Freskenzyklus aus der Mitte des 15. Jahrhunderts, unter Bischof Heinrich III.[1] aus dem Geschlechte der Asper oder Asperlin entstanden, weist besonders im Chore eine Menge von Asperlinschen Wappenschilden auf.


Fig. 72

Die halbrunde Apsis scheint im Auftrage eines weltlichen Mitgliedes der Familie ihre farbige Ausstattung erhalten zu haben, denn links in der ersten Bilderreihe befindet sich ein Stiftergemälde, auf welchem ein ritterliches Ehepaar vor

[1] Heinrich Asperlin, ein Schwestersohn des vorherigen Bischofs Wilhem VI. von Raron, regierte von 1451—1457.

der Madonna in roter Strahlenglorie kniet. Der Mann ist barhaupt und trägt über der Rüstung einen kurzen, ärmellosen Wappenmantel (Fig. 73), die Dame in reicher, pelzverbrämter Kleidung eine zweispitzige Haube. Vor dem Ritter, einwärts gewendet, das volle Wappen der Asperlin (in bl. ein g. Löwe, rot bewehrt und bezungt, mit r. Krone auf dem Haupte), auf dem breitmauligen Stechhelm rote Krone und weisser Federnbusch (Fig. 74). Zu Häupten der Dame ein halbrund geschlossener Schild (in r. ein g. Adler), hinter ihr die heilige Katharina mit Schwert und Rad, hinter dem Gatten ein heiliger Bischof. Der Bruder des Bischofs, Rudolf oder Rûff Asperlin war Verwalter des Bistums und hatte Fraziscona von Raron[1], eine Tochter Guiccards und Schwester Petermanns, des letzten Sprossen dieses mächtigen Geschlechtes, zur Gemahlin. Er ist der wahrscheinliche Urheber der Malereien, deren Entstehungszeit vor 1457 fällt[2]. Der Wappenschild ist auf den Schäften der Halbsäulen angebracht, an den Seitenwänden der Fensternischen und als unterer Abschluss der Bilder in Form einer Turnierschrankendekoration. (Fig. 75).



Fig. 73

Dem Andenken des Bischofs Wilhelm VI. von Raron[3] ist eine teppichartige Wandmalerei gewidmet, an der rechten Kirchenschiffwand, über seinem Grabe. Ein Teppich mit rotem Grunde und blau-weisser Rankenbordüre zeigt den Bischof vor dem Throne Marias knieend, hinter ihm der h. Sebastian, über ihm ein Wappenschild mit geviertteiltem Felde. Die rechte Seite des Bildes zeigt das Martyrium des h. Sebastian und die Oberecken der reich ornamentierten Bordüre das Raronsche Wappen in stark gebauchtem Spitzschilde (in g. ein sch. Adler)[4]. Die heraldische Zeichnung ist flott, die Schilde mit starker, schwarzer Kontur umzogen, die Adler prächtige Muster eines kraftvollen, dekorativen Stils. Das grosse Wappen enthält im ersten Felde Raron (in g.

---

[1] Das alte Wappen der Raron zeigt in sch. einen g. Adler; es ist möglich, dass die Linie Guiccards, welche das Toggenburgische Erbe übernahm, die Farben gewechselt hat; denn auch Petermann führt den gelben Adler in rot.

[2] Ruff Asperlin geriet mit dem Nachfolger seines Bruders in kriegerische Streitigkeiten wegen des Einfischthales und hätte später wohl weder Grund noch Gelegenheit mehr gehabt, sich an den Wänden des Gotteshauses zu verewigen.

[3] Wilhelm VI. starb auf der Rückreise von Rom in Pallanza und wurde von seinem Neffen und Nachfolger daselbst abgeholt und gen Sitten gebracht.

[4] Dass diese dritte Variante nicht den Schild des römisch-deutschen Reiches darstellt, geht aus dem Wappen des Kanonikus Johannes von Raron hervor, der ihn gleichfalls mit sch. Adler in g. führt.



Fig. 74

ein sch. Adler mit r. Zunge und 4 Fängen), im zweiten Raron, das andere (in r. ein g. Adler), im dritten die Herrschaft Monsvilla (in bl. eine g. zweitürmige Burg), und im vierten Teile die Herrschaft Naters (in w. ein sch. Drache)[1].

An der Lettnerwand, zu Seiten einer hübsch ausgeführten Verkündigung Mariae knieend, auf rotem Grunde, sind zwei Chorherren . dargestellt, je von mit einem Schutzpatron begleitet und dem einfachen, unten gerundeten Wappenschilde. Der eine, mit S. Johannes dem Täufer führt das Wappen von Raron[2] (in g. ein sch. Adler mit r. Zunge), der andere mit König Sigismund als Schutzpatron in bl. einen w. Schrank (Andreaskreuz) — d'Illens ?, de Colombier?

In den Sammlungen des schweizerischen Landesmuseums befindet sich ein Glasgemälde aus gotischer Zeit mit der Porträtfigur eines Asperlin, die wir der Vollständigkeit halber unserem Artikel beifügen. Es ist möglich, dass sie für die Kirche Notre-Dame de Valère oder ein anderes Walliser Gotteshaus bestimmt war, aber der technischen und künstlerischen Ausführung zufolge muss sie in Bern oder von einem Berner Meister gemalt worden sein. Sie gehört zu derselben Gruppe von Glasscheiben, wie die Chorfenster in der St. Benediktkirche zu Biel (1457), ein Teil der Chorfenster des Berner Münsters (1440) und eine Wappenscheibe mit dem Wappen derer von Avenches im kantonalen Museum zu Freiburg (ca. 1460).

Unsere Scheibe stellt einen jugendlichen Ritter in schwerer, schön verzierter Rüstung dar, barhaupt auf gelbem Schemel in der Kirche knieend, den Blick aufwärts gerichtet und in den gefalteten Händen den Rosenkranz drehend. Vor ihm der nach aussen gedrehte Schild, mit einem Stechhelm und dem hochragenden Kleinot aus roter Krone. Abweichend von dem Wappen auf dem

[1] In einer Fensternische der zerfallenen Schlosskapelle von Tourbillon (Valeria gegenüber), ziert das nämliche Wappen mit vier Feldern, von einem Engel gehalten, die gewölbte Decke.

[2] Das Wappen der Barogne oder Raron erscheint in einer Reihe von Varianten. Der bekannte Originalschild, aufbewahrt im Museum des Schlosses Valeria, ein Prunkstück sondergleichen, zeigt in blau einen gelben Adler. (Abb. Ströhl, Herald. Atlas).

Stifterbilde in Valeria besteht das Kleinot aus einer blauen Spitzmütze mit weissem Federbusche. Die umrahmende Architektur ist weiss, die nach hinten ausladende violett, der mit Vierpassmuster ornamentierte Vliesenboden rotviolett und der zu beiden Seiten der Mittelarchitektur sichtbare Damastgrund von intensiver blauer Farbe.

Das Glasgemälde stammt, nach Vergleichung mit den oben genannten datierten Werken, aus dem dritten Viertel des 15. Jahrhunderts [1].

(Abbildung Tafel X.)

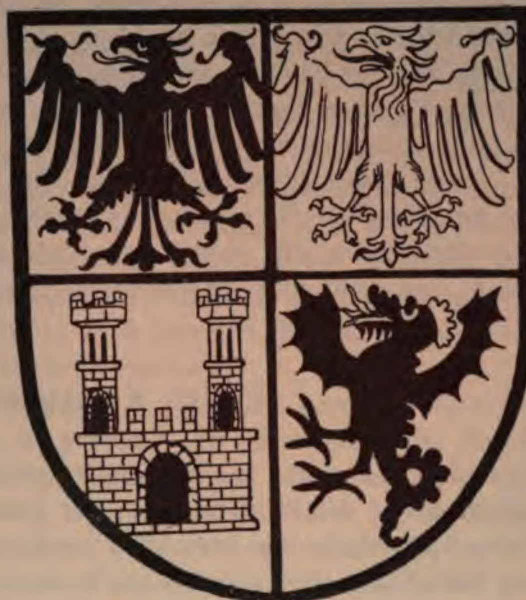


Fig. 75

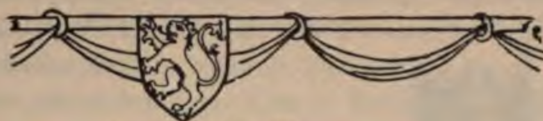


Fig. 76

Über die im Thurgau vorkommenden zwei Geschlechter Gaisberg.

Von Friedrich Freiherr von Gaisberg-Schöckingen.



Da ich mich schon seit vielen Jahren mit der Erforschung der Geschichte meiner Familie beschäftige, und da diese der Überlieferung zufolge aus dem Thurgau stammen soll, so habe ich über die im Thurgau und seiner Umgebung vorkommenden Gaisberg eingehende Forschungen gemacht, alle mir bekannten und zugänglichen Quellen der Litteratur, sowie die Archive zu Konstanz, Lindau, St. Gallen, Zürich u. s. w. durchsucht, und bin hiebei unter schätzenswerter Beihilfe vieler bekannter Geschichtsforscher, denen ich hiemit nochmals bestens danke, zu folgendem Ergebnis gekommen:

Der Name Gaisberg kommt in der Schweizer Litteratur häufig (z. B. bei Stumpf, Vadian, Sicher, Leu, Ildefons von

[1] Abgebildet mit Erlaubnis der Direktion des Schweiz. Landesmuseums.

Arx, Pupikofer etc.) vor, und zwar in den verschiedenen Zeiten in allen möglichen Schreibarten (mit ai, ay, ei, ey, s, ss, b, p etc.), trotzdem sind die Nachrichten über die Familien als solche äusserst dürftige und verworrene, während einzelne Personen, namentlich der Ritter Anton und sein Sohn Franz, Abt von St. Gallen, eingehender behandelt sind.

Das Rätsel der Verwirrung ist aber leicht zu lösen, es hat nämlich offenbar zwei Familien gleichen Namens gegeben, welche bisher immer durcheinander geworfen worden sind, obwohl verschiedene Geschichtschreiber sichtbar geahnt haben, dass nicht alles zusammengehöre und unter einen Hut zu bringen sei.

I. Die Konstanzer Gaisberg.

Das bekanntere und grössere Geschlecht dieses Namens, welchem mehrere Bürgermeister der Stadt Konstanz vor dessen Unglücksjahr 1548, ferner der in vielen Eidgenössischen Abschieden vorkommende Ritter Anton († 1504), und sein Sohn Franz 1504—29 Abt von St. Gallen zugehören, stammt wahrscheinlich von dem bei Kreuzlingen in der Nähe von Konstanz gelegenen Gaisberg. Ein daselbst in späterer Zeit erbautes Schlösslein, welches von Leu (Allg. helv. Lexikon 1747) mit einer neu erbauten Kapelle und Mülli als dem Stift Kreuzlingen zugehörig genannt wird, und in der Geschichte der Stadt Zürich von J. C. Vögelin 1819 III. Th. A. pag. 627 b (Stadtbibliothek Zürich, Msc. W. 66) als Stammhaus der Gaisberg wie unten steht (Fig. 77) abgebildet ist, hat sich jedenfalls niemals im Besitze dieser Familie Gaisberg befunden, sondern dieselbe dürfte daselbst lediglich ein Bauerngut besessen, und sich darnach benannt haben, wie denn auch der erste bekannte des Namens Ulin ein „eigener Mann“ des Abtes von Reichenau gewesen ist.





Fig. 77

Über diesen Gaisberg finden sich folgende Nachrichten:

Ruppert, die Chroniken der Stadt Konstanz, S. 181, bei Dacher: 1434 Hans Huber, des vater was ein karer; derselb buwet den Gaissberg vnd hett vil irrtums mit sinen herren, (also damals schon nicht mehr im Besitz des von ihm benannten Geschlechtes). In A. Pupikofer: Der Kanton Thurgau 1837, S. 270: Geissberg, kleines, von einem Pächter bewohntes Schlossgebäude, mit

einer Kapelle und Getreidemühle, dem Kloster Kreuzlingen zugehörig, am Bergabhange oberhalb Kreuzlingen, in der Ortsgemeinde Egolshofen.

J. Marmor: Gesch. Topogr. der Stadt Konstanz 1860 S. 61, Kloster Kreuzlingen: Die neue Klosterkirche wurde von Abt Jakob I. Denkinger von Schönberg am 26. Oktober 1653 eingeweiht, indem er das ehrwürdige hölzerne Kreuz, an welche so viele segensreiche Erinnerungen sich knüpfen, selbst auf den Altar stellte. Er war der letzte Abt von Kreuzlingen, der den Reichstag in Regensburg 1652 besuchte. Die verschütteten Gräber seiner Vorfahren liess er öffnen und versetzte ihre Überbleibsel in die Kapelle auf dem Gaissberge.

Büsching, Neue Erdbeschr. 1769 11. T. Schweiz, S. 206: Kreuzlingen hat die niedern Gerichte auf dem adeligen Sitze Geisberg.

Der Güte des Herrn Prof. Dr. J. Meyer in Frauenfeld verdanke ich noch: Das Kloster Kreuzlingen besass am Bergabhange bei Egolshofen oder Kreuzlingen einen Bauernhof, der strategisch so gut gelegen war, dass im Kriege von 1499 die Eidgenossen daran dachten, ihn zu befestigen (Eidg. Absch. T. III. Abt. 1 S. 624). Das Kloster erwarb ihn im Jahr 1472 und behielt ihn bis zur Aufhebung, suchte ihn durch Käufe und Verkäufe besser zu arrondieren, und unterhielt auch eine Mühle daselbst, welche der Abt zu Lehen gab. Dieser Bauernhof hiess der Geissberg; er lag wie Kreuzlingen nahe bei Konstanz, und es ist nicht ganz unwahrscheinlich, dass die Konstanzer Patrizierfamilie ihren Namen von diesem Hofe trug. In späterer Zeit scheint da ein Schlösschen gebaut worden zu sein, das auch dem Kloster Kreuzlingen gehörte, und zwar noch in den 30er Jahren dieses (XIX.) Jahrhunderts, ob jetzt noch? Ein konfuser Tagebuchschreiber des XVI. Jahrhunderts sagt zwar: „Supra Constantiam Gaysperg Hanerichus von Ulm extra urbem arcem habet, cujus moenia adeo densa, ut currus facillime incederetur, secessum subterraneum in Constantiam usque“.

Die von diesem Gaisberg stammende Familie ist neuerdings in dem Oberbadischen Geschlechterbuche von Kindler von Knobloch 1898 I. Bd. S. 418—19 beschrieben worden, in dem Nachstehenden kann ich jedoch mehrere Berichtigungen und eingehende Ergänzungen liefern, welche dort keinen Platz gefunden hätten.

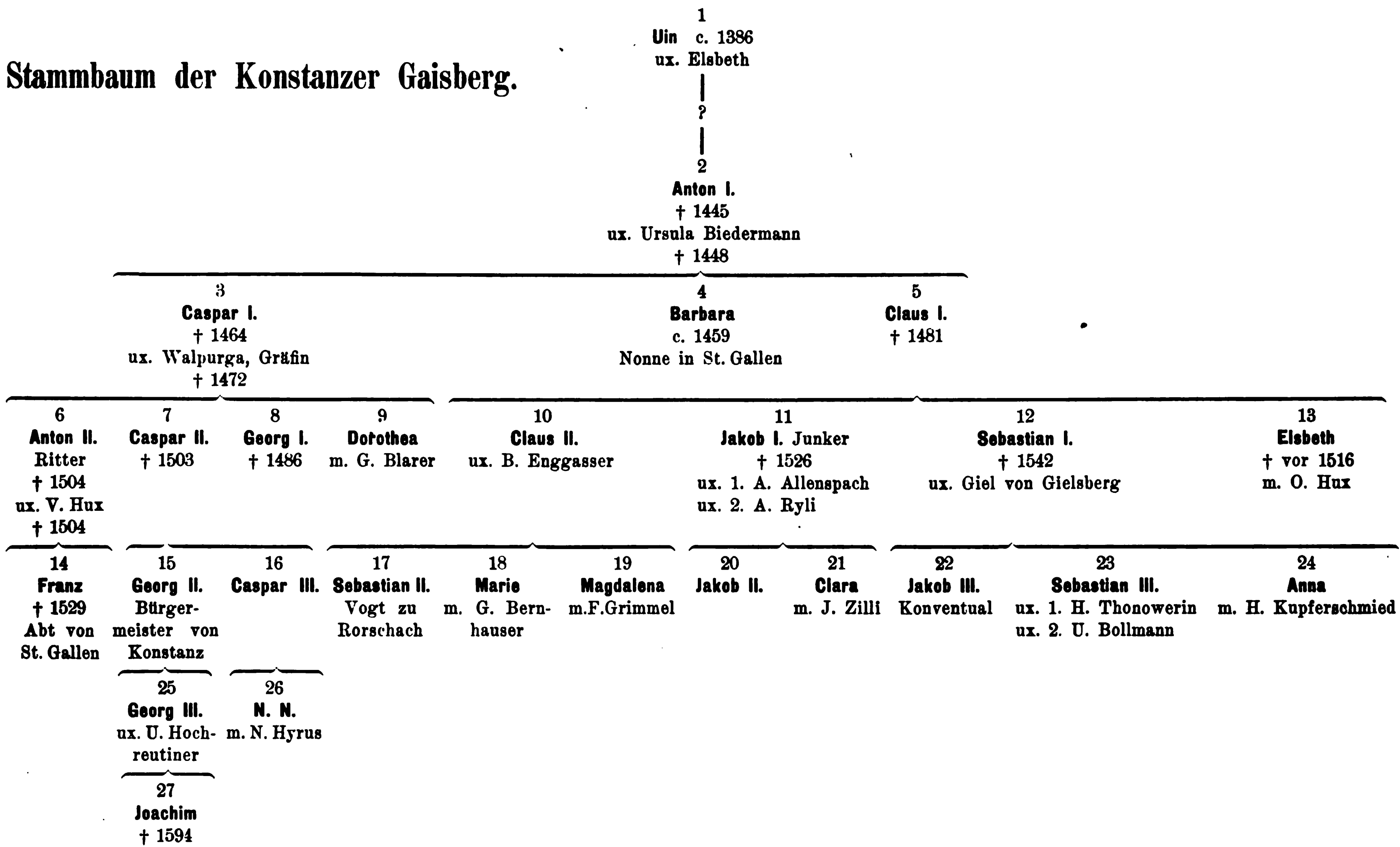
Dem beifolgenden Stammbaum nach (pag. 138) sind von diesem Geschlechte 27 Personen bekannt, deren Einreihung jedoch noch nicht über allen Zweifel erhaben ist.

Von den einzelnen Personen ist folgendes bekannt:

1. **Ulin Gaisberger**, ein eigener Mann des Abtes Werner von Reichenau, wird von letzterem nebst seiner Hausfrau Elsbeth 1386 dem Herrn von Bürgeln versetzt. (Lehensbuch der Reichenau Gen. Ld. Arch. Karlsruhe III. Bd. p. 645). Ob die Nachfolgenden von diesem abstammen, ist zwar möglich, aber nicht zu beweisen.

2. **Anton I.** Dieser zur Kaufmannszunft zum „Thurgau“ in Konstanz gehörig ist im Steuerbezirk „Griess“ von 1418—45 erwähnt. Er dürfte wohl

Stammbaum der Konstanzer Gaisberg.



eher ein Enkel als ein Sohn des Ulin sein, der plötzliche Standesunterschied ist zu gross.

Ruppert, Die Konst. Chron. S. 393: 1425 Montag nach Margreth (16. Juli) Lutfried Muntprat, Ulrich Ehinger, C. Winterberger, Jacob Appentegger, Diethelm Schiltar, Ulrich Steinstrass, Philipp Räter, Antoni Gaissberg, Hainrich Kraft, Hans Appentegger, Ulrich im Holz hant vor ainem rat gesworen, von der gemainde zu laussen vnd sich darvon ze ziehend hiezwischen vnd wihnchten zenehst über ain jar das nehst.

Von 1446—48 steuert seine Wittwe Ursula Bidermann; diese vermacht 1447 Samstag vor Lichtmess 1. ihrem Bruder Claus B. 300 ℔ Hlr., 2. Conrad B. des Claus Sohn 100 ℔ Hlr., 3. Ursula Sumringer ihrer Schwester 400 ℔ Hlr., 4. ihrer Schwester Anna B. 100 ℔ Hlr., 5. ihrer Schwester Adelheid Nithart 100 ℔ Hlr., 6. der Lämmlin ihres Bruders Tochter in Bischofszell 100 ℔ Hlr., 7. Greth Felix, Hans und Claus den drei B; jedem 100 ℔ Hlr., 8. den Augustinern 10 ℔ Hlr., 9. ihrem Beichtvater einen silbernen Becher, 10. dem Spital 20 ℔ Hlr. (Konstanzer Gemächtebuch 1368—1450).

Diese Ursula Bidermann ist sichtbar in sehr günstigen Vermögensverhältnissen gewesen. Da jedoch die Kinder ihres Gatten Anton gar nicht im Testamente erwähnt sind, so haben diese entweder ihr Erbe schon zum voraus erhalten, oder aber war die Ursala B. ihre Stiefmutter.

3. **Caspar I.** heiratete nach den St. Galler Kollektaneen 1440 Walpurga Gräfin. Als Antons I. Sohn steuert er zu Konstanz wie jener von 1440—64 im „Griss“, von da bis 1472 seine Wittib, die von 1468 an „Alt-Gaissbergerin“ genannt wird. Die Graf sind ein Konstanzer Geschlecht.

Caspar gehörte wie sein Vater zur Kaufmannszunft zum „Thurgau“ und scheint allem nach in des Bischofs von Konstanz Diensten gestanden zu haben.

4. **Barbara,** vermutlich dessen Schwester, war 1459 Nonne des St. Katharinenklosters zu St. Gallen. v. Mülinen Helv. sacra. II. 189. Ildefons v. Arx Gesch. d. Kant. St. Gallen 1811 T. II. S. 205 schreibt:

Die Klausen und Waldhäuser waren meistenteils von Bauerntöchtern, die Klöster und Samnungen aber von adelichen Fräulein und Bürgerjungfern bewohnt. Neben der Stadt St. Gallen hatten die Klosterfrauen zu St. Katharina zwar unter der Priorin Mechtild von Rowil im Jahre 1284 von Eberhard, dem Bischof von Konstanz, die Regel des heiligen Augustin angenommen, und sich den Dominikanerprior zu Konstanz zum Beichtvater gewählt, aber sie wichen nach und nach von dieser Regel und dem gemeinschaftlichen Leben nicht nur ganz ab, sondern widersetzten sich auch einer Verbesserung ihrer Lebensart aus allen Kräften, und behandelten ihre Unterpriorin, die selbe betrieb, so übel, dass sie nach drei Wochen an den empfangenen Wunden starb. Der Konvent bestand damals aus 10 Frauen, welche aus den angesehensten Häusern der Stadt St. Gallen herstammten, nämlich: Anna Krumin, Priorin; Ursel Eberli, Unterpriorin; Elisabeth Blarerin; Elisabeth Ramspergerin; Agnes Burgauerin; Ursel

Vogelweiderin; Ursel Werzin: Barbara Küchimeisterin; Ursel Farenbühlerin; Barbara Gaissbergerin.

5. Claus I. Vermutlich ein Bruder von Caspar I. ist im Konstanzer Steuerbezirk „Schlegel“ von 1458—72, und von 1472—80 im „Rad“ verzeichnet und gehörte zur Metzger- und Krämerzunft zum „Rosgarten“.

Seine Witwe steuert von 1481—83, die Gaissbergerin vnd ir sun 1484, die Gaissbergerin vnd Claus G. 1485, die Alt-Gaissbergerin vnd ire kind 1486 und 1487. Kurz vor seinem Tode jedenfalls, denn 1481 steuert er selbst nicht mehr, hat Claus sein Testament errichtet, nämlich am Dienstag vor St. Maryen-Magdalenentag 1481, worin er seinen Söhnen zum voraus vermacht: sin hus zum Truben mit dem husrat, so er darinnen ist, och die waagen, gewicht, vnd was zu sollichen dingen gehört, vnd darzu 600 rinscher Gulden vnd siner tochter Elsbethen Gaissbergerinen, (des Othmarn Huxen von St. Gallen Ehefrau) irer mutter verlassen gewandt vnd Clainot vnd das übrig verlassen gut, so er vnd sin husfrow verliessen söllten etc.

1484 Pfingstabend beurkundet Bürgermeister und Rat der Stadt Zürich, dass Hans Sweininger, Altbürgermeister von Konstanz und des seligen Clausen Gaissbergers Bürger daselbst Ehefrau dem Vesten Andresen Kornweil, ihrem Mitbürger als Inhaber der Herrschaft Weinfelden eine Brieflade überantwortet haben. (Marmor, Urkunden-Auszüge der Stadt Konstanz).

6. Anton II. Sohn von Caspar I. steuert im „Griess“ von 1465—96. Nach Rupperts Chroniken der St. Konstanz S. 252 berichtet der Chronist Gebhart Dacher über Antons Hochzeit: „Item anno domini 1465 jar an sant Agten abent (4. Febr.) do bracht man Gaisberg sun ain brut von S. Gallen; die ist aines webers tochter gesin. Die rait hie zu Costenz in mit 20 vnd 100 pfärit zwischent vier vnd fünfen vnd nament das erst nachtmal uff der pfalatz. Item deselben abent lagent sy (in) sin vaters des Gaisbergs hus; do gieng es inen in vnd uss als ain blutte muss, vnd morn des gen sant Steffen in die kilchen fürt man sy, 2 pfiffer vnd 1 trumeter hat si; do hat der schlecht brütting drig schlecht spilman, das was ein rus pfifft, das ander was ain luten schlaher, der dritt was ain giger. Item vnd dem lutprister ward von der brut gefrunt vnd geopfret 11 ß hlr. Vnd nach der mess fürt man si uff di pfalatz, do hat man das hochzit, won der brutting was (des) bischoff schlechter diener. Vnd morndes assent ze morgen ain tail in des vaters hus, der ander tail uff der pfalatz vnd rittend wider haim zwischen 8 vnd 9“.

Diese Braut war Verena Hug oder Hux aus St. Gallen, Tochter des Heinrich Hux, welcher im Jahr 1443 mit Konrad Kurer Bürgermeister daselbst war.

Laut kaiserlichem Gnadenbrief geben zu Graz am St. Augustintag 1469 sind Antoni, Caspar und Georg die Gaisberg Brüder und ihre ehelichen Leibserben den alten edlen Konstanzer Geschlechtern auf der „Katzen“ mit allen von solchen geniessenden Freiheiten inkorporiert worden.

1470 Sabbato ante invocavit (10. März) Illa die ist Antonin Gaissberg vnd Fridrichen Sattler by dem aid gebotten das sy in der sach, als der vicari

umbbracht ist, diewil sy burger sind, nicht handlen sollent, vnd ist solichs uff der von Rischach schriben beschehen. Item daruff hat Antonin Gaissberg sin burgrecht ufgeben. (Ruppert, d. Chroniken d. St. K. S. 405).

Demnach scheint Anton als Diener des Bischofs mit seinen Pflichten als Bürger in Konflikt geraten zu sein, da er aber bis 1496 in Konstanz weiter steuert, hat er scheints das dortige Bürgerrecht nicht aufgegeben, sondern nur die Stadt verlassen.

Er nahm zunächst Kriegsdienste, wurde vor der Schlacht bei Murten 1476 zum Ritter geschlagen, trat in die Dienste des Erzherzogs Sigmund von Österreich und war bald Bürger in Luzern, Bern und Zürich und zwar, wie es damals vielfach vorkam, teilweise gleichzeitig.

Aus dem kaiserlichen Landesarchiv zu Innsbruck ist ersichtlich, dass Anton am 14. März 1475 von Erzherzog Sigmund zu Innsbruck mit einer Provision von 100 fl. jährlich auf Widerruf zum Diener aufgenommen wurde, um vom Könige von Frankreich, mit welchem der Erzherzog damals im Bunde gegen die Eidgenossen war, die jährliche Provision des Erzherzogs zu beheben und Sr. Gn. zu überbringen. Ausser den 100 fl. soll Anton die Zehrung für zwei Pferde erhalten, wenn er in Geschäften reiten muss.

22. Juli 1476 wird Anton, welcher jetzt etliche Zeit her „in den sweren leuffen mit raysen gen Frankreich und in ander Weg dem Herzog Sigmund gedient hat“, als Rat und Diener mit 200 fl. Sold aufgenommen.

1477 Lehensrevers von Hans von Rynach und Anton Gaisperger um die Herrschaft und Burg Froburg als ein fälliges Lehen.

1482 Lehensrevers von Ludwig von Eyss zu Sumerstorf um den Winkelhof zu Mosheim, den Antoni von Gaisperg für fällig ansprach.

1485 Dienstrevers auf Erzherzog Sigmund von Herrn Antoni Gaisperger mit 200 fl. Dienstgeld sein Leben lang.

1488 Mittwoch vor Bartholomäi (24. August): Antoni Mösnang, welcher Herrn Antoni Gaisberg mit westphälischem Gericht fürgenommen hat und deswegen von Erzherzog Sigmund, damaligem Landesfürsten von Tirol ins Gefängnis gelegt wurde, stellt bei seiner Entlassung Urfehde-Revers aus.

1494 Dienstrevers von Antoni Gaisperg seiner fürstlichen Gnaden Rat. Was die Besoldung anbelangt, so zahlte der Kammermeister des Erzherzogs dem Anton Gaisberg an den 700 fl., welche der Erzherzog schuldet, am Pfinztag nach Pankrazi 1482 200 fl., am Montag nach Exaudi 30 fl. und am Erchtag nach Purificatio Mariä 200 fl., 1483 als Provision 232 fl. 1 ℔ 8 Hl.; 1484 in fünf Raten 650 fl., ferner am Sonntag vor Michaeli zu ganzer Bezahlung der Zehrung, die er den Räten auf der Reise nach Frankreich zur Krönung dargeliehen hat, 13 fl., 1485 386 fl. 1 ℔ 8 Hl.; 1486 40 fl. von seiner Provision am Pfinztag nach St. Veit, und Sonntag nach Franzisci als Zehrung zur Reise nach Frankreich mit Dr. Konrad Hayngartner und Wilhelm von Diespach in Geschäften des Erzherzogs 250 fl.; 1487 Montag nach St. Margarethentag auf Geschäft Graf Oswalds von Thierstein und Graf Jörgen von Zimmern der französischen Botschaft 40 fl.; 1488 an Maria Magdalenentag 100 fl. Provision; 1489 an

Margarethentag zu ganzer Bezahlung seiner verraiten Provision und Remanenz, auch der Zehrung halber in Geschäften gen Frankreich 21 fl. 4 ß; 1490 Provision 100 fl.; 1491 an Sold und Dienstgeld 220 fl. und verrechnetes Dienstgeld 10 fl.; 1493 Provision und Dienstgeld 118 fl.; 1494 Freitag vor Bartholomä an Dienstgeld 100 fl.; Montag nach Erhardi 112 fl. und an verrechneter Schuld und Remanenz an Pfinztag vor Ambrosi 60 fl.; am Erchtag nach Titus 100 fl.

Nach den eidgenössischen Abschieden erscheint Anton Gaisberg am 25. Juli bis 12. August 1476 als Rat des Herzogs Sigmund von Österreich mit dem Herrn Marquart von Schellenberg Marschalk, Wilhelm Herter und Hans von Rinach bei den Verhandlungen zu Freiburg, ebenso 11. Juni 1477 zu Luzern, und ebendaselbst am 11.—12. Dezember 1482.

Am 19. Februar 1486 wurde Anton auf den Tag nach Konstanz geladen, um sich zu verantworten, er soll dem Zürcher Bürgermeister Waldmann, dem Hassfurter und dem Barthol. Huber nachgeredet haben, sie hätten 1500 fl. genommen, um zu bewirken, dass die vier Städte im Schwarzwald nicht schwören müssen. Vor den österreichischen Räten und den Eidgenossen entschuldigte sich Anton, er habe das nicht gesagt und wenn es ihm unterschoben werde, so sei den betreffenden Unrecht geschehen. Damit begnügt man sich.

Um das Jahr 1496 muss er sich mit dem Rat von Konstanz überworfen haben, er gab das Bürgerrecht auf, ist kurze Zeit Bürger von Luzern, und von 1496 an Bürger zu Zürich.

1496 4. Oktober. Auf das durch Luzern unterstützte Gesuch seines Bürgers, des Ritters Anton Geissberg, wird diesem auf dem Tage zu Zürich ein freundliches Empfehlungsschreiben an die Stadt Konstanz gegeben, und zugleich bewilligt, aus den drei Orten Zürich, Luzern und Zug eine Botschaft auf seine Kosten dorthin zu nehmen.

Auf dem Tag zu Zug, 10. Oktober 1496 wird berichtet, Zürich und Luzern haben ihre Botschaft zu Konstanz gehabt, Anton Geissbergers wegen. Ihnen hat eine Ratsbotschaft von Konstanz geantwortet, man werde den Gaisberg nicht weiter gestatten, ferner jemanden gefangen zu nehmen oder ohne Recht zu kränken.

Auf dem Tage zu Zürich, 20. Nov. 1496, erhalten die Boten, die von den Eidgenossen nach Lindau abgefertigt sind, den schriftlichen Auftrag, bei den königlichen Anwälten daselbst dahin zu wirken, dass Herr Anton Geissberg, Ritter, seiner Gefangenschaft zu Konstanz erledigt und Graf Georg von Sargans aus der Acht gelassen und von seinen Schuldnern bezahlt werde, laut früher zu Luzern verabredetem Gericht.

In der Tagsatzung zu Lindau am 26. Nov. 1496 heisst es: Jeder Bote weiss, was die königlichen Räte des Gaissbergers wegen geantwortet haben.

Obwohl im Züricher Staatsarchive Briefe über diese Angelegenheit vorhanden sind, ist dieselbe doch nicht klar zu legen.

Vorher schon, 21. Febr. 1488, ist Herr Antoni Geissberger, Ritter, Bürger worden zu Bern und giebt jährlich zu Udalzins 5 rinisch Guldin uff Andree, wenn er söllichs abkauffen will, soll er thun mit 100 R. G. und ist seines Briefs datum Donnstag vor Kathedra Petri anno LXXXVIII. Udalbuch d. Stadt Bern.

In dem dortigen teutschen Missivenbuch und Ratsmanual wird Anton mehrfach erwähnt, so schreibt 12. Mai 1488 Bern an Österreich und nimmt den strengen und festen Herrn Anthoni Geissberger, Ritter, seinen Bürger gegen die Verdächtigung in Schutz, dass er eine nicht geringe Zahl bernischer Angehöriger dem Hause Frankreich zu Hilfe und gegen den römischen König aufgewiegelt habe. (E. fol. 311).

1489 wird eine Rechtssache zwischen Anton und den „frommen festen Herren der grossen Gesellschaft zu Ravensburg“ in Konstanz zum Austrag gebracht. (Konstanzer Missivbuch).

1496 26. Nov. Peter Völsch, Ritter, kaiserlicher Kammerprokurator und Fiskalgeneral ersucht Bürger und Rat zu Konstanz in seiner Klagesache gegen Anton Gaissberger und Dr. Molitor in Costenz einen Rechtstag auzusetzen. (Marmor Konst. Urk. Ausz.)

Nach dem Bürgerbuche von Zürich ist Anthony Geisberger, Ritter, als Bürger aufgenommen worden und leistete den Eid am Donnerstag nach vincula Petri 1497. „dedit x florenos und uff Mitwoch vor Margareth anno 1503 hat her Anton Geisberg sin Bürgerrecht uffgeben und sind sin Bürgen Eberli von Rischach und Caspar Göldli.

Heinrich Werdmüller, Hauptmann des Gotteshauses St. Gallen, schreibt 28. Nov. 1497 an den gewesenen Bürgermeister von Zürich, Ritter Conrad, der von Zürich an den König von Frankreich um die Pensionen zu holen abgeordnete Anton Gaissberg sei mit Krankheit beladen und schlägt Junker Hans Giel zu dieser Sendung vor.

Anton wird als Kriegsheld und von Person als schöner Mann (irrtümlicherweise auch als Ritter vom goldenen Sporn!) bezeichnet. Er besass Güter im Rheinthale, welche er teils an seine Geschwister Caspar und Dorothea verschenkte und zum Teil verkaufte.

1498 10. Nov. verkaufte Anton an Abt Gotthard von St. Gallen sein Gut zu Haslach im Rheinthal gelegen, genannt das Haslach, eine Wiese genannt Tegerin, eine Wiese genannt die Langwies, 30 Schilling Pf. jährlichen Zins auf St. Martinstag von einer Wiese genannt die Pfenderin, liegen bei Bernang und Au, 2 ℔ 15 Schill. von einem Gut genannt Mühlhalden bei Mülinen jenseits der Sitter (wohl in der Nähe des jetzigen Geissbergs bei Kräzern, eine gute Stunde westlich von St. Gallen), einen Hof und Gut Bülerhub ob dem Dorf zu Rorschach um 600 ℔ Pf., doch der Verschreibung des Leibdings, das ihm Abt und Gotteshaus jährlich zu geben schuldig sind, unschädlich. (Mitteilung des Herrn Dr. Wartmann in St. Gallen und Ildefons von Arx II. S. 456).

1499 14. Dez. ist Anton als Gesandter des Abts von St. Gallen vor dem Rate von Konstanz erschienen. (Marmor, Beitr. z. Gesch. d. St. Konstanz, S. 64).

Im Jahre 1489 hatte sich Anton mit seiner Hausfrau in das Kloster St. Gallen verpfründet. Dort verbrachten sie ihre letzten Lebensjahre. Beide erlebten noch die Freude, ihren Sohn Franz am 19. April 1504 zum Abte daselbst erwählt zu sehen, jedoch bald darauf am 23. Mai starb Anton, während sein Sohn auf der Fahrt nach Rom war, um vom Papste seine Wahl bestätigen

zu lassen, und seine Frau Verena Hux folgte ihm bald nach, sie starb am 6. Juni 1504 an der Wassersucht.

Abt Franz liess beiden die sog. Gaissberg-Kapelle am Münster erbauen, wo sie begraben wurden, und welche später dem Umbau der Kirche zum Opfer gefallen ist, wie so manche andere wertvolle Zeugen aus alter Zeit.

In der St. Galler Stiftsbibliothek ist noch ein Commentarius in psalmos von Conrad von Solton als Nr. 315 erhalten, auf dessen erster Seite Antons Name als einstiger Besitzer eigenhändig eingeschrieben steht, auch schreibt von ihm P. Maurit. Müller in notis ad necrol. St. Galli: Antonius a Gaisberg, qui magnus monasterii nostri benefactor extitit, varios codices et raros manuscriptos bibliothecae nostrae donavit. (Weitmann, Gesch. d. Bibliothek St. Gallen S. 55).

7. **Caspar II.** Sohn von Caspar I. und Bruder von Anton II., steuerte wie diese zu Konstanz im „Griess" von 1465—72, ebenso 1474—75, von 1476 bis 1480 im „Schnetzthor", 1487—89 im „Tümpfel", 1490 im „Ziegelgraben", 1491 im „Griess" und 1499—1503 im „Schnetzthor". Er gehörte zur Kaufmannszunft zum „Thurgau", und von 1469 mit seinen Brüdern Anton I. und Jörg I. der Gesellschaft zur „Katze" an.

Wie letzterer war er Theilhaber der sog. „Grossen Ravensburger Gesellschaft", welche bekanntlich den Handel mit dem ganzen südlichen Europa im grossen betrieb und als Georg I. 1486 gestorben war, verhandelte Caspar II. mit dieser Gesellschaft über Jörgs Erbe.

Caspar II. scheint grosse Freude am Reisen gehabt zu haben; schon auf St. Michael 1465 erscheint er vor dem Rate zu Konstanz, um sein Testament zu machen, weil er willens sei, „ain zit von land zu faren", er verschreibt für den Fall seines Todes seinen Brüdern Anton und Jörg seinen Anteil am väterlichen Hause, und jedem 100 Gulden. Von dem übrigen soll seine Mutter oder seine Geschwister 100 fl. zu seinem Seelenheil verwenden, alles andere seiner Mutter zu lebenslänglicher Nutzniessung, wenn sie Witwe bleibt, nach ihrem Tode den Geschwistern, „wo sich aber min muter verenderte, es wer wie das wölt in Kloster oder zu man", so soll der Nachlass an die Schwester fallen.

1473 Zinstag nach dem Sonntag Letare widerrief er jedoch dieses Testament und errichtete mit seinem Bruder Jörg zusammen ein neues, in dem sie sich gegenseitig als Erben und Teilgenossen „über vnd zu allen irem gut ligendem vnd farendem, aigen vnd lehen, barschafft, pfand, gülten, gelt, husrat, silbergeschirr, klainot, pfenning, vnd pfenningswert" annehmen, im Falle keine Kinder da sind, nur behält jeder für sich 200 fl. zu freier Verfügung zurück. (Konstanzer Gemächtebuch.)

1477 an St. Erhardstag (8. Januar) stellte Caspar zu Innsbruck dem Erzherzog Sigmund als dessen Diener einen Dienstrevers aus, gegen 50 fl. jährlichen Sold auf Widerruf. (Innsbrucker Archiv.)

1486 item Caspar Gaissberger hat das Bürgerrecht widerumb an sich genommen und soll 10 Jahre Bürger sein und wenn er das Bürgerrecht in der Zit ufgeb, so soll er die Anzahl von dem Gut, so er von Jörgen seinem Bruder

ererbt hat, geben, doch soll ihm das, so er die Zit zur Stür geben hat, daran abgehen, actum sexta ante invocavit juravit. (Konstanzer Bürgerbuch).

Mit dem Ritter und Konstanzer Bürger Conrad Grünenberg, von dem das berühmteste und schönste aller Wappenbücher stammt, unternahm Caspar eine Wallfahrt nach Jerusalem zum heiligen Grabe. Grünenbergs Tagebuch über diese Reise befindet sich in der Grossherzogl. Badischen Hof- und Staatsbibliothek zu Karlsruhe, und beginnt mit den Worten: „Im jar nach der geburt unseres lieben herrn Jesu Christi 1486 am 22. april bin ich Conrad Grünemberg ritter zu Costenz ussgeritten, nemlich uf einen frytag mit dryen pferden vnd mit mir Caspar Gaissberg von Costenz uf hoffnung zu erfolgen solch wallfart obberirt". Nach dieser Reise scheint Caspar in Konstanz sesshaft geblieben zu sein und hat wohl erst nachher geheiratet, wen ist nicht bekannt.

8. Georg I. Sohn von Caspar I. und Bruder von Anton II. und Caspar II. steuert wie jene zu Konstanz im „Griess" von 1465—72, ebenso 74 und 75, dann aber im „Schnetzthor" von 1476—84, mit Ausnahme der Jahre 78, 79, 82 und 83. Diese Jahre dürfte er als Teilhaber der Grossen Ravensburger Gesellschaft auf Reisen im Auslande verbracht haben.

Er war zuerst in der Kaufmannszunft zum „Thurgau" und von 1469 wie seine Brüder in der Gesellschaft zur „Katze".

1477 15. Sept. überträgt Jörg Gaissberg, Bürger zu Costenz einen Zinsbrief von 14. Schill. Pfenn. jährlichen Zins, welchen seine Schwester Dorothea Gaissberg, Ehefrau des festen Jörg Blarers, für eine Jahreszeit verkauft hat, an Guardian und Konvent zu den Barfüssern St. Franziskus-Ordens zu Costenz. (Marmor, Konst. Urk.-Ausz.) Über sein Testament siehe bei Caspar II.

1486 an Quasimodogeniti melden Bürgermeister und Rat von Konstanz dem Onuphrius Huntpiss und den andern Mitgliedern seiner Gesellschaft den Tod des Georg Gaisberger, der auch sein Geld in der Gesellschaft stehen hat; sie bitten zugleich die Gesellschaft, wenn dieselbe den Anteil des Verstorbenen hinauszahle, darauf Bedacht zu nehmen, dass sein Bruder und Erbe Caspar Gaisberger sein Auskommen dabei finde. (W. Heyd: die Grosse Ravensburger Gesellschaft 1890 S. 86 aus d. Konst. Missivbuch).

9. Dorothea. Tochter von Caspar I. und Schwester der vorhergehenden. Sie war Gattin des Junkers Georg Blarer, welcher nach Kindler v. Knobloch 1497, nach Dr. K. Beyerles Ratslisten von Konstanz 1512 von den Geschlechtern in den grossen Rat gewählt wurde, wenn mit letzterem nicht schon ein Sohn oder ein anderer gemeint ist.

10. Claus II. Sohn von Claus I., nach dessen 1481 erfolgtem Tode er von 1484—87 mit seiner Mutter zu Konstanz im „Schlegel" steuert, dagegen 1488—89 im „Fischmarkt". Er gehörte zur Metzger- und Krämerzunft zum „Rosgarten". 1498 ist er mit Barbara Enggasser verehelicht und in der Gemeinde Rhinegg belehnt. (St. Galler Notveststeiner Matrikel.) Darnach hatte er Konstanz verlassen. Die Enggasser sind ein noch jetzt blühendes St. Galler Geschlecht.

11. Jacob I. Sohn von Claus I. und Bruder des Claus II. steuert zu Konstanz mit seiner Mutter im „Schlegel“ 1486 und 87; von 1488—1527 im „Rad“. Er war Mitglied der Metzger- und Krämerzunft zum „Rosgarten“.

Nach Dr. K. Beyerles Konstanzer Ratslisten war Jacob 1497, 1501, 1505 und 1509 aus der Gemeinde von der Krämerzunft zum „Rosgarten“ in den grossen Rat gewählt, 1511 als Zunftmeister im täglichen Rat an fünfter Stelle, ebenso 1512—13 im kleinen Rat.



Fig. 78

Von 1514—1526 war Jacob der damaligen Konstanzer Verfassung entsprechend jedes Jahr wechselnd den geraden Zahlen nach Bürgermeister, den ungeraden nach Reichsvogt daselbst.

Von 1512 an siegelt er wie nebenstehend (Fig. 78) und unterschreibt als Junker Jacob Geissberg.

Verheiratet war er erstens mit Anna Allenspach aus Konstanz, (Geschlecht von Allenspach am Untersee), aus welcher Ehe eine Tochter Clara stammte, zweitens mit Anna Ryli, Tochter des Jacob R. und der Margaretha Zollikofer, welch letztere ihrerseits Tochter des Ludwig Z. und der N. N. Blarerin war. Seine zweite Gattin Anna Ryli heiratete nach Jacobs Tod Hyeronimus Hürus. (Familienchronik von Jacob Schultheiss S. 61).

1523 14. November. Verschreibung von Hans von Weitingen gegen Jacob Gaisberg von Konstanz für 400 fl. Hauptgut unter Verpfändung des Zehenten von Grosselfingen. (Mitt. d. V. f. Gesch. in Hohenzollern VIII. p. 95).

1525 22. August stellte Jacob des heiligen Reichs Vogt zu Konstanz einen Revers aus und bekennt, dass ihm der Rat von Konstanz den Platz hinter seinem Hause bei den Augustinern gelegen, so breit dasselbige Haus gegen die Kapuziner wärts ist, und hinauswärts gegen der Schiffleute Haus 22 Werkschuh, und an der Augustinerseite 12 Werkschuh auf Widerruf gelichen habe, zum Nutzen seines Hauses, (welches also in der Augustiner-, früher Mörder-Gasse gelegen war). (Konstanzer Archiv, Urk. 713).

Das ist wohl der Platz, welcher den Augustinern entzogen worden war, weil diese dem Reformator Ambrosius Blarer das Betreten ihrer Kanzel verwehrten, obwohl der Rat ihm dieses zu erwirken suchte.

Nach Marmors Gesch. Topogr. d. St. Konstanz S. 190—92 ist am Hause Nr. 586 in der früheren Mördergasse ein in Stein ausgehauener Steinbock, dieses Haus konnte dem Wappen entsprechend den Gaisberg gehört haben.

Jacob G. wird als eifriger Förderer der Reformation genannt und wird in Pressels: Ambrosius Blarers Leben und Schriften mehrfach erwähnt.

1526 heisst es in Chr. Schultheiss Kollektaneen, im Juni ist ein Reichstag angangen in Speier; uff denselbigen hatt ain rat verordnet Jacoben Gaissberg Bürgermeister, als derselbig wieder heimkam, war er etwas krank, und siechilt also lang, und starb den 9. Dezember. Er ward geachtet, warum ihm von der Geistlichkeit oder ihrer Verwandtschaft vergeben worden.

1528 debentur Jacoben Gaissbergs zu Konstanz Erben 10 ℔ Hlr. Costenzer uff Stauffen dem Schloss im Hegöw. (Gabelkofer). Seine Witwe steuerte noch von 1527—43.

12. Sebastian I. Sohn Jacobs I. ist in der Metzger- und Krämerzunft zum „Rosgarten", wie letztere und steuert im „Rad" von 1522—1542.

Nach Dr. K. Beyerles Konst. Ratslisten war Sebastian 1526 im grossen Rat von der Gemeinde gewählt an zehnter Stelle, 1527—1542 im täglichen Rat als Bysasse, von 1534 an an erster Stelle.

1528 31. März beschliesst der Rat von Konstanz den einst so blühenden Leinwandhandel wieder zu beleben. Es kam einer vom St. Gallischen Otmar Ferber und sein Vetter Hans Schirmer, die hatten eine Gesellschaft mit Bastian Gaissberg.

1528 werden die Wallgräben um Peterhausen wieder mehr befestigt und verwahrt, bei der Arbeit sollen zum Halbteil vor Imbiss dabei warten und selbst dabei sein Bastian Gaissberg und Leo Locher, zum Halbteil nach Imbiss Caspar von Ulm und Hans Fyfer, Zunftmeister. 1530 im Juni ging der Reichstag in Augsburg an, uff denselbigen wurden verordnet von einem Rat Conratt Zwick und Bastian Gaissberg. (Schultheiss Collektamen).

1531 ist zu Peterhausen die Domina Ursula Sebastian Gaissberg uxor patrina). (Konstanzer Taufbuch).

1533 11. März erwirbt Sebastian das Bauerngut Narrenberg bei Ermatingen, woselbst damals ein aus dem Mittelalter stammendes Bauernhaus stand. (Thurgauische Beiträge 31. H. S. 85—86).

1533 Felix Schwarzach und Bastian Gaissberg des Rats sind Pfleger des Gotteshauses der Prediger am Rhein zu Konstanz. (Marmor, Konst. Urk.-Ausz.)

Seine Frau war nach Franz Xaver Leiner, einem eifrigen Konstanzer Geschichtsforscher des XVIII. Jahrhunderts eine Giel von Gielsberg. (Mitteil. des deutschen Heroldamtes in Berlin).

(NB. Gewöhnlich wird dieser Sebastian I. mit Sebastian III. als eine Person gerechnet. Dies ist aber nicht möglich. Vgl. die Ratslisten: Sebastian I., der von 1526 im grossen, und von 1527—42 im täglichen Rat an erster Stelle sitzt, kann nicht von 1543 an wieder im grossen Rat an neunter Stelle sitzen. Ebenso sind zwei Witwen eines Bastian G. vorhanden, also müssen es auch zwei Bastiane sein).

13. Elsbeth. Tochter von Claus I., in dessen Testament vom Jahr 1481 sie als Gattin des Othmar Hux aus St. Gallen erwähnt wird. Letzterer ist nach Dr. K. Beyerles Konst. Ratslisten 1506 im grossen Rat, 1511 unter den Bysassen.

1516 am 1. März wird berichtet, dass Frau Elsbetha Geissberger selich, Ehefrau des Othmar Hux 6 ℔ Wachs zum Brennen beim Grab Christi zu St. Stephan in Konstanz in der Marter- und Ablasswoche gestiftet hat, welchen ewigen Zins Katharina Kern, Witwe Ottmars Hux und deren Sohn Ottmar Hux von ihrem Hause zur „Leiter" vor St. Stephan gelegen für sich und ihre Nachkommen und Käufer dieses Hauses zu geben versprechen. (Marmor, Konst. Urk-Ausz.)

14. Franz. Nach v. Mülinen, Helv. Sacra I. S. 96, geb. zu Konstanz 1464 als Sohn des Anton II., da dieser jedoch, wie oben zu ersehen ist, erst 1465 heiratete, so ist die Geburt Franzens wohl ins Jahr 1466 zu verlegen.

Über diesen bedeutenden Mann ist viel geschrieben und gedruckt worden. Fridolin Sicher, Joachim von Watt, Johann Stumpf, Ildefons von Arx u. s. w. behandelten seine Amtsthätigkeit eingehend, teilweise jedoch sehr parteiisch, und es wäre wohl der Mühe wert, über Franz, der im jugendlichen Alter an die damals noch hochbedeutende Stelle eines Fürstabtes von St. Gallen gewählt wurde, zum Beginn der Neuzeit, in welcher er es wohl verstand, die Zügel der Regierung mit starker Hand zu führen, um dann während der schweren Kämpfe gegen die Reformation ein tragisches Ende zu finden, eine besondere Geschichte zu schreiben.

Fridolin Sicher, zeitweise von 1516 an Organist in St. Gallen, welcher für die Stiftsbibliothek auf Veranlassung des Franz mehrere Werke, z. B. 1520 ein noch erhaltenes directorium perpetuum für Abt Franz in sieben Bänden schrieb, hat in seiner Chronik am meisten von Franzens Familienleben aufgezeichnet. (Mitt. z. vaterl. Gesch. v. Hist. Verein St. Gallen 10. Heft S. 100). Er sagt über Franz:

„welcher her, als man mir gesagt hat, von jugent uf sich frowen halb onargwönig gehalten hat, dass nien kain mensch ützet der glichen nun von im gehört hat. Dwil er noch ganz jung was, und och von erlichen richen vater und můter bürtig, sinem vater och vil lieber gesin wer, er wer weltlich bliben, dann dass er gaistlich wolt sin, das zögt er ain, da er nach zů Costenz was, als bald man in verlor (aus den Augen liess), dass im ain wenig luft ward, wie dann jung knaben dickermals gern habend um die gassen ze loffen und můtwillen ze trieben; do nam er sich, wie ander knaben pflichtig und gwon sind, nüt ain; sonders, wo im mocht der wil werden, so gieng er glich in das Augustiner kloster und traib sin kurzwil mit den selbigen jungen novizen, welche dann unter aller zucht sich halten můsstend. Do sin vater her Anthoni Gaissberg ritter, semlichs ain dem jungen knaben spürta und markta, do sorgt er och wie ain vater, er gieng villicht in das selbig kloster. und das wolt er fürkomen und tet in gen Sant Gallen in das closter. In welchem er sich in aller rechtgschafner gehorsame gehalten, dass alles das, darzů man in zühen und leren wolt, was er glich geschickt und tugentlich, was och dermassen, dass man in glich zů novizen maister ordneta. Und darzů supprior ward; dann er alweg zu allen ziten der erst und letzt im chor was, was och also hitziger natur, dass man in dickermals im münster mit den henden zů mettizit im wiewasser stan fand, sich selbs küelen und kalten. Dann in der alt dechan dickermals übel gehandlet hat; darum wie er sich erkelt, hat och ain semliche lebliche gsunde farb im antlit, dass alle menschen im zartotend (freundlich waren). Und wie es gieng, do abt Gothart starb 1504, warend iro dri in die wal gestelt, apt zu werden, nemlich her Marx der stathalter zů Wil, her Jacob Schürpf, stathalter zů Sant Gallen, und er. Wie aber die vota sich merotend, dass die jungen im also günstig warend, ie dass er zů her erwelt ward: also für er henin gen Rom,

nam doctor Winkler und her Jacoben Schürpfen mit im mit sampt maister Petern sinem koch henin. Und uf dem weg ward im etwas ze essen geben; das solt im nüt worden sin, sondern ainem anderen hern, so bi im aim tisch sass. Griet dermass ie, dass er sin gûte farb, och deuwung (Verdauung) verlor, dass er nachiwertz sin leben lang ganz tödlich blaich, darzû übel deuwen mocht; doch wonn er dannocht also ordenhaft mit spiss und trank lebta, was er her 25 jar. Alle welt erfröwt sich, dass er her ward, hofta, er wurd ein fridlicher her sin. Das ist och er gesin. Keinen haider oder recht (Hader oder Rechtshandel) hat er nie angehebt, es were dann sach, dass er das von grosses schades und abgangs wegen des Gotzhuss mûsste ton".

Während Franz zu Rom war, starb sein Vater, Ritter Anton Gaisberg, am 23. März 1504, ein persönlich herrlicher Mann, der sich samt seiner Hausfrauen ins Kloster St. Gallen verpfründet hatte. Des Abts Mutter starb gleichfalls bald darnach am 6. Juni 1504, beide sind im St. Galler Necrologium verzeichnet. Abt Franz liess für sie eine besondere Kapelle, Begräbnis und Altar zurichten, hernach genannt des Gaisbergs Kapelle. Über letztere ist in J. Kesslers sabbata Chronik d. J. 1523—39 zu ersehen: „An der kirchenmur (im linken Seitenschiff) nebet der absiten thür war ain winckel, darin stuond an altar mit ainer gar schönen tafflen und bildnus Mariae Magdalenae, wie ir Christus erschinet, alldanebet war ain ussgehowne grebnus jetzund herr abt Franciscus Gaisbergs vatters und siner muotter. Unter demselben stuond ain altar in der vererung Sant Stefans und des heiligen crutz gewichet".

Die Regierung des Abtes Franz war eine glänzende, er vergrösserte den Besitz der Abtei bedeutend und wusste auch vom Papste eine Reihe neuer Privilegien auszuwirken. Während unter seinem Vorgänger die Einkünfte mehr für dessen Angehörige verwandt worden waren, und verschiedenfach Misswirtschaft eingerissen war, hat Abt Franz die Einkünfte der Abtei in jeder Weise zu heben gesucht. Doch, obgleich er die Einkünfte hauptsächlich zur Verschönerung des Münsters, für die Vergrösserung der Bibliothek etc. verwandte, blieb ihm der Vorwurf grossen Geizes nicht erspart. Namentlich sein eigener Vetter Joachim von Watt, der selbst ursprünglich im Kloster St. Gallen gewesen und erzogen worden war, geht sehr streng mit ihm ins Gericht, verfasste auch auf ihn den Spottvers:

Major hydrops animum tenuit, quum viveret; auri
hand potuit ullo tinguere fonte sitim.
Ein grösser sucht im gemüet er trug,
Nindert kond im geltz werden gnug.

Jedoch so hochbedeutend Vadian als Schriftsteller und Geschichtschreiber ist, so sehr berechtigt auch der Abt Franz namentlich 1515 nach der Schlacht bei Marignano und ebenso 1523 im Rheinthal durch scrupelloses Eintreiben des sog. Todfalls den Vorwurf des Geizes auf sich geladen haben mag, so ist doch viel von dem, was Vadian dem Abt Franz nachsagt, einseitig vorgebracht und er widerspricht sich darin selbst öfters. Er heisst Franz „gar nit gelert", kunstreiche und gelehrte Leute habe er nicht hochgeachtet, da er selbst schlechten

Verstandes war; seine Konventbrüder fielen in schwere Krankheiten, von wegen des sauersten Weins, den sie trinken mussten. Dies alles schreibt Vadian aber erst, nachdem sich beide wegen der Reformation in getrennten Lagern befanden. Vorher hatte Vadian selbst Franz hoch geachtet, ihm z. B. sein Erstlingswerk „Pomponius Mela“ mit Anmerkungen und mit einer „Zueignungsschrift an seinen Vetter den Abt Franz“ gewidmet, (Ildefons von Arx II. 475), und er erzählt selbst, dass Franz u. a. die grosse Tafel im Münster um 1000 fl. seines eigenen Geldes hat malen lassen, desgleichen die Erstellung eines Sacramentshäuschens vorgenommen hat, ebenso weiss er von Franz zu rühmen, dass er ein grosser Zeremonier gewesen u. s. w. Derselbe hat auch ein reiches Presbyterium „das ist der sitz, in welchem ain abt im messhalten zu ruoben gwon was“, auf der rechten Seite des Chors erstellen lassen, so hoch von Bildwerk und „von allerley posswerch, thieren und bildern dergestalt ussgstrichen, dass es ob 1000 gulden kostet“. (Kessler).

Wie für das Münster so hat Franz auch viel zur Hebung und Verschönerung des Gottesdienstes gethan. Er liess u. a. auch dem 982 gestorbenen Mönche Notker (Abt von 973—82) einen Festtag weihen, durch welche Veranlassung derselbe später beatifiziert worden ist [1].

Fridolin Sicher den Organisten und andere hatte er gewonnen, um für die Stiftsbibliothek nicht nur neue Schätze zu erwerben, sondern er liess sie selbst solche schaffen; Weitmann in s. Gesch. der Bibl. z. St. G. schreibt über ihn S. 55 ff.: Die Bibliothek erhielt an Abt Franz einen vorzüglichen Gönner und Beförderer; er hatte gerne Umgang mit Gelehrten und liess sehr kostbare Bücher besonders für den Chor schreiben. Unter diesen zeichnet sich der codex Gaisbergianus sowohl wegen seines Inhalts als der Malereien aus etc. Franz war der erste Abt, von dem man eine Art Instruktion für die Aufseher der Bibliothek besitzt. Er wollte auch eine neue Bibliothek bauen, durch die Reformation wurde er hieran gehindert. Plünderung, Beraubung und Vernichtung eines grossen Teils dieser Bibliothek durch die St. Galler Bürger blieb nicht aus. Später brachte u. a. der Statthalter Heinrich Sailer von Wil die zwei ungeheuer grossen Gesangbücher zurück, die Abt Franz hatte schreiben lassen; er hatte selbe mit Lebensgefahr über die Klostermauer geschafft. (Ildefons von Arx II. 555.)

Nach Franzens Tod erkaufte die Stadt St. Gallen sogar das ganze Stiftsgebäude mit Grund und Boden etc. mit Renten und Leben zu Stadtbanne um 14,000 fl. (1530, 23. August), welcher Kauf jedoch unter Abt Diethelm nach der Schlacht bei Kappel (1531) rückgängig gemacht wurde.

[1] [illegible]

Beitrag zum Artikel über alte Glasgemälde im Schützenhause zu Burgdorf.

Von G. v. Vivis.

In einem anonymen Wappenbuche ungefähr aus der Mitte des 17. Jahrhunderts, aargauischen oder bernischen Ursprungs, sind eine Menge Wappen verzeichnet, welche Bürger von Baden, Bremgarten, Lenzburg, Brugg, Aarau, Burgdorf, Solothurn und Zofingen angehen. Es scheinen dieselben nach Scheiben, Grabsteinen etc. gesammelt worden zu sein, da gewöhnlich noch nähere Bezeichnungen des Trägers vorhanden sind. Für Burgdorf kämen die folgenden in Betracht:

1. Jakob Burger, Spitalvogt zu Burgdorf 1611.
2. Hans Bracher der Elter, der Zit Nieder Spitalvogt zu Burgdorf.
3. Caspar Custor, Stattschriber zu Burgdorf.
4. Johannes Dysli, des Rats zu Burgdorf.
5. Heinrich Dürr, alt Burgermeister zu Burgdorf.
6. Samuel Eschlimann, des Rats zu Burgdorf.
7. David Frankhuser, Burgermeister zu Burgdorf.
8. Jonas Flückinger, Kleinweibel 1631.
9. Jakob Flückinger, Burger zu Burgdorf (verschieden).
10. Die Grieben ?
11. Johannes Imhof zu Burgdorf.
12. Tobias Klenk zu Burgdorf.
13. Jakob Lyott, des Rats zu Burgdorf und Vogt zu Grosswyl.
14. Conrad Lyodt, des Rats zu Burgdorf (verschieden).
15. Herr Jakob Lyott, Burgermeister zu Burgdorf anno 1610 (verschieden).
16. Samuel Löuw, der Zit Grossweibel zu Burgdorf.
17. Barbara Leemann, Herrn Venner Trächsel zu Burgdorf, Gemahl.
18. Benedikt Schwarzwald, der Zit Burgermeister zu Burgdorf 1632.
19. Johannes Stäli, des Rats zu Burgdorf 1632.
20. Heinrich Schwander, des Rats zu Burgdorf.
21. Urs Stäli, des Rats zu Burgdorf (verschieden).
22. Johannes Trächsel, des Rats zu Burgdorf, Vogt zu Lotzwyl.
23. Oswald Trächsel, des Rats zu Burgdorf (verschieden).
24. Jakob Trächsel, Venner der Stadt Burgdorf (verschieden).
25. Niklaus Wildt, Ammann zu Winigen.
26. Adam Winterlin, Schaffner und des Rats zu Burgdorf.

Die Wappen sind sämtliche mit Helm und Kleinot dargestellt und ist keines gleich den in vorgenanntem Artikel[1] angeführten.

[1] Vgl. Jahrgang 1899, S. 82—84.

Heraldik in Kunst und Gewerbe.

Von Paul Ganz.

(Mit zwei Tafeln, XI und XII).

Auf Tafel XI und XII sind Proben moderner Heraldik abgebildet, drei neue Ex-libris von R. Münger in Bern und eine Alliance-Wappenzeichnung von Richard A. Nüscheler in Zürich. Münger liebt es, die Heraldik mit künstlerischer Freiheit in seinen figürlichen Kompositionen anzubringen, gleichsam als bildliche Signatur des Besitzers, ohne sich je gegen die heraldische Form zu verstossen. Die Zeichnung ist zu fein im Striche und würde in der Radierung viel besser zu einer vollen Wirkung gelangen, als dies durch die zinkographische Reproduktion geschieht.

Im ersten Ex-libris stellt er die Geschichte von Argus, dem Hundertäugigen Wächter der Europa dar, den Hermes auf des Zeus Geheiss mit der Schalmei einschläfert, um die gefangene Geliebte des Götterkönigs zu befreien. Ebenso geschickt in der Verteilung von weiss und schwarz ist das zweite Stück, aus dem der Schild herausleuchtet. Im dritten Ex-libris hat die poetische Stimmung das Wappen verdrängt, und ein Rahmen natürlicher Blumen umschliesst die allegorische Gestalt unserer Muse.

Die Zeichnung von Nüscheler ist streng heraldisch, die Figuren kräftig stilisiert, von breiter Kontur umzogen, und doch wirkt der unruhig grundierte Teppich störend auf die Wappen ein. Der wachsende Mann des Nüschelerschen Wappens hat Porträtähnlichkeit mit einem Träger des Namens und giebt einen neuen Beweis für die originelle Entwicklungsfähigkeit der heraldischen Kunst.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

Redaktionskommission. Sitzung vom 29. September 1900. Anwesend: die Kommissionsmitglieder und der Quästor der heraldischen Gesellschaft. Das Haupttraktandum bildet der Rücktritt des gegenwärtigen Redaktors der Zeitschrift, Dr. Paul Ganz von Zürich, der sich infolge zu grosser, anderweitiger Inanspruchnahme und seiner Übersiedelung nach Basel, genötigt sieht, die Leitung des Heraldischen Archivs niederzulegen. Gemäss der Statuten bezeichnet die Kommission aus ihrer Mitte den Nachfolger und erwählt einstimmig Herrn Dr. E. A. Stückelberg von Zürich, der die Wahl annimmt. Ferner wird beschlossen, den Quästor der Gesellschaft und ein Mitglied der genealogischen Kommission regelmässig zu den Sitzungen einzuladen.

IX. Jahresversammlung in Luzern. 20. und 21. Oktober 1900. Die diesjährige Generalversammlung der Schweizerischen Heraldischen Gesellschaft

fand auf Antrag des Herrn Präsidenten in Luzern statt und nahm, Dank der Fürsorge unserer luzernischen Mitglieder, unter zahlreicher Beteiligung einen genussreichen Verlauf. Der Sonntag Nachmittag war für die Besichtigung der Sammlungen des Herrn Goldschmied Bossard und der heraldischen Ausstellung auf der Bürgerbibliothek ausersehen, und jeder Freund der edeln Heroldskunst wird seine Freude an den ausgestellten Reichtümern und Seltenheiten gehabt haben.

Die heraldische Ausstellung auf der Bibliothek umfasste im kleinen Saale (Vorzimmer) Wappenbriefe, Diplome, Ahnentafeln, Stammbäume und Wappenbücher aus luzernischem Privatbesitz, darunter eine besonders schöne Kollektion aus dem Segesserschen Familienarchive (u. a. das von dem Zürcher Genealogen Wilpert Zoller auf Elgg erwähnte Familienbuch derer von Hinwil, Mitte 16. Jahrhundert, Pergament), und eine Ahnentafel auf 32 aus derselben Zeit. Im grossen Saale hatte der Bibliothekar, Herr Dr. Heinemann, die bedeutende Sammlung von Wappenbüchern, Standeskalendern, Diplomen etc. der Bürgerbibliothek ausgebreitet, ferner eine Sammlung von Siegelstempeln aus dem Nachlasse des † Herrn Meyer-Am Rhyn von Luzern, den grossen Stadtplan von Martin Martini u. s. w.

6 Uhr **Vorstandssitzung** im obern Saale des Casinos der Herren zu den Schützen. Anwesend: Grellet, v. Mülinen, Hess, Ganz, Durrer, de Pury, de Perregaux, Stückelberg. Entschuldigt: Major. *a)* Mitteilung des Präsidenten, dass der Regierungsrat von Luzern der Gesellschaft einen Beitrag von Fr. 60 spende und sich am Bankett vertreten lasse, ebenso der Stadtrat von Luzern. *b)* Als Ehrenmitglied wird einstimmig vorgeschlagen: Herr Dr. Theodor von Liebenau, als einer der ersten Repräsentanten der heraldisch-genealogischen Forschung in der Schweiz. *c)* An Stelle der Vorstandsmitglieder HH. Dr. Durrer und de Perregaux, welche eine Wiederwahl ablehnen, werden die Herren Max von Diesbach und G. Mayr von Baldegg vorgeschlagen. *d)* Auf Antrag des Präsidenten sollen die Mitglieder des Vorstandes Anrecht auf zwei Nummern des heraldischen Archivs haben zu Propagandazwecken, ebenso die Autoren der in der Nummer erscheinenden Artikel. *e)* Die Vorschläge der Redaktionskommission werden gutgeheissen.

8 Uhr Bankett im Zunftsaale der Herren zu den Schützen.

Generalversammlung. 22. Oktober 9 Uhr morgens im Casino. Der Herr Präsident verliest den Jahresbericht und konstatiert mit Freuden, dass die Gesellschaft in stetem Wachsen begriffen ist, trotz einer Reihe von Todesfällen und einem Austritte. Im laufenden Jahre sind verstorben die Herren:

Graf Amédée de Foras, Ehrenmitglied der Gesellschaft.

Major von Goeschen, der Verfasser der „Helden von Sempach". Korrespondierendes Mitglied der Gesellschaft.

Oberst C. Challande, Zürich.

Alexandre de Lessert, Le Hâvre und

Alphonse Revilliod, Genf.

Der Präsident bedauert den Rücktritt des gegenwärtigen Redaktors, hofft aber auf seine weitere Mitarbeit und begrüsst den neuerwählten Nachfolger als beste Garantie für das Gedeihen der Zeitschrift. Die Redaktion verbleibt in Zürich.

Der Quästor, Herr Bezirksrichter Hess, giebt eine Übersicht über die Gesellschaftsfinanzen, welche im verflossenen Jahre das durch die Kosten der Propagandanummer (800 Stück) erwartete Defizit gebracht haben. Er weist aber darauf hin, dass die Mehreinnahmen des neuen Jahres (erhöhter Abonnementspreis) das Gleichgewicht wieder herzustellen vermögen und das Defizit decken werden.

Einnahmen.

Beiträge, Abonnements, Verkauf alter Jahrgänge, Annoncen .	Fr. 3107. 05

Ausgaben.

Zeitschrift mit Beilage „Ganz"	Fr. 3199. —
Bibliothek, Ankauf, Einbinden	„ 84. 10
Verwaltungsspesen	„ 112. 60
	Fr. 3395. 70

Die Rechnung wird auf Antrag des Revisors Dr. jur. Arnold Escher genehmigt und verdankt. Es folgen Mitgliederaufnahmen und auf Antrag des Vorstandes erwählt die Versammlung einstimmig Herrn Dr. Theodor von Liebenau, Staatsarchivar von Luzern, zum Ehrenmitgliede der Gesellschaft. Als Sitz der heraldischen Gesellschaft wird Zürich auf weitere drei Jahre bestätigt, weil daselbst die Zeitschrift gedruckt wird und die Bibliothek aufgestellt ist.

Neuwahl des Vorstandes. An Stelle der austretenden Herren S. de Perregaux und Dr. Robert Durrer sind die Herren Max von Diesbach (Freiburg) und Mayr von Baldegg (Luzern) vorgeschlagen. Neun bisherige Mitglieder des Vorstandes werden in offener Abstimmung bestätigt und die beiden Vorgeschlagenen, da keine andern Nominationen vorliegen, ausnahmsweise ebenfalls in offener Abstimmung neu gewählt.

Die Redaktionskommission wird mit der schon genannten Vermehrung bestätigt, ebenso die Kommission für den genealogischen Atlas. Rechnungsrevisoren für 1900/1901 die Herren de Perregaux und Franz Fischer.

Einem Vorschlage Dr. Durrers folgend wird Freiburg, wo zwei Mitglieder des Vorstandes wohnen, als nächstjähriger Versammlungsort bezeichnet.

Es folgt der Bericht über die Arbeit der genealogischen Kommission, Herr Dr. Walther Merz giebt, als Ergänzung zu der gedruckten Einleitung noch folgende Auskunft: Vorerst sollen die Stammbäume sämmtlicher Grafenhäuser, soweit das Material vorhanden ist, veröffentlicht und den weniger bearbeiteten Geschlechtern die Siegelfolgen beigegeben werden. Als Beispiel weist er eine prachtvolle Serie Froburgischer Siegel in Photographie vor, welche durch ihre Seltenheit und Vollständigkeit Aufsehen erregen dürften. Der zweite Band, mit

französischer Einleitung von Max von Diesbach läuft Gefahr, durch die Überfülle des Materials an Übersichtlichkeit einzubüssen: es muss daher stark gesichtet werden unter den weniger bedeutenden Ministerialen und Bürgergeschlechtern. Dr. Merz verlangt im Interesse der Arbeit einen grösseren Kredit, um in rascherer Folge publizieren zu können und die Ermächtigung, mit andern Gesellschaften zu paktieren und allfällige Beiträge zu erlangen.

In der Diskussion glaubt Hess im Interesse der Unabhängigkeit unserer Gesellschaft von dem letztgenannten Vorschlage abzusehen. Ganz beantragt Fr. 500 als Beitrag, da die jetzige Beilage Fr. 900 gekostet habe. Stückelberg beantragt eine Subskription zu eröffnen, macht aber in der Folge mit Hess den Vorschlag, 100 Exemplare des genealogischen Atlasses mehr drucken zu lassen, als die Auflage des Archivs beträgt und dieselben nur bandweise zu verkaufen, um dem Archiv keine Konkurrenz zu schaffen.

Der Kredit von Fr. 500 für das Jahr 1910 wird bewilligt und beschlossen, den genealogischen Atlas in einer Mehrauflage von 100 Stück zu drucken und bandweise, mitsammt den Tafeln, in den Handel zu bringen.

Dr. Ganz berichtet über die schweizerische Siegelsammlung im Staatsarchiv Basel. Die Kommission, unter dem Vorsitze des Staatsarchivars setzt sich aus Mitgliedern der heraldischen Gesellschaft zusammen und hat das heraldische Archiv als offizielles Organ für ihre Publikationen bestimmt. Die Sammlung soll eine Zentralstelle der Schweizer Sphragistik werden und den Interessenkreisen nicht nur durch Benützung der möglichst vollständigen Sammlung, sondern durch Überlassung von Siegelabgüssen zum Selbstkostenpreise die wissenschaftliche Arbeit erleichtern. Ganz schlägt vor, die Siegelsammlung der Gesellschaft der neuen Zentralstelle einzuverleiben, de Pury beantragt Depositum, da die Gesellschaft nicht das Recht besitze, Geschenke wieder zu verschenken. Darauf wird beschlossen, die Siegelsammlung zu deponieren.

Herr Oberst de Pury macht die Mitteilung, dass er Separatabdrücke des «Nobiliaire de Neuchâtel» den sich dafür interessierenden Herren zusenden werde. — Schluss der geschäftlichen Sitzung. Der Präsident giebt Herrn Dr. Stückelberg das Wort, der einen interessanten Vortrag über die bis heute im Archiv stark vernachlässigte Heraldik der italienischen Schweiz hält, reich illustriert durch Zeichnungen und Photographien.

Nach dem Vortrag wurde die von Herrn Dr. Theodor von Liebenau auf dem Staatsarchiv arrangierte Ausstellung besichtigt, enthaltend eine Anzahl von wappenverzierten Bundbüchern, Urkunden mit seltenen Siegeln, Wappenbriefe und Diplome, darunter ein Brief von König Max an Dominikus Frauenfeld von Zürich, Bundbriefe (der Trücklibund), die Entwicklung des Schweizerkreuzes in Bildern, eine Sammlung von Matrizen, wie das goldene Siegel Karls des Kühnen, ein silbernes Stadtsiegel an langer, silberner Kette, der sphragistische Nachlass des Heidelberger Professors Gatterer u. s. w.

Den Schluss der Jahresversammlung bildete das Mittagessen im Hôtel Union und eine Besichtigung der Kirchen und Kapellen der Stadt Luzern. — Der wohlgelungene und genussreiche Aufenthalt in Luzern wird wohl jeden

Teilnehmer befriedigt haben und weiter dazu beitragen, unseren Jahresversammlungen einen stets wachsenden Kreis von Mitgliedern zuzuführen.

München, den 6. November.

Der Sekretär: Dr. Paul Ganz.

Als neue Mitglieder sind aufgenommen worden:

Herr Niklaus Pfyffer von Altishofen, Luzern.
« Jean Kauffmann, Medailleur, Luzern.
« Louis Schnyder von Wartensee, Luzern.
« Dr. Franz Zelger, Luzern.
« Otto Suyter, Apotheker, Luzern.
« F. A. Segesser v. Brunegg, Schloss Cham, Zug.
« R. Hess, zum Florhof, Zürich.

Nous avons le vif regret d'annoncer la mort d'un membre dévoué de notre Société

M. Alfred Bovet

décédé subitement à Valentigney (Doubs) le 10 novembre 1900. Né en 1841 à Boudry, M. Bovet entra par son mariage dans la famille Peugeot, qui s'est illustrée dans l'industrie française, et devint un des chefs de cette maison. Son établissement de l'autre côté du Doubs ne l'empêcha du reste pas de rester profondément attaché à la Suisse, sa patrie. Nature d'élite, épris du beau dans toutes ses formes, M. Bovet employait ses loisirs au culte des arts et aux joies du bibliophile. Sa bibliothèque considérable, choisie avec un soin délicat et revêtue des plus élégantes reliures, est une merveille. Il fut aussi un des plus intelligents amateurs d'autographes de notre temps et lorsqu'en 1884 il vendit une partie de sa collection pour concentrer son effort sur les autographes des musiciens, ce à quoi le poussait sa prédilection pour cet art, il publia avant la dispersion de ses trésors un catalogue somptueux qui restera un monument sans pareil de goût et de science, en même temps qu'une source inépuisable de renseignements historiques, littéraires et artistiques. Curieux de tout ce qui est délicat et très amateur de belles gravures, il ne pouvait manquer d'être attiré par le côté artistique de l'héraldique et s'intéressait vivement à notre publication, comme aussi il avait réuni une collection de choix de planches héraldiques, principalement d'ex-libris anciens. Cœur chaud, ce mécène joignait à ses autres qualités celles d'un commerce des plus agréables et d'une complaisance sans bornes pour ceux qui avaient recours à lui.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

ARCHIVES HÉRALDIQUES
SUISSES



Schweizerisches Archiv
für Heraldik



ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1901

→ **Mit XI Tafeln und 75 Textbildern** ←



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1901

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Beilagen: Schweiz. heraldische Gesellschaft: Genealogisches Handbuch zur Schweizergeschichte, I. Bd. p. 17—96 und Siegeltafeln I—VIII.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1901 Jahrgang / Année XV No. 1.



Zur 400jährigen Jubelfeier des Eintritts von Basel in den Schweizerbund.

Von E. A. Stückelberg.

In diesem Jahre ist das vierte Saekulum seit dem Eintritt des Stan[illegible]
Basel in den Schweizerbund verflossen und die Rheinstadt rüstet zu froher

Wenn auch wir heute der Inclyta Basilea zu ihrer Saekularfeier unsere Glückwünsche darbringen, so haben wir besondern Grund dazu, ist doch in keiner Schweizerstadt im Mittelalter die edle Heroldskunst so eifrig gepflegt worden wie zu Basel. Welch ein Reichtum an heraldischen Skulpturen von vorzüglichem Geschmack bieten die Basler Kirchen, welche Menge von Wappenbüchern unsere Zünfte und Bibliotheken, welche Auslese von heraldischen Zeichnungen und kunstgewerblichen Wappenbildern bieten nicht die Museen. Wie viele Spuren Schongauers, Holbeins, Manuels!

Und als vor zehn Jahren sich in der Schweiz eine heraldische Gesellschaft bildete zur Wiedererweckung der alten Heroldskunst und -Wissenschaft, da hat Basel gleich von Anfang an sein Fähnlein gestellt und ist auch seither ununterbrochen im Gesellschaftsrat vertreten gewesen. Durch die Organisation von heraldischen Ausstellungen hat Basel in den Jahren 1885 und 1895 gezeigt, dass seine Geschlechter wissen, was heraldischen Wert hat; im letztgenannten Jahre hat die Rheinstadt auch in gastlicher Weise die schweizerischen Mitglieder unserer Gesellschaft beherbergt.

Seit 1900 ist Basel aufs neue mit unsern Zielen verbunden, denn sie ist der Sitz der schweizerischen Siegelsammlung, einer rasch aufblühenden Einrichtung, die den historischen Wissenschaften von grossem Nutzen ist und sein wird, geworden.

Dies Jahr verlegt auch unser verdienter Gesellschaftspräsident seinen Sitz nach Basel und unser bisheriger Schriftführer seinen Wirkungskreis an die Hochschule dieser Stadt.

Einem Basler ist die ehrenvolle Aufgabe zugefallen, fortan die Zeitschrift der Gesellschaft, das Schweizerische heraldische Archiv herauszugeben.

All das darf uns zu dem Wunsch berechtigen, dass unsere Gesellschaft in immer engere Beziehungen zu Basel treten und hieraus recht viel historisch wie künstlerisch fruchtbare Arbeit erwachsen möge.

QVOD · F · F · F · Q · SIT.

Über Mannlehen und die Formalitäten bei deren Verleihung im alten Zürich.

Von Wilh. Tobler-Meyer.

Es gewährt besondern Reiz, den Schicksalen der politischen und socialen Einrichtungen nachzugehen, welche das frühe Mittelalter, die Zeit des Feudalstaates, hervorgebracht hat, und die trotz vielfachem Wandel der äussern Verhältnisse sich — wenn auch in vielen Fällen mannigfach verändert — durch die Jahrhunderte herab forterhalten haben, bis in der Schweiz die totale Umgestaltung oder Umwälzung aller staatlichen Verhältnisse, wie sie unter dem Drucke der französischen Invasion des Jahres 1798 statt hatte, die Umwandlung

ihrer vielen kleinern Patrimonialstaaten in einen einheitlichen, demokratischen Centralstaat, den meisten dieser Institutionen aus der Feudalzeit ein rasches Ende bereitete. So fielen mit der Landesherrlichkeit der souveränen Städte auch die in ihren betreffenden Unterthanengebieten bisher bestanden habenden, hohen sowohl als niedern Gerichtsbarkeiten — letztere theils grundherrliche, theils vogteiliche — sofort dahin, mit ihnen Fall und Lass, die Zeichen früherer Hörigkeit und Leibeigenschaft; die nächsten Jahre oder Jahrzehnte brachten den Loskauf von Zehnten, Grundzinsen und andern aus frühem Mittelalter hergebrachten Lasten. In sehr instructiver Weise hat Paul Schweizer in einer gehaltvollen Abhandlung (Geschichte der habsburgischen Vogtsteuern, im achten Bande des Jahrbuches für Schweizerische Geschichte, 1883) dargethan, wie Vogtrecht und Vogtsteuer, von der Zeit hinweg, da das Haus Habsburg diese Abgaben nach Massgabe seines, in dem Zeitraume von 1281 bis 1311 angelegten Urbars erhob, in der Folge, soweit sie nicht in einzelnen Theilen an Stifte oder Privaten veräussert worden, sondern in Händen des Landesherrn verblieben waren, in den fast unveränderten Ansätzen wie um 1300 auch von dem neuen Landesherrn, der Stadt Zürich, weiter bezogen wurden durch die Jahrhunderte herab, bis sie in einzelnen Oertlichkeiten und Districten der ehemaligen Herrschaft Grüningen und der frühern Grafschaft Kyburg erst im 19. Jahrhundert, zum Theil erst in den 1840er Jahren, durch Loskauf von Seite der Pflichtigen beseitigt wurden [1]. Die verschiedenen bereits erwähnten Abgaben und Leistungen,

---

[1] Das Vogtrecht war — nach Schweizer — eine unveränderliche Abgabe von bestimmten Gütern, vorwiegend aus Naturalien bestehend, eine Leistung der Freien, dann auch der Gotteshausleute an den Inhaber der Vogtei, eine Art von Militärpflichtersatz dafür, dass nunmehr der Vogt mit seinen Vasallen, Ministerialen oder geworbenen Leuten zu Felde zog, anstatt die Freien und Gotteshausleute zu eigenem, persönlichem Kriegsdienste anzuhalten.

Die Vogtsteuer dagegen war eine Geldleistung in veränderlichem Betrage, ohne Rücksicht auf den Grundbesitz persönlich entrichtet von zu diesem Zwecke gebildeten Genossenschaften, ursprünglich eine auf Bitte (Bede, erbotene oder gebotene Abgabe) des Vogtes erfolgte, freiwillige Steuer, allmählig zur gewohnheitsmässigen Verpflichtung geworden und von allen Klassen der Bevölkerung entrichtet, von den Freien an den Landgrafen, von den Eigenen an ihre Herrschaft, von den Gotteshausleuten an den Kastvogt.

Zürich erhebt nach Uebergang der Herrschaft Grüningen und der Grafschaft Kyburg in seinen Besitz — um bei diesen beiden Theilen zürcherischen Gebietes zu bleiben — Vogtrecht und Vogtsteuer daselbst ziemlich genau in den gleichen Beträgen, wie das oben erwähnte habsburgische Urbar sie angiebt und lässt nur eine etwelche Erhöhung der Vogtsteuern in der Herrschaft Grüningen eintreten.

Doch waren schon zur Zeit der oesterreichischen Herrschaft nicht alle Vogtsteuern mit den Hoheitsrechten vereinigt geblieben, sondern theilweise an Private und geistliche Stifte veräussert worden.

Nach der Reformation wurde dann die ursprünglich eine persönliche Leistung gewesene Vogtsteuer — wie schon früher das Vogtrecht — auf bestimmte Güter gelegt und zu einer Reallast gemacht.

In den gleichen oder wenig veränderten Ansätzen wie um 1300 blieben nun Vogtrecht und Vogtsteuer aufrecht erhalten im 16., 17. und 18. Jahrhundert und figuriren noch so unmittelbar vor Beginn der Periode der Helvetik in den Amtsrechnungen von 1797.

Aber während durch die Behörden des helvetischen Einheitsstaates die persönlichen Feudallasten unentgeltlich aufgehoben wurden, wurden die Reallasten wie Zehnten, Grundzinse, Vogtsteuer, in den spätern Jahrhunderten häufig Raub- oder Rauchsteuer geheissen, und

die für die Unterthanen, denen sie auferlegt waren, Lasten, für die Eigenthümer und Empfänger der Leistungen aber mehr oder minder ansehnliche Einkünfte bedeuteten, standen den erwähnten Nutzniessern entweder als freies Eigenthum zu, oder — in den mehrern Fällen — in der Qualität von Lehen und zwar von solchen eigentlichen Lehen, auf welche der ganze Feudalstaat ursprünglich aufgebaut war, und die Feuda, Mannlehen, Mannschaftslehen — anderswo Edellehen, Ritterlehen — genannt wurden. Bei diesen Mannlehen, die vom Kaiser oder von andern Landesherren, Fürsten, Grafen, Dynasten u. s. f. an ihre die Lehensfähigkeit besitzenden Vasallen verliehen wurden, bestand die Gegenleistung des Lehenträgers seinem Lehensherrn gegenüber — im Gegensatze zu Zinslehen — nicht in einer jährlichen Leistung von Zinsen in Geld oder Naturalien, sondern in der Uebernahme der Verpflichtung, seinem Lehensherrn „getreu, dienstlich und gewärtig zu sein, als Lehens- und Landsrecht ist“, wie die Formel in der Ostschweiz gewöhnlich lautet, mit andern Worten, dem Lehensherrn im Falle seines Aufgebotes Heerfolge zu leisten, selbstverständlich in der erforderlichen Waffenausrüstung, mit der nöthigen Kenntniss und Uebung in der Handhabung der Waffen, wohl auch fast ausnahmslos zu Pferde und in Begleitung eines Knechtes oder einiger Knechte. Von einer Verpflichtung des Lehenträgers, die Ritterwürde oder auch nur deren Vorstufe, den Rang oder Grad eines „armiger“ — gewöhnlich allzu frei mit „Edelknecht“ übersetzt — anzunehmen, die unausweichlich vielfache Ehrenausgaben nach sich zogen und wohl auch bedeuten wollten, dass man nun das Waffenhandwerk zum eigentlichen Lebensberufe erwählt und erkoren habe, ist in keinem Lehenbriefe, den wir noch gesehen haben und der sich auf Lehensobjecte, gelegen im Gebiete der Stadt Zürich, bezieht, irgendwie die Rede.

Als einmal die Grafschaft Kyburg und die Herrschaft Regensberg aus dem Besitze des Hauses Habsburg-Oesterreich, andere Herrschaften wie Grüningen, Eglisau, Waedenswyl u. s. w. aus dem Besitze anderer Dynasten — oder Ritterhäuser, oder aus demjenigen geistlicher Ritter-Orden in's Eigenthum der Stadt Zürich übergegangen waren, und Letztere sich als Souverainin nach und nach ein recht ansehnliches Unterthanengebiet unter ihrem Scepter arrondirt hatte, trat sie selbstverständlich auch mit Bezug auf die in ihrem Gebiete bestehenden Feuda oder Mannlehen an die Stelle der frühern Inhaber der erwähnten Herrschaften und verlieh nun durch das Mittel des jeweilen im Amte stehenden Bürgermeisters bei jedem Wechsel des Leheninhabers in Folge von Tod oder Verkauf diese Mannlehen — Objecte, zu denen übrigens ausser den oben erwähnten Gerichtsbarkeiten, Vogtrechten, Zehnten, Grundzinsen, Fisch-

---

Vogtrecht unter'm 10. November 1798 bloss als loskäuflich erklärt. Doch machten die Pflichtigen von dem Rechte des Loskaufes einstweilen wenig Gebrauch; dagegen stellten einzelne unter ihnen die Entrichtung dieser Abgaben ein, bis sie im Jahre 1803 dazu angehalten wurden, die versäumte oder verweigerte Bezahlung nachzuholen.

Auch nach dem Umschwunge von 1830 wieder verweigerten einige Gemeinden 1831 die Entrichtung der Raubsteuer, doch ohne Erfolg. Erst auf Grundlage eines mildern Loskaufsgesetzes vom 10. Mai 1832 erfolgte nun, theilweise erst in den 1840er Jahren, die Ablösung dieser mittelalterlichen Verpflichtung.

enzen. Leibeigenen mit ihrem Fall und Lass, auch eine grosse Menge von Grundstücken jeglicher Art gehörten.

Mit Bezug auf die Leistung der Mannlehenempfänger gegenüber ihrem Lehensherrn, der Stadt Zürich, namentlich, wo diese Lehenleute Bürger oder Unterthanen der Stadt Zürich waren, was in den meisten Fällen zutraf, war nun das Verhältniss zwischen der Stadt Zürich als Lehensherrin und ihren Lehenträgern für die Letztern ein weit günstigeres geworden als früher, da Erstere für ihr ganzes Gebiet zu Stadt und Land eine allgemeine Dienst- oder Wehrpflicht eingeführt oder in Anspruch genommen hatte, so dass nun die Heerfolge der Leheninhaber gar keine besondere Leistung als Aequivalent für den Genuss des Lehens mehr darstellte, sondern mit dem allgemeinen Militärdienste der gesammten Bevölkerung zusammenfiel. (Auch wo Mannlehen, deren Objecte im zürcherischen Gebiete lagen, von auswärtigen geistlichen oder weltlichen Fürsten oder Herren abhiengen — z. B. von den Fürstbischöfen von Constanz oder Chur, den Fürstäbten von St. Gallen und Einsiedeln, den Grafen, später Fürsten von Fürstenberg u. s. w. u. s. w. — war die Heerfolge der Leheninhaber oder Vasallen hinfällig geworden, da die, namentlich seit der gänzlichen Loslösung vom heil. römischen Reiche, vollständig souverain gewordene Stadt Zürich ein Aufgebot zur Kriegsfolge an zürcherische Bürger oder Unterthanen durch einen auswärtigen Fürsten oder Herrn und den Gehorsam des Vasallen dem Aufgebote des auswärtigen Lehensherrn gegenüber gar nicht mehr geduldet haben würde.

Es waren somit die Mannlehen im zürcherischen Gebiete beinahe gleichwerthig mit freiem Eigenthum oder Allodialgute geworden, indem sie nur noch mit den bescheidenen Taxen belastet blieben, welche zu entrichten waren, wenn das Lehen neu „empfangen“ werden musste, und im Zusammenhange damit ein neuer Lehenbrief ausgestellt wurde, weil der Lehenträger gewechselt hatte, indem das Lehen durch Todesfall und damit zusammenhängende Erbfolge oder durch Verkauf in andere Hände übergegangen war. (Bei Mannlehen, die von auswärtigen Fürsten oder Dynasten als Lehensherren abhiengen, musste das Lehen auch neu „empfangen“ werden, wenn der Lehens h e r r wechselte, indem in Folge von Todesfall oder Resignation und damit in Verbindung stehender Neuwahl eine andere Persönlichkeit an die Regierung des betreffenden Bisthums oder Fürstenthums, oder der betreffenden Abtei, Grafschaft oder Herrschaft gelangte.)

Die Form der Lehenbriefe über Mannlehen blieb so ziemlich dieselbe wie früher, und die oben, Seite 4, erwähnte Formel des Gelöbnisses, dem Lehensherrn „getreu, dienstlich und gewärtig zu sein, als Lehens- und Landsrecht ist“ verschwand keineswegs aus dem Texte der Lehenbriefe, wenn gleich ihr schon lange nichts Thatsächliches mehr entsprach. Am Schlusse derselben kehrt gewöhnlich das Versprechen des Lehenträgers oder Vasallen wieder, seinem Lehensherrn gebührende Anzeige davon zu machen, wenn er von Lehen erführe, die von der gleichen Lehensherrschaft herrühren, aber noch nicht „empfangen“ seien, also von sogenannten „verschwiegenen Lehen“.

Von solchen Lehenbriefen haben sich in einzelnen Familienarchiven, auch im zürcherischen Staatsarchive, wohin sie zum Theil aus Privatbesitz gelangt sind, noch ganze Serien erhalten. Eine solche Serie findet sich z. B. vor im Familienarchive der Familie v. Steiner in Zürich, die bis zum Jahre 1798 die Gerichtsbarkeit zu Uitikon, Ringlikon und Niederurdorf, sowie zu Uitikon ein kleines, von ihr erbautes Schloss (jetzt Zwangsarbeitsanstalt) und, weil sie selbst im Jahre 1625 aus ihren Mitteln die Pfarrei gestiftet hatte, auch die Collatur, den Pfarrsatz, besass. Diese Herrschaft Uitikon, welche hinsichtlich ihrer Rechte und Befugnisse die grösste Aehnlichkeit mit der bis 1798 im Eigenthum der Familie Meyer v. Knonau stehenden Herrschaft Weiningen mit Oetwyl, Geroldswyl und Rütihof hatte, lag, wie die eben genannte Herrschaft, eigentlich in der Landeshoheit der Grafschaft — seit 1415 gemeineidsgenössischen Landvogtei — Baden, und es stand dem jeweiligen Landvogte zu Baden die Bestrafung der Malefiz-Verbrechen und die Confiscation des Vermögens der Uebelthäter zu. Sonst aber übten die Junker Steiner in ihrer Herrschaft die ganze übrige, hohe und niedere Gerichtsbarkeit allein aus, während die andern Gerichtsherrlichkeiten im zürcherischen Gebiete eine Strafcompetenz bloss bis auf 9 Pfund, Nürenstorf allein eine solche bis auf 18 Pfund, und nur die Freiherrschaft Wülflingen die niedere und hohe Gerichtsbarkeit mit Einschluss des Blutbannes, besassen. In Uitikon mit seinen übrigen zugehörigen Dörfern war der Gerichtsherr weiter noch befugt, auch über die ehegerichtlichen Sachen zu urtheilen und zu sprechen, die Scheidung einzig ausgenommen; auch stand ihm als Ehrschatz der dritte Pfenning von allem Verkaufe zu. — Mit Bezug auf andere landesherrliche Rechte als den Blutbann, nämlich das Münz- und Salz-Regal, sowie das Mannschaftsrecht, befand sich die Herrschaft Uitikon dagegen nicht unter der Hoheit der Grafschaft Baden, sondern unter derjenigen des Standes Zürich.

Die Vogtei zu Uitikon, im 14. Jahrhundert Lehen des Grafen Johann von Habsburg und seiner Brüder, und jährlich 6 Pfund und 16 Pfenninge Zürcher Münze, 4 Mütt und zwei Viertel Fäsen und 11 Mütt Hafer Zürcher Masses „ertragend“, war damals im Besitze der Familie v. Schönenwerd befindlich und kam dann an unser Frauen Abend zu der Lichtmess 1365 durch Verkauf von Hartmann v. Sch. an Jakob Glenter, den Gerber, Burger von Zürich, der oder dessen gleichnamiger Sohn dann 1404 Junker genannt wird. Kurz nachher, im August 1365, wird ihr Ertrag (nur noch) zu 6 Pfund Zürcher Pfenninge und drei Malter Hafer angegeben. Donnerstags vor St. Othmar 1493 verleiht Ritter Konrad Schwend, Bürgermeister der Stadt Zürich, einen Theil der Vogtei Uitikon, die jetzt „ein Lehen von unsrer Stadt Zürich Grafschaft Kyburg“ geheissen wird, an den ehrsamen Wilhelm Steinbach von Kaiserstuhl, als Lehenträger von Jakob Schwend, dem ehelichen Sohne weiland des festen Felix Schwend selig. Später gehörte die Vogtei der Familie Escher vom Luchs, kam dann im Auffalle des Junkers Wilhelm Escher 1613 an den edeln, ehrenfesten Konrad Zurlauben, des Rathes und Statthalter zu Zug, von diesem aber schon im folgenden Jahre an Hans Peter Steiner, Burger der Stadt Zürich, und 1623

von diesem durch Erbfolge an den gestrengen, festen Obristen Hans Jakob Steiner, des Rathes der Stadt Zürich, Hans Peter Steiners Bruder, bei dessen Nachkommen nun die Vogtei sammt der Gerichtsbarkeit und allen übrigen herrschaftlichen Rechten bis zur Umwälzung des Jahres 1798 verblieb.

Ueber die Lehensinhaber der Vogtei Ringlikon enthält das v. Steiner'sche Familien-Archiv nur sehr unvollständige Auskunft. Eine Urkunde vom Montag nach Laetare 1363 giebt Nachricht davon, dass Hartmann v. Schönenwerd die Vogtei zu Ringlikon, die er von dem Grafen Johann v. Habsburg zu Lehen trug und die jährlich 5 Pfund Zürcher Pfenninge und 10 Mütt Hafer Zürcher Mass gilt, um 120 Gulden dem bereits genannten Jakob Glenter, Burger der Stadt Zürich, verkauft und den Grafen ersucht habe, diese Vogtei von ihm aufzunehmen und den Glenter damit zu belehnen, welchem Ansuchen der Graf entspricht, indem er die Vogtei zu Ringlikon über Leute und Gut mit allem Rechte, so dazu gehört, Jakob Glentern verleiht.

Weiter wissen wir über diese Vogtei nur noch aus andern Quellen, dass dieselbe 1622 ebenfalls — wie Uitikon 1613 an Konrad Zurlauben — von den Erben des Ritters Jakob Escher an die Familie v. Steiner käuflich übergegangen ist.

Die Gerichtsbarkeit zu Nieder-Urdorf erwarb die Familie v. Steiner käuflich von einem Mitgliede der Familie Ziegler, Burger der Stadt Zürich.

Die vollständige Serie der Lehenbriefe über die Vogtei Uitikon (im Archive der Familie v. Steiner) enthält folgende Stücke:

1) Lehenbrief von Graf Gottfried v. Habsburg für sich und seine Brüder, die Grafen Johann und Rudolf, zu Gunsten von Jakob Glenter, Burger von Zürich, Montags vor unsrer Frauen Tag zu der Lichtmess 1365.

2) Lehenbrief von Ritter Konrad Schwend, Burgermeister der Stadt Zürich, zu Gunsten von Jakob Schwend, weiland des festen Felix Schwend sel. Sohn, vertreten durch den ehrsamen Wilhelm Steinbach von Kaiserstuhl als Lehensträger, Donnerstags vor St. Othmarstag 1493. (Bezieht sich aber nur auf einen Theil der Vogtei.)

3) Lehenbrief von Burgermeister Johannes Bräm zu Gunsten des edeln, festen Jörg Escher, Burgers von Zürich, sesshaft zu Greifensee, als Erben seines Vetters, Hans Kunrat Escher selig, des Raths der Stadt Zürich, Montags den 16. März 1573. (Bezieht sich ebenfalls nur auf obigen Theil der Vogtei, der nach Jörg Eschers Tod wiederum an den Aeltesten des Geschlechtes, soweit es von Herrn Jakob Escher, Ritter, und Frau Anna Schwend herstammt, fallen soll.)

4) Lehenbrief des selben Burgermeisters zu Gunsten des edeln, festen Wilhelm Escher, Burgers von Zürich, der die Vogtei von obigem Jörg Escher und dessen Bruder Hans Jakob erkauft und sie gleichzeitig von diesen — als den einzigen ausser ihm vom Stamme des Ritters Jakob und der Frau Anna Schwend — von der Bedingung des Seniorates losgekauft hat, so dass sie fortan nur noch an seine Wilhelm Eschers Kinder und Kindeskinder, doch nur im Mannsstamme, fallen soll. Donnerstags, den 24. Hornung 1575. (Hier ist

kurzweg von der Vogtei U., nicht mehr bloss von einem Theile derselben, die Rede, obschon der angegebene Ertrag derselben der gleiche ist, wie er bei No. 2 und 3 für den betreffenden Theil aufgezählt wurde.)

5) Lehenbrief von Burgermeister Heinrich Bräm zu Gunsten des edeln, festen Wilhelm Escher, Burgers von Zürich, Sohnes des sel. Wilhelm Escher, des Rathes der Stadt Zürich, um „die Vogtei Uitikon", Mittwochs, den 19. Mai 1602. (Während die an No. 3 und 4 hängenden, burgermeisterlichen Siegel das bekannte Brämsche Wappen, den auf einer aus einem Dreiberge emporwachsenden Stange mit den Hörnern nach oben aufgesteckten Halbmond, zeigen, enthält das Siegel Heinrich Bräms im Schilde des Wappens ein Metzgerbeil und als Kleinod einen Arm mit dem gleichen Geräthe).

6) Lehenbrief von Burgermeister Leonhard Holzhalb zu Gunsten des frommen, ehrenfesten, weisen Jakob Muss, des Raths und alt Seckelmeisters der Stadt Zug, als Lehenträgers des edeln, ehrenvesten, fürsichtigen und weisen Konrat Zur Lauben, des Raths und Statthalter zu Zug, um die Vogtei U., welche in Wilhelm Eschers Auffallsverhandlung an Statthalter Zur Lauben gefallen ist, datirt 25. Christmonat 1613.

7) Lehenbrief von Burgermeister Hans Rudolf Rahn um die Vogtei U. zu Gunsten des ehrenfesten Hans Peter Steiner, Burgers der Stadt Zürich, welcher dieselbe von Statthalter Zur Lauben in Zug käuflich erworben hat, datirt Mittwochs, den 6. April 1614.

8) Lehenbrief von Burgermeister Hans Heinrich Holzhalb zu Gunsten des gestrengen, festen Obristen Hans Jakob Steiner, des Raths der Stadt Zürich, um die Vogtei U., welche dem Obristen von seinem Bruder, Gerichtsherrn Hans Peter Steiner, in Erbes Weise angefallen ist, datirt 1. Herbstmonat 1623.

9) Lehenbrief des Burgermeisters Hans Heinrich Holzhalb um die Vogtei U. zu Gunsten des frommen, festen Heinrich Grebel, Burgers und Verwalters des Zeughauses der Stadt Zürich, als Lehensträgers der drei Söhne seines sel. Schwagers, Obristen Hans Jakob Steiners, Hans Kaspar, Hans Jakob und Hans Heinrich, datirt 22. Wintermonat 1626.

10) Lehenbrief des Burgermeisters Johann Konrad Grebel um die Vogtei U. zu Gunsten des edeln, frommen, festen und weisen Hans Kaspar Steiner, des Rathes der Stadt Zürich, in seinem eigenen Namen und als „Tragers" seiner Brüder, der Hauptleute Hans Jakob und Hans Heinrich Steiner, datirt den 20. Juni 1670.

11) Lehenbrief des Burgermeisters Heinrich Escher um die Vogtei U. zu Gunsten des edeln, festen Heinrich Steiner, dem dieselbe von seinem Vater, Hauptmann Heinrich Steiner und dessen Brüdern, Hans Kaspar und Hans Jakob, erblich zugefallen ist, datirt den 2. März 1697.

12) Lehenbrief von Burgermeister Heinrich Escher zu Gunsten der edeln, festen Heinrich und Kaspar Steiner, Gebrüder, Burger der Stadt Zürich, denen von weiland ihrem Vater, Heinrich Steiner, die Vogtei U. erblich angefallen ist, datirt 1. Mai 1707.

13) Lehenbrief von Burgermeister Johann Kaspar Escher zu Gunsten des edeln, festen Heinrich Steiner, Burgers der Stadt Zürich, dem die Vogtei U. von weiland seinem lieben Vater, Heinrich Steiner, erblich angefallen ist, datirt 25. Wintermonat 1758.

14) Lehenbrief des Burgermeisters „Johann Heinrich Orell" zu Gunsten des edeln, festen Heinrich Steiner, Burgers der Stadt Zürich, dem die Vogtei U. von seinem lieben Vater selig, Heinrich Steiner, erblich angefallen ist, datirt Dienstags den 29. Mai 1781. (Das Siegel des Burgermeisters Orell, nach Auffrischung seines alten Locarner-Adels „von Orell", zeigt im Wappen einen quadrirten Schild, in dessen erstem und viertem Felde in Gold ein schwarzer Adler erscheint, während die schrägrechts von Silber über Roth getheilten Felder 2 und 3 je zwei aufwärts schreitende Löwen in gewechselten Farben zeigen, und auf dem offenen Helme als Kleinod ein schwarzer Doppeladler, zu beiden Seiten des Schildes als Schildhalter ein Adler und ein Löwe erscheinen.)

Diesem letzten Empfänger des Lehens der Vogtei Uitikon, Junker Gerichtsherrn Heinrich Steiner, der — nicht ahnend, dass nach 17 Jahren alle gerichtsherrlichen Rechte dahin fallen würden und er somit der letzte Gerichtsherr von Uitikon sei — zu Nutz und Frommen seiner Nachkommen schriftlich festhalten wollte, unter welchen Formalitäten sich der Empfang von Mannlehen, resp. seines Mannlehens der Vogtei Uitikon, durch seine Gnaden, den regierenden Amtsburgermeister der Stadt und Republik Zürich, zu vollziehen pflege, und welche Taxen bei dieser feierlichen Action durch den Lehensempfänger zu entrichten seien, verdankt man die nachstehenden Aufzeichnungen, welche, weil sie vielleicht die einzigen über diesen Gegenstand sind, nicht ohne Interesse sein dürften.

Dem Lehenbriefe von 1781 liegt ein von Junker Heinrich Steiner eigenhändig beschriebenes Blatt Papier bei, dessen Inhalt wir unverändert zum Abdrucke bringen:

„Was bei Empfang des Lehens der Vogtey Uitikon zu beobachten, geschrieben den 5. Juli 1781.

Man geht mit den alten Lehenbriefen zu dem regierenden Burgermeister der Stadt Zürich und hält da um die Erneuerung des Lehens an.

Von diesem wird man an den Stadtschreiber gewiesen und giebt ihm den alten Brief, um darnach einen neuen zu verfertigen.

Wann dieser geschrieben, wird von dem Burgermeister der Tag zu Empfang des Lehens angesetzt, an welchem man erstlich zum Stadtschreiber in die Kanzlei geht, welcher sodann den neuen Brief dem Gerichtsherrn vorliest. Sodann geht man mit dem Stadtläufer zum Burgermeister, welcher fragt, ob der Brief sei vorgelesen worden; hierauf nimmt er von dem Gerichtsherrn das Handgelübde und ermahnt ihn, demselben Genüge zu leisten und übergiebt ihm so das Lehen zu Handen der Grafschaft Kyburg, zu welchem Ende hin der Burgermeister den Lehenbrief mit seinem Familiensiegel bekräftigt.

Obiges Lehen empfienge den 29. Mai 1781. H. Steiner.

Nota

der Spesen bei Empfang des Lehens der Vogtey Uitikon

	Pfund	Schilling
Lehentax	10	—
Schreibtax	1	10
Pergament und Siegelhäusli	1	10
Den Läufern	—	10
	13	10

Die Spesen werden alle in der Kanzlei bezahlt. Dem Läufer gabe als er mir den Brief brachte 1 Gulden 10 Schilling".

Eine dabei befindliche Beilage der Stadtkanzlei lautet:

„Note der Spesen über den Empfang des Lehens der Vogtey Uitikon".

(Specifizirt wie oben. Summa 13 Pfund und 10 Schilling).

„Da Ihro Gnaden HHr. Amtsburgermeister diese Woche von der Stadt abwesend sind, so ist der Lehenbrief auf Dienstag den 29. diess gestellt und wird Junker Gerichtsherr selbigen Tags zur Stunde, die Ihme anzuzeigen die Ehre haben werde, dieses Lehen empfangen.

Stadtschreiber Hirzel.
d. 21. May 1781".

Es ist auffallend, dass in allen den aufgezählten Lehenbriefen um die Vogtei Uitikon, wie auch in dem oben S. 7 erwähnten Lehenbriefe um die Vogtei Ringlikon stets nur von den betreffenden „Vogteien" unter Erwähnung ihres jährlichen Ertrages, nie aber von der Gerichtsbarkeit in den beiden Dörfern die Rede ist. Und doch muss man eben aus dem feststehenden Ertrage der Vogteien den Schluss ziehen, dass unter der Benennung „Vogtei" hier Vogtrecht oder Vogtsteuer oder diese beiden Auflagen zusammen verstanden sein müssen, da ja selbstverständlich die Erträgnisse der Gerichtsbarkeiten an Bussen, Strafen und andern Gebühren keine für die Dauer eines Jahres feststehenden sein konnten, sondern von Jahr zu Jahr variirten, je nach der Anzahl der zur Beurtheilung kommenden Vergehen und der Höhe der dafür ausgefällten Bussen und Strafen und je nach der Anzahl der vom Gerichtsherrn und seinen Beisitzern entschiedenen Civilstreitigkeiten und dem Betrage der dafür bezogenen Gebühren u. s. w.

Man wird also wohl annehmen müssen, entweder dass in den beiden Fällen von Uitikon und Ringlikon unter der Benennung „Vogtei" stillschweigend auch der Besitz der Gerichtsbarkeit mit einverstanden gewesen sei, weil sie von Alters her in den gleichen Händen wie Vogtrecht und Vogtsteuer gelegen habe, und ebenfalls Lehen von Habsburg, Grafschaft Kyburg und Stadt Zürich oder dann von Alters her freies Eigenthum oder Allodialgut im Besitze der Inhaber der Vogteien U. und R., also kein Lehen gewesen sei, und desshalb die vorhin erwähnten Grafen v. Habsburg und nachher die Besitzer der Grafschaft Kyburg mit Verleihung dieser Gerichtsbarkeiten überhaupt nichts zu schaffen gehabt haben.

Bei dieser Gelegenheit mag noch eine andere stattliche Serie von etwa einem Dutzend von Lehenbriefen Erwähnung finden, die sich bis zur Stunde im Besitze einer angesehenen Familie der zürcherischen Landschaft erhalten haben, der Familie Guyer („Gerichtsherrn" zubenannt) in Ottenhausen bei Seegreben und eines von ihr ausgegangenen Seitenzweiges, der zur Zeit auf dem Gute Homberg bei Bubikon angesessen ist. Diese Serie, umfassend den Zeitraum von 1412 bis 1798, bezieht sich auf das Mannlehen der kleinen Herrschaft Ottenhausen-Wagenburg, zu der auch der Burgstall, der gewöhnlich Aathal genannt wird, wahrscheinlich aber ursprünglich Wagenburg (nicht zu verwechseln mit Wagenburg bei Embrach) geheissen hat, gehört zu haben scheint. Dieses Lehen umfasste Güter zu Ottenhausen, die Taverne daselbst (in Wagenburg gelegen), die niedern Gerichte und den Zehnten zu Ottenhausen und Wagenburg. Diese kleine Herrschaft oder Gerichtsherrlichkeit befand sich als directes Mannlehen der Herzoge von Oesterreich — wegen ihrer Grafschaft Kyburg — zweifellos schon in den letzten Decennien des 14. Jahrhunderts, sicher schon vor 1412, im Eigenthume des Geschlechtes Tobler, ursprünglich v. Tobel aus dem Thale von Wald, und zwar zu zwei Drittheilen im Besitze des damals in der Stadt Rapperswyl Domicil und Burgerrecht habenden Zweiges und zu einem Drittel im Eigenthume des auf Ottenhausen-Wagenburg selbst niedergelassenen Zweiges. Von dem ersten Aste stammt das Geschlecht Tobler in der Stadt Zürich ab, das — um die Mitte des 15. Jahrhunderts von Rapperswyl in sein heimathliches Thal und zur ursprünglichen Namensform zurückkehrend, dann aber etwa 100 Jahre später neuerdings den vereinfachten Namen Tobler annehmend und bleibend beibehaltend — sein altes Burgerrecht in der Stadt Zürich 1626 erneuerte und unter Zugehörigkeit zur Constaffel bis heute unterhalten hat, sowie das zahlreiche Geschlecht, das nach Rückkehr in's heimathliche Thal von Wald die alte Namensform v. Tobel ebenfalls wieder annahm und bei derselben bis heute verharrte, und das sich im südöstlichen Theile des Kantons Zürich stark, aber auch nach dem Limmatthale und der Lägerngegend hin, ausbreitete.

Dem zweiten Aste, um 1400 auf Ottenhausen selbst sitzend und einen Drittels-Antheil an dieser Herrschaft inne habend, entsprossen die zahlreichen Tobler in der Gegend von Wetzikon, Pfäffikon, Uster, Mönchaltorf und Fehraltorf und die von ihnen ausgegangenen Abzweigungen in Flaach, Veltheim, Neftenbach, Zollikon u. s. w.

Als drei Jahre vor seinem Sturze Herzog Friedrich von Oesterreich in seinen Stammlanden erschien, berief er auf die Woche vor Pfingsten 1412 seine Vasallen nach Baden, damit sie ihre Mannlehen auf's Neue von ihm empfangen. Da erschien vor ihm neben Angehörigen der Geschlechter v. Goldenberg, Segesser, v. Gachnang, v. Endingen, v. Mandach, Trüllerey, v. Homburg oder Homburger, v. Lütishofen, v. Liebegg, v. Falkenstein, v. Adlikon, Zibol von Basel, v. Mülinen, v. Baldegg u. s. w. Ulrich Tobler von Rapperswyl und wurde Mittwoch vor Pfingsten mit einem Gute zu Niederhittnau auf's Neue belehnt, und es stellte sich ferner vor dem Fürsten Kuni Tobler von Rapperswyl und

empfieng neuerdings für sich und seine Brüder zwei Drittel der Herrschaft Ottenhausen und als Lehensträger für Kuni Tobler den ältern (auf Ottenhausen) und zu dessen Händen den letzten Drittel. Dieser Lehenbrief, der älteste über Ottenhausen, der uns bis zur Zeit bekannt geworden ist, liegt, bestens erhalten und mit dem ganz unversehrten Siegel des Herzogs versehen, in Händen des Herrn Julius Guyer auf Homberg, Bubikon.

Nach der Katastrophe des Herzogs Friedrich fiel nun die Grafschaft Kyburg für einige Zeit an das heilige römische Reich, und die Mannlehen in derselben im Umkreise von 3 Meilen um die Stadt Zürich herum wurden als Reichslehen durch den Burgermeister von Zürich verliehen. In dieser Zeit enthalten nun die Lehenbriefe um solche Lehen, also auch diejenigen um die Herrschaft Ottenhausen für die Tobler in Rapperswyl und ihre Stammes- und Lehensvettern auf Ottenhausen, resp. in Wetzikon, den folgenden Passus:

Das Lehen sollen nun die Lehensinhaber in eines rechten Lehens Weise von dem heil. Reiche inne haben, nutzen und brauchen wie Lehens- und Landrecht ist und dafür dem römischen Könige und seinen Nachkommen am heiligen Reiche gehorsam, getreu, dienstlich und gewärtig sein, wie Lehensleute ihrem Lehenherrn billig und von Recht zu thun pflichtig und verbunden sind, und wenn der allergnädigste Herr, der Römische König, oder einer seiner Nachkommen am Reiche, Kaiser oder König, drei Meilen Weges nahe zur Stadt Zürich kommt, sollen ihm die Lehensinhaber die gewöhnliche Huldigung davon thun wie billig und recht.

In diesem Sinne belehnte nun Dienstags vor Martini 1430 „min Herr der Maness“ (Burgermeister Felix Manesse) die Tobler zu Rapperswyl und diejenigen in Ottenhausen, resp. Wetzikon, mit dem Lehen Ottenhausen. Der betreffende Lehenbrief scheint nicht mehr vorhanden zu sein; wohl aber existirt die bezügliche Eintragung im ersten Bande der Lehenbücher der Stadt Zürich.

Am 20. Tage des Rebmonates (Februar) 1433 urkundet dann Burgermeister Rudolf Stüssi — im gleichen Jahre vom Kaiser zum Ritter geschlagen — dass die Tobler zu Rapperswyl ihre zwei Drittheile von Ottenhausen um 342 rheinische Goldgulden an die drei Brüder Tobler auf Ottenhausen, resp. Wetzikon, verkauft haben und zwar mit Gerichten, Twingen, Bännen, der Taverne und allen Freiheiten und Ehehaften, die dazu gehören, mit Ausnahme von zwei Drittheilen des Zehntens und belehnt nun die drei Brüder damit als mit einem Lehen des heiligen Römischen Reiches im Namen des „allerdurchlauchtigsten, hochgebornesten Fürsten und Herrn, Herrn Sigmund, römischen Königs, meines allergnädigsten Herrn“. Auch diesen Lehenbrief, leidlich wohl erhalten, besitzt der oben erwähnte Herr Julius Guyer. (Der Werth der ganzen Herrschaft O. mit Ausnahme des Zehntens daselbst, betrug also damals 513 rheinische Goldgulden. Anno 1432 erwarben die Meyer v. Knonau die Vogtei über Oetwyl an der Limmat um 115 Gulden, 1435 die gleichen die Vogtei über das Kloster Fahr und die Dörfer Weiningen, Ober- und Unter-Engstringen und Geroldswyl um 800 Gulden.) Weitere Mittheilungen über die ganze Serie der Lehenbriefe um Ottenhausen mögen auf eine andere Gelegenheit verspart werden.

Nur in aller Kürze sei noch erwähnt, dass die Herrschaft Ottenhausen bis zum Jahre 1580 im ausschliesslichen Besitze des Toblerschen Geschlechtes verblieb, und dass in diesem Jahre zum ersten Male ein Mann, Ulrich Bannwart, welcher eine Tochter aus diesem Geschlechte geehelicht hatte, in den Mitbesitz der Herrschaft eintritt. Solche Einheirathungen mögen noch mehrfach vorgekommen sein, und da die Tobler an verschiedenen Orten der Umgegend Güter theils erheiratheten, theils ererbten oder erkauften, und sich auf diesen neuen Erwerbungen niederliessen, mögen sie auch hie und da ihre Antheile an Ottenhausen verkauft haben.

Genug, in dem Lehenbriefe des Burgermeisters Andreas Meyer von Zürich um die Gerichtsherrlichkeit O., datirt 4. Christmonat 1697, gehört von vier Antheilhabern an derselben nur noch einer, Hans, dem Geschlechte der Tobler an. Aus dem Lehenbriefe des Burgermeisters Johannes Fries, ausgestellt am 29. Januar 1748, ist der Name Tobler gänzlich verschwunden. Gegen Ende des 18. Jahrhunderts stand unter den Besitzern von O. die Familie Guyer oben an, wesshalb auch die Serie der Lehenbriefe und der Beiname „Gerichtsherrn" ihr verblieb.

Schliesslich mag hier gleich noch angefügt werden, wie es im Jahre 1749 entsprechend obrigkeitlicher Verordnung mit der Ausübung der niedern Gerichtsherrlichkeit Ottenhausen und der Vertheilung der fallenden Bussen unter die Antheilhaber an den Gerichten gehalten wurde. Die Antheilhaber bezeichneten vorerst einen aus sich als Vorsitzenden des Gerichtes, der dann vom regierenden Burgermeister der Stadt Zürich mit der Gerichtsbarkeit belehnt wurde und der mit Ausschluss der andern Antheilhaber den Titel eines „Gerichtsherrn" führte. Hierauf bestellten die Antheilhaber wieder gemeinsam aus sich 5 Richter und einen Weibel, welchem Gerichte der Gerichtsherr vorsass. Von den fallenden Bussen nahm vorerst der Gerichtsherr einen Gulden Sitzgeld für sich vorweg. Hierauf bezog jeder Richter ein Taggeld von 16 Schillingen. Der verbleibende Rest der Bussengelder wurde in drei Theile abgetheilt. Der eine Drittel fiel abermals dem Gerichtsherrn zu; die weitern zwei Drittel wurden unter sämmtliche Theilhaber an der Gerichtsbarkeit repartirt nach der beim Tavernengelde zu beobachtenden Proportion.

Japanische Heraldik.

Von E. A. Stückelberg.

(Hiezu eine Farbentafel, I).

Verschiedene heraldische Werke unseres Weltteils thun der japanischen Wappen gelegentlich Erwähnung; ein grösseres und mannigfaltiges illustratives Material aber ist unseres Wissens noch nicht zur Veröffentlichung gelangt. Wir benützen daher eine Zeit, da aller Augen auf den äussersten Osten gerichtet sind, um einen Blick auf einige Denkmäler der Feudalität in Japan zu werfen.



Fig. 1

Die nachfolgenden Beiträge zur vergleichenden Heraldik sind geschöpft aus drei alten handschriftlichen Wappenbüchern, die ein Zürcher Kaufmann mit zahlreichen andern Kunstschätzen im Verlauf eines sechsjährigen Aufenthalts in Japan erworben hat. Das eine Werk, das älteste, enthält in Querformat eine Reihe von prächtig ausgeführten Standarten und Helmen; alle Bilder sind farbig und oft mit Gold und Silber gehöht. Die Arbeit ist eine höchst sorgfältige und meisterhafte. Das zweite Manuskript enthält Standarten in ebenso feiner, aber wie es scheint, jüngerer Ausführung; das dritte Werk, flüchtiger angelegt, ist ausgefüllt mit Darstellungen von Waffenröcken; zur Verwendung kamen, im Gegensatz zu den Deckfarben in den beiden ersten Handschriften, in der dritten nur durchsichtige Wasserfarben, die selten die Lebhaftigkeit der erstgenannten erreichen.



Fig. 2

Betrachten wir zuerst die Helme; dieselben sind wie bei uns häufig durch hohe Aufsätze in Form von Mützen verziert. Ausserdem treten Ohren (vom Esel), Hörner (vom Stier), Geweihe (vom Hirsch), Federn (vom Pfau, Fasan und verschiedenen andern Vögeln) und Flügel (vom Schmetterling) als Kleinode dazu. So verschieden der äussere Eindruck der japanischen Helmzierden von dem der unsrigen erscheint, so augenfällig ist die Verwandtschaft, ja die Identität der gewählten Schmuckstücke mit den Helmkleinoden des Westens.



Fig. 3



Fig. 4



Fig. 5


Fig. 6


Fig. 7


Fig. 8


Fig. 9

Ebenso frappant ist die formale Ähnlichkeit in der heraldischen Behandlung des Waffenrocks. Allen Arten von linearen Teilungen, die wir als sog. Heroldsbilder in den Schilden der europäischen Heraldik finden, begegnen wir in Japan.


Fig. 10


Fig. 11


Fig. 12


Fig. 13

Die Abbildungen zeigen wie der feudale Japaner den Waffenrock teilte; man erkennt zweifach, vierfach, siebenfach, zwanzigfach gespaltene Röcke (Fig. 6—9), ferner ein- und mehrfach quergeteilte Muster (Fig. 10 und 11), mit Schrägbalken (Fig. 12) oder Sparren verzierte Gewänder (Fig. 13).


Fig. 14


Fig. 15

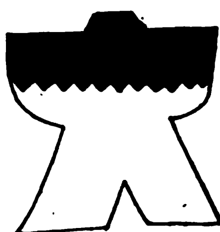

Fig. 16

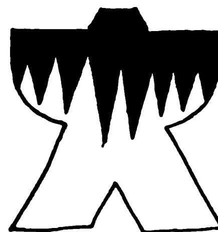

Fig. 17

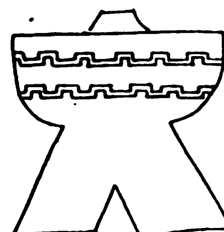
Daneben treten sodann häufig die geschachten und geweckten Wappenröcke (Fig. 14 – 17) auf, wobei bald das ganze, bald nur das halbe Kleid, d. h. die obere oder untere Hälfte mit diesem Muster verziert ist.

Wieder andere Bilder zeigen uns, wie das japanische Kriegsgewand mit den wohlbekannten Treppen, dem Zickzack-, dem Spitzenschnitt oder einem Zinnenornament (Fig. 18—21) versehen ist, wobei wie sich bei uns in der Regel nur dunkle und helle Farben neben oder aufeinander gesellen, so dass das Must von weitem sichtbar und erkennbar bleibt.

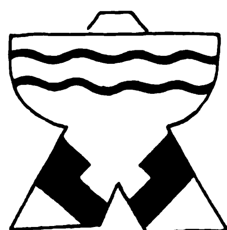

Fig. 18

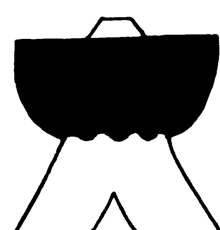

Fig. 19


Fig. 20


Fig. 21

Gemeinsam der östlichen, wie der westlichen Heraldik ist auch die Darstellung des Flusses und des Wellenschnittes (Fig. 22 und 23); auch Wolken, die Sonne, Pflanzen und Tiere kommen in Japan auf den Kriegsgewändern vor. Vereinzelte Gegenstände aus dem Kriegs- wie aus dem täglichen Leben, wie


Fig. 22


Fig. 23

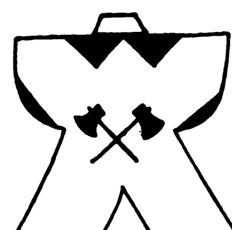
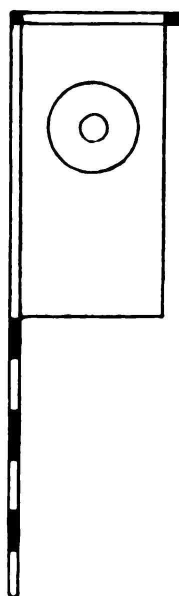

Fig. 24


Fig. 25

das Beil (Fig. 24) und den Sack (Fig. 25), Kugeln (Fig. 27) erkennt man auf einzelnen Waffenröcken. Was bisher gesagt wurde, gilt grossenteils auch für die Standarten.


Fig. 26

Dieselben sind von verschiedenstem Maßstab, je nach ihrer Bestimmung. Was sie alle von den Pannern, Fahnen und Fähnlein des Westens unterscheidet, das ist die horizontale Stange, die am obern Ende der Fahnenstange im rechten Winkel befestigt ist. Sie gewährt den Vorteil, dass die Fahne und das Fahnenbild immer und überall, bei Marsch wie bei Stillstand, bei Wind oder Windstille, ausgespannt und weit sicht- und erkennbar erscheint. Die Fahnenstange ist ebenfalls polychrom gehalten, aber wie die Abbildungen zeigen, zieht sich die Farbe nicht spiralförmig um dieselbe, sondern sie teilt in horizontal abgegrenzte Abschnitte. Die Fahnen- bezw. Standartentücher sind manchmal einfarbig oder wie die Wappenröcke bald vertikal, bald horizontal, bald schräg einfach oder mehrfach geteilt und Balken, Sparren, Wecken, Zickzack u. s. w. treten auch hier auf (vgl. Tafel I). Die Form des Fahnentuchs ist in der Regel die des Hochrechtecks, also eine Gestalt, die in Europa im 13. und 14. Jahrhundert vorherrschte (vgl. z. B. die Zürcher Wappenrolle und den Cod. Balduineus). Vereinzelte Fähnlein sind drei-

eckig (Fig. 1), eine Gestalt, die auch in Europa im 14. und 15. Jahrhundert vielfach verwendet wurde.

Zu den verbreiteten Fahnenbildern gehören ausser den heraldischen Teilungen Ringe (Fig. 26), Räder (Tafel I), Leitern, ferner Hirschgeweihe (Tafel I), und der Eber (Tafel I).

Noch heute, nachdem die feudale Verfassung längst einer modernen gewichen ist, lebt die Heraldik in allgemeiner Verwendung in Japan fort; zahllose Gegenstände werden mit dem runden Wappen signiert und gedruckte Wappenbücher geben uns Übersichten über diese elegant stilisierten Marken.

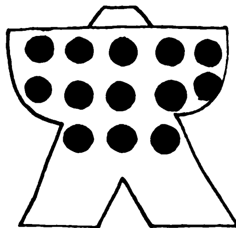


Fig. 27

Über die im Thurgau vorkommenden zwei Geschlechter Gaisberg.

Von Friedrich Freiherr von Gaisberg-Schöckingen.

(Fortsetzung und Schluss).

Während Franz am Anfange seiner Regierung noch als mächtiger und gefürchteter Gebieter dastand, mit den Eidgenossen und dem Könige von Frankreich Bündnisse abschloss, und in fremden Landen eine nicht unbeträchtliche Truppenmacht unterhielt, so kam er im Innern seines Gebietes nicht über ewig währende Händel und Streitigkeiten hinaus. Namentlich die Stadt St. Gallen machte ihm wegen des Kirchensatzes 1506 - 09 z. B. soviel Widerwertigkeiten, dass Franz drei Jahre lang überhaupt nicht nach St. Gallen kam, sondern im Schlosse zu Rorschach residierte. Dann kamen Streitigkeiten wegen Kirchenbau, Kirchenraub, Plünderung der Bibliothek. Ebenso war beständiger Krieg mit den Appenzellern, die sich selbständig machten etc.

Als jedoch die Reformation in dieser Gegend losbrach, da wurde Franz von allen Unterthanen verlassen, sein Konvent lichtete sich bedenklich, Männer wie Joachim von Watt wurden seine nicht zu unterschätzenden Gegner, seine Macht sank zusammen. Im Jahre 1528 ging in St. Gallen die Bilderstürmerei los, die katholischen Mitglieder des Rats wurden ausgestossen, die altgläubigen Geistlichen vergewaltigt.

Ildefons von Arx, welcher hauptsächlich aus Fridolin Sichers schöpft, schreibt:

Nach diesem Vorgange hielt sich der an Wassersucht darniederliegende Abt Franz, dem täglich Warnungen, sich vor einem Überfalle in Acht zu nehmen, zugingen, in St. Gallen nicht mehr sicher. Um wenigstens ruhig zu sterben, liess er sich nach den Weihnachtsfeiertagen in das Schloss Rorschach bringen, aber er war kaum einige Wochen da, als auf Anstiften des Hauptmanns Frey die Leute aus dem Rorschacher Amte bewaffnet dasselbe umgaben und als Besatzung eingelassen zu werden verlangten (Samstag vor Lichtmess 1529). Diesen Überfall hatte man im Schlosse nicht erwartet, und eben darum sich auf keine Belagerung gefasst gemacht. Der Abt willigte darum nach einigen Unterhandlungen ein, dass die Gemeinde Rorschach, Goldach, Steinach, Tübach je zwei Männer auf seine Kosten in das Schloss legen könnten, worauf der übrige Haufen, nachdem er auf solche Weise seinen Landesherrn zu seinem Gefangenen gemacht hatte, wieder abzog.

In denselben Tagen erhielt Abt Franz auch ein Schreiben von Bern, in dem ihn dieser Stand ermahnte, dass, wenn er doch mit den Seinen das Evangelium nicht annehmen wollte, er wenigstens die alten Zeremonien nicht vermehren möchte, weil man beobachtet hätte, dass seit einiger Zeit im Kloster mehrere Messen als vorher gelesen und öfters geläutet wurde. Dieser Brief mit allen Zeitumständen und mit der Äusserung des Hauptmanns Frey verglichen: dass wenn die Abtei St. Gallen nach zehn Tagen noch stünde, sie hernach noch länger würde bleiben können, machte die Geistlichen einen baldigen Überfall besorgen. Sie brachten deswegen zu St. Gallen, Wil und Rorschach die Archive, das Silbergerät und Geld in Sicherheit.

Abt Franz, obschon totkrank und von acht Männern bewacht, schuf selbst von dem, was er von einigem Werte bei sich hatte, soviel er konnte, fort. Vorzüglich schwuren aber alle Kapitularen, es waren nur 11 im Kapitel gegenwärtig, auf das Evangelienbuch einen körperlichen Eid: dass sie in dem Zwiespalte und dem Missverstande, der des christlichen Glaubens wegen sich erhoben hätte und in der Widerwärtigkeit und dem Unrate, welcher daher schon erwachsen wäre oder noch zu erwarten sei; bei den sieben heiligen Sakramenten und besonders bei dem des Fronleichnams des Herrn, bei der Messe, bei ihren Orden und Gelübden bleiben und nicht davon fallen wollten u. s. w. Dieser Eid soll jeden solange binden, bis nach dem Tode des Abts ein anderer Abt erwählt und bestätigt sein würde.

Drei Tage nach diesem räumten der Bürgermeister Joachim von Watt, der Rat und Bürger zu St. Gallen die Münsterkirche aus. Indessen hatte sich die Krankheit des Abtes Franz viel verschlimmert und die Kapitularen waren darüber sehr verlegen, wie sie nach dessen Hintritt einen neuen Abt bekommen könnten. Sie beschlossen darum, dass die Mehrheit des Kapitels sich unverzüglich nach Einsiedeln begeben sollte, wohin der Dekan mit vier andern verkleidet ging. Hierauf verfügte sich Kilian German, der Statthalter zu Wil, zu dem totkranken Abte ins Schloss Rorschach und traf dort mit dem Obervogte und dem Kammerdiener des Abtes die Abrede über ein Zeichen, das sie ihm, sobald derselbe verschieden sein würde, in das Kloster hinab geben sollten, und befahl

ihnen, den erfolgten Hintritt bis er wieder käme, geheim zu halten. Dieses vollzogen beide pünklich.

Der Abt starb den 21. März 1529, aber sechs Tage darnach glaubten ihn im Schlosse noch alle lebend, denn jene trugen wie vorher die Speisen in das Schlafgemach hin und kamen mit selbem halb angegessen wieder heraus, erzählten von des Kranken äusserster Entkräftigung und hielten den Leichnam, damit derselbe sich nicht durch den Geruch verriet, in einem wohlverkleisterten Troge verschlossen.

Indessen war Kilian, nachdem er das verabredete Zeichen gesehen hatte, mit der Nachricht nach Einsiedeln geeilt, in Rapperswil sodann wurde er selbst am 25. März 1529 am Charfreitag zum Abt erwählt. Nach seiner Ernennung reiste er nach Rorschach zurück und liess dort am Ostertage miteinander den Tod des Abts Franz und seine Erwählung zum Abt bekannt machen, und am folgenden Tage den Leichnam seines Vorfahrers nach St. Gallen zum Begränisse bringen, wo selbem die Kapläne, Hofbeamten und die Tablater entgegen kamen und in der Kapitelkapelle zur Erde bestatten halfen.

Im Nekrolog heisst es von Franz:

Obiit 1529 23. März reginis suae 25. sepultus in nigra capella (wo alle Äbte begraben sind), errecto mausoleo destructus anno supra cum nova edificata ecclesia.

Hactenus invanum Nomen Franziscus habebat
Quando fuere suae prospera regna domus
Haeretico vastante domum, tunc rite vocatur,
Franziscus quando coepit habere nihil.

Franz war der letzte Abt von St. Gallen, der politisch noch eine grosse Rolle gespielt hat, wie auch von ihm „ain gassenred umgieng, er würd der letzt abt zů St. Gallen sin“. (Fr. Sicher S. 98). Die Gaisberger Kapelle und die darin befindlichen Grabsteine, wie das Grabmal Franzens sind dem Umbau des Münsters im XVIII. Jahrhundert zum Opfer gefallen.

Unter den vielen von Abt Franz geschaffenen Werken der Stiftsbibliothek zu St. Gallen befindet sich, wie wir schon oben gesehen haben, der codex Gaisbergianus, der sich sowohl wegen seines Inhalts, als wegen der Malerei auszeichnet, man findet darin historische Notizen über die Äbte von St. Gallen, deren Wappen, Grabschriften, die Casus mon. S. Galli von Conrad de Fabaria, das Leben und die Heiligsprechung St. Notkers u. s. w.

Ausserdem aber hat Franz sich und seinen nächsten Angehörigen in den cod. 533, 535, 539 (directorium perpetuum, geschrieben 1520 von Fridolin Sicher für Abt Franz) und 615 ein Denkmal gesetzt, welches deren sämtlichen Grabsteine überdauert hat, es sind nämlich Abbildungen darin, welche sein und der Seinigen Porträt enthalten. (Fig. 1, 2, 3 und 6 auf Tafel II und IV).

Über diese Bilder sagt das Verzeichnis der Stiftsbibliothek St. Gallen von Gustav Scherer (Halle 1875 gedr.) „die Bücher enthalten drei Titelblätter auf Goldgrund in kl. fol., jedes in zwei Felder geteilt, das obere zeigt die Grablegung Christi in dreifacher Abwechslung. Abt Franz verehrt den heiligen Leichnam, sein Gesicht scheint Porträt zu sein. Die bleiche Farbe rührt

Gift her, das er durch Zufall auf der Reise nach Rom erhielt. Das untere Feld enthält Wappen des Abts und anderer, mit Figuren des heiligen Gallus, Ottmar und Viborada cod. 539. Die erste Textseite jedes Bandes hat eine geblümte Randleiste, S. 21 in cod. 539 Taf. III (Fig. 4), ist auf allen vier Rändern mit Blumengewinden, Wappen und musizierenden Tieren von sehr guter Arbeit verziert".

Diese Bilder waren ursprünglich sehr fein auf Goldgrund gemalt, aber sind leider später teilweise durch Übermalen verdorben worden, wodurch auch die nach ihnen hergestellten Photographien und Vervielfältigungen gelitten haben.

Die Originale und die in meinem Besitze befindlichen getreu gemalten Kopien zeigen deutlich, dass die einzelnen Personen auf Fig. 1, 2, 3 und 6 die gleichen Porträts sind, dieselben sind auch jedesmal gleich und gleichfarbig gekleidet. Auch unter ihnen selbst ist entschieden eine Ähnlichkeit zu erkennen, daraus schliesse ich, dass Abt Franz hier nicht nur sich selbst, sondern auch seine nächsten Angehörigen verewigen liess, und zwar, während er z. B. auf Fig. 1 Christus die Hand küsst, steht hinter diesem Franzens Mutter, gehalten von seinem Vater Anton, die jüngere Frauengestalt dürfte des letztern Schwester Dorothea sein. Dieselben Personen sind bei Fig. 2, 3 und 6 Taf. II und IV zu erkennen, nur bei Fig. 3 Taf. II cod. 539 kommen noch zwei weitere Personen dazu, die eine mit dem weissen Barte dürfte als Franzens Grossvater Hux, die andere als Gatte Dorotheas, nämlich als Junker Georg Blarer zu deuten sein.

Was die unteren Felder der Fig. 1, 2 und 3 Taf. II anbelangt, so enthält obige Beschreibung in dem Bibliothekverzeichnis entschieden zwei Fehler. Erstens sind nicht „Wappen des Abts und anderer" abgebildet, sondern die Wappen (Bär, Steinbock und Dogge, alle schwarz in gold), bilden zusammen das Wappen Franzens als Abt von St. Gallen (Bär = St. Gallen, Steinbock = Gaisberg, Dogge = Toggenburg). Zweitens sind nicht mehrere Heilige vertreten, namentlich ist von Ottmar und Wiborada keine Rede. Auf Fig. 1 ist St. Gallus durch den der Sage nach Holz zum Bau des Klosters beitragenden Bär kenntlich, und Abt Franz, ebenso auf Fig. 2, desgleichen auf Fig. 3, nur steht hier in der Mitte noch die Mutter Gottes als mater dolorosa mit dem Schwerte durchbohrt, welcher Abt Franz einen goldenen Reliquienschrein darbietet, der schon auf Fig. 1 und 2 zu sehen ist (bezieht sich wohl auf Notkers Heiligsprechung).

Taf. III Fig. 4 ist die in obiger Beschreibung erwähnte S. 21 in cod. 539. In reicher heraldischer Abwechslung mit Engeln und Tierbildern geschmückt erscheint in letzteren stets der St. Galler Bär als Leitmotiv humorvoll behandelt. Von Wappen befinden sich in linker Ecke unten das der Abtei St. Gallen, schwarzer Bär in goldenem Schilde, überragt von Inful und Krummstab, in der Mitte das mit Toggenburg 1 und 4 (schwarzer Hund mit goldenem Halsband in gold), und Gaisberg 2 und 3 (schwarzer Steinbock in gold), quadrierte Wappen des Abtes Franz, rechts unten im Eck das Wappen von Rorschach (in Silber auf grünem Dreiberge ein grüner Rosenstock mit fünf roten Rosen), ebenfalls von Inful und Krummstab überragt; ausserdem ist über dem St. Galler Wappen links noch das Wappen der Stadt Wil (in Silber ein schwarzer schreitender Bär) und

rechts über dem Rorschacher dasjenige der Stadt Altstätten im st. gallischen Rheintale (in Silber auf grüner Matte ein gehender schwarzer Bär, darob ein goldener Stern, das silberne Wappenfeld mit grünen Weinreben und blauen Trauben verziert).

Rorschach war nach dem 1470 erfolgten Aussterben des Geschlechtes von Rorschach, nebst Burg, Gerechtsamen und Besitzungen an die Abtei St. Gallen übergegangen. Schon Abt Ulrich VIII., Rösch 1463—91, hatte das Kloster St. Gallen wegen ewigen Streitigkeiten mit der Stadt St. Gallen nach Rorschach verlegen wollen, 1487 wurde der Grundstein des neuen Klosters daselbst gelegt, allein die St. Galler, unter Anführung ihres Bürgermeisters Ulrich Farnbüeler im Vereine mit den Appenzellern, hatten den neuen Bau 1488 gründlich zerstört. Das Kloster wurde jedoch unter Abt Gotthard Giel von Glattburg 1491—1504 und unter Franz zu Ende geführt, und Abt Franz residierte hauptsächlich im Schlosse zu Rorschach, dessen starker viereckiger Turm noch heute steht.

Die Zusammenstellung des Toggenburger und Gaisbergischen Wappens in einem Schilde ist insofern merkwürdig, als bis dahin üblich gewesen war, auf den Abtssiegeln nur den St. Galler Bär mit dem Familienwappen des Abtes (das ganze Wappen gespalten, zweifelderig) zu führen. Später wurde das Abtssiegel von 1555 nach Einverleibung des Klosters Alt-St. Johann im Thurthale geviertet und zwar war im ersten Felde das Wappen des Stifts St. Gallen (schw. Bär in g.), im zweiten: Wappen der Abtei St. Johann (in bl. ein w. Lamm die Kreuzesfahne haltend), im dritten: des Abtes Familienwappen, und im vierten: das Wappen der Grafschaft Toggenburg (in g. die schwarze Dogge mit g. Halsband). (Mittg. des Herrn F. Gall in St. Gallen).

Es sind also auf dem Blatte die Wappen des Stiftes St. Gallen, des damaligen Sitzes Rorschach, der neu erworbenen Grafschaft Toggenburg, sowie das Familienwappen des Abtes Franz vereinigt, nebst dem Wappen der beiden genannten Städte Wil und Altstätten als Sitze der Statthalter.

Taf. III Fig. 5 ist ähnlich aber einfacher, trotzdem sehr hübsch, namentlich das Gaisbergische Wappen im Initial ist reizend, die Farbenzusammenstellung vorzüglich.

Taf. IV Fig. 6 giebt das Titelblatt aus cod. 613 wieder und zeigt die gleichen Personen wie Bild 1 und 2, sind den Gesichtern nach jenen auch ähnlich, doch verrät das ganze Blatt die Hand eines andern Künstlers, welcher wohl die Porträts den andern Bildern entnommen und seine Kunst mehr im landschaftlichen Hintergrund mit Hochgebirg zum Ausdruck gebracht hat.

Fig. 33 ist die S. 48 von cod. 613 und bildet zugleich den Schluss der historia abbatum St. Galli.

15. Georg II. Vermutlich ein Sohn Caspars II., der am ehesten seinen Sohn nach seinem früh gestorbenen Lieblingsbruder Georg getauft haben dürfte.

1523 3. Juni verkaufte Kaplan Alexius Renz zu Villingen sein Haus und Garten an Jörg Gaissberg alten Bürgermeister zu Konstanz für 120 Gulden.

(Stuttg. St. Arch. Gen. Reg. XII. 165). In Dr. Beyerles Ratslisten ist dieser Georg nicht zu finden.

Nur dieser Georg II. kann identisch sein mit dem in Dr. Wiguleus Hundts bayrischem Stammbuch III. T. (abgedr. in Frhr. Max von Freybergs Sammlung hist. Schr. u. Urk. 3. Bd. S. 173) erwähnten Georg Gaisberg. Es heisst dort: Wiguleus Hundt, Dieser hat zu Genoue Sulczerin von Augspurg geheurath, Wilhelmen Reimshouers zu Lanndsperg Wittib Ao. 1469. Dise Genoue, hat bej Irem vorigen hauswirt, Dem Renshouer, Wilhelmen Renshouer den Jungern, und Catharina Georgen von Geysbergs aus dem Hegau Hausfrau erworben. Sie nahm diesen Geysberg ohne sonders wissen der Muetter, wie derhalben ein Verordnung von der Muetter vorhanden, Ires Müetterlichen guets halb, damit es bej Iren baiden Söhnen, anderer Ehe, Wiguleusen vnnd Christoffen den Hundten, Im Lanndt bleiben mecht de Anno 1496.

Die vor der 1469 erfolgten zweiten Heirat ihrer Mutter Genoue geborne Tochter Catharina Renshouer muss den Georg Geysberg also erst nach der 1496 aufgerichteten Verordnung ungefähr 30 Jahre alt geehelicht haben.

16. Caspar III. Vermutlich ebenfalls Sohn Caspars II., will 1546 mit seinem Schwiegersohn Hyrus von Konstanz wegziehen. (Mitt. des Herrn Prof. Ruppert, Konstanz).

17. Sebastian II. Voraussichtlich Sohn von Claus II., der nach St. Gallen gezogen war, 1542—46 nachher Samstag nach Hilarius Vogt von Rorschach, seine Bestallung ist vom Abt Diethelm.

Vorher war Sebastian Lehenvogt. (Nachricht des Stiftbibliothekars Idtensohn von St. Gallen. Verzeichnis der weltlichen Oberbeamten des Stifts). Zu wissen sei manniglichen, dass der hochwürdig Fürst und Herr Diethelm Appt des würdig Gottshus zu St. Gallen und mein gnädiger Herr mit seiner Gnaden Lehenvogt Bastian Gaissberg ein Überkommen und Abredung gem8 hatt, als hernach vom 1. Artikel zum andern verschrieben stat.

18. Marie. Tochter von Claus II. und der Barbara Enggasser, hatte 15.. Georg Bernhauser in St. Gallen zum Mann. (St. Galler Kollekt.)

19. Magdalena. Vermutlich deren Schwester hatte 1543 als Gemahl Felix Grimmel, welch letzterer nach dem Konstanzer Sturm dorthin zurückkehrte. Die Grimmel sind ein Konstanzer Geschlecht, später 1603—15 auch in Lindau verbürgert.

20. Jacob II. Sohn Jacobs I., steuert nach dem Tode seiner Mutter 1544—49, und ist 1549 von Konstanz fortgezogen, auch in der Steuerliste steht er da unter den Bürgern, „so nit in der Stadt sitzen".

21. Clara. 1530 mit Jacob Zilli verheiratet, war die Tochter Jacobs I. und Anna Allenspach aus Konstanz. (Notveststeiner Matrikel). (s. Fig. 31).

22. Jacob III. war Konventual im Kloster Peterhausen vom Orden St. Benedicti bei Konstanz und verliess dieses Kloster 1543, vermutlich, um den

Glauben zu wechseln. (Fr. X. Leiner). (Ob er nicht mit Jacob II. identisch ist, der gerade von 1544 an steuert? Wenn nicht, so muss er ein Sohn von Sebastian I. sein).

23. Sebastian III., jedenfalls Sohn von Sebastian I., steuert im „Rad" 1543—47. Nach Dr. K. Beyerles Konst. Ratslisten war Sebastian 1543 und 44 im grossen Rat an neunter Stelle von der Gemeinde gewählt, 1545 im täglichen Rat als Bysasse an zehnter Stelle, 1546 Bürgermeister, 1547 Reichsvogt, 1548 Bürgermeister bis zur Neuwahl, wo er mit Thomas Blarer wechselt. 1543 erbaut Junker Bastian Gaisberg das schöne Lusthaus ob Germatingen den Narrenberg von Grund aus uff. (Thurg. Beiträge und bei Mangold). Dieses Narrenberg wurde von einem späteren Besitzer von 1585 an Arenenberg genannt und ist als Witwensitz der Königin Hortense und als längerer Aufenthaltsort des spätern Kaisers Napoleon III. bekannt.

Als Sebastian Schertlin, der berühmte Feldhauptmann am 1. Febr. 1547 nach Konstanz kam, wurde er, obwohl es bereits eine Stunde in der Nacht war, von Bürgermeister Gaisberg im Namen des Rats empfangen und freundlich begrüsst. (Laible, Gesch. d. St. Konstanz 1896 S. 97).

In Vögelis Konstanzer Sturm S. 84—85 wird das Haus zur „Gans" als dem Bastian gehörig genannt. Derselbe war ein eifriger Anhänger der Reformation und hatte die schweren Kämpfe mit durchzukämpfen, in denen sich die Reichsstadt Konstanz gegen den Kaiser und gegen die katholische Partei wehren musste. Schwer krank an Wassersucht legte er jedoch während der Belagerung sein sorgenreiches Amt als Bürgermeister nieder und flüchtete zu Schiff nach St. Gallen, woselbst er noch vor dem Falle von Konstanz am 19. August starb. Sebastian III. scheint 2 Frauen gehabt zu haben. 1. Hylaria Thonowerin, 2. Ursula Bollmann.

1555 Mittwoch nach Martini, Kleinhans Magle, Bürger zu Frutwylen, stellt der Ursula Bollmann von Narrenberg (das jetzige Arenaberg), Witwe Bastians Gaissberger von Costenz einen Zinsbrief über 20 Gulden (wovon $1/2$ Jahr Zins) aus, ab seinem Haus und Hof.

1560 15. Oktober. Ursula Bollmann von Bollighofen, Witwe Heinrich Wackers überträgt diesen Zinsbrief an die Steuerherren der Stadt Konstanz. (Marmor, Konst. Urk.-Ausz.) Demnach hatte sie nochmals geheiratet. Auch soll sie den Narrenberg verkauft haben.

24. Anna. Vermutlich Tochter Sebastians I., als Hansen Kupferschmieds zu Konstanz selig verlassene Wittib, wurde sie 1558 Beisitzerin zu Lindau. Der Rat von dort vergleicht sich mit ihr am 25. November über 10 fl. jährliche Steuer. (Bensberger Geschlechterbuch).

Die Gaisberg sind schon 1549 zu Lindau im Bürgerrecht und gehören zur dortigen Patriziergesellschaft zum Sünfzen. (Hieher hat sich wohl Jacob II. geflüchtet?) Das Haus zur Sonne soll den Gaisberg gehört haben. (Mitteilung d. Reichsarchivrat Primbs in München, geborener Lindauer).

Hans Kupferschmied war Ratsmitglied zu Konstanz gewesen.

25. Georg III. Vermutlich Sohn von Georg II. 1522 ist er Eilfer, 1537 Zunftmeister der Schneiderzunft in St. Gallen (Leu). Seine Frau war Ursula Hochreutiner, welches Geschlecht der Gesellschaft zur „Katze“ in Konstanz angehört hat und ausgestorben ist.

26. N. N. Gaisberg, verheiratet an N. N. Hyrus. Eine Tochter von Caspar III. ist nur daraus bekannt, dass es heisst: 1546 will Caspar Gaisberger mit seinem Schwiegersohne Hyrus von Konstanz wegziehen. Sonst ist nichts von ihr bekannt, nicht einmal ihr Vorname, noch der ihres Mannes.

27. Joachim. Vermutlich Sohn Georg III. 1559 ist er Prediger zu Urnäschen im Kanton Appenzell. 1576 gab er den geistlichen Stand auf und zog nach St. Gallen, woselbst er 1577 in den Rat gewählt wurde. 1578 erkaufte Joachim Gaisberg, Bürger zu St. Gallen um 11 Gulden ein Erdwurfgut, Lehen von Zwingenstein im Möösli an dem Hard zu Haslach bei Au. (Prof. Dr. Wartmann in St. Gallen). 1581 wurde er Eherichter, 1583 Spendmeister, 1585 Beivogt zur Verwaltung der St. Katharinengüter im Thurgau und Linsenbühlpfleger. Er starb 1594 zu St. Gallen.

Es ist nicht unmöglich, dass zu dieser Gruppe noch ein **Enderlin Geisperger** gehört, welcher in dem für die Jahre 1345 und 49 angelegten und im Staatsarchiv zu Basel aufbewahrten Jahrzeitbuch von St. Peter in Basel vorkommt und von dem es heisst:

X kal. Junii Enderlin Geisperger, campser (Banquier), Basiliensis, Greda Klebissin, ejus uxor, Elisa Klebissin, soror predicte Gredae, ac Merklin Klebis, pater et Hedina, mater predictarum obierunt et dantur X sh. sic distribuendi, videlicet VIII sh. canonicis et capellanis in vigilia et in missa presentibus, celebranti VI Pf. et utrique lectori III d et specialiter capellano 1 sh. pro candelis, praeterea datur 1 lib. ad quatuor memoriam IIII^or temporum. In supra contulerunt calicem argenteum specialiter ad altāre majus nostrē ecclesie.

In F. E. Welti, Urkunden der Stadt Baden II. S. 776 wird auch ein **Hans Geisperg** von Rinikon genannt.

Ferner weist dem Vornamen nach die Abstammung eines am 6. Juli 1615 bei der Musterung der Rottweiler Bürger erschienener **Gall Geysperger** auf die St. Galler-Konstanzer Gegend.

Auch in Sachsen treten Gaisberg auf:

Am 20. März 1455 gestattet Niclas Proles, Bürger und Spitalmeister zu Dresden, dass **Conrad Gaisperger,** Bürger zu Dresden und Zinspflichtiger des Spitals daselbst zwei Schock jährlichen Zinses auf seinem Weinberg zu Loschwitz an Clemens Lentennzen und zu getreuen Handen der Verweser der heiligen Dreifaltigkeitsbrüderschaft in der Kappelle St. Crucis zu Dresden um 20 Schock schildechter Groschen guter Freiberger Münze wiederverkäuflich verkauft hat; und am 17. Februar 1462 bekannte der Rat der Stadt Pirnau, dass **Conrad und Erasmus Gisperger,** Gebrüder, den Weinberg den Eckraberg genannt, von Caspar, Bischof von Meissen, in gesamtem Lehen erhalten haben, doch unhädlich der gesamten Lehen ein jeder seinen Teil verpfänden, verkaufen und

vergeben könne, woran keiner den andern hindern darf, jedoch einem jeden der Verkauf gestattet sein soll (Hauptstaatsarchiv Dresden Nr. 7424 und 7752), und Herr Th. Schön, welchem ich diese Mitteilungen verdanke, macht mit Recht die Bemerkung: „Der Taufname Conrad weist nach Konstanz, dessen Schutzheiliger ja St. Conrad war, wie die Beschäftigung mit Weinbau nach Süddeutschland“.

Immerhin muss man vorsichtig sein, denn es giebt gar viele Gaisberge, von welchen sich mit der Zeit Personen genannt haben können, und so bestehen heutzutage noch in Wien und München mehrere Familien (unadelicher) Gaisberg, deren Abstammung mir unbekannt ist.

Auch innerhalb der Schweiz selbst, in Brugg, Kanton Aargau, lebt jetzt noch eine Familie Geisberg.

Das Wappen dieser Konstanzer Familie ist in der Wappenrolle der Konstanzer Geschlechterstube zur „Katze“ (im dortigen Rosgartenmuseum) enthalten (s. Fig. 28) und ist dort: in goldenem Felde ein schwarzer, springender Steinbock, Helmzier: ein wachsender, weisser Steinbock mit goldenen Hörnern,



Fig. 28



Fig. 29

Helmdecken: schwarz und gold. Wappenbrief ist keiner bekannt. Die Familie war demnach schon vor der Inkorporation in die „Katze“ wappenfähig.

Im Konstanzer Archive und im Rosgartenmuseum sind mehrere Siegel erhalten (s. vorne Fig. 78).

Abgebildet ist das Wappen u. a. in Joh. Stumpfs Schweizerchronik S. 409. Fig. 29 ist nach einem gut erhaltenen Siegel nachgezeichnet und dem Oberbadischen Geschlechterbuche von Kindler von Knobloch entnommen.

In mehreren Schweizer Wappenbüchern (meist Manuskripte) ist das Wappen ähnlich beschrieben, nur ist teilweise im Schilde noch ein grüner Dreiberg beigefügt, auf welchem der springende Steinbock mit den Hinterläufen steht.

In der Notveststeiner Matrikel sind auf dem Helme noch 2 Büffelhörner, halb schwarz, halb golden, „was aber den Sigillen zufolge ein falscher Schluss ist“. (Hartmann, Beitr. zur V. K.)

In der städtischen Bibliothek zu Zürich, (Zürcher Geschlechterbuch von Dürsteler, Hartmann, Beiträge zur Wappenkunde etc. nach einer dortigen Anmerkung soll gleich in den Skulpturen des Kreuzganges im zerstörten Kloster zu Rorschach jetzt Marienberg das Wappen des Abts Franz Gaisberg erhalten sein) und in dem Stiftsarchiv zu St. Gallen sind viele Abbildungen erhalten, welche alle obiger Beschreibung entsprechen. Das gleiche ist der Fall mit zwei im Schweizerischen Landesmuseum zu Zürich befindlichen Glasscheiben. Im



Fig. 30

Korridor XIX daselbst hängt die prachtvolle Wappenscheibe des Abtes Franz Gaisberg von St. Gallen, aus Konstanz 1504—29, Anfang XVI. Jahrhundert gemalt (s. Fig. 30), und im II. Kabinet XLVIII bei der Keramischen Sammlung die Allianzwappenscheibe Zyly-Gaisberg 1562, mit Darstellung der Sündflut, vom St. Galler Glasmaler Andreas Höer (s. Fig. 31), ebenfalls sehr schön.

Ausserdem aber befindet sich im Korridor XXI rechts nach dem offiziellen Führer eine Wappenscheibe der Gaisberger aus Schloss Andelfingen stammend, Anfang XVI. Jahrhundert, (s. Fig. 32). Diese zeigt so bedeutende Abweichungen von dem bekannten Gaisbergischen Wappen, dass es mir eher glaubhaft er-

scheint, dass wir es hier mit einem ganz andern zu thun haben. Wir sehen nämlich statt des springenden, schwarzen Steinbocks einen ausgesprochenen Ziegenbock mit ganz kurzen Hörnern, der mit allen vier Läufen auf dem in goldenem Felde befindlichen grünen Dreiberge aufsteht. Die Farbe des Ziegenbocks ist dazu gegen alle heraldischen Regeln in goldenem Felde naturfarben-gelblich-braun, so dass es sich nur wenig von der Farbe des Schildes abhebt.



Fig. 31

Als Helmzier erscheint derselbe ebenfalls mit kurzen Hörnern in weisser Farbe, welches letztere allerdings wiederum der Abbildung in der Wappenrolle der „Katze“ entsprechen würde.

Auch im historischen Museum zu Bern soll eine Gaisbergische Wappenscheibe vorhanden sein, wie mir kürzlich mitgeteilt worden ist, ich habe dieselbe jedoch noch nicht gesehen.

G. Bucelinus in Constantia sacra et prof. 1667 bringt S. 137 merkwürdigerweise eine für meine Familie passende Ahnentafel mit dem Wappen der Konstanzer Gaisberg, M. Freiherr vom Holtz schreibt in seiner Biographie des Generalfeldzeugmeisters Georg Friedrich vom Holtz S. 142: „In näherer Be-

ziehung zu G. Fr. vom Holtz und seiner Famile stand M. (Magister) Joh. Georg Waltz, Pfarrer zu Rudersberg; durch dessen Vermittlung, welcher genealogische Studien trieb, Stammbäume sammelte und Verfasser der Schrift: „Fürstl. Württ. Stamm- und Namensquell 1657“ ist, gelangte der bekannte Weingartner Benediktiner Bucelinus in den Besitz der Holtzischen Stamm- und Ahnentafeln“.



Fig. 32

Dieser Waltz war Pfarrer in Rudersberg, woselbst die damals unmittelbar in der Nähe auf Burg Waldenstein O. A. Weltzheim angesessenen Gaisberg eingepfarrt waren. Die Mutter des G. Fr. vom Holtz war Anna von Gaisberg von Waldenstein, man sollte also annehmen, dass die für G. Fr. vom Holtz gelieferte Ahnentafel bei Bucelinus Germania Topo-Chrono-Stemmatographica 1678 IV. S. 384 richtig sei, aber es ist nicht nur ein ganz falsches Wappen als Holtzsches dabei gedruckt, sondern die Stammtafel seiner Mutter Anna von Gaisberg ist grossenteils Kombination, und zwar ist es dieselbe Stammtafel, welche im III. T. 1672 von Bucel. Germ. etc. 2. Abt. S. 348 für die equites de Gaissberg ohne Wappen, und in Bucel. Constantia sacra 1667 S. 137 mit

dem Konstanzer Gaissberg-Wappen für das Konstanzer Geschlecht abgedruckt ist. Bucelinus stand selbst, vielleicht eben durch Waltz, in Beziehung zu G. Fr. vom Holtz, welchen er als „de me optime meritus“ bezeichnet, um so auffallender ist es, dass er mit dessen und mit der Gaisbergischen Genealogie nicht sorgsamer verfahren ist, und vielleicht selbst bei Holtz an die Konstanzer Familie Im Holtz gedacht und alles vermischt und verwechselt hat.

Kindler von Knobloch schreibt in seinem Oberbadischen Geschlechterbuche von 1898 S. 419: „Die in Württemberg blühenden Freiherrn von Gaisberg sind zwar nicht nachweislich desselben Stammes, trotzdem aber wurde, nachdem Peter Gaisperg von Kaiser Maximilian II. d. d. Prag 1570 10. II. neben anderen adelichen Freiheiten die Erlaubnis erhalten hatte, sich „von Altensperg und Planhofen“ zu schreiben, vom Kaiser Rudolf II. dem Matthäus und Hans Geissberg von Planhofen und Altensperg ihr Adel und Wappen (ein Steinbockshorn) bestätigt und das Recht verliehen, sich von Geissberg zu schreiben, auch sollte die schwäbische „Linie“ ebenfalls das Wappen der Schweizer Linie (den Steinbock) führen.

Die letzte Behauptung enthält sichtbar einen Irrtum, denn man kann nicht gleichzeitig das Wappen mit dem Horn bestätigen und das Führen des Steinbocks im Wappen festsetzen. Die Sache verhält sich vielmehr folgendermassen: Peter Gaisberg aus Schorndorf in Württemberg gebürtig war der alten Religion treu geblieben und deswegen nach Bayern ausgewandert, woselbst er zu Oberdorf Vogt des Kardinals Otto Truchsess von Waldburg Bischofs von Augsburg wurde und sich in der Nähe von Kaufbeuren grösseren Besitz, namentlich Altensperg und Blonhofen erwarb. Seinen Söhnen Matthäus und Hans wurden von Kaiser Rudolf II. am 9. August 1582 die dem Peter erteilten Privilegien, sowie ihr Adel und Wappen bestätigt, das Recht verliehen, sich von Geissberg zu schreiben, und alles dieses auf die schwäbische Linie, von der sie abstammten, ausgedehnt. Von der schweizerischen Linie ist nirgends die Rede. Kindler von Knoblochs Gewährsmann hat die bayrische mit der schweizerischen Linie verwechselt!

Diese Konstanzer Familie, vielleicht von dem Hörigen Ulin abstammend, finden wir gleich in der ersten Generation (Anton I.) in grossem Wohlstande, welcher sich sichtbar hob, hauptsächlich durch Beteiligung an dem damals sehr ausgedehnten und einträglichen Leinwandhandel, der besonders von Konstanzer und St. Galler Familien betrieben wurde. Hierdurch war auch sicher die mehrfache Verschwägerung mit St. Galler Geschlechtern und das mehrmalige Übersiedeln nach St. Gallen verursacht.

Schon 1425 wird Anton I. mit lauter Patriziern zusammen erwähnt. Der der Kaufmannszunft zum „Thurgau“ angehörige Zweig der Familie wurde, wie wir oben gesehen haben, 1469 durch Aufnahme in die Gesellschaft zur „Katze“ dem Stande der Patrizier einverleibt.

Vom anderen Zweige, zur Metzger- und Krämerzunft zum „Rosgarten“ gehörig, schreibt sich schon 1512 Jacob I. Junker, ebenso später Sebastian I. und II., also sind auch diese zu den Patriziern zu zählen, wenn deren Angehörig-

auch nicht von den Geschlechtern in den Rat gewählt wurden, sondern von der Gemeinde.

Eine eigentliche Nobilitierung liegt nicht vor, ich konnte wenigstens in Wien nichts von einer solchen erfahren.

Merkwürdigerweise werden in der neuern Litteratur über Konstanzer Geschichte die Gaisberg gewöhnlich nicht unter den Patriziern genannt, — auch im sog. Konziliumsaale im Kaufhause zu Konstanz, wo die Wappen der Konstanzer Patrizier angebracht sind, fehlt das Gaisbergische, — obwohl die Gaisberg offenbar dazu gehören, und immerhin namentlich bei der Einführung der Reformation, bei Hebung des Leinwandhandels etc. eine bedeutende Rolle gespielt haben. Auch darf nicht ausser Acht gelassen werden, dass sich die Gaisberg mit den angesehensten und vornehmsten Geschlechtern (z. B. Blarer, Giel, Hürus etc.) verschwägert haben.



Fig. 33

II. Die eigentlichen Thurgauer Gaisberg.

Joh. Stumpf schreibt in seiner Schweizer Chronik V. Buch von dem Thurgau XXII. Kap. S. 425b: Unter Niederbüren an der Thur liegt der Burgstall Geissberg mit samt den Höfen: Höffen, Geissberg und Gehöck, jetzt der Stadt Bischofszell zustehend. Die von Geissberg sind alte vernammte Edelleut gewesen und haben sich in des Bischofs von Costenz Diensten sehr brauchen lassen.

Von diesem Geschlecht rühmen sich ursprünglich die Geissberger zu Costenz und St. Gallen (zu stammen).

Und S. 426: Unter Geissberg liegt Bischofszell, bei welcher die Thur und Sitter zusammenfliessen.

Man sieht also, Stumpf weiss von zwei gleichnamigen Geschlechtern, bringt sie aber doch untereinander, denn davon, dass sich das alte edle Geschlecht Gaisberg im Dienste des Bischofs von Konstanz hat brauchen lassen, ist nichts mehr bekannt, damit wird wohl Caspar I. und sein Sohn Anton II. von Konstanz gemeint sein, die in Bischofs Diensten standen. Auch, dass sich das Konstanzer Geschlecht gleicher Abstammung gerühmt habe, ist sehr zweifelhaft, denn sonst hätte es jedenfalls gesucht, wieder in eine höhere soziale Stellung zu kommen.

In Pupikofers Gesch. d. alten Grafschaft Thurgau I. S. 468 wird erwähnt: Dagegen sollen auf den Vorwerken (nämlich bei Bischofszell) Ghög (Gehöck)

und Geissberg Edelknechte angesessen gewesen sein, die sich davon benannten. Urkundliche Zeugnisse von ihnen sind aber nicht aufgefunden.

Letzterer Satz ist um so auffallender, als Pupikofer auf der gleichen Seite weiter oben schreibt:

„Ob die Ritter Heinrich und Conrad von Geissberg (nicht Gerzberg), welche 1266 in Wil dem Ritter Walther von Landsberg als Zeugen bei einem Gutsverkaufe an das Kloster Tänikon beiständig waren, auf dem Geissberge bei Konstanz ihren Wohnsitz hatten, ist eine noch offene Frage".

Es lag doch sehr nahe, diese Heinrich und Conrad auf den Geissberg bei Bischofszell zu beziehen, woselbst ja ein von ihm selbst weiter unten erwähntes gleichnamiges Geschlecht sass.

Freilich weiss man von dieser Familie sehr wenig. Nur acht Personen sind mir bekannt worden, nämlich die schon genannten Heinrich und Conrad, ausserdem eine Bertha. Dann ein Conrad II. nebst seinen vier Kindern. Nun erfahren wir aus der sog. Klingenberger Chronik (Ausgabe von Dr. A. Henne von Sargans 1861 S. 52): Es ward och in den selben ziten vil guoter burgen gewunnen vnd zerbrochen, vnd ward vil adels vertriben, wan alle die bi dem todslag (Ermordung König Albrechts 1308) warent, wurden genzlich vertriben, vnd darzu alle, die sich ir annament; und S. 55 sind aufgezählt: die geslächt zwüschent den wassren im turgow, graffen, herren, ritter vnd knechte, die vertriben, erslagen vnd abgestorben sind, dass von disen geslächten nieman me lept, die der geslächt sigint, (d. h. innerhalb des Thurgaues).

Unter diesen 37 Grafen- und 185 Ritter- etc. Geschlechtern sind auch die von Gaissberg erwähnt, und da kann es nicht Wunder nehmen, wenn an Ort und Stelle ihres Blühens, d. h. im Thurgau, bei der schon so frühzeitig (1308) erfolgten Vertreibung nicht mehr Nachrichten von diesem Geschlechte erhalten sind. Diese können vielmehr gerade infolge dessen nur sehr dürftig sein, und dies ist jedenfalls wiederum schuld daran, dass dies kleine Geschlecht später immer wieder mit den zahlreicheren und bekanntern Konstanzer Gaisberg zusammen in einen Topf geworfen worden ist.

Selbst wenn man die Konstanzer Gaisberg nicht von dem „eigenen Manne" Ulin G. abstammen lassen will, muss man doch zugeben, dass die ganze Entwicklung dieser Familie eine rein städtische ist, sie ist von Anfang ihres Bekanntseins an aufs engste mit den Zünften, mit dem Leinwandhandel verknüpft und der Handel war damals für Rittergeschlechter geradezu verpönt, gewiss hätten sich die Nachkommen des vertriebenen Rittergeschlechtes aus dem Thurgau dem Handel nur aus Not angeschlossen, wir sehen aber den Steuerbüchern nach die Konstanzer Gaisberg von Anfang an in gutem Wohlstand. Ausserdem kommt diese Familie zwar oft nach St. Gallen, d. h. in die Nähe des Gaisbergs bei Bischofszell, aber sie macht soweit man weiss keine Miene, den alten Stammsitz, wenn er ihr je gehört haben sollte, wieder zu erwerben, obwohl sie reichlich die Mittel dazu gehabt hätte. Und wir ersehen bei Ildefons von Arx II. S. 179, dass jener Geissberg bei Bischofszell im Jahre 1420 dem Hermann von Adlikon von Bischofszell verliehen wurde, — es war damals Stiftslehen von

St. Gallen, — ebensogut hätten sicherlich die Konstanzer Gaisberg in den Besitz kommen können, wenn sie sich darnach umgethan hätten. Dass sie dies aber nicht thaten, ist als sicherer Beweis dafür anzusehen, dass sie dieser Geissberg mit Haut und Haar gar nichts anging.

Was nun jene acht Mitglieder dieses Thurgauer Rittergeschlechtes anbelangt, so ist von ihnen nur folgendes bekannt:

1. **Conrad I.** Abt Berchtold von St. Gallen übergiebt den Klosterfrauen zu Tännikon den Hof zu Tännikon, welchen Ritter Walther von Landsberg und sein gleichnamiger son, dienstmänner von St. Gallen, inen um 60 mark silber verkauf haben. Wil 1265 im April.

Hiebei sind Zeugen: Magister Andreas de Willeberc, Eberhardus dapifer de Bichelnse, Cuonradus de Geisberc, Burchardus et Cuonradus fratres de Einwiler, Hugo de Eshenze, milites, Ulricus et Waltherus de Lonberc, Diethelmus de Mose, H. de Tusnanc, Eber(hardus) de Loumeis, Waltherus de Bunishoven, C. de Curia et alii fide digni.

Urk. Buch der Abtei St. Gallen T. III. S. 166 und ebendaselbst S. 842: Die grafen Friedrich und Diethelm von Toggenburg, Wezel Schnöde und Rudolf von Hausen versprechen dem kloster St. Katharintell bei Diessenhofen, innerhalb monatsfrist von graf Friedrich von Toggenburg die ratification einer Schenkung auszuwirken. Burg Neu-Toggenburg 1270, März 19.

Praesentibus fratre Hainrico commendatore in Tobel, Cuonrado de Gaizberc; Eppo de Cecinkoven, Eberhardo de Seliu et aliis quam pluribus.

2. **Heinrich.** Abt Berchtold von St. Gallen bestätigt Verfügungen Rudolf Blarers und seiner gattin Engiltrud über lehenbesitz zu Blaserberg, Frommenhausen, und ein gut zu Edliswil. St. Gallen in der pfalz 1268, Juli 30.

Testes interfuerunt: Ysaac capellanus sancti Oswaldi, Magister Michahel phisicus, Item Rudolfus Gielo et H. filius suus de Glatteburg, Ulricus et Cuonradus de Ramswag, C. de Grimminstein, Egilolfus et Waltherus fratres de Altstetin et Cuonradus clericus frater eorum, Waltherus de Lindinberg, Waltherus de Williberg, Wernherus Boemus, Heinricus de Geizberg, milites, Item Ulricus de Einwiler, Baldebertus dictus Shoran, Heinricus Boler, Gerwicus Blarrer, Cristanus Magister Coquine et Johannes filius ejus, C. Dispensator, R. Gerungus, Egilolfus et Ulricus Fullerii, Johannes Ougii, Ulricus Lesti, Ulricus Phosili, Egilolfus Blarrer, R. Crettili, Hugo Koufman, Arnoldus Studer, Gutmannus, Heinricus Treffer et alii quamplures.

3. **Bertha.** Nach Luzerner Urk. Sammlung im Geschichtsfreund, Mitt. des hist. Ver. der fünf Orte, V. Bd. S. 329 wird 1393 11. Weinmonat den mindern Brüdern in Luzern ein Haus und eine Hofstatt neben dem Augustinerhause gelegen, geschenkt. Da aber diese Besitzung Erblehen des Klosters im Hof, so war zur Veräusserung die Einwilligung des damaligen Probstes erforderlich. Es geloben nun der Guardian Nicolaus Binder und der Konvent, jeglicher Mahnung hierin von Seite des Gotteshauses der Benediktiner getreu nachzukommen; und in der dort S. 272 abgedruckten Urkunde heisst es: „quod

discretus vir dominus lisinus de ligno presbyter et Bertha de Geisperg, animo pietatis, pure propter deum, domum et aream, quos Jure Hereditario possident a Monasterio Lucernensi ordinis sancti Benedicti dicte diocesis sitas in oppido Lucernensi Majori juxta domum Augustinensem, nobis donatione causa mortis, et juxta mentem literarum desuper confectarum donaverint".

Conrad und Heinrich werden, wie man sieht, im Vereine mit lauter Thurgauer Edelleuten zusammen als Zeugen genannt und sind jedenfalls selbst solche gewesen, können also nur von dem Geissberge bei Bischofszell stammen. Bekannt ist ferner, dass bei Anführung der Zeugen gewöhnlich peinlich auf Einhaltung der Rangordnung gehalten worden ist und demnach sehen wir Conrad in den Urkunden von 1265 und 1270 in bevorzugter Stelle, er muss also zu den angesehensten der dortigen Edelleute gerechnet werden. Die Bertha, d. h. selbstverständlich schon ihre Vorfahren sind nach der Vertreibung aus dem Thurgau nach Luzern verschlagen worden.

4. **Conrad II.**, uxor Adelhait Berner, er ist vor 1385 gestorben.

5. **Mächthilt.**
6. **Ursula.**
7. **Adelhait.**
8. **Heinrich II.**

} deren vier Kinder.

Diese alle zusammen sind in der folgenden im St. Galler Urk. Buch IV. S. 315 als Nr. 1914 verzeichneten Urkunde erwähnt:

vor dem rat der stat Lindau wird beschworen, dass Adelhaid Berner, die wittwe Konrads von Geissberg und ire kinder leibeigene des Klosters St. Gallen seien. Lindau 1385, Mai 25.

Ich Hainrich Rienolt, statamman, vnd Ůlrich Schriber, burgermaister, vnd der rate, gemainlich der stat ze Lindouw, verjehint mit urkünd dis briefs allen den, die in ansehent, oder hörent lesen und den es notdürftig ist ze wissen nu und hienach, daz für üns vnd für offen rat der stat ze Lindouw mit gůten sinnen und gesundem libe, unbetwungenlich koment die erbern und beschaiden lüte Růdolf Rot, burger ze Sant Gallen, der elter, Ůli von Mütwile, Marti von Mos, Růdi Cůnz von Husen, Ůli Haugg von Bůch, Ůli Cůn und Ůli Clinger, und swůrent da vor üns und vor offem rat willeklich mit bedanktem můt und unbetwungenlich, ane allen argen list, ainen aide liplich ze den hailgen mit uferhabnen handen und mit gelerten worten und sprachent, daz inen kunt und ze wissent wär, daz Adelhait, Conrad Berners seligen wilent elichü tochter, Cůnratz von Gaissbergs selichen elichü husfrow. Mächthilt, Ursula, Adelhait, und Hainrich von Gaissberg, der vorgeschribnen Adelhait Bernerinen elichü kind, dem gotzhus ze Sant Gallen mit lib, mit gůt, mit diensten und mit aller aigenschaft zůgehorten und dez selben gotzhus ze Sant Gallen recht aigen wärint. Dez alles ze warem und offem urkünd so han ich Hainrich Rienolt, der amman, min aigen insigel und wir der burgermaister und der rat ze Lindouw vorgenant ünser stat insigel offenlich gehenkt an disen brief, üns selb ane schaden; der geben ist ze Lindouv an dem fünf und zwainzigosten tag dez

manodiez Ma[illegible] zal von Christus geburt [illegible] und achtzig [illegible] hat.

Stiftsarchiv St. [illegible] Perg. orig. Beide Siegel [illegible]

Die [illegible] Konrad und Hainrich sprechen [illegible] dass es sich [illegible] von Gaisberg [illegible] zell [illegible] nach Lindau ausgewandert zu [illegible] scheinen. [illegible] Konrad II. sodann wurden von [illegible] St. Gallen [illegible] von dessen Witwe Adelhai [illegible] gemacht [illegible] Rechte der ärgeren Han[illegible] müssen [illegible] war, und ob diese Gaisberg [illegible] Herr Prof. Dr. H. Wartmann in St. Gallen [illegible] diese Gaisberg von der Bildfl[illegible] [illegible] weiteres von ihnen zu finden.

[illegible] Gaisberg aus den Thurgau [illegible] Wappen [illegible] wird es überhaupt [illegible] Urkunden ist kein Siegel von [illegible]

[illegible]mässig bald nach dem [illegible] der Thurgauer Gaisberg [illegible] der Überlieferung nach [illegible] bisher bekannt — zum ersten[illegible] Familie gleich zu Anfang [illegible] kommen, wie sie jenes [illegible] man immerhin die Wahr[illegible] [illegible] Rechter anerkennen. Dazu kommt [illegible] mit den Konstanzer Gaisberg [illegible] die, wie oben S. 31 angeführt [illegible] Konstanzer mit den Thurgauer Gaisberg [illegible]

Die [illegible] 1580—1616 schreibt: „die Gaisberg [illegible] deren uralt wapen ain [illegible] uff dem helm ain roth küssen [illegible] per Fridericum III. Imperatorem [illegible] das küssen uff dem helm [illegible]“

[illegible] Fig. 34 ist auf einem [illegible] Truchsessin von Wetz[illegible] [illegible] Schorndorf (Württemberg). [illegible] prachtvollen Hochaltar noch [illegible] Wappen [illegible] zeigt Fig. 35.

[illegible] Erforscher der Geschichte [illegible] XVIII. Jahrhunderts [illegible] Wappen der Konstanzer Gaisberg [illegible] zwei schwarze Steinbockshörner [illegible] in goldenem Felde. Der rote Abschnitt des


Fig. 34


Fig. 35


Fig. 36

Hornes kommt auch bei meinem Wappen vor). Woher Leiner dieses Wappen hat, ist nicht zu ermitteln gewesen. Dass er nicht das Wappen mit dem Steinbocke anführt, welches noch an einer ganzen Reihe von in Konstanz erhaltenen Urkunden hängt, die durch seine Hände gelaufen sein dürften, ist mir geradezu unbegreiflich, und ich kann hieraus nur den einen Schluss ziehen, Leiner muss das Wappen mit den zwei Hörnern, welches dem meinigen so sehr gleicht, irgendwo gesehen haben.

Trotz des eifrigsten Suchens ist es mir bisher nicht gelungen, von diesem Zweihörner-Wappen sonst irgend eine Spur zu finden.

Dagegen drängt sich mir seit langer Zeit die Frage auf, hat auch Leiner, wie die vielen schon erwähnten andern Geschichtsschreiber, die zwei Geschlechter Gaisberg aus Konstanz und aus dem Thurgau untereinander gebracht, hat er vielleicht noch ein altes Siegel jener Thurgauer Ritter in Händen gehabt?

Freilich wird es niemals mehr möglich werden, den sichern Nachweis zu führen, dass meine Familie von den Thurgauer Gaisberg abstammt. Allein sollte sich von diesen noch irgendwo ein Siegel oder Wappen vorfinden und dasselbe die zwei Hörner oder gar nur ein Horn enthalten, so wäre die von mir oben erwähnte Wahrscheinlichkeit hiefür entschieden vermehrt.

Sollte nicht in einer der vielen bedeutenden Siegelsammlungen der Schweiz ein derartiges Gaisbergisches Siegel enthalten sein? Oder ist das Zweihörner-Wappen sonst irgendwo bekannt?

Ich wäre für jeden Aufschluss hierüber, wie für jede Ergänzung des Vorstehenden ausserordentlich dankbar.

Fer à Gaufres.

Par Alfred Godet.

Quand un fer à gaufres offre quelque caractère vraiment artistique, il vaut la peine de le dessiner et de le publier. Celui que nous représentons ici est d'un travail particulièrement fin. Il nous fait connaître une alliance entre la famille de Staal, de Soleure, et celle de Schenk v. Castel, de Berne, en 1629. Les deux écussons ne laissent aucun doute à cet égard. C'est aussi un des

rares fers que nous connaissions, portant une devise latine: Providebit in quem speravit anima nostra Deus. NR (?). «Dieu en qui notre âme espère y pourvoira». — Le dernier signe est douteux, l'impression ne donne pas un relief très clair. Nous l'avons estampé nous-même à Erlach, lors de la fête de la société d'Histoire bernoise, le 17 Juin 1900. Il avait été prêté à l'hôte de l'hôtel d'Erlach par le propriétaire, Mr. Scheurer, directeur des finances communales, pour en confectionner les gaufres du dessert.



Fer à Gaufres

appartenant à Mr. SCHEURER, Directeur des Finances d'Erlach (Cerlier). 23 juin 1900.

Ecusson Schenk v. Castel
Berne.

Ecu: massacre de gueules sur champ d'argent.

Cimier: de même.

Providebit
in quem speravit
Anima nostra
Deus NR.

1629

Ecusson de Staal
Soleure.

Ecu: patte de coq d'or en champ de sable.

Cimier: buste d'homme coupé d'or et de sable, couronné de chêne.

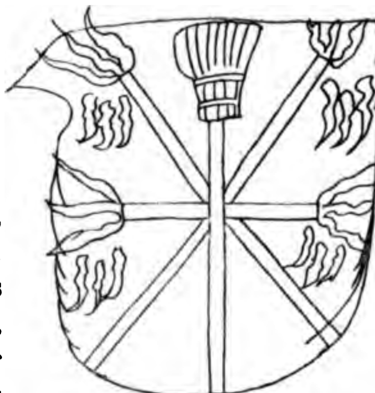
Kleinere Nachrichten.

Genealogie und Heraldik in Spanien. Am 29. Juni 1900 wurde Don Francisco Fernández de Béthencourt als Nachfolger des bekannten Numismatikers und Historikers Pujul y Camps in die königliche Akademie der Geschichte feierlich aufgenommen. Seine Rede behandelt in formvollendeter Weise den Wert von Genealogie und Heraldik für das Studium der Geschichte; sie weist oft gegen diese Hilfswissenschaften gemachten Einwürfe zurück und stellt sogar den Satz auf: la Genealogia y la Heráldica son la Historia, y por eso estoy yo aquí. Béthencourt giebt sodann eine höchst schätzbare Litteraturgeschichte für diese beiden Disziplinen, soweit Spanien dabei in Betracht kommt.

In der darauf folgenden Contestatión gedachte Don Francesco R. de Uhagón der Leistungen für Heraldik und Genealogie im Ausland, wobei für unser Organ der schmeichelhafte Satz abfällt: que, Suiza ... edita los magníficos volúmenes nominados Archives Héraldiques Suisses[1].

Spanien besitzt keine spezielle heraldische Zeitschrift, dagegen veröffentlicht das Bulletin de l'Academie Royale de l'Histoire Arbeiten, die in unser Fach einschlagen. Durch gütige Vermittlung der Herrn Prof. F. Giner und M. Riaño ist die königliche Akademie für Geschichte mit unserer Gesellschaft in Tauschverkehr getreten. *E. A. S.*

Ein deutscher Brandschild. In der für die Kulturgeschichte des XVI. Jahrhunderts hochwichtigen Kollektaneenhandschrift, angelegt von einem protestantischen Pfarrer von Zürich, namens Wick, daher „Wickiana“ genannt, findet sich im XI. Bande ein eingeklebtes Blatt von einer nicht mehr bestimmbaren Hand des XVI. Jahrhunderts geschrieben. Der Band scheint im Jahr 1573 begonnen zu sein und wurde gefüllt mit Flugblättern, Abschriften von Briefen und allen möglichen Notizen.



Facsimile des Brandschildes
1/2 der nat. Gr.

Mitten im Buch findet man auch einen Schild, wie er beifolgend abgebildet ist. Eine kindlich unbeholfene Hand hat ihn entworfen und das Schildbild, bestehend aus drei gekreuzten Fackeln, einem senkrechten Besen und zwölf Funken oder brennenden Spähnen, die aus der Flamme der Feuerbrände zu fallen scheinen. Der Schild war, wie daneben steht, braun, die Fackeln sind gelb, die Feuer rot, der Besen gelb mit grünem, gelb gebundenem Busch bemalt. In einer Fussnote entschuldigt der Künstler die Unbeholfenheit der Mache.

Die Beischrift lautet:

> „Item so sind sölcher vil bruner schilt uff papyr gemalet funden worden darinnen vil brünnender Fackeln und oben in der Mitte ein bäsen: und an wölchen ort die angeschlagen funden worden one undergeschrifft, Do solt man geprennt habe“.

Daraus scheint hervorzugehen, dass es sich um Brandschilde handelt, deren Anheftung das Anzünden des betreffenden Hauses zur Folge hatte.

E. A. Stückelberg.

Eine sonderbare „Heraldische Ausstellung“. Im November und Dezember 1900 machte sich während langer Wochen eine Ausstellung durch Plakate und Inserate breit, die sich als „Sehenswürdigkeit ersten Ranges“ anpries. Diese Schaustellung war anfangs zu 1 Fr. in der Börse, dann zu 50 Cts., dann zu 30 Cts. im Helmhaus, schliesslich zu 20 Cts. Eintritt im Wirtshaus zum Krokodil in Aussersihl zu sehen. Der Unternehmer hat uns s. Z. naiverweise um eine Empfehlung seines Werkes ersucht, die wir selbstverständlich

---

[1] Die «Discursos», 61 Seiten in 4°, sind erschienen in Madrid, im Establecimiento tipográfico de Enrique Teodoro, Ampero 102 n Ronda de Valencia 8.

ablehnten; immerhin haben wir eine öffentliche Verurteilung bis auf einen Moment verschoben, in dem ihm solche die wenigen Besucher nicht mehr abspenstig machen konnte. Heute schützt diese Warnung vielleicht diesen Unternehmer und andere vor ähnlichen Thorheiten. Man stelle sich vor: der Mann hatte die Schilde der 22 Kantone in vollständig stilloser Zeichnung, die etwa an Kartonschilde in Sänger oder Schützenfesthütten oder an das offizielle Tableau, das vom Bundeskanzler Schiess als authentisch beglaubigt ist, erinnerte, aus farbigen Hülsenfrüchten mosaikartig zusammengesetzt. Die Geschmacklosigkeit wurde noch erhöht durch unendlich geringe Umrahmung mit bunten Tüchern. Da die Prospekte die „reizendsten Effekte" dieser „malerisch zusammengestellten Sammlung" von „Kaffee-Bohnen, Reis- und Grieskörnern" etc. rühmte, das ganze marktschreierisch als „Heraldische Ausstellung" anpries und schliesslich den Besuch jedem „patriotisch und kunstsinnig gesinnten Schweizer, sowie den Schulen" empfahl, fühlen wir uns nicht nur berechtigt, sondern genötigt, Protest zu erheben gegen derartigen Missbrauch der edlen Heraldik.

Fünfhundertjähriges Jubiläum der Schildner zum Schneggen. Im November feierten die Schildner zum Schneggen in Zürich, die irrtümlich sog. Böcke, die Schultze in seinem „System des Entwicklungs-Stadiums der Ritter- und Verdienst-Orden" den Gesellschaftsorden beizählt, ihr fünfhundertjähriges Bestehen. Über die Feier vgl. Neue Zürcher Zeitung 1900 n. 323 2. Abendbl.; die auf den Anlass erschienene Festschrift stammt aus der Feder unseres verdienten Redaktionsmitgliedes Hrn. Tobler-Meyer.

Der heraldische Schmuck des Bramante'schen Porticus von S. Ambrogio in Mailand. In der Lega Lomdarda 1900 n. 339 (vom 17./18. Dez.) bespricht der hochverdiente Mailänder Altertumsforscher Diego Sant Ambrogio, Mitglied der Commissione per la Conservazione dei Monumenti in ausführlicher Weise die Roßstirnschilde des Porticus von Bramante an der ehemaligen Kathedralkirche von Mailand. Die Untersuchung ergiebt eine sichere Identifikation und Datierung der heraldischen Dekoration.

Vandalismus. In der St. Martinskirche zu Basel hat der Verfasser vor etwa 16 Jahren einen Grabstein mit dem gevierten Wappen v. Reinach und v. Eptingen und den beiden Helmen dieser Geschlechter gezeichnet. Das Original ragte durch tadellose Erhaltung der Formen hervor und — was das wichtigste ist: es hatte die vollständige Polychromie der Entstehungszeit in ursprünglichem Zustande bewahrt. Im Sommer 1900 betrat der Schreiber dieser Zeilen die Martinskirche wieder und fand den Stein, aber mit systematisch entfernter und weggeputzter Polychromie. In der Nähe des Grabsteins befand sich in einer Nische ein sehr gut erhaltenes Wandgemälde, darstellend den Tod Mariae; auch dieses Bild ist absichtlich beschädigt worden. Welcher Reinlichkeitsfanatiker, Bilderstürmer oder Bube ist für dergleichen Vandalismus verantwortlich? *E. A. S.*

Bücherchronik.

Renaissance in der Schweiz. Studien über das Eindringen der Renaissance in die Kunst diesseits der Alpen von Gustav Schneeli.

Wir glauben unsern Lesern einen Gefallen zu erweisen, wenn wir schweizerische und ausländische Publikationen, die viel heraldisches Material beibringen, an dieser Stelle behandeln. Es scheint dies besonders nötig bei denen der Titel des Buches nicht verrät, dass die Heraldik in demselben eine Rolle spielt.

Im vorliegenden Band hat unser Mitglied Dr. G. Schneeli einen sehr reichen Stoff für das Studium der Renaissance verarbeitet und in ausgezeichneten Reproduktionen dem Leser vor Augen geführt. An dieser Stelle begnügen wir uns, aus dem Schatz der Abbildungen das spezifisch Heraldische herauszugreifen. Fig. 36 zeigt uns ein prächtiges spätgotisches Tabernakel aus St. Wolfgang, nunmehr in der Oswaldskirche von Zug; als Bekrönung des almaliolum erscheint ein Engel als Halter von zwei Zuger Schilden. Auf Tafel IV wird uns ein prachtvoller Scheibenriss von R. Manuel in Basel vorgeführt, während Tafel VI



Wappenrelief in Basel 1550

einen Schildhalter mit zwei Schilden aus dem Basler Matrikelbuch wiedergiebt. Figur 7, Tafel VI, VIII und IX reproduzieren Holbeinsche Scheibenrisse; eine dieser Vorzeichnungen zeigt uns wie der Meister einen Schild in die Breite zieht, um zwei Schildbilder, zu einem Allianzwappen nebeneinander gesetzt, zu vereinigen, ein anderes dieser Blätter weist die primitive Form des Wappens der Luzerner Fleckenstein auf. Man sieht hier einen Ring und darüber einen schwebenden horizontalen Stab, aus welchem Bilde in der Folge ein Reichsapfel gemacht wurde. Die Figuren 8 und 9 machen uns mit Glasscheiben aus der romanischen Schweiz bekannt. Ein anonymer Scheibenriss mit drei leergelassenen Schilden (Tafel XII) war für die Wappen des Reichs und eines

Standes berechnet. Auf Tafel XV sehen wir die Fassade des Hertensteinhauses, die einst durch vier grosse Wappenkompositionen glänzte.

Fig. 12, die wir hier durch das Entgegenkommen des Verfassers wiederabzudrucken in der Lage sind, stellt eines der allerschönsten Wappenreliefs der ganzen Schweiz dar; seine Umrahmung wie die Füllung der Ecken weist



Schnitzerei in Aarau 1520

direkt auf italienische Vorbilder, man vergleiche z. B. das Grabmal der Medea Colleoni von Antonio de Amadeis zu Bergamo. Mehr merkwürdig als vorbildlich sind die Schnitzereien von Aarau; Schneeli giebt in Fig. 14 eine Probe von krauser schweizerischer Frührenaissance-Komposition. Weniger abstrus ist ein zweites Exemplar, beistehend abgebildet, sowie eine dritte in meinem „Wappen in Kunst und Gewerbe" S. 188 reproduzierte Schnitzerei mit dem Aarauer Schilde.

In Schneelis Renaissance sind noch erwähnenswert: eine heraldisch verzierte Truhe von 1550 (Fig. 16), ein Türsturz mit Schilden aus Luzern (Fig. 19), ein Grabstein mit vier Schilden aus Tänikon 1624 (Fig. 20), ferner die reichen Türbekrönungen von Neuchâtel und Wyl (Fig. 21 und Tafel XXIX), endlich Schildformen im Stil der Renaissance (Fig. 48 bis 50).

Es wäre zu wünschen, dass die prächtigen Holzschnittwappen, die Malereien des Pundtbuches in Luzern und zahlreiche andere heraldische Denkmäler der Renaissance bald in ebenso vortrefflicher Weise veröffentlicht würden, wie dies in Schneelis Buch mit den hier aufgezählten Proben geschehen ist. *E. A. S.*

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



STANDARTEN AUS JAPANISCHEN HANDSCHRIFTEN.

Fig. 1



Codex 533. p. 6.

Fig. 2



Codex 535. Titelblatt.

Fig. 3



Codex 539. p. 4.

Miniaturen in St. Gallen.

Fig. 4

Codex 539. p. 21.

Fig. 5

Codex 539.

Miniaturen in St. Gallen.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1901 Jahrgang / Année XV No. 2.

Das Wappen der Mutter Karls des Kühnen.

Von E. A. Stückelberg.

(Hiezu Tafel V).

Die Karthause von Basel beherbergte einst mannigfaltige Denkmäler der Konzilszeit; das wichtigste, was sich erhalten hat, sind ein par polychrome Totenschilde aus Holz und eine Votivtafel aus gravierter und emaillierter Bronze[1]. Beim Frieden von Arras waren Konzilsprälaten aus Basel anwesend und mögen da in Berührung mit dem burgundischen Herzogshaus gekommen sein.

Auf der obern Hälfte der Tafel sieht man die Darstellung der Pieta unter dem Kreuz, hinter ihr Engel mit Passionswerkzeugen, links den Patron des burgundischen Hauses und Ordens St. Andreas, rechts St. Elisabeth. Vor diesen ihren Schutzheiligen knien links Herzog Philipp der Gute und sein Sohn Karl der Kühne, rechts die Herzogin Isabella von Burgund und ihre zwei jung verstorbenen Söhne Anton (geb. 1430 † 1431) und Josse (geb. 1432 † 1433). Der Hintergrund besteht aus reichgraviertem Damastgrund mit Granatäpfeln und Vögeln. Zu jedem Glied der herzoglichen Familie ist das Wappen beigefügt, bei Philipp ein vollständiges Insigne, bestehend aus Schild, Helm, Decke, Zimier, Vliessorden und Devise, bei Isabella ein Schild mit Orden und Devise, bei den Söhnen je ein Schild. Alles ist aufs feinste und sorgfältigste ausgeführt und ein prächtiges Beispiel burgundischer Kunstübung. Die untere Hälfte der Bronzetafel ist mit einer langen Minuskelinschrift angefüllt.

Unsere Tafel giebt die rechte Oberecke des Denkmals, das Porträt der Herzogin, ihrer zwei Kinder, das Bild ihrer Namensheiligen und ihr Wappen wieder. Die Herzogin war eine Tochter des Königs Johann I. von Portugal und der Philippa von Lancaster; sie war geboren 1395, starb 1471 zu Brügge und wurde 1473 zu Dijon begraben. Ihr Gemahl Philipp von Burgund war in erster Ehe mit Michelle de France († 1422), in zweiter mit Bonne d'Artois vermählt gewesen; die dritte Vermählung fand 1430 Januar 14. statt. Seither führte der herzogliche Gemahl die Devise: „aultre n'aurai“[2]. Von Isabella von Portugal

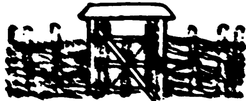
[1] Die vorzügliche als Tafel V wiedergegebene Neuaufnahme des Werkes verdanken wir dem gütigen Entgegenkommen unseres Mitgliedes, Hrn. Prof. Dr. Burckhardt-Finsler, Direktor des historischen Museums, das die Votivplatte z. Z. aufbewahrt.

[2] Auf unserer Bronzeplatte steht: «aultre naray».

hatte der Herzog drei Söhne, von mehreren Geliebten eine Reihe von unehelichen Kindern.

Über den Namen der Herzogin folgendes: nach der neutestamentlichen heiligen Elisabeth wurden seit dem XII. Jahrhundert zahlreiche weibliche Mitglieder europäischer Fürstenhäuser getauft. Als zweite Namensform, besonders in den romanischen Ländern verbreitet, findet sich Isabella. Unter den zahlreichen beatifizierten und kanonisierten Frauen des Namens ragte nun im XIII. Jahrhundert Elisabeth († 1231), die Tochter des Königs Andreas I. von Ungarn, Nichte der heiligen Hedwig und Gemahlin des Landgrafen Ludwig IV. von Thüringen hervor. Schon 1235 wurde sie heilig gesprochen und das brachte dem Namen besonders weite Verbreitung. Ihre Nachkommen nannten sich filius natae St. Elisabethae, (pro)nepos, abnepos, adnepos, trinepos St. Elisabethae; die verwandten Dynastien legten ihren Töchtern den Namen Elisabeth bei. So verbreitet sich der Name über ganz Europa; Elisabeth (Isabella) die Tochter einer Stauffin wird Königin von Portugal († 1336) und glänzt ebenfalls durch Heiligkeit. Die Urenkelin ihres Sohnes König Alphons IV. ist unsere Isabella, Gemahlin Philipps des Guten. Ihr Gemahl stammt direkt ab von der heiligen Elisabeth von Ungarn und Thüringen; sie wählt diese Ahnfrau zu ihrer Schutzpatronin. So sehen wir das Bild von St. Elisabeth neben ihr dargestellt; dass es sich um die ungarische Prinzessin handelt, beweist das Attribut. Dieses besteht aus drei Kronen; die drei Auszeichnungen hat die Fürstin erworben, weil sie als Jungfrau, Frau und als Witwe eine Heilige war. Ungezählte Verwandte und Nachkommen des herzoglichen Paares haben seither den Namen Elisabeth (Isabella) getragen; durch die Erbin von Burgund kam der Name auch ins habsburgische Haus.

Der Wappenschild der Mutter Karls des Kühnen ist gespalten; vorn sieht man das Wappen ihres Gemahls, hinten das von Portugal. Zu beachten ist, dass die berühmten fünf Quinas nach mittelalterlicher Art noch so disponiert sind $\begin{smallmatrix} & 1 & \\ 2 & 3 & 4 \\ & 5 & \end{smallmatrix}$ während kurze Zeit darauf sich das Schema dahin ändert, dass die seitlichen Quinas senkrecht gestellt werden, nach dem Schema $\begin{smallmatrix} & 1 & \\ 2 & 3 & 4 \\ & 5 & \end{smallmatrix}$


Von der Hubertusschale.
Fig. 37

Der merkwürdigste Bestandteil des Wappens ist aber der Orden: er besteht aus einem runden Haag oder Bretterzaun mit einer geschlossenen Bretterthür an der Vorderseite. Dieses Abreichen findet sich auch auf den Siegeln der Grafen von Flandern; ähnlich aber mit dem Unterschied, dass statt Brettern Flechtwerk als Material des Haags dargestellt wird, sieht man den Orden auf der Rückseite des Titelblattes von Grünenbergs Wappenbuch, desgleichen als Verzierung des Mittelstücks jener prachtvollen silbernen Hubertusschale der Sammlung Rothschild. Neben diesen Denkmälern des XV. Jahrhunderts ist noch eine Handreichnung des XVI. Jahrhunderts in Basel[1] zu erwähnen; sie

[1] In der öffentlichen Kunstsammlung Basel.

stellt einen Ritter dar, auf dessen Pferdedecke neben andern Ordensinsignien der Haag in grossem Maßstab abgebildet ist. In der mittelalterlichen Kunst begegnet uns ausserdem der Haag, ganz analog behandelt, regelmässig in den Darstellungen des Ölbergs und Christi als Gärtner (Noli me tangere). Die Vermutung drängte sich nun leicht auf, das Insigne könne sich auf den geistlichen Ritterorden vom Ölgarten, gestiftet 1197, beziehen; den Vorzug gebe ich indes der Interpretation von Dr. P. Ganz, der in dem Haag eine Andeutung auf den Haag der Grafen von Holland (s'Gravenhage) erblickt. Die Devise „tant que je vive“ kann als Antwort zu derjenigen des Herzogs, also als ganz individuell, persönlich aufgefasst werden und gehört offenbar nicht zum Haagorden [1]. Vielleicht gelingt es an Hand einer grössern Sammlung von Belegen, endgiltiges über dieses wenig bekannte Insigne ausfindig zu machen.



Pferdedecke.
Aus Ms. U. 9 s. 92 Kunstsammlung Basel
Fig. 38

Drei Ahnenproben.

Von G. v. Vivis.

(Hiezu Tafel VI/VII.)

Anlässlich der Jahresversammlung der Schweiz. Heraldischen Gesellschaft in Luzern wurde eine kleine Ausstellung veranstaltet und hiebei u. a. auch eine Ahnentafel aus dem Familienarchiv der „Segesser von Brunegg“ vorgewiesen. Dieselbe ist auch in der Beziehung interessant, als Johann Jakob Segesser, geb. 1589, erstochen 1618 in Rom, ein Bruder des hierortigen Probanten die gleiche Ahnenprobe 1608 beim Johanniterorden aufschwören liess, um „more germanico“ d. h. auf 16 Ahnen, angenommen zu werden. Dieselbe wurde 1610 zurückgewiesen und erst nach langen Unterhandlungen und Streitigkeiten anerkannte ihn der Orden 1614 als rechtsgültigen Ritter deutscher Zunge.

Über Jost Segesser giebt uns ebenfalls die „Genealogie und Geschlechtshistorie der Segesser von Brunegg in der Schweiz und im deutschen Reiche“, von Ph. A. v. Segesser, Aufschluss. Er wurde geboren 1577, † 1626, verehelichte sich 1606 mit Katarina Feer. 1617 erscheint er als Ritter und päpstlicher Heiligkeit Gardeleutenant unter seinem Stiefbruder Stefan Alexander.

Die Ahnentafel wird der Zeichnung nach um die Wende des XVI. Jahrhunderts hergestellt worden sein. Hiefür spricht, dass die Fleckenstein noch

[1] Letzteres ist auch die Ansicht kompetenter Kenner, wie Sr. Erl. des Herrn Grafen K. E. zu Leiningen-Westerburg.

ohne „von“ vorkommen. Anderseits kann aber auch das Jahr 1608 als späteste Grenze angenommen werden, weil die Ahnentafel für die Aufschwörung zu unvollständig war. Die fehlenden Namen lassen sich teilweise ergänzen.

Die Eltern der Johanna von Ringoltingen sind der Schultheiss und Schriftsteller Thüring und Verena von Hunwyl, deren Wappen sich am Kirchturme von Utzenstorf befinden.

Die Frau Albrechts von Breitenlandenberg heisst nach Dr. Diener Barbara von Boltschhausen. Die Vornamen ihrer Eltern kennt derselbe ebenfalls nicht näher, aber hiebei ist interessant, dass die konstanzer Familie der „Grünenberg“, zu welcher auch Ritter Konrad, der Urheber des schönsten mittelalterlichen Wappenbuches Deutschlands gehört, aufgeschworen wird.

Bei den „Richmut“ ist es auffällig, dass dieselben ein „von“ vor ihrem Namen führen.

Die Frau des Anton Clauser heisst hier wohl richtig ohne Vornamen „Gampin von Schaffhausen“. Später wird aus derselben immer eine Katharina von Campen. Vielleicht weiss jemand in Zürich oder Schaffhausen Auskunft über diese Familie.

Die Eltern der Affra Feer sind der Stadtschreiber Ludwig Feer und Agnes Schürpf. (Geschichtsfreund IV 248 und XXXIII 108).

Die Ahnentafel ist ziemlich gut erhalten und flott gezeichnet. Die Figuren waren meistenteils in Gold und Silber ausgeführt. Begreiflicherweise ist das letztere unansehnlich geworden. Ornamente und Schriftbänder sind verschiedenfarbig und das ganze von einem ursprünglich goldenen, rot eingefassten Rahmen umgeben. Sämtliche Wappen sind als Allianzwappen gegeneinander gekehrt, dagegen stellt der Zeichner den Schild des Probanten nach links, also falsch. Ferner werden im Wappen der Muntprat die Lilien falsch, 1 2 gestellt statt 2 1. Bei demjenigen der Richmut werden die Greifen zu Löwen und das eine Kleinod ist unvollständig.

Unter den Scheiben aus dem Kloster Muri haben wir zwei, die in diese Ahnentafel passen, es sind dies:

Die Allianzscheibe des „Heinrych Flåckensteyn vnnd Anna Clauserin 1558“, sowie wohl aus dem gleichen Jahre, diejenige seiner Eltern „Heinrych Flåckensteyn, Ritter, Schulthess zu Lucern“ mit Rychmut, seiner zweiten Frau. Die Wappen stimmen mit den vorliegenden überein, nur ist bei Fleckenstein das Feld noch blau statt violett. Rychmut hat richtig die Greifen wie schon angeführt.

Nun die Beschreibung der Wappen:

Segesser (Luzern), in sch. mit g. Schildrand schrägrechts gestelltes w. Senseneisen. C. zwei auswärts gekehrte w. Senseneisen.

Zendler (Baden i./A.), in sch. ein g. Andreaskreuz mit gleichem Stern in Haupt und Fuss. C. Flug mit Wiederholung.

von Ringoltingen (Bern), in r. ein sch. mit 3 g.? (w.) Ringen belegter Pfahl. C. Geck mit Wiederholung.

von Hunwyl (Luzern), in bl. ein w. Hund oder Wolf. C. wachsender w. Hund.

von Breitenlandenberg (Thurgau), in r. 3 (2, 1) w. Ringe. C. auf g. Kissen (fehlt teilweise) sch. Flug.

Muntprat von Spiegelberg (Thurgau), geteilt von sch. und w. mit 3 (2, 1) Lilien in verwechselten Farben. C. gekrönt, Flug mit Wiederholung. Verbessertes Wappen.

von Boltschhausen, in w. ein g. Wolkenbalken und r. Stern im Haupte. C. gekrönt, w. spitzer Hut mit r. Stern belegt und g. Knopf mit sch. Hahnenbusch.

von Grünenberg (Konstanz), in sch. ein g. Sechsberg. C. gekrönt, 6 abwechselnd sch. und g. Federn.

Fleckenstein (Luzern), schräglinks gespalten von violett mit g. Marke und dreimal schräglinks gebalkt von g. und gr. C. Flug mit Wiederholung.

von Allickon (Luzern), in w. ein lediges an den Enden durchlochtes b. Tatzenkreuz. C. w. Geck mit Wiederholung auf der Brust, bl. w. Leibbinde und w. anliegender Mütze.

Rychmut (Schwyz und Luzern), Beschreibung nach der Scheibe von Muri, in b. zwei gegeneinander gekehrte g. Greifen mit g. Stahl und. w. Stein Feuer schlagend. C. gekrönt, g. wachsender Greif mit g. Stahl und w. Stein Feuer schlagend.

Imhof (Schwyz), in w. eine r. Marke. Ring mit vier kreuzförmig gestellten Ruderblättern. C. r. Marke.

Clauser (Zürich und Luzern), in r. ein w. schreitender Hund mit g. Halsband. C. w. Hund mit g. Halsband wachsend.

Gamp? (Schaffhausen), geteilt von g. und sch. mit g. bewehrtem Greif in verwechselten Farben. C. sch. u. g. Binde, sch. wachsender g. bewehrter Greif.

Feer (Luzern), in w. ein r. Löwe. C. gekrönt, wachsender r. Löwe.

Schürpf (Luzern), in g. ein sch. Schurf (Feuerstahl). C. wachsender Waldmensch mit sch. g. Federbarett, in der Rechten einen sch. Schurf, in der Linken einen w. Stein haltend.

Wir können nun noch zwei weitere Adelsproben luzernischer Patrizier aus der gleichen Epoche, die sich ebenfalls in den Malteserorden aufschwören liessen, betrachten. Die Originale sind freilich nicht mehr erhalten, wohl aber Abschriften.

Niklaus Fleckenstein wurde 1600 in Mainz „more helvetico“, d. h. auf acht Ahnen in den Johanniterorden aufgeschworen und brachte es 1634 zur Würde eines Grossballey. Von seinen Eltern befindet sich ebenfalls eine Scheibe aus dem Kloster Muri in Aarau. „Batt Flåckensteyn vnnd Anna Mutschlin 1558“. Heinrich Fleckenstein, Ritter und Schultheiss und Anna Rychmut, seine zweite Frau, sind dessen Eltern. Es lassen sich also die übrigen Ahnen väterlicherseits der segesserischen Ahnentafel entnehmen.

Die Eltern der Anna Mutschli sind Jakob Mutschli aus Bremgarten, der 1530 Bürger zu Luzern wird, und Eüphemia von Erlach. Er ist der Sohn

Ulrichs, der ebenfalls 1530 mit andern Brüdern Jakobs das Bürgerrecht in Luzern erwirbt. Seine Frau ist Margareta Grebel aus Zürich. Die Eltern der Eüphemia von Erlach sind Anton von Erlach, 1527 Bürger zu Luzern, ebendaselbst des kleinen Rats 1546, † 1553, und Loyse von Hertenstein, Witwe des Petermann Feer. (Siehe Geschichtsfreund XVII 232 ff.).

Es bleibt nun noch die Ahnenprobe des Franz von Sonnenberg. Derselbe liess sich 1630 „more helvetico" und 1634 „more germanico" in den Johanniterorden aufschwören. Er wurde schliesslich 1682 April 14. „oberster Meister in deütschen Landen". Seine Ahnenprobe ist uns mit Wappen erhalten im „Preiswürdigen Sonnenberg". Sie ist aber jüngern Datums, wie die vielen Beinamen &. &. beweisen, die im Jahre 1630 und 1634 noch nicht geführt werden konnten oder überhaupt nie geführt wurden. Selbst die Sonnenberg werden um diese Zeit sich kaum „von" geschrieben haben.

Es werden aufgeschworen:

Eltern. Jakob von! Sonnenberg, Schultheiss und Anna Maria Pfyffer von Wyer!

Der Zuname ist falsch, weil erst ungefähr 1640 dieses Gut an die Linie des Jost Pfyffer, des Stammvaters der nachmaligen Pfyffer von Wyher, überging. Bis dahin befand es sich bei den Nachkommen „Ludwigs" und schrieb sich ein Zweig derselben darnach.

Grosseltern. Jakob von! Sonnenberg und Katharina Clauser. — Jost Pfyffer von Wyer! Schultheiss, Ritter, und Anna von! Fleckenstein.

Von diesen beiden letztern existiert eine Scheibe aus Tännikon mit der Jahreszahl 1587.

Urgrosseltern. Christof von! Sonnenberg und Elisabet Effinger von Wildegg. — Konrad Clauser, Ritter, und Afra Feer von Casteln. — Leodegar Pfyffer von Wyer! und Elisabetha von! Kiel. — Niklaus von! Fleckenstein und Margareta von Hunen.

Von diesen beiden letztern befinden sich zwei geschnitzte Porträtmedaillons mit Wappen im Landsitze Götzenthal.

Ururgrosseltern. Johann von! Sonnenberg, Herr in Ballwyl? und Elisabet Segesser von Brunegg. — Kaspar Effinger von Wildegg und N. von Schwanden (nach dem Wappen Schwend Zürich). — Anton Clauser und Katarina von Campen (siehe segesserische Ahnentafel). — Sebastian (Ludwig) Feer von Casteln und Elisabeth (Agnes) Schürpf von Schönenwerd! (siehe segesserische Ahnentafel). — Johann Pfyffer von Wyer!! und Anna von der! (zur) Tannen. — Johannes von! Kiel und Cäcilia Ritzi. — Heinrich von! Fleckenstein und Margareta von Meggen. (Es ist dies die erste Frau Heinrichs, die zweite war Anna Richmut, die uns schon begegnet ist. Diese v. Meggen führten einen r. Jäger in g. im Wappen). — Ulrich von Hunen und Anna von! Richmut.

Eine grosse Zahl der in diesen drei Ahnenproben aufgeschwornen Personen entsprach nicht den geringsten der vom Orden verlangten Anforderungen. Es waren dies teilweise Handwerker und nicht einmal in irgend einer öffent-

lichen Stellung. Es kommen unter andern auch die Stammväter zweier Geschlechter vor. Johann Pfyffer wird Bürger 1483 und Clevi Wetzel, genannt Fleckenstein, Peter von Allikons Tochtermann, der 1476 das Bürgerrecht erwirbt.

Der Orden wehrte sich auch so lange er konnte gegen solche Aufschwörungen, aber schliesslich zwangen ihn höhere Entscheide und Beschlagnahme seiner Güter zum nachgeben.

Das Denkmal Hartmanns von Habsburg in Rheinau.

In einem Band der handschriftlichen Urkundenbücher des Klosters Rheinau (Custodia I. I) zu Einsiedeln findet sich die unten abgedruckte Korrespondenz zwischen dem Abt Gerold II.[1] und dem Grafen Franz zu Trauttmannsdorf, kaiserlichem Gesandten in Baden. Zur Erklärung derselben schicken wir voraus, was E. Rothenhäusler in seiner noch ungedruckten Baugeschichte von Rheinau über den Gegenstand des Briefwechsels, das Denkmal Hartmanns von Habsburg, schreibt:

„Noch ist eines vornehmen Toten zu gedenken, der damals (1281) seine teilweise Ruhestätte in der Kirche des Klosters Rheinau fand. Hartmann, der Sohn Kaiser Rudolfs von Habsburg, ertrank am 20. Dezember 1281[2] mit 13 Adeligen infolge Schiffbruchs bei Rheinau, vier Stunden unterhalb Breisach. (Freib. Diözesanarchiv 1877, J. S. Meyer: Leben und Schriften des J. Moriz Hohenbrunn van der Meer, p. 29). Sein Leichnam wurde in Basel bestattet[3], während die Eingeweide in der Klosterkirche zu Rheinau beigesetzt wurden. Durch Verwechslung der beiden gleichnamigen Orte hat man lange das Kloster Rheinau unterhalb Schaffhausen auch für die Unglückstätte gehalten. Van der Meer widmete diesem Ereignis eine eigene Schrift (l. c.), in der er die Streitfrage zu Gunsten seines Klosters auszulegen versuchte. Die Rheinauer Konventualen hätten sich für die Existenz dieses Grabes nicht so ereifern müssen. Die Bestattung der Eingeweide kann trotzdem im Kloster Rheinau stattgefunden haben, um so wahrscheinlicher, da die Habsburger damals Schirmvögte (Van der Meer: Kurze Geschichte des Gotteshauses Rheinau 1778, p. 99) des Gotteshauses Rheinau waren. In dem romanischen Münster lag der mit dem habsburgischen Löwen gezierte Grabstein (Anzeiger 1900, p. 134) vor dem Blasiusaltare. In der neuen Kirche ist das Grab des Grafen Hartmann an der Süd-

---

[1] Den Stammbaum von Gerold Zurlauben s. in diesem «Archiv» Jahrgang 1897, S. 112.

[2] Das Genealogische Handbuch zur Schweizer Geschichte S. 16 gibt als Datum den 21. Dezember 1281 an.

[3] vgl. Stückelberg: Die mittelalterlichen Grabdenkmäler des Basler Münsters, Basel, Reich 1896 S. 8.

Fig. 6



Codex 613. Titelblatt.

Miniatur in St. Gallen.

De tere i sont faites paintures,
Del ciel i ont mises figures
Var. zu Th. 6583 ff. —,

was an den Schild des Achilles erinnert; reich verziert ist auch der Schild des Aymeri in Mort Aym. 1064 ff.; es sind darauf in Niello „Vögel, Fische und Tiere“ abgebildet; dazu kommt reicher Schmuck an Edelsteinen, von denen zwei Amethyste besonders gerühmt werden.

Das Gewöhnliche aber ist, dass die Schilde als die Träger der **Wappen** erscheinen [1]. Eine für den Heraldiker interessante Zusammenstellung verschiedener Wappenzeichen findet man Charr. 5773 ff., eine zweite aus späterer Zeit Esc. 3696 ff. Die in Adenets Werken vorkommenden hat gesammelt und besprochen Marsy in seinem Aufsatz „Le langage héraldique au 13e siècle dans les poèmes d'Adenet le Roi“ (Mémoires de la Société des Antiquaires de France t. 42, p. 169—212). Hier mögen nur einige allgemeine Beobachtungen kurz zusammengefasst werden. Unter den Wappentieren nimmt — wie das kaum durch Stellen belegt zu werden braucht — die hervorragendste Stelle der Löwe ein als das Sinnbild der Kraft und Tüchtigkeit [2]. Warum der Ritter gerade ihn so gern wählt, spricht schon der 10silbige Alexander deutlich aus (P. Meyer, Al. le Gr. etc. I 41 u. 42):

374: Escu li done de coste de peison;
La bocle fu a orfreis environ
Tres en men lo ot escri un lion:
Ce signifie la ferté del baron.

Neben allen möglichen andern Tieren (Adlern [3], Ebern [4], Leoparden [5] etc.) finden wir auch menschliche Figuren, und zwar Porträts von Damen, auf dem Schilde: Perc. 35527 (und 44407 mit Bezug auf denselben Schild), Tr. 8165 ff. Am eigentümlichsten aber ist, was uns über den Schild des Eteokles berichtet wird:

Th. 6585: Devant ot fait par gaberie
Paindre les jambes de s'amie.

Die Wappen dienen in älterer Zeit rein als **persönliches Abzeichen**: Gauwain erkennt an einem Schilde, dass er sich im Hause seines Todfeindes Bran de Lis [6] befindet und noch im Ch. Cygne heisst es 4704: „N'i avoit chevalier, ne fust d'armes connus“. — Aber nicht immer hat derselbe Ritter auch dasselbe Abzeichen; diese Beobachtung kann man in älteren Epen zu häufig machen, als dass an eine Nachlässigkeit des Dichters zu denken wäre. Zuweilen mag

[1] Schultz [2] II, 88 ff.

[2] Tr. 7479, 8031 etc. Al. 112, 35; 120, 31 etc. Flore B 711. Ille 544 etc. Charr. 5795. Perc. 13515 etc. G. Dole 70. Man. 2708. Esc. 3595 etc.

[3] Tr. 7800. Perc. 32488. Esc. 4957.

[4] Th. (A., P.) t. II p. 123 v. 1196.

[5] Tr. 11223. Al. 305, 22. Charr. 5786. Esc. 3816.

[6] Potvin und Michelant (im Esc.) schreiben Brandelis. Cf. jedoch Perc. 18209 «signor de Lis»; Perc. 18302 «sire de Lis».

bei dem Ritter die Absicht vorliegen, sich durch eine Veränderung seines Wappens unkenntlich zu machen. Meist aber, glaube ich, sind die betreffenden Stellen ein Zeichen dafür, dass eben ein bestimmter, fester Gebrauch der heraldischen Symbole sich noch nicht herausgebildet hatte[1]. In Tr. 7479 und 13875 führt Hektor zwei Löwen im Wappen; Tr. 8031 wird deutlich genug gesagt:

En son escu n'ot c'un lion[2].

Umgekehrt hören wir von Achilles zuerst, er habe einen Löwen (Tr. 11908), später, er habe zwei als Abzeichen gehabt (Tr. 21468). Caradox (Perc. 13515) führt erst zwei, dann (14323) drei junge Löwen. Noch auffälliger ist der Wechsel im Wappen des „kleinen Ritters"; es ist zunächst (Perc. 31603) ein schwarzer, springender Löwe in weissem Felde; kaum 900 Verse später (32488) sind es drei weisse Adler auf schwarzem Felde. — Späterhin jedoch verschwindet dies Schwanken; das einmal angenommene Abzeichen wird für immer beibehalten. Man geht sogar noch einen Schritt weiter. Die Wahl des Wappens erfolgt nicht mehr systemlos, wie es der Zufall oder persönliche Neigung gerade eingiebt; sondern man lehnt sich an das an, was der Freund, der Waffengefährte, als Abzeichen trägt, um auch äusserlich die Zusammengehörigkeit zu dokumentieren: G. Dole 3315; oder man richtet sich nach dem, welchen man als sein Vorbild an ritterlicher Tüchtigkeit etc. betrachtet wissen möchte: im G. Dole (3150 ff.) trägt der Seneschall des Kaisers Konrad dasselbe Wappen wie Keu, jener damals aus den Artusepen aller Welt bekannte Typus eines Seneschalls, und ebenso ist es zu verstehen — was Marsy p. 198 nicht bemerkt — wenn in der Enfances Ogier 3096 von Hoel de Nantes gesagt wird:

Tès armes ot, ç'ai oy tesmoignier,
Gauwains, c'on tint à parfait chevalier.

Es ist dies eine Formel, die über Gauwains Wappen gar nichts lehrt, sondern nur bedeutet, Hoel wolle durch die Wahl seines Wappens zeigen, dass er sich jenem Ideal der Ritterlichkeit innerlich verwandt fühle und ihm nacheifere. — Der Gedanke, seine Abzeichen anzulehnen an die seiner Verwandten, liegt von hier aus sehr nahe: Gaheriez, der Bruder Gauwains, trägt nach Esc. 5217 ff. dasselbe Wappen wie sein Bruder mit einer kleinen Abweichung zur persönlichen Unterscheidung, und im Escoufle 8448 lassen sich der Graf von Saint-Gilles und der Graf Wilhelm von Montivilliers gleiche Wappen malen „aus Freundschaft und Verwandtschaft".

8448: Li conte ont fait faire unes armes
Par cierté et por le lignage.

Diese Stelle zeigt, mit den voraufgehenden Beobachtungen zusammengehalten, deutlich den Übergang vom persönlichen zum Familienwappen, der sich also an einzelnen Punkten schon im ersten Drittel des 13. Jahrhunderts vollzieht.

---

[1] Cf. Marsy l. c. p. 172 zu Paulin Paris, Biblioph. franç. t. VI p. 227.
[2] Auch Joly ist dieser Wechsel aufgefallen Tr. I 240, Note 2.

Kleinere Nachrichten.

Das „Stammbuch" von Sachseln. In seiner eben erschienenen „Geschichte von Sachseln" berichtet Anton Küchler S. 41: „Franz Marquard Anderhalden, geb. 1727, Frühmesser und seit 1766 Pfarrhelfer in Sachseln, war der erste in Obwalden, welcher unter Mitwirkung des Ratsherrn Marquard Rohrer und des Franz Jos. Sträler ein Stammbuch samt Wappen für die Gemeinde Sachseln errichtete. Dieses wurde dann Muster und Vorbild für die übrigen Stammbücher des Landes (Obwalden). Für Einrichtung des Stammbuches erhielt er 1799 24 Gulden". Auf S. 264 findet man ein Verzeichnis der ausgestorbenen und noch lebenden Geschlechter von Sachseln.



Fund eines Siegelstempels. Vergangenes Jahr gelangte ein prächtig erhaltener bronzener Siegelstempel des XIV. Jahrhunderts in den Besitz eines Kunstsammlers. Dasselbe ist von Bauern bei Weiningen, also in der Nähe des Klosters Fahr, gefunden worden, kann also von einem Besucher oder Gast dieses Gotteshauses verloren worden sein. Das spitzovale Siegelfeld enthält das Bild Mariae (Kniestück) mit dem Jesuskind im linken Arm, darunter in betender Haltung die Figur des Siegelinhabers. Die gotische Majuskelumschrift lautet: † S' BERTOLDI · INCVRATI · ECC(lesi)E · IN · RAVENSPVRG.

Eine Anfrage an das städtische Archiv von Ravensburg, ob über die Person des Sieglers weitere Daten bekannt seien, blieb bis jetzt unbeantwortet.

Der Fridolinsorden. Bischof Joh. Franz von Konstanz bestätigte 1719 VII. 28. die schon 1556 errichteten und 1673 von Bischof Franz beurkundeten Kapitelstatuten von Säckingen. In diesen lautete § 8, die Adelsprobe der Stifts-8 von vatter- und 8 mütterlichen Linien, und sonsten mit all vorbemerckten damen betreffend: Diese sollen erweisen, dass sie von ihren acht Ahnen her „guth Edel und wappengenössig" erzeugt seien. Von nun an aber sollen 16 Ahnen „als Qualitäten wohl versehen, verlangt werden. Vierzehn Jahre später (1733 II. 27.) verleiht Bischof Johann Franz den Damen das Recht, einen Orden zu tragen, demnach fast in dem ganzen Heyl. Römischen Reich üblich und Herkommens ist, dass in denen adelichen Stüftern die Stüftts-Frauen und Fräulen gewisse Ordenszeichen von Ihrem Stüftt-Patronen- und Fundatorn zu tragen pflegen". Das Abzeichen bestand aus einem violetten „Ordensband mit dem Zeichen des h. Fridolin et Socii" (d. i. der auferweckte Ursus). Keine Stiftsdame darf das Zeichen in kostbarerer oder geringerer Ausführung tragen als die andere und das Tragen des Ordens der zu mehrerer Andacht zum Stifter bewegen soll, ist allein den Stiftsdamen gestattet. (Urkunden von Seckingen (Ms. hist. 2 Kantonsbibl. Zürich) n. CXIII).

Offizielle Heraldik. Im „Bündner Tagblatt" vom 6. März 1901 lesen wir: Im zukünftigen Sitzungssaale des Nationalrates im Bundeshaus-Mittelbau

sollen im Deckenfries auf grünem Eichenkranze (!) sechzig Wappenschilder angebracht werden. Auf diesen Schildern sollen — nebst dem eidgenössischen — die Wappen von 59 der bedeutendsten Ortschaften der Schweiz, darunter diejenigen sämtlicher Kantonshauptorte, gemalt werden. Nur Orte, die heraldische Wappen besitzen, werden berücksichtigt werden, wird dem „Bund" berichtet! Das klingt ganz bedeutend rätselhaft: erstens die Wahl von „59 der bedeutendsten Orte", sodann die Frage bezüglich des heraldischen Charakters der Wappen! Weitern Aufschluss vorbehalten, steht da wieder eine heraldische Überraschung zu gewärtigen, wie sie beispielsweise die eidgenössische Post in Zürich und noch andere Bundesbauten dem Beschauer bieten. Hoffentlich wird die schweiz. heraldische Gesellschaft da rechtzeitig anfragen, wie das alles zu verstehen sei mit oder — ohne grünen Eichenkranz! [Die Direktion des Innern des Kantons Zürich hat unterdessen den Redaktor dieses „Archivs" mit einer Prüfung der 5 zürcherischen Schilde beauftragt].

Der Grabstein der Freiherren von Regensberg in der St. Annakapelle im Kloster Fahr. In der St. Annakapelle, dem alten Klosterkirchlein der Frauen im Fahr, liegt vor dem romanischen Chörlein eine 62/162 cm messende Sandsteinplatte mit dem Wappenschilde[1] der Freiherrn von Regensberg, den Stiftern des Klosters Fahr[2]. Unter dieser Grabplatte, die in ihrer gegenwärtigen Gestalt wohl dem 15. Jahrhundert angehört, soll nach der unsicheren Überlieferung der in der Limmat ertrunkene Sohn des Stifters Lütold von Regensberg bestattet sein.

Über die Eröffnung dieses Grabes im Jahre 1830 berichtet eine Klosterchronik[3] folgendermassen:

„Während ich an dieser Chronik schrieb, fiel mir ein, auch einmal den Grabstein mit dem Regensberger Wappen vor dem St. Anna Kappell-Chörlein aufheben und nachsuchen zu lassen, ob nichts Interessantes darunter anzutreffen sei; fand aber nichts, als aus der Lage und Lockernheit der Erde und den Ausfüllungen die Gewissheit, dass da ehemals eine grosse oblange Grabhöhle oder Gewölbe für mehrere Personen gewesen sein müsse. Von Menschen-Gebeinen zeigten sich in der Tiefe von 5 Schuh, wie wir gruben, einzig zwei Rückgratwirbel, die kenntlich waren".

Ein Grabfund, der in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts im Kloster Fahr gemacht wurde, kann sich wohl nur auf die St. Annakapelle beziehen, wobei freilich zu weiteren Hypothesen Anhaltspunkte fehlen. Die auf einem Zettel überlieferte Notiz lautet:

„A. 1746, bei dem Bau der neuen Kirche, ist der Körper, neben welchem die verrostete Rüstung gefunden worden, in dem Chor der Kirche, gerad unter dem ewigen Licht, beygesetzt worden".

---

[1] Abbildung des Schildes von Stückelberg im Schweiz. Herald. Archiv 1897 S. 136.

[2] Vgl. die Stiftungsurkunde: Zürcher Urkundenbuch Bd. I p. 163/164.

[3] Chronik des ehrw. Frauen-Klosters O. S. B. Fahr an der Limmat. — Das Manuskript, dessen Verfasser unbekannt, ist Bruchstück geblieben und nicht über die Geschichte der Stiftung hinaus gediehen.

Gestützt auf diese Angaben wurde bei der 1896—1898 vorgenommenen Renovation der Klosterkirche im Fahr an bezeichneter Stelle nachgegraben, doch nichts als etwas faules Holz gefunden. *E. R.*

Heraldischer Wandschmuck in einem Bauernhause zu Hospental. Er besteht aus zwei eingerahmten Papierblättern, auf denen ähnlich wie in Stammbüchern die Wappen der Urner Geschlechter Regli, Würsch und Imhof dargestellt sind. Die erste Tafel soll auf den Anlass der Hochzeit von Joh. Regli und Josepha Würsch gemalt worden sein; die zweite zeigt nur ein Wappen und ist 1850 datiert.

Hier die Inschriften der beiden Tafeln:

I.

Hr. Johann Regli und Fr. Jos^a Würsch.

Zwei Wappen.

Edel werden ist viel mehr,
Als edel sein von Eltern her.
Der ist recht edel in der Welt,
Der die Tugend liebt und nicht das Geld.

Gut ist es ja Brüder haben,
Im Leben und im Begraben
Die für uns betten zu Gott,
Nicht nur lebend sondern tod.

II.

18 Hr. Jost Imhoff 50.

Wappen.

Willst du wahrhaft geehrt sein?
Der Titel thut es nicht allein,
Reichtum ist gar wohl hinderlich
Sei Ehren muth, so ehrt man dich.

Exlibrissammlung der Schweiz. heraldischen Gesellschaft. Wir erlauben uns hiemit an alle unsere verehrlichen Mitglieder, Abonnenten und Leser die Bitte zu richten, ein Exemplar ihrer Bibliothekzeichen, sowie allfällige Doubletten ihrer Sammlung unserer Gesellschaft zuwenden zu wollen. Die Redaktion ist bereit, in Tausch das Exlibris der heraldischen Gesellschaft abzugeben und wird auch Sorge tragen, dass baldmöglich ein schöneres Bibliothekzeichen zur Herstellung und zum Austausch gelangt.

Unsere Sammlung umfasst alte und neue, in- und ausländische Exlibris und verfolgt den Zweck, Kunstgewerbetreibenden zur Inspiration wie zur Vorlage bei der Wahl des Gegenstandes, des Stils, der Reproduktionstechnik, des Drucks, Papiers u. s. w. zu dienen. Über den Zuwachs der Sammlung soll in Zukunft regelmässig in dieser Zeitschrift Bericht erstattet werden.

Jede Unterstützung unserer Sammlung im Voraus verdankend zeichnet

Hochachtungsvoll

Die Redaktion.

Bücherchronik.

Heraldische Vorlagen für den Zeichenunterricht in Kunstgewerbeschulen, Gewerbe- und Fortbildungsschulen. 24 Tafeln in Farbendruck nach Originalen von H. G. Ströhl. Verlag von Julius Hoffmann, Stuttgart 1900.

Derselbe Autor und derselbe Verleger, der uns vor kurzem den „Heraldischen Atlas“ geschenkt hat, tritt mit einer zweiten monumentalen Publikation hervor. Diesmal ist es nicht eine schöne Materialsammlung, sondern eine vom Autor verarbeitete Zusammenstellung der wichtigsten heraldischen Figuren. Nach besonders hervorragenden Vorbildern der besten Zeit und des besten Stils hat Ströhl mustergiltige Vorlagen geschaffen für jeden, der ein Wappen entwerfen will, in dem eines der gebräuchlichsten Schildbilder vorkommt. Für ganz besonders häufig auftretende Figuren wie Adler und Löwe sind Vorlagen in verschiedenen Stilarten ausgeführt, denn diese beiden heraldischen Tiere verändern je nach der Zeit bezw. der Schildform Stellung und Haltung. Die sämtlichen Wappenschilde sind in Zeichnung und Farbe vorbildlich und ein jedes würde, auf die Wand gemalt, als Glasgemälde ausgeführt, in Holz geschnitzt oder in Stein ausgehauen ein heraldisches Bild von vollendeter Schönheit ausmachen. Nur für eine Figur möchten wir eine Ausnahme machen: dies ist der Delphin; zu einer vorbildlichen Vorlage würden sich in Frankreich stilvollere Bildquellen finden, (z. B. auf Münzen und Siegeln der Dauphiné, Bucheinbänden zu Grenoble und Backsteinen zu Montbrison).

Ströhls Vorlagen bieten für alle Länder brauchbares Material: ein Schweizer wird z. B. die Löwen und Adler für manches Stadt- und Familienwappen als Muster verwenden können, den Bären für die Kantonswappen von Appenzell und mehrere Stadtwappen, den schönen Basilisken für die Schildhalter von Basel, den Bock beim Entwurf von Bündner- oder Churerschilden, den Stierkopf für Uri, den Rüden für Toggenburg und den Drachen für einen Teil des Einsiedler Stiftswappens. Auch schweizerische Bildquellen haben Ströhl zur Ausführung gedient, ich erwähne nur seinen Löwen des XIII. Jahrhunderts, der sich, abgesehen von unbedeutenden Änderungen am Schweif und der Mähne, ganz mit dem Löwen des habsburgischen Sarkophagdeckels zu Wettingen deckt.

Auf jeder Zeichen- und Gewerbeschule sollten Ströhls Vorlagen eingeführt und fleissig verwendet werden, erstens weil sie erster Qualität sind, und zweitens weil die Schüler nicht zu den alten Bildquellen durchdringen bezw. dieselben kritisch auslesen und verwerten können. Im Kunstgewerbe spielt nun aber die Heraldik eine so wichtige Rolle, dass sie nicht ohne Schaden darf vernachlässigt werden. Das weiss man in Deutschland schon lang, nur in der Schweiz ist man in dieser Erkenntnis noch weit zurück und fährt fort, die stillosesten Vorlagen — wie offizielle Briefköpfe, neuere Siegel, Wappentableaus und altmodische Wappenbücher weiter zu kopieren, statt das Echte, Alte, Stilvolle zur Richtschnur zu nehmen.

Ströhls Vorlagen können hierin eine Wendung bringen, wenn sie überall angeschafft und fleissig benützt werden. *E. A. S.*

Kunstgewerbliche Altertümer aus dem Schweizerischen Landesmuseum. Zürich, Hofer & Co. 1901.

In diesem Werke erscheinen zum erstenmal Reproduktionen von Glasgemälden nach dem neuen, patentierten Verfahren „Vitrographie" von Hofer & Co. Dasselbe liefert glashell durchscheinende Bilder, welche die Farbenglut und Pracht der aus der besten Zeit der alten Glasmalertechnik stammenden und eine Hauptzierde des eidgen. Museums bildenden Gemälde fast ohne Einbusse an Wirkung wiedergeben. Diese Bilder eignen sich als Fensterschmuck an Stelle von gemalten Scheiben, zu welchem Zweck die Verlagshandlung auf Wunsch im Stil der Zeit, welcher die Originalscheiben angehören, gehaltene Rahmen mit Glas montiert, liefert.

Bei dem bekannten Reichtum des Schweizerischen Landesmuseums an wertvollen Werken der alten schweizerischen Glasmalerei wird dieser Publikation unbedingt eine hervorragende Bedeutung zukommen. Sie wird aber nicht nur für Kunstfreunde von grösstem Interesse sein, sondern auch das heraldische Kunstgewerbe wird aus ihr reiche Anregungen gewinnen. Die Vitrographie-Bilder können jetzt und in der Folge einzeln, ohne Rahmen, bezogen werden zum Preise von Fr. 10. — per Stück.

☛ Berichtigung. ☚

In Beantwortung mehrerer Zuschriften erkläre auch ich mich mit Scherers Erklärung der Heiligen, die S. 20 dieser Zeitschrift beanstandet wird, völlig einverstanden. Selbstverständlich handelt es sich um S. Gallus (heiliger Mönch mit Bär), S. Wiborad (h. Recluse mit Schwert) und S. Othmar (h. Abt mit Fässchen). Das Attribut des letztern Heiligen ist nie und nimmer ein Reliquienschrein, am wenigsten ein auf S. Notker bezüglicher. Wenn diese Irrtümer unberichtigt passierten, so liegt dies daran, dass dem derzeitigen Redaktor das Manuskript des betreffenden Aufsatzes nie vorgelegen hat und dass derselbe bereits gesetzt war, als ich die Redaktion antrat, und als Schluss einer im vorigen Jahrgang begonnenen Arbeit folgen musste. Auch die Illustrationen und deren Vorlagen waren nie in meinen Händen, sondern sind vom Autor dem frühern Herrn Redaktor und von diesem direkt der Druckerei überliefert worden. Ein Vergleichen von Text und Bild, sowie eine gleichzeitige Berichtigung war mir deshalb nicht möglich.

Die Redaktion.

Litteratur.

Eug. Corthésy. Les Ormonts sous le régime féodal (Notizen über das Geschlecht v. Pontverre) in Les Anciennetés du Pays-de-Vaud étrennes historiques pour 1901. Lausanne, Impr. C. Pache-Varidel p. 247—301.

Ernst Diener. Die Zürcher Familie Schwend ca. 1250—1536. Neujahrsblatt, herausgegeben von der Stadtbibliothek Zürich auf das Jahr 1901. 53 S. mit vielen Abbildungen und einer Stammtafel.

Ed. His-Heusler und Wilh. His-Vischer. Der Namenswechsel der Söhne von Peter Ochs in Basler Jahrbuch 1901 S. 202—209.

W. Merz. Ein Stammbuch aus dem dreissigjährigen Krieg. In Mitteilungen der historischen Gesellschaft des Kantons Aargau pro 1898.

Siegelsammlungen des Stempelschneiders Aberli von Winterthur in der Weinburg zu Schaffhausen. In Neue Zürcher Zeitung 1901 No. 16.

E. A. S[tückelberg]. Die Morelsche Siegelsammlung. In Neue Zürcher Zeitung 1901 No. 8.

E. A. S[tückelberg]. Die Eigenart der Fingerspitzen (als Beglaubigungsmittel beim Siegeln). Allg. Schweizer Zeitung 1901 No. 153.

Stückelberg, Adrian, Dr. jur. Der Privatname im modernen bürgerlichen Recht. Basel 1901.

W. Tobler-Meyer. Festschrift zur Feier des 500jährigen Bestandes der Gesellschaft der Schildner zum Schneggen. Zürich 1900. 289 S. in 4°.

Vaterland 1901 No. 60. Die alten Kirchenbücher im Kanton Luzern.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Mutter und Brüder
Karls des Kühnen mit ihren Wappen.

Reproduktion von J. B. Obernetter, München.



Heraldisches Archiv 1901. No. 2.

Ahnentafel des Ritter

Reproduktion v.



gesser in Luzern.

Tafel VI – VII.

München.

Schweizer Archiv für Heraldik.

Archives Héraldiques Suisses.

1901 Jahrgang / Année XV No. 3.

Lombardische Heraldik.

Von Pietro v. Salis-Soglio.

Bei einer Reise nach Oberitalien habe ich auf Anregung meines Lehrers, Dr. Stückelberg, eine Reihe von Wappen gezeichnet, von denen hier einige reproduziert sind.



Fig. 39



Fig. 40

Fig. 39 stellt einen flott stilisierten heraldischen Löwen dar, der an einem Schlußstein der Via Independenza zu Como ausgehauen ist.

Fig. 40 und 41 sind nach Wappen, die sich auf Grabsteinen in der Kirche San Marco zu Mailand befinden, aufgenommen. Bei beiden Wappen wird die schwer herabfallende mantelähnliche Helmdecke, bei Fig. 40 auch die Kleinheit des Schildes im Verhältnis zu Helm und Zimier ins Auge fallen.

Fig 42 ist ein Wappen, das sich auf einem Denkstein in der Universität Pavia befindet. Zu beachten ist die gezaddelte, bis hoch hinauf eingeschnittene Decke und der deutlich charakterisierte Mohrenrumpf auf dem Helm.



Fig. 41



Fig. 42

Besonders schöne Arbeit ist das Wappen mit den beiden Buchstaben Y und O, gezeichnet nach einem Schlußstein zu Como, Fig. 43. Es enthält, wie viele italienische Geschlechterwappen, im Schildeshaupt den Reichsadler. Die Helmdecke ist prächtig stilisiert, desgleichen der Greif auf dem Helm und das flatternde Schapel. Das Wappen wurde mir als das des Geschlechtes Balbiani bezeichnet.



Fig. 44 stellt ein Wappenrelief von 1504 dar, dessen Helm und Zimier (ein Stierkopf) auf originelle Art in Verbindung gebracht sind; auch die Art, wie die Helmdecke den Helm bekleidet, ist beachtenswert. Die Inschrift meldet, das Wappen sei das des A. v. Baisseii, Statthalter von Como.



A DE·BAISSEII·BAILLINVS
DEDIION·GVBERNATOR
COMI·FECIT·FIERI·

Fig. 44

Einige Notizen über Standesverhältnisse und Heraldik in Japan.

Von M. H.

Wenn es auch dem, der nicht in japanischen Urkunden zu forschen vermag, unmöglich ist, über den Adel und die Wappen Japans etwas Neues zu bringen, so sind vielleicht doch einige Angaben willkommen, welche sich auf

zuverlässige Quellen[1], auf bei Japanern eingezogene Erkundigungen, sowie auf eigene Beobachtungen stützen.

Ein Land, in dem vor 30 Jahren noch der ausgebildetste Feudalismus bestand, den es wohl je gegeben, muss noch manches bieten, was für den Heraldiker von Interesse ist. Auf Schritt und Tritt beim Durchwandern von Tempeln, Schlössern und Kunstsammlungen begegnet man heraldischer Ausschmückung, und auf der Strasse, in der Eisenbahn, überall findet man hunderte von Leuten, die ihr Wappen auf ihren Kleidern tragen. Es wäre jedoch ein Irrtum anzunehmen, dass dies auf eine Lebensfähigkeit solcher Überreste der Feudalzeit hinwiese; im Gegenteil, es sind nur Überreste, die nach und nach ganz verschwinden werden, denn das junge Japan hat mit seiner Vergangenheit gebrochen und ist, wenn auch noch nicht demokratisch in unserm Sinne, doch jedenfalls radikaler als irgend ein Land Europas. In einer verhältnismässig kurzen und wenig blutigen Revolution ist der Feudalismus zusammengestürzt. Der Shogun und die Fürsten haben rasch, zum grössten Teil ruhmlos kapituliert, und der zahlreiche, zum Teil mächtige niedere Adel, von seinen Lehensherrn preisgegeben, hat nach der Restauration nur noch in der Satsuma Rebellion 1877 sich aufgelehnt gegen die neue Ordnung der Dinge, welche seiner Macht den Todesstoss gab.

Eine kurze historische Skizze der japanischen Standesverhältnisse dürfte zum Verständnis der Heraldik förderlich sein.

Es ist der Stolz der Japaner, die älteste Dynastie zu besitzen, und in der That dankt der Kaiser viel von seiner Autorität seiner unbezweifelten Autochtonität. Nichts wie die Stellung des Mikado hat den heftigen Schwankungen, denen seit Jahrhunderten das politische Leben Japans ausgesetzt gewesen, so erfolgreichen Widerstand geleistet. In den Augen der Volksmassen ist das shintoistische Dogma von der göttlichen Abstammung der Dynastie ein unumstösslicher Glaube. Und wenn auch der Kritizismus europäischer Forscher die ununterbrochene Abstammung von dem sagenhaften ersten Kaiser Iimmu Tenno († 585 v. Chr.) sehr bezweifelt, so hört man doch auch in den gebildeten Kreisen keine Zweifel, und selbst das turbulente und radikale Unterhaus hat sich nicht gegen den sehr ausgiebigen Gebrauch der souveränen Prärogativen des Veto und der Parlamentsschliessung widersetzt. Als ein einziges Mal ein Wort gegen den Kaiser fiel, erhob sich im ganzen Lande ein solcher Entrüstungssturm, dass seither niemals mehr jemand etwas zu sagen wagte. Die Regierung ist in Japan der Kugelfang für den unablässigen und gehässigen Kritizismus.

Um diesen von Uralters her absolut herrschenden „Sohn des Himmels" scharten sich die Glieder der kaiserlichen Familie und der Uradel, die **Kugé**,

[1] G. Appert, Ancien Japon, Tokio 1888. -- Thomas R. H. Mc Clatchie, Japanese Heraldry in Transactions of the Asiatic Society of Japan, Vol. V. – Van der Polder, la pairie japonaise, Yokohama (nicht im Handel). — M. v. Brandt, der japanische Adel. Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Natur- und Völkerkunde Ostasiens, Heft 6, 1874. — Layrle, La restauration impériale au Japon, Paris -- und zahlreiche andere Werke, für welche man v. Wenckstern, Bibliography of Japan, vergleiche.

selber auch Abkömmlinge des Kaiserhauses, von Göttern oder Heroen. Neun Familien ragten am Hofe namentlich hervor, und unter diesen am meisten das Fürstenhaus der Fujiwara, aus dessen fünf Branchen (Sekké) die legitimen Kaiserinnen zu nehmen sind. In derselben Familie war auch während Jahrhunderten das Amt des Kwambaku, des mächtigen Reichskanzlers, fast wie erblich.

Indessen erwuchs aus den jüngern Söhnen der den Kaiser umgebenden Familien ein neuer Adel (Buke), der im Kriegs- und Verwaltungsdienst in den Provinzen zu Macht kam. Er vertrat dieselben Tendenzen wie die Fürsten des alten deutschen Reiches und brachte es dazu, das einst straff zentralisierte Reich in eine Unzahl mehr oder weniger unabhängige Territorien aufzulösen. Mehr und mehr verloren der Hof und die Kugé die Gewalt, um sie in die Hände erblicher Vasallen übergehen zu sehen; nur der zeremonielle Vorrang verblieb den Kugé über die Buke. Einige der grossen Geschlechter (Taira, Minamoto, Hojo, Ashikaga u. a.) suchten durch Erlangung der höchsten Reichsämter, Kwambaku, Regentschaft, Shogunat[1] den Hof unter ihre Kontrolle zu bringen und die Reichsgewalt für ihre Hausmacht auszubeuten. Endlose Kämpfe und Kriege folgten einander; keiner vermochte sein Übergewicht dauernd zu befestigen, sodass es schliesslich Hideyoshi, einem Manne von proletarischer Herkunft glückte, das Amt des Kwambaku im Jahre 1586 zu erlangen, durch seine militärische Überlegenheit Japan unter seine absolute Macht zu bringen, den Mikado und den Hof ganz in den Hintergrund zu drängen und den weltlichen Herrscher zu einer Art Hohenpriester herabzudrücken. Es war derselbe Zeitpunkt, wie bei der Verdrängung der Merowinger durch Pipin. Aber der cäsarische Parvenu, der von den Jesuiten bekehrt, die Eroberung Koreas unternommen, und sich bereits als Herrscher Ostasiens und Indiens träumte, sollte die Frucht nicht ernten. Einer seiner Feldherren, Jeyasu Tokugawa, ein Sprosse des Hauses Minamoto, in dem das Shogunat von Alters her gewesen, riss die Gewalt nach Hideyoshis Tode an sich und schuf das Staatssystem, unter dem Japan von 1603—1868 eine Periode fast ununterbrochenen Friedens und hoher materieller Kultur durchlief. Das Shogunat war erblich in der Dynastie Tokugawa, in erster Linie in der Primogenitur; wenn keine Erben da waren, so wählte der Rat der Agnaten des Hauses Tokugawa einen Shogun aus einer der drei privilegierten Branchen der Familie; diese hiessen Gosanke (= drei Familien) und besassen die grossen Lehensfürstentümer von Owari, Kii und Mito. Auch die zahlreichen übrigen jüngern Branchen des Hauses waren reich dotiert und die Territorien der Familie so über das Land verteilt, dass die andern Fürsten strategisch dadurch im Schach gehalten waren. Eine zahllose Schar kleinerer Vasallen und Höriger stützte diese Dynastie. Wohl musste der Shogun bei jeder Erbfolge die Investitur nachsuchen, denn die absolute Autorität des Kaisers wurde auch vom Shogun ängstlich gewahrt, da sie mit eine Stütze

[1] Shogun bedeutet Generalissimus. Das Amt bestand schon seit dem 1. Jahrhundert unserer Zeitrechnung.

seiner Macht war. Die Regierungsgewalt aber lag ganz in den Händen des Shoguns, von dem der Hof auch finanziell abhing. Dieser Dualismus war es, der die Europäer jahrhundertelang annehmen liess, dass der Shogun der eigentliche weltliche Souverän Japans gewesen sei.

Dies waren die historischen Grundlagen des japanischen Feudalsystems, dessen Standesverhältnisse wir jetzt betrachten wollen.

Der Uradel, die Kugé, waren mit dem Souverän durch die Staatsgrundgesetze Jeyasus zu politischer Ohnmacht verurteilt, aber der Ehrenvorrang war ihnen geblieben. Die 137 Kugé besassen zusammen nur 42,500 Koku (zirka 850,000 Fr.) jährliches Einkommen, aber fünf Titel zweiten und 27 dritten Ranges, während die Reichsvasallen, die Buke mit 30,000,000 Koku (600 Millionen Franken) nur einen Titel zweiten Ranges (der Shogun) und vier dritten Ranges inne hatten. Diese relative Armut des Hofadels benutzte der Shogun, um durch Bestechungen den Hof sich unterthänig zu halten. Die Kugé waren von allen Verwaltungsämtern, ausser denen am kaiserlichen Hofe, ausgeschlossen. Sie vegetierten ruhm- und thatenlos an dem fast klösterlich isolierten Hofe, intriguierten und liebten Schöngeistereien: über ihre Machtlosigkeit trösteten sie sich im Gefühl ihrer Abstammung von Göttern und Heroen. Sie waren so unkriegerisch geworden, dass manche ihrer Gebräuche einen weibischen Charakter angenommen. Ihre Paläste umgaben das kaiserliche Schloss in Kyoto, sind aber sämtlich im Kriege und in den Modernisierungsorgien des jetzigen Japan untergegangen.

Eine wenn möglich noch einflusslosere Stellung hatten wegen ihrer höhern, fast heiligen Würde die kaiserlichen Prinzen, welchen meist hohe geistliche Zeremonialfunktionen oblagen, und welche nur durch kaiserliches Reskript entgeistlicht an der Regierung des Hofes teilnehmen durften.

Nächst den Kugé kommen an Würde die Buke, die Reichsvasallen, welche mit dem Shogun zusammen die ganze politische und die ganze bewaffnete Macht und nahezu die gesamten Finanzen in den Händen hatten. Durch das Regierungssystem der Tokugawa waren sie in bestimmte Rangklassen und Abhängigkeitsstufen eingeteilt nach ihrem Verhältnis zum Shogun. Diese Hierarchie hat indes nur eine Bedeutung für das Lehenswesen und war nicht entscheidend für die Stellung eines Vasallen in der Adelshierarchie des Reiches. Diese hing ganz ab von den Titeln, welche der Kaiser ad personam verlieh und von denen weiter unten die Rede sein wird. Da aber alle Macht beim Shogun lag, so war die Feudalhierarchie die politisch wichtige, während die höfische nur zeremonielle Bedeutung hatte. Voran kommen die drei privilegierten Branchen des Hauses Tokugawa, die Fürsten von Owari, Kii und Mito. Ihre Einkommen waren zwischen 610,000 und 350,000 Koku. (In der Feudalzeit wurden alle Einkommen vom Fürsten bis herunter zum Hörigen in Koku Reis ausgedrückt. Durchschnittspreis eines Koku etwa 20 Franken). Diese drei Familien hatten den Ehrentitel Gosanke.

Ihnen zunächst standen die 18 grossen Reichsfürsten, Kokushu genannt (was Landesherr, d. h. eine ganze Provinz besitzend, bedeutet). Ihrem Ursprung

nach waren von diesen 18 Kokushu 17 aus der Familie Minamoto (wie die Tokugawa), 5 aus dem Hause Fujiwara, 3 aus Familien von Kaisern, einer aus einer Vasallenfamilie des Hauses Oda, einer aus der Familie Tokugawa, einer entweder aus dem Hause Taira oder von koreanischer, oder von chinesischer Abstammung. Alle bis auf einen gehören somit dem Uradel an nach ihrer Genealogie. Der reichste unter ihnen war ein Verwandter der Tokugawa, der Fürst von Kaga, mit über 1,000,000 Koku. Die Errichtung der älteren dieser Fürstentümer liegt zwischen dem 11. und 14. Jahrhundert. Die Kokushu sind nahezu souveräne Landesherren, sind, wenigstens theoretisch, reichsunmittelbare, erbliche Vasallen, welche den Shogun als primus inter pares ansehen. Gleichwohl war thatsächlich der Shogun ihr Lehensherr, der ihnen vorschrieb, wie viel Territorien sie besitzen dürfen, bei dem sie um Erlaubnis fragen mussten, wenn ihnen durch Erbgang, Heirat u. s. w. neue Gebiete zufallen sollten. Denn die Tokugawa mussten das Gleichgewicht der Fürsten aufrecht erhalten. Auch hatten diese Territorialherren die Pflicht, ihre Familie am Hofe des Shoguns zu Yedo (jetzt Tokyo genannt) gewissermassen als Pfand zu lassen und selber häufige Reisen dorthin zu unternehmen, damit durch diese grossen Aufzüge mit ihren Untervasallen die Vermögen der Fürsten in geeigneter Weise zurückgeschnitten würden. Jedenfalls aber thaten diese Fürsten nie Dienste beim Shogun, sondern besassen in ihren Territorien die hohe Gerichtsbarkeit, gaben Gesetze, erhoben die Steuern, und hielten aus ihren eigenen Privatmitteln eine Territorialarmee, bestehend aus ihren Aftervasallen und Samurai.

Die meisten von ihnen besassen bei ihrer Residenz Burgen (Shiro), von denen sich noch einige als imposante architektonische Denkmäler erhalten haben.

Nach den Kokushu folgen die Tozama (= ausserhalb des Hauses des Shoguns stehend). Sie sind, ähnlich den Kokushu, auch nicht im Dienste des Shoguns, aber wegen ihrer zögernden Anerkennung der Tokugawa-Herrschaft seiner Zeit vom Shogun in ihren Revenuen geschmälert worden.

Eine ähnliche Stellung hatten die oft reicheren, aber abhängigeren Fudai oder Gofudai (= alte Diener). Es sind dies die Gefolgeleute Jeyasus gewesen, die für ihre Dienste um die Schaffung der Tokugawa-Dynastie mit Lehen beschenkt und in den hohen Adel erhoben wurden. Ihre Einkommen sind mindestens 10,000 Koku. Sie haben die hohen Regierungsämter unter dem Shogunat inne.

Die bis jetzt erwähnten Klassen der Buke bilden den hohen Adel und ihnen gebührt ausschliesslich der Titel Daimyo. Die Daimyo, welche Mitglieder des Hauses Tokugawa waren, ohne Gosanke zu sein, haben den Titel Kamon (= zu dem Haus [des Shogun] gehörig). Ihnen steht ferner das auf den Stammsitz der Tokugawa hinweisende Prädikat Matsudaira zu, welches auch an andere Familien zur Ausgleichung verliehen wurde.

Neben diesem hohen Adel gab es noch den niedern, der Hatamoto, der direkten Vasallen der Shogune Tokugawa. Ihre Stellung war ähnlich derjenigen der hochgestellten Ministerialen bei uns, z. B. der Landenberge im Dienste der Kyburger. Sie leisteten dem Shogun Heerfolge und stellten Mannen

im Verhältnis zu ihren Einkünften. Ähnliche Vasallen hatten auch die grösseren Daimyo. Dieselben hatten thatsächlich als Minister (Karo) die Regierung der Fürstentümer in ihren Händen und drängten ihre Herren in gleicher Weise in den Hintergrund, wie der Shogun den Kaiser. Die Zahl der Hatamoto des Shoguns belief sich auf etwa 80,000 und auf ihnen beruhte sein militärisches Übergewicht.

Nicht eigentlich zum Adel gehörend, aber thatsächlich ziemlich genau unsern Ministerialen entsprechend, sind die Samurai, der Kriegerstand. Der Begriff Samurai umfasst auch oft die Mitglieder des Adels, die nicht selbst regierende Daimyo sind; jedenfalls aber bezieht er sich auf Leute von sehr verschiedener Stellung; die einen haben die Stellung von Ministern (Karo), die andern sind einfache Kriegsknechte. Ihr Privileg ist das Tragen der beiden Schwerter, statt Lehen erhielten sie Reis-Renten. Sie sind unter dem Ancien Régime, wie noch heute, die eigentlichen Träger des politischen, künstlerischen und vielfach, namentlich jetzt auch wissenschaftlichen Lebens. Ihre Zahl beläuft sich jetzt auf etwa zwei Millionen. Sie bilden den grössten Teil der „Gentry“ Japans.

Eine besondere Art der Samurai sind die Ronin; heimats- und herrenlose, welche, um einem Abenteuerleben nachzugehen, ihr Treuverhältnis mit ihrem Herrn gelöst oder welche wegen eines Verbrechens echt- und rechtlos geworden sind. Diese Ronin spielten und spielen noch heute eine grosse Rolle im politischen Leben Japans; sie sind das revolutionäre, terroristische, jetzt jingoistisch-reaktionäre Element.

Hier schliesst die feudale Ständegliederung ab. Die untern Stände der Bauern und Kaufleute, sowie der Echtlosen interessieren uns an dieser Stelle nicht.

Neben dieser feudalen Ordnung erblicher Stände bestand die allein für die Adelshierarchie massgebende, vom Kaiser ausgehende Hierarchie von auf Lebenszeit verliehenen Titeln. Eine gewisse Erblichkeit bestand insofern, als die hohen Titel fast ständig in den ersten Familien des Uradels vertreten waren. Aber sie entsprachen keineswegs den Machtverhältnissen. Kam es doch vor, dass der Shogun nicht immer den höchsten, erreichbaren Titel hatte, und dass z. B. in den 1860er Jahren der reiche und mächtige Reichsfürst von Satsuma Suzeran des Königreichs Luchu (die Inselgruppe zwischen Japan und Formosa), Schwager des Shogun, selber ein Minamoto im Zeremonial am Hofe weit hinter unbedeutenden Hofschranzen figurierte. Diese kaiserlichen Standeserhöhungen erfolgten für die Kugé auf Antrag des Kwambaku, für die Buke auf den des Shogun.

Die Titel[1] waren:

I. Daijo Daijin. Dieser höchste Titel hat zwei Unterabteilungen: Sho ichii daijo daijin und Ju ichii daijo daijin. Ersterer Titel, weil dem Kaisertitel

---

[1] v. Brandt, l. c. S. 5 f.

gleich, kann nur posthum verliehen werden und hat eine ähnliche Bedeutung wie die Heiligsprechung der katholischen Kirche. Im vergangenen November 1900 verlieh diesen Rang der Kaiser dem verstorbenen Fürsten Rekko von Mito, der, obwohl selber Gosanke, ein Hauptförderer der Restauration gewesen.

Der zweithöchste Titel hat drei Unterabteilungen: Sadaijin, Udaijin und Naidaijin, welche auch wieder in Sho und Chu zerfallen. Diese Titel werden an die höchsten Kugé und den Shogun verliehen.

Der dritte Titel, ebenfalls mit drei Unterabteilungen von je zwei Klassen: Dainagon, Chunagon, Shonagon, ist ausser dem Uradel den drei Chefs der Gosanke-Häuser und den ihnen allierten Fürsten von Kaga vorbehalten.

Der vierte Titel hat eine sehr komplizierte Einteilung in 24 Klassen. Er ist für die Reichsfürsten (Kokushu) und einige der vornehmsten Tokugawavasallen (Gofudai) bestimmt. Der fünfte Titel ist für Gofudai, Tozama und Hatamoto, der sechste und unterste, Hoii genannt, ist für niederere Beamte. Auch hier wieder zahlreiche Unterabteilungen.

Alle titulierten Personen zusammen bilden das „Himmlische Volk“ (Tenjo bito). Aus dem Gesagten geht hervor, dass die japanische Adelshierarchie der europäischen nicht entspricht und mehr an die Organisation chinesischer und preussischer Orden erinnert.

Neben dieser Haupteinteilung des Adels gab es noch eine solche, wenigstens für die Buke, nach ihrer Zugehörigkeit zu einer der 11 Kammern des Reichsrates des Shogun. In der ersten Kammer sassen 10 Tokugawa und der Fürst von Kaga; in der zweiten ausser den Tokugawa die 17 übrigen Kokushu u. s. w.; in der untersten die Beamten vom Range der Vicestatthalter u. s. w. In den einzelnen Kammern wurde nach Stimmenmehrheit entschieden, und die Mehrheit der Kammern bildete den Reichsratsbeschluss. Innerhalb der Kammern rangierten die Mitglieder nach ihrem Einkommen in Koku-Reis. Das Einkommen war vom Shogun für jeden Adeligen festgesetzt und konnte nur mit seiner Zustimmung verändert werden. Entziehung eines Teils der Revenue war eine häufige Strafe, angewendet gegen widerspenstige Fürsten.

Ein Adelstitel, der sehr häufig, aber weder für die höfische, noch die feudale Hierarchie von Bedeutung war, ist der Titel Kami, welcher Herr, Schirmvogt bedeutet, und in Verbindung mit einem Herrschaftsnamen (seltsamerweise in der Regel nicht dem des eigenen Dominiums) oder einer Hofcharge geführt wurde; z. B. Higo-no-Kami (Herr von Higo), Uta-no-Kami (Obersthofkapellmeister), Daizen no Daibu (Truchsess). Daibu, Tayu und Suke waren gleichbedeutend mit Kami. Der Kami- wie die andern Adelstitel werden vom Kaiser verliehen, den Kugé auf Vorschlag des Kwambaku, den Buke auf den des Shogun; für den niedern Adel erhält der Shogun jährlich einige Blankett-Adelsdiplome. Für die einzelnen Verleihungen empfängt der Kaiser von dem Beschenkten, bezw. von dem ihn vertretenden Shogun Geschenke, welche einen ansehnlichen Teil der kaiserlichen Revenuen bilden.

Dies sind die Grundzüge der Organisation des japanischen Adels vor der Restauration von 1868 und der folgenden Jahre.

Trotz des starken Regiments der Tokugawa fing sich das Verhältnis zwischen Shogun und Vasallen allmählich an zu lockern, besonders bei den mächtigen Fürsten des Südwestens und Südens, Nagato und Satsuma.

In der langen Friedensperiode, die auf das Faustrecht gefolgt war, fanden die Samurai keine geeignete Beschäftigung, und namentlich die aus ihnen hervorgegangenen Staatsmänner der Territorialfürsten strebten nach Erweiterung ihres Einflusses, was nur auf Kosten des Shoguns und seiner Gefolgsleute geschehen konnte. Gleichzeitig entstand eine aus harmlosem, historischem Kritizismus hervorgehende Bewegung zu Gunsten der nationalen Religion, des Shintoismus, dessen Dogma die absolute, heilige Gewalt des Kaisers war, und der unter den Shogunen durch den aus China importierten Buddhismus fast ganz in den Hintergrund gedrängt wurde. Das Shogunat wurde als Usurpation angegriffen. Als um 1854 die Amerikaner und bald nach ihnen auch die Europäer dem Shogun die Wiedereröffnung Japans abnötigten, — denn seit der Vertreibung der Jesuiten und der Unterdrückung des Christentums in der Mitte des 17. Jahrhunderts war das Land allen Fremden, ausser den holländischen Kaufleuten in Nagasaki völlig verschlossen worden — da waren die Tage des Shogunats gezählt. Die frondierenden Daimyo, vielmehr ihre Samurai, suchten durch beständige Attentate auf die Europäer die interne und internationale Stellung des Shoguns unmöglich zu machen, der für alles aufzukommen hatte, ohne die thatsächliche Macht zu besitzen, die revoltierenden Fürsten zur Ordnung zu weisen. Der anerzogene Fremdenhass wurde hauptsächlich ausgebeutet, um den Shogun, der die Fremden — der Not und politischer Weisheit gehorchend — ins Land hereingelassen, zu stürzen, da er angeblich das Land verkauft und verraten. Der ganzen, durchaus revolutionären Bewegung wurde der Stempel der Legitimität aufgedrückt, indem man die Wiedereinsetzung des götterentstammten Kaisers an die Stelle des Usurpatoren von Shogun setzen wollte. Nach jahrelangem innern Hader und zuletzt blutigen Kämpfen fiel das Shogunat 1868, nachdem der letzte Shogun, ein Prinz Tokugawa-Mito, abgedankt hatte. Aber nun trat nicht die nationalistische Reaktion ein, sondern die neue Regierung ging mit voller Energie an die Europäisierung Japans, da ihr die Neutralität der fremden Mächte unentbehrlich war, um die feindliche Partei ganz zu unterdrücken, und da sie einsah, dass das Land nur dann seine Unabhängigkeit bewahren konnte, wenn es sich auf dieselbe Stufe materieller Kultur brächte, wie die Europäer. Zunächst wurde ausser der Aufhebung des Shogunats nichts weiter an dem alten System geändert; die Daimyo blieben in ihren Rechten, die alte Rangordnung wurde nicht berührt; die Vasalitätsverhältnisse in den Fürstentümern blieben erhalten, nur trat der Shogun nicht mehr zwischen Monarch und Unterthanen. Den Tokugawa, obwohl ihnen nicht mehr die Reichsregierung oblag, wurde die kolossale Apanage von 700,000 Koku (14,000,000 Fr.) belassen. Allerdings wurde an Stelle des Ex-Shoguns ein anderer Prinz Hauschef. Auch wurden mehrere Daimyo, Hatamoto u. a., die, einsehend, dass dem Mantel auch der Herzog nachfallen musste, sich bis zum äussersten gegen den Umschwung der Dinge gewehrt hatten, verurteilt, entsetzt,

am Einkommen geschmälert, degradiert u. s. w.; aber es muss gesagt werden, dass die neue Regierung, oder wie sie sich vielmehr bezeichnete, die wieder eingesetzte legitime, mit ganz ausserordentlicher, weiser Mässigung verfuhr.

Indessen, der Stein war ins Rollen gekommen. Die Daimyo, die von ihren Gefolgsleuten nur als pompöse Puppen vorangetragen worden waren, verschwanden immer mehr hinter den eigentlichen Machern der Restauration, welche zum Teil den untersten Schichten des Samuraistandes angehört hatten: Ito, Inouye, Saigo, Itagaki, Okubo u. a. Zwischen 1870 und 1876 folgte nun eine Reihe der durchgreifendsten Reformen. Zuerst wurden die Daimiate abgeschafft und in Provinzen (Ken) verwandelt. Anfänglich blieben die Fürsten als Statthalter in ihren Provinzen. Da aber die einen nach wie vor sich als souveräne Territorialherren fühlten, andere aus Unfähigkeit eine Misswirtschaft sondergleichen führten, wurde die Provinzialverwaltung in die Hände von Beamten der kaiserlichen Regierung gelegt und die Zentralisierung des Reiches vollendet. Diese gewaltigen Änderungen gingen ohne Erschütterungen vor sich, denn die Daimyo konnten ohne ihre Vasallen, welche zu eifrigen Zentralisten geworden waren, nichts machen und viele, in finanziellen Nöten und in üppigem Müssiggange verweichlicht, waren froh genug, eine reichliche Apanage zu erhalten und aller Regierungssorgen ledig zu sein. Ein blutiger und gefährlicher Aufstand erhob sich indessen, als den Samurai verboten wurde, ihre traditionellen zwei Schwerter zu tragen und ihnen zugemutet wurde, noch ihr letztes Privileg preisgebend in dem Bürgerstand unterzugehen. Ein Schritt von der grössten Bedeutung war die Auflösung der Territorialheere und die Schaffung einer einheitlichen, auf der allgemeinen Wehrpflicht beruhenden Reichsarmee.

Die durch diese Neuerungen ihrer Stellung beraubten Adeligen und Samurai wurden entschädigt, indem erstern 10% ihrer Territorialrevenuen zum privaten Gebrauche überlassen wurden; den letztern wurde ein ihren Renten entsprechendes Kapital, nach verschiedenen Ansätzen, in Staatspapieren gegeben. Die sämtlichen Abfindungen erfolgten in unübertragbaren Staatsrententiteln, schliesslich wurde aber die Veräusserung gestattet, um den Samurai namentlich die Möglichkeit zu geben, mit dem so gewonnenen Kapitale in die produktiven Stände einzutreten. Es war übrigens vorauszusehen, wohin diese Massregel führen musste bei Leuten, die seit Jahrhunderten aller kommerziellen Thätigkeit entwöhnt worden waren. Bei vielen ging das Geld nur zu rasch verloren, teils wegen Unkenntnis, teils wegen thörichten Spekulationen oder mangelnder Fähigkeit, finanziell selbständig zu sein. Mancher Sprosse hochadeliger Geschlechter wurde zum bescheidenen Beamten oder gar zum Angestellten in einem europäischen Kaufmannshause in Japan, und wie versichert wird, sollen einstige Samurai schon zu Koolie, Karrenzieher u. dgl. herabgesunken sein. Fragen wir uns, was aus den alten Ständen geworden, nachdem mit Alt-Japan so gründlich aufgeräumt worden.

Die vier Stände: Dynastie, Adel, Samurai und Gemeine sind geblieben und existieren heute noch. Die Echtlosen sind abgeschafft. Die Ständeeinteilung hat übrigens nur noch eine Bedeutung für Volkszählungen, denn staatsrechtlich

besteht zwischen Gemeinen und Samurai (Shizoku) gar kein Unterschied. Dem Adel eignen gewisse Sonderrechte, von denen weiter unten die Rede sein wird. Die Dynastie hat eine ähnliche Stellung wie in allen konstitutionellen Monarchien. Der geistliche Charakter besteht nicht mehr. Die Prinzen sind jetzt Offiziere in Heer und Marine. Der Kaiser hat seine alte Autorität behalten und wird sie voraussichtlich noch lange behalten. Obwohl für die meisten seiner Unterthanen ein unbekanntes, fast heiliges Wesen, kann er doch in gewissem Sinne populär genannt werden. Seine Autorität, weniger seine Person, bildet den festen Punkt im Staatsleben, auch seitdem der Kaiser 1890 eine Verfassung nach dem Muster der preussischen gegeben. Sein Privatvermögen ist gross, so dass er aus eigenen Mitteln die spärlichen Besoldungen seiner Minister aufbessert.

Die Kugé sind nach der Aufhebung des Shogunates mit den Buke verschmolzen worden. Der Umschwung der Dinge, weil eine Stärkung des Hofes bedeutend, war ihnen anfänglich günstig. Der Fujiwara Fürst Sanjo war jahrelang Premierminister. Ein anderer Kugé Iwakura war ebenfalls ein einflussreiches Kabinetsmitglied. Aber immer mehr wurden sie zurückgedrängt. Heute sind sie kaum mehr in den obersten Hofchargen. Fürst Tokudaidi ist noch in der unmittelbaren Umgebung des Kaisers. Indessen lässt sie der Hof nicht fallen, denn sie bilden seit mehr als einem Jahrtausend seine Staffage und liefern die Frauen für die Dynastie. Nicht nur die Kaiserin, sondern auch die offiziellen Konkubinen, deren Kinder ein subsidäres Thronfolgerecht haben, werden meist dem Uradel entnommen.

Die Daimyo, überhaupt der hohe Feudaladel ist seit seiner Mediatisierung in ruhmlose Vergessenheit gesunken. Von den grossen Reichsfürsten ist nur der von Hizen jetzt als Marquis Nabeshima Obersthofmarschall. In der Regierung haben sie keine Stelle. Und wenn einzelne auch noch bis zu einem gewissen Grade als Häupter ihrer ehemaligen „Clans“ galten, so ist das ganze ohne politische Bedeutung, denn Japan ist nicht das Land historischer Pietät. Viele von den Gliedern des hohen Adels sind noch im Besitz ihrer alten Reichtümer und leben jenem ästhetischen Quietismus, dem sie sich seit den Tokugawa-Zeiten hingaben; mehr noch sind verarmt, — denn das Leben verteuert sich in Japan — und etliche sind ganz heruntergekommen.

Während früher die Ebenbürtigkeit in den einzelnen Ständen, Adel, Samurai und Gemeine aufrecht gehalten wurde, sogar so, dass bei Allianzen zwischen Kugé und Buke der Shogun intervenieren musste, so bestehen diese Beschränkungen heute nicht mehr. Immerhin wird in Adelskreisen auch heute noch ziemlich streng an den alten Regeln festgehalten, während die Samurai jetzt oft bürgerliche Allianzen eingehen. Übrigens bestanden schon in alten Zeiten für sie in einigen Gebieten liberalere Grundsätze.

Bei der Feststellung der Ebenbürtigkeit wird in Japan nur auf die väterliche Abstammung gesehen, d. h. auf die Zahl der Generationen seit dem primus acquirens des Adels. Die Einrechnung der mütterlichen Ahnen verwerfen die Japaner als einen kognatischen Gedanken, denn auch ihr Erbrecht ist so rein

agnatisch wie das älteste römische. Die strenge Abschliessung der Stände bedingte aber ohnehin die Homogenität aller Ahnen.

Was endlich die Samurai (Shizoku) anbelangt, die die Restauration angefangen und durchgeführt haben, so sind sie es, welche die ganze Ernte eingeheimst haben und zwar im besondern diejenigen der beiden Stämme: Satsuma und Choshiu. Ihre auch heute fast noch unerschütterte Vorherrschaft in der Regierung wird als Satcho-System bezeichnet. Samurai aus diesen beiden ehemaligen imperialistischen Fürstentümern haben fast alle hohen Stellen am Hofe, in der Regierung, Diplomatie, Armee, Marine in ihren Händen. Wie in den meisten ostasiatischen Ländern ist auch in Japan der politische Nepotismus in höchster Blüte. Der Parteikampf ist ein Kampf der politischen Führer, um ihre Anhänger, hoch und niedrig, unterzubringen. So kommt es, dass Dank dem clanischen Zusammengehörigkeitsgefühl — und allerdings auch Dank dem Umstande, dass die Samurai die Gebildeten sind, diese Klasse fast alle öffentlichen Posten inne hat, nicht nur die hohen, sondern auch niedere, wie Postbeamte, Eisenbahnangestellte u. s. w. Viele müssen sich allerdings mit einem Bettellohne von 10—15 Yen (25—37 Fr.) im Monat begnügen. Die Samurai liefern auch die meisten Studenten und beherrschen so die liberalen Berufe. Wenn auch wohl nicht die Mehrzahl der Wähler für das Parlament ausmachend, so sind die Samurai doch die überwiegende Mehrzahl der Gewählten. Auch in der Selbstverwaltung haben sie die führende Stellung. Kein Land, nicht einmal England, ist unter einer so völligen Herrschaft seiner „Gentry“ wie Japan. Dies bedeutet aber weder ein konservatives noch ein liberales Regiment, sondern ein radikales Dank dem unhistorischen, sprunghaften und turbulenten, politischen Geiste der Japaner. Der Hochadel ist kalt gestellt; die untern Stände, zwar vielleicht politisch noch gleichgültig, fangen an, in beänstigendem Masse in das Parlament hineinzudringen, und ob dann die Samurai einen Faktor der Stetigkeit und Festigkeit in der Politik bilden können, ist sehr fraglich, denn ihre Macht ist revolutionären Ursprungs.

Nach dem Sturz des Feudalsystems waren nur noch die vom Kaiser ausgehenden Adelstitel ad personam geblieben, mit welchen die um die Restauration Verdienten ausgezeichnet wurden. Fürst Sanjo stieg zum Daijo Daijin empor. Erbliche Titel gab es somit nicht, dagegen war und ist auch heute noch die Zugehörigkeit zu den vier Ständen erblich, so dass alle Nachkommen z. B. eines Samurai wieder Samurai sind und sich amtlich als solche bezeichnen dürfen. Prädikate wie „von“, „Sir“ u. s. w. gibt es in Japan nicht.

Teils infolge der Europäisierungsmanie, welche bis 1887 in Japan grassierte, teils um das Verhältnis des japanischen Adels zum europäischen zu regulieren, wurde 1883 ein Peerage nach englischem Muster errichtet mit fünf Klassen. Die entsprechenden Übersetzungen dieser ursprünglich chinesischen Titel sind Fürst (Durchlaucht), Marquis, Graf, Vicomte und Baron. Ein „Herr von ....“ gibt es nicht. Diese Titel vererben sich wie in England in der agnatischen Primogenitur; es gibt keine Courtoisie-Titel, d. h. die Descendenten eines Adeligen haben selber keine Titel, jedoch das Recht, amtlich ihrem Namen

eine Bezeichnung beizufügen, welche auf den adeligen Stand ihrer Familie hinweist.

Später wurde die Gesetzgebung über den Adel noch dahin erweitert, dass jeder Peer ein Fideikommiss besitzen muss. Für dieselben gelten ähnliche Bestimmungen wie für unsere Majorate. Ist ein Peer zu arm, ein Fideikommiss zu errichten, so wird ihm ein solches vom Kaiser bestellt. Die Fideikommisse sind auf den Adel beschränkt. Es mag hier übrigens erwähnt werden, dass das japanische Erbrecht rein agnatisch ist, d. h. der älteste Sohn, auch in einer bürgerlichen Familie, erbt das ganze Vermögen. Vor Einführung des neuen Zivilgesetzbuches konnte daran nicht einmal etwas durch Testament geändert werden. Das Eigentum ist mehr Familieneigentum, der älteste Agnat der Familie ist weniger Eigentümer als der Verwalter. Sind keine männlichen Erben da, so muss adoptiert werden, damit die agnatische Linie nicht erlösche. Diese Prinzipien haben ihren Grund einerseits im früheren Lehenswesen, das dem Lehensherrn die Erhaltung seiner Vasallenfamilien sichern wollte, anderseits — und wohl ursprünglich — im Ahnenkultus[1], der auch bei den Ariern dieselben Institutionen ins Leben rief, wie bei den Asiaten. Die Darbringung der Opfer für die agnatischen Ahnen muss mit allen Mitteln gesichert werden. Dieser Ahnenkultus wird in jedem japanischen Hause gepflegt. Während in der ärmlichen Hütte der Familienaltar ein bescheidenes vergoldetes Holzkästchen ist, in dem auf Täfelchen die Namen der Ahnen mit ihren „kanonischen" Namen (nach dem Tode bekommt jedermann einen andern Namen) aufgeschrieben sind, so findet man in den alten Fürstenresidenzen, wie Sendai, Hiroshima u. s. w. die Ahnentafeln jener grossen Herrengeschlechter, aufgestellt in prachtvollen Tempeln inmitten stiller Kryptomerienhaine.

Um wieder auf das neue Peerage zurückzukommen, so bleibt noch zu erwähnen, dass über 500 solcher Titel verliehen wurden und zwar grösstenteils an die Mitglieder des alten Adels (Kugé und Buke), wobei sie nach Alter, Rang und Verdienst um die kaiserliche Sache taxiert wurden, ferner an Samurai, die sich um die Restauration verdient gemacht hatten und auch an einige andere Personen; so wurde der Chef der alten, sehr reichen Kaufmannsfamilie Mitsui, der japanischen Fugger, baronisiert. Fürstentitel wurden den bedeutendsten Kugé, namentlich den Fujiwara gegeben, sowie an die Tokugawa u. a., auch an den Exshogun Tokugawa Keiki. Andere grosse Daimyo wurden Marquis, so Matsudaira Hizen no Kami. Die berühmten Samurai, welche das neue Japan schufen, erhielten meist den Grafentitel (Ito, Inouye, Okuma u. a.), von denen einige später zum Teil nach dem siegreichen Kriege mit China in den Marquisstand erhoben wurden; so Ito, Yamagata, Saigo. Dann kommen zahlreiche Vicomtes und Barone, von welchen Titeln immerfort ausgiebiger Gebrauch gemacht wird, um Minister, Generäle u. s. w. auszuzeichnen. Auch der Finanzadel hält seinen siegreichen Einzug in das Peerage von Nippon.

---

[1] vgl. Fustel de Coulanges, La Cité Antique.

Die 1890 oktroyierte Verfassung sieht neben dem Unterhaus, das thatsächlich die Domäne der Samurai ist, ein Herrenhaus vor, das nach preussischem Muster ausser den Prinzen von Geblüt, den durch besonderes kaiserliches Vertrauen Berufenen und den aus den Höchstbesteuerten Gewählten den Adel in zwei Gruppen in sich schliesst, nämlich die Fürsten und Marquis, welche Virilstimmen haben, d. h. jeder Titular hat Sitz und Stimme im Oberhaus, und die Grafen, Vicomtes und Barone, welche in Curien zusammentreten und ihre Mitglieder in das Haus delegieren. Die, welche Virilstimmen haben, also die beiden obersten Klassen, bilden den hohen Adel, die mit Curiatstimmen den niedern. Dieses Verhältnis hat eine gewisse Ähnlichkeit mit dem alten deutschen Reichstage. Das Herrenhaus Japans führt wie die meisten Ersten Kammern der Welt ein stilles und wenig bedeutendes Dasein. — Soweit von den Standesverhältnissen.



Fig. 45

Helm aus dem Reichsmuseum in Kioto. Ein anderes Exemplar trägt neben dem obigen Wappen noch ein zweites Zeichen, ein gestieltes Dreiblatt mit aufwärts gebogenen Blumenblättern.

Die japanische Heraldik[1] ist bedeutend einfacher und weniger verwickelt als die Organisation des Adels.

Die japanische Heraldik hat nie die volle Entwicklung wie die europäische erlangt. Die Ursachen dafür liegen nicht in dem Mangel günstiger Verhältnisse, sondern in der Art, wie Wappen auf Waffen und Kleidern getragen wurden. Wenn wir den Ausdruck „Wappen“ (japanisch: Mon) gebrauchen, so geschieht dies nur in uneigentlichem Sinne, denn das japanische Wappen ist kein Schildwappen, sondern mehr nur ein Emblem, das auch als Helmzierde benutzt wird, ohne deshalb eine besondere Existenz in der Heraldik zu führen wie unsere Zimiere. Eine Zusammenstellung von Schild und Helm, wie dies in unsern Siegeln z. B. geschieht, ist dem Japaner unbekannt; ebenso Helmdecken, Schildhalter und ähnliches. Überhaupt spielte der Schild in der japanischen Bewaffnung nicht die Rolle wie bei uns, da das meist mit beiden Händen zu führende Schwert ihn ausschloss. Das Wappen wurde auf dem Helm und auf dem Panzer getragen, meist in ziselierten, geschnittenen oder gestanzten Metallplatten von verschiedener Grösse; nicht nur zur Kenntlichmachung des Trägers, sondern mehr noch zur Dekoration der Rüstung, so auf den Nägeln, Beschlägen, Handschuhen, Knieschienen, Sattel u. s. w. in dutzendfacher Wiederholung. Infolge der Darstellung des Wappens in der Regel in Metall fiel die Farbe meist ganz weg oder war durch die zufällige Farbe des Untergrundes bestimmt. Zieht man diese ganz untergeordnete Rolle der Farbe, sowie den fast nur ornamentalen Charakter des Wappens in Betracht, so ist es leicht er-

[1] Ich halte mich hier meistens an den grundlegenden Aufsatz von Mc. Clatchie.

sichtlich, dass die Regeln der japanischen Heraldik ziemlich spärlich sein müssen, und die wenigen bestehenden sind meistens vage. Wohl kommen auch Tinkturen vor, namentlich bei den auf Flaggen und Bannern geführten Wappen, aber auch hier fehlt es an stehenden Regeln. Es kann dies übrigens nicht verwundern, wenn man bedenkt, wie untergeordnet die Bedeutung ist, welche die Farbe in der japanischen Kunst, namentlich der Malerei besitzt, inbegriffen die farbenprächtigen, sog. buddhistischen Gemälde; denn für die japanische Kunst ist die Linie das alles dominierende Prinzip. In den japanischen Wappenbüchern, von denen namentlich die alten mit den Wappen der Daimyo von Belang sind, erscheinen die Wappen als farbenlose, in ihren Konturen dargestellte Ornamente.

Der Ursprung der japanischen Heraldik ist nicht mit Gewissheit festgetsellt. Immerhin geht sie wahrscheinlich vor das Jahr 900 A. D. zurück. Es ist sehr glaubhaft, dass die japanischen Wappen hervorgegangen sind aus den Mustern oder Ornamenten, welche in die Staatsgewänder der Kugé eingewoben oder mit welchen dieselben bestickt waren. Darauf weist auch das chinesische Idiogramm hin, welches sowohl Wappenbild als Helmzier bedeutet und aus zwei Grund-Idiogrammen zusammengesetzt ist, von denen das eine „binden, verbinden, zusammennähen" bedeutet, das andere „Muster, malen". Diese Stoffmuster hatten die kreisrunde Form, welche die japanischen Wappen zum grossen Teil bis heute behalten haben. In älterer Zeit entsprach die Grösse der Wappen dem Rang ihrer Träger, so dass ein Wappen eines grossen Daimyos ungefähr 4 cm im Durchmesser, etwa dreimal so gross war als das eines einfachen Samurai. Indessen ging man später allgemein zu der kleinern Form über, da dem japanischen Geschmacke alles Auffallende, Protzige im Grunde zuwider ist.

Über die Tragart der Wappen an Rüstungen ist schon einiges gesagt worden. Da die Farbe unwesentlich war, so wurde, falls das Wappen nicht in blankem Metall war, für die heraldische Figur eine Farbe gewählt, die mit dem Untergrunde übereinstimmte, z. B. auf hellem Grunde meist schwarz oder rot, auf dunkelm, Metall oder rot. Eine Beobachtung ständiger Tinkturen findet sich nur bei einigen hohen Familien, so bei den Tokugawa, wovon später die Rede sein wird.

Gekämpft wurde in voller Rüstung im Kriege; das Wappen wurde dann geführt am Helm meist eingesetzt zwischen eine an einige unsere Helmzierden erinnernde, gabelförmige Verzierung, ferner auf der Brustplatte und einer kleinen Fahne. Auch an den Kriegszelten, speziell an den zwischen den Pfosten herabhangenden Vorhängen war das Wappen angebracht.

In Friedenszeiten, überhaupt wenn keine Rüstung getragen wurde, und allgemein von Frauen wurden die Wappen namentlich auf den meist schwarzen oder wenigstens dunkeln Überkleidern getragen. Diese Tragart ist auch jetzt noch in allgemeinem Gebrauche bei den Leuten der oberen und mittleren Stände, die die alte nationale Kleidung nicht ganz aufgegeben haben. Dies trifft besonders für Frauen zu. Immerhin werden die Wappen heute meist nur auf den Kleidern getragen, welche bei einigermassen feierlichen Anlässen angezogen werden, sodass diese dunkeln Wappenüberröcke den japanischen Herren un-

gefähr unsern Frack und Gehrock ersetzen. Das Wappen erscheint drei- oder fünfmal auf dem Kleide, in letzterem Falle am Nacken (dies stets), auf jeder Schulter und jeder Brust. Das Wappen ist selten gestickt, meist eingefärbt. Zu diesem Zwecke kauft man die Mäntel ungefärbt, befestigt darauf das aus Papier geschnittene Muster, färbt meist schwarz das ganze Stück, so dass nach Entfernung des Musters das Wappen, regelmässig weiss, zum Vorschein kommt. Es ist hieraus auch ersichtlich, warum sich die japanische Heraldik nicht für die Malerei eignet und von ihr ganz bei Seite gelassen worden ist.

Es mag hier noch erwähnt werden, dass auf den weissen Trauerkleidern keine Wappen geführt werden. Ebensowenig waren sie im Gebrauch bei den Hochzeiten des hohen Adels. Ferner durften bei Seppuku (Harakiri), bei Selbsthinrichtung durch Aufschlitzen des Unterleibes, welche ein Vorrecht des Adels um der Samurai war, keine Wappen geführt werden.

Ausser auf den Kleidern fanden und finden auch heute noch die Wappen in Japan eine viel allgemeinere Anwendung als bei uns. Sie sind eines der Hauptelemente der Dekoration. Am allermeisten aber tritt die Heraldik in der Architektur hervor, nicht in monumentaler Weise, sondern lediglich durch ihre zahllosen und verschiedenartigen Anwendungen auffallend. Reich an heraldischem Schmuck sind die Familiengräber, die Tempel und Klöster, deren Gutthäter reiche Fürsten gewesen, die Burgen und einstigen Stadtschlösser der Daimyo in Yedo (yashiki), aber auch an einfachen Privathäusern ist heraldischer Schmuck zu treffen. Beliebt waren die Wappen namentlich über den Thoren, an den Dachziegeln, an den Aufkrämpungen der Dachkanten, auf Tempel- und Gartenlaternen, Brunnen, Friesbeschlägen, Torii, Grabsteinen u. s. w.

Zum Siegeln wurden die Wappen nie benutzt. Das Siegel, das auch heute noch die rechtsgültige Unterschrift ist, besteht aus chinesischen Schriftzeichen, welche in roter Farbe abgedrückt werden.

Die wappenrechtlichen Verhältnisse können infolge mangelnder Regeln einfach oder kompliziert genannt werden. Hauptgrundsatz ist seit Aufkommen der Wappen in Japan bis heutzutage das Recht der freien Wappenannahme; in alter Zeit natürlich für die Gemeinen nicht geltend, die nicht einmal das Recht hatten, einen eigenen Familien-Namen zu führen. Immerhin kommen auch Verleihungen vor seitens von Fürsten und Herren an ihre Vasallen in Anerkennung geleisteter Dienste. Die Verleihungen waren teils erblich, teils persönlich, teils anderswie zeitlich beschränkt. Zum Beispiel war es eine beliebte Art der Verleihung, dem zu Beschenkenden einen Mantel mit dem Wappen des Schenkers zu geben. Das Recht der Wappenführung war manchmal an die Existenz des Kleidungsstückes geknüpft, manchmal erblich. So kommt es, dass viele Leute die fürstlichen Wappen der Mori, Asano u. s. w. tragen; namentlich ersteres, dem Fürsten von Nagato, einem der Hauptstützen der Restauration gehörend. Neben den verliehenen Wappen wurden oft auch noch die eigenen gebraucht.

Die grossen Daimyo hatten meist drei Wappen, die kleinen Adeligen zwei und die Samurai fast immer nur eines. Eines war immer das Hauptwappen

und hiess jo-mon, die andern kaë-mon. Letztere wurden geführt, wenn man nicht in voller Gala zu erscheinen hatte.

Neben diesen Wappen-Varianten wurden innerhalb derselben Familie oft sehr verschiedene Wappen geführt, aber immerhin besteht die Tendenz, dass die Branchen desselben Hauses ähnliche Wappen führen. So haben die Gosanke-Familien das Wappen des Shogun mit drei verschiedenen Tinkturen, die Kamon ebenso oder grossenteils verschiedene Abarten vom Stammwappen. Einige Branchen haben auch ganz verschiedene.

Die Wappen der Daimyo wurden genau geführt und unbefugte Nachahmung war verboten. Eine Art Wappenherolde waren an den Fürstenhöfen und begleiteten ihre Herren auf deren Fahrten an den Hof des Shoguns nach Yedo, um bei der Begegnung zweier solcher Prozessionen das Zeremoniell, nach dem Rang der Beteiligten festzustellen.

Heutzutage besteht der Rechtsschutz nur noch für die beiden kaiserlichen Wappen, das grosse Chrysantemum-Wappen besonders, weniger für das Wistaria-Wappen, da von Alters her schon viele sehr ähnliche bestanden. Verleihung von Wappen mit oder ohne den Adel gibt es nicht. Die Wappen sind heute in den weitesten Kreisen verbreitet und ersetzen den Japanern auch die Haus- und Geschäftsmarken. Handelsgesellschaften, Eisenbahnen u. s. w. haben ihre Embleme, die mit Wappen thatsächlich identisch sind.

Die Frauen behalten meist ihre Familienwappen bei als verheiratet, doch bestehen hierüber keine festen Regeln.

In Japan ist die Adoption ausserordentlich häufig und hat volle Wirkung wie die Agnation, sie wirkt deshalb auch auf heraldischem Gebiete ipso jure.

Was nun die Wappenbilder anbetrifft, so sind die wichtigsten folgende:

Die kaiserlichen Wappen:

1. Kiku, d. i. die Chrysanthemum-Blume, nicht die Sonne darstellend, welche das Landeswappen ist. Das Wappen erscheint zuerst 1186; es ist das Hauptwappen des Kaisers und der Dynastie.

2. Kiri, d. i. die Wistaria (Paulownia Japonica). Dieses Wappen wird mehr von den Kaiserinnen gebraucht[1].

Die kaiserliche Standarte zeigt das goldene Chrysanthemum auf rotem Goldbrokat.

Die Tokugawa-Wappen:

1. Der Shogun: drei aus einem Kreis herauswachsende, in der Mitte desselben sich mit ihren Spitzen treffende Asarum-Blätter[2]. Ring und Blätter sind Gold oder Silber auf blauem Grunde. In dieser Form existiert das Wappen seit 1529.

---

[1] Paulownia Imperialis ist das Wappen der heutigen Dynastie und findet sich auf den Goldmünzen derselben neben dem Staatswappen (Kiku). Red.

[2] Aoi, Rosenpappel, Herbstrose. Red.

1. Das kaiserliche Kiku (Chrysanthemum-) Wappen. 2. Das kaiserliche Kiri (Wistaria-)Wappen. 3. Hauptwappen der Tokugawa (Shogun, Gosanke und einige Kamon). 4. Zahlreiche jüngere Branchen der Tokugawa. 5. Ikeda (Kokushu), zu der uralten und berühmten Familie der Taira gehörend. 6. Okudaira (Fudai) Daimyo 1590. 7. Iakurai (Kamon) redendes Wappen. Daimyo 1588. 8. Ito (Tozama). XII. Jahrhundert. 9. Asano (Kosushu) Daimyo 1568. 10. Date (Kokushu) XII. Jahrhundert, sowie zahlreiche andere Familien. 11. Kuroda (Fudai) Daimyo 1700. 12. Inoue (Fudai) Daimyo 1615, 1640, 1713. 13. Honda (Fudai) Daimyo 1601. 14. Satake (Tozama) XII. Jahrhundert. 15. Soma (Tozama) X. Jahrhundert. 16. Torii (Fudai) Daimyo 1590 redendes Wappen. 17. Aoki (Tozama) Daimyo 1588. 18. Shimadzu (Kokushu) XII. Jahrhundert.

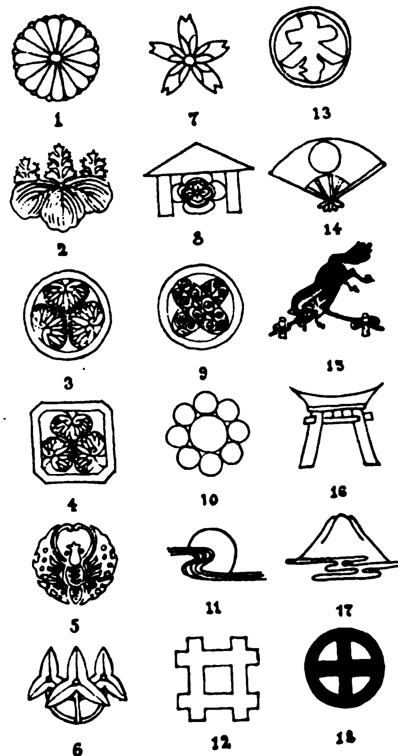


Fig. 46

2. Wappen der Gosanke: Emblem gleich, aber die Tinkturen folgendermassen:

a) Fürsten von Owari: weiss auf horizontalen, weissen und schwarzen Balken.

b) Fürsten von Kii: weiss auf blau, Zwischenräume zwischen den Blättern schwarz.

c) Fürsten von Mito: schwarz auf weiss.

3. Verschiedene Varianten für einzelne Kamon-Prinzen.

Ausser den beiden kaiserlichen Wappen und dem Hauptwappen der Tokugawa gibt es noch 304 andere von Daimyo. Die meisten haben rundliche Form oder sind wenigstens annähernd gleich breit als hoch. Die Zeichnung ist überall streng stilisiert. Den Emblemen sind meistens zu Grunde gelegt Blumen und Blüten (Rose, Enzian, Chrysanthemum, Wistaria, Kirschblüte u. s. w.), Früchte (Kirschen, Orangen[1] u. a.), Blätter, Gras, Bambus u. dgl. Ferner Tiere, aber keine Teile des menschlichen Körpers; die Vierfüsser sind selten, so das Pferd der aus dem X. Jahrhundert stammenden Tozama-Familie Soma. Häufiger

[1] Da in Japan der Kirschbaum keine Kirschen trägt, handelt es sich um eine kirschenähnliche Frucht; auch Orangen sind nicht Landesfrucht, weshalb eher an Mandarinen oder Kaki zu denken ist. Red.

sind die Vögel und Insekten (Kraniche, Gänse, Tauben, Schmetterlinge, Wespen). Die Fudai Kuroda haben eine von Wolken umgebene Sonne. Andere haben Wasser mit einem Berg; die Tozama Aoki den aus Wolken ragenden Fuji-no-yama. Wasser kommt immer in Verbindungen mit etwas anderem vor.

Eine grosse Gruppe von Wappen wird gebildet durch geometrische Figuren, Kreise und gerade Linien, allein und in allen möglichen Verbindungen. Andern liegen chinesische Idiogramme zu Grunde, welche die erste Silbe des Familiennamens oder ihn ganz wiedergeben. Auch die redenden Wappen fehlen nicht, so hatten die Kamon, Fudai, Sakurai (Sakura = Kirschenblüte) eine Kirschenblüte als Wappen, die Fudai, Torii ein Torii (Tempelthor). Einige geschmacklose und phantastische Figuren fehlen nicht.

Die Neuzeit hat keine Veränderung in die japanische Heraldik gebracht, glücklicherweise, denn auf dem aesthetischen Gebiete sind die europäisierenden Neuerungen Japans meistens die denkbar unglücklichsten gewesen.

P. S. Da dieser Aufsatz auf dem Dampfer geschrieben wurde, wo dem Verfasser fast keine Quellen zu Gebote standen, möge der Leser umterlaufene Versehen gütigst entschuldigen.

M. H.

Das Familienbuch des Hans von Hynweil.

Von G. v. Vivis.

Eine heraldisch-genealogische Seltenheit ist das Familienbuch derer „von Hynweil“ aus dem Jahre 1541, welches sich im Archive der „Familie Segesser von Brunegg“ unter No. 11 befindet.

Dasselbe kam jedenfalls durch die Heirat der Katarina von Hynweil mit Ritter Albrecht Segesser nach Luzern. Sie war eine Schwester Jörgs von Hynweil zu Elgg und starb 1589, also nach dem Erlöschen der Familie. Albrecht Segesser, Ritter und Kleinrat zu Luzern, † 1605, war der Sohn des Ritters Hans Ulrich Segesser und der Elisabet von Breitenlandenberg. Derselbe war dreimal verheiratet. Ungefähr 1559 mit Kunigunde von Meggen, † vor 1564, dann mit Margereta Pfyffer, † 1566, und als dritte Frau nahm er im gleichen Jahre Katarina von Hynweil. Die Kinder der beiden ersten Ehen starben ganz jung. Vgl. Ph. Anton v. Segesser „Genealogie und Geschlechtshistorie der Segesser etc.“ Aus dem Jahre 1579 existiert eine Scheibe ohne Inschrift mit seinem Schild und denjenigen seiner beiden verstorbenen Frauen von Meggen (geteilt, oben wachsender g. Löwe in bl., unten dreimal geteilt von w. und bl.), und Pfyffer (in g. ein sch. Mühleisen mit gleichem Stern im Haupte).

Eine Abschrift (?) scheint in Zürich vorhanden zu sein bei „Dürsteler III, Anhang zur Stemmatographia Tigurina“. Siehe Supplement zum Leu'schen Lexikon von Holzhalb, Band III Seite 134. Ebenso wird im Jahrgang 1900 des schweiz. Archiv für Heraldik Seite 153 auf den Zürcher Genealogen Junker Hans Wilpert Zoller den jüngern hingewiesen, der das Manuskript (?) gekannt habe.

Das Familienbuch besteht aus 27 Pergamentblättern, welchen hinten noch drei Papierblätter folgen. Je zwei Blätter bilden gewöhnlich ein Heft, und das Ganze ist zu einem nicht paginierten Büchlein mit weissem, ledernem Umschlag von 16 cm Breite und 27 cm Höhe zusammengebunden. Der Buchbinder hat aus Versehen die Blätter nach Seite 46 nicht ineinander gelegt. Der Verfasser hat hierauf durch Anbringen gleicher Buchstaben eine Richtigstellung der Reihenfolge vorgenommen. Meine Seitenzahlen entsprechen der Aufeinanderfolge im Büchlein. Als Verfasser nennt sich Seite 1 und 3 Hans von Hynweil zu Elgg, und als Zeit der Anfertigung ist Seite 1, 3 und 53 der Monat März 1541 angeführt. Er ist der Gemahl der Beatrix von Hohenlandenberg und der schon angeführte Hans Wilpert Zoller kennt noch deren Porträts im Schlosse zu Wetzikon. Siehe Dr. P. Ganz im Anzeiger für schweiz. Altertumskunde Heft No. 2 August 1900 Seite 110. Die Zeichnungen und Eintragungen von Seite 54 bis 59 sind von späterer Hand und schlechter gezeichnet und gemalt. Die Wappen sind als Allianzwappen ausgeführt. Auf der einen Seite das Wappen der Hynweil, darunter der zugehörige Text, auf der andern diejenigen der Frauen in gleicher Anordnung. Da nur sehr wenige zweihelmige Wappen vorkommen, so sind dieselben immer von der einen auf die andere Seite herübergepaust und nur die Verschiedenheiten neu gezeichnet. Die Zeichnungen der Figuren sind teilweise recht hübsch, die Helmdecken und Helme dagegen werden durch fortwährendes Pausen manchmal etwas steif. Sämtliche Helme sind offen und stahlblau, mit Ausnahme derjenigen der Ritter, die golden sind. Ein geschlossener Helm kommt nur bei der „Schwartzmurerin“ vor, die, wie es scheint, nicht als ebenbürtig betrachtet wurde. Ein g. Halskleinod ohne Kette oder Schnur führt Seite 50 Jörg; Seite 52 Veit Anton und Seite 54 ein Unbenannter.

Über das Wappen der Hynweil noch folgendes. Die älteste Form, wie sie IV A 2 Ulrich v. H. 1286 (geteilt, oben schreitender Löwe, unten Adler) führt, kommt hier nicht in Betracht. Die jetzige Schildteilung führt schon IV C Hermann v. H. 1309. Über die Farben gibt die Zürcher Wappenrolle Aufschluss No. 206. Halbgespalten und geteilt von g., w. und bl. C. bl. Hut oben mit g. Kugel. Eine fernere Darstellung gibt uns das Wappenbuch des Ritters Konrad von Grünenberg. Seite CLXXVI b „von hünnwil“ — halbgespalten und geteilt von w., bl. und g. C. bl. viereckiges Kissen mit g., bl. gefransten Quasten, darauf eine w. Pelzkugel. Im vorliegenden Familienbuch ist der Schild wie bei Grünenberg. C. Salade oder Eisenhut mit bl. und g. Schnur herum und r. Ball auf der Spitze. Helmdecken bl. und g.

Der Inhalt ist nun folgender:

Seite 1. **Das Buoch Hat Hanns Von Hyweil Gemacht Im Merzen Von Christi Gebuort Gezelt. M. D. XXXXI Jar.**

Herr Walther von Hynweil Ritter, ist zuo Hynweil auf dem Schloss gesessen do man zalt von Christi gepurth 1356 Jar, darnach ich nichts gewiss mehr welcher hynweil ingehabt hab, bis wyr im Krieg von der herren von Österreich wegen darinn seind vmbkhomen.

Grifegg, die burg, hat Waldtbertus von wolffberg, ingehabt im 1255 iar laut eines briefs vom Abbt Zue Sanct Gallen aussgangen, der erst von hynweil den ich find der Grifenberg besessen vnd inhabe gehabt ist Ulrich von hynweil der hat laut briefen im 1286 iar gelept der lecst von hynweil der Grifenberg hat ingehabt hat Gebhart von hynweil gehaissen, starb zue wintterthur 1508 iar dar ward Grifenberg vergantet, vnd zugens die bosharten von Berelischweil.

Werdegg ist von den Landenberg, in heyraths weiss an die von hynweil khommen, das hat als Ich find zum aller esth nach denen von Landenberg ingehabt, herr Degen von hynweil der alt Ritter im 1440 iar.

Elgöw hat zum ersten von fürsten von osterreich, an sich verpfendt, herr herman von hynweil Ritter, auf Grifenberg gesessen, von Graf hannsen von habsburg, im 1336 iar laut des pfandtbriefs das hat Hanns von hynweil noch inn im 1541 iar Thuet ccv jar.

Seite 2 leer.

Seite 3. Nachdem vnd Wir mentschen auss der alten geschichten vnd Historien, auch Wir zue vnnsern Zeitten auss jeglicher erfahrung erlernen wie ie vnd allwegen, die erbornen von Adel von Kaisern, Künigen, Fürsten, Herren vnd auch von dem gemainen man, in grosser würde vnd hocher Eer seyen gehalt gewesen vnd noch, ia die die sich adenlicher Zucht, sitten vnd guetter geberden, Fürstlicher diensten vnd Adenlichen thatten, geflissen vnd geübt habennd, Dieweil aber die guetten alten Adelsgeschlecht, durch Krieg vnd sonst absterbend, ettliche geschlecht mit schilt vnd helm, ettliche die sich selbs, durch inen vngemässe heyrath verdunklend ia schier zue Burgern verclainern vnd vermindern, welche mir ain vrsach, dises buech zuemachen geben hat, Damit man aber den nachkhomenden von hynweil doch etwas von Iren alt fordern in wüssen bleibe, So hab Ich Hanns von hynweil, der Zeit sesshaft zue Elgöw im Jar als von Christi gepurt gezallt 1541 Jar vnd in meinem alter im 43 iar, ettlich deren von Hynweil Handlungen, herkhommen, weiber vnd Frawen, auss den heyraths, gemechts und andern brieffen, Jar-Zeit büechern Zue Reüty, da dann die von Hynweil In grebt vnd leiblege hand gehabt, Hyweil vnnd bichelsow vnd auss meines Vatters Jörgen von Hynweils der seines alters 78 Jar was, antzaigung, zuesamen zogen, vnd nichtzit hierinn gestollt, dann das mit vnverserten briefen, vnd obgemelten Jarzeit büechn beweisslich ist. Dieweil dann die Junget, wenig was Irrer Eltuordern handlung vnd herkhommen seye bedenckhst, so hab jch zum aller Kürzisth, die nachuolgend deren von Hynweil handlungen vnd heyrath wellen anzaigen vnd den nachkhommenden inn das buoch zue einer eewigen gedechtnus, wellen stellen, war ist vnd mit brieflicher vrkhundt beweisslich Das die von Hynweil von Grafen von Tockhenburg als Iren nachpauren vor urallten Zeitten für guot Edelleüt geachtet vnd gehalten seyen, laut des briefs, der von wort zue wort also lautet:

Wir Graff Friderich zue Toggenburg thundt khund vnd vergechen offentlich mit disem brief, für vnns vnd vnnser erben, das für vnns kam. Seite 4. Der Edel-Knecht, vnnser lieber geuatter, herr herman von Hynweil, vnd bat vnns vmb ain Frawen die haiset matzi von Walawil vnd ist hannsen dochter

von Schufelberg, vnd hett sy haini houber genomen Zue ainem Ehelichem weib, das wir Im diesselben frawen gäbind vnd ir Kind, ob sy Kind gewune, das wolt er vmb vnns verdienen, Wir erhorden sein bett, vnd vmb den dienst den er vnns wol thun mag, vnd geben im vnd seinem erben, die vorgenannten frawen, vnd ir Kind ob sy de keines gewune für aigen, vnd niemer daran bekümbern, mit kainen sachen, vnd des zuo ainem waren vrkundt, so geben Wir Graff Friederich von Toggenburg für vnns vnd vnnser erben, meinem geuatter herman von Hynweil vnd seinen erben, disen brieff, besigelt mit vnnserm Innsigel, der geben ward zue vtznach an Sanct Ulrichs tag, Do man Zalt von Gottes geburth 1351 Jar So haben auch die von hynweil den Graffen von habspurg, lange Zeit gedient, ehe vnd sy Fürsten in Österreich seyen worden, wie dann das ein vnuerserter brief anzaigt, von wort zue wort also lauttend:

Wir Graff Johanns von Habspurg, Künden allen den die disen brieff sehend oder hören lessen, Das wir schuldig seind, Ze gelten, Ze nechsten Sanct martins Dult vnnserm diener herr herman von Hynweil, Ritter, fünfftzig pfund pfennig Züricher geber müntz vnd ainen andern weg fünff pfund derselben müntz, vmb die vorgenannten Fünffzig pfundt, gab er vns Fünffzig stuckke Korns, vnd Zue ainer sicherhait detz guotes, so habend Wir im Ze giser geben, hainrich von Walpersperg vnd Andreas Snepfen, die mit threuwen hand gelobt, wehre das wir, den vorgenanten herr herman, oder seine erben, ob er nicht wehre, das vorgenannt gout alles nicht richten noch gebind Jem tag als vorgeschriben stadt, So mag der vorgenannt herr herman oder sein erben, ob er nit wehre, das vorgenannt guots alles, an Cristen, oder an Juden nemmen auf vnnserm schaden, der gewonlich ist, vnnd (Seite 5) seind die gisel gebynden Zelaisten offen giselschafft als Ze Rapperschweile sitte, vnd gewonlich ist, alle weil vntz wir den vorgenannten herr herman vnd sein erben von hauptguot vnd schaden nicht erlöschet hand, gentzlich on allen geuar, welen weg auch der vorgenannt gisell ainer vnnütz wirt, so sollen wir im ainen andern als guot geben, Darnach in vierzehen tagen, als er an vnns gefordert wirdt, oder der ander gisel soll sich antworten, in der giselschafft, Zelaisten vngeuar als vorgeschriben statt, alle weil vntzer geben nicht ist, Wir haben auch gelobt, dem vorgenannten von Hynweil vnd seinen erben, vmb das vorgenannte Hauptguot vnd umb den schaden, vnd auch die gisel, vmb die giselschafft von allen schäden, Ze wisenn in den sy dauon kommend ohn allen guar vnd das dis alles wahr seye, vnd stet beleibe, Darumb geben wir vnnser Innsigel an disen brieff zue ainem offenen vrkhundte, der vorgeschribnen Ding Dises geschach Ze Rapperschweile damale Zalt von Gottes gepurth 1323 Jar, an der mittwochen ze aussgechenden mertzen, So hat auch dem vorgenannten Graff hannsen von habspurg Friderich von Hynweil, der hinach ritter ward, vnnd herr herman von Hynweils Ritters Son was, auss disen landen, das ietzt die Aydgenosschafft ist hinab Im Österreich gedienet, wie dann das der nachuolgendt brief anzeigt.

Wir Graff Johanns von Habspurg Künden allen den, die disen brief sehent, oder hörend lesen, vnd verjechend offentlich, Das Wir dem Erbarn

Ritter vnserm lieben diener, herr herman von Hynweile gelten sollen, Zwaintzig markh guots silbers Zürich gewichte, von dem dienste, die vnns Friderich sein Son gehen Österreich djenen soll, vnd wann wir im ditz silber nun Ze male nicht aufbringen möchten, so seyen Wir im das selbe silber auf alle die pfender so der vorgenannt herr herman von hynweyle. Jetzo von vnns hat allso mit dem gedinge, das er vnd sein erben, dieselben pfender haben sollen vntz das sy des vorgesagten silbers gentzlich gewerdt werden, wanne aber das ist, das Wir oder vnnser (Seite 6) erben alle die pfender, so er von vnns hat, von im ledigen wellen, so sollen Wir im diss Zwaintzig markh voran des anndern guots, so Wir im dennoch bej denselben pfendern schuldig sein, gentzlich wehren vnd abrichten, ohn allen vertzug, vnd hirüber zue ainem vesten Waren vrkhunde, so geben wir ime disen brieff, mit vnnserm Innsigel offentlich besigelt, Der geben ist Zurich, an dem nechsten Freytage Sanct Johanns dult Ze Sungichten in dem Jare do man Zalt, von Gottes gepurth 1336 Jare.

Und wie die von Hynweil ie vnd allwegen, den Graffen von Habspurg, laut obgestellter briefen, threüwlich vnd wol gedient haben, Also habend sy auch nachuolgen, als die Graffen von habspurg auf Österreich von hailigen Römischenn Reich gefürstet seyen, den Fürsten von Österreich Ritterlichen gedient, Darumb sy hauptman dess Landtz vnd Burgvogt zue Raperschweile, von Fürsten gemacht seyen, laut dess nachuolgenden brieffs.

Wir Albrecht von Gottes genaden Hertzog Zue Österreich ze Steyr vnd Kerndten Thund Khundt das Wir vnnserm gethreüwen lieben friederichn von hynweile, an sein selbs vnd seiner lehenns erben stat, Ze Burgman haben genomen gehen Raperschweile, da sein vordern vnd er vormaln Burgman gewesen seind, vnd da sy ain hauss vnd hoff haten, das aber Inen zergangen vnnd vnnütz worden ist, vnd da soll der genannt Friderich von hynweil ald sein erben, daselbst sitzen in vnnser vesti wenn Wir daselbst Krieg habend, ald aber ain biderber man mit seinem harnasch der vnns threüwlich beholffen seye, vnd da harumb haben Wir dem egenanntenn Friderichen vnd seinen Lehenserben geben Ze Burglehen, in aines rechten werenden pfandes weise an abschlag, die nütze vier mark geltes auss vnnser Steyr beeder Ampter auss dem nidern Ampt ze Glaris, ie für ain march fünff guldin, (Seite 7) Die im ald seinen lehenserben, Ain Jettlicher vnnser Amptman, wer je Ze Zeitten da vogt ist, Jerlichen richten vnd geben soll, ie auf sanct martins tag, Besthehe das nit, so mag, der vorgenannt Friderich vnd sein erben, vmb den Zins pfenden vnd Angrifen vmb sovil Zins, so in deme ausstatt, in vnnser Statt gehen Raperschweil vntz er vnd sein erben bezalt werden, vnd durch das er sein Burgsäss daselbst dester bass gebauwen möge, vnd soll der vorgenannt Friderich ald sein lehens erben, disen vorgenannten Zins haben, vnd niessen. Zue ainem rechten Burglehen, vntz das Wir Herzog Albrecht ald vnnser erben, die vier markh geltes ablössen vmb vierzig mark silber, für Jete march fünff guldin, wenn auch das beschicht, so sond vnns auch, Die vier march geltes, ledig sein' vnd sollen sy die viertzig march, anlegen vnd bewenden, an ligende güetter gelegen, vmb Raperschweil so sy nechste mögen, Die aigen ald erb, seyend,

vnd söllen die von vnns Zue Burglehen innihaben vmb niessen ze dem hauss das ir Burgsäss ist, mit vrkundt des brieffs, Der geben ist Ze Brugg an dem Dornstag vor der auffart nach Christus gepurt 1356 Jar.

Das aber die von Hynweil den Fürsten von Österreich in iren Kriegsnötten mit iren aignen Leibrn, hab vnd guot threüwlich gedient, habendt, zaigt diser nachuolgendt brief an.

Wir Wilhelm Margraff von Hochberg Herre Zue Rötelen vnd Zue Sussenberg Lanttuogt vnnser gnedigen herrschaft von Österreich & Bekhennen vnd thund Khundt, menigclichem, als der veste vnnser lieber besonder herdegen von Hynweil, die pfandtschafft der Burg vnd Statt Elgöw, mit iren Zuegehörungen an sich kaufft vnnd etwas Zeits ingehept hat in pfantzweise, von vnnser gnedigen herrschafft vorgenannt, Dess ersten vmb Zway Thausent, hundert vnnd fünff guldin. Item aber darnach vmb dritthalb hundert guldin gelihenes gelt, alles nach innhalt der briefen, hierinnen von wort zue wort be- (Seite 8) griffen, alsso wann das Schloss Elgöw in disen loüffen, an den vinden gelegen, vnd für ander in sorgen gewessen vnd noch ist, Das er das mit bauw, mit Zeug, mit kost, dester fürter bewahren möcht, auch das er vnns, mit seinem selbs leit vnd etwo vil raisign pferdten vnd Knechten in disen Kriegen wider die Eidgenossen von anfanng bissher, so redlich vnnd fleissig gedient hat, vnd noch fürter thun soll vnnd mag, Darumb so haben wir im Ampts halb an Statt vnd im namen vnnserer gnedigen herrschafft von Österreich, als Wir dann des vollen gewallt, vnnd macht habend, mit guotem rath, vnd erbarer, redlicher rechnung vnd vorbetrachtung, vber die obgeschribnen Suma Zway Thausent, vierthalbhundert vnd fünff guldin, auf das obgeschriben pfanndt, fürter aufgeschlagen vierhundert, viertzig vnnd fünf guldin, für seinen dienst, bauw, Zeüg vnd kosten, als vor stat, vnd im die burg vnd Statt Elgöw, mit iren Zuegehörungen, nach rechnung der alten vnd neüwen schulden verpfendt vnd eingesetzt vmb Zway Thausent, vnd Achtundhalb hundert, guoter genemer römischer guldin, Wir verpfenden vnd setzn im auch wissentlich mit disem brieff etc. vnd Wir obgenannter Margraff Wilhelm Landtuogth etc. gelobenn vnd versprechen, auch als ain Landtvogth vnnd Amptman vnnserer gnedigen herrschafft von Österreich etc., den obgenannten herr Degen sein erben vnd nachkhommen bei sollicher obgeschribner verpfendung vmb die 2750 guldin vestigelich Zehandt haben, Zeschützen vnd Zeschirmen nach vnnserm bessten vermögen, gethreüwlich vnd vngeuarlich, vnd Zue warem offnen vrkhundt aller obgeschribnen Dingen, haben Wir vnnser Innsigel lassen henkhen an disen brief, Der geben ist Zue Winterthur Sambstag vor Sanct moritzen tag, Nach Christi gepurth 1443 Jar.

Vnd wiewol mehr briefliche Vrkhundt, von Fürsten von Österreich vorhanden, die der von Hynweil, lang beharte vnd threüwe dienst antzaigend, so hab Ichs doch vmb Kürtze willen, bei obgeschribnenn briefen lassen bleiben, als aber sich der schweitzer (Seite 9) pundt, wider das Hauss Österreich vnd seine lannd erhuob, do seyen der vralt herr Degen von hynweil, sampt dem alten herr Rollen von Bonstettenn, vnd ainem von Landenberg, vmb fridstantz willen der

Österreichischen Land vnd leüt, gegen den Schweitzern vmb Sechtzig Thausend guldin gisel vnd burg worden, biss man der Schweitzer sachen, hinab in Österreich an der fürsten hoff, anbringn möchte, als aber die handlung am hoff anderst vnd lenger, dann wie mit den Schweitzern abgeredt, was auf zogen, wurden der von Hynweil, Bonstetten vnd Landenberg, als gisell vmb erlegung der Sechtzig Thausent guldin antzogen, vnd beifanget, Welch Sechtzig Thausent Guldin, sy dri für die Fürsten von Österreich bezallt, vnd erlegt habend, vnd wiewol sy drey vmb wider bezallung des aussgebnen gelts, bey den Fürsten von Österreich nachgeender Zeit angehalten, so seyen inen doch, nur umb ir Ausgeben gelt, vnd erlittnen cösten, inen den wider zuebezallen von domallen den Regierenden Fürsten genugsame briefliche vrkhundt vnd gewarsame geben, die sy hinder den von Bonstetten Zue gemainen handen Zebewaren gelegt haben, Alda seyen dieselben brieff, sampt anderm des vonn Bonstetten haab vnd guot, Zue Vstri, als das Schloss verbran allemlich verbrunen, vnd also ain Vnfal nach dem andern khommen, biss vnd die obgemelt Drey man irer threüwen diensten, in Armnoth khommen sind, dann denen von Hynweil ir thail des obgemelten aussgeben gelts, noch heüt bei tag on vergolten außstatt, vnd als sich aber der schweitz pundt von tag zue tag meret, vnd erbitteret, vnd den Fürsten von Österreich vil abgewunnen do ward zue Näfeltz in Glarner gebiett von den Österreischn vnd Schweitzern auf den 9 tag Aprellen von Christi gepurth getzelt 1388 Jar ain grosse Schlacht verbracht, vnd seyen die Schweitzer in der schlacht. Kham vmb der vralt herdegen von Hynweil, domalen des lanndts hauptman vnd mit ime siben von Hynweil, vnd ain grosse antzahl von Adel denen allen Gott gnedig seye, Nach diser schlacht (Seite 10) Namend die Schweitzer den Fürsten von Österreich vnd iren anhenger nach vnd nach das land ein, wie dann das die Cronica anzaigend, in den Kriegen seyen die von Hynweil vmb viel leib land vnd leüth khommen, von irer threüwen diensten, die sy iren Fürsten vnd herren von Österreich in ir nott bewisen hand, Welchen diensten die nachkhomenden von Hynweil sich wol bei den Fürsten von Österreich erclagen vnd beruymen mögen vnd dieselben obangetzaigten aussgaben geben, costens vnd schadens, so vns noch vnuergolten außstatt erinnern, Dann die von Hynweil, vmb Hynweil, werdegg, pfeffikon, wedischweil vnd anderes mehr khommen, seyen vnd haben daruon bracht den Griffenberg, was ir aigen vnd Elgöw, was ir pfand, Das hab In Kürtze von denen von Hynweil wellen anzeign.

Seite 11—13 leer. [Fortsetzung folgt].

Kleinere Nachrichten.

Heraldisches aus Luzern. Unter den Türmen der Musegg, die das imposante Wahrzeichen Luzerns bilden, befindet sich einer, an welchem noch Spuren heraldischer Malerei vorhanden sind. Derselbe heisst nach dem Stadtne von Martinus Martini 1597 der „Schirmerturm und Tor“. Die Malerei

besteht, soweit sich dieselbe mit einem Feldstecher erkennen lässt, in einer mächtigen, nach links gesenkten Luzernerfahne, begleitet rechts und links von gegeneinander gekehrten gleichen Schilden (?). Das Ganze ist an den Zinnen des betreffenden Turmes gegen die Stadt hin aufgemalt und lassen die vorhandenen Farbenspuren keinen Zweifel über die Darstellung (Fig. 47 A). Zudem kommt nun noch die Diebold Schillingsche Chronik auf der dortigen Bürgerbibliothek zu Hilfe und bringt uns die älteste Abbildung dieser Malerei.

Fol. 278. Nach links gesenkte w. und b. geteilte Fahne zwischen den gegeneinander gekehrten w. und b. gespaltenen Schilden. Das ganze auf die drei Zinnen verteilt. Fig. 47 B.

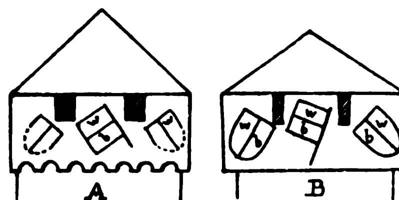
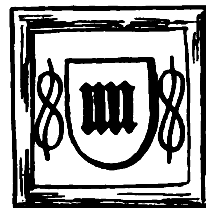


Fig. 47

Weitere aber unvollkommene Darstellungen dieser Malerei kommen noch in gleicher Chronik fol. 68 b; 90 b u. 191 vor.

Diese Malereien geben das ältese offizielle Beispiel der Luzern eigentümlichen, verschiedenen Teilung von Schild und Fahne, welche in neuester Zeit sogar dortigen „Kunstkennern“ unbekannt zu sein scheint. Es wäre zu wünschen, dass diese Darstellungen gelegentlich wieder aufgefrischt und ergänzt würden. *G. v. Vivis.*

Wappenrelief zu Moudon. An dem weit in die Gegend hinausschauenden alten „Ständehause der Waadt“ in Moudon befindet sich oberhalb der Eingangspforte ein bemerkenswerter Wappenschild. Das Wappenbild ist ein gotisches Doppel„n“ oder vier. Der Schild ist beidseitig von je einer Schleife des Annunziatenordens begleitet und das Ganze von einem Stabe umrahmt.


Fig. 48

Zuerst dachte ich an das Wappen der Stadt Moudon. Es kann dies aber nicht sein, da diese ein gotisches „m“ im gespaltenen Schilde führt. Aber gab es nicht in der savoyischen Waadt „quatre bonnes villes“ und andere solcher Rang-Zusammenstellungen zu vieren, und haben wir es daher vielleicht einfach mit einer damals gemeinverständlichen, genauen, heraldischen Aufschrift des „ancienne maison des Etats de Vaud“ zu thun? *G. v. Vivis.*

Ein 11. Wappenbrief Albrechts von Bonstetten. In No. 1 des Jahrgangs 1899 dieser Zeitschrift stellte W. F. v. Mülinen die von Albrecht von Bonstetten erteilten Wappenbriefe, soweit sie ihm bekannt waren, zusammen. Zu den 10 dort aufgeführten Diplomen gesellt sich nun ein elftes, ein 1494 für den Frauenfelder Bürger Jakob Locher ausgestellter Wappenbrief, erwähnt im 7. Bericht (1898) des Schweizerischen Landesmuseums, p. 69. Leider gestattet die Direktion des Landesmuseums keinen Abdruck dieses Dokumentes in unserm Archive. *E. D.*

Luzern. Dem „Vaterland“ (1901 No. 124) entnehmen wir: Anlässlich des Neuverputzes des **Zeughauses** stiess man auf der Reußseite auf ein Wandgemälde aus dem Jahre 1568. Mit Speeren bewaffnete Riesen halten das Wappen des Standes Luzern. Über demselben befindet sich der deutsche Reichsadler mit Krone. Einer der Männer trägt in der linken Hand ein Glas nach Römerfaçon, anscheinend zur Hälfte mit rotem Wein angefüllt. Nach dem „Alten Luzern“ von Dr. v. Liebenau ist vermutlich das Zeughaus erst im 15. Jahrhundert entstanden. Wo dasselbe aber gestanden, ist unbekannt. Im Jahre 1547 begann der Neubau des Zeughauses an der Reuss. Die im alten Zeughause befindlichen Geschütze wurden inzwischen im Garten bei den Barfüssern aufbewahrt. Allein die Grundmauern dieses Neubaues wurden in kurzer Zeit unbemerkt vom „Reussherrn“ und den Zeugherrn derart von der Reuss unterfressen, dass das Gebäude den 16. Juli 1566 in die Reuss stürzte. Es wurde hierauf beschlossen, das Gebäude zwar wieder an die Reuss zu stellen, aber etwas mehr landeinwäts. Schon 1568 war der Neubau vollendet, der heute noch steht. Vom selben Jahre datiert die heraldische Malerei.



Fig. 49

Ein handgezeichnetes Bibliothekzeichen von 1499. Im 15. Jahrhundert haben viele Büchersammler sich noch damit begnügt, ihr Wappen von Hand in ihre Bücher zu zeichnen, auch wenn sie wenig Fertigkeit in dieser Kunst besassen. Ein Beispiel dieser Art bildet das beistehend in $^2/_3$ der Naturgrösse abgebildete Exlibris eines Fürstenbergk, dessen Bücher in die Stiftsbibliothek von Rheinau und von da in die Kantonsblibliothek von Zürich gelangten. Die Zeichnung findet sich auf dem Titelblatt einer Druckschrift: Epistola magistri matthei herbeni trajectensis ad insignem virum judocum beiselium patricium aquensem. Spanheim 1495 (in 8⁰) (Bibliotheknummer R. a. 35, 19).

Calendario d'oro. Annuario Nobiliare Diplomatico-Araldico Anno XIII. 1901. Der vorliegende Band ist bedeutend stärker als all seine Vorgänger und fast doppelt so dick als der Jahrgang von 1894.

Zu den wertvollsten Teilen dieses Jahrbuches gehört ein Abschnitt über das heilige Jahr, welcher Abbildungen der wappengeschmückten Jubiläumsziegel, die bei der Eröffnung der Porta santa sich vorfanden und bei der Schliessung verwendet wurden, enthält. Ferner sei hingewiesen auf die Dissertazioni araldico-nobiliari, zu denen auch der hervorragende Archäologe Mgr. X. Barbier de Montault Beiträge geliefert hat.

Die Zeichnung der Wappen ist indes immer noch ebensowenig stilvoll wie in den frühern Bänden; sie folgt leider Erzeugnissen der offiziellen Heraldik und

der Kunst, die sich auf Kutschenschlägen und Hoflieferantenschildern ans Licht wagt. Und Italien besitzt doch so wunderbare Vorbilder eigensten, nationalen heraldischen Stiles in jeder Stadt!

Wappen an Kirchenstühlen. In der alten, heute nicht mehr benützten Kirche von Unter-Ägeri befinden sich rechts und links vom Hauptdurchgang je 15 Bänke. An den gegen den Durchgang gerichteten Seitenlehnen derselben findet sich eine Inschrift, beginnend vorn, links vom Eintretenden und schliessend rechts von demselben. Folgendes Schema zeigt die Verteilung der Buchstaben auf die einzelnen Lehnen der Kirchenstühle:

Chor.

15. Bank	A	Durchgang	P	16. Bank
14. „	I		L	17. „
13. „	T		E	18. „
12. „	A		N	19. „
11. „	R		A	20. „
10. „	G		D	21. „
9. „	A		O	22. „
8. „	I		M	23. „
7. „	R		I	24. „
6. „	A		N	25. „
5. „	M		V	26. „
4. „	E		S	27. „
3. „	V		T	28. „
2. „	A		E	29. „
1. „	1772		CVM	30. „

Die Lettern sind in grossen lateinischen Kapitalen eingeschnitten; über denselben ist fast jedesmal ein ovaler Holzschild mit drei grossköpfigen Nägeln angeheftet, auf dem sich in einfachem Rahmen das Schildbild eines Geschlechtes von Ägeri, häufig mit beigefügten Initialen in Reliefschnitzerei ausgeführt, be-

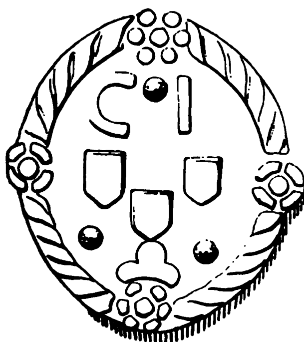


Fig. 50

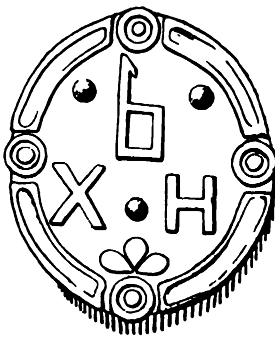


Fig. 51

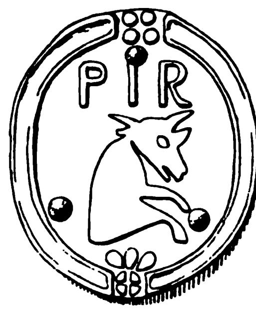


Fig. 52

findet. Am häufigsten kehrt das Wappen des alten und heute noch in vielen Deszendenten im Ägerithal blühenden Geschlechts Ithen (Iten) wieder. Das Wappen enthält drei Schilde, was darauf zurückzuführen ist, dass aus dem Geschlecht Maler (Schildmaler, Schilderer) hervorgegangen sind [1].

Die drei Abbildungen geben in $^1/_3$ der Grösse Proben der Wappenschnitzereien der Kirchenstühle von Unter-Ägeri; Farben oder Farbspuren sind keine vorhanden. *E. A. S.*

Schweizerische Bibliothekzeichen. Als Tafel VIII geben wir die Reproduktion zweier Originalzeichnungen von der Hand des Churer Künstlers Pietro v. Salis-Soglio. Sie stellen den Schild des Zeichners dar, das eine Mal an einer Kette im Rachen eines Hundes hängend, das andere Mal auf die Schulter eines Drachen appliziert. Beim kleinen Exlibris ist jene volkstümliche Dekorationsweise der Umrahmung durch eine Pollenreihe (ähnlich der Perlschnur), die vom XIV. bis XVI. Jahrhundert in der Schweiz vorkommt, verwendet. Salis hat auch mit Erfolg heraldische Arbeiten modelliert und geschnitzt.

Deutsche Bibliothekzeichen. Ein sehr fruchtbarer, deutscher Kunstmaler, der sich in vielseitiger Weise auch mit der Herstellung von Exlibris befasst hat — führt doch Graf Leiningen in seinem neuerschienenen Werk über „Deutsche und österreichische Exlibris" nicht weniger als 38 zum Teil farbige Bibliothekzeichen von ihm an, — ist Lor. M. Rheude in Regensburg. Auf Tafel IX geben wir zwei wohlgelungene Spezimina seiner Kunst wieder. Das eine Exlibris, für Max Pauer erstellt, zeichnet sich, wie das verwandte Werk für Otto Haak, durch vornehme Einfachheit in der Komposition und sehr stilvolle Behandlung der Einzelheiten aus.

Die neueste Arbeit Rheudes besteht in einem kleinern und einem grössern Bibliothekzeichen für die Schweizerische Heraldische Gesellschaft. Es steht unsern Lesern in Tausch zur Disposition; möge es dem Künstler auch bei uns viele Freunde werben.

Bücherchronik.

Diener, Ernst. Die Zürcher Familie Schwend, ca. 1250—1536. (Neujahrsblatt, herausgegeben von der Stadtbibliothek Zürich auf das Jahr 1901). Zürich, Orell Füssli (1901).

Unter der Bürgerschaft des mittelalterlichen Zürich hat die Familie Schwend einen ganz hervorragenden Platz eingenommen und während beinahe drei Jahrhunderten in Krieg und Frieden ihrer Vaterstadt manch wertvollen Dienst geleistet.

---

[1] Vgl. Archiv. Heraldik 1897 p. 66; dass Glasmaler indes Schilde als Abzeichen ins Wappen aufgenommen haben, glaube ich nicht.

Vermutlich stammt sie von auswärts. Bereits dem zweiten, urkundlich beglaubigten Angehörigen des Geschlechtes (Berchtold II.) begegnen wir 1276 - 1290 im Rat und hundert Jahre später bekleidet dessen Urenkel, der Ritter Rudolf Schwend, das Amt des Bürgermeisters. Denselben Rang haben Johannes, zubenannt der Junge, und sein Sohn Conrad (II.) eingenommen. Einem andern



Fig. 53

Siegel Conrads I. (*a*) — Berchtolds III. (*b*) — Jakobs I. (*c*).



Fig. 54

Siegel Berchtolds IV. (*d*) — Johannes' IV. (*e*) — Heinrichs I. (*f*).

Zweige gehörte der Bürgermeister Heinrich Schwend (gest. 1470) an. Jedes einzelnen Thätigkeit hier auch nur flüchtig zu skizzieren, müssen wir uns selbstverständlich versagen. Wir verweisen auf die vorliegende Abhandlung. Zu Beginn des XVI. Jahrhunderts, fast gleichzeitig mit dem Schultheissengeschlecht

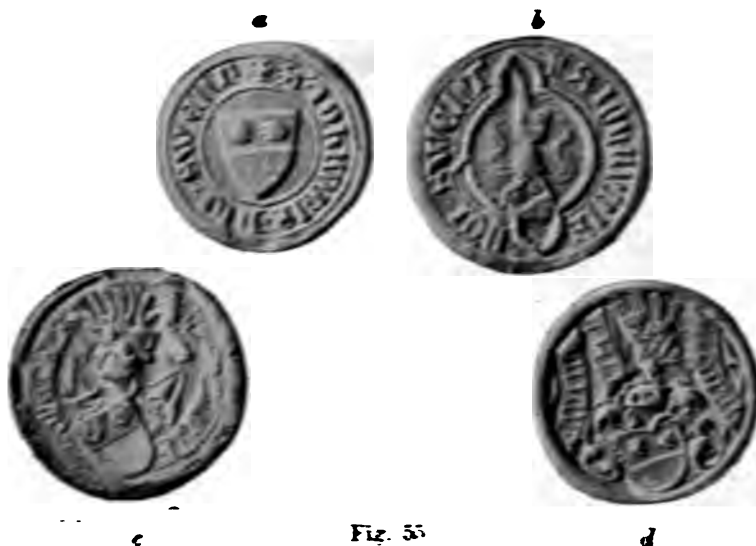


Fig. 55

Siegel Johannes' II. (a, b) — Johannes' III. (c) — Conrads II. (d).

der Sal in der nahen Stadt Winterthur, erlöscht die Familie. Letzter legitimer männlicher Sprosse derselben war Heinrich II., Meister der sieben freien Künste, Chorherr und Kaplan am Grossmünster (gest. 1528), letzter legitimer Sprosse überhaupt, Regula, Konventfrau zu St. Verena an der Brunngasse in Zürich.

Dass die Arbeit Dieners auf durchaus solider Grundlage fusst, brauchen wir eigentlich nicht besonders zu betonen. Mit grossem Aufwand an Zeit und Mühe musste das sehr zerstreut liegende, urkundliche Material zusammengetragen werden. Die Hauptfundgrube für den Verfasser bildete die Urkundenabteilung des Staatsarchivs Zürich. Erwähnt sei hier, dass letzteres kürzlich durch Kauf in den Besitz einer Anzahl die Familie Schwend betreffenden Dokumente aus dem XIV. und XV. Jahrhundert gelangt ist, welche dem Verfasser leider nicht vorgelegen.

Dem Neujahrsblatt sind ausser Siegelreproduktionen Abbildungen des Dübelsteins oberhalb Dübendorf und Alt-Regensbergs, welch beide Burgen zeitweise im Besitz der Schwend gewesen, sowie des Schwendenturms in der Stadt Zürich beigegeben. Die ganze Arbeit beschliesst eine Stammtafel. *R. H.*

Genealogisches Handbuch bürgerlicher Familien. Herausgegeben unter Leitung eines Schriftleitungs-Ausschusses des Vereins „Herold“ von Dr. jur. B. Koerner, mit Zeichnungen von Prof. Ad. M. Hildebrandt. 1901. Achter Band. Verlag von W. T. Bruer in Berlin SW. Hafenplatz 4.

Den Beweis für seine Existenzberechtigung wie für sein Gedeihen hat das genealogische Handbuch bürgerlicher Familien längst erbracht. Die Serie dieser jährlich erscheinenden Bände wird bald zu einem unentbehrlichen Nachschlagebuch für Geschichts- und Geschlechtserforscher, dies beweist das lange Verzeichnis der bis jetzt behandelten Familien.

Der vorliegende Band enthält ein Vorwort von Dr. Koerner, das u. a. eine interessante Zusammenstellung geadelter Judenfamilien Deutschlands (von

1579—1890) enthält. Ohne auf die einzelnen Familien, deren Geschichte in diesem VIII. Band dargestellt ist, eingehen zu können, bemerken wir nur, dass Anordnung, Druck und Ausstattung des Buches als musterhaft bezeichnet werden kann. Seite 275 bis 284 wird auch eine Schweizerfamilie, Knüsli, Knüsly, behandelt; fügen wir den gegebenen Notizen bei, dass im XIV. Jahrhundert in St. Gallen ein Geschlecht desselben Namens (vgl. Urkundenbuch von St. Gallen) auftritt, welchem u. a. Joh. Knüslin — 1447—1474 — Pfarrer zu Herisau, entstammt. Mehrere Knüsli sind auch im Jahrzeitbuch von Uster (Pergament-Manuskript der Stadtbibliothek Zürich) aufgeführt. Nicht vergessen wollen wir die vortrefflich reproduzierten Porträts, wie die korrekt und sorgfältig gezeichneten Familienwappen, die der schöne Band enthält. Das Unternehmen sei der Unterstützung weitester Kreise empfohlen.

Exlibrissammlung der schweizerischen heraldischen Gesellschaft. Geschenke: Von S. Erl. H. K. E. Grfn. zu Leiningen-Westerburg (6); H. Dr. H. Knüsly (1); H. Frhrn. Fr. v. Gaisberg (7); H. Finanzrat Wilkens (12); Frl. N. v. Escher (3); H. L. M. Rheude (4); H. Fr. Aug. Kichler (3); H. E. A. Stückelberg (25).

Zwei neue Bibliothekzeichen der schweizerischen heraldischen Gesellschaft kommen von heute ab zum Austausch.

K. E. Graf zu Leiningen-Westerburg. Deutsche und österreichische Bibliothekzeichen Exlibris. Ein Handbuch für Sammler, Bücher- und Kunstfreunde. Jul. Hoffmann, Verlag, Stuttgart 1901.

Wegen Raummangel können wir erst in nächster Nummer eingehend über den Inhalt der vorzüglichen, neuesten Arbeit unseres verehrten Ehrenmitgliedes Bericht erstatten.

Briefkasten.

Auf die in Heft 2 S. 56 gebrachte Berichtigung habe ich zu erklären:

Wie ich meinen Aufsatz über die im Thurgau vorkommenden zwei Geschlechter Gaisberg mit der Bitte um weiteren Aufschluss und Ergänzung geschlossen habe, so bin ich selbstverständlich auch für jede Belehrung über etwaige Irrtümer dankbar.

In der genannten Berichtigung vermisse ich aber gerade eine Belehrung, es steht nach wie vor Behauptung gegen Behauptung, es ist gar nicht der Versuch gemacht worden, meine Irrtümer mit Gründen zu widerlegen.

Es ist mir überhaupt nicht eingefallen, dem S. Othmar einen Reliquienschrein als Attribut beizulegen, sondern ich habe bestritten, dass S. Othmar abgebildet ist.

Ich halte vielmehr die betreffenden Figuren in dem unteren Teile der Bilder für den Abt Franz, mit welchem sie — man darf ja nur die Bilder genau ansehen! — die absolut gleichen Gesichtszüge tragen, wozu noch kommt, dass in den Originalen diese sämtlichen fraglichen Porträts die mehrfach erwähnte bleiche Gesichtsfarbe des Abtes Franz zeigen.

Ob Reliquienschrein oder ob Fässchen? — will ich nicht streiten, ebensowenig ob Wiborada oder ob Mater Dolorosa, ich muss aber bemerken, dass

sich für die Annahme des letztern bei einer Besichtigung der Originale im Herbst 1895 der Herr Stiftsbibliothekar Dr. Fäh von St. Gallen ausgesprochen hat, ebenso für Abt Franz anstatt S. Othmar.

Sollte letzterer durch ein Fässchen als Attribut gekennzeichnet werden, — in der mir zu Gebot stehenden Ikonographie von Wessely kann ich hierüber nichts finden — so müsste auf den Bildern dem S. Othmar absichtlich das Porträt des Abtes Franz beigelegt worden sein.

Unter allen Umständen aber habe ich bewiesen, dass Scherers Behauptung von „Wappen des Abts und andern" unhaltbar ist.

Friedrich Freiherr von Gaisberg-Schöckingen.

Durch das Vorhandensein eines Nimbus bei der streitigen Figur ist jede weitere Diskussion unnötig gemacht. Lebenden Personen werden keine Heiligenscheine beigegeben, sondern nur solchen Verstorbenen, die als Heilige oder Selige Verehrung geniessen. Im Übrigen verweise ich betreffend S. Othmar auf Detzel Ikonographie II S. 568. *Die Redaktion.*

Armoirie à déterminer: Parti au 1) une croix latine, accompagnée en chef de deux étoiles et en pointe de trois copeaux de montagne; au 2) trois roses tigées et feuillées issant de trois copeaux de montagne et accompagnées en chef de deux étoiles.

Ces armoiries se trouvent sur une chaîne achetée à Vevey et marquée à la fleur-de-lys; elles sont accompagnées des initiales I. G. — M. C. V.

Genève. *Albert Choisy.*

☛ Bitte. ☚

Der Unterzeichnete ersucht die Leser und besonders die Mitarbeiter unserer Zeitschrift höflichst, ihm zur Sammlung der Wappen von schweizerischen Klöstern und Stiften, die in unserm Organ geordnet zur Publikation gelangen, behilflich sein zu wollen. Da hiezu noch gar keine Vorarbeiten existieren, und das Material überall zerstreut ist, aus Wappenbüchern, Siegeln, Glasgemälden, Skulpturen etc. zusammengestellt werden muss, so ist die Arbeit für einen einzelnen zu gross, als dass er innerhalb auch eines grössern Zeitraumes sie nur annähernd bewältigen könnte. Nur durch Zusammenwirken vieler kommen wir zu einem erfreulichen Resultat.

Wir bitten deshalb um sorgfältige Kopien alter Originale, selbstverständlich stets mit Quellenangabe und genauester Farbenbezeichnung. Alles eingesandte Material wird gewissenhaft wieder zurückgesandt und zu allfälligen Originalen selbstverständlich die grösste Sorge getragen. Gerne wird auch jede Anfrage über den Umfang des bereits Vorhandenen sofort beantwortet, damit den Mitarbeitern nicht vergebliche Mühe verursacht werde.

Mit bestem Dank zuvor

Kappelen, den 8. Mai 1901.

L. Gerster, Pfarrer.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.





Bibliothekzeichen gez. von P. v. Salis-Soglio (Zürich).

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1901 Jahrgang / Année XV No. 4.

Das Familienbuch des Hans von Hynweil.

Von G. v. Vivis.

(Fortsetzung und Schluss).

Seite 14 geviert, 1/4 Hynweil, 2/3 w. Kreuz in r., Helm g., C. Hynweil. (Fig. 56).



Fig. 56

Von Gottes Genaden Oberster Maister Zue Rodis des Abbts in der Reichenow Bruoder ist Zue Rodis gestorben.

Seite 15 r. Kreuz in w. Herzschild Hynweil, halbgespalten und geteilt von bl.; w. und g. (also verstellt), auf dem Schilde w. Inful mit g. umrandet und Steinen geschmückt, bl. gefüttert mit r. Pfahlfuss, gleichen Kugeln und r. bl. Bändern. (Fig. 57).

Von Gottes Genaden Abbt in der Reichenow, des obersten Maister Zue Rodis Bruoder, hat gehaissen Abbt Johanns, ist im 1453 Jar Confirmiert vnd hat im Jar 1475 Abbt pf resigniert vnd ist Zue manabach gestorben.



Fig. 57 a

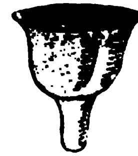


Fig. 57 b

Seite 16 (Hynweil).

Seite 17 in g. eine r. Ampel. C. Wiederholung. Decken r. und g. (Die Figur ist unter dem Wappen des Abts in der Reichenau No. 57 b abgebildet).

Aine von Kempten.

Seite 18 (Hynweil).

Seite 19 geviert von g. und sch. C. Zwei gleich gevierte Schwörarme mit je drei Knöpfen in verwechselten Farben Decken sch. und g.

Aine von Grifensee.

Seite 20 (Hynweil).

Seite 21 sch. Schild mit g. Rand. C. w. wachsender Schwan, sch. bewehrt. Decken sch. und g.

Von Matzingen Ain friein.

Seite 22 (Hynweil).

Seite 23 in bl. naturfarbene Hirschkuh auf w. Dreiberg stehend. C. Kopf der Hirschkuh naturfarben. Decken bl. und w. (Fig. 58).

Von Tierberg.

Seite 24 (Hynweil) Schnur fehlt.

Seite 25 geteilt von sch. und w., oben 9 (5, 4) g. fallende Flammen. C. Auf g. Kissen g. achtspeichiges Rad. Decken r. und w.

Von Clingennberg.

Wolff von Klingenberg zu A & & 1571 (spätere Schrift).

Seite 26 (Hynweil) Schnur bl.

Seite 27 dreimal geteilt von sch. u. g. C. r. u. w. Horn. Decken r. u. w.

Von Schellennberg.

Seite 28 (Hynweil).

Seite 29 r. Löwenkopf in w. C. r. Löwenkopf. Decken r. und w.

Von Randegkh.



Fig. 58

Seite 30 (Hynweil).

Seite 31 in g. ein r. Löwe, darüber bl. Balken. C. g. Inful mit bl. Balken und Knöpfen. Decken bl. und g.

Ytta von yfenthal.

Die von yfenthal seind gesessen in der Herrschafft Göshaim in Solothurner gepiet am Hoüwenstein vnd ist das Schloss Zerbrochen.

Seite 32 (Hynweil) Helm g.

Der allt Herr Herman von Hynweil Ritter Zue Hynweil gesessen, hat bei seiner hausfrawen, deren von Ebersperg drey Sön, herr Degen, her Friderichen, vnd herr herman Ritter, wie nechst hernachuolgt, vnd Elssbetten, die nam Walthern von Capel 1344. Sein Son herr Walter von hynweil Ritter ist auch Zue hynweil gesessen im 1356, diser herr herman von hynweil ist auch Graf Hansen von hapspurgs Rath vnd Diener gesein, zaigt ein gemachts brief an, von Graf Hannsen von hapspurg herre Zue Rapschweil aufgericht im 1333 Jar.

Seite 33 in g. sch. stehender Eber mit w. Borsten auf gr. Dreiberg. C. Zwei w. viel- und spitzblättrige Blumen mit g. Samen. Decken sch. und w.

Von Ebersperg.

Seite 34 (Hynweil) Helm g.

Herr Herman von Hynweil Zue Grifenberg Ritter, diser herr Dägen starb im 1355 iar laut des iarzeitbuochs Zue Reyte er ligt auch Zue Reuty in der hynweiller grebnus begraben, der hat von seiner Seelhail willen, gen Reüty geben, sein hoff, Zue Oberdurten burgbüel genannt geben, Anno 1332 laut aines gemechts briefs, auf grifenberg aufgericht, Es ist auch noch

ainer von Hynweil, genannt Herman auf grifenberg gesessen laut ains spruchbriefs, den er in seinen gerichten, Zue wegschwile Zwyschen Abbt Albrechten des Closters Zue Reüti vnd henali Anna von vrikon, von wegen des Zehenden vnd ettlicher güeter halb, so von denen von hynweil lehen seind aussgesprochen hat Zinstag vor Nicolai im 1422 iar.

Seite 35 — 3 r. Balken und 3 bl. und w. Wolkenbalken (beim mittlern sind die Farben vertauscht) abwechselnd. C. r. Inful mit bl. und w. Wolkenbalken, oben mit zwei Pfauenfedern besteckt. Decken bl. und w.

Brida von Bloumenberg bei deren hat Herr degen ain ainige dochter gehabt, Anna, die ainen von liebenberg hat, gehan, dise fraw Brida hat, nach Ires mans tode, ain pfandtschatz hundert vnd Zehen march sylbers, auf Irs mans guote, nemblich auf den Nün schoupissen vnd der Nidern müli vnd Zehendli alles Zue Reudygers Alltorff, auf dem Zehendli Zue Russikon vnd auf den hoff Zue Erisperg, Nun hat sy die 9 Schoupissen, die müle vnd Zehenden Zue Reudigers altorff, dem Closter reüty durch Gott geben, Das mögen aber, die von hynweil, mit fünfftz march sylbers widerumb an sich lössen, wen sy wennd, laut des gemechts briefs vor offem Landtgericht Zue hafferen aufgericht im 1358 iar. Me hand sy ain dochter bei ainanndern gehabt Brida von hynweil.

Seite 36 — (Hynweil) Helm g.

Herr Friderich von Hynwil Ritter, Zue Grifenberg, ist des nechst vorgeschribnen herr hermans vnd nechsten nachgestellten herr hermans Bruoder, gesein, der hat Zwo Ehelich haussfrawen gehan nelich, vnd hat Graf Hannsen von habspurg gen Österich gedient, c^ra^ diser ward von seiner threüwen diensten wegen von Hertzog Albrechten von Österich Zue Rapenschwil Zue ainem Burgman geordnet, vnd über beeder Ämpter Vnder vnd Ober Glaris Zue ainem Landtshaubtman gesetzt laut ains brieffs, des anfanng Wir Albrecht von Gottes genaden c^ra^ vnd am datum laut 1356 iar der hat noch gelebt als man Zalt 1384 Jar.

Seite 37 — in sch. mit g. Schildrand drei w. Spindeln balkenweise gestellt. C. w. wachsender r. bewehrter Schwan. Decken sch. und w. — In g. ein sch. Wiederkopf mit r. Zunge. C. wachsender w. Adler r. bewehrt. Decken sch. und w. (Fig. 59).

Anna von Bonstetten die nam Herr Friderichen von Hynweil Ritter im 1377 Jar, was vlrichs vnd Roudolffs von Bonstetten schwester, die starb vnd verliess khain Kind bei irem man, Nach irem abgang nam er

Beatrix von Willberg, bei deren hat herr Friderich von Hynweil Zwen Söw gehabt, Albrechtenn der starb ledig, in der Steyrmarkht, in der herren vom Österich dienst, vnd Friderich von Hynweil, der die von hertenstain nam, vnd als herr Friderich von Hynweil ir erster man starb, nam sie Hugen von Hegy Zue



Fig. 59

Hegy bei dem hat sy gehabt Barbaram von Hegi, Jacobs von hohenlandenberg, hausfrawen, die hatten bei ainandern Hugen Bischoffen Zue Costens vnd Vlrichen von hochenlandenberg, die ander Hugen von hegy bei der vo Wilberg, dochter, hiess Elsbeth von Hegi die nam Walther von Halwil bei dem hat sy gehabt, Herr Roudolfen Thum Custer der hochen gestifft Zue Basel, Burkharten vnd Hugen.

Seite 38 (Hynweil) Helm g.

Herr Herman von Hynweil Ritter, Zuo Hynweil vnd Werdeg, der Fürsten von Österich Burguogth, Zue Rapenschweil, vnd des Landts dabei, was den Fürsten von Österich Zue gehört hauptman, diser hat Zway Eheliche weiber gehabt, wie danebenthalb statt, vnd als sich der schwitzer pundt, wider die Fürsten von Österich erhuob, ward er mit ainer grossen Antzal des Adels, vnd Sibnen die Stammens vnd namens von Hynweil warend Zue Näfeltz bei wessen von Glarner vnd iren mitpundten erschlagen auf den 9. Aprelen im 1388 Jar.

Seite 39 in r. 3 (2, 1) w. Ringe. C. auf g. Kissen mit r. Quasten sch. mit w. Herzen besäter Flug. Decken r. und w. — Geteilt von g. mit r. und w. Schach. C. g. hoher Hut mit r. und w. geschachtem Stulp, auf der Spitze sch. Reiherfedern. Decken r. u. w.

Margreth von Breitenlandenberg Herr Hermans von Breitenlandenberg, Zue Wetzikhon schwester, der herr Albrechts von Landenberg Ritters Zue Diesenhofen, grossvatter ist gesin, bei iren hat herr Herman gehabt Zwen Sön, den alten herr

Gielin von Glatburg, die hat kheine leibsserben bei herr herman gehabt.

Degen Zue Werdeg vnd Hynweil vnnd Friderichen von Hynweil Zue Grifenberg, die beid Brüedern, hand herr herman geerbt, vnd ain dochter Brida von Hynweil, die nam im 1394 Cunrathen von Melchingen vnd aine hiess Regel, nam ainen von Jfenthal vnd Elssbetten, die nam Walthern von Castel im 1404 Jar.

Seite 40 (Hynweil).

Friderich von Hynweil Zue Greifenberg, des obgeschribnen Herr Hermans Son, vnd des nachgeschribnen allten herdegens bruoder, hat Werdegkh, Grifenberg vnd was daselbst vmb geleggen ist, in seinem Erbthail besessen, aussgenommen Hynweil &., was schon im schweitzer Krieg, von wegen der Fürsten von Österreich verloren, mit sampt anndern, der hat Zue ainem Ehelichenn gemachel gehabt.

Seite 41 In r. ein w. Hirschgeweih mit 8 Enden und g. Löwen dazwischen. C. r. spitzer Hut mit g. Stulp und sch. Reiherfedern.

Brida von Hertenstain, Caspars von Hertenstains, Schulthaissen Zue Lutzern schwester, nam sy mendag nach der hailigen dreyer Künig tag, im 1466 Jar, bei deren hat Friderich ain ainigen Son verlassen, Gebharten von Hynweil Zue Greifenberg.

Seite 42 (Hynweil).

Gebhart von Hynweil Zue Grifenberg, diser hat Zwaij Eheweiber, wie hie nebenthalb stat gehabt, vnd hat mit der Schwartzmurerin Zue Grifenberg gehauset, vnd alls dieselb starb, mit deren von Rischach Zue Winterthur, Da hat er Altikon vnd anders verkhaufft vnd Grifenberg durch die boshart Zue Berentschweil versehenn Die hand im übel gehauset vnd gar verderbt, starb im 1508 Jar, Zue Winterthur.

Seite 43 in g. sch. Hirschkopf, 10 Ender mit r. Zunge. Stechhelm. C. der gleiche Hirschkopf. Decken sch. und g. — In w. ein sch. Eberrumpf w. bewehrt und gleichen Borsten, r. Zunge. C. w. Eberrumpf mit sch. Borsten und r. Zunge. Decken sch. und w. (Fig. 60).

Schwartzmureri bei dern hat Gebhart von Hynweil, Zwo Dochtern gehabt, Anna Conuent fraw Zue far, vnder Zürich an der Limmat, die nam als sy auss dem Closter gieng, Den Rordorffer Zue Zürich.

Anna von Rischach ab Heuwen, bei deren hat Gebhart von Hynweil gehabt, herr Friderichen von Hynweil Thumherrenn der hochen Stift Zue Costenntz, vnd Brobst Zue Sanct Katharinen, Hans Jacoben starb ledig Zue Überlingen im 153. Jar vnd Enlin starb in der Samlung Zue merspurg vngeuarlichen im 1517 Jar.



Fig. 60

Seite 44 (Hynweil) Helm g.

Der Allt Herr Degen von Hynweil Ritter Zue Werdegg, Herr Hermans, von Hynweil, bei margrethen von Breitenlandenberg Son **vnd Fridrichs** von Hynwil Zue Greifenberg bruoder, der **hat** sich, nach dem **vnd sein** vatter herman Zue Näfeltz vmb ist khomen, von **der** Fürsten von **Österich** wegen, Zue Werdeg enthalten, vnd sich daselbst, als auf seinem aigenthumb vnnd Elgow als ainer pfendtschafft erhalten, dann in der schweitzer **Krieg**, Domaln inen als Dienern, der Fürsten von Österich, vil Landtsleüth, hab **vnd guot** genommen ist, des Wir nachkhomenden Hynweiller Zue Armuoth **khommen seind.** Diser herr Degen, hat Zway Eheweiber, wie da hienebenthalb **stadt gehabt**, Starb im 1487 iar, ligt in vnser begrebt, Zue Reüty begraben, **Der hat** dem Closter Rüty, wie vor im annder von Hynweil gethon, **gross** guot **vnd Gotz gaben** geben, vnd nemlich in tauschsweiss den Zehenden Zue Bintzikon **im 1440** Jar, er hat auch gemeltem Closter Zue Reüty iiiij mut ks Zue ainer **Jartzeit ab** seine hoff zue pfeffikon, den die Künchberger vor im bauwen, So **man das** Jarzeit nit hat, mögen die von Hynweil den Ks wider nemen, lau **des gemacht** briefs im 1440 Jar Aussgangen.

Seite 45 gespalten von sch. und g. C. ein sch. und ein g. Horn. Decken sch. und g. — In bl. ein g. Stern auf w. Sechsberg. C. bl. niedere Mütze mit w. Stulp, oben g. Stern. Decken bl. und w.

Anna von Haideg, ir Grossuater was Herr Walther von Haideg **Ritter**, der Zue Aristow auf dem veste **hus vnweit** vonn Bremgarten gelegen, **gesessen ist**, der ist von Schweitzern **erschlagen** vnnd das Schloss verbrent **auf Sanct** Bartolomes tag im 1387 **Jar, bei deren** hat herr Degen gehabt

Magrethen von Schinach. Bey deren hat er khain leib-Erben verlassen nam sy im 1464 Jar.

Zwen Sön. Hannsen von Hynweil starb ledig in der Reichenow im 1505 Jar, Herr Degen von Hynweil der Dorotheen von Payer nam, vnd ain Dochter die nam den Vrichen hannsenn Meisen Zue Zürich, des Jer Jacob Mysen Schulthaissen Zue Zürich grossuatter, vnd nach der von haidegg absterben nam her Degen,

Seite 46 (Hynweil).

Herr Degen von Hynweil Zue Elgöw, der hat seinen Bruoder Hannsen von Elgöw gelost, derselb Zoch in die Reichenow starb ledig ohn leibs Erben, herr Degen hat der gestifft Costentz lange Zeit Zue Castel vnd Merspurg gedient, der nam die von Payer wie nebenthalb statt, vnd starb Zue Elgöw im 1508 Jar, ligt Zue Rheüty in vnnser begrebt vnd ist der letzt Hynweiller den man dahin begraben hat.

A

Seite 49 in w. 3 (2, 1) bl. Eisenhüte mit r. Kinnschnur. C. bl. Geckenrumpf mit braunem Haar und Bart, bl. Mütze mit w. Stulp und sch. Federn. Decken bl. und w. (Fig. 61).



Fig. 61

Dorothe von Payer, Bernhards von Payer, bei Elssbe[tt] Galiatzin Dochter, bei deren hat herr Degen gehabt Jörgen von Hynweil v[nd] Kiburgen, nam Caspar Effinger Zue Wildegg, herr Degen nam sy im 14[..] Zinstag vor valentini Zue Costentz, die Kiburga nam den Effinger montag na[ch] Sanct Oschwaldstag 1484 Jar.

A

Seite 50 (Hynweil) g. Halskleinod.

Jörg von Hynweil, Zue Elgöw der hat madlenen von Rottenstain Zue Einer Eegemachel gehabt, starb seines Allters im 82 Jar, Zue Sanct Gallen im Jar von Christi gepurt 1545 vnd ligt Zue Sanct Gallen bei Sanct Othmar begraben.

Seite 51 in w. ein r. g. gefugter Schrägrechtsbalken. — C. niedere flache sch. Mütze mit w. Stulp und w. Kugel. Decken r. und w.

Madlena von Rottenstain, die nam Jörg von Hinweil an sanct Pongratzentag im 1491 iar, bei iren hat er gehabt Adamen, starb Jung, Ennli starb auch Jung, Hannsen nam Beatrix von hochenlandenberg, Apoloniam nam Ludigarium von Herttenstain Zu hertenstain, auf den 15 tag brachat im 1522 iar, Christoffel der starb jung zue Krackhen in der Statt an des Künigs von Polantz hoff an Sanct Bartolomes abent im 1519 iar, Elenen ward gehen Wald in das Closter gethan im 1514 iar, Phlipiacoben starb Jung, Onopherius starb Jung Veit Anthony nam Ferena Welterin im 1540 Jar, Elssbeten starb ledig, madlenen nam hannsen Bilgrim von hochenlandenberg, der starb von iren on leibs Erben im 1538 Jar.

Von diser madlenen von Rottenstain, als ir Bruoder Wilhelm von Rottenstein ohne Ehelich leibserben, auf den 17 tag brachet im 1528 Jar starb, Jst humertzriedt an die von Hynweil erblich kommen, dise madlen von Rottenstain starb, Zue Elgöw auf sanct Lionhartz tag, den 9. Nouembris 1528 deren Gott genad vnd ligt Zue Elgöw in der Kirchen begraben vnd damit mann wisse, wie humertzriedt auch an die von Rottenstain kommen, seye; so liss am dem blat hernach.

Seite 52 (Hynweil) g. Halskleinod.

Veit Anthoni von Hynweil Zue Humertzriedt, der hat Zue ainer gemachel gehabt, ain welterin, wie nebenthalb statt, vnd ist der sitz Humertzriedt, an die von Rottenstain, vnd darnach von denen von Rottenstain, an die von hynweil also khommen, Cunrath von Stuben hat Zue ainem Eeweib gehabt, Elssbetten von humertzridt, bei deren hat er gehabt, Agatha von Stuben, Clausen schindelis haussfrawen, Nach absterben Cunradts von Stuben, nam Elssbeth von humertzriedt, herr Wilhelmen vom Stain, Ritter, bei welchem sy Zwo dochtern vberkhommen, Amalieen vom Stain, nam Ruodolffen von Emps vnd Sibilla vom Stain, die nam Peter von Westernach, der beedem was herr Sigmund vom Stain vormünder, nach absterben herr Wilhelms vom Stain, nam Elssbeth von Humertzriedt, herr hannsen von Künigsegg Rittern, zue ainem man, bei dem hat sy gehabt, ain ainigen Son, marquartn von Künigsegkh vnd als Elssbeth von Humertzriedt ab starb, do haben marquart von Künigsegkh Amalie vom Stain, Rudolffs von der hoch-Emps hausfraw vnd Sibilla vom Stain, Peter von Westernachs hausfraw jetlichs auch ain thail neben Agatha von Stuben, die Klausen schindelis hausfraw, was wellen haben, von deswegen, hat Claus schindeli, mit seinen dreyen schwägern vnd geschwigen qq

B

Seite 47 in sch. w. springender Steinbock mit r. Zunge und g. Schildrand. — C. Schildfigur stehend. Decken sch. und w.

Verena Welterin Zue Bluedegg, die hat er genomen im 1539 Jar Sontag vor Johannes des Töufferstag.

qq Vil güetlicher vnd rechtlicher handlungen gehebt, laut der brieuen so Zue humertzriedt ligen, Nun hat Claus schindeli Agatha Stuberin als die ersten Elssbethen von Humertzriedt Dochter, Zue ainem weib genomen, vnd bei iren nit mehr dann ain ainige dochter Agatha schindelerin vberkhomen, die nam Endresen von Rottenstain, die hand bei ainandern gehabt, Wilhelmen, nam Ottilien von Essendorff, Apolonia, nam Hannsen Efinger Zue burg, madlenen, nam Jörgen von Hynweil, Vrsula starb ledig, Anna vnd Agatha, beed Conuent frawen Zue Walld, ward Anna Abbttissin, vnd als Wilhelm von Rottenstain, vnd Othilia von Essendorf, on leibserben abstürben, Do hat madlen von Hynweil humertzriedt im 1528 Jar geerbt, vnd als sy auch im selben iar auf Lienhardi starb, Ist humertzriedt an hannsen vnnd Veit Anthoni gefallen vnd ist in der thaillung veit Anthony Zue getheilt im 1532 Jar.

B

Seite 48 (Hynweil).

Hanns von Hynweil Zue Elgöw, der Zue ainem gemachel genommen Beatrix von hochenlandenberg, wie da nebenthalb stadt, vnd damit vnsere Kind hinfüro ire Eltern vnd Anen wissenn, So hab ich hienach gestellt auss ainem brief, den mein Änj der alt herr Degen, von Hynweil Ritter, meinem vatter Jörgen von Hynweil, als man den thurnier Zue Anspach hielt; an marggraff Joachims von Brandenburg hoff geschriben, vnd ime ain hengst vnd hundert gold guldin geschickht hat, das er in thurnier ritten sölte, das hat er auss hinlässin nit than, Darumb er dann in des selben alten herr Degens seines grossuatters vnd des Jungen seines vatters, grosse vngnad khommen ist, Copie des brieffs, lieben Son, Ich schickh dier hievmb guoter gedechtnus willen, ingeschrifft dein Anen, des ersten deines Vatters an ist von Landenberg, ir mutter aine von Ebersperg, derselben muoter ist aine von Schellenberg, derselben von Schellenberg muoter ist aine von Klingenberg, diss komen all von meiner muoter margrethen von breitenlandenberg her, Nun merkh den Anen, von deinem vatter, herr Degen von hynweil, her, Zum ersten so ist, deines vatters an gewesen, aine von haideg, der nach min an von meines vatters her, ist aine von yfenthal gewesen, darnach aine von Bloumneg, darnach aine von Kempten, auch vatterhalb, darnach aber aine von Landenberg, diss magstu dich wol halten, Zue eren vnd sonst, wan Ich waiss es dir auss zebringen nach aller notturfft, diss Zue warer vrkundt, hab Ich mein Pittschir hie Zue ende, disser geschrifft getruckt, Alt herr Degen von Hynweil.

C

Seite 53 geviert, 1/4 3 (2, 1) w. Ringe in r.; 2/3 von sch. und g. geviert. C. 1) auf g. Kissen mit r. Quasten sch. mit w. Herzen bestreuter

Flug. Decken r. und w. 2) g. und sch. gevierte Schwörarme mit je drei Knöpfen in verwechselten Farben. Decken sch. u. g. (Fig. 62).



Fig. 62

Beatrix von Hochenlandenberg, die hat Hanns von Hynweil Zue ainem gemachel genomen auf sanct Pauls bekerung tag, den 25. January im 1523 iar. Sy war Ulrichs von hochenlandenberg Zue Winterthur vnd Hegi bei Angnesen von mülline Eheliche Dochter, bei deren hat hanns von hynweil gehabt. Barblen im 1527 Hugen im 1529 starb ledig Angnesen im 1531 starb Jung, Hanns Jörgen im 1532 starb Jung Hanns Wilhelmen im 1534 starb jung, Madlenen im 1535 iar starb Jung Hanns Jörgen im 1537; Hanns Jacoben im 1538, Beatrixen im 1539 Hanns Ulrichen im 1540 ior Stoffeln im 1541 an aller hailigen tag in der 8 stund nach mittag Zue Elgöw.

vnd damit vnnser Kind, ire Anen vnd der Schild vnd helm, wie die sein sollen, hinach ain wissen haben, hab Ich wie sy nach ainandr gand gemalt im martzen im 1541 Jar.

C

Seite 54 (Hynweil) g. Halskleinod.
von hier an folgen Papierblätter.

Seite 55 geviert $^{1}/_{4}$ in g. ein sch. monströses Hirschgeweih, Achtender. $^{2}/_{3}$ in w. drei liegende r. Löwenpranken übereinander. C. 1) Schrägrechts gespaltener w. und sch. Flug. Decken sch. und g. 2) r. Löwenpranke. Decken r. und w.

von Stoffelen.

Seite 56 (Hynweil).

Seite 57 Halbgespalten und geteilt von w., r. und bl. C. r. Flug mit w. Lindenblättern bestreut. Decken r. und w.
von Wesserstetten vnd von Schanchingen.

Seite 58 (Hynweil).

Seite 59 Fünfmal von g. und gr. geteilt. C. Zwei fünfmal schräggespaltene Hörner von g. und gr., sowie gr. und g. durch r. Tragbänder verbunden.
von Bernhaussen.

Zum Schlusse erlaube ich mir, Fräulein Marie Segesser von Brunegg meinen Dank auszusprechen für die Freundlichkeit, die Veröffentlichung des Manuskriptes zu gestatten.

Ein Beitrag zur Geschichte der schweizerischen Glasmalerei.

Von Paul Ganz.

(Hiezu Tafel X.)

Zu den schönsten Blättern schweizerischer Künstler in der Sammlung des Kunstgewerbemuseums zu Berlin gehört ein Scheibenriss vom Jahre 1579 mit dem Baslerschilde. Die Zeichnung ist breit und kräftig in Sepia ausgeführt und zeigt das Baslerwappen, von zwei Löwen gehalten, vor einem reichen Architekturgehäuse. Unten an der Stirnseite des breiten Sockels hat eine Rollwerkkartusche Platz gefunden mit der Jahrzahl und dem Glasmaler-Monogramm, zu deren Seiten die eigentlichen Schildhalter Basels, die Basilisken als kleine Eckfigürchen stehen. Zwei Pfeiler tragen den Flachbogen, dem gleichsam als Schlussmedaillon, auf der schönen Mittelsäule ruhend, die in einer Nische thronende Justitia mit Schwert und Palmzweig vorgelegt ist. In den Zwickeln hat der Künstler, in direkter Anlehnung an Hans Holbeins Fresken im Ratssaale zu Basel[1], die Geschichte von Zaleukus, dem Beherrscher von Lokri, dargestellt. Durch sein Gesetz wurde der Ehebruch mit dem Verluste beider Augen bestraft und als nun der einzige Sohn des Königs sich dieses Verbrechens schuldig machte und die Lokrenser aus Mitleid für den Vater um Gnade baten, da beschloss Zaleukus, um nicht vom Gesetze abzuweichen und doch seinem Vaterherzen willfahren zu können, dass der schuldige Sohn an einem Auge, der Vater aber an seiner statt an dem zweiten geblendet werde. Das Bildchen links zeigt in hoher Säulenhalle mit Ausblick auf einen von Mauern umgebenen Platz die Vollstreckung des Urteils am Sohne, dem der Henker in Gegenwart einer grossen Volksmenge mit rücksichtsloser Strenge das Auge ausreisst. Gegenüber sitzt

[1] Vgl. Woltmann. Hans Holbein. Band I. Knackfuss. Künstler Monographien. Hans Holbein p. 51.

der greise König in fürstlichem Gewande, gelassen der Schmerzen harrend, welche ihm der mit äusserster Vorsicht zu Werke gehende Henker verursachen muss. Vor ihm stehen die Gesetzgeber von Lokri, alte, langbärtige Männer, zum Teil mit gefalteten Händen.

Von dem mit Zapfen verzierten Architekturbogen hängen Schnüre herab, mit denen der farblose Hintergrund geschickt und elegant belebt ist Heraldisch rechts vom Schilde steht das Monogramm H. l. P., das bei Nagler[1] als Heinrich Jetzeller Pictor aufgelöst ist. Der unbekannte Meister, von dem eine grössere Anzahl von bezeichneten und unbezeichneten Arbeiten erhalten sind, hat in den Jahren 1574—1594 in Basel gearbeitet und dürfte mit Hans Jakob Plepp zu identifizieren sein, der 1594 bei einem Hausverkauf als Glasmaler bezeichnet wird[2]. Die Verwechslung mit Jetzeller rührt von einem Blatte her, das neben dem Monogramm den vollen Namen des Schaffhauser Glasmalers trägt. Hans Wilhelm Jetzeller und wahrscheinlich auch dessen Bruder Hans Heinrich waren „bei Meister Jakob Pläppen von Basel“ in der Lehre; denn „anno 1595 den 12ten Tag Brachmonat hat Marx Grimm in Schaffhausen sin Lehrjung Hans Wilhelm Jetzeler ledig gesagt uf dem Glasmalen“ und ihm 9 Monate, die er bei Hans Jakob Pläpp verbrachte, in die drei vorgeschriebenen Lehrjahre eingerechnet[3].

Das zweite Monogramm auf der Jahrzahl-Tafel enthält die Buchstaben H. I. W. und bezieht sich auf den Glasmaler Hans Jörg Wannewetsch von Basel, der 1585 die Himmelzunft erneuerte und am Scheibenwerk des Münsters mitgearbeitet hat.

Das ausgeführte Glasgemälde zu diesem Scheibenrisse befindet sich heute in der Public Library des Museums of Art zu Melbourne[4] und wird im Katalog, wie die meisten unserer kunstgewerblichen Werke im Auslande, als deutsche Arbeit aufgeführt. Die Scheibe ist gut erhalten und mit dem Monogramm H. I. W. versehen. Die beiden Zwickelbilder sind in Grisaillemalerei mit Verwendung von Silbergelb ausgeführt. Es gehört heute noch zu den Seltenheiten, den Scheibenriss und das ausgeführte Glasgemälde zu kennen, aber das vorliegende Beispiel ist dadurch besonders interessant, weil beide Arbeiten, noch aus guter Zeit, das Künstler Monogramm tragen. Der Scheibenriss liegt in Berlin, das Glasgemälde ist auf Irrfahrten bis nach Australien gelangt und das Heimatland muss zufrieden sein, wenn es den einzigen Schatz an Hand der statistischen Aufnahmen wieder rekonstruieren kann.

---

[1] Vgl. Nagler. Monogrammisten. Band III.

[2] 1594 verkauft H. J. Pläpp, d. Glasmaler als Anwalt seiner Schwester, Daniel Heintzen jr. von Bern Gattin dem Jakob Bernhauser ein Haus an der Breitgasse zu Basel. Gütige Mitteilung von Herrn Dr. Rud. Wackernagel.

[3] Meyer-Zeller, H. Handschriftliche Notizen über Schaffhauser Glasmaler.

[4] Die Beschreibung der Glasscheibe verdanke ich m. Fr. Herrn Dr. Max Huber, z. Z. in Melbourne.

Heraldische Skulpturen aus Regensburg. I.

Von Lorenz M. Rheude.

Hiezu Tafel XI.

Im Nachstehenden soll versucht werden, eine kleine Auswahl gotischer Wappenskulpturen, deren gute Formen allgemeines Interesse beanspruchen dürfen, aus der bayrischen Stadt Regensburg in Wort und Bild darzustellen.

An zwei Strebepfeilern des Chores der St. Oswald-Kirche — aus dem Anfange des XIV. Jahrhunderts stammend — befinden sich in einer ungefähren Höhe von 11 m über dem Boden die Vollwappen der Stifter des mit genannter Kirche heute noch verbundenen Versorgungshauses.

No. 1. Wappen der Auer: in rot ein silberner dreigezinnter Balken; Helmzier: zwei rote, flügelartige Schirmbretter, mit dem silbernen dreigezinnten Balken überzogen; die zackigen Aussenseiten sind mit Federbällen (?) besteckt.

Die Auer, ein bischöfliches, in Regensburg ansässiges Ministerialengeschlecht, die sich nach der Herrschaft Prennberg nannten, bemächtigten sich, an der Spitze Friedrich der Auer von Prennberg, mit Hilfe der gegen das patrizische Regiment unzufriedenen Zünfte um 1330 der Stadt, wurden aber 1334 wieder vertrieben. Das Geschlecht starb 1483 aus.

No. 2. Wappen der Prager (auch Igel und Igler genannt): in rot eine silberne, fünfzinkige Gabel (?). Helmzier: fächerförmiges Schirmbrett. Der Topfhelm trägt ebenso wie der von No. 1 keine Decken.

Die Prager (oder Igler) zählten zu den Regensburger Ratsgeschlechtern und werden u. a. auch als herzogliche Lehensträger der Hofmark Prebrunn — nunmehr zum städtischen Felddistrikte Littera J. gehörig, genannt.

An der Ostseite der Tabakfabrik von Gebrüder Bernard, an der Gesandtenstrasse zu Regensburg gelegen, einem mächtigen Bau, ursprünglich das Haus des Patriziergeschlechtes der Zandt (vor 1300 bereits in lateinischen Urkunden als „dens“ aufgeführt), ist in der Höhe von etwa 4 m ein kräftig skulptierter Schild, No. 3, angebracht, das — redende — Wappen der Zandt darstellend: in rot ein silberner Löwe mit langen Stosszähnen[1].

Der Stein stammt vermutlich aus der früher an das bezeichnete Haus angebauten Kapelle St. Pankratii und Pantaleonis, deren schon 1328 Erwähnung gethan wird.

Die Zandt, nach welchen heute noch eine Seitengasse der Keplerstrasse hier benannt ist, gehörten zu den angesehensten Geschlechtern der Stadt und werden als Förderer des Dombaues besonders gerühmt.

Während dieser Schild — No. 3 — als aus der Zeit um 1300 herrührend bezeichnet werden kann und die Kopfform des Wappentieres deutlich diejenige eines Löwen zeigt, weicht ein weiteres Wappen der Zandt — No. 4 — an einem grossen Gedenksteine der Patriziergeschlechter Gravenreuter und Lech

[1] Vor ca. 10 Jahren wurde der Schild in den Originalfarben polychromiert.

in der zur Stiftskirche St. Emeram gehörigen Georgs-Kapelle nicht unwesentlich von der Gestalt des erstbeschriebenen Wappens ab.

Der Gedenkstein trägt oben den Wappenschild der Zandt, darunter die Helmzier der Gravenreuter, darunter den Wappenschild der letztern, je in einem Rundelle; ausserdem sind darauf eine Reihe von Todestagen von Gliedern der Familien Gravenreuter und Lech — Lecho —, die beide mit den Zandt versippt waren, verzeichnet, der erste 1333, der letzte 1397. Das Zandt-Wappen aber zeigt den mit zwei Stosszähnen bewehrten Löwen mit en face gekehrtem Kopfe, der einem Mannshaupte nicht unähnlich ist[1].

Im Kreuzgange der frühromanischen Schottenkirche zu St. Jakob ist über dem in die Kirche führenden Ostportale ein Wappen der Herren von Laaber angebracht. — No. 5. — Schild: von Silber und blau fünfmal geteilt. Der gekrönte Helm trägt als Helmzier zwei Schweinsohren (?). Vom Helm hängen eigenartig geschlungene, gezaddelte Decken herab[2].

Die Herrn von Laaber, Besitzer der mächtigen, gleichnamigen Burg im Laaberthale (heute Ruine) waren in diesem Thale vielfach begütert. Zu diesem Geschlechte gehörte u. a. der als Minnesänger genannte Hadamar von Laaber, der — vermutlich — 1334 an Stelle des vertriebenen Friedrich Auer (s. oben) zum Bürgermeister der Stadt gewählt wurde. Die v. Laaber waren grosse Wohlthäter der Jakobskirche und hatten dort ihr Erbbegräbnis. Gundakar und Wernher von Laaber werden schon im alten Nekrologium von St. Jakob als besondere Wohlthäter der Schottenmönche zur Zeit der Erbauung des Klosters — 12. Jahrhundert — genannt. Das Geschlecht starb im Jahre 1420 aus.

La famille „TREZZINI“ de Astano.

(Notes généalogiques).

Par A. de Faria.

ASTANO [*(A) Stano*], où existait déjà un célèbre couvent avant l'année 1272, est une petite commune de 500 habitants, située à côté de Sessa, près de la frontière de la Lombardie, à 638 m au-dessus du niveau de la mer, dans le district de Lugano, canton du Tessin.

Elle a été le berceau de plusieurs illustres et nobles familles dont nous comptons nous occuper dans les prochains numéros des *Archives Héraldiques.* —

A *Astano* naquit *Domenico Trezzini,* érudit ingénieur qui servit longtemps comme architecte civil et militaire à la cour du roi Frédéric IV de Danemark.

---

[1] Ein an der zum St. Katharinen-Spitale gehörigen Allerheiligen-Kapelle angebrachter Wappenschild der Zandt mit der darunter befindlichen Jahrzahl 1270 zeigt die gleiche Kopfform wie No. 4.

[2] Verfasser glaubt am Wappen Spuren von alter Bemalung wahrnehmen zu können.



Fig. 63
Extrait du livre O T de la COLLECTION BONACINA (fascicule 131) qui existe à l'ARCHIVE HÉRALDIQUE VALLARDI chez l'éditeur Antonio Vallardi, 40 via Moscova, à Milan.

En 1703, le czar Pierre le Grand, de Russie, ayant conçu l'idée de la fondation de la ville de St-Petersbourg, demanda au roi Frédéric IV, son ami et allié, de lui envoyer l'ingénieur *Domenico Trezzini* qu'il voulait charger de mettre en exécution ce projet grandiose, et ce fut *Domenico Trezzini* qui pendant 14 années, de 1703 à 1716, dirigea comme architecte en chef, la fondation de l'actuelle capitale de la Russie.

Domenico Trezzini **vivait encore en 1738; mais on ignore la date et l'endroit de son décès — L'empereur de Russie lui donna le titre de *Colonel*. —**

L'archive actuel de la paroisse de St-Pierre, de *Astano*, ne possède, malheureusement, aucun régistre antérieur à l'année 1683 et, pour ce motif, il nous a été impossible, jusqu'à présent, de retrouver l'acte de naissance de *Domenico Trezzini* et de pouvoir rattacher ainsi sa parenté avec les actuels descendants de la famille Trezzini; mais avec nos continuelles recherches à ce sujet nous espérons y parvenir bientôt.

Nous publions aujourd'hui la généalogie d'une des branches les plus importantes de cette illustre famille à laquelle, à un degré quelconque appartient, sans aucun doute, l'ingénieur *Domenico Trezzini* dont nous nous promettons de compléter prochainement la généalogie dans les *Archives Héraldiques*.

GIACOMO TREZZINI eût le fils suivant:

PIETRO TREZZINI, né vers 1640. Il épousa Maria del Prete, fille de Matteo del Prete, née vers 1643, de laquelle il eût quatre enfants (deux fils et deux filles):

I. GIACOMO TREZZINI, né vers 1667 qui épousa le 19 février 1687 Bernardina Donati, fille de Bernardo (ou de Domenico) Donati, et eût deux fils et une fille:

I. PIETRO GIUSEPPE TREZZINI, né le 7 septembre 1690, épousa le 3 février 1731 Caterina Donati, fille de Carlo Orazio Donati, et eût trois fils et deux filles:

I. **GIACOMO ANTONIO TREZZINI**, né le 12 novembre 1731, mort le 8 novembre 1810, eût un fils:

GIUSEPPE ANTONIO TREZZINI, né à Astano le 28 février 1771, mort en novembre 1835. Il épousa Angelica Pedrotti, morte le

22 août 1857 (sœur de Margherita Pedrotti qui épousa Angelo Fortunato Protaso Trezzini). De ce mariage naquirent:

I. RAFFAELLE TREZZINI, né en 1824, mort le 4 décembre 1835.

II. EDOARDO TREZZINI.

III. MARIA ROSA TREZZINI, née en 1810, morte le 24 octobre 1830.

IV. MADDALENA TREZZINI, épousa M. Preda et mourut le 13 février 1850.

V. CANDIDO TREZZINI, né en 1822, mort en mars de 1842.

VI. ANGIOLA TREZZINI épousa le 31 octobre 1830 M. Giuseppe Curisio, de Milan (mort le 23 avril 1879). Elle mourut le 24 août 1893. De ce mariage naquit:

Virginia Curisio qui mourut à l'âge de 32 ans, le 8 mai 1884.

II. **CARLO ANTONIO TREZZINI,** né le 25 octobre 1738, épousa à Astano le 5 février 1769 Giovanna Caterina Trezzini, fille de Carlo Trezzini, et eût:

PIETRO GIUSEPPE RAFFAELLE TREZZINI, né à Astano le 24 octobre 1770, y épousa le 5 avril 1796 Maria Caterina Margherita del Prete, née le 15 septembre 1777 (fille de Carlo del Prete et de Maria Rossi). — Ils eûrent de la descendance *dont nous parlons plus bas.* —

III. **PIETRO CELESTINO TREZZINI,** né le 22 octobre 1743, épousa en premières noces, le 9 février 1773, Mlle Angiola Moschetti, décédée en 1775, et en secondes noces, le 18 février 1776, Maria Antonia Francesca Casnedi. — (Voir plus loin, page 110, la descendancė de Pietro Celestino Trezzini). —

IV. **DOMENICA TREZZINI,** née en 1733.

V. **LUCIA TREZZINI,** née en 1735.

II. DOMENICO TREZZINI, né en 1693.

III. MARIA MADDALENA TREZZINI, née en 1696.

II. MATTEO TREZZINI, nè en 1669.

III. MARIA CATERINA TREZZINI, née en 1670.

IV. LUCIA TREZZINI, née en 1676.

PIETRO GIUSEPPE RAFFAELLE TREZZINI eût de son mariage avec Maria Caterina Margherita del Prete trois filles et deux fils:

I. SERAFINA TREZZINI, baptisée à Astano le 22 janvier 1797, décédée à Milan le 13 novembre 1879, épousa à Astano le 17 janvier 1819

Antonio Sylvestro de Marchi qui naquit à Astano le 4 octobre 1792. Il fut notaire du canton du Tessin vers les années 1818—1826. Partit pour Buenos-Ayres en 1829 et y fut employé au Consulat général Sarde, d'abord de 1840 à 1844 et ensuite de 1846 à 1848. Le 18 septembre 1848 il fut nommé *Cancelliere Reggente il Consolato Generale*, et il exerça cette fonction jusqu'au 22 novembre 1849. — En mai 1849 il reçut le titre de *Consul Honoraire* en récompense de ses services. Il est mort à *Neggio* le 9 juillet 1851. — Ils eûrent trois fils et une fille:

I. **ANTONIO DE MARCHI**, né à Astano le 28 juillet 1822, mort à Milan, le 21 février 1879. Epousa Mercedes Dolores Quiroga (fille du général Facundo Quiroga [de Buenos-Aires] et de Dolores Quiroga). — En 1850 il était directeur du Musée d'histoire naturelle de la Province de Buenos-Aires et en 1867 Consul de Suisse à Buenos Aires. — De ce mariage naquirent trois fils et une fille:

I. OSCAR DE MARCHI, né à Buenos-Aires le 6 août 1856, mort à Milan le 4 mars 1876.

II. ALFREDO DE MARCHI, vice-gouverneur de La Plata, naquit à Buenos-Aires où il épousa Clara Leloir et eût deux fils et une fille:

I. ALFREDO DE MARCHI.

II. JORGE DE MARCHI.

III. CLARA DE MARCHI.

III. ARTURO DE MARCHI, né le 6 avril 1861, mort à Milan le 5 janvier 1899.

IV. MERCEDES DOLORES DE MARCHI épousa le 17 mai 1886, à l'Eglise de St-François de Paul à Milan, Luigi Calzoni, fils de Giuseppe Calzoni et de Bianca Maggi. Ils eûrent:

I. MARIA CALZONI.

II. GIUSEPPE MARIA ANTONIO OSCAR ALFREDO ARTURO LUIGI CALZONI, né à Milan le 8 juin 1892, baptisé à l'Eglise de St-Babila, de Milan.

II. **MARCO DE MARCHI**, baptisé à Astano le 19 septembre 1824, mort à Pallanza le 4 septembre 1894, épousa à Buenos-Aires le 21 avril 1866 Marie Rose de Croharé, née à Sainte-Marie-d'Oloron le 9 septembre 1842 et décédée à Milan le 3 juin 1886. Ils eûrent trois fils et deux filles:

I. SERAFINA DE MARCHI née et morte à Buenos Aires.

II. Le baron SILVESTRO ANTONIO DE MARCHI DELLA COSTA, né à Buenos-Aires le 24 juillet 1867, y a été baptisé à l'Eglise de St-Ignace le 24 novembre 1867. Il épousa en 1896 à Buenos-Aires, à l'Eglise du Socoro, Maria Segunda Roca (fille du colonel Ataliva Roca et de Mme Segunda Schóó de Roca). — Il est chevalier de l'ordre du Christ (de Portu[illegible] 17 février 1896, major dans

l'armée argentine et aide de-camp du général Campos, ministre de la guerre. — De ce mariage naquit:

MARCO ATTALIVA DE MARCHI DE BONNECASE né à Buenos-Aires le 18 décembre 1897 et mort quelques heures après.

III. Le baron CARLO ALBERTO DE MARCHI DELLA COSTA, né à Buenos-Aires le 25 juillet 1870, baptisé à l'Eglise de St-Ignace le 8 septembre de la même année. Il est chevalier du Christ (de Portugal) et ingénieur par l'Université de Bologne. Il épousa à à Paris le 7 juin 1900 Mlle Madeleine de Beaufort, fille du Vicomte et de la Vicomtesse de Beaufort.

IV. MARIA-ELISA DE MARCHI, née à Buenos-Aires le 6 février 1872, épousa le 31 décembre 1895 à l'Eglise de St-Fedele, à Milan, Antonio de Portugal de Faria, Gentilhomme à la Cour de Sa Majesté Très Fidèle, Consul de Portugal à Livourne, Grand Cordon de l'ordre du Saint Sépulcre, Commandeur de l'ordre militaire de Notre Dame de la Conception de Villaviçosa et de l'ordre de la Couronne d'Italie, Chevalier des ordres du Christ, de Charles III, d'Isabelle la Catholique et de la Légion d'Honneur. — De ce mariage naquit:

MARIA EMILIA CARLOTTA DE MARCHI DE PORTUGAL DE FARIA, née à Florence, le 21 décembre 1897.

V. Le baron ANTONIO DE MARCHI, né à Milan le 24 août 1875, épousa à Buenos-Aires, en 1900, Mlle Maria Roca, fille du général Jules Roca, actuel Président de la République Argentine.

III. **DEMETRIO DE MARCHI**, né à Cannobbio Luganese le 6 janvier 1829, mort à Buenos-Aires le 22 octobre 1893, épousa le 24 mai 1864, à la cathédrale de Milan, Giuditta Rizzardi. De ce mariage naquirent deux fils et une fille:

I. VICTOR DE MARCHI, né à Buenos-Aires le 15 mars 1865, mort à Pallanza le 6 octobre 1882.

II. ADELINA DE MARCHI, née à Buenos-Aires le 29 juin 1867.

III. MARCO DE MARCHI, né à Milan le 5 décembre 1872.

IV. **CATERINA DE MARCHI**, née à Buenos-Aires vers 1839.

II. THÉRÈSE TREZZINI, née le 14 octobre 1798, morte à Neggio le 26 mai 1869, épousa le 11 février 1824 Agostino Soldati, peintre très connu (né le 1er décembre 1791, mort le 7 juin 1831). De ce mariage naquit:

ANTONIO SOLDATI, né le 28 février 1828, mort le 15 mars 1883, épousa le 2 juillet 1853 Giulia Rusca. De ce mariage naquirent quatre fils et quatre filles:

I. AGOSTINO SOLDATI, avocat, ancien conseiller d'État du Tessin, actuellement juge fédéral à Lausanne, épousa le 12 décembre 1895 Mlle Hazel Hubbard.

II. SILVIO SOLDATI, né le 17 août 1862, épousa le 28 novembre 1891, Florinda Bernasconi. De ce mariage naquirent :

I. RAPHAEL SOLDATI, né à Buenos-Aires le 5 août 1894.

II. ANTONIO SOLDATI, né à Buenos-Aires le 8 septembre 1892.

III. GIUSEPPE SOLDATI, né le 30 mai 1864, épousa le 9 novembre 1890 à Buenos-Aires, Maria Rizzardi.

IV. PIO SOLDATI, né le 18 mai 1871.

V. THÉRÈSE SOLDATI, née le 2 mai 1854, épousa le 19 juillet 1876 Achille Andréoli. De ce mariage naquirent cinq filles et deux fils.

I. JULIE ANDRÉOLI.

II. MARIE ANDRÉOLI.

III. ANTOINETTE ANDRÉOLI.

IV. ELISE ANDRÉOLI.

V. AMELIE ANDRÉOLI.

VI. GASTON ANDRÉOLI.

VII. PIERRE ANDREOLI.

VI. ELISA SOLDATI, née le 19 juillet 1855, épousa le 7 octobre 1885, Onorato Pestelini.

VII. GIUSEPPINA SOLDATI, née le 2 février 1868, épousa le 20 mars 1897, Fernand Hermann. De ce mariage naquit :

ANTONIO HERMANN, né le 14 février 1898.

VIII. ESTER SOLDATI.

III. MICHELE TREZZINI.

IV. GIACOMO TREZZINI.

V. ANGIOLINA TREZZINI, née en 1802 à Astano, épousa en juin 1818 le docteur Martino Rossi. De ce mariage naquit :

I. **GIUSEPPE ROSSI**, né en 1834, épousa le 14 mai 1858 à Germignaga, Ambrosina Moro. De ce mariage naquirent :

I. ALBERTO ROSSI.

II. ENRICHETTA ROSSI qui épousa le 29 octobre 1896 son cousin le docteur Rossi. — Ils eûrent :

I. GIUSEPPE ROSSI.

II. ALBERTO ROSSI.

II. **EMILIA ROSSI.**

III. **ARTEMISIA ROSSI.**

PIETRO CELESTINO TREZZINI, troisième fils de Pietro Giuseppe Trezzini et de Caterina Donati, (voir page 106) né le 22 octobre 1743, épousa en premières noces, le 9 février 1773, Angiola Moschetti (décédée en 1775). — De ce mariage naquit:

GIORGIO TREZZINI, né et baptisé à Astano le 23 septembre 1773 (parrain: Giorgio Moschetti). — Décédé le 16 octobre de la même année.

Pietro Celestino Trezzini épousa en secondes noces, le 18 février 1776, Maria Antonia Francesca Casnedi, née le 7 octobre 1755 à Casneda, province de Como, fille de Pierre Casnedi, décédée à Milan, à la paroisse de St-Marc, le 17 avril 1802 et enterrée au *fopone di Porta Comasina*. Pietro Celestino Trezzini mourut le 9 septembre 1806 et fut enterré à Milan au cimetière de Porta Comasina. Sur son tombeau on lit l'inscription suivante, composée par Gio. Angelo Trezzini, son fils ainé:

PACEM SEMPIT.
PETRO COELEST. TREZZINI
ET MARIAE ANT. CASNEDI
PARENT. OPT. AMANTIS.
HIC. HUMAT.
MAT. 1802, 17. APRIL. ÆT. 42.
PAT. 1806, 9 SEPT. ÆT. 62.
FILII MOERENT. EXORANT
P. P.

De ce second mariage de Pietro Celestino Trezzini avec Maria Antonia Francesca Casnedi naquirent:

I. **GIO. ANGELO TREZZINI**, baptisé à Milan le 17 février 1777, à la paroisse de St-Protaso al Castello (parrain: Lorenzo Ghiota, de Runo), mort le 3 novembre de la même année.

II. Un autre fils né le 19 avril 1778 et décédé quelques heures après.

III. **ANGELO FORTUNATO PROTASO TREZZINI** (Fig. 64), baptisé à Milan le 9 avril 1779 à la paroisse de St-Bartolomeo, (parrain: Protaso Polli), confirmé à Milan en 1787 (parrain: Francesco Crippa), mort à Milan, à la paroisse de St-Marc, le 28 janvier 1833, à l'âge de 54 ans, épousa le 27 février 1808, à la paroisse de St-Giorgio (ou de St-Nazaro), à Dumenza (pieve di Varese), Margherita Pedrotti [1] (Fig. 65), née à Cossano le 1er janvier 1787, morte le 25 juin 1859, fille de Gaetano Pedrotti, décédé le 25 avril 1822 et de Rosa Massiroli, décédée le 10 juin 1819. De ce mariage naquirent:

I. **PIETRO CELESTINO PASQUALE TREZZINI**, baptisé à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 26 janvier 1811 (parrain: Pasquale Galfetti, de Gentilino), confirmé au *Duomo*, de Milan, le 25 mai 1820 (parrain: Gio. Pedrotti, son oncle), décédé le 8 février 1871. Il épousa le 3 juillet 1855 Ester Turchi Favini, décédée le 26 janvier 1873. De ce mariage naquit:

[1] Margherita Pedrotti avait cinq frères: Ferdinand décédé le 25 janvier 1873, Giovanni, Innocente, Angelo et Francesco Giuseppe Fortunato, né le 20 août 1795 et mort à Cassano le 24 janvier 1880.



Fig. 64 (voir p. 111)
ANGELO FORTUNATO PROTASO TREZZINI
1779 1833



Fig. 65 (voir p. 111)
MARGHERITA PEDROTTI
1787—1859

ALBERTO ANGELO ENRICO TURCHI né le 28 mars 1862 et mort le 11 septembre 1884.

II. **ALBERTO FERDINANDO MODESTO TREZZINI**, baptisé à l'Eglise de St-Marc, de Milan le 13 octobre 1812 (parrain: Ferdinando Pedrotti, de Cassano, frère de Margherita Pedrotti Trezzini), confirmé au *Duomo* de Milan le 25 mai 1820, mort le 6 décembre 1854.

III. **MARIA ANTONIA ROSA TREZZINI**, baptisée à l'Eglise St-Marc, de Milan, le 14 juillet 1814 (parrain: Pietro Gerolamo Trezzini, son oncle), morte le 24 octobre 1830 ou le 21 janvier 1889 (?).

IV. **MARIA EMILIA BEATRICE TREZZINI**, baptisée à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 28 février 1816 (parrain: Giovanni Antonio de Marchi, de Astano, fils de Antonio de Marchi), confirmée au *Duomo* de Milan le 22 mai 1823, épousa le 24 février 1844 à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le célèbre peintre milanais Domenico Induno, décédé le 3 novembre 1878.

V. **MARIA ENRICA EUGENIA TREZZINI**, baptisée à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 20 août 1817 (parrain: Giuseppe Antonio Trezzini), confirmée au *Duomo* le 18 mai 1826 (marraine: Carolina Pellegrini, sa tante), mourut le 27 août 1894.

VI. **EGIDIO EUGENIO MASSIMO TREZZINI**, baptisé à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 3 décembre 1819 (parrain: Gaetano Pellegrini, son oncle, mari de Maria Teresa Carolina Trezzini et fils de Pierre Pellegrini, de la paroisse de St-Nazaro), confirmé au *Duomo* le 17 septembre 1829 (parrain: Angelo Pedrotti, son oncle maternel), mourut le 11 janvier 1871.

VII. **MARIA LUIGIA MATILDE ISABELLA TREZZINI**, baptisée à l'Eglise de St-Marc de Milan, le 13 août 1821 (parrain: Luigi Beretta;

marraine: Maria Masetti, fille de Mr Agostino Masetti, directeur général de l'Instruction publique) confirmée au *Duomo* le 8 juin 1830 (marraine: Angelica Trezzini Pedrotti, sa tante maternelle), épousa le 25 avril 1844 l'ingénieur Pietro Francesco Stoppani, di Bellagio, et mourut le 21 octobre 1893. — De ce mariage naquirent:

I. ANGELO EUGENIO GIUSEPPE STOPPANI né le 30 janvier 1845, épousa le 15 février 1881, sa cousine Giuseppina Micheli, de Mandelli, et eûrent:

I. Pietro Francesco Roberto Domenico Angelo Giuseppe Stoppani, né le 13 mars 1884.

II. Maria Marcellina Margherita Caterina Eugenia Stoppani, née le 10 juillet 1885.

III. Marcellina Luigia Enrichetta Maria Stoppani, née le 11 mars 1888.

II. GIULIO MARCELLO CESAR STOPPANI, né le 26 mars 1847.

III. UN AUTRE JUMEAU.

IV. ROBERTO LEONARDO STOPPANI, né le 11 juillet 1850, mort le 17 juillet 1896.

VIII. **INNOCENTE TITO DAULO MAURILIO TREZZINI**, baptisé à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 13 septembre 1823 (parrain: Innocente Pedrotti, son oncle maternel), confirmé au *Duomo* le 3 juin 1833 (parrain: Celestino Trezzini, son frère), mort le 14 mai 1886.

IX. **MARIA GIUSEPPA CARLOTTA ADELAIDE TREZZINI**, baptisée à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 18 août 1825 (parrain: Giuseppe Cozzi), confirmée au *Duomo* en juin 1836, morte le 26 avril 1881.

X. **IGINIO ANGELO PIETRO FELICE TREZZINI**, célèbre peintre, résidant actuellement à Milan, fut baptisé à l'Eglise de St-Marc le 28 avril 1827 (parrain: Pietro Donati, de Astano, fils de Pietro Giacomo Donati, de la paroisse de St-Giorgio al Palazzo) et fut confirmé en juin 1838, au *Duomo* (parrain: Ferdinand Pedrotti, son oncle maternel).

XI. **MARIA MARGHERITA ERNESTA CLEMENTINA TREZZINI**, baptisée à la paroisse de St-Marc, de Milan, le 7 juin 1829 (parrain: Biaggio Cippilla), confirmée au *Duomo* en 1839 (marraine: Augusta Goussard).

IV. Paolo Antonio Domenico Trezzini, baptisé à Astano le 19 novembre 1780 (parrain: Filippo Primi, de Luino), confirmé à Astano en 1788 (parrain: Francesco Simona).

V. Filippo Maria Trezzini, baptisé à Astano le 13 décembre 1781 (parrain: Filippo Casnedi), décédé le 15 mai 1782.

VI. MARGHERITA GIUDITTA TREZZINI baptisée à Astano le 21 février 1783 (parrain Gio. Antonio Trezzini), confirmée à Milan en 1791, épousa à Astano le 1er février 1808 Giuseppe Reali, de Chiasso (habitant Como et mort le 14 mai 1818).

VII. PIETRO GIUSEPPE MARTINO TREZZINI, baptisé à Astano le 11 novembre 1784 (parrain: Paolo Giuseppe Trezzini) décédé à Milan, à 10 mois, le 26 août 1785.

VIII. GIO. ALESSANDRO TREZZINI, baptisé à Milan, à la paroisse de St-Bartolomeo, le 23 avril 1786 (parrain: Gio. Botta), confirmé à Milan le 3 juin 1795 (parrain: Domenico Volpi), mort à Astano le 19 janvier 1807.

IX. MARIA ELISABETTA TREZZINI, baptisée à Astano le 15 septembre 1787 (parrain: Antonio Barozzi, de Dumenza), épousa à Astano, le 1er mars 1810, Pietro — Maria — Giosima Casasopra, de Gentilino (né le 18 juillet 1782 et mort le 13 octobre 1821).

X. PIETRO GEROLAMO SALVATORE TREZZINI, baptisé à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 5 février 1790 (parrain: Salvatore Fontana). Il était capitaine suisse, quitta la maison paternelle en 1806 et s'embarqua en 1820 pour l'île de Cuba.

XI. MARIA TERESA CAROLINA TREZZINI, baptisée à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 13 septembre 1791 (parrain: Protaso Botta), épousa en cette même église, le 15 février 1817, Felice Gaetano Pellegrini, décédée le 21 janvier 1882.

XII. LUIGI CRISTOFORO TREZZINI, baptisé à Astano le 27 octobre 1792 (parrain: Cristoforo Antonietti, de Astano). - Partit pour la Nouvelle-Orléans en 1817 et mourut à Natchitachal (à la *Luigiana*).

XIII. MARCO ANTONIO GIROLAMO TREZZINI, baptisé à l'Eglise de St-Marc, de Milan, le 2 janvier 1794 (parrain: Girolamo Bellisomi), épousa, le 4 novembre 1815 Marianna Banfi (décédée le 5 avril 1818). — Il partit pour Paris le 28 août 1820 et y mourut le 5 août 1822.

XIV. CARLO GIUSEPPE FORTUNATO TREZZINI, baptisé à Astano le 27 mars 1795 (parrain: son oncle, Carlo Trezzini, frère de son père), mourut à l'âge de 53 ans, le 22 janvier 1848, à la paroisse de St-Marc, de Milan.

XV. GIO. BATTISTA TREZZINI, baptisé à Astano le 27 mars 1797 (parrain: Giuseppe Antonio Trezzini, fils de Giacomo Antonio Trezzini et mari de Angelica Pedroti). Il partit pour la Nouvelle-Orléans en 1816, retourna à Milan en 1833 et repartit quelques jours après. — Il revint de nouveau à Astano, en 1838, avec sa femme et deux filles et repartit en 1839.

XVI. FILIPPO DAVIDE TREZZINI, baptisé à l'église de St-Marc, de Milan, le 3 novembre 1800 (parrain: Filippo Davide Casnedi, fils de Pietro Casnedi) décédé le 18 septembre 1802.

Einträge im Stammbuch des Joh. Hartmann Escher.[1]

1587 Fridericus Comes Palatinus. († 1610).
1584 Okt. 28. Genf. Georgius Latatskj Comes de Labischin.
1583 Johannes Droyczensky de Droyczany.
1583 Okt. 27. Joannes Chandaeus.
1383 Okt. 29. Casparus Aescher.
1587 Juni 19. Laupach. Hans Jörg grave zuo Solms, Her zuo Mintzenberge und Sonnewalde. († 1600).
1587 Mai 5. Otto grave zu Solms u. s. w. († 1612).
1587 Philipp Georg comes Solmensis.
Fridericus „ „
Chiistophorus „ „
Albertus „ „
Otto „ „
1586 Juni 13. Georgius a Sayn Junior, Comes in Witgenstein ac Dominus in Homburg. († 1631).
1586 Juni 15. Philippus Junior Baro Winneburgensis ac Dominus in Bayhelstein.
März 31. Strassburg. Georgius Erasmus Baro a Tschernembl.
März 31. Henricus Baro a Tschernembl.
1587 Joannes Georgius ab Heussenstein L. Baro in Starhemberg.
1585 März 12. Genf. Hanns Bernhardt Äscher von Zürich.
1589 Sept. 14. Zürich. Erasmus L. Baro a Starhemberg.
1587 Apr. 4. Strassburg. Georgius Leopoldus a London L. Baro Austr.
1587 Apr. 4. Strassburg. Johannes Wilhelmus a London L. Baro Austriacus.
1587 Apr. 4. Strassburg. Hartmannus a London L. Baro Austr.
1587 Apr. 4. Joachimus Andreas Schlick Comes a Passaunu et Weisenkirchen et Aroc.
1585 Juli 23. Joh. Conradus Im Thurn Scaphusiensis.
1587 Juni 17. Petrus Nigidius L. L. Doctor et Academiae Marpurgensis Rector magnificus.
1587 Juni 17. Petrus Herm. (?) Nigidius.
1587 Juli. Rodolphus Goslenus Professor physicae in Academia Marpurgense.
1587 Aug. 30. Johannes Rodolphus Manuel Bern(ensis).
1587 Juni 8. Braunschweig. Joachimus a Broi(zem?)
1587 Juni 8. Braunschweig. Georgius a Walbeke.
1584 Mai 15. Zürich. Philippus Liurius.
1587 Ernst graff zu Solms der Elder. († 1590).
Hanns Heinricus Holtzhalb von Zürich.
1584 Mai 20. Joan. Jacobus Vvikius ecclesie Tigurine minister. (Der bekannte Urheber der Collectaneenbände Wickiana in der Stadtbibliothek Zürich, † 1588. Aug. 14.).

[1] Illustriertes Manuskript der Stadtbibliothek Zürich D 207 i.

1587 Mai 21. Gregorius Bersmanus.
1587 Jan. 18. Johannes Heinrichus Peyerus Scaphusianus.
1585 Dez. 4. Jeremias Peyerus.
1587 Wolfgangus Amlingus.
1586 Juni 15. Pichau. Heinricus ab Enda.
1586 Juni 15. Pichau. Wolfgangus ab Enda.
1587 Juni 9. Braunschweig. Michael Huguareus Gallus.
1587 Juni 9. Braunschweig. Paulus Dilaeus (?) Bellomontinus Gallus.
1584 Mai 20. Petrus Brunnerus Glareanus.
1584 Mai 20. Heinrich Grob der Img.
1587 Palmsonntag. Unlesbar.
1587 Juni 28. Strassburg. Daniel Wittenbach Bern(ensis).
1584 Genf. Joannes Albertus Rappenberg ab Ottligen.
1590 Aug. 14. Hans Ulrich Wohlich Burger zu Basel.
1590 Aug. 14. Matthias Harscher Burger zu Basel.
1587 Mai 18. Petrus Albinus Neumontii (?) in Acad. Merburg.
1589 März 20. Alexander a Hosch.
1589 Zürich. Casper von Hosch.
1587 Juni 19. Wilhelmus Quirinus Lesch von Mölnheim.
1584 Antonius Bolzonus Rhetus.
1586 Juni 23. Johan. Jacobus a Breitenlandenberg.
1585 Nov. 24. Strassburg. Cunradus Dasypodius.
1587 April. Joan Schröter.
1587 April. Js. Fridericus Schröter.
1586 März 31. Andreas Schmid Tigurinus.
1586 Jun. 6. Genf. Her. Dryander de Wetter Hessorum.
1584 Febr. 1. Noacus Loysius.
1587 Mai 13. Leipzig. Georgius Schellhammer.
1588 April. Strassburg Joannes Remboldus Funecius (?) Lindaviensis.
1587 Strassburg. Hauss v. Aschersleben.
1587 Apr. 3. Strassburg. Arnoldus ab Holden Dantiscanus.
15.. Okt. 4. Simon Engelbrecht Aquisgranus.
1585 Febr. 23. Lausann. Antonius Tillierus.
1584 Ruodolff vonn Erlach.
1584 Gabriel von Diesbach.
1587 April. Erasmus Moritz Magdeburg Saxo.
1584 Nov. 1. Genf. Andreas a Diesbach.
1584 Juni 28. Johannes Ruodolphus a Mülinen.
1584 Aug. 14. Genf. Samuel ab Hallweil.
1584 Aug. 14. Nicolaus a Mülinen.
1584 Nov. Genf. Eliseus Wirtz.
1587 Felicianus L. Baro in Herberstein.
1585 Febr. 16. Joh. Bovius Ecclesiae Lausannensis pastor.
1585 Febr. 16. Jo. Mercula Ecclesiae Lausannensis pastor.

1586 Juni 25. Genf. Theodorus Beza (zitternde Hand; Calvinistisches Parteihaupt, † 1605).
1586 März. Genf. Joan. Georgius Huldrichus Tig(urinus).
1587 Strassburg. Joh. a Jagow.
1587 Hieronimus Schrotter Luneburgensis.
1587 April 1. Strassburg. Bernardus a Bongardt.
1587 April 1. Strassburg. Joannis Theodosius Nemius.
1587 April 5. Strassburg. Samuel Aff. Francof.
1587 Mai 21. Caspar Peurer (?) D. Dessor (?)
1584 Okt. 23. Joannes Jacobus Aescher Tigurinus.
1587 Mai. Georgius Rottenhager Pastor Scholae Magdeburgensis.
1587 April 9. Joannes Gernandus D.
1588 Mai. Strassburg. Bernardus Rülouu.
1587 April 22. Jena. Gerhardus Terhell (?) Solmensis Secretarius.
1587 Juni 1. Lübeck. Frid. Ostratius (?) Hamb.
1584 Mai 20. Rodolphus Gualtherus († 1586 in Zürich).
1587 Carle v. Malring.
1587 Seyfridt, Rabenau vonn Ritschen.
1588 April 2. Strassburg. Hatius Haltern Lüneburgensis.
1584 Mai 20. Zürich. Heinrichus Vuolphius Tigurinus.
1584 Juni 20. Rod. Hospinianus Tigurinus.
1588 Juli 9. Johannes Wogessenus I V D et Reipubl. Argentinensis Advocatus.
1588 Juli. Strassburg. Paulus Pico.
1584 Mai 20. Joannes Frisius.
1584 Mai. Ludovicus Lavaterus († 1586 Juli 15. Zürich).
1584 April. Paulus ab Hochfelten Civis Reip. Argentor.
1584 Henricus Moller Haburgensis.
1584 Mai 26. Jo. Guilielmus Stuckius Tigurinus.
1585 Sept. 16. Genf. Joa. Jacobus Vuolphius Medicus.
1585 Febr. 16. Lausanne. Jo. Conradus Meyerus Scaphusiensis.
1584 Juni. Genf. Conradus Grebelius.
1586 Juni 24. Genf. Joannes Petrus Hainzel v. Degerstein Augustanus.
1584 Genf. J. Huldricus Rumannus Tigurinus.
1585 Febr. 16. Lausanne. Gualtherus Enricus.
1585 Febr. 16. Gedeon Aldarinus Bernensis.
1585 Febr. 24. Lausanne. Benedicht Weck von Bern.
1585 Juli. Genf. Philippus Agram Argentorat.
1587 Mai 19. Wittenberg. Jacob Rosenkrantz.
1589 Sept. 8. Zürich. Corsitius (?) Rudt Danus.
1589 Sept. 8. Zürich. Canut Guldenstern Danus.
1588 Juli 10. Strassburg. Jacobus Sebastianus Ostringer.
1589 Okt. 4. Vitus Breitschwert Tigurinus.
1589 Okt. 5. Zürich. Wernherus Eglinger Wirtemb.
1587 Mai 19. Wittenberg. Conradus Goldener.

1587 Hans Caspar vonn Mingaroda.
1587 Juni 20. Laubach. Gallus Fabritius.
1587 Juni 19. Laubach. M. Caspar Bucher.
1589 Sept. 15. Zürich. M. Johann Christoph Brem Lindaniensis.
1587 Juni 19. Laubach. Jacobus Weitz.
1586 Juni 25. Genf. Casparus Vuaser Tigurinus.
1589 Sept. 8. Zürich. Joannes Bacmeisterus Rostockiensis.
1589 Sept. Zürich. Albertus Heine Rosto. Saxo.
1589 Sept. Zürich. Lucas Bacmeister L. F. Rostock. Saxo.
1585 Aug. 18. Genf. Casparus Ramsoverus Scaphianus.
1589 Okt. 4. Zürich. Wilhelm Nothafft von Hohenberg.
1586 Juni 25. Genf. David Sulcerus Argentoratensis.
1585 Sept. 26. Genf. Conradus Dasypodius Junior. Argent.
1587 Mai 20. Wittenberg. Ulricus Bitlingerus Argentinensis.
1587 April 7. Heidelberg. Geor. Mich. Lingels hemius.
1586 Juni 24. Zürich. Georgius Cellarius Tigur.
1587 Mai 21. Dessau. Samuel Keller Halensis Saxo.
1588 Strassburg. Lazarus Wolfart Argentinensis.
1586 April 10. Franciscus a Richenbergh.
1588 Juli 10. Adam Wollffortt von Strassburg.
1586 Juni 15. Lodovicus Sondonius.
1588 Mai 10. Hans Wolffart von Strassburg.
1587 Juli 29. Strassburg. Joannes Huldricus Grebelius.
1588 Juli 10. Strassburg. Joannes Pistorius Gissensis Hassus.
1586 Dez. 4. Strassburg. Philippus Vischbach Tabernae montanus.
1589 März 19. Zürich. Adam Curvus.
1587 Mai 1. Friedrich von Pirckholtz.
1588 Juni. Strassburg. Fritericus a Birckholtz junior Marchiacus.
1584 Mai 20. Rodolphus Simlerus Tigurianus.
1585 Febr. 16. Henrychus Ernius Tigurinus ex Knonania oricendus.
1585 Hieronymus Henninger Luneburgensis.
1587 Wilhelm Löser .... protsch.
1587 Mai 24. Heinrichus Marcellus a Secretis Reip. Magdeburgensis.
1582 Mai 25. Asmus Huodler (?) der Oberst zu Saltzwedell.
1582 Phillips Ludwig Gribel von Stockauer zu Hausen.
1582 Hans Jacob Wydman von Moring im Neckarthal.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Ausstellung Nüscheler. Im Kunstgewerbemuseum von Zürich hat unser Mitglied, Herr Glasmaler R. Nüscheler, im September eine Ausstellung von Erzeugnissen seiner Kunst veranstaltet. Der eine Teil der vorgeführten

Gegenstände zeigt uns, was der Künstler als vorzüglicher Restaurator von alten, mangelhaft erhaltenen Scheiben geleistet hat, sowohl in photographischen Wiedergaben, als in farbenprächtigen Originalen. Der andere Teil der Ausstellung enthält Glasgemälde eigener Komposition von kirchlicher wie weltlicher Bestimmung.

Wenn R. Schaupp die Derbheit der Spätgotik in vielen Figuren zum Ausdruck bringt, so hält sich Nüscheler mehr an die sanften, oft fast süssen Vorbilder der Früh- und Hochgotik, wie er sie bei der Restauration der Kirchenfenster zu Königsfelden kennen lernte.

Wir hoffen gelegentlich unsern Lesern wieder ein Werk Nüschelers ins Bild vorführen zu können.

Ein Glasgemälde von R. Münger (Bern) können wir heute in stark verkleinerter Abbildung hier wiedergeben. Der Künstler hat mit Geschick die Kniefigur eines Mädchens mitsamt Schild und davon getrenntem, seitwärts stehendem Helm ins Rund komponiert. Eine sehr schöne Schriftzeile und ein



Fig. 66

gutes gotisches Rankenornament umgibt dieses Bild. Kunstmaler Münger ist unsern Lesern bereits aufs Vorteilhafteste als Exlibris-Zeichner wie als Glasmaler bekannt.

Kleinere Nachrichten.

Die Wappen am Basler Rathaus. Anlässlich der Vergrösserung und der Renovation des Basler Rathauses, das, nach den unter der zweiten Wurfschicht vorgefundenen Farbresten neu bemalt, nun einen imposanten Anblick gewährt, mussten auch die Zinnen samt den sie schmückenden Wappen der damaligen Orte der Schweiz. Eidgenossenschaft ersetzt und bemalt werden, bei welcher Gelegenheit auch hier die Unkenntnis der einschlagenden heraldischen Regeln konnte konstatiert werden, wie dies bereits Dr. Stückelberg anlässlich des neuen Postgebäudes in Zürich im Archiv von 1900, Lieferung 3, gethan hat; glücklicherweise konnten in Basel die vorgekommenen Fehler wieder gut gemacht werden.

Das bisherige alte Rathaus besteht bekanntlich aus dem anno 1504 begonnenen und 1513 vollendeten Hauptbau, in dessen Mitte unter reichem spätgotischem Baldachin die Uhr sich befindet, und einem 1606 aufgeführten westlichen Anbau.

Zu beiden Seiten des die Uhr bekrönenden Basler Pannerträgers folgen sich nun die Ortswappen wie nachstehend angegeben:

Rechts bezw. ostwärts: Basel, Bern, Uri, Unterwalden, Glarus und Solothurn. Diese Wappen gaben zu keiner Bemerkung Anlass.

Links bezw. westwärts: Zürich, Luzern, Schwyz, Zug, Freiburg, Schaffhausen; dann weiter am späteren Anbau: Appenzell, St. Gallen, Graubünden, Wallis und Biel, welche ja alle sich nach rechts bezw. ostwärts zu kehren haben.

Zürich hatte die richtige Stellung, Luzern dagegen wurde blau-weiss, statt weiss-blau tingiert.

Schwyz erhielt zuerst ein weisses Kreuzchen in die heraldisch rechte Oberecke, wurde aber abgeändert, so dass das Kreuzchen in die linke Oberecke kam und erst noch in letzter Stunde, bevor das Gerüst abgebrochen wurde, und erst nach der dritten Reklamation, erhielt der Wappenschild die damals übliche einfache rote Färbung ohne irgend ein anderes Bild.

Zug, Freiburg, Schaffhausen und Appenzell waren richtig, dagegen kehrte sich der St. Galler-Bär nach Westen und blieb ohne Halsband.

Graubünden: ein schwarzer Steinbock in weiss ist richtig, wie auch Biel, hingegen erhielt Wallis weiss-rote statt rot-weisse Tingierung und je fünf gelbe Sterne in jedem Felde.

Zu bemerken ist, dass nach einer Photographie des Rathauses Wallis 10 Sterne im Wappen hatte und der St. Galler-Bär westwärts schritt, wie auch, dass Schwyz bereits ein Kreuzchen hatte. Dies aber ist wohl einer späteren Übermalung zuzuschreiben.

Bei diesen Beobachtungen tauchte bei mir der Gedanke auf, ob es sich mit den Aufgaben, welche sich die Schweizerische Heraldische Gesellschaft gestellt hat, vereinbar wäre, wenn die kantonalen und Gemeinde-Behörden, welche Baubewilligungen zu erteilen haben, mittelst Zirkular eingeladen würden, bei Verwendung von heraldischen Motiven an Bauten etc., welche ja in den Plänen

eingezeichnet sein sollten, dieselben zuerst durch einen Fachkenner prüfen zu lassen? Vielleicht könnte auf diese Weise das Verständnis für das Wesen der Heraldik besser unter das Publikum kommen und auf der andern Seite würde die Überschätzung des eigenen Könnens in Bezug auf die Heraldik und die Geringschätzung dieser Wissenschaft aufhören. *Albert Walter-Wolf.*

Heraldisches aus Disentis. Bekanntlich haben mehrere Brände der uralten Benediktinerabtei von Disentis furchtbar mitgespielt. Es ist daher nicht zu verwundern, wenn wenig Denkmäler älterer Zeit hier noch erhalten geblieben sind. Hier ein paar Zeilen über das, was wir bei kurzem Aufenthalt gesehen und notiert.

Das älteste heraldische Monument, das wir fanden, ist ein gevierter Schild eines Abtes von Disentis aus der zweiten Hälfte des XV. oder dem Beginn des XVI. Jahrhunderts; er befindet sich auf einer Steinplatte, die in der Nordwand einer dem Klostereingang benachbarten Scheune eingemauert und stark abgescheuert ist. Über der Klosterthür sieht man ein Steinrelief, darstellend das Wappen des Abtes Sebastian von Kastelberg (1614—1634).

Farbige Wappenmalereien — ovale Schilde von Äbten — findet man sodann an der Aussen- und Innenseite der Kirchenfassade. Auf einem Ölgemälde rechts vom Eingang, in der Kirche erkennt man das Wappen des Abtes Adalbert III. v. Funs (1696—1716), an den beiden Kirchenstühlen rechts und links vom Eingang der Kirche die Wappen derer von Kastelberg, Huonder und eines dritten Geschlechts. Vom Jahre 1802 datiert ein Steinrelief, das den ovalen Schild mit dem durchgehenden Schrägkreuz von Disentis, gehalten von einem Soldaten, zeigt.

Besonders reich aber ist das Stift an Wappen der neuesten Zeit. Den Schild des derzeitigen Abtes sieht man in Relief ausgehauen an einem Ofen aus Giltstein im Lesezimmer. Eine ganze Serie von modernen heraldischen Glasgemälden bietet die neue Marienkirche, deren Zugangskorridor und Treppe. Ausgeführt sind diese Scheiben von Glasmaler Holenstein in Rorschach; sie stellen u. a. dar das Wappen des Papstes, des Abts Columban von Einsiedeln, des Abts von Muri-Gries, der Frau Hess- v. Castelberg, der Familien Huonder, Hardegger, Müller, Spescha, Disch, Bisquolen, v. Vincenz, Lang-Schleuniger und Decurtins. Der Stil der Helme, Decken und Figuren ist derjenige der Spätgotik, die Schilde indes lehnen sich mit ihren ovalen Formen an die Rococcoornamentik der Glasfenster an.

Am Hause Castelberg, gegenüber dem Gasthof zur Post, sieht man noch ein Steinrelief mit der Inschrift: I. V. C. und H. G. V. C. 1648. Es zeigt das Wappen der Castelberg, aber mit dem in dieser Zeit nicht seltenen heraldischen Verstoss, dass der Helm von vorn, das Kleinot aber von der Seite dargestellt ist. *E. A. S.*

Ein handgezeichnetes Bibliothekzeichen (vgl. diese Zeitschrift XV 84) findet sich auch in einem 1500 gedruckten Buche (Grammatica Noua, impressum Basilee per Michaelem Furter anno salutis M.CCCCC), das von Anfang an im

Besitze der Familie Segesser war. Ausser dem ersten Besitzer, den das Bücherzeichen selbst nennt, haben sich nämlich Joh. Melchior Segesser 1549 und Jodocus Segesser als Eigentümer des Buches eingeschrieben, gegenwärtig gehört es Hrn. Hans von Segesser in Cham. Das Bibliothekzeichen ist untenstehend abgebildet, das Original ist, weil s. Z. überklebt worden, stark vergibt; bemalt waren bloss die roten Teile des Aarauer Schildes (Schildhaupt



Fig. 67

und Bewehrung des Adlers). Der auf dem Spruchband genannte erste Besitzer des Buches HEINRICVS SAEGISER DE ARV̊W ist ein Sohn des Ritters Hans Ulrich Segesser (1451—† 1489) und dessen zweiter Gemahlin Barbara von der Breiten-Landenberg († 1506), er erscheint 1513—1529 als Kaplan in Mellingen (vgl. Die Segesser zu Mellingen, Aarau und Brugg, Bern 1884, Stammtafel n. 47), gehört aber zur Aarauer Linie des Geschlechts; sein Oheim Hans Arnold Segenser war wiederholt Schultheiss dieser Stadt (1453, 1474 und 1486; Merz, Die Schultheissen der Stadt Aarau 11 und 12). Das Bücherzeichen stammt somit aus dem Anfang des XVI. Jahrhunderts. *W. M.-D.*

Das Wappen der Murer von Istein. Im Geschichtsfreund (Band XV. 1900) hat P. Gabriel Meier O. S. B. ein Lebensbild des Karthäusers Heinrich Murer entworfen. Die vortreffliche Arbeit ist geziert mit einer Lichtdrucktafel, welche das Wappen Murers wiedergibt, das er 1611 6. Dez. in das Stammbuch des Hans Rudolf Sonnenberg gemalt hat. Über dem Wappen befindet sich ein

Spruchband mit: Redde unicuique suum, daneben ein aus Wolken hervorbrechender Arm, der eine Wage und einen Masstab trägt. Spruch und Bild sind als persönlich d. h. als eine Art Impresa aufzufassen.

Das Wappen der Murer findet man auch in der Peterskirche zu Basel; an einer Trommel eines Pfeilers im Schiff dieser Kirche sieht man in kräftigem Relief zwei identische, sich zugewendete vollständige Wappen, deren Schilde ähnlich wie im Bundbuch und im Pfisterbüchlein zu Luzern durch eine Kette zusammengehalten werden.

Die Fahne von Mühlhausen i./E. Laut Basler Nachr. 1901 n. 243 ist die Stadtverwaltung von Mühlhausen bei der Regierung um Erlaubnis eingekommen, die Fahne der ehemaligen Republik Mühlhausen führen zu dürfen. Von 1506 bis 1798 war die Stadt bekanntlich als zugewandter Ort mit der schweizerischen Eidgenossenschaft verbündet.

Marques de maisons. Le traité de St-Julien qui, en 1603, mit fin aux hostilités entre Genève et la Savoie, garantissait la liberté réciproque du commerce et stipulait, à l'article XI, l'exemption pour les citoyens, bourgeois et habitants de Genève de tous daces, péages, traverses et demi pour cent, moyennant consignation des marchandises, à tout le moins par des lettres de voiture et facture.

Avant d'obtenir la stricte observation des clauses de ce traité, les Genevois eurent à présenter bien des réclamations et même à envoyer des ambassades; enfin, en 1617, ils obtinrent plusieurs arrêtés favorables de la Chambre des Comptes de Chambéry, laquelle enregistra les noms et marques des commercants genevois reproduites ici d'après les registres du Conseil.

Ces marques ont un intérêt héraldique, car elles sont souvent devenues des meubles d'armoiries. Tel est le cas pour la marque de Jean Favre, un fer à cheval, qui se retrouve comme blason sur des cachets de 1556 et 1635, mais sans la croix qui le surmonte ici (voir aussi un article dans le présent recueil, année 1899, p. 75).

Nicolas Mauris
Pierre Chevrier
François Falquet
Jaques Bourdillat
Louys Mauris
Pierre de Villette
Mauris Fontaine
Romain Dunant
Jaques de St-Pierre
Bastien Pattey
Rollet Jaquet
Jean Pinget
Odet de Carro
George Pyu
François Petoux
Jaques Chevrier
Pierre Amed
Claude Buinand
Jean-Louis Clément
Jean Faure
Pierre Boccard
Moyse Chapottet

Fig. 68

M. Tripet avait attiré ici même l'attention sur ces marques de maisons (IVe année p. 387), dont il avait reproduit plusieurs, mais beaucoup moins anciennes que celles-ci. *Albert Choisy.*

Wappensagen und -Sprüche. Im Schweizerischen Archiv für Volkskunde Bd. V 1901 p. 121 ff. sind Notizen über die Wappen von Arni-Islisberg,

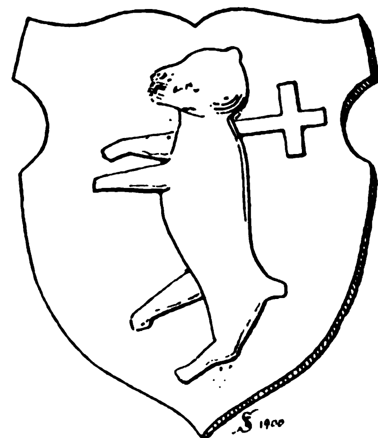
Büschikon und Unter-Lunkhofen mitgeteilt. Wir sind unsern Lesern verpflichtet, wenn sie uns weitere Traditionen oder Redensarten, welche sich auf schweizerische Wappen beziehen, mitteilen wollen.

Heraldisches aus dem Urserenthal. Im Jahrgang 1897 dieser Zeitschrift hat der Verfasser p. 137 bereits ein Wappen von Urseren, datiert 1591 abgebildet. Seither hat er eine Reihe von Familienwappen, die sich auf den Steinöfen des Urserenthales ausgehauen finden, im Schweiz. Archiv für Volkskunde (1900 Heft 1) beschrieben und zum Teil in Abbildung wiedergegeben. Im folgenden sei die jüngste heraldische Nachlese aus Urseren zusammengestellt. Aus dem Jahr 1582 stammt ein Taufstein, der sich ehemals in der



Taufstein in Andermatt.

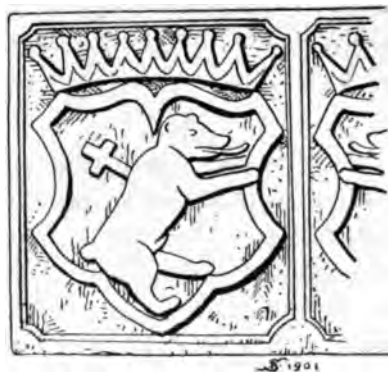
Fig. 69



Vom Brunnentrog zu Andermatt.

Fig. 70

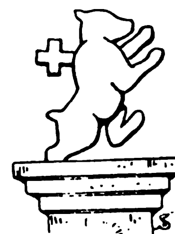
St. Columbanskirche befand und nun mit Ölfarbe überstrichen in der Peter- und Paul-Kirche von Andermatt steht. Er ist ein Beispiel spätester gotischer Dekoration und trägt Jahrzahl und Urserer-Schild auf zwei Flächen der polygonen Schale. Das Wappen von Urseren ist interessant durch den Bären, der als redendes Schildbild in demselben, sowie in den Wappen mehrerer Geschlechter, aus denen Thalammänner von Urseren hervorgingen (v. Hospental, v. Moos, Wolleb), auftritt. Ausserdem ist das Wappen bemerkenswert durch das im Schild vorkommende Kreuz; Th. v. Liebenau sieht darin eine Beziehung auf die heiligen Thebäer Felix, Regula und Exuperantius, die aus dem Wallis über Urseren nach Zürich flüchteten. In der That ist das Kreuz ein Abzeichen aller wirklichen und sog. Thebäer. Dagegen möchte ich aber einwenden, dass auch auf dem Brakteat von Einsiedeln (Corragioni Münzgeschichte Tafel XVIII n. 25) ein über dem Rücken des Wappentiers angebrachtes Kreuz sich befindet; ich möchte daher im Kreuz von Urseren eher eine Anspielung auf ehemalige Rechte des Klosters Disentis sehen. Zu beachten ist, dass das Kreuz nicht gleichschenklig und schwebend dargestellt wird, sondern als lateinisches Kreuz,



Relief am Rathaus.
Fig. 71

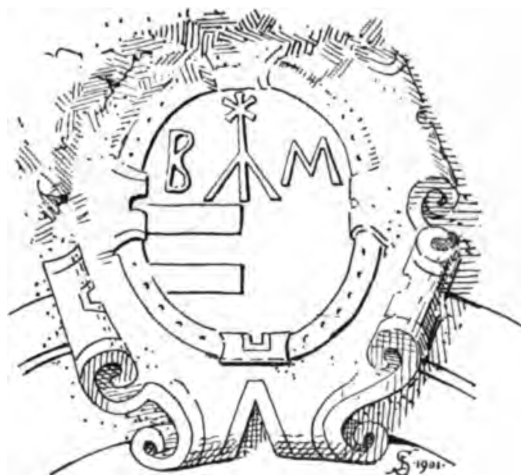
dessen längster Balken den Rücken des Bären berührt, also geschultert erscheint, gebildet wird. Diese Darstellung findet sich zu Realp 1591 und zu Andermatt mindestens seit 1582 bis heute; Beispiele bieten ein Brunnentrog des XVII. Jahrhunderts, ein Relief am Rathaus, eines an einem Privathaus und die Bekrönung des Hauptportals an der Pfarrkirche. Bei dem Doppelwappen am Rathaus fallen die beiden neunzinkigen Kronen ins Auge.

Ein unbekanntes Familienwappen, leider stark verwittert, sieht der Fussgänger, der an der ersten Kehre der Oberalpstrasse eine Abkürzung einschlägt; hier steht eine ehemalige St. Anna-Kapelle, die heute zum Stall degradiert ist. Die barocke Cartouche mit dem ovalen Wappenschild, der oben eine Hausmarke nebst den Initialen B. M., in der unteren gespaltenen Hälfte vorn zwei Balken enthält, befindet sich über der Eingangsthür.



Relief an der Pfarrkirche
Fig. 72

Im Pfarrhaus findet sich ein Kelch, den Abt Gerold II. Zurlauben von Rheinau 1734 zum Dank für gespendete Reliquien der Pfarrkirche von Urseren gestiftet hat; in zwei gravierten Schilden ist das Wappen der Abtei und des Prälaten am Mittelstück des Kelches angebracht.



Relief an der St. Annakapelle. Fig. 73

In Privatbesitz sah der Verfasser ein altes Schützenbecherlein; es soll zu Schwyz gewonnen worden sein und trägt die Aufschrift: Schützer Joa. B. Johann Sebastian Schmid Thallamen Urseren 1747, darunter einen gekrönten

ovalen Wappenschild, der in blau einen Adler, der Hammer und Palmzweig in den Krallen trägt. Dasselbe Wappen sieht man auch auf einem Grabstein des XVIII. Jahrhunderts, der vor der Fassade der Pfarrkirche im Friedhof liegt.

E. A. S.

Nochmals das Waffeleisen. Dans le premier numéro des Archives de 1901, nous avons reproduit un fer à Gaufres portant la date de 1629 et appartenant à M. Scheurer, d'Erlach, directeur des finances du Canton de Berne. Dès lors, deux correspondants, MM. G. de Vivis et W. R., ont bien voulu nous fournir sur l'origine et sur les vicissitudes de cette pièce quelques intéressants renseignements, que nous résumerons comme complément et rectification de notre précédent article.

Ce fer se rapporte à Jean-Jacques de Staal, avoyé de Soleure, né en 1589, † 1657 qui, en 1628, épousa en seconde noce Hélène Schenk de Castel, † 1643. D'après l'un de nos correspondants, elle serait fille, d'après l'autre, nièce du bailli épiscopal de Porrentruy de même nom. La famille Schenk de Castel est originaire de Thurgovie. Le buste du cimier des armoiries de Staal porterait non une couronne de chêne, mais une couronne de roses de gueules. J.-J. de Staal était fils de Hans-Jac. de Staal et de Véronique de Sury. Il avait servi en France comme capitaine sous le colonel W. Greder. Il avait eu, comme première femme, Elisabeth Hege von Remontstein et épousa en troisième noce, en 1644, Françoise de Hertenstein.

Il est encore à remarquer, à propos de ce fer à gaufres, que dans son ouvrage «Du Jura à la Forêt-Noire» le Dr. Fr. Fäh le mentionne (Vol. IV fin. 3) comme ayant été trouvé dans une maison de paysans de l'Emmenthal. Comment est-il arrivé dans ces parages? Probablement de la même façon qu'une des cloches de Bellelay est parvenue dans le clocher de Sumiswald, c'est-à-dire comme butin fait par les maraudeurs qui partirent de l'évêché de Bâle à la suite de l'armée française et vendirent dans les vallées de l'Aar et de l'Emme ce qu'ils avaient emporté, tout en y commettant de nouveaux rots. Ces maraudeurs improvisaient le long de la route de véritables marchés pour ce débarasser de leur butin en prévision de celui qu'ils comptaient faire plus loin. Qui sait si telle n'est pas l'origine de la migration dans l'Emmenthal de notre fer à Gaufres!

J. G.

Das in No. 1 unseres Jahrganges publizierte **Waffeleisen von Staal** bringen wir hiermit nochmals in mustergültiger Reproduktion; denn die Arbeit sticht unter ungezählten andern so sehr hervor, dass wir wohl uns erlauben dürfen, sie nebst einigen Ergänzungen nochmals zu bringen. Das Eisen gehörte Hans Jakob von Staal dem Jüngern von Solothurn, 1589—1657. Wie selten einer gereichte derselbe durch seine gediegene Bildung, sein klares Urteil und seine unbeugsame Energie seiner Vaterstadt zu grosser Ehre und leistete ihr nicht unbedeutende Dienste im Rate, als Schultheiss und auf Tagsatzungen. Aus dem von ihm geschriebenen «Secreta domestica» entnehmen wir, was auf dieses Eisen Bezug hat.

: — «In nomine Sanctissime et indiuiduae Trinitatis. Demnach auf Ableiben hievorgemalter meiner lieben Ehegemahlin, Frau Anna von Remontstein seliger, ich des ehelichen Bands los geworden, sonderlich aber wegen zu meines Hauses Aeuffnung tragender, angeborner Affection, ich mich wiederumb zu vermählen entschlossen; und in 18 Jahren währenden meines Ehestandes erlernen mögen, dass eines ehelichen Mannes Ehre, Freud und Trost bestehe an einem tugendsamen Weib, dadurch alles Glück nachwerts hinzuschlegt. Einer solchen Parthei hab' ich allein nachgetrachtet und nachgeworben. Und war under anderen angetragnen ansehenlichen Partheien ich aus sonderbaren (vermuthlich göttlichen) Eingebung zu Jgfr. Helene Schenkin von Castel, Herrn Landhofmeisters zu Pruntrut Bruders Tochter ein Liebe und Affection gewunnen, sowohl wegen ihres uralten hochadeligen Herkommens, als ihres gestandenen Alters,



Fig. 74

gottesfürchtigen, züchtigen Wandels und Hauslichkeit halber; als hab ich meine Affection gegen ihro allerdings gewandt, soweit, dass den 16. Novembris ich umb sie bei vorgedachtem dero Vetteren, Herrn Landhofmeistern, durch Schwagern Handel anfanglich werben lassen, nachwerts persönlich darumb angehalten, die mir darüber zugesagt, den 12. Januari 1628 vermählet, und ist die Hochzeit den 8. Februari zu Balstall glücklich und ehrbarlich gehalten worden.

Gott, welcher die Menschen mit guten intenta beglückt, wölle diesere unsere Vermählung zu seiner Ehr allein, zu unseres Nechsten Nutz und Trost aber gnädigst benedeien. Amen! —

Soweit die Familienchronik. Das Waffeleisen war keine Hochzeitgabe, sondern ist erst später erstellt. Unsere Mitteilungen entnehmen wir der vorzüglichen Biographie H. Jac. von Staal — verfasst von Dr. Fäh in Basel und 1887 erschienen in der Zeitschrift: Vom Jura zum Schwarzwald von F. A. Stocker.

L. Gerster.

Bücherchronik.

Heraldry. National Art Library Victoria and Albert Museum. Classed catalogue of Printed books. London 1901.

Mit grosser Freude wird jeder Heraldiker diesen neuen Bibliothekskatalog begrüssen, der einer eigentlichen heraldischen Bibliographie beinahe gleichkommt. Er umfasst eine enorme Anzahl von Werken Europas, die sich ganz oder teilweise mit Wappen oder Bestandteilen derselben befassen; auch alle archäologischen und historischen Grenzgebiete sind einbezogen. Als besonders wertvoll seien der Index der heraldischen Autoren und Künstler, wie der Realkatolog am Schluss der Broschüre, sowie die 16 beigegebenen Autotypietafeln hervorgehoben. Das Buch dürfte jedem Heraldiker unentbehrlich sein, und seine Anschaffung empfiehlt sich um so mehr, als der Preis von 2 Schilling ein sehr niedriger ist.

Manoel Roquette. Ordens Militares Portuguezas I Ordem de Santiago. Leiria 1901.

Das vorliegende Büchlein bildet für den Erforscher der portugiesischen Orden eine wichtige Ergänzung zur Noticia Historica von Tavana und de Silva (Lissabon 1881). Es behandelt speziell den alten Orden von S. Jakob vom Schwert. In sechs Abschnitten wird uns der Ursprung, dann die Entwicklung des Ordens, seine Spaltung in einen spanischen und einen portugiesischen Orden von Santiago vorgeführt. Es schliessen sich ein Verzeichnis der Grossmeister, die Geschichte einiger Ordenskapitel und eine Notiz über das königliche Kloster von Santos-o-Novo an. Beigegeben sind der hübschen Schrift einige Ansichten von Orten, die mit der Geschichte des Jakobsordens verknüpft sind. Wir beglückwünschen den Autor zu dieser höchst interessanten Publikation und hoffen, er werde im Lauf der Zeit auch andere Orden mit derselben Umsicht studieren und biographieren.

Baltischer Wappenkalender 1902. Kunstanstalt J. Tode, Riga. Verlag von E. Bruhns. Wer ein prächtiges Weihnachtsgeschenk heraldischen Charakters machen will, verschaffe sich den baltischen Kalender. Sein Gewand ist dasjenige der bekannten Hupp'schen hochrechteckigen Broschüren mit den seitengrossen heraldischen Kompositionen, aber das Format grösser, das Papier feiner. Während aber Hupp im Styl des XV. und XVI. Jahrhunderts arbeitet, hat der Zeichner (M. K.) des baltischen Kalenders dem XIV. Sækulum den Vorzug gegeben. Seine Blätter sind ungemein originell, markig und wirkungsvoll; es sind nicht weniger als 24 vornehme baltische Wappen in diesem Buch enthalten. Sie machen den Wert dieser Neuschöpfung zu einem bleibenden. *Red.*

Das Landeswappen der Steiermark, von Alfred Ritter Anthony von Siegenfeld, mit 41 Textillustrationen und 51 Tafeln in Mappe. Graz 1900. Verlagsbuchhandlung Styria.

Als dritter Band der Forschungen zur Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte der Steiermark ist die vorliegende Arbeit erschienen, welche in Be-

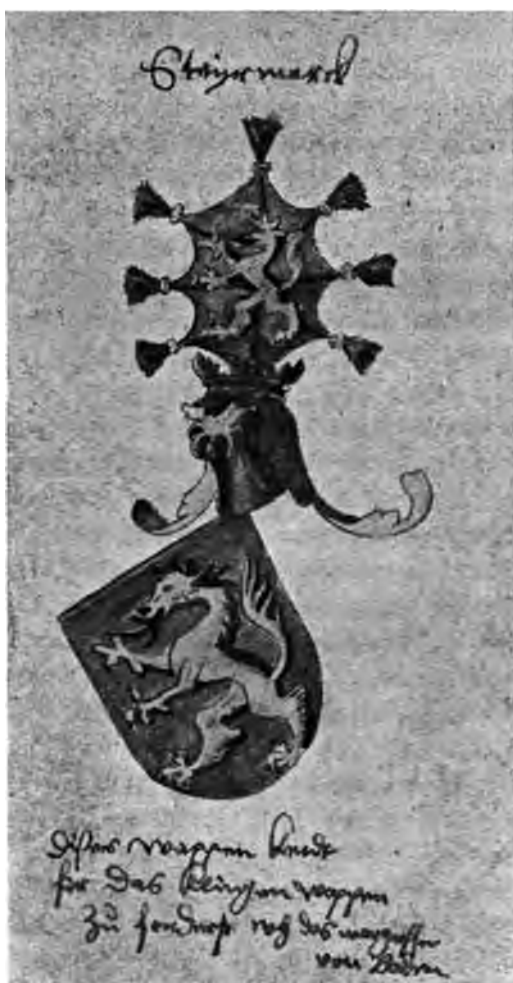
rücksichtigung des ausserordentlich reichen Quellenmaterials und der allgemein heraldisch interessanten Abhandlungen jedem Heraldiker eine lohnende Lektüre bietet. Im ersten Hauptabschnitte wird die Entstehung der Landeswappen behandelt, im zweiten die Entwicklungsgeschichte des heraldischen Panters, der heute noch für viele ein Rätsel bedeutet und im dritten endlich, auf den beiden vorgestellten Arbeiten fussend, die Geschichte des Landeswappens der Steiermark im Rahmen der bajuwarisch-carantanischen Pantergruppe. Als Anhang sind beigegeben: Geschichte und Beschreibung des „Steirischen Herzoghutes“, ein Exkurs über den Ursprung des Reichsadlers und ein zweiter über die Beziehungen Wolframs von Eschenbach zu Steiermark. Den Schluss des Buches bilden die Beilagen, Auszüge aus lateinischen Schriftstellern über Kriegsabzeichen, Beschreibungen und Erklärungen des Panters aus dem griechischen Physiologus, dem syrischen Buche der Naturgegenstände, aus dem lateinischen, angelsächsischen und altdeutschen Physiologus, und drei grosse Stammtafeln, auf denen die Verwandtschaft der einen Panter in ihren Siegeln führenden Dynasten bis zum Ausgange des Zwischenreiches nachgewiesen und die Abstammung des bajuwarisch-carantanischen Panterwappens erklärt wird. Inhaltsübersicht und ein Verzeichnis der Textillustrationen sind dem Texte vorgesetzt; die Weglassung eines alphabetischen Namensregisters muss aber als Nachteil empfunden werden. Das Werk ist reich illustriert und der historischen Entwicklung des Panters eine formale, kunsthistorische, auf den Tafeln und in den eingedruckten Abbildungen zur Seite gestellt. Die ältesten Belege, die Miniaturen aus dem VIII. Jahrhundert, zeigen das Tier in natürlicher, katzenartiger Gestalt, aber schon feuerspeiend, ebenso die ersten Siegel, wie z. B. dasjenige des Markgrafen Otakar I. vom Jahre 1160. Die heraldische Stilisierung lässt sich an den vielen Siegeln verfolgen, an denen der Herzoge von Kärnten und Österreich, der steierischen Grossen, der Beamten und Städte Steiermarks, die alle das Heerzeichen des Landes im Schilde führen. Eine vollständige Stilentwicklung gibt der Verfasser auf den Tafeln wieder, durch eine ausgewählte Sammlung von Abbildungen aus den Wappenbüchern, beginnend mit der Zürcher Wappenrolle, dem Heraut de Gelre, dem Bruderschaftsbuche St. Christophori am Arlberg und beschliessend mit Kupferstichen des XVIII. Jahrhunderts, durch Grabmonumente, Siegel, Wetterfahnen, Holz- und Steinskulpturen, die fast ausschiesslich gute heraldische Vorlagen sind.

In dem ersten Abschnitte über die Entstehung des Landeswappens, wird die Ableitung des persönlichen Wappens aus dem Heerzeichen dargestellt und das Feldzeichen, die Fahne als erster Träger des Abzeichens, der Schild erst als zweiter erklärt. Die Bilder in Schild und Fahne waren ursprünglich verschieden, wurden dann aber aus rein praktischen Gründen einheitlich gewählt. Das Heerzeichen, d. h. die Fahne für die Lehensleute eines bestimmten Territoriums, wurde vom Anführer persönlich geführt und mit der Grafen- und Herzogswürde erblich. Dem Wechsel der Besitzers entsprach ein Wechsel des Wappens, ohne Rücksicht auf die Familienzugehörigkeit, ja der Verfasser weist an Beispielen nach, dass das sogenannte Landeswappen auch in Abwesenheit vom

Territorialherrn vom Heerbann und vom Marschall geführt wurde, und die Steirer z. B. im Jahre 1260 das grüne Panner mit dem weissen Panter gegen ihren rechtmässigen Herrn, König Bela IV. von Ungarn, ins Feld trugen. Durch die soziale Umwandlung im Lehenswesen, durch das Streben jedes Ritterbürtigen und der immer mächtiger werdenden Ministerialen nach Grundbesitz, wurde die Heerfolge in eine grosse Anzahl von kleinen Aufgeboten zerteilt, von denen jedes ein Feldzeichen bedingte, das dann dem Lehensherrn als Familienwappen zukam. Die besitzlosen Ritter besassen kein Wappen, sie führten meist gleichförmige Schilde in den Farben der Lehensfahne oder mit dem vereinfachten Wappen des Lehensherrn. Erst in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts trat eine Änderung ein. Den Zusammenhang des Wappens mit dem Territorium erläutern verschiedene Besitzwechsel österreichischer Burgen und der Wappenbrief, in dem Herzog Leopold von Österreich dem Hans Starkenberger zu dem alten Wappen ein neues (mit 3 Kronen) verleiht, als er die Veste Kronberg baute. 1381. Die Richtigkeit dieses Entwicklungsganges wird heute kaum mehr angefochten, dagegen ist damit der Zusammenhang zwischen Wappen und Geschlechtsname nicht erläutert, und doch dürfte dieser auf die Erblichkeit und die Wahl des Wappens einen bedeutenden Einfluss gehabt haben.

Der zweite Abschnitt ist der Geschichte des heraldischen Panters gewidmet. Er verfolgt den Panter in der Naturgeschichte des Altertums und des Mittelalters, und gibt ein Bild von der sich nach Zeiten und Ländern ändernden Vorstellung, von der Symbolik und Darstellung, bis zur endlichen Ausgestaltung des Tieres zu drei verschiedenen heraldischen Typen, dem Panter, Pardel und Leoparden. Neu ist der Nachweis von dem mächtigen Einfluss des im XII. Jahrhundert in den deutschen Gauen bekannt gewordenen Physiologus, der sich in der romanischen Architektur, im Kunstgewerbe und auch in der Heraldik geltend machte, und eine grosse Anzahl von Tieren für Wappenbilder lieferte. Trotzdem der Panter im Mittelalter eine hervorragend religiös-symbolische Bedeutung besass, wurde er wenig zur figürlichen Darstellung gewählt; denn die Schriftsteller waren über sein Aussehen nicht einig und beschrieben es auf die verschiedensten Arten. Im Südosten Deutschlands taucht zuerst jene Gestaltung des Tieres auf, welche durch ihre lokale Verwendung im Wappenwesen schliesslich den Typus des heraldischen Panters begründet hat. Pferdeähnlicher Kopf und Hals, mit flatternder Mähne, die Vorderfüsse mit drei Zehen, die Hinterfüsse mit Hufen, der wohlriechende Atem als Flammenbüschel aus Maul und Nüstern, ein Phantasiegebilde des Nordens. Seit dem Beginne des XIV. Jahrhunderts erscheint er gehörnt, die Umgestaltung des Oberkörpers zu einem Greifen mit Adlerschnabel und der Vorderfüsse zu Vogelkrallen, gehört erst dem späteren XV. Jahrhundert an, das überhaupt aus ihm ein wahres Ungeheuer machte, an dem jedes Glied einer andern Tiergattung entnommen ist. Neben diesem Phantasiegebilde, das seinen Ursprung dem Wappenzeichner an den Ufern der Donau verdankte und durch seine mannigfaltige Umgestaltung in der Heraldik einzig dasteht, erscheint der „Leopard“ der englischen Heraldik nur als die ältere, wappenmässige, auf der Überlieferung basierende

Stilform, die infolge der Ähnlichkeit in der Darstellung mit dem Bilde des Löwen zusammenfiel und nur für die schreitende Stellung des letzteren als Ausdruck beibehalten wurde. Den Unterschied mit dem den face Drehen des Kopfes kannte das XIV. Jahrhundert noch nicht. Wie diese beiden Arten, so geht auch der dritte heraldische Typus, der „Pardel“, auf das gleiche Urbild zurück, indem



Wappen von Steyermark nach H. Vischers Manuskript im Staatsarchiv Basel.

Fig. 75

die Renaissance-Kunst den Panter wieder vollkommen naturalistisch darstellte und ihn im Gegensatze zu den heraldischen Tieren als Pardel bezeichnete. Der Pardel verdrängt in verschiedenen Wappen den Luchs und zählte, im Gegensatze zu dem alten, deutschen Panter, zu den natürlichen Tieren. Eine Umgestaltung des letzteren ist die italienische Dolce, die über Venedig in ganz Italien Eingang gefunden hat.

den Spezialitäten sowie den Sammlungen, Vereinen, Organen der Ex-libris-litteratur sind besondere Abschnitte gewidmet. Den Schluss bilden sehr nützliche Anweisungen zur Herstellung von Bibliothekzeichen und sehr bequeme Register über Sachen und Personen. All das ist begleitet von mustergiltigen Reproduktionen alter und neuer Ex-libris; gewählt sind charakteristische Typen und zahlreiche als Kunstwerke hervorragende unveröffentlichte Blätter. Freude an Graf Leiningens Buch wird nicht nur der Heraldiker, der Ex-libris- oder Kupferstichsammler, sondern jeder, der ein offenes Auge für alle Äusserungen der Kunst besitzt oder jeden Pulsschlag der Kulturgeschichte an der Historie einer Spezialität verfolgen mag, haben. Niemand hat, das darf wohl gesagt werden, dem an sich spröde erscheinenden Material einer Ex-librissammlung so viele anregenden und interessanten Seiten abzugewinnen vermocht, wie Graf Leiningen. Für die Sache selbst, das Ex-libris, das Sammeln desselben, die Hebung des künstlerischen Wertes des Bibliothekzeichens bedeutet das Buch eine épochemachende Propaganda, weil es sich an alle Kreise wendet.

Als Schweizer freuen wir uns, in Leiningens Buch auch einigen Landsleuten, die auf dem Ex-librisgebiete gewirkt haben, zu begegnen. Ich erwähne Chr. Stimmer, ferner Alb. Welti, H. B. Wieland, Kreidolf, Schaupp, v. Schennis, Hirzel, Marie La Roche und Hans Steiner.

Wir geben uns der Hoffnung hin, dass auch der Leserkreis dieser Zeitschrift die Leiningensche Sammlung bei Gelegenheit unterstütze, handelt es sich doch um eine gemeinnützige Thätigkeit, deren Resultate der Wissenschaft zu gute kommen, indem die grosse Sammlung, aus welcher Graf Leiningen die dies Jahr publizierten Proben vorführt, dem germanischen Museum zu Nürnberg vermacht hat. Ehre solchem uneigennützigen Thun.

D. Vicente Vives y Liern. Lo Rat Penat en el Escudo de Armas de Valencia. Valencia 1900. Imprenta de Vda. de Emilio Pascual.

Es ist immer interessant, die Metamorphosen einer heraldischen Figur zu verfolgen; besonders instruktiv aber wird ein derartiges Studium, wenn es an Hand einer so kompleten Dokumentensammlung geschehen kann, wie sie der gelehrte Herr Staatsarchivar von Valencia für das Kleinot seiner Vaterstadt beibringt. In Bild und Wort führt er uns das Panner der Stadt, die Münzen, die bis ins XVIII. Jahrhundert den mittelalterlichen Avers- und Reverstypus beibehalten, die typographischen Denkmäler und die Siegel vor. Es folgt dann ein Kapitel über den Ursprung und die Bedeutung des Kleinots, das im Mittelalter zuerst als geflügelter Drache (Drach alad), später als Fledermaus (Rat penat) erscheint. Nicht weniger als 22 ungedruckte Urkunden von 1364—1597 sind zur Dokumentierung der Schrift angehängt. Die in Autotypie ausgeführten schönen Abbildungen sind auf 6 Tafeln reproduziert. Möchten auch andere Stadtwappen ebenso treffliche Bearbeiter finden wie das von Valencia. Herr Vives y Liern aber könnte der Heroldwissenschaft grosse Dienste leisten, wenn er uns auch fernerhin mit den eigenartigen, bei uns leider wenig bekannten spanischen Denkmälern der Heraldik bekannt machen wollte. *E. A. S.*

Clemens Kissel, Das Mainzer Rad. Verlag von L. Wilckens, Mainz.

Eine Brochüre von 62 Seiten mit einer überaus grossen Anzahl von Illustrationen, unter denen freilich die Porträtmedaillen, ein Porträtstich, einige Münzen und Siegel, die keinerlei heraldische Zeichen tragen, sowie die Familienwappen der Erzbischöfe nicht streng zur Sache gehören und überflüssig sind. Die Schrift ist eine überaus fleissige und beinahe vollständige Sammlung der auf Siegeln, Münzen, Stein- und Holzskulpturen, Malereien u. s. w. vorkommenden Darstellungen des Mainzer Rades, das zuerst auf Brakteaten vom Beginn des XIII. Jahrhunderts vorkommt. Interessant ist, dass das Rad in eine grosse Zahl von Wappen kurmainzischer Besitzungen übergeht, ein Vorgang, der sich auch in andern Diözesen (z. B. Lüttich, Basel) findet. Bezüglich des Wappens der Stadt Mainz kommt der Verfasser zum Schluss, dass es darzustellen sei „als roter Schild mit zwei silbernen, senkrecht übereinander stehenden sechsspeichigen Rädern, welche mit einem Kreuze miteinander verbunden sind. Die Krone kann beibehalten werden wegen der Festung, ist aber nicht nötig".

Auch auf Titelblättern von Mainzer Drucken (Bibeln!), sowie in schweizerischen Wappenbüchern, zunächst in der Zürcher Rolle, hätte der Verfasser noch einige Belege finden können; Figur 123, die „ca. 1701" datiert wird, ist ein Holzschnitt des XVI. Jahunderts, wie sie in Seb. Münsters Kosmographie eingestreut sind. Wir empfehlen das Büchlein Kissels allen Heraldikern angelegentlich. Manches andere Bistums- oder Stadtwappen wäre es wert, in analoger Weise à travers les âges beobachtet zu werden.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Laut Gesellschaftsbeschluss findet die diesjährige Generalversammlung im Laufe des Monats Oktober in Freiburg statt und es steht zu erwarten, dass der Besuch ein recht zahlreicher werde, da die Freiburger Familienarchive und das kantonale Museum reich an ungehobenen, heraldischen Schätzen sind.

Die waadtländischen Mitglieder unserer Gesellschaft haben eine nachahmenswürdige Neuerung eingeführt und beschlossen, ähnlich der Neuenburger Sektion, von Zeit zu Zeit sich zu vereinigen zur Förderung der wissenschaftlichen und geselligen Interessen. Die erste Versammlung wurde im Monat Juni in Moudon abgehalten, auf Einladung der Herren Ruchet und Meylan.

Von der Drucklegung eines Kataloges der Gesellschaftsbibliothek wurde auch in diesem Jahre noch abgesehen, da die Büchersammlung noch zu unansehnlich ist.

Als neue Mitglieder sind in die Gesellschaft eingetreten:

Freiherr C. v. Girsewald, Zürich.
Herr Adolphe Eggis, Banquier, Villa St-Barthélemy, Genève.
„ August, Reichsgraf von Fries auf Cerna Hora, Mähren, Österreich.
„ J. Besson-Scherer, Elisabethenstrasse 41, Basel.
„ Hans Isler, stud. jur., Freiestrasse 88, Basel.
„ Georg Finsler, V. D. M., Hardstrasse 87, Basel.
„ Heinrich Schumacher, Sohn, Architekt, Luzern.
„ Hans Pfyffer von Altishofen, Luzern.
„ Louis von Tscharner, cand. jur., Bern.
„ Dr. phil. Gustav Grunau, Christoffelgasse 4, Bern.
„ Albert von Glutz-Rüchty, Solothurn.
„ H. Gaston Billot de Göldlin, Sourdeval-la-Barre, Manche (France).
„ Consul Julius Meili, Zürich II.
„ Henri Bergier, lic. en droit, Valentin, Lausanne.
„ Dr. Louis Meylan, Cossonay.

Im Verlaufe des Jahres sind verstorben:

Herr E. Graf von Mirbach-Harff, Harff, Rheinpreussen.
„ Eric Valloton, Clos Maria, Lausanne.
„ Marc-G. Francillon, Le Chardonnet, Lausanne.

Basel, August 1901 — Der Sekretär: Dr. P. Ganz.

Ex-libris.

On vient de fonder à Bâle une Société de collectionneurs d'ex-libris, sous le nom d'Ex-Libris-Club «Basilea»; il compte déjà un nombre assez considérable d'adhérents.

Cette Société ne comporte ni taxe d'entrée, ni cotisation.

Son seul principe repose sur l'échange d'ex-libris et d'adresses de collectionneurs. Tout fait prévoir qu'elle est appelée à rendre aux collectionneurs de réels services.

Un bulletin illustré, qui paraîtra tous les deux mois, contiendra divers renseignements utiles tels que notices sur des pièces rares ou curieuses, offres et demandes d'échanges, etc. L'abonnement, qui est de 4 fr. 50, sera facultatif, afin de permettre à tous les collectionneurs de faire partie de l'Ex-Libris-Club «Basilea».

Pour divers motifs, l'Ex-Libris-Club «Basilea» a décidé de se faire représenter en France par un vice-président. En conséquence, il a désigné comme tel M. Edmond des Robert, 21, rue de Rigny, Nancy, à qui on est prié de s'adresser, si, comme il est probable, on accepte de faire partie de la dite Société. Il se met à la disposition des membres pour tout renseignement. Prière de joindre un timbre pour la réponse.

Pour la Suisse on s'adresse à M. Eman. Stickelberger, Bâle (Florastr. 23).

---

† Joseph Morel.



C'est un peu tardivement que nous venons rendre hommage à la mémoire d'un membre dévoué de notre société, M. le juge fédéral *J. Morel*, décédé le 13 décembre dernier à Lausanne. Malgré l'allure très romande de son nom, la famille Morel se retrouve dans plusieurs régions de la Suisse allemande et c'est à St-Gall que Joseph-Charles-Pancrace Morel, originaire de Wyl, naquit le 8 février 1825. Se vouant au droit, il fit ses études à Heidelberg, Tubingue et Paris et, rentré dans la patrie, il ne tarda pas à occuper une place en vue dans son canton où ses concitoyens le nommaient député au Grand-Conseil et juge au tribunal de la ville de St-Gall, puis président de la cour de cassation. Il fut également député au Conseil des États de 1869 à 1874 et, en même temps, il fut chargé des fonctions de juge au Tribunal fédéral, alors que cette cour pouvait encore liquider les affaires pendantes en sessions périodiques. Lorsqu'en 1874 elle fut organisée en tribunal permanent, Morel, appelé à en faire partie,

dût se transporter à Lausanne et il n'a cessé, jusqu'à sa mort, de remplir ses fonctions avec un zèle infatigable et une rare compétence.

Nul mieux que lui ne connaissait le droit, et en particulier le droit suisse, nul ne se faisait une plus haute idée de la dignité de la justice, qu'il avait appliqué avec une équité parfaite, sans compromissions et avec la hauteur de vues d'un vrai homme d'État, mais aussi avec un fond de bonté qui lui était naturelle. J. Morel avait les sciences d'un juge qui lui ont valu plusieurs missions de confiance, entre autres récemment celle d'arbitre dans le conflit entre la France et le Chili, il en avait également la prestance et, avec sa noble tête entourée d'une longue chevelure blanche, il commandait le respect et attirait la sympathie.

Mais Morel ne fut pas seulement légiste distingué; il s'intéressait passionnément à l'histoire de son pays, particuliérement à son histoire judiciaire, dans laquelle il était très ferré et, depuis longtemps, il employait tous ses rares moments de loisir à former une vaste collection de sceaux, qui est un monument de patience et de labeur. S'étendant sur toute la Suisse, elle comprend des milliers d'empreintes de plâtre, presque toutes faites par M. Morel lui-même, et chacune munie d'une notice historique. Ce qui fait l'originalité et en bonne partie la plus grande valeur de cette collection, c'est son classement établi non par ordre de date, ni par maisons ou états, mais au point de vue judiciaire, chaque série formant l'histoire complète d'une juridiction depuis les temps impériaux, en passant par les différents seigneurs ayant eu successivement droit de justice, repris par les villes ou les cantons, jusqu'aux tribunaux modernes.

A l'appui de documents pareils, il aurait été relativement facile à un légiste de la trempe de M. Morel d'écrire l'histoire judiciaire de la Suisse. Il y avait de quoi le tenter, en plus d'une fois il nous a dit qu'il espérait le faire . . . lorsqu'il pourrait s'accorder des loisirs, mais ce moment n'est jamais venu. Après une longue vie d'un labeur continuel, M. Morel avait enfin décidé de s'accorder un repos bien mérité, mais il était trop tard et, par une singulière coïncidence, presque au moment où il était donné lecture à l'Assemblée fédérale de sa lettre de démission, et tandis qu'il avait encore siégé le matin au Tribunal fédéral, il était frappé d'une attaque d'apopléxie qui l'enlevait en moins de vingt-quatre heures.

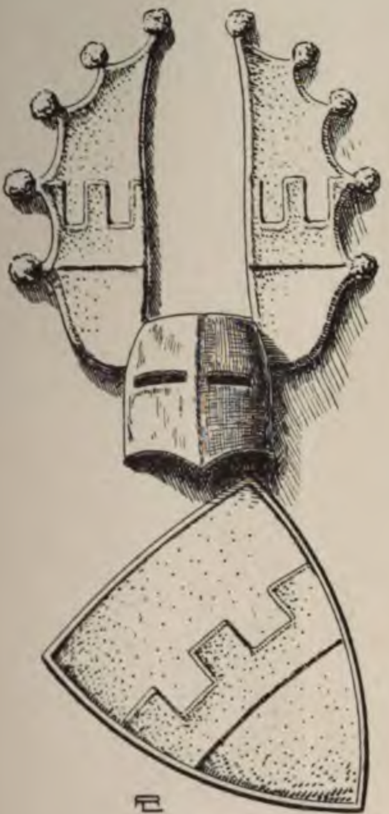
Lors de la fondation de notre société, en 1892, M. Morel en devint non seulement un des premiers membres, mais il l'appuya dans les premiers pas de ses conseils bienveillants, fournissant mêmes quelques contributions aux *Archives*. Il n'a, dès lors, pas cessé de suivre les développements de la Société et de son organe avec le plus grand intérêt, qu'il a manifesté soit par correspondance, soit en assistant chaque fois qu'il le pouvait à nos assemblées annuelles, où sa présence était toujours saluées avec joie.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



BASLERSCHEIBE 1579

Herald. Archiv 1906 N°4



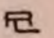

1.



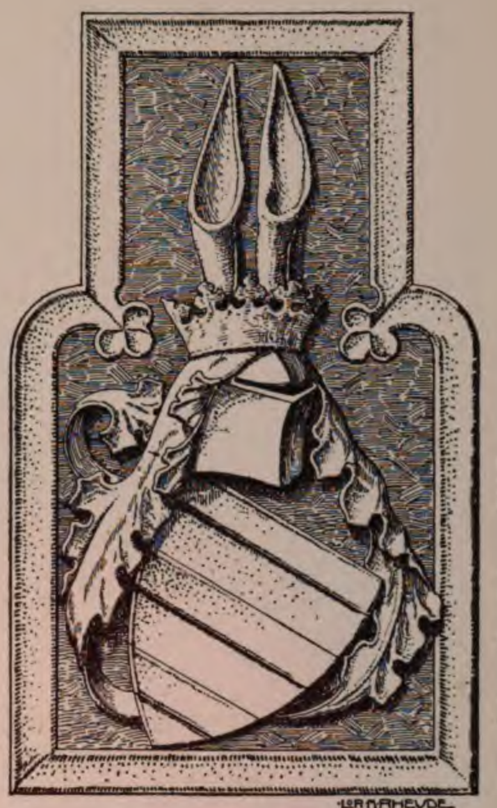

2.



3.

4.



5.

Heraldische Skulpturen in Regensburg.

Heraldisches Archiv. 1901. Heft 4.

ARCHIVES HÉRALDIQUES SUISSES

Schweizerisches Archiv für Heraldik

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE

1902

Mit XI Tafeln und 73 Textbildern



ZURICH
IMPRIMERIE SCHULTHESS & Co.
1902

Inhaltsverzeichnis.

TABLE DES MATIÈRES.

Verzeichnis der Tafeln.

TABLE DES PLANCHES.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année } XVI Heft 1.

La République helvétique et les armoiries.

Par André Kohler.

«Il n'y a pas eu en Suisse comme dans d'autres pays, lors de l'introduction des idées démocratiques, une animosité absurde et bête contre les insignes et symboles héraldiques» écrit Maurice Tripet dans une brochure où il retrace à grands traits l'histoire du blason en Suisse[1]. Puis, citant Mr Ad. Gautier, il ajoute: «A Genève, par exemple, il a fallu que ce fussent les Français eux-mêmes qui, en s'emparant brutalement de la petite République, décrétassent l'abolition des armoiries et, comme ils le firent aussi ailleurs, détruisissent les rôles des bourgeois et le recueil de leurs armoiries. Dans le reste de la Suisse, ce sont les mêmes envahisseurs qui vinrent établir de force une république unitaire et éphémère, calquée sur la leur, et contraignirent les Suisses à renoncer à leurs vieux emblèmes, lesquels, même auprès des libéraux les plus avancés, n'excitaient aucune antipathie; on était tellement habitué à considérer les armes comme la propriété de chacun et à les voir figurer sur les actes officiels que, bien souvent, même sous le régime oppresseur des Français, on fabriqua des sceaux sur lesquels on grava un écusson héraldique portant, à défaut d'armes, les couleurs que les conquérants avaient imposées à la République helvétique; les archives d'un grand nombre de localités renferment des pièces de l'époque, où l'écusson est tiercé en fasce ou en bande, sinople, or et gueules».

En thèse générale, Mr Gautier peut avoir raison; cependant, lorsqu'il affirme que les «libéraux les plus avancés» n'avaient aucune antipathie pour les emblèmes héraldiques, il exagère quelque peu, comme le montrera la suite de ce travail. Dès le début de la Révolution il se trouva des «iconoclastes», car en date du 22 février 1798 nous lisons dans le Journal du professeur lausannois Pichard[2]: «Reymond[3] s'étant rendu dans la maison De la Potterie pour en ôter les girouettes et les armoiries, le commandant français Dumoulin a demandé

---

[1] La Suisse héraldique (Extrait de la Feuille centrale de Zofingue) Lausanne, G. Bridel, 1892.

[2] Journal du Professeur Pichard sur la Rév. helv., publié et annoté par Eug. Mottaz Lausanne, Mignot, 1891.

[3] Reymond, fougueux démagogue; rédacteur du *Régénérateur*, fut, à cause de ses idées, subversives, emprisonné sur ordre du Directoire; chef de l'insurrection des Bourla-Papay en 1802.

de quel droit et par l'ordre de qui il voulait faire cela. Il a répondu qu'il venait de la part de l'Assemblée populaire de St-Laurent. Le commandant Dumoulin lui a alors défendu d'exécuter son projet, l'a vertement tancé et lui a dit entre autres: «Vous m'avez l'air d'un sans-culottes; vous pourriez bien finir comme eux».

«Il faut croire, remarque Mr Mottaz, qui a publié le Journal de Pichard, que le général Brune était plus «sans culottes» que son lieutenant, le général Pouget, car, deux jours plus tard, il ordonna d'effacer les armoiries et d'enlever les girouettes de toutes les maisons où il en restait encore».

Quelques semaines de plus, et Reymond aurait pu faire valoir comme excuse l'article 8 de la «*Première constitution helvétique*»:

«Il n'y a aucune hérédité de pouvoir, de rang et d'honneur. L'usage de tout titre ou institution quelconque qui en réveillerait l'idée, sera interdit par des lois pénales. Les distinctions héréditaires engendrent l'orgueil et la paresse, et pervertissent l'opinion sur les choses, les évènements et les hommes».

Le 12 juin 1798 déjà, Gapani[1], en séance du Grand Conseil, demande par motion d'ordre que l'on mette cet article en rigueur. «La constitution, dit-il, rejette tout ce qui peut rappeler à nos yeux l'hérédité des titres et cette aristocratie féodale qui faisait la honte de l'humanité. Je demande donc que l'Assemblée prononce l'abolition de tous les titres quelconques, ainsi que des armoiries gravées sur les maisons et sur les cachets». Et la discussion s'engage; la voici d'après le *Bulletin officiel* du 7 juin 1798: *Escher.* Au moment où des objets plus importants nous appellent, nous ne pouvons nous occuper de ces misères-là.

Treusch. Eh! ce ne sont point des misères..... Je demande même que toutes les lettres de noblesse soient rendues par leurs propriétaires. Le tout est renvoyé à une commission.

Mais si les Conseils s'agitaient, la population en général ne paraissait pas pressée de faire disparaître les armoiries, ni même les couleurs et les écussons des anciens gouvernements, comme il appert de la pièce suivante publiée par le *Bulletin officiel* du 16 août 1798:

Bureau du Préfet national. Henri Polier, Préfet national du Cton du Léman, aux Citoyens Lieutenant du Préfet et sous-préfets. Salut Républicain et fraternel. Le décret du Corps Législatif du 12 juin dernier, émané à l'occasion des manteaux aux couleurs de ci-devant gouvernements de Berne et de Fribourg, *ordonne de faire disparaître ces vestiges de l'ancien ordre de choses;* cependant le Directoire Exécutif a été informé qu'il en existe encore en Helvétie, et j'ai reçu la lettre suivante du Ministre de l'Intérieur.

Citoyen Préfet!

«Ensuite d'un ordre du Directoire, je dois vous inviter à faire disparaître peu à peu les armoiries de canton que l'on rencontre encore, et qui, comme des monuments d'un ordre de choses aboli, ne doivent plus exister.

---

[1] Gapani fut préfet national à Fribourg sous le gouvernement helvétique.

L'article 8 de la Constitution, réprouvant tout signe de distinction héréditaire, vous répondrez, Citoyen Préfet, aux intentions du Directoire Exécutif, en rendant une proclamation motivée sur cet article, qui invite les populations à faire disparaître toutes les armoiries particulières exposées aux regards du public, sur le portail des maisons ou ailleurs».

Salut républicain,

Le Ministre de l'Intérieur, (signé) Rengger.

En conséquence il vous est enjoint d'ordonner, chacun dans votre District, une recherche exacte de toutes les armoiries et couleurs des ci-devant gouvernements de Berne et de Fribourg, qui peuvent encore exister extérieurement, en peinture, en relief ou sculpture, sur les bâtiments publics, les temples, les ponts, les bornes et partout ailleurs, sans se contenter, comme cela s'est pratiqué en plusieurs lieux, de couvrir les dites armoiries de plâtre ou de mortier. Il est aussi très expressément enjoint à tous les particuliers de se conformer exactement et dans le plus court terme à la lettre du Ministre, en obéissant à l'article 8 de la Constitution, et au serment de fidélité qu'ils prêteront le 17 de ce mois.

Mon Lieutenant et les Sous-Préfets sont spécialement chargés, sous leur responsabilité, de veiller à l'exacte exécution de la présente, dont ils me rendront compte dans le terme d'un mois dès la date ci-dessous. Elle sera publiée et affichée, lue dès la chaire par les Proposants ou Régents avant le service divin, et insérée dans le Bulletin officiel et la Gazette des Campagnes.

Donné à Lausanne, sous mon sceau et signature près celle de mon secrétaire, le 15 août 1798.

H. Polier, Préfet national.
Fr. Ballif, Secr. du Préfet.

* * *

Quelques mois plus tard, le Directoire helvétique, dans sa préoccupation fébrile de détruire tout vestige du passé, ordonne au ministre de la guerre, par un arrêté du 13 février 1798, de prendre les mesures les plus promptes pour que tous les drapeaux aux armes et couleurs des anciens gouvernements soient déposés aux chefs-lieux de canton et «le taffetas vendu au profit de la Nation». (Recueil officiel des actes de la Rép. helvétique. T. III p. 1086).

Sur ces entrefaites la commission nommée le 12 juin 1798 et chargée de s'occuper «des titres de noblesse et autres titres de distinction» fait son rapport, en séance du Grand Conseil (Corps Législatif), le 25 février. Nous ne relevons du Bulletin officiel (1er mars 1799) qui relate cette séance que ce qui peut intéresser l'héraldiste.

Art. 5 (de la loi proposée). Toutes les armoiries qui se trouvent dans les salles et places publiques, dans les églises, devant les maisons, ainsi que les girouettes sur les toits, ou autres marques distinctives de l'ancien régime, enfin tout ce qui pourrait avoir rapport, soit au royalisme, soit au fédéralisme, doivent être abattus.

Huber, en votant pour l'article, voudrait en différer l'exécution. Il prévoit que cette opération coûtera de l'argent, et il voudrait qu'on épargnât les monuments qui peuvent intéresser les beaux-arts. — *Kuhn* cite la cathédrale de Berne dont la voûte est couverte de trois à quatre cents armoiries, et où l'échafaudage nécessaire pour les atteindre coûterait seul quatre à cinq mille francs. — *Huber* appuye cette opinion. On connaît assez l'histoire de la Suisse pour savoir qu'il s'y trouvait peu de noblesse. A Bâle on l'avait chassée, et cependant on avait conservé ses divers monuments.

L'assemblée renvoie l'article à un nouvel examen.

Art. 6. Il sera défendu à tout citoyen de se servir d'un cachet portant empreinte de ses ci-devant armoiries.

Legler demande le retranchement de l'article, on voudrait au plus défendre de se servir d'un cachet surmonté d'une couronne. — Il ne nous reste donc plus, dit *Secretan,* qu'à conserver les armoiries. Alors, à côté des décrets des Républiques qui ont proclamé l'Egalité, la postérité verra celui que nous avons rendu. — Je ne me crois point, dit *Nucé,* responsable devant Dieu, du temps que j'aurai perdu à étudier le blason. Cependant je vote pour l'article. Il ne faut point marchander avec la Constitution. Les armoiries sont un signe de supériorité. Il faut les abolir. — L'article est adopté.

Art. 7. Tout ci-devant noble qui contreviendra à la présente loi, sera pour la première fois privé pendant 5 ans du droit de citoyen, pendant 10 pour la seconde, et déporté à la troisième du territoire de la République.

Cet article est renvoyé à la Commission, les peines étant énormes.

* * *

On le voit, si l'on excepte quelques enragés adeptes des idées nouvelles, l'assemblée avait peine à s'échauffer pour une question qui lui paraissait secondaire au regard de la malheureuse situation où se débattait la patrie. L'arrivée des Autrichiens et des Russes fit relever la tête aux partisans de l'ancien régime: à Zurich, pendant l'occupation autrichienne, on remplaça le sceau national par l'ancien sceau. (Bulletin officiel du dir. helvétique du 5 juillet 1799). Des manifestations analogues se produisirent en divers endroits. Aussi les autorités durent-elles prendre des mesures pour réfréner ce mouvement; dans cet ordre d'idées le Bulletin officiel (30 juillet) contient un «Message» du Directoire exécutif fort intéressant:

Message du 26 juillet 1799.

Hier, 25 courant, la garde bourgeoise d'Aarberg a arboré les anciens drapeaux de Berne, et déjà ils flottaient sur la maison commune, lorsque la municipalité les a fait enlever. Des ordres sont donnés pour que les coupables qui sont connus, soient interrogés; et peut-être découvrira-t-on par leur moyen, un des fils de la trame que nos ennemis ourdissent contre la cause de la liberté.

Cet évènement, Cit. Représentants, doit appeler votre attention sur les effets désastreux que des démonstrations de cette nature pourraient avoir sur

l'esprit du peuple. Il vous prouvera qu'un objet urgent de vos délibérations est une loi prohibitive de toutes démonstrations, de tous signes extérieurs qui rappelleraient les anciens gouvernements. C'est dans la conviction de cette nécessité que le Directoire Exécutif vous invite à décréter:

1° Une peine contre ceux qui arboreraient les couleurs de l'ancien gouvernement, soit en portant une cocarde, soit en exposant un drapeau.

2° Que les armoiries et blasons rappelant les anciens gouvernements seront enlevés dans chaque commune, aux frais de la commune même, et cela dans l'espace de quinze jours.

3° Que les couleurs de ces mêmes gouvernements, seront également effacées dans chaque commune, et dans le même temps.

4° Que si ces armoiries et couleurs se trouvaient sur des bâtiments nationaux, ils devront être enlevés aux frais de la nation.

5° Enfin une peine pécuniaire contre tous ceux qui enfreindraient la défense contenue dans les trois articles précédents.

* * *

Ce décret ne fut certainement pas exécuté partout avec un grand empressement, et les réfractaires ne furent sans doute pas punis bien sévèrement, car on trouve encore plus d'un écu à l'ours dans les cantons de Vaud et d'Argovie, anciens sujets de Berne et fervents soutiens du nouvel ordre de choses.

Nous avons vu qu'à Lausanne le général Brune avait ordonné d'effacer les armoiries et d'enlever les girouettes: on respecta cependant les armoiries des évêques et celles de la commune; des armoiries de familles échappèrent également au marteau destructeur, ainsi celles des Polier dans la cour de leur maison à la rue de Bourg; dans le reste du pays des armoiries se voient encore en grand nombre. D'où l'on peut inférer que la Commission chargée de s'occuper de l'article 8 de la Constitution n'arriva point à rédiger une loi acceptable. En tout cas nous avons eu beau parcourir d'un bout à l'autre le «*Recueil des lois et décrets*» de la République helvétique, nous n'y avons trouvé aucune disposition visant les armoiries.

Sans doute des préoccupations plus graves firent oublier cet objet. D'ailleurs en 1802 déjà fut adoptée la seconde constitution helvétique, beaucoup plus modérée que la première sous tous les rapports. Au titre III (État politique des citoyens) elle se borne à dire:

Art. 6. La naissance ne produit en Helvétie aucune distinction entre les citoyens.

Art. 7. Nuls titres autres que ceux qui sont attachés à des fonctions publiques, nulle autre supériorité que celle qui résulte de ces fonctions, ne sont reconnues.

Heraldische Skulpturen aus Regensburg. II.

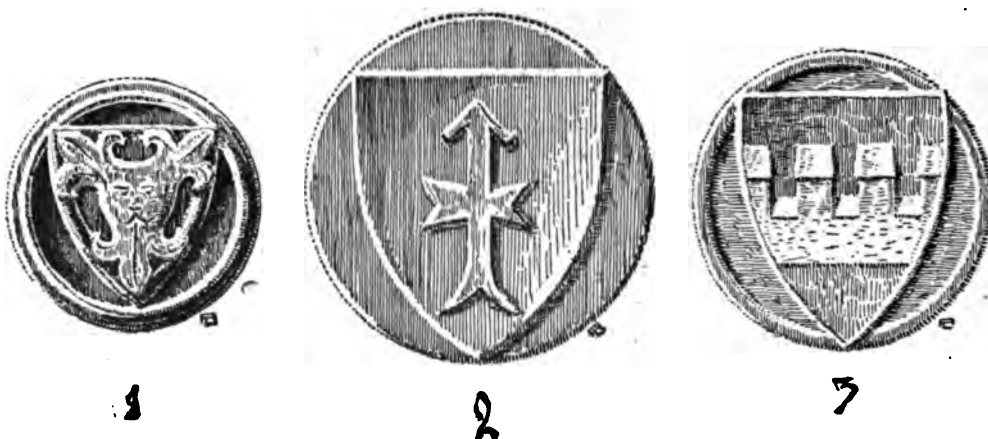
Von Lorenz M. Rheude.

Nach einem alten Spruch gab es in Regensburg so viele Kapellen wie Tage im Jahre. Wenn es sich auch damit verhalten mag, wie beispielsweise mit den 365 Türmen der alten Nürnberger Stadtbefestigung oder mit den 365 Weihern um die ehedem freie Reichsstadt Dinkelsbühl, so ist doch soviel gewiss, dass in Regensburg eine ungewöhnlich grosse Anzahl von Kapellen vorhanden war. Noch jetzt kennt man deren über sechzig, von denen ein Teil allerdings nur noch dem Namen nach existiert. Die Mehrzahl dieser Kapellen, welche in den Häusern der angesehenen Bürger und Geschlechter lagen, stammt aus dem Ende des 13. und Anfang des 14. Jahrhunderts, also aus einer Zeit der höchsten Blüte des städtischen Gemeinwesens. Nach Einführung der Reformation wurden im Jahre 1542 durch den Rat die Profanierung sämtlicher Hauskapellen angeordnet. Dieselben wurden im Laufe der Zeit in Kaufläden, Gast- und Wohnzimmer, Einfahrten, ja sogar in Ställe umgewandelt.

Die Gewölbe einiger der baulich erhalten gebliebenen Kapellen zeigen wappengeschmückte Schlußsteine, von welchen ich diejenigen zeichnerisch aufgenommen habe, welche ihrer teilweise eigenartigen heraldischen Gebilde wegen allgemeines Interesse beanspruchen dürfen.

Die Kapelle St. Simonis et Judae.

Ecke der Grüb und der untern Bachgasse, dient gegenwärtig als Schnittwarenladen und ist in architektonischer Hinsicht völlig intakt. Ein Schlussstein trägt den Wappenschild Fig. 1. — Zwar ist durch eine Kruste von



1 2 3

Tünche die Schildfigur etwas undeutlich geworden; ich glaube aber mit ziemlicher Bestimmtheit dieselbe als das Wappen des Regensburger Ratsgeschlechtes der Lôbel ansprechen zu dürfen: in rot ein goldener Löwenkopf im Visier, die Ohren und der Rachen je mit einer silbernen (?) Lilie besteckt. (Das gleiche

Wappen führte auch die ebenfalls sehr alte Regensburger Familie der Leche). Da ein „Friedrich Lôbel des Rates" bereits 1284 genannt wird und der Baustil der Kapelle auf das Ende des 13. Jahrhunderts hinweist, könnte der eben erwähnte Lôbel der Erbauer derselben sein.

Die Kapelle St. Alexii.

im sog. „hohen Laden" am Domplatz, wird heute als Handelsgewölbe verwendet. Auf dem mittleren Schlußstein ist das Wappen Fig. 2 angebracht, dessen Schildinhalt Professor Pohlig in seiner lesenswerten Abhandlung über „Hauskapellen und Geschlechterhäuser in Regensburg, Verlag von Hermann Bauhof, Regensburg 1890" als „gefiederten Pfeil" bezeichnet. Von einer Befiederung vermochte ich hingegen nichts zu entdecken, bin vielmehr der Ansicht, die Figur möchte nur eine Hausmarke darstellen. Haus und Kapelle soll gegen Ende des 14. Jahrhunderts Ott dem Graner gehört haben.

Die Thomaskapelle

am Römling, heute Bierwirtschaft, dürfte wohl die bedeutendste und architektonisch interessanteste der Regensburger Hauskapellen sein. Dieselbe gehört zu einem Gebäudekomplex, der im 13. und 14. Jahrhundert im Besitze des ritterlichen und hochangesehenen Geschlechtes der Auer war (siehe meine Abhandlung in Heft 4 dieser Zeitschrift, Jahrgang 1901).

Ihr Wappen zeigt ein Schlußstein der jetzt den Saal im ersten Stockwerke bildenden oberen Hälfte der Kapelle (Fig. 3). Ein weiterer Schlußstein zeigt den Schild Fig. 4, welcher Pohlig (s. oben) als Wappen des Baumeisters bezeichnet: ein abgetreppter Sparren, aus dessen oberen Zinne eine hammerschwingende Faust hervorwächst.



4



5

Die Dorothea-Kapelle

am Frauenbergel, heute zum Café-Restaurant Central gehörig, ist verhältnismässig klein. Die kräftig profilierten Rippen des Spitzbogengewölbes sind durch

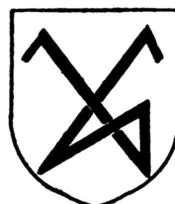
einen Schlußstein verbunden, den Fig. 5 zeigt. Derselbe stellt das Wappen des reichen Patriziergeschlechtes der Sarchinger dar, deren Stammsitz das gleichnamige Schloss donauabwärts von Regensburg, war. Pohlig beschreibt das Wappen (a. a. O.) als zwei silberne Roßschweife in rotem Schilde. Dieser Ansicht vermag ich mich nicht unbedingt anzuschliessen. Die beiden ring- oder knopfartigen Anschwellungen am unteren Ende der beiden Wappenfiguren ähneln sehr den charakteristischen Verdickungen des Schweifes des heraldischen Löwen der Frühgotik. Das gleiche Wappen mit genau demselben Schildinhalte findet sich am Westportale des Regensburger Doms. Der Stifter dieses Portales war Gamered (Gamerit) III. von Sarching, der als der letzte seines Geschlechtes 1395 starb und wahrscheinlich auch der Erbauer der Dorothea-Kapelle war.

Die Salvator-Kapelle,

auch die Kapelle zu „Unserm lieben Herrn" genannt, bildet heute das Bierlokal des Hôtels zum „Weissen Hahn" in der Schwibbogenstrasse. Dieselbe ist nächst der Thomaskapelle die in architektonischer Hinsicht bedeutendste Hauskapelle in Regensburg und wurde im Jahre 1476, als Sigmund Widmann Besitzer des Hauses war, erbaut. Die Schlußsteine zeigen das Regensburger Stadtwappen



6



7

(Fig. 6), das Wappen des Hochstiftes Regensburg — in rot ein silberner Schrägbalken —, den bayerischen Rautenschild und die Hausmarke Fig. 7. — Sämtliche Wappenschilde sind mit einer kreisförmigen Bandverzierung umlegt, wie sie Fig. 6 zeigt. Das Stadtwappen — in rot zwei schräggekreuzte silberne Schlüssel — zeigt die typischen Formen der Regensburger Wahrzeichen.

Das Goliathhaus,

an der Goliathstrasse gelegen, enthält zwar auch eine Hauskapelle, die aber nicht mit Wappen geziert ist und auch wohl aus späterer Zeit stammt, wie die vorgenannten Kapellen. Dagegen tragen die Schlußsteine des gotischen Kreuz-

gewölbes im ersten Stocke Wappen. Fig. 8 stellt das Wappen der Zandt dar; wieder eine andere Darstellung, als ich in meiner oben erwähnten ersten Abhandlung gebracht habe. Durch vielfaches Übertünchen ist leider die originelle, sicher aus früher Zeit stammende Form allzusehr vergröbert worden.

Fig. 9 zeigt den zweiten Schlußstein, der aber im Gegensatz zum vorigen spätgotisch ist: ein aufrecht stehendes Kreuz, an dessen Stamm sich zwei palmettenartige Blätter anlegen. Ich bin geneigt, diese Figur als Hausmarke anzusprechen.



8



9

Das Goliathhaus, bekannt durch ein Kolossalfresko, den Kampf Davids gegen den Riesen Goliath darstellend, das erstmalig 1573 gemalt und im Jahre 1900 erneuert wurde, stammt aus der letzten Hälfte des 13. Jahrhunderts und ist wohl eines der interessantesten Gebäude der Stadt. Als Besitzer werden das vorerwähnte Patriziergeschlecht der Zandt, dann die Tundorfer genannt, aus welch letzterer Familie der Erbauer des Regensburger Doms, Bischof Leo der Tundorfer, hervorgegangen ist.

Das Goliathhaus wurde zu Ende der 90er Jahre des abgelaufenen Jahrhunderts einem Umbau unterzogen, der jedoch in pietätvoller Weise die ursprüngliche Façade wiederherstellte und auch im Innern, soweit eben möglich, den früheren Charakter wahrte.

Alte Regensburger Wappenscheiben.

Von Lorenz M. Rheude.

Hiezu die Farben-Tafeln III, V, VI dieses Jahrgangs.

Der Dom zu Regensburg, dessen Bau 1275 begonnen wurde, enthält im südlichen Seitenschiffe eine Anzahl von grösstenteils noch wohlerhaltenen Glasgemälden aus dem 14. Jahrhundert. Die mittlere Abteilung dieser Glasmosaiken (wie sie wohl richtiger zu bezeichnen sind) im Triforium ist von verschiedenen

Regensburger Ratsgeschlechtern gestiftet, wie aus deren an den Fusspunkten der Fenster angebrachten Wappen erhellt. Ich habe nun in der Meinung, diese Wappen dürften bei den Lesern des „Schweiz. Archiv für Heraldik“ Interesse erwecken, dieselben samt ihrer Umrahmung kopiert.

Fig. 1 und 2. Wappen der Auer: In rot ein silberner, gezinnter Balken. Helmzier: 2 flügelartige, rote Schirmbretter, je mit dem Zinnenbalken überzogen; die Schirmbretter sind an den Aussenrändern mit silbernen Federbüscheln besteckt*.

Fig. 3. Wappen der Auer. Schild wie vor. Als Helmzier ist hier eine rote Spitzmütze, besteckt mit einem silbernen Federbüschel, angebracht; der silberne Stulp zeigt den Zinnenschnitt. Der Helm, dessen Form an die Darstellungen der Zürcher Wappenrolle erinnert, trägt eine rote Helmdecke (die bei Fig. 2 mangelt). Ob dieses Helmkleinod, das sich von dem vorbeschriebenen unterscheidet, etwa eine andere Linie der Auer versinnbildlichen soll, wage ich nicht zu entscheiden.

Fig. 4. Schild der Sarchinger: In rot 2 silberne Löwenzagel**.

Fig. 5. Wappen der Stadt Regensburg: In rot 2 schräggekreuzte silberne Schlüssel. Der Schild ist von einem (bronzefarbenen?) Topfhelm überhöht, der aber ohne Zimier ist.

Fig. 6. Unbekanntes Wappen: In blau 3 silberne Lilien (2, 1 gestellt). Topfhelm mit roter Decke, jedoch ohne Zimier. (Pendant von Fig. 5).

Fig. 7. Wappen derer von Lichtenberg: In blau ein silberner Schrägrechtsbalken. Helmzier: 2 Büffelhörner, das rechte blau-silbern-blau, das linke silbern-blau-silbern geschrägt.

Fig. 8. Wappen der Luch (Lucho): In rot 3 silberne Lilien (2, 1 gestellt). Helmzier; rotes Schirmbrett, worauf das Schildbild. Decken rot.

Glieder dieses längst ausgestorbenen Geschlechtes werden urkundlich 1281, 1292, 1367 und 1391 genannt.

Fig. 9. Wappen der Woller: In rot ein silberner Schrägrechtsbalken, belegt, mit drei schwarzen Adlern. Helmzier: Männlicher Kopf, dessen langes Haupthaar (ähnlich wie beim Wappen der von Landschadt) gewissermassen die Helmdecke bildet. Das Haupt trägt ein silbernes Hirschgeweih; der rote Teil der linken Stange scheint mir eine spätere Zuthat zu sein.

Die Woller, ein angesehenes Patriziergeschlecht, wurden u. a. 1375 und 1377 urkundlich genannt und sind ebenfalls längst ausgestorben.

Fig. 10. Unbekanntes Wappen: In blau ein silberner Stufenschrägbalken; Helmzier: zwei Arme, der rechte purpurn, der linke mit Panzerärmel bekleidet, deren Hände ineinander verschränkt sind. Decken: gelb.

---

* Bezüglich der Auer siehe Heft 4 1901 des «Schweiz. Archiv für Heraldik».

** Bezüglich der Sarchinger siehe Heft 1 1902 des «Schweiz. Archiv für Heraldik».

Bündnerische Heraldik.

Von Pietro v. Salis (Zürich).

(Hiezu Tafel I.)

Dem Artikel über lombardische Heraldik lasse ich hier eine Reihe von Wappen aus Graubünden, die ich nach den Originalen aufgenommen habe, folgen.

Fig. 10 (Taf. I). Wandmalerei links vom Eingang in die Kathedrale (Aussenseite) von Chur. Die Wappen sind rotbraun konturiert und auf gleichem Grund gemalt und stammen vom Ende des 14. oder Anfang des 15. Jahrhunderts.



Fig. 11

Fig. 11. Glasmalerei im Rathaus von Davos-Platz; Wappen der Erni.

Fig. 12. Wappen der Castromuro in Stein gehauen. Höhe 60 cm. Breite 38 cm. Befindet sich in einem Privathause in Vicosoprano; 14. Jahrhundert.

Fig. 13. Grabstein mit den Wappen der Castromuro auf dem Friedhofe von San Cassiano in Vicosoprano. Höhe der Platte 117 cm. Breite 73 $^1/_2$ cm. Die Wappen und das Kreuz sind eingraviert. Von Bemalung ist nichts zu sehen. 14. oder 15. Jahrhundert.

Fig. 14 zeigt im Flachschnitt gehauen das Wappen der Prevosti. Die Neigung des Schildes lässt sehr wohl auf ein Allianzwappen schliessen. Höhe

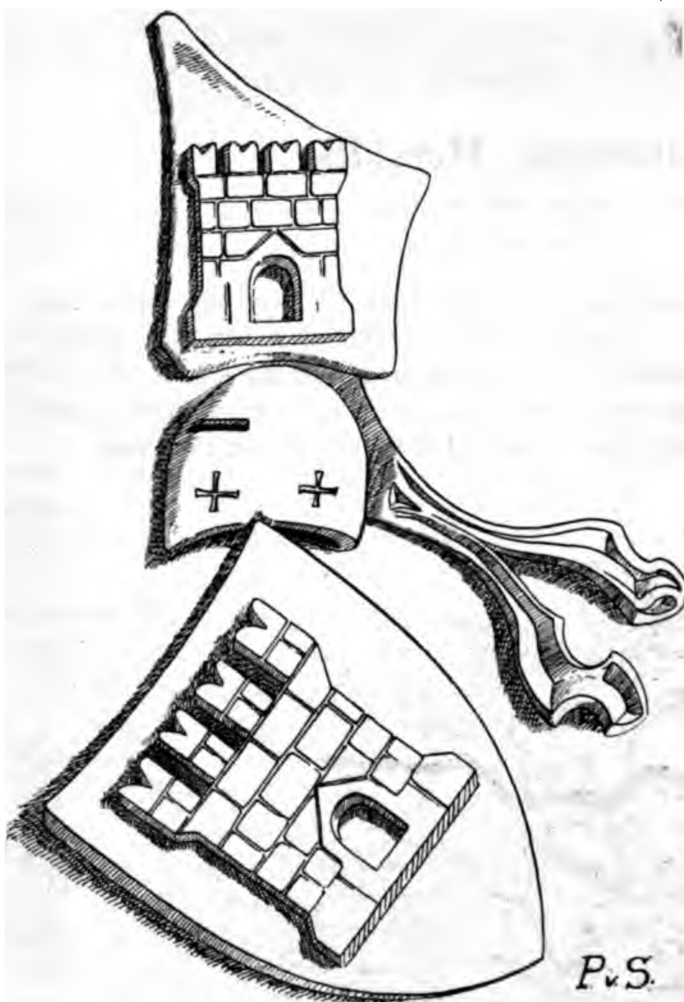


Fig. 12



Fig. 17



Fig. 15

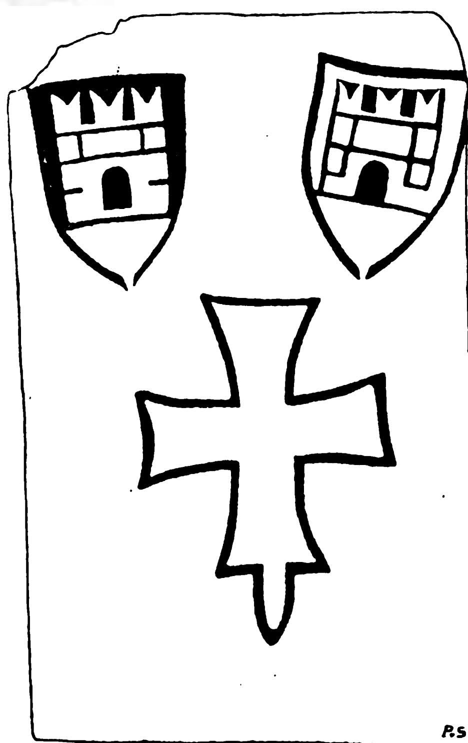


Fig. 13

des Wappens 107 cm. Breite 48 cm. 16. Jahrhundert. Die Inschrift ist zum grossen Teil unleserlich. Auf dem Friedhof von San Cassiano zu Vicosoprano.

Fig. 15. In weissem Marmor ausgehauen das Wappen des Michael Pflaum von Ulm. Auf dem Friedhof von San Cassiano, Vicosoprano.

Fig. 16 Tafel I. Die Wappen der drei Bünde am Wohnhause des Chronisten Hans Ardüser in Lenz. Jahreszahl am Hause 1601 (Vgl. J. R. Rahn, Kunst- und Wanderstudien aus der Schweiz p. 272—279).

Das Junker-Geschlecht der Scherer aus der Stadt St. Gallen, sein Erlöschen und seine Erbschaft.

Von Wilh. Tobler-Meyer.

(Hiezu Tafel II.)

Die Familie der Scherer in der Stadt St. Gallen, welche zwar in Leu's Lexikon und dessen Supplement allerdings in Kürze aber doch insoweit mangelhaft behandelt ist, als dieses Werk der Zugehörigkeit einiger ihrer Zweige zum Adel und der beiden in die Familie gekommenen Reichs-Adelsbriefe keine Erwähnung thut, soll der Annahme nach aus dem jetzigen Kanton Thurgau herstammen, wo in der Gegend von Neukirch hinter der Thur ein Dörfchen Scherersbuhwyl und in dessen Nähe ein Scherershof und Scherersholz vorkommen, die als ursprüngliche Heimath des Geschlechtes betrachtet werden. Angehörige dieses Stammes liessen sich schon im 14. Jahrhundert in der Stadt St. Gallen nieder, und von einem derselben, Heinrich, der 1376—1385 Notarius publicus cæsareus war und 1404 starb, führt die uns vorliegende Genealogie das ganze Geschlecht bis zur Gegenwart herunter. Unter den Nachkommen dieses Heinrich wurden Mehrere vom Jahre 1490 hinweg bis 1798 mit städtischen Aemtern und Würden — wie Zunftmeister, Rathsherr, Seckelmeister, Unterbürgermeister u. s. w. — bekleidet; doch waren es ihrer im Verhältnisse zur Ausbreitung der Familie nicht viele, da im Allgemeinen die st. gallischen Kaufleute und Junker zugleich vorzogen, sich ihren weit ausgebreiteten Handelsunternehmungen zu widmen, als ihre Zeit und Kräfte in dem wenig einträglichen Dienste ihres städtischen Gemeinwesens aufzuzehren. Und zu diesen umsichtigen und kühn unternehmenden Handelsherren der Stadt St. Gallen gehörten die Scherer theilweise schon im 15., namentlich aber im 16., 17. und 18. Jahr-

Quellen: Genealogie der gesammten Familie, beglaubigte Copie von 1711 des Attestates über seine Herkunft für Wilhelm Eubert Scherer v. Scherburg sammt Ahnentafel auf 8 Ahnen seines Vaters Diethelm Scherer v. Scherburg, beglaubigte Copie von 1715 des Reichsadelsdiplomes von 1713 für Kaspar Scherer (v. Scherburg), alle drei Stücke aus dem Archiv des Schlosses Castell; St. Galler Bürgeretats von 1854—1887; Leu's Lexikon Band 16 und Supplement-Band 5; Neujahrsblatt des Histor. Vereins von St. Gallen, 1882; Aug. Næf, Chronik der Stadt und Landschaft St. Gallen, Artikel Nothveststein; Martignier und de Crousaz, Dictionnaire historique etc. des Kantons Waadt; diverse Zeitungsartikel, erschienen in den Monaten Mai bis August 1901 in den Blättern Thurgauer Zeitung, Landbote, Tagblatt der Stadt St. Gallen und Ostschweiz.

hundert. Es hatte diess zur Folge, dass die Familie, wenigstens in den meisten ihrer Zweige und etwa von der Mitte des 16. Jahrhunderts an, keiner der sechs Handwerkerzünfte der Stadt mehr einverleibt blieb, sondern 1556 in die aristokratische Corporation, den Verband der Edelleute und Grosshändler, welche beiden Stände in St. Gallen meist zusammenzufallen pflegten (worüber die „Heutelia" von 1658 auf pag. 26 ihre malitiösen Bemerkungen macht), also in die adeliche Gesellschaft zum Nothveststein, übertrat und in der Folge dieser Junkergesellschaft auch einige Vorsteher (Pursner oder Purstner) lieferte.

Aus einer vom Handel in den Stand der Gelehrten und Geistlichen übergegangenen Linie des Geschlechtes stammten einige hochverdiente Prediger und Kirchenhäupter der Stadt St. Gallen, so namentlich Hans Jakob Scherer (1653 bis 1733, 1706 Rector, 1713 Kammerer, 1714 Dekan der städtischen Geistlichkeit), der nicht bloss in der Theologie, dazu in Philosophie, Mathematik, Kriegswissenschaft und in den Sprachen gründlich gelehrt, in Poesie, Geschichte, Rechtswissenschaft, Literatur und im Schulwesen wohl erfahren war, sondern der Stadt auch durch Ordnung ihrer Archive und durch Anlage grosser genealogischer Werke, so namentlich der „Stemmatologia Sangallensis" — welche in 27 Quartbänden die Familienregister der gesammten Burgerschaft bis über die Reformationszeit hinauf enthält — wesentliche Dienste leistete, und sogar, wohl als ein Unicum unter der gesammten reformirten Geistlichkeit der Schweiz, als Kriegsmann sich um das Militärwesen und den Vertheidigungszustand seiner Vaterstadt grosses Verdienst erwarb, indem er bei dem im Jahre 1698 drohenden Kriege mit dem Fürstabte von St. Gallen in den Stadtgräben eine Anzahl geistlicher und weltlicher Herren im Granatenwerfen instruirte, das Festungsgeschütz auf den Mauern und Thürmen ordnete und richtete, Adjunct des Festungscommandanten und unter dem verschleiernden Titel eines „Commissärs" Hauptmann der Grenadiercompagnie, der eigentlichen Stadtgarnison, wurde, so dass er am Auffahrtstage, von einem Officier und sechs Füsilieren begleitet, in die Linsenbühlkirche zog, um daselbst zu predigen, und Nachmittags seine Grenadiere drillte und eine Inspection der Schanzen vornahm.

Mit dem Urenkel des kriegsmuthigen Dekans, dem noch heute in seiner Vaterstadt unvergessenen Antistes Georg Kaspar Scherer (1757 bis 1821), einem vorzüglichen Kanzelredner und als Kirchenrath und Erziehungsrath um Kirche und Schule hochverdienten, gemeinnützigen Manne, ist der geistliche Zweig des Schererschen Stammes ausgegangen.

Von dem oben erwähnten, im Jahre 1404 gestorbenen Notarius publicus, Heinrich, hinweg reihen sich die nächsten Generationen der Familie an wie folgt:

1. Bilgeri, Rathsherr, gestorben ebenfalls 1404, vermählt mit Anna Vogelweider, stiftete eine Messe in der St. Laurenzenkirche.

2. Christoph, † 1447.

3. Niklaus, † 1487, verheirathet mit Elisabeth Mayer, Tochter von Ulrich Ryff von Blidegg, Mayer des Schlosses Andwyl.

4. Christoph, auch hie und da Mayer genannt, geb. 1490, † 1559, verheirathet mit Wiborada Schlumpf, Tochter des Bürgermeisters Kaspar, aus einem

noch blühenden, theilweise ebenfalls zu den Grosskaufleuten und Junkern vom Nothvest- oder Notenstein gehörenden Geschlechte, welches mit verschiedenen Wappen- und Adelsbriefen begabt war. Christoph Scherer-Schlumpf war in den Jahren 1528 und 1546 Eilfer oder Mitglied des grossen Rathes, 1528 und 1552 Umgelter, 1554 Rathsherr, 1556 Seckelmeister, 1557 Schulrath. Er wird auch königlich französischer Kriegsrath und Schatzmeister geheissen.

5. Kaspar, geboren 1528, † 1602, 1574 Eilfer, verheirathet 1556 mit Elsbeth Stauder, Tochter von Jakob und der Anna Peyer (mit den Wecken) von Schaffhausen und 1570 mit Ursula Straub, Tochter von Sebastian und einer Mötteli von Rappenstein. Auch die Stauder und Straub waren — nach August Næf — wenigstens in gewissen Linien Genossen der Nothveststeiner-Gesellschaft.

Mit Kaspar Scherers Söhnen, Christoph und Heinrich, spaltet sich das Geschlecht in 2 Aeste, von denen der Erstere nur ganz kurz behandelt sein soll. Christoph, geb. 1558, † 1635, war im Jahre 1610 Eilfer und hatte zur Gattin Anna Hegner, Tochter des Stadtschreibers Diethelm von Winterthur und der Susanna Kromm, welche ebenfalls einem alten St. Galler Junkergeschlechte, das einen Igel als Wappenbild führte, entsprossen war. (Anna Hegner als Braut wurde sammt ihrem Begleite am 6. Mai 1584 von der Bürgerschaft von St. Gallen mit Stücken und Doppelhacken, so viel ihrer aufzutreiben waren, solenniter empfangen.)

Von Christophs ältestem Sohne, Hans Jakob, gieng die geistliche Linie der Familie aus, welche bereits gestreift worden ist, und die mit dem 1821 verstorbenen Antistes Georg Kaspar ihr Ende fand. Ein jüngerer, 1596 geborener Sohn Christophs dagegen, Diethelm (1596 bis 1648), stiftete die katholische Linie zu Lille in Flandern. Er trat während des dreissigjährigen Krieges in spanische Dienste, convertirte zur römisch-katholischen Kirche, ward Officier, auch Ritter des päpstlichen Ordens vom goldenen Sporn und Herr zu Tourmignies in Flandern und verheirathete sich mit Katharina Le Chire von Valenciennes. Unter'm 10. Juli 1646 empfieng er von Kaiser Ferdinand III. ein von Linz datirtes Reichsadelsdiplom. In demselben wird auf das gute Herkommen Diethelm Scherers, seine Ehrbarkeit, Redlichkeit, adelichen guten Sitten, Tugend und Vernunft, ferner auf die getreuen, willigen Dienste, die Scherers Voreltern den frühern römischen Kaisern und Königen und dem Erzhause Oesterreich in Krieg und Frieden, namentlich auch „wider den Erbfeind christlichen Namens, den Türken," geleistet und auf die getreuen Dienste, welche auch er Diethelm, der sich zur Zeit in königlich spanischen Diensten befindet, dem Kaiser und dem Hause Oesterreich zu leisten sich anerbietet, Bezug genommen und, gestützt hierauf, werden Diethelm Scherer und seine ehelichen Leibeserben und derselben Erbenserben, Manns- und Weibspersonen für und für in ewige Zeit in den Stand und Grad des Adels und der recht gebornen, lehensturniersgenössigen, rittermässigen Edelleute des heil. römischen Reiches und der oesterreichischen Erblande erhoben, als ob sie von ihren vier Ahnen her lehens- und turniergenössig und rittermässige Edelleute wären. Dazu verleiht der Kaiser dem Begnadeten das Wappen, welches sich auf der Kunstbeilage zu unserer Arbeit dargestellt findet.

(Immerhin ist zu diesem Wappen, welches wahrscheinlich erst dem an Kaspar Scherer — siehe unten — 1713 verliehenen, zweiten Adelsbriefe und zwar nachträglich vorgemalt worden ist, Einiges zu bemerken. Einmal spricht die Wappenbeschreibung im Texte des Diploms von einem in Feld 1 und 4 des Wappens erscheinenden rothen, gekrönten, auswärtsgekehrten, einfachen Adler mit offenem Schnabel, rother Zunge, aufgethanen Flügeln und ausgespreizten Waffen in Silber, während die bildliche Wappendarstellung einen aus der Spaltungslinie hervorwachsenden — also bloss halben — Adler zeigt. Weiter spricht die Blasonnirung des Wappens von einer goldenen, königlichen Krone auf dem Helme, womit zweifelsohne die gewöhnliche Form der Helmkronen gemeint war, während das gemalte Wappen eine fünfzackige, auf jeder Zacke mit einer Perle besteckte Krone, wie sie in neuerer Zeit als Rangkrone des Edelmannes geführt wird, aufweist. Endlich lässt das gemalte Wappen aus jedem Mundstücke der beiden Hörner der Helmzier drei kleine Pfauenspiegel — das St. Galler Wappenbuch von Kull von 185. je ein goldenes Federchen zwischen zwei rothen — hervorgehen, während das Diplom hievon Nichts weiss. In dieser nicht diplomgemässen, sondern wohl nur aus Unachtsamkeit des Wappenmalers entsprungenen Form ist das Wappen von der Familie v. Scherer bis zu deren Aussterben geführt worden.) Im Fernern verleiht das Diplom von 1646 Diethelm Scherer und seinen Nachkommen die Fähigkeit, Beneficien auf Domstiften, hohe und niedere Aemter, geistliche und weltliche Lehen zu empfangen, zu turnieren, Gerichte und Rechte zu besitzen, Urtheil zu schöpfen und Recht zu sprechen, u. s. w. Endlich wird dem Diplomempfänger und seinen Erben die Gnade zu Theil, sich fortan von Scherburg, sowie von allen rechtmässig in ihrem Besitze befindlichen Gütern zu nennen und zu schreiben, wie denn auch gegen Schluss des Diplomtextes der Empfänger des Gnadenbriefes mit Hinweglassung seines ursprünglichen Namens kurzweg „Diethelm v. Scherburg“ geheissen wird.

Diethelms Sohn, Wilhelm Eubert, der sich Scherer von Scherburg, Ritter, Herr von Tourmignies „de le Prée“ (!) nannte, scheint eines Zeugnisses ältern Adels, als ihn das Diplom seines Vaters von 1646 zu geben vermochte, bedurft zu haben und erhielt auch wirklich, da seine Vorfahren seit 1556 der Junkergesellschaft vom Nothveststein incorporirt waren, im Mai 1711 vom Rathe der Stadt St. Gallen ein bezügliches, in lateinischer Sprache abgefasstes Attestat, von dem uns eine von der Stadtkanzlei St. Gallen unter'm 8. December 1711 ausgestellte, beglaubigte und besiegelte Copie vorliegt. Das Document bezeugt, dass die Scherer in St. Gallen seit mehrern hundert Jahren dem Adel beigezählt seien, und dass Wilhelm Euberts Grossvater Christoph und Urgrossvater Kaspar dem grossen Rathe, der Ururgrossvater Christoph aber dem engern Rathe der Stadt St. Gallen angehört haben, sowie dass der Letztgenannte Seckelmeister dieser Stadt, ausserdem königlich französischer Kriegsrath und Schatzmeister gewesen sei. Zugleich stellt das Attestat eine Ahnentafel auf 8 Ahnen des Diethelm Scherer — also des Vaters des Petenten — auf und ziert sie in der obersten Reihe oder in der Generation der Urgrosseltern mit deren hübsch gezeichneten und gemalten Familienwappen.

Die Ahnentafel Diethelms nennt als seine

Eltern: Christoph Scherer, 1558—1635, des grossen Rathes von St. Gallen, und Anna Hegner von Bernegg, 1566—1628. (Die Hegner, eine sehr alte Familie der Stadt Winterthur, empfiengen am Pelagiustage 1492 in der Person Gebhard Hegners von dem einsiedlischen Stiftsdekane und Comes palatinus Albrecht v. Bonstetten einen Wappenbrief, der auch den Artikel der Aemter-, Lehens- und Gerichtsfähigkeit enthält und Gebhard Hegner und seinen Nachkommen ihr bisher geführtes Wappen confirmirt, welches sie fortan führen und gebrauchen mögen wie andere des h. Reiches rechte Wappensgenossen und rittermässige Leute. Seit dieser Zeit gehört das Geschlecht der Hegner bis auf heutigen Tag in erblicher Weise der Herrenstube zu Winterthur an. Für das Praedicat „von Bernegg“ aber, welches Anna Hegner in fraglicher Ahnentafel führt, wissen wir zur Stunde noch keine Erklärung.)

Grosseltern: Kaspar Scherer, 1528—1602, des grossen Rathes von St. Gallen, und Elsbeth Stauder v. Rebstein, 1537—1570. (Diese, der Gesellschaft vom Nothveststein angehörige und im 16. Jahrhundert im Besitze der Burg Rebstein im Rheinthale befindliche Familie erhielt in den Personen von Daniel und Christoph „Stauder von Rebstein“ anno 1585 von Wilhelm Böcklin von Böcklinsau, Domprobst zu Magdeburg und Comes palatinus, einen Wappenbrief mit adelichen Privilegien.)

Diethelm Hegner v. Bernegg, 15..—1600, „Praefectus“ in Weinfelden und Kyburgischer Landschreiber, und Susanna Kromm, 1544—1609. (Mit Bezug auf den Titel eines „Praefecten“ in Weinfelden haben wir nur die Vermuthung, es möchte Diethelm Hegner vor Antritt der Landschreiberei zu Kyburg vielleicht eine Zeit lang als Gerichtsvogt der Herrschaftsinhaber von Weinfelden, der Edeln v. Gemmingen oder ihrer Vorgänger, daselbst geamtet haben. Die Kromm, ausgestorbene St. Galler Junker, von denen einer die Würde eines Burgermeisters der Stadt bekleidete, gründeten ihren Adel auf einen Wappenbrief Kaiser Friedrichs III. von 1474. Vergl. Ernst Götzinger, die Familie Zollikofer; pag. 21.)

Urgrosseltern: Christoph Scherer, 1490—1573, französischer Kriegsrath und Schatzmeister, des grossen, nachher des engern Rathes und Seckelmeister, und Wiborada Schlumpf, 1499—1570. (Ueber die Schlumpf siehe oben.)

Jakob Stauder v. Rebstein, 1512—1571, des grossen Rathes der Stadt St. Gallen, Civilrichter u. s. w., und Anna Peyer von Schaffhausen, 1512—1575. (Ihr Vater, Bürgermeister Hans, führte als Sohn eines Schmids neben den drei „bayrischen Wecken“ noch ein Hufeisen links oben im Schilde, das aber hier in der Ahnentafel ignorirt wird. Geadelt wurden die Peyer mit den Wecken erst 1574 und 1581. (Vergl. J. J. Rüeger, Chronik von Schaffhausen, Band 2, pag. 889—898.)

Christoph Hegner v. Bernegg, 1490—1565, Consularis (wohl Schultheiss) und Barbara Mötteli von Rappenstein, 15..—1590. (Ueber diese aus dem Ravensburger Patricier- und Grosshändlerstande hervor-, dann in den Landadel übergegangene, ihres Reichthums wegen noch heute im Volksmunde sprichwörtliche Familie vergl. die Monographie von Dr. Robert Durrer, 1893/94.)

Jakob Christoph Kromm, 1499—1562, „Nobilium praeses“ (wohl Purstner beim Nothveststein), Rathsherr etc., und Katharina von Vonbühl, 1522—1587. (Die von Vonbühl oder von Fahnbühl, am 28. December 1495 von Kaiser Maximilian I. mit einem Wappenbriefe begabt und Genossen der adelichen Gesellschaft zum Nothvestsein, starben aus, worauf 1659 ihr Wappen mit Bewilligung der regierenden Häupter der Stadt St. Gallen auf ihren Stammverwandten Joachim Vonwiller, des innern Raths und Bauherrn, übergieng.)

Wilhelm Eubert Scherer v. Scherburg hatte nur einen Sohn, Gabriel Eubert, der es bis zum Ehestand brachte, und mit dessen im Beginne des 18. Jahrhunderts jung verstorbenen Kindern erlosch die katholische, flamändische Linie der Scherer von St. Gallen.

Kaspar Scherer-Stauders jüngerer Sohn

6. Heinrich, 1567—1618, verheirathet 1596 mit Cleophea Schajenweiler und 1604 mit Katharina Spengler, aus einem alten st. gallischen Geschlechte, das der Stadt zwei Bürgermeister lieferte, aus welchem Niklaus Spengler in kaiserlichen Kriegsdiensten 1598 von dem Comes palatinus Reusner v. Löwenberg, Namens des Kaisers Rudolf II., einen Wappenbrief empfieng, und einige Sprossen auch der Nothveststeiner Innung angehörten. Heinrich Scherer war der Begründer des ältern, bedeutenden Handelshauses Scherer in St. Gallen, das hauptsächlich nach Piemont und Frankreich schwunghaften Handelsverkehr betrieb. Auf ihn folgte:

7. Kaspar Scherer, 1598—1677, verheirathet 1633 mit Maria Mannhard, der 1657 als Pursner oder Purstner der adelichen Gesellschaft zum Nothveststein vorstand. Sein Sohn

8. Kaspar Scherer, 1637—1703, ward 1692 Stadtrichter und gleich seinem Vater Purstner der Genossen vom Nothveststein. Seine Gattin war Sara Locher, aus einem Zweige dieses alten St. Galler Geschlechtes, welcher ebenfalls für adelich angesehen wurde, der Nothveststeiner Innung einverleibt, mit den Baronen Högger de Coppet verwandt war und ein Fideicommiss besass. Kaspar Scherer verwendete sich unter Berufung auf das durch Kaiser Ferdinand III. im Jahre 1646 seinem Vetter Diethelm Scherer ertheilte Reichsadelsdiplom beim kaiserlichen Hofe um die gleiche Gnade und erlangte auch einen unter'm 11. December 1713 von Kaiser Karl VI. in Wien gegebenen Reichsadelsbrief, von welchem uns eine unter'm 22. Juli 1715 durch die Kanzlei der Stadt St. Gallen angefertigte, beglaubigte und besiegelte Copie vorliegt. In diesem Diplome ist dasjenige von 1646, durch Kaiser Ferdinand III. an Diethelm Scherer verliehen, von Anfang bis zu Ende wörtlich inserirt, und es wird Kaspar Scherer des gleichen Wappens, des gleichen Adelsgrades der recht gebornen, lehens- und turniergenössigen, rittermässigen Edelleute des Reiches und der Erblande und des gleichen Namens v. Scherburg theilhaftig gemacht, wie seinem Vetter Diethelm geschehen. Doch hat auch Kaspar Scherer und haben seine Nachkommen — jedenfalls mit Rücksicht auf den in der Handelswelt zu grösstem Ansehen, Ruhm und Credit gelangten Namen und die Firma Scherer —

diesen Namen niemals preisgegeben, sondern höchstens hie und da einmal ihm das Prädicat von Scherburg angehängt. Kaspar Scherers Sohn

9. Heinrich, geboren 1672, gestorben 1736 in Lyon, wurde 1714 in Genf mit Margaretha Högger de Bignan getraut, einer Tochter Daniel Höggers, Grafen v. Bignan (in der Bretagne) und der Salome Rietmann. (Die Högger, ebenfalls eine alte, der Gesellschaft vom Nothveststein in St. Gallen angehörige Familie, betrieben im 18. Jahrhundert in Frankreich, Schweden und Holland so grossartige Bankgeschäfte, dass man sie wohl von ferne mit den Fuggern des 16. Jahrhunderts vergleichen mag. Sie schossen den Königen von Frankreich und Schweden Millionen vor, erwarben in Frankreich Baronien, Grafschaften und Marquisate, nach denen sie sich betitelten, erlangten auch den schwedischen Freiherrenstand und erreichten in Holland Würden wie diejenige eines Bürgermeisters von Amsterdam und Präsidenten der holländischen Bank. In der Schweiz besassen die Högger die Baronie Coppet, ferner im Thurgau die Edelsitze Thurberg und Glarisegg und bei St. Gallen das Fideicommissschlösschen Höggersberg.) Mit Heinrich Scherer, der Syndic der schweizerischen Nation in Lyon wurde, begann das neuere, zu aussergewöhnlich hoher Bedeutung emporwachsende Handelshaus Scherer, welches unter den Firmen Hans Jakob, Heinrich und Jakob Scherer in St. Gallen und Henri Scherer in Lyon, an die berühmten Firmen des 15. Jahrhunderts Mötteli und Hundbiss von Ravensburg, Muntprat von Constanz, Zollikofer von St. Gallen erinnernd, grossartige Leinwand- und Wechselgeschäfte betrieb, auch die feinsten Seidenstoffe erzeugte und der Familie grossen Reichthum zuführte, welcher freilich auch durch reiche Heirathen stets weiter geäufnet wurde.

Von Heinrich Scherer-Högger's Kindern vermählte sich die 1721 in Bignan en Bretagne geborene und 1797 in Rolle gestorbene Tochter Marie Salome anno 1742 mit Johann Daniel v. Fingerlin, Sohn des Veit v. Fingerlin, eines ulmischen und augsburgischen Patriciers (vergl. Sibmachers Wappenbuch, Band I pag. 218, „Ulmische erbare Geschlecht"), der sich in Lyon, sowie in Arbon etablirt hatte und mit Katharina Albrecht aus Augsburg verheirathet war. Ein Sohn dieses Ehepaares, Kaspar Daniel, Reichsfreiherr v. Fingerlin-Bischingen, geboren 1743, gestorben in Constanz 1813, gieng eine zweite Allianz mit der Familie Scherer ein, indem er 1774 seine Cousine germaine Ursula v. Scherer, die Tochter des in der Folge zur Sprache kommenden Kaspar Heinrich v. Scherer-Zollikofer, heirathete. Aus dieser zweiten Fingerlin-Scherer'schen Ehe giengen drei in den Jahren 1776—1781 theils in Arbon, theils in Lyon geborene Söhne hervor:

Kaspar Heinrich, schweiz. Generalstabsmajor, Eigenthümer von Carlepont, vermählt mit Henriette de Sercey;

Georg Gustav, k. k. Schwadronschef bei den Lichtenstein-Kürassieren, gefallen 1809 bei Eckmühl; und

August Heinrich, k. k. Kammerherr und Kürassier-Major, Herr zu Worblingen (wohl W. im Hegau) und Kottingbrunn in Oesterreich, vermählt mit Gräfin Nina Péchy, und gestorben 1827.

(Wahrscheinlich war eines dieser drei Brüder Sohn derjenige Baron Fingerlin, welcher um die Mitte des 19. Jahrhunderts noch häufig in einem der ersten Gasthöfe Zürichs abzusteigen pflegte. Seitdem scheint die Familie erloschen zu sein.)

Von Heinrich Scherer-Höggers jüngerm Sohne, Kaspar Heinrich, geboren 1728 in Lyon, rührt der französische Zweig der Scherer her, der noch in Kürze bis zu seinem Absterben zu verfolgen ist. Kaspar Heinrich vermählte sich 1753 mit der 1735 geborenen Dorothea Zollikofer v. Nengisberg und vom Bürglein, deren Mutter Maria Felicitas Zollikofer hiess.

Kaspar Heinrich Scherer-Zollikofer hinterliess neben der bereits vorgekommenen Tochter Ursula, verehelichten Baronin Fingerlin, und einer 1762 geborenen, 1798 unvermählt in Lindau verstorbenen Tochter Margaretha Marie Salome einen Sohn, Daniel Heinrich Scherer, geboren 1760, vermählt 1787 mit Margaretha Louise Marcuard aus Bern, verwittweten Frau Cottier, und gestorben 1816 in Cotteret.

Auf Daniel Heinrich Scherer-Marcuard folgte sein Sohn Eugen Rudolf Heinrich, geboren 1788, gestorben in Paris 1821, verheirathet 1812 mit Marie Nicole Hubbard, Tochter von Nicolas Hubbard und einer van de Velde. Diesem Ehepaare Scherer-Hubbard wurden drei Kinder geboren:

Marie Henriette Estelle, geboren 1813, und 1830 copulirt mit dem Banquier Horace Mallet in Paris;

Heinrich Niklaus Eugen, geboren 1815, Ingénieur du corps royal des ponts et chaussées en France, und dessen Zwillingsbruder

Heinrich Adolf Edmund Scherer, durch welchen der französische Ast der Scherer von St. Gallen mit einer literarischen Berühmtheit abschloss.

Edmond Scherer, geboren am 8. April 1815 in Paris, studirte Theologie in England und Strassburg, ward 1845 Professor der Exegese in Genf, wo er bis 1848 „La Réformation au 19. siècle“ redigirte. Ursprünglich orthodoxer Calvinist, wandte er sich, einerseits durch Vinet, anderseits durch Hegel und Strauss beeinflusst, freiern Anschauungen zu, die ihn 1849 zum freiwilligen Rücktritte von seinem Amte veranlassten. Er redigirte zunächst mit Colani die Strassburger Revue und schrieb für die Bibliothèque universelle in Genf; 1860 siedelte er nach Versailles über und wurde eines der Häupter der liberalen Bewegung in der französischen, protestantischen Kirche. Er wurde Mitarbeiter des „Temps“, 1871 Mitglied der Nationalversammlung, 1875 Senator auf Lebenszeit und starb am 16. März 1889. Von ihm sind erschienen:

Prolégomènes à la dogmatique de l'Eglise réformée.
La critique et la foi.
Alex. Vinet, sa vie, ses écrits.
Lettres à mon curé.
Mélanges d'histoire religieuse.
Etudes critiques sur la litérature contemporaine.

(Brockhaus, Conversations-Lexikon.)

Edmund Scherer wird von dem gründlichen Kenner der franz. Literatur, Herrn Dr. Louis P. Betz, wie folgt charakterisirt:

„Eine tiefgründige Natur, ein scharfsinniger, ernster Denker, aber hart und kalt, und nüchternen Geistes. Die deutsche Philosophie machte aus dem einstigen calvinistischen Theologen einen moralisirenden Hegelianer. Seine literarische Kritik, die auf grosser, weltliterarischer Kenntniss beruht, wie die seines Zeitgenossen Montaigu, steht im Zeichen der Ethik und Moral. Nach dem deutsch-französischen Kriege vergass der französische Senator, was er der deutschen Wissenschaft schuldete. Das Germanophilenthum streifte er ab. Er wurde der Dowden Frankreichs und verkündete, ähnlich wie noch jüngst sein Landsmann Ed. Rod, der getreulich in seine Fussstapfen trat, dass Gœthe nicht viel mehr als ein geschickter Verskünstler sei und als Prosaschriftsteller minderwerthig. Nach Vinet ist Scherer der bedeutendste und interessanteste, kritische Kopf, den die französische Literatur der Westschweiz dankt."

Zu der schweizerischen Linie der Scherer zurückkehrend, haben wir uns nun mit Heinrich Scherer-Högger's älterm Sohne zu befassen, mit

10. Daniel Scherer, geboren 1716, copulirt 1740 mit Susanna Katharina Zollikofer von Ober-Castell, Tochter des Junkers Daniel Hermann Zollikofer v. Altenklingen, Herrn des Freisitzes Hard und Landshauptmanns der Grafschaft Thurgau, und der Dorothea v. Breitenlandenberg. Daniel bekleidete gleich seinem Vater die Würde eines Vorstehers der schweizerischen Nation (Syndic) in Lyon. Unter seinen drei Söhnen Jakob Christoph, Daniel Hermann und Johann Jakob wurde unter dem Eindrucke der Schreckenszeit, welche die Stadt Lyon im Jahre 1793 durchzumachen hatte, das Scherersche Handelshaus in Lyon liquidirt und die drei Brüder, von denen der jüngste, Johann Jakob, 1756—1832, 1793 als Major mit den königlichen Truppen gegen die Conventsarmee gekämpft hatte, kehrten in ihr Heimathland zurück, wo sie in St. Gallen die Firma Scherer noch eine Zeit lang als Bankgeschäft weiter führten und zwar in dem von ihnen erbauten, prächtigen Hause am obern Brühl mit seinem herrlichen Parke. In diesem wurde das erste Bankgeschäft der Stadt betrieben, und es machte unter den kleinen damaligen Verhältnissen Eindruck im Publikum, dass der Büreaudiener mit einem abschliessbaren Wagen durch die Stadt fuhr, um die Silbersäcke abzuliefern und seine Einzüge in Silber zu machen; denn von Banknoten wusste man damals noch nichts und das relativ weniger circulirende Gold hatte keinen gesetzlichen Kurswerth. Schliesslich wurde dann auch das Bankgeschäft liquidirt, und zwei bisherige Angestellte desselben — Schwäger — gründeten ein neues. Johann Jakob Scherer blieb unverheirathet und liess sich nun mit verschiedenen öffentlichen Aemtern betrauen und leistete sowohl der Stadt als dem Kantone St. Gallen als Präsident des kaufmännischen Directoriums, als Stadtrath und als Mitglied des kantonalen, grossen Rathes sehr erspriessliche Dienste. Er war Eigenthümer des „Brühl", in dessen Herrenhause, so lange es im Besitze des Scher[illegible] [illegible]chtes blieb, Kunst und Wissenschaft jederzeit eine H[illegible] [illegible]nterstützung fanden.

Der älteste der drei Brüder, Daniel Hermann, 1741—1820, führte 1777 in Hamburg Henriette d'Hogguer (Högger), geb. 1756, † in St. Gallen 1805, Stiftsdame des adelichen Stiftes Wadstena in Schweden, heim, eine Tochter von Daniel Baron Hogguer, Mitglied der Stände von Schweden, Schöffe der Stadt Amsterdam und bevollmächtigter Minister der Generalstaaten bei den Hansestädten, und der Henriette de Mauclerc. Im Jahre 1794 erwarb Daniel Hermann v. Scherer von dem Lieutenant Samuel Tobler aus Fehraltorf (vergl. Schweizer. Archiv für Heraldik, Jahrg. 1901, Nr. 1, pag. 11) um 26,500 Gulden das Schloss Obercastell ob Tägerweilen, welches 1614 von Karl Christoph Vogt v. Castell an Augustin Meyer und 1661 von Marie Jakobea Segesser v. Brunegg, gebornen v. Bernhausen, an die Junker Tobias, Daniel und Hermann Zollikofer aus St. Gallen verkauft und 1725 von dem schon erwähnten Junker Daniel Hermann Zollikofer v. Altenklingen, dem Schwiegervater Daniel Scherer-Zollikofers, also dem mütterlichen Grossvatter Daniel Scherer-Hogguers, neu erbaut worden, dann aber 1784 wieder aus dem Zollikoferschen Geschlechte gekommen war. (Vergl. Herrlibergers Topographie, Band I Tafel 20, pag. 21.) Im folgenden Jahre, 1795, erwarb Daniel Hermann v. Scherer von den 8 regierenden Orten das thurgauische Landrecht, um sich nun mit seiner Schwester Barbara Theodora († auf Castell 1823) auf seinem Edelsitze Obercastell häuslich niederzulassen, und kaufte die Güter, die einst und noch unter dem Besitze der Zollikofer (1661—1784) dazu gehört hatten, soviel als möglich wieder zusammen.

Die beiden Töchter Daniel Scherer-Zollikofers ausser der eben genannten Barbara Theodora verheiratheten sich wie folgt: Marie Salome, geboren 1742, † in Yverdon 1794, mit Pierre Boissier aus Genf 1761, und Maria Margaretha, geboren 1761, † 1815, mit ihrem Geschwisterkindvetter Baron Johann Heinrich v. Fingerlin-Bischingen, wohnhaft in Varembé bei Genf, dem Bruder des oben vorgekommenen Barons Kaspar Daniel Fingerlin.

Der mittlere der drei Söhne Daniel Scherer-Zollikofers war

11. Jakob Christoph v. Scherer, geb. 1745, † 1827, der sich im Jahre 1782 mit Johanna Adrienne Elisabeth Amélie Guillard de Grandclos, geboren 1766, der letzten Erbin ihrer Familie, vermählte, die 1847 auf Schloss Obercastell verschied. Sie war die Tochter von Abraham Bernhard Guillard de Grandclos († 1807), einem reichen Kaufmanne aus Lyon, Seigneur und propriétaire de Grandclos, Yvorne und Bellestruches, aus einem ursprünglich aus dem Poitou stammenden Geschlechte, und der Anna Phyllis Cannac de St. Léger und Hauteville († 1805), und brachte ihrem Ehegatten die drei genannten, am Genfersee gelegenen Besitzungen zu. Grandclos ist ein in modernem Schlossstyle erbauter, schöner Landsitz in der Gemeinde Rennaz und dem Kreise Villeneuve nahe dem Anfange des Genfersees, mit welchem bis 1798 einige herrschaftliche Rechte verbunden waren, und wo — beiläufig gesagt — einige der besten Gedichte Matthissons entstanden sind, wie denn die Scherer auf Grandclos und im Brühl zu St. Gallen mit Matthisson, Salis, Reinhard und Bonstetten in nähern, freundschaftlichen Beziehungen standen und von diesen einst so sehr beliebten Dichtern und Schriftstellern aufs Höchste geschätzt wurden.

Yvorne war ein Scherersches Gut in dem gleichnamigen, durch seinen Weinwachs berühmten Dorfe im waadtländischen Bezirke Aigle.

Das Schloss Bellestruches endlich war ein in der Stadt Vevey gelegenes, herrschaftliches Schloss der Familie de Blonay, welches durch die Heirath der Katharina de Blonay, Jeans Tochter, mit Antoine de Bellestruches 1413 sammt der Mitherrschaft über Vevey an dieses aus Chambéry stammende Geschlecht übergieng und dessen Namen annahm. Auf der Stelle, wo dereinst das Schloss Bellestruches gestanden hat, erhebt sich heute das prächtige Hôtel des trois Couronnes.

Jakob Christoph v. Scherer-Guillard hinterliess zwei Söhne und eine Tochter. Letztere, Clarisse Sophie Louise, geb. 1785, wurde 1804 die Gattin des 1836 verstorbenen Junkers Johann Dietrich Zollikofer v. Altenklingen in Genf, Sohn des Junkers Johann Dietrich Zollikofer v. Altenklingen auf Freisitz Rehlingen und Schloss Obercastell und der Anna Maria Römer aus Zürich.

Der jüngere Sohn Jakob Christophs, Karl Emil Heinrich v. Scherer, geb. 1791, war Oberstlieutenant im eidsgenössischen Generalstab, Präsident des kaufmännischen Directoriums und Stadtrath in St. Gallen und vermählte sich in erster Ehe 1817 mit Christine Katharina Rausch von Schaffhausen, geb. 1795 in den holländischen Colonien, und in zweiter Ehe 1865 mit Adelheid Johanna Maria v. Winterfeld aus Stettin. Er lebte in seinen spätern Jahren meist in Vevey.

Sein älterer Bruder, der den Stamm fortsetzte, war:

12. Johann Philipp Adrian v. Scherer v. Grandclos, geboren im Schlosse Bellestruches 1783, gestorben in Düsseldorf 1835. Er erreichte in der schweiz. Armee den Grad eines Oberstlieutenants und war Mitglied des grossen Rathes des Kantons St. Gallen und des Bezirksgerichtes daselbst, auch einiger gelehrten Gesellschaften. Im Jahre 1808 führte er seine 1786 geborene Cousine Albertine Dorothea Scherer v. Castell (die Tochter des Daniel Hermann Scherer v. Castell und der Henriette Baronin Hogguer) heim, die ihm Schloss Castell zubrachte und hochbetagt 1866 daselbst starb und den Ruf einer durch hohe Geistesgaben und grosse Wohlthätigkeit ausgezeichneten Dame hinterliess.

Sein einziger Sohn:

13. Iwan Heinrich Max v. Scherer auf Castell, geboren 1815, war ein Freund der Künste und Wissenschaften und verwandte grossen Fleiss auf den rationellen, landwirthschaftlichen Betrieb seines Gutes, das er durch neue Hinzukäufe noch mehr erweiterte. Er verwandte auch grosse Mühe und bedeutende Mittel auf die Verschönerung des Schlossgebäudes und der prächtigen Gärten und Anlagen und zeichnete sich daneben wie seine Mutter durch weitgehende Wohlthätigkeit aus. Im Jahre 1845 wurde er in Cöln mit der 1817 geborenen Gräfin Marie Anna v. Kanitz — Tochter des königlich preussischen Generallieutenants und Generalcommandanten von Cöln, August Grafen Kanitz und der Gräfin Louise v. Schulenburg-Beetzendorf — getraut. Ein Töchterchen aus dieser Ehe starb im ersten Lebensjahre 1847 und schon am 22. Februar 1848 folgte ihm sein Vater nach, indem er auf einer … die er mit seiner Gattin im Herbst 1847 angetret … Jahren in Rom am

Nervenfieber starb. Da seine Wittwe mit dem nachgebornen Söhnchen der Stadt St. Gallen völlig fremd war, nahm sie ihren gänzlichen, bleibenden Wohnsitz auf Schloss Castell mit seinem ausgedehnten, über 300 Jucharten messenden Areal an Wäldern und Wiesen. Unter solchen Umständen liess sich die Dame durch ihren Berather, den in St. Gallen in bestem Andenken verbleibenden Oberst Gonzenbach, unschwer bestimmen, das schöne Scherersche Besitzthum in der Stadt St. Gallen, das Haus und den Park am Brühl, damit nicht in Zukunft das prächtige Areal zu lauter Bauplätzen zerstückelt werde und die darauf stehenden gigantischen, alten Bäume umgehauen sein müssen, unter Verzicht auf doppelten und mehrfachen Erlös der Stadtgemeinde um den unverhältnissmässig niedrigen Preis von Fr. 200,000 zu unveräusserlichem Eigenthum zu überlassen, unter der Bedingung, dass nur das Haus verkauft werden dürfe, das ganze übrige Terrain aber in einen öffentlichen Park umgewandelt werde. Der Kauf wurde von der Stadt am 1. Januar 1871 angetreten. Nachdem das Wohnhaus mit Garten um die Summe von Fr. 120,000 einem Privaten abgetreten worden war, fand sich das städtische Gemeinwesen mit Aufwand des mehr als bescheidenen Betrages von Fr. 80,000 im Besitze eines herrlichen Stadtparkes, an dem sich die ganze Bevölkerung sammt den durchreisenden Fremden erfreut und erquickt, und der das Gedächtniss an die Familie v. Scherer und ihren wahrhaft vornehmen Gemeinsinn noch auf Generationen in der Stadt an der Steinach lebendig erhalten wird.

Iwan Heinrich Max v. Scherers nachgeborener Sohn war

14. Adrian August Gonzalvo Maximilian v. Scherer, geboren 1848, oder wie er gewöhnlich genannt wurde Baron Max v. Scherer auf Castell. (Er selbst hat sich des Titels eines Barons nie bedient, wie er denn auch thatsächlich keinen Anspruch darauf hatte, da seine Familie weder eines Freiherrndiploms theilhaftig wurde, noch je zu den Geschlechtern der freien Reichsritterschaft des h. röm. Reiches gehörte, welchen dieser Titel seit dem 17. Jahrhundert par courtoisie gegeben und endlich im 19. Jahrhundert durch die Regierungen der süddeutschen Staaten förmlich zugestanden wurde. Man wird annehmen müssen, dass Max v. Scherers Nachbarn in Constanz und drüben im Hegau, wo, wie überhaupt in Deutschland, der Titel „Junker“, wie ihn in der Schweiz die Angehörigen der Familien alten und ältern Adels, auch die Scherer, führen oder führten, nicht gebraucht wird, denselben durch „Baron“ wieder geben oder ersetzen zu müssen glaubten, und dass das schweizerische Publikum schliesslich diese Höflichkeit nachahmte.) Max v. Scherer war mit vielem Kunstsinne begabt, den er nach dem im Jahre 1889 erfolgten Hinschiede seiner Mutter durch luxuriösen Ausbau seines Schlosses Castell bethätigte, welches er mit Aufwand bedeutender Summen durch neue Thürme und Terrassen erweiterte, indem er gleichzeitig die Anlagen in jeder Richtung verschönerte, einen Hühnerhof, eine Fasanerie, einen Hirschpark und grosse Gewächshäuser anlegte. Besonders imposant ist der Thurm mit dem sogenannten maurischen Saal — Imitation des Innern im Palaste der Alhambra — und der Scheffelstube im obersten Raume desselben, die mit ihren Galerien die schönste und um-

fassendste Aussicht in der ganzen Bodenseegegend gewährt. Da der Schlossbesitzer, wie schon sein Vater, in sehr liberaler Weise den Zutritt zu dem fürstlich zu nennenden Schlosse und seinen Gärten gestattete, bildete der unvergleichlich schön gelegene Herrschaftssitz schon seit Jahren ein eigentliches Wallfahrtsziel für alle Natur- und Kunstfreunde von nah und ferne.

Max v. Scherer-Scherburg auf Castell starb am 16. Mai 1901 als der Letzte seines Stammes, und es ist mit ihm das gesammte, alte Geschlecht der Junker Scherer aus der Stadt St. Gallen erloschen. Er war, wie sein Bild vor unsern Augen steht und wie wir ihn als langjährigen Gast, nachher als zugewandten „Stubengesellen" der zürcherischen Constaffel bei deren festlichen Anlässen gekannt haben, von hoher und breitschulteriger Gestalt, von blauen Augen und blondem Barte, so recht der Typus eines stattlichen, germanischen Mannes, ein jovialer Lebemann von grösster Gutmüthigkeit, äusserst leicht zugänglich, von aller Exclusivität gänzlich fern und beseelt von Wohlwollen und grossmüthiger, wohlthätiger Gesinnung. Ihm hatte die Gemeinde Tägerweilen, in welcher die Besitzung Castell liegt, viel zu verdanken, indem er z. B. eine neue Bestuhlung in die dortige Kirche stiftete und alljährlich auf seiner Wiese das Jugendfest der Gemeinde abhalten liess, wobei er alle Theilnehmer mit dem in seinem Weinberge gewachsenen, eigenen Producte regalirte. Seiner politischen Gesinnung nach war Max v. Scherer, wie die „Ostschweiz" versichert, Demokrat und unterhielt stets lebhafte Beziehungen zu der st. gallischen demokratischen Parthei, welcher er von Herzen zugethan war.

Er hatte geraume Zeit vor seinem Tode in Rapperswyl das Herrenhaus mit Garten am See erworben, welches, wenn wir nicht irren, dereinst dem aus Abneigung gegen die Reformation aus Zürich dahin ausgewanderten und bis um's Jahr 1600 daselbst blühenden Zweige des adelichen Geschlechtes der Göldli v. Tiefenau angehört hatte, und hatte die gegen Burg und Lindenhof hin gekehrte Rückseite dieses kleinen Edelsitzes mit zwei grossen Darstellungen al Fresco aus der Geschichte Rapperswyls auszieren lassen. Hier wohnte er dann während einiger Monate im Winterhalbjahre. Diess war desshalb geschehen, damit ihm gegenüber dem thurgauischen Rechte durch das Recht seines st. gallischen Wohnsitzes eine viel grössere Testirfreiheit gewahrt und die Erbberechtigung der Verwandten auf ein Minimum reducirt sei. Dementsprechend enthielt denn das am 8. Juni 1901 im Rathhause zu Rapperswyl eröffnete Testament des letzten Junkers Scherer neben Legaten im Gesammtbetrage von Fr. 250,000, die an die nähern Verwandten des Verstorbenen von mütterlicher Seite, an seine Dienstboten, an die Gemeinden Tägerweilen und St. Gallen mit je 20,000, die Winkelriedstiftung mit 20,000, die Arbeiterkolonie Herdern mit 5000, die Hülfsgesellschaft St. Gallen mit 20,000, vier st. gallische Rettungsanstalten mit je 5000 Franken fallen sollen, die Hauptbestimmung, dass als Universalerbe des gesammten Schererschen Besitzes nach Ausrichtung der Legate (und der thurgauischen und st. gallischen Erbschafts- und Nachsteuern), also der Besitzung Castell, des Hauses in Rapperswyl und des übrigen Vermögens, welches nach dem „Landboten" zwischen 4 und 5 Millionen Franken betragen soll, Walther v. Stockar in Zürich, der

älteste Sohn seines langjährigen, intimen Freundes und weitläufigen Verwandten von väterlicher Seite, Armin v. Stockar, eventuell die zwei weitern Söhne des letztern, Erik und Armin, eingesetzt sei. Die Besitzung Castell soll unter Aufnahme des Namens (wohl auch Wappens) Scherer durch die Erben Stockar als unveräusserlicher Stockar-Schererscher Familienbesitz im gleichen Sinne wie bisher forterhalten und betrieben werden, während der Erbe das in Rapperswyl gelegene Besitzthum veräussern darf.

Es lässt sich bis jetzt noch nichts darüber mittheilen, in welcher Form der Name Scherer durch die Erben Stockar aufgenommen werden wird. Wir hoffen, später in einer kurzen Notiz die Leser unserer Zeitschrift hierüber unterrichten zu können.

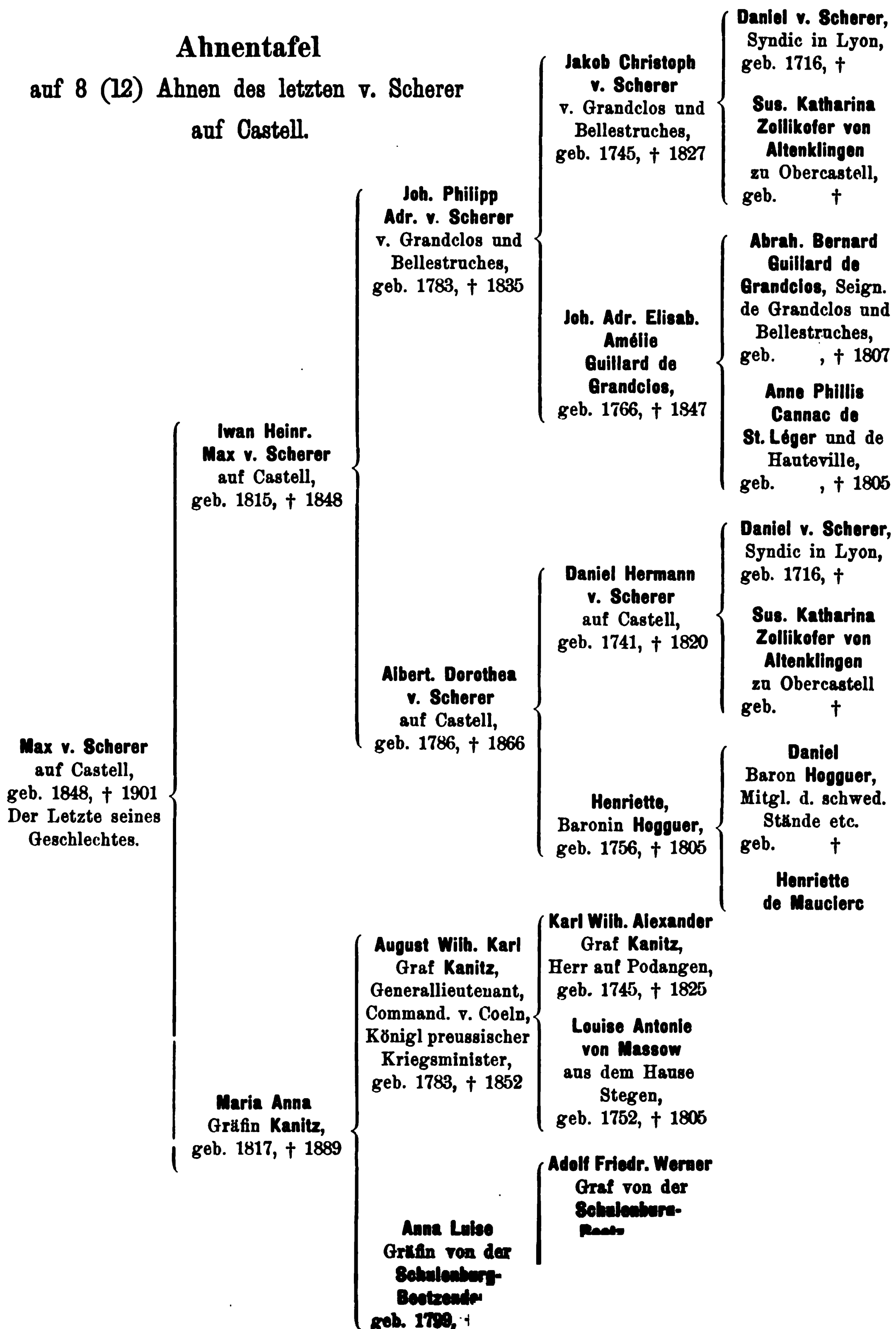
Die Schererschen Erben stammen aus dem adelichen Geschlechte der Stockar in Schaffhausen her, welches ursprünglich vielleicht mit dem schon im 13. Jahrhundert genannten, gleichnamigen Patriciats-Geschlechte der Stadt Constanz zusammen hängt, im 14. und 15. Jahrhundert auf Lehengütern zu Barzheim im Hegau lebte, und um die Mitte des 15. Jahrhunderts sich in der Stadt Schaffhausen niederliess, von wo aus sich ein Zweig nach Solothurn, wo 1660 Junker Johann Friedrich Stocker Schultheiss der Stadt und Republik Solothurn war, ein anderer Zweig nach Zürich und ein dritter nach Bayern in die Gegend von Würzburg verpflanzten. Alexander Stockar, Hauptmann des schaffhausischen Panners in den mailändischen Feldzügen, erhielt 1501 von Kaiser Maximilian I. einen Wappenbestätigungsbrief. Das Geschlecht gehörte der untern adelichen Gesellschaft in Schaffhausen, der Kaufleutstube, an, bis Alexanders jüngerer Sohn, Junker Benedict, königl. franz. Kämmerer und in den französichen Adel recipirt, Herr zu Neunforn, 1591 zum Mitgliede in der obern adelichen Gesellschaft, der Herrenstube, angenommen wurde. Benedicts älterer Bruder, Junker Hans Kaspar Stockar, war des Raths und Seckelmeister (1570 - 1575) zu Schaffhausen und besass auf zürcherischem Gebiete die drei Edelsitze Wyden, Gyrsperg und Schwandegg.

Sein Sohn Alexander Stockar auf Wyden erwarb 1568 das regimentsfähige Bürgerrecht in der Stadt Zürich, liess sich daselbst nieder, wo er das Amt des Schaffhauser-Amtmanns bekleidete, und ist der Stammvater des zürcherischen Zweiges der Stockar. Seine Nachkommenschaft gehörte von 1568 hinweg bis gegen Ende des 17. Jahrhunderts in Zürich der Constaffel an und führte ebenso lange den Junkertitel und das Adelsprädicat „edel und vest", wandte sich dann aber dem Handel und der Industrie zu, legte Adelstitel und Prädicat ab und gieng auf die Zünfte über. Nach der Mitte des 19. Jahrhunderts ist aber der grössere Theil des Geschlechtes wieder zur Constaffel zurückgekehrt.

(Vergleiche über diese Familie J. J. Rüegers Chronik von Schaffhausen, Band II, pag. 967—973, Schaffhausen 1892.)

Ahnentafel

auf 8 (12) Ahnen des letzten v. Scherer auf Castell.



Begleitschreiben des Niklaus von Fleckenstein an den Johanniterorden.

Von G. v. Vivis.

Wir der Schultheiss vnd Rhat der Statt Lucern, thun khundt meniglich mit diesem brieff, dass vf den tag sines Datumbs, als wir Rathsweysse bey einandere versampt gewesen, vor vnns erschienen ist, der Edel vnnd Vest, Vnnser sonders getreüwer lieber burger Niclaus von Fleckenstein, weylandt dess auch Edlen vnd Vesten vnsers getreuwen lieben Rhatsfreündt Beaten von Fleckhenstain seligen Ehelicher Sohn, Vnd lies vns fürpringen, Nachdem er dann syd der Zeit an, dass er sin Jahr erreicht alle Zeit sondern lust vnd begirdt getragen, sich in Adenlichen vnd loblichen Tugenden, nit weniger dan weylandt sine liebe ehrliche Voreltern zuo yben vnd zuo erseigen, Insonderheit aber sich in den Ritter vnd Hochloblichen Orden St. Johannssen des Spitals Zue Hierusalem zu begeben, vnd dan Ime vf beschehene fürderung von Vnns vnd sine gethane werbung bey dem hochwürdigen Fürsten vnd Herren, dem Herren Johanniter Maister in Tütschlanden solliche verahn lassung vnd Vertröstung beschehen, das wo er sine probation siner Adenlichen gepurt vnd herkhumens vf ersthaltenden Lobwürdigen Proniucial Capitel vflegen vnd sich selbs praesentieren, er allda vnfählbarlich in solchen Orden Vf: vnd angenumen wurde. Nun auch die Zeit nähig, dass ein solch Capitul oder Versamblung zu Speyer gehalten werden solle, were er willens sich mit solcher probation sines Adenlichen Herkhumens vnd gepurt, von beiden Linien hergefasst zu machen vnd sich mit der selbigen vf gedachtem Capitul praesentiren zue lassen, demuetiglich pitende, dass wir Ine als vnsern Burgern zue solchen loblichen Vorhaben befürdern, Ime zue angedeüter praesentation einer von vnsern Mit Räten vergünstigen, Vnnd dem nach seitemals Ime nit zweifle wir selbsten gemeinlich siner Ehelichen vnd Adenlichen gepurt guet gedächtnuss vnd wüssen tragen. Darneben aber auch etlich vnd Uns nit allein sine lieben Eltern, sondern auch andere mehr siner Altuordern seliger gedächtnuss vergangener Zeiten bey leben, auch Ir ehrlich herkhommes wohl erkhandt gewesen Ime dessen ordenliche Attestation vnd schein, nit allein, von vnsertwegen, souil vns bewüsst, mitheilen sondern auch nachbemelte vier Ehrenpersohnen, so er vnns darumb fürgestelt vnd ernambset, Namlich die Edlen, Gestrengen, Notuesten vnd weysen vnser sunders lieben, getrewen Jost Pfeiffern. Vnnsern Schultheissen, Hauptman Albrechten Sägissern, Obersten Ruedolphen Pfeiffern, alle Ritter vnnd Jacoben von Sonnenberg, alle vnnsere Miträth als wahrhafft gezügen, nach gewohnlichem prauch vnd rechtlicher Form verhören, vnd dan Ime Ire Vssag in sollicher Attestation auch Inuerleyben vnd dieselbigen behändigen zue lassen, sich dessen siner noturft vnd gelegenheit noch zue behelffen wissen. Vnd nachdem nun wir sollich gesagtem unsers Burgers dess vonn Fleckhenstains pittlich ahnpringen vnder-

suchen der lenge nach anngehört vnd verstanden, haben nit allein ahn solchem sinem Erlichen vnd loblichem Vorhaben ein sonder wolgefallen empfangen, vnd desswegen auch billich geacht, Ime in demselbigen vnd einem so zimlichen, vnd billichen ersuchen zue willfahren, vnd Ime zue demselbigen besten Vermögens zu fürdern. Wie dann wir hiemit von oberkheitlicher Pflicht, auch siner ehrlichen Eltern vnd Altfordern sondern Verdiensten wegen gegen Vnns vnd Vnser Statt, auch sin selbsten, Erlichen Verhaltens vnd guoter Tugenden wegen, wie auch aus aignem gueten willen vnd Neigung gegen Ime vnd den sinigen gethan, vnd Ime solches nit verwaigern sollen noch wöllen, sagend vnd bezeügend, alss wir in gemein Rhats-Versamlung dass vnns sin des von Fleckhenstains Eltern, vnd dannach auch etlich andere, mehr siner Altvordern seliger gedächtnuss, vnd Ihr ehrlich herkhummes noch in guter gekandtnuss, Vnnd das er auch von denselbigen siner Eltern vnd Voreltern von beiden Linien her, ehrlich erporen, vnd in Ehrlichem, Adenlichem standt vferzogen, auch sonsten durch alte Authentische schriften vnd Instrumenta, vnd sonsten in anderwegen siner vordern lobliche Thaten, vnd Erlich Adelich herkhommens vor vnns nochmalen vnd vilfältiglich erscheinet, Also dass sie menschen gedächtnus her andst nicht dan eines loblichen Adenlichen herkhomens, handels vnd wesens geachtet vnd gehalten worden, So dan habend wir auch die obgenandte vier vnd fürgestelte Rittermessige vnd Adelspersonen hierumb Insonderheit mit gewonlichen pflichten beladen, dass sie sambt vnd sonders sein Niclausen von Fleckhenstein ehelicher gepurt auch Adelichen herkhumenss kuntschafft der warhait sagen wolten, souil Inen wisendt auch glaubhafftig in bericht empfangen halten, welche vf erstatten leiblichen Aydt mit Vfgeregten fingern zue Gott dem Allmächtigen, vnd seinen lieben heyligen vast einhällig bekhandt vnd vsgesagt, dass Namlichen gedachter Niclaus von Fleckenstain von ehrlichen vnnd Adelichen Eltern ehelichen erzeügt vnd erboren vnd namlichen war sin Vatter gewesen Beat von Fleckhenstain, vnd sin Mutter Anna Mutschlin, dann aber vf sin dess Vatters Linien sin grossmuetter Frauw Anna Richmuttin, sin Ahnfraw Barbara im Hoff, vnd sin Vhranfraw Margaretha von Alickon. Weiters vf der Muetter linien, sin grossmuetter Margaretha Greblin von Griffensee, sin Ahnfrauw Eüpfemia von Erlach, vnd sin Uhrahnfraw Loyssa von Herttenstein, Vnd sye Inen sambt vnd sonders anderst nit wissendt dann dz sie die oberzelten personen alle für Adenliche ehrliche Leüth, vnd eines stattlichen gueten loblichen herkummens die jemalen so weit man sich erdenkhen möge einicher under dem Adel vsgeschlossen, oder verpottene begangenschaft oder handtirung beholffen, oder geüebt, vnd theils von Uhraltem Adel, theils aber von den höchsten Potentaten vnd Haüptern der Cristenhait, von Irer loblichen vnd dapfern Thaten, vnd Verdiensten wegen geadelt vnd Rittermässig gemacht, Demnach dann erzälte Attestation vnd beweysung vor vnns vnd in versambletem Rhat beschehen, vnns selbsten auch als vorgemelt, theils vorhin bewüsst gewesen, so haben wir vielgemeltem von Fleckhenstain dessen vf sin vleisig pithen gegenwärtigen schein vnd testimoniales vnd vnnserm angehenckhtem Statt Secret In itheilen lassen. So geben vff den 12. Tag Aprilis Anne

Aufschrift:

Attestation für Junkher Niclausen von Fleckhenstain so vf Pergamen zu mandiren.	Schrift des Schreibens.
Den 13 tag septemb. Anno 1600 ist vetter Niclaus fleckenstein vff Malta verreisset den Ritterlichen Orden zu empfachen? Godt gäb glück	andere Schrift.

Dieses Begleitschreiben, welches sich im Entwurfe auf der Bürgerbibliothek in Luzern vorfindet, kann zur Ergänzung meines Aufsatzes „Drei Ahnenproben" dienen und sind noch folgende zwei Bemerkungen hiezu zu machen.

1. Die Schreibweise „Pfeiffer" weist darauf hin, dass der Verfasser ein Reichsdeutscher war.

2. Das frühe Vorkommen des „von" bei den Fleckenstein und Sonnenberg. Auf dem Standeskalender von 1650 werden noch beide Familien ohne dasselbe geschrieben.

Manuscript No. 71 „Lucerna stematographica, Collectanea". Felix Balthassar. Bürgerbibliothek Luzern.

Vgl. ebenfalls Wappenscheibe mit Ahnen des Niklaus v. Fleckenstein, III. Katalog des hist. Museums Basel No. 104. Gütige Mitteilung von Dr. P. Ganz.

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Hiezu Tafel IV.

Auf Tafel IV dieses Heftes geben wir eine Abbildung des farbenprächtigen Fensters, das unser, den Lesern des heraldischen Archivs bereits vorteilhaft bekanntes Mitglied R. A. Nüscheler, für Comm. Dr. U. Höpli in Mailand erstellt hat. Im Bogenfeld, im Feld und am Helm des Kriegers sind heraldische Zierden zu sehen.

Kleinere Nachrichten.

Eine Walliser Wappensage. Der Steinbock von Anniviers und die Riesenschnecke. Einst erschien bei den Ponts eine grosse Schnecke und streckte ihre vier Hörner so drohend in die Luft, dass den Thalbewohnern darob bangte. Man hielt Beratung, wie dem Thier am besten beizukommen sei. Da schlug ein Gemeindeältester vor, der gehörnten Bestie ein anderes Hornthier zum Zweikampf entgegen zu senden. Man wählte dazu einen Steinbock, welcher der Schnecke mutig zu Leibe ging und sie zurücktrieb. Zum Dank für seine heroische That erhoben die Anniviarden den Steinbock zum Wappenthier[1].

[1] Auf der Kirche zu Vissoye, dem Hauptort des Thales steht das Steinbockwappen gross angemalt. Nach Schweiz. Archiv für Volkskunde V p. 291.

Familienforschung. Im folgenden geben wir ein Verzeichnis aller derjenigen Schweizergeschlechter oder mit der Schweizergeschichte in Zusammenhang stehender Häuser, deren Mitglieder weltlichen oder geistlichen Standes in Stückelbergs Geschichte der Reliquien (Zürich 1901) vorkommen. Auch über Fürsten aus den Häusern Bayern, Frankreich, Österreich, Ungarn und Angehörige vieler ausländischer Geschlechter, die in der schweizerischen Reliquiengeschichte eine Rolle spielen, finden sich Notizen in dem zitierten Werke.

Ackermann
Aebi
An der Allmend
Angehrn
Azziger
Bachmann
Baeli(n)
Balthasar
z'Baren
v. Beckenhofen
Benziger
Beutler
Bisling
Bochsler
v. Bonstetten
Breny
Brun
Brunner
Brunolt
v. Buchegg
Büntener
Bürgisser
Buocher
Burgower
Bussi
a Castanea
v. Challant
Ceberg
Christen
Cometti
Crafft
Curer
Custer
Dettling
Dörflinger
Ebener
Eberhard
Effinger
Egger
in Eichen
Feer
Feurer
Fleckenstein
Fleischli
v. Flüe
Fuchs
Fuessli
Gallati
Germann
Gertschen
Glutz
Gmür
Göldlin v. Tieffenau
v. Götlikon
Gottrau
Grebel
Grob
v. Gundelfingen
v. Habsburg, Grfn.
Haessi
Haller
v. Hallwyl
Hedlinger
Heer
Hegi
Hegner
Hermann
Himperger
Hirzel
Hoerter
Hoffmann
Holdermeier
v. Hohensax
Honegger
Hueber
Huser
Jacquet
Jacob
Jauch
Imfeld
Ithen
Kaufmann
Kaur
Kelin
Keller
Ketzi
Klaarer
Koch
Küng
Kuhn
Kuster
v. Kyburg, Grfn.
Kyd
Labhart
v. Landenberg
Lang
Ledergerw
Lew
v. Ligerz
Maler
v. Matsch
Mayer
Mayr v. Baldegg
Mechler
v. Meggen
Meher
Meyer
v. Montfort
Müller
Münch v. Landskron
Murer
Oberholzer
Ochsner
Peyer
v. Pfirt
Pfyffer
Platner
Propstatt
Radteller
v. Rechberg
Rechburger
Reding
Reider
Reimann
Rickenmann
Rieder
v. Riedmatten
Riesch
v. Rinach
v. Roll
z. Rosen
Rot
Rotenflüe
Rothenhäusler
Rüdliger
Rüegger
Rüssi
a. d. Rütti
Rusconi
Schell
Scheuber
Schiess
Schindler
Schinner
Schlosser
Schmid

Schnell
Schnyder
Schönbächler
Schorrer
Schröter
Schwyzer
Seiler
Senn v. Münsingen
v. Silenen
v. Sonnenberg
Specker
Speth
Spies
Sprüngli
Stadler
v. Stein
Stipplin
Stockalper
Stör
Stritter
Strübel
Stulz
Suter
Swager
v. Toggenburg, Grfn.
Tschopp
v. Uri
v. Utenheim
Vogler
Wagner
Walser
Walther
Weber
v. Weissenburg
Widenhuober
Wickart
Willam
Willi
Wiss
Zay
Zelger
Zender
Zingg
Zwyssig

Das Wappen der schweiz. Eidgenossenschaft. Beistehende Figur gibt, um einen Drittel verkleinert, das Wappen der Schweiz, wie es sich im Wappenbuch von Brennwald (Papierhandschrift der Stadtbibliothek Zürich fol. saec. XVI. p. 32) findet.

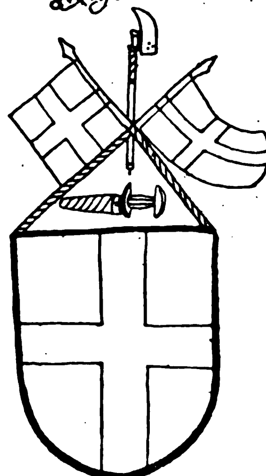


Fig. 17

Das Bild ist deshalb interessant, weil es den Schild (mit dem durchgehenden weissen Kreuz in rotem Feld) überhöht zeigt von vier Zeichen. Der Künstler hatte das Gefühl, dass über den Schild eines Bundes weder ein Helm noch eine Krone, Hut oder Mütze passe, er überhöhte ihn deshalb, ähnlich wie man geistliche Schilde mit Krummstäben, Kreuzen oder Schwertern versieht, mit Gegenständen, die für den Bund der Eidgenossen charakteristisch erschienen. Hiezu wählte er kriegerische Embleme, nämlich zwei verschiedene Feldzeichen (Panner und Fähnlein?), die er in gekreuzter Stellung anbrachte, ferner eine senkrecht stehende Hellebarte von einfacher altertümlicher Form (Gestalt des XIV. Jahrhunderts, aber mit etwas zurückgebogener Spitze). Über dem Oberrand des Schildes endlich liess der Zeichner einen Schweizerdolch von typischer Form, wie ihn der Eidgenosse an der rechten Seite trug, in horizontaler Richtung schweben. Das Motiv, unsern Schweizerschild in solcher Weise zu schmücken, sei denen, die sich mit offiziellen Wappendarstellungen befassen, zur Nachahmung empfohlen. Die Waffen dürften eben so gut hinter dem Schild gekreuzt erscheinen und denselben überragen, was ein noch hübscheres Bild als das Obige ergeben würde.

Neue schweiz. Postwertzeichen. Die Blätter berichten: „Der Bundesrat hat beschlossen, von der Ausführung irgend eines der Entwürfe zu einem Markenbild, die in der Konkurrenz im Frühjahr 1901 eingelaufen sind, abzusehen. Das Post- und Eisenbahndepartement soll nunmehr einen neuen Wettbewerb und zwar unter bestimmten Künstlern veranstalten". Hiezu bemerkt ein westschweizerischer Fachmann:

„Der geneigte Leser merkt etwas, nämlich, dass sie in Bern wieder eine Formel gefunden haben, um Preise und Aufträge zu neuen Entwürfen ihren Nepoten und Günstlingen zuzuhalten. Die Konkurrenz, welche s. Z. von den Zürcher Kunstgewerbeschulen ausgeschrieben worden ist, ergab einzelne ganz hübsche und brauchbare Entwürfe trotz niedriger Prämierung. In Bern aber wurden unverhältnismässig hohe Preise für stümperhafte und lächerliche Entwürfe verabfolgt. Der Umstand, dass unsere Briefmarken seit einem halben Jahrhundert immer hässlicher werden und dass ein Machwerk wie die berüchtigte Jubiläumsmarke in einem Land ausgegeben werden konnte, wo so viel von Hebung der Kunst schwadroniert wird und so und so viel Kunstbonzen und Altertumsmandarine an der eidgen. Krippe stehen, lässt von dem Kunstwert der neuen schweizerischen Briefmarken nicht viel erwarten. Im übrigen warnen wir die Künstler vor Beschickung der Konkurrenz; bei derjenigen im Frühjahr 1901 sind einige Entwürfe, die gewiss vielerorts im Volk Beifall gefunden hätten, nicht einmal ausgestellt worden.

Gerade für Briefmarken, Münzen, offizielle Siegel und Siegelmarken empfehlen sich heraldische Gegenstände vorzugsweise; Anklang in Bern aber findet alles, je stilloser je eher, nur nicht das heraldisch Richtige“.

Bücherchronik.

S. Herzburg-Fränkel, Die Bruderschafts- und Wappenbücher von St. Christoph auf dem Arlberg. Sonderabdruck aus den Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung. Ergänzungsband VI. Innsbruck 1900.

Die schweizerische Geschichtsforschung hat sich bereits die Urkunden in österreichischen Archiven durch eine Publikation, deren erster Band bis 1370 reicht, zu nütze gemacht. Auch die Heraldik sollte nicht zurückbleiben; aus diesem Grund verweisen wir die schweizerischen Wappenfreunde auf die oben zitierte Publikation. Dieselbe behandelt eine Quellengruppe vom Ende des 14. und Anfang des 15. Jahrhunderts, die unter 4000 Wappen eine grosse Anzahl von Schilden schweizerischen Ursprungs enthält. Prof. Dr. Herzburg hat in streng wissenschaftlicher Weise die erhaltenen Handschriften, Originale und Kopien charakterisiert. Die Bücher gehörten der Bruderschaft von St. Christoph an, die um 1386 gegründet wurde und ein Hospiz auf dem Arlberg zu unterhalten hatte. Für den Unterhalt dieser Anstalt wurde nun jeweilen im Sommer — wie in der Schweiz früher für das Gotthardhospiz — gesammelt, so u. a. 1390 am 20. Februar zu Basel. Ein Basler Goldschmied schenkte der Bruderschaft einen Kelch für ein Seelgerät. Tausende von Personen traten der Bruderschaft mit Beiträgen bei, deren Höhe jeweilen in der landesüblichen Münze aufgeführt wird, ein Umstand, der die Bücher auch für Numismatiker zur wertvollen Quelle stempelt. Den Wappenschmuck der Bücher erklärt Fränkel als ein Propagandamittel für den Zuwachs an Mit[illegible] der ohne dieses Lockmittel ausgeblieben wäre.

haben, dass man durch das Einmalen der Wappen im Bruderschaftsbuch das ganze Geschlecht dem Schutz des heiligen Christoph empfehle und an den geistlichen Wohlthaten teilnehmen lasse, die den Verbrüderten zu gute kommen. Darauf weist der Umstand, dass auch Wappen längst verstorbener Klosterstifter abgebildet sind, die eine symbolische Fürbitte für ihr Seelenheil bedeuten. Die sammelnden Organe der Bruderschaft haben u. a. Basel, Bern, Thun, Freiburg, Zürich und Chur besucht. Glieder der Geschlechter von Habsburg, Sargans, Toggenburg, Matsch, Brandis, Tierstein, Blum von Basel, Kalt (?) von Basel haben Beiträge gezeichnet und figurieren mit ihren Wappen. Vermutungsweise möchten wir die Ansicht äussern, die ältesten Schildmalereien in diesen Handschriften seien zur Erleichterung des Nachschlagens den Namen beigefügt worden. Fränkels sorgfältige Untersuchung, die mit alphabetischem Register versehen und zwei farbigen Facsimiletafeln geschmückt ist, verdient das eingehende Studium seitens des Heraldikers. *E. A. S.*

August Burckhardt, Der Aufstandsversuch der Brüder Peter und Hans Bischoff im Jahre 1482, nebst Mitteilungen über den Tumult von 1402, sowie Notizen zur Genealogie der Familie Bischoff im 14. und 15. Jahrhundert. (Basler Beiträge zur vaterl. Geschichte XV Heft 4, Basel, Georg & Co. 1901).

Auf diesen, eine von der Geschichtsschreibung bisher fast gänzlich übergangene Episode aus Basels Vergangenheit aktenmässig darstellenden Aufsatz sei auch an dieser Stelle hingewiesen, da der Verfasser uns darin mit der ältesten Genealogie der Familie Bischoff bekannt macht. Aus diesem, erstmals 1361 genannten Geschlechte, dessen männliche Repräsentanten im 14. und 15. Jahrhundert sämtlich Metzger waren, das daneben von Anbeginn an zu den reichsten Basler Bürgergeschlechtern zu zählen ist, und von 1379 ab im Rate erscheint, stammten nämlich die Hauptbeteiligten des Aufruhrs von 1482, zwei unruhige, rauflustige Brüder, Peter und Hans, deren Urgrossvater Nikolaus bereits beim Tumulte von 1402 eine Rolle gespielt hatte und ebenso streitsüchtig und gewaltthätig gewesen war, wie die meisten seiner Nachkommen. Der sehr interessanten Arbeit ist als Beilage der „Versuch einer Stammtafel der Bischoff von Vislis (der Stammvater Peter war aus Basel nach Vislis, östlich von Pfirt, gezogen und dort vor 1382 gestorben) im 14. und 15. Jahrhundert“ beigegeben.

E. D.

Wappenbuch der Gemeinden des Elsasses, von Ludwig Schoenhaupt[1]. Strassburg, Elsässische Druckerei, Verlag von J. Noiriel.

Wenige Städte oder Länder besitzen ein neues, gedrucktes Wappenbuch von so luxuriöser Ausstattung wie das Elsass. Auf grossen, breitrandigen Folioblättern kommt der Text wie die bunten Wappenbilder zur Reproduktion. Der Text gibt jeweilen den derzeitigen Namen, ferner die mittelalterlichen Namensformen, die Einwohnerzahl der Gemeinden, geographische, wirtschaftliche und historische Notizen nebst dem Ortsheiligen und dem Datum des Patronatsfestes. Auf den Tafeln sieht man in sauber ausgeführtem Bunt-, Gold- und Silberdruck

[1] Komplet in 10 Lieferungen à 3 Bogen à M. 3. 50, brosch. M. 35. —, geb. M. 50. —. Erscheint in deutscher und in französischer Ausgabe.

die Schilde der Gemeinden in der Form und im Stil des 19. Jahrhunderts (sog. spanische Schilde). Als wertvolle Zugabe gibt Schönhaupt zahlreiche Abbildungen von Grenz- und Marksteinen; dieselben zeigen bald Initialen, bald Jahrzahlen, bald heraldische Figuren oder ganze Schilde; nach den Zeichnungen zu urteilen stammen die Steine sämtlich aus dem 17., 18. und 19. Jahrhundert. Das Wappenbuch der Gemeinden des Elsasses wird als Nachschlagebuch vielen gute Dienste leisten.

Schweizerische Blätter für Exlibris-Sammler. Feuilles Suisses pour Collectionneurs d'exlibris[1]. Die erste Nummer des ersten Jahrganges dieser eben gegründeten Zeitschrift ist auf 1. November 1901 erschienen. Ihr Gewand ist ein vornehmes, ihre Grösse stattlich, so dass auch Kunstblätter von bedeutenden Dimensionen darin Aufnahme finden können.

„Zum Geleite“ gibt der Zeitschrift Graf Leiningen ein sehr wohl angebrachtes Mahnwort mit, des Inhalts, der Sammler möge der Qualität, nicht der Quantität nachjagen, das Kunstblatt und das historische Stück erforschen und nicht die Erzeugnisse moderner Massenproduktion zusammenbringen. Edmond des Robert in Nancy berichtet über das Exlibris eines seiner Vorfahren, dessen Vater Kommandant zu Hüningen gewesen. L. Gerster gibt die Reproduktion eines in Kupfer gestochenen Bibliothekzeichens von einem Pfarrer Heinrich Zwingli und schildert in einem weitern Aufsatz „Wie ich Exlibris zu sammeln begann“. Es folgt noch die Abbildung des neuen Bibliothekzeichens der Schweiz. heraldischen Gesellschaft; dasselbe wurde angefertigt, um das hässliche Blatt, das während des ersten Jahrzehnts gedient hatte, zu ersetzen. Der Liste des Mitgliederbestandes entnehmen wir, dass das Unternehmen bereits vielfachen Anklang gefunden hat; dass derselbe andauern möge, wünschen wir dem Redaktor wie dem Verleger der hübschen jungen Schöpfung.

Handwörterbuch der Schweiz. Volkswirtschaft, Sozialpolitik und Verwaltung. I. Band, 1. Lieferung.

In diesem gross angelegten Lexikon hat unser Mitglied, Dr. H. Türler, Staatsarchivar des Kantons Bern, den Artikel Adel (p. 14—20) bearbeitet. Die vielen Kreisen hochwillkommenen Auskünfte Türlers beziehen sich auf das geltende Recht, den Adel des Hochmittelalters, die Ministerialen und die späteren Grundherren, den Stadtadel von Zürich und von Basel, den Adel und das Patriziat von Bern, Luzern, Freiburg, Schaffhausen, Neuenburg und Waadt. Trotz ihrer Kürze sind die verschiedenen Abschnitte durchaus klar und höchst interessant abgefasst und gerne würde man unter Türlers Führung z. B. auch den Adel von Graubünden und Wallis kennen lernen. Besonders verdankenswert erscheint uns die reichliche Zusammenstellung der einschlägigen Litteratur, die dem Artikel beigegeben ist.

Historisches Museum Basel. Katalog III, Glasgemälde 1901.

Das Basler historische Museum ist — im Unterschied zu gewissen Unternehmungen der Eidgenossenschaft[2] — ein wissenschaftliches Institut; es hat

---

[1] Erscheinen sechsmal jährlich; Preis per Jahr 4 Fr. für die Schweiz, Fr. 4. 50 für das Ausland. Redaktion Eman. Stickelberger, Basel; Druck und Verlag Fritz Amberger, Zürich.

[2] Über das Verhalten der Direktion des sog. Landesmuseums vgl. Dr. E. D. in dieser Zeitschrift 1901 p. 83 unten.

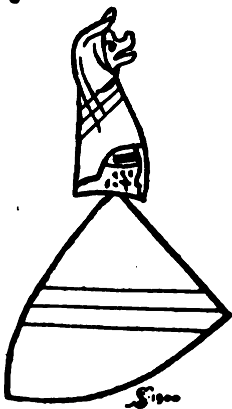
dies nicht nur durch weitgehendes Entgegenkommen gegen Gelehrte, sondern auch durch die Herausgabe von Katalogen, welche dem Fachmann wie dem Laien als wertvolle Führer dienen, bewiesen.

Der vorliegende Katalog III, verfasst von unserm wohlbekannten Mitglied Dr. P. Ganz, weist nicht weniger als 220 Erzeugnisse der Glasmalerei, grossenteils schweizerischer Provenienz. Vom XIV. Jahrhundert an bis ins XVIII. Sæculum reicht die Basler Sammlung; die Namen und Monogramme der Künstler sind zu Anfang des Katalogs, die Namen der Wappeninhaber zu Ende desselben zusammengestellt.

Wenn wir hier auf diese Arbeit besonders hinweisen, so geschieht es, weil nicht weniger als 234 Wappen von Adels- und Bürgergeschlechtern, Bistümern, Abteien, Städten und Zünften darin verzeichnet sind. Zahlreiche unserer Mitglieder werden die Wappen ihrer Vorfahren oder von Namensgenossen in diesem Katalog finden; wollen dieselben authentische Vorlagen für Scheiben oder Siegel, so wird ihnen die Basler Sammlung eine zuverlässige Fundgrube sein.

Stückelberg, E. A., Das Wappen in Kunst und Gewerbe. Zürich, Cottis Witwe 1901.

Erschienene Rezensionen: Bouly de Lesdain im Courrier d'Allemagne. Vannes 1901 p. 29—31; (Extrait de la Revue des Questions héraldiques). Der deutsche Herold 1901 p. 47—48 von K. E. Grafen zu Leiningen-Westerburg. Heraldische Mitteilungen, herausgegeben v. Verein zum Kleeblatt 1901 p. 21, 58—64. Exlibris, Zeitschrift für Bücherzeichen, Bibliothekenkunde und Gelehrtengeschichte 1901 XI. p. 30. Zeitschrift für Bücherfreunde V p. 47. Antiquitäten-Zeitung, Stuttgart 1901 p. 13. Der Wappensammler, Kahla 1901 p. 158. Westermanns Monatshefte 1901 p. 140. Journal de Genève 1900 No. 357. Allgem. Schweizer-Zeitung, Sonntagsbeilage 1901 No. 5. Neue Zürcher Zeitung 1901 No. 79. Hier drei Illustrationsproben aus Stückelbergs Büchlein.



Malerei an einem Kästchen in Basel. Fig. 18



Relief auf einem Backstein in Montbrison. Fig. 19



Steinrelief an einem Pfeiler der St. Peterskirche zu Basel. Fig. 20

Festschrift zum vierhundertsten Jahrestag des ewigen Bundes zwischen Basel und den Eidgenossen. 13. Juli 1901.

Ein Werk von monumentaler Pracht der Ausstattung. Wenn wir es an dieser Stelle rühmen, so geschieht dies um Heraldiker aufmerksam zu machen

auf diejenigen Bilder und Tafeln, welche sein spezielles Interesse zu erwecken geeignet sind. Seite 271 sehen wir ein sehr flott gezeichnetes Exlibris des Hieronymus Tscheckenpürlin, Priors der Basler Karthaus; es stellt eine Variante dar zu dem von Gerster (Die schweiz. Bibliothekzeichen p. 8) veröffentlichten Exemplar. Auf wundervoll ausgeführten Tafeln kommen ferner zur Abbildung die Wappenschilde des Bischofshofes, des Fischmarktbrunnens, des Spalenthors, des Käppeli-Jochs der Rheinbrücke, der Chorstühle in der Peterskirche und der Zinnen am Rathaus. An diesen waren ursprünglich die Schilde der 12 alten Orte und in der Mitte der Pannerträger von Basel zu sehen. In vollendeter Reproduktion ist sodann eine Wappenscheibe des Hieronymus v. Waiblingen, Decretorum Doctor und Chorherr zu Bern, abgebildet. Sämtliche Proben zeigen uns den hohen Stand der mittelalterlichen Wappenkunst der Stadt Basel.

Gesellschaftschronik.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ SUISSE D'HÉRALDIQUE.

Die zehnte Generalversammlung unserer Gesellschaft fand am 26. und 27. Oktober zu Freiburg im Üchtland statt. Sie erfreute sich trotz der winterlich vorgerückten Jahreszeit einer zahlreichen Beteiligung und eines günstigen Verlaufes. Der Samstag Nachmittag war der Besichtigung des kantonalen Museums gewidmet, wo die Regierung von Freiburg der Gesellschaft die Ehre erwies, sie durch drei Herren des Staatsrates offiziell zu begrüssen. Ausser den ständig im Museum ausgestellten Schätzen, der reichen Glasgemäldesammlung und den burgundischen Beutestücken waren eine Anzahl heraldischer Objekte, Wappenbriefe und Bücher ausgelegt, die teils der Kantonsbibliothek, teils Privatpersonen gehören. Unter den Wappenverleihungen an Freiburger Familien befanden sich päpstliche, kaiserliche und königlich französische Briefe, zum Teil mit prächtig eingemalten Wappen. Wappenbücher, ein prachtvolles Fahnentuch aus dem XVI. Jahrhundert, in dem die eroberten Feldzeichen in Grossfolio auf Pergament gemalt sind, ein Familienbuch der Herren von Estavayer, mit dem Bilde eines zum Lanzenstechen gewappneten Vorfahren auf dem Titelblatte, ein livre d'heures des Fraters Jacobus Frank mit dessen Bildnis, grossen Initialen und einem Totentanze in feinster Miniaturmalerei (1535—1543) bildeten den Kern dieser Ausstellung. Das rege Interesse, das Freiburg von jeher der edeln Heroldskunst entgegengebracht hat, zeigte sich deutlich an der Menge von Siegelstempeln, Ex-libris, Stammbäumen und Geschlechterbüchern.

In der Vorstandssitzung referierte der Quästor über die Finanzlage der Gesellschaft, die sich durch die stetige Vergrösserung und reichere Ausstattung der Zeitschrift, sowie durch die Beilagen auch im vergangenen Jahre noch nicht gebessert hat. Er hofft, dass das kommende Jahr den Ausgleich zu bringen vermöge, indem sich die Mitgliederzahl stets vergrössert. An Stelle von Prof. J. Zemp, der die auf ihn gefallene Wahl in den Vorstand abgelehnt hat und eines ausgetretenen Genfer Vertreters wird der Versammlung die Wahl von

zwei neuen Vorstandsmitgliedern vorgeschlagen. Es wird beschlossen, die Jahresrechnung in verkürzter Form im Berichte abzudrucken und den Quästor zu ermächtigen, die bis anhin bei der Buchhandlung Schulthess & Co. einbezahlten Abonnementsbeträge direkt zu erheben.

Beginn der Generalversammlung 5 3/4 Uhr in einem Hörsaale des Museums. Anwesend 32 Mitglieder. Der Präsident gibt in seiner Begrüssungsrede eine Übersicht über die zehn ersten Jahre des Bestehens der Gesellschaft, die aus kleinen Anfängen und gegen weitverbreitete Vorurteile kämpfend, sich zu einer leistungsfähigen, wissenschaftlichen Arbeitskraft herausgebildet hat. Die «Archives héraldiques» zeugen von der Entwicklung, sie haben der Gesellschaft stets neue Anhänger und Mitarbeiter geworben und heute besteht die Hauptaufgabe darin, diese im Verhältnis zu den verfügbaren Mitteln reich ausgestattete Vierteljahrszeitschrift zu einem nützlichen und unentbehrlichen Quell der Geschichtsforschung zu machen. Dankbar gedenken wir auch des Interesses, das auswärtige Fachmänner und Gesellschaften unserm Organ entgegenbringen; im Herbst des Jahres haben mündlich Herr Graf von Pettenegg aus Wien und Herr R. Richebé aus Paris demselben Ausdruck verliehen. In manchen Kantonen zählt die Gesellschaft noch wenige oder keine Mitglieder und auch da, wo sie bekannt ist, stehen viele Interessenten noch ausserhalb unseres Kreises.

Durch Tod sind der Gesellschaft im Laufe des Jahres entrissen worden die Herren: Alfred Bovet in Valentigney; Bundesrichter Dr. J. Morel, Mitbegründer der Gesellschaft und einer der kundigsten Forscher heimischer Siegelkunde; Graf Ernst von Mirbach-Harff; Eric Valloton; Marc G. Francillon und der Nestor der französischen Heroldskunst, unser Ehrenmitglied Victor Bouton, in Paris.

Über die Arbeiten der Gesellschaft, das heraldische Archiv, den als Beilage publizierten genealogischen Atlas zur Schweizergeschichte, das Wappenbuch der schweizerischen Kirchen und Klöster, werden die leitenden Kommissionen Bericht erstatten.

Der Quästor, Bezirksrichter Gustav Hess, legt die Rechnung im Auszuge vor, die von den Revisoren S. de Perregaux und Franz Fischer durch Zuschrift an den Präsidenten als richtig befunden und unter bester Verdankung zur Annahme empfohlen wird.

Jahresrechnung pro 1900.

Einnahmen.

I.	Übertrag		— —
II.	Mitgliederbeiträge	Fr.	1924. 55
III.	Abonnements	„	1046. 85
IV.	Verkauf von alten Jahrgängen	„	145. 20
V.	Zinsen	„	12. 35
VI.	Inserate	„	40. —
VII.	Verschiedenes	„	85. —
		Fr.	3253. 95

Ausgaben.

I.	Defizit 1899		Fr.	288. 65
II.	Zeitschrift. Heft 1.	Fr. 860. 05		
	„ Heft 2.	„ 868. 15		
	„ Heft 3.	„ 665. 95		
	„ Heft 4.	„ 686. 10		
	Genealogischer Atlas	„ 150. —		
			Fr.	3230. 25
III.	Bibliothek		„	14. 20
IV.	Verwaltung		„	99. 69
V.	Verschiedenes		„	70. 50
			Fr.	3703. 29

Der Quästor hofft, dass das kommende Jahr den Stand der Dinge wieder in Ordnung bringe und ersucht die Redaktionskommission, ihm darin behülflich zu sein. Als Rechnungsrevisoren für das nächste Jahr werden die beiden bisherigen bestätigt. Für den Vorstand sind vorgeschlagen: Dubois, Choisy, von Vivis; Choisy lehnt die Wahl ab und es werden gewählt im ersten Wahlgange Dubois, Lausanne, im zweiten Major G. v. Vivis, Luzern.

Dr. Diener referiert über den genealogischen Atlas, für den das Material ziemlich reichhaltig eingeliefert wird und der deshalb in derselben Weise, wie im vergangenen Jahre, publiziert werden sollte. Er beantragt, einen weiteren Kredit von Fr. 500. — zu bewilligen. Der Quästor glaubt, dass der Publikation durch die Finanzen kein Hindernis in den Weg gelegt werden dürfe, besonders da der spätere Einzelverkauf wiederum Geld einbringe. Dr. Roller, Assistent am Generallandesarchiv zu Karlsruhe weist darauf hin, welch grosse Bedeutung der Arbeit in ganz Süddeutschland, insbesondere im Grossherzogtum Baden teilgemessen werde. Er freut sich, an dem gemeinsamen Werke mitarbeiten zu können. Dr. Ganz beantragt ebenfalls Gewährung des Kredites und ersucht die Mitglieder, in Abwesenheit des Chefredaktors der Zeitschrift, Dr. E. A. Stückelberg, um eifrige Bethätigung im „Archiv". Besonders notwendig sind Arbeiten in französischer Sprache, da das Ausbleiben derselben schon eine Reihe von Abonnenten zur Aufgabe der Publikation bewogen hat. Der Kredit wird einstimmig bewilligt.

Als Versammlungsort für die nächste Generalversammlung wird Solothurn durch Handmehr bezeichnet.

Professor v. Mülinen macht die Mitteilung, dass die Arbeiten für das Wappenbuch langsam vorschreiten, dass aber eine allgemeine Beteiligung notwendig sei. Er weist ein Stamm- und Wappenbuch der Junker Peyer von Schaffhausen vor, das für 200 Mark von einem fremden Händler angeboten ist. Zemp schlägt vor, eine schweizerische Bibliothek zum Kaufe zu veranlassen, de Pury will zuerst die Familie anfragen und Er[illegible]mann [illegible] dass das Buch auf jeden Fall von der Gesellschaft ge[illegible]

De Perregaux spricht über die heraldischen Fehler am Bundespalaste in Bern, die von Dr. Türler und Prof. Zemp ebenfalls bestätigt werden. Der Vorstand wird beauftragt, ein Schreiben an den hohen Bundesrat zu richten und um Verbesserung der Fehler zu ersuchen und seine Mithülfe zur Vermeidung ähnlicher Fälle anzubieten.

Es folgt ein interessanter Vortrag von Professor Kohler (Lausanne) über die Abschaffung der Wappen zur Zeit der Helvetik, der im Archiv publiziert werden soll. Professor von Mülinen weist die Photographie eines mit vier Wappen geschmückten Steines vor, der sich wahrscheinlich an einem dem Kloster Frienisberg gehörigen Hause befunden hat.

Nach Schluss der Sitzung vereinigte das Nachtessen gegen 40 Teilnehmer im Hôtel Suisse, das durch den von der hohen Regierung gestifteten Ehrenwein einen ganz vorzüglichen offiziellen Geschmack erhielt. Der Präsident brachte seinen Toast auf das gastfreundliche Freiburg aus und Herr Staatsrat Derolaz nahm ihn dankend entgegen und freute sich, die heraldische Gesellschaft, die ihm nicht bekannt gewesen, hier begrüssen zu können.

Am Sonntag folgte auf die Besichtigung des Rathauses die Wagenfahrt nach dem Kloster Hauterive, wo Herr Max von Diesbach die Führung und Erläuterung der Denkmäler übernahm. Im Refektorium war an langer Tafel ein Vesperbrot gerüstet, das die kantonale geschichtsforschende Gesellschaft offeriert hatte. Auch im Schlosse Pérolles, das auf der Rückfahrt besucht wurde, liess die liebenswürdige Schlossherrin den in der Herbstluft erstarrten Heraldikern und Genealogen einen wärmenden Thee servieren. Unter dem Eindrucke der bunten Farbenpracht der Glasgemälde in der Kapelle zu Pérolles verabschiedeten sich die Teilnehmer und jeder wird unsern Freiburger Mitgliedern aufrichtigen Dank wissen für das Wohlgelingen der diesjährigen Versammlung.

Basel, den 3. November 1901.

Der Schreiber: Dr. **Paul Ganz.**

Wir haben das Vergnügen, als neue Mitglieder zu nennen:

M. Maurice Borel, Cartographe, Neuchâtel.
M. l'Abbé Dr. Ducret, Professeur, Fribourg.
Herrn Dr. jur. Falck, Weggisgasse, Luzern.
M. l'Abbé Dr. Holder, Bibliothécaire Cantonal, Fribourg.
Herrn Dr. August Huber, Assistent des Staatsarchives, Nonnenweg 25, Basel.
M. William Matthey-Claudet, 7 Perreaux, Neuchâtel.
M. Paul de Pury-de Muralt, Muri, Bern.
M. Maurice de Palézieux, La Doge sur Vevey, Vaud.
M. Léon Remi, Bulle.
Herrn Oberstlt. Emil Richard, Börse Zürich.
M. Romain de Schaller, Fribourg.
M. Maurice Wirz, Architecte, La Tour Vevey, Vaud.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

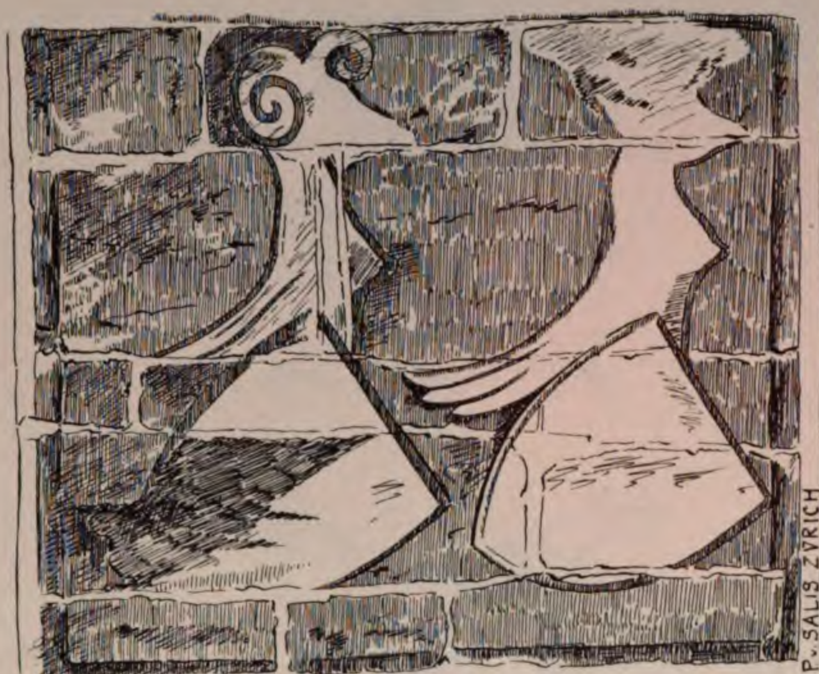


Fig. 10

Wandgemälde am Dom von Chur.



Fig. 16

Die Schilde der drei Bünde. Wandgemälde in Lenz.



Glasgemälde von R. A. NÜSCHELER
in der Loggia der Villa Hoepli, Mailand.

ART. INSTITUT ORELL FÜSSLI, ZÜRICH.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année } XVI Heft 2.

Aus dem Album des Johann Rudolf Sonnenberg von Luzern.

Von Dr. Th. v. Liebenau.

In meinem Besitze befindet sich das leider sehr defekte Album des Johann Rudolf Sonnenberg von Luzern, das in mehrfacher Hinsicht von Interesse ist. Zwischen den leeren Blättern eines scharfen Abdruckes, von Iost Ammanns Buch von „allerlei Jagd- und Weidwerk" vom Jahre 1582 haben zahlreiche Freunde und Bekannte dieses gebildeten Luzerners ihre Wappen mit Sinnsprüchen mehr oder weniger kunstvoll hinein malen und schreiben lassen oder auch selbst gemalt und geschrieben und die Jagdbilder koloriert. Geboren zu Luzern 1570 18. Juli, bekleidete Sonnenberg 1599—1604 die Stelle eines Stadtschreibers von Willisau, 1604—1617 diejenige eines Landschreibers von Baden, 1608 Grossrat, 1612 Kleinrat, 1613 Landvogt von Münster, 1618 Landvogt im Thurgau geworden, starb Sonnenberg den 4. Juli 1625 an der ennetbirgischen Tagsatzung.

Aus Baden und Frauenfeld, sowie aus dem Kreise seiner Verwandten, dem Personal der in Luzern residierenden Gesandtschaft Spaniens und der eidgenössischen Tagsatzung stammen die meisten Einzeichnungen dieses Albums. Da Sonnenberg ein sehr gebildeter und angesehener Herr, selbst lateinischer Dichter war, so erklärt sich die Zahl der interessanten Einzeichnungen, worunter diejenige des Herrn Graviset, Verfasser der Heutelia, leicht.

Von dem Album fehlt leider Anfang und Schluss; auch ist vielleicht mehr denn der vierte Teil der Albumblätter herausgerissen oder beschädigt.

Aus dem Vorhandenen notiere ich folgende Einzeichnungen.

Hans Blarer von Wartensee 1606. Motto: Schwyg, Lyd und myd.

Ahnentafel des Blarer von Wartensee mit den Wappen von Diessbach, von Sirgenstein, von Hallwyl, von Hofstetten. Ein Wappen in der untern Ecke rechts fehlt.

Jakob Sonnenberg, Ritter, alt Schultheiss und Pannerherr zu Luzern schrib diss sinem geliebten vetter Johann Rudolf Sonnenberg, des Raths zu Lucern, alt Landvogt im Turgau, zu gedechtnus 1624.

Serviendo consumor. Mit dienen wärd Ich verzert. Auf dem folgenden Blatte die Wappen und Namen seiner drei Frauen, Fraw Margareta Holder-

meyerin 1579, starb den 18. Augusti 1593. Fraw Anna Pfyfferin anno 1595, starb den 24. Juli 1610. Fraw Catharina Am Ryn 1611, den 17. Augusti.

Nobili nec non perquam docto viro D. J. Ruodolpho Sunnenberg, Senatori Lucernensi et Cancellario D. D. Helvetico Thermopolitano Joannes Helmlin Eques Auratus, Comes palatii Imperii Romani et Praetor Lucernensis ob singularem amorem stemmata feci depingi una cum uxorum. 1610. Gloria immortalis labore paratur.

Hans Ludwig Locher, Fr. Rychenawischer Amptman zu Frawenfelth. Kriegen oder Wirgen 1619.

Hieronimus Zollicofer von Sant Gallen. Zu Baden den 5. September Anno 1623.

Hans Caspar Schmid, Stadtvogt zu Costentz A° 1620.

Hans Heinrich Holtzhalb Burgermeister und Obrister Hauptmann über der Statt Zürich Panner etc. Schreib diss dem Edlen vesten Fürsichtigen Wolwysen Herrn Johann Rudolf Sonnenberg, dess Raths der Statt Lutzern etc. Mynem Günstigen Herrn und Schwager den 27. Juny 1624. Unbill Räch mit Gedult.

Frobenius Graf zu Hellfenstein, Freyherr zu Gundelfingen. — Respice finem. Assai'ben bella a chi fortuna canta. A chascun oyseau son nid est beau 1623.

H. Ludwig Schürpf, Ritter, Schultheiss und Statt Haubtman zu Lucern 1623. (Mit Wappen seiner Frauen Trübler und von Tschudy). Passando il male et sperando il bene il tempo passa, et la morte vene. Moderata durant.

Haec nobilissimo omniumque virtutum praestantissimo viro Domino Jo. Ruodolpho Sonnenberg, summae observantiae et amicitiae ergo posuit Henricus Pfyffer Lucernae 7° die May anno ut supra. 1596. Wappen der Pfyffer von Altishofen. Motto: Bonne renommée vault mieu que grande richesse.

Glado Wyermann alt Züghherr und des Raths der Statt Bern. Diser zytt Mitgesandter uff Badischer Jarechnung Im Ergöuw. Actum 3 July 1624.

Dultre son gre asservir se convient.
Contre nature ou le prouffit en vient a la patrie.

Hans Conrad Böckle von Böcklinsau. Motto: Durum patientia frango. 1608.

Wind und Regen hatt uns gott geben.
Halt still und lass vür über gan,
Das Wetter will seinen vortgang han.
Virtute parta durant.

Geschriben zu Baden den 6. Decembpris zum Engel etc.

Maximilian des Röm. Reichs Marschalkh (von Pappenheim) Landgraf zu Stilingen. 1610. W. G. W. W.

Respetto dispetto suspetto Questo tutto il mondo.

von Ulm und Reichlin von Meldegg 1619. A. G. ab. V. M. F. B.

Hans Walther Scheer von Schwartzenburg, Für. Wrtb. Obervogt zue Dutlingen. 1610. G. R. M. L.

Glaub Gott allein und Lieb in gemein
So muss all anders mit dier sein.

Joh. W. von Hallwill zu Bleydag. Anna Benigna von Halwilly, geborne Reichline von Meldeckh. 1620.

H. Ulrich von der Braitten Landenberg zu Herdern. B. B. B.

Geörg Wilhelm von Mukhental zu Hoegenakher, Ihr Frstl. Durchl. in Beyern Rath, Cammerer und Pfleger zue Riedenburch, auch dero geliebten H. Brueder Herzog Albrecht in Beyern hoffmeister. 1619. Respice finem.

Johann Christoph von Dachsperg auf Zangberg, Ir. Frstl. Drl. Alberti Herzogen in Obern und Nidern Bayern Cammerer. 1619. Gligk bringt neidt.'

Maximilian Schad von Mittelbibrach zue Walthausen und Obern Arnbach, Ir. Frstl. Dl. Albert Herzog in Ober und Niedern Beiern Mundtschenk 1619.

Mon ame a Dieu, Mon cœur a Madame, Mon corps a mon Roy. Nobilitate et doctrinae omniumque virtutum genere preclaro viro Domino Johanni Ruodolfo lantvogt a Sonnenberg in perpetuum amoris signum hoc posuit et scripsit Joannes de Florin, Rethus Disertinensis, hoc tempore prefectus Disertinensis. actum Lucern. die 16. Octobris A°. D[ni] 1622.

Si Deus pro nobis, quis contra nos.
O Mater Dei, memento mei.

O wüsstend unser gut gesellen,
Die nit mit uns zum Wyn hand wellen,
Dass uns so woll wurde ergohn,
Ich glaub sy wurden zu uns kohn.

Hans Jakob Gering Wirt zum Rappen zu Baden adi den 23. Wintermonat Anno 1607.

Ich hass lehri vass. Ohne Wappen.

Christoff von Schwarzach. H. H. H. H. H.

Zu fründtlichem angedencken schreib dis in Baden den letsten Augusti A° 1623. Hans Friedrich Effinger von Wildegg. Johanna Effinger von Wildegg, geborne von Erlach. geschrieben in Baden. G. J. J. M. T.

Serviendo Consumor. Henricus Ghernitt M. Do. S. E. Colon. 29. 8[bris] 1609. Wie folgende ohne Wappen.

Cautim et paulatim.

Moris et honoris ergo scribebat Michael Flöcker S[mi] Electoris Colonien. Secretarius intimus. 29. 8[bris] 1609.

Parum satis multum.

Joan von Luckmesser Spirensis moris et amoris ergo reliquit. 28. 8[bris] anno salutis 1609.

Niht, nichtes und alles.

M. Hanss Arnsperger ihr Churf. dht. zu Collen leibbarbirer und wundarzt Anno 1609, den 29. Octob.

Non plus ultra 1625.

Diss hab ich dem Wolledlen, vesten, als minem jnsunders hochgünstigen Herrn schwager als wol vertrauten Bruder J. Hanss Rudolfen Sonnenberg des teglichen Rahtz zu Lutzern und gewesner landvogt im Thurgaüw min adelich wappen presentiert und eigner hand underschriben. actum zu Hohenreyn den 26. May. Niclauss von Fleckenstein, St. Johanns orden Ritter und Commthur zu Hohenrein und Reyden.

Jeronimus von Hertenstein, Ritter.

Contra Impios testis.

Olim dedi, quo tunc carebam, munere;
Datum tamen possideo nunc atque id colo,
Si diem illum Jupiter bonus vehat,
Quo non haberem, quo darem alteri tamen.

Lucerne 10. May.

Johann von Gemmingen, Frauenfeld 1619. Tempore et Mediis.

Wappen der Schenk von Stauffenberg, ohne Inschrift. Wappen der zur Gilgen von Hilfinkon, ohne Inschrift.

Ohne Wappen: Leodegarius Huberus Diessenhofensis, Medicus. Non omnibus, sed paucis. Coelum adhuc volvitur.

Walthert Am Rhyn S. S. Mauricii und Lazzari Ordens Ritter, dess Raths und Stadtfendtrich der Stadt Lucern, Fr. Dt. zu Saffoy oberster und hauptmann auch derselbigen Libguardi der Eidgnossen. 1622. Omnia cum tempore.

Hans Schindelin von und zur Underreitnauw 1611. Ohne Wappen.

Hector von Beroldingen, Herr zu Gachnang. 1611.

Niclaus von Diessbach, Herr zu Prangin, alt Schultheiss zu Fryburg. Vincat honestam 1620.

Herr Franz von Affry des Raths und Burgermeister zu Friburg. Antes muerto che venci do.

Carly von Montenach, alt Schultheiss zu Fryburg und diser zyt gesanter zu Lucern 1622. Pour parvenir t'endure.

Johannes Reyff, Friburgensis, quondam Burgermeister et dominus in Midess anno 1622. Tandem semper vincit veritas. Beide ohne Wappen.

Conradt zur Lauben, alt Statt und Landt Ammann Zug und Hauptman über ein fendli Eydtgenossischer Gwardi kunigklicher Mst. zu Frankreich und Navarra. Favore et labore.

Myn hertz das hört mym vaterland,
und guten fründen wolbekandt.
Myn Seel die hört in Gottes hand.

Wappen der Reding von Biberegg, ohne Inschrift.

Beath Jacob Segesser von Bruneg, Fr. Bisch. Costentzischer Obervogt zu Arbon in Lucern den 3. Juli A. 1622.

Heureus celuy qui pour devenir sage
du mahl dautruy faict son apprentisage.

Hans Caspar von Ulm zu Hüttlingen 1620.

Dominus mihi adiutor.

Frisch frölich fridsam fromb ist mein Reichtumb.

Fide sed cui vide.

Jacob Christoff von Ulm zu Wellenberg 1620.

Si deus pro nobis quis contra nos.

Ein aussbündige Purss, welche leident grossen Durst werdent hierunder gemalt, Zürich im schärgaden gstelt:

Joachim Im Thurn zu Schaffhausen.
Hans Ludwig Meyss.
Wylhelm Meyer von Knonauw.
Arbogast Blaarer von Wartensee.
Hans Hartman Schwarzenbach.

Hans Christoff Giel von Gielsperg zu Eggenberg, Erbkammerer dyss fr. gstyfts zu sant Gallen. 1619.

Beschert ist unverwert.

Joannes Henricus à Pflaumern J. U. D. Consilarius Ill[mi] ac. Rev. Principis D. Jacobi Episcopi Constanciensis et opido Mersburgensi praefectus 1619. Innocentia tutus.

Hans Christoff Giel von Gielsperg genannt von Gladtburg, Teutsch Ordens Ritter Com. zu Hytzkirch 1615.

Nunquam bar gelt, sed semper verrissene Hosen.

Joachim Christoff Giel von Gielsberg, Obervogt zu Ochsenhausen 1619.

Da buon compagno.

Alexander Torriani di Mendrisio. Virtus tua in turribus.

Georg von Werdenstein, Comthur zu Hitzkirch 1596.

Joachim Im Thurn zu Schaffhausen 1610.

Tandem bona causa triumphat.
Bonne renomee vaut mieux que centure dorree.
Frisch und unverzagt, Wer weysst wer den andern jagt.

Caspar Schmid zu Zürich. 1610. Vive l'amour, vive la foy, vive ma maistrece et moy. Fehlt Wappen.

Joannes Henricus Murer Lucernensis 1611.

Ambitiosus honos et opes et blanda voluptas
Haec tria pro trina numina mundus habet.

Redde unicuique suum. Vgl. Geschichtsfreund 1900.

Hans Hartman Escher (vom Luchs) in Zürich 1606. Vere et sincere.

Hauptman Hypolytus Bronbüeler, Ritter, von Appenzell 1622. In utrumque paratus.

Rudollph Pfeyffer, Ritter, des Raath und Pannerhouptman der Stath Lucern. Fürstlicher Durchleüth von Luthringen gwardihouptman der Schwitzeren, hab ich minem hochehrenden lieben herren touffgötti, den ich uss touf ghalten got lob und sinen lieben Eltern diss min wappen gern verehret uff den 6 tag Aprell a° 1622 Aetatis mei 77.

Neben dem Wappen das Krückenkreuz und jenes von St. Katharina.

Contra Dominum nonest Consilium
Habemus bonum Dominum.

Lieb ist leids Anfang, das hab ich erfaren by diesen fünf adelichen personen. Eine under den usgschlossen. In medio consistit virtus. Folgen die Wappen Feer, Clauser, Hässi, Hertenstein, Segesser.

Johann Pfyfier, Rathsherr.
pro salute patriae defendenda contendit omnes nervos.
Ma vie et mon amour se finiront en un jour.
Mon ame a Dieu, Mon cœur a ma Dame et mon corps a mon Roy.

Johann Christian Schindeli (Wappen fehlt).
Gloria nostra haec est testimonium conscientiae nostrae.

Georg von Angeloch (ohne Wappen).

Maximilianus Morus a Liechtenegg, Lucernae 1617.
Parce gaudere oportet, et sensim queri,
quia totam vitam miscet dolor et gaudium.
Amicus quid? alter ego. Divus Hieronimus.
Alter ego nisi sis, non es mihi uerus amicus;
Ni mihi sis ut ego, non eris alter ego.

Hans Walter Im Hoff, Greflicher Sulz. oberamptman zu Tiengen 1620. Trau Gott allein, den Menschen wenig, den Weiberen nichts.

Jerg Ulrich Mundprat von Spiegelberg 1620.
Des hab ich wol erfaren
in meinen jungen jaren.

Hans Caspar Schenk von Castel 1621. Fehlt ein Wappen.

Hans Rudolf Äscher, der Zitt 1606 Amptman Zürich im Einsidlerhoff. Desir n'a repos.

Die Ober Amptlüt der grafschaft des Turgöwss:
Hans Ulrich Locher, alt Landtschreiber im Thurgöw. Nasci, pati, mori.
Hans Joachim Ioner genant Rueplin, landtamman in Thurgöw.
Johannes Wirtz, jung Landschryber im Thurgöw.
Hans Balthasar Engell, Landtweibel im Thurgöw.

Die 12 Landt-Richter:

Hans Ulrich Locher, Burger zu Frauwenfeldt 1619, Hans Eüngely von Sulgen, Hans Häberli von Mury, Gabriel Strassburger, Gerichtschriber, Hans Ludwig Eter zu Birwinken, Hanss Ruggstuel von Oberhusen, Hans Heinrich Dietrich, Werni Hurter, Caspar Müller, Benedikt Harder, Hans Brunner zu Islingen, Lienhart Vögeli.

Die 4 geschwornen fürsprächer oder rädner:

Hans Wendel Locher, Johann Jacob Locher, Niklaus Locher, Hans Ludwig Lerimo.

Hieronimus Casati.

Wilhelm Steffan Ribell von Biberha, fürstlich Speyer amptman zu Kyrweiller. 1596. Kein glück ohne Strit.

Carl Tschermy von Kudens, Land Grefischer Papenheim. Jägermeister 1618. Rien par force, tout par Amour.

Joachim Im Hof der jüngere, Minss, Herren Schwager und bruder getreüwer fründt und Diener 1620. S. M. D.

Diss Schreib Ich Ernst von Schellenberg meinem freindtlichen lieben Herren schwager zue Diensten und immer werenden gedechtnus. Costenz 1620.

Hans Ludwig von Haidenheim zu Klingenberg. Frauenfäld 6. Wintermonat 1619. Assai ben balla a chi la fortuna sona.

v. Hallwyl. Inschrift fehlt.

Jo. Ant. Giover sacri lateranens. Palatii Comes, Eques auratus Callanchae Ministerialis nunque Morbenii in Voltureno Praetor electus Ill. Docto prudentique viro D. Jo. Rodulpho à Sonnenberg Lucernae senatori dignissimo ad perpetuam rei memoriam A° 1615 26. Martii. Virtute Duce Comite fortuna. Ohne Wappen.

Dietrich Erkenbrecht von Sunssheim zu Sandeck, Gerichtsherr 1620.

Solomon Hirtzel dess Raths, Statthalter der Statt Zürich, Lieutenant der Statt Panner 1624. Omnem crede diem tibi diluxisse supremum.

Frau Elssbetha Rublin, F. Anna Stoltkin, Catharina von Schönau. Hogi in vita, dimane in sepultura.

Euerhardus Christophorus Flach a Schwartzenberg avunuclo suo 1595.

Wolf Melcher von Gryffenberg 1620.

J. Gravisset, iucundae recordationis gratia reliquit Baden 12./22. Augusti 1623. Arte et marte.

Conrat Vintler von Plätsch zu Gottmandingen, Ritten und Heylsperg 1616, Luzern Virtuti fortuna cedit.

Die Junker Murer von Basel.

Von Rudolf Wackernagel.

Die Erwähnung des Wappens der Murer von Istein im Heraldischen Archiv 1901, 122 gibt den Anlass, über dieses Geschlecht das folgende mitzuteilen.

Die Murer von Istein sind richtiger gesprochen die Murer von Basel und zwar das patrizische Geschlecht dieses Namens.

Der Name Murer wird während des 15. Jahrhunderts in mehreren Basler Zünften gefunden: zum Schlüssel, zu Safran, zu Gerbern, zum Himmel, zu Webern. Eine dieser Familien trägt den Beinamen Ruman[1], eine andere den Beinamen Silberberg. Ihr Wappen enthält eine Mauer, ausser dieser hie und da noch einen Stern.



Fig. 21

Das Wappen der Achtburger Murer (s. Fig. 21, nach Schnitts Wappenbuch) zeigt im schwarzen, von goldenem Schildrand umgebenen Feld drei silberne, über einander stehende Kugeln; die Helmzier ist ein schwarz gekleideter, mit den drei Kugeln belegter Mannsrumpf.

Christian Wurstisen gibt in seiner Basler Chronik S. 226 eine Stammtafel der Achtburger Murer; ausführlicher findet sich diese, von seiner Hand geschrieben, im Wappenbuche Wurstisens[2] S. 150. Auf letzterer Aufzeichnung

[1] Nach Schnitt, Wappenbuch 231, starb im Jahre 1532 der Letzte dieser Familie: Heinrich Murer genannt Ruman.

[2] Über diese, ein reiches genealogisches Material enthaltende Handschrift, ein im Staatsarchiv Basel deponiertes Eigentum des historischen Museums daselbst, vgl. Basler Zeitschrift 1, 138 f.

I.	II.	III.	IV.	V.	VI.	VII.	VIII.	IX.
			10. Hans	14. Claus —	23. Hans			
				15. Agnes				
		4. Johannes		16. Agnes				
			11. Rudolf					
		5. Heinzman		17. Amelia				
							40. Balthasar	
				18. Caspar —	24. Felix —	27. Hans Christoph		
		6. Nicolaus						
						28. Hans Jacob	41. Regula	
			12. Dietrich					
1. Peterman								
				19. Christina				
		7. Ludwig				29. Niclaus	42. Anna	
				20. Euphrosyna				
						30. Anna		
2. Heinrich —	3. Heinrich	8. Nesa	13. Anastasia				43. Ursula	
				21. Niclaus —	25. Dietrich	31. Dietrich		
		9. Anna					44. Margreth	
						32. Margreth		
								47. Jacobea
						33. Hans Christoph	45. Caspar	
				22. Veltin —	26. Hans			48. Johann Heinrich
						34. Maria	46. Katharina	
						35. Hans Rudolf		
						36. Küngolt		
						37. Hans Veltin		
						38. Valeria		
						39. Huldrich		

— deren Quellen freilich nicht durchweg nachzuweisen sind, die aber insbesondere deswegen Glauben verdient, weil Wurstisen eine Murer zur Frau hatte und somit über Familiennachrichten verfügen konnte — sowie auf andern, archivalischen und chronikalischen Zeugnissen beruhen die folgende Stammtafel und die ihr beigegebenen Erläuterungen.

1. Peterman Murer als Heinrichs Bruder 1350 erwähnt von Wurstisen [1]. 1365 muss Heinzman Müge der Weinmann vor den Kreuzen leisten, weil er „Peterman Murer den glaser in sinem huse" verwundet hat [2].

2. Erwähnt 1366—1392, der alte 1391, senior 1392. 1383 tritt er in den Rat als Ratsherr zum Schlüssel [3]; 1387 Juli 17. kauft er ein Haus in des Rates Namen [4]. Aber schon 1373 Juli 28. ist er einer der Bürgen des Basler Rates bei dessen Schuldverpflichtung gegen Werner Schaler wegen Isteins gewesen [5]. Er ist ein Watman, ein panniscida und wahrscheinlich in dem Hause angesessen, das heute Zunfthaus zum Schlüssel ist [6]. Der Gräfin Anna und den Grafen Rudolf und Egon von Kiburg leiht er 1383 Geld gegen Einsetzung der Herrschaft Erlinsburg [7]; auch das Hochstift Basel hat ihn unter seinen Gläubigern [8].

1366 Juni 27. kauft er ein Haus am Totengässlein, 1369 Mai 17. das daneben liegende Haus zum Sessel, 1378 April 26. die angrenzende Hofstatt zum hintern Loch [9]. Seine Frau ist Anna Berner [10]. Er lebt noch am 7. Dezember 1392 [11]; er stirbt vor dem 17. Juni 1401 [11] und wird im Münsterkreuzgang „under dem nechsten swibogen am schnecken gegen unser frowen" begraben; sein Anniversarium ist am 5. Februar [12].

3. Heinrich, von Wurstisen [13] gepriesen als gentis hujus illustrator, erwähnt 1392—1407, der elter 1401, senior 1407. 1392 Dezember 7. kauft er im Namen seines Vaters Zinse ab einem Haus in Klein-Basel [14]; die auf der Urkunde stehende Dorsalnotiz von 1418 betr. Ersatz der Kaufsumme per Nicolaum Murer natum quondam Heinrici Murer olim emptoris inscripti vergegenwärtigt die Folge der drei Generationen: Heinrich — Heinrich — Nicolaus. 1401 Juni 17. kauft er von den Edeln Wölflin Münch und Konsorten Zinse ab dem Dorf Reinach [15].

---

[1] Wappenbuch.
[2] Leistungsbuch I, 24.
[3] Basler Chroniken 5, 556.
[4] Basler Urkundenbuch 5, 97.
[5] Urkundenbuch 4, 356 No. 368
[6] s. unten No. 5.
[7] Thommen, Urkunden aus österreichischen Archiven 2, 161 No. 165.
[8] Trouillat 4, 821.
[9] Hausurkunden zum Sessel.
[10] Wurstisen.
[11] s. No. 3. Vgl. die in zweifelhafter Form bei Gross 99 und Tonjola 113 mitgeteilte Grabschrift des Henricus Maurarius fori judicialis assessor.
[12] Gräberbuch des Münsters fol. 79, 216.
[13] epitome 168.
[14] Klingenthal 1514.
[15] Urkundenbuch von Baselland 599 No. 530.

Seine Frau ist Anna Fröwler[1]. Sie stirbt vor 19. August 1407. Heinrich soll erst 1426 gestorben sein[1] und wird zu St. Peter begraben, wo er 1407 Aug. 19. mit Zinsen ab dem Hause Goldeck am Rindermarkt sich und den Seinen eine Jahrzeit gestiftet hat[2]. Die Urkunde dieser Stiftung zeigt uns seine Familie in aller Vollständigkeit: Heinricus Murer senior et Heinricus Murer junior et Nicolaus Murer filii legitimi et carnales ejusdem Heinrici Murer senioris civis Basiliensis mit Nesa und Anna, den Schwestern eorundem Heinrici junioris et Nicolai, stiften eine Jahrzeit zum Heil ihrer Seelen und der Seelen quondam Anne olim Heinrici senioris uxoris, quondam domini Johannis Murer olim cantoris s. Petri, quondam Ludewici olim dictorum Heinrici senioris et Anne conjugum filiorum, necnon Dorothee uxoris Heinrici junioris et Ursule Nicolai uxoris et quondam Johannis Wernheri Fröwler olim dicte Nese mariti et quondam Wernlini Schilling dicte Anne olim mariti.

4. Johannes Murarii de Basilea wird 1389 bei der Universität Heidelberg immatrikuliert[3]. Er stirbt als Cantor des Petersstiftes vor dem 19. August 1407 und wird zu St. Peter begraben[4].

5. Heinrich, Heinzman, erwähnt 1402–1451, der junge 1402, 1405, 1406. Die Ratsbesatzungen 1406/07, 1408/09, 1411/12[5] zeigen ihn als Meister zum Schlüssel; dann aber geht er, wie sein Bruder Claus, zu den Achtburgern über, sitzt seit 1435 als Ratsherr der Hohen Stube im Rat[6] und heisst nun Junker. 1440 beim Einzuge des Papstes ist er einer der Baldachinträger[7].

Ein Fünferbrief vom 28. Mai 1402 betrifft seine Hofstatt[8], 1405 Okt. 26. kauft er die Badstube unter den Krämern und baut 1407 das Haus zum Sessel neu auf[9]. Mit seinem Bruder Claus verkauft er 1404 das Gesesse zum Schlüssel an die Gesellschaft der Stube daselbst[10]. Der Elenden-Herberge vergabt er 1436 Ackerland im Stadtbann[11], 1439 besitzt er zwei Häuser auf der Eisengasse[12].

1426 ist er Pfleger des Claraklosters[13].

Seine Ehefrau ist Dorothea Brennerin, deren eine Schwester Margaretha den Edelknecht Friedrich von Pfirt, die andere, Elisabeth, den Johans von Hach zum Manne hat[14].

---

[1] Wurstisen.
[2] St. Peter 780. Vgl. auch den Eintrag im Jahrzeitenbuch St. Peter F. Anhang S. 13.
[3] Töpke 1, 36.
[4] s. No. 3, sowie Gross 99 und Tonjola 114 (mit zweifelhafter Lesung der Jahreszahl).
[5] Schönberg 774 f.
[6] Schönberg 784 f. Über seinen Austritt aus dem Rat 1445 vgl. Basler Chroniken 5, 265, 271, 276.
[7] Basler Chroniken 5, 479.
[8] St. Peter 747.
[9] Hausurkunden zum Sessel.
[10] Schlüssel, Urkunde No. 11.
[11] Elenden-Herberge 27.
[12] Prediger 910.
[13] Clara 595.
[14] 1403 Dezember 18. verkaufen Friedrich von Pfirt, Edelknecht, mit seiner Ehefrau Margaretha Brennerin, und Heinzman Murer der junge, Burger von Basel, mit seiner Ehefrau

Wie es in seinen letzten Jahren bei ihm aussah, zeigt ein Spruchbrief des Rates vom September 1451 [1]. Zwischen Heinzmans Tochter Steslin, der Ehefrau Dietrich Sürlins, und ihren Brüdern Hans, Rudolf und Dietrich ist Zwietracht entstanden. Frau Steslin beklagt sich darüber, dass diese drei Brüder alle bei ihrem Vater und in seiner Kost seien; der Vater sei „ein alt blode man", habe viel „unrûwe und kumbers" davon, da er bass bedurfte Ruhe zu haben. Die Brüder erwidern, dass sie des Vaters Haus und Vermögen besorgen und zusammenhalten und Niemand hievon Schaden noch Kummer habe. Der Rat legt den Zwist bei: Frau Steslin und ihr Mann mögen sich auch zu ihrem Vater in seine Kost verdingen und bei ihm wohnen, wenn sie es verlangen, sollen dann aber das gleiche Kostgeld zahlen, wie die Andern. Keines soll von dem Vater durch Bitten oder auf andere Weise irgend etwas verlangen ohne Aller Wissen und Willen; sie sollen sich tugendlich gegeneinander und gegen den Vater verhalten u. s. w.

6. **Nicolaus, der Bedeutendste des Geschlechtes.** Er wird erwähnt seit dem Jahre 1404, in dem er mit seinem Bruder Heinrich das Haus zum Schlüssel verkauft [2] und als Gläubiger der Münch erscheint, gemäss dem Hauptbrief von 1401, den er von seinem Vater übernommen hat [3]. 1421 wird er genannt als Eigentümer eines Gartens in der Neuen Vorstadt; Bürgermeister und Rat leihen ihm den Turm bei diesem Garten „dadurch etwen ein thor von der nůwen vorstatt hinuss uf das velt gangen ist" [4]. Er kauft Zinse 1423 Juli 1. ab dem Haus zum roten Knopf in Säckingen [5], 1425 April 17. ab einem Haus an den Steinen in Basel [6]. Mehrfache Beziehungen zum Steinenkloster sind nachzuweisen: er stiftet dort den Dreifaltigkeitsaltar, ist 1423 einer der Boten des Rates für Reformation des Klosters [7] und 1427 einer der Pfleger [8].

Wichtiger ist seine Tätigkeit in öffentlichen Dingen. Die Ratsbesatzungen von 1405/6, 1407/8, 1410/11, 1415/16, 1417/18, 1419/20, 1421/22 zeigen ihn als Ratsherr vom Schlüssel, 1412/13 als Meister dieser Zunft [9]. Seit 1423 vertritt er dort die Hohe Stube [10], in die er zugleich mit Henman Offenburg übergegangen ist. Im Wechsel mit diesem hat er auch 1414/15 und 1416/17 das Oberstzunftmeisteramt versehen. Überhaupt ist er dem Offenburg in vielem ähnlich. Beide dienen der Stadt gemeinsam oder auf gleiche Weise, wobei freilich Offenburg unverkennbar die glänzendere Persönlichkeit ist. Wiederholt ist Murer als Ge-

Dorothea Brennerin, an ihre Schwägerin bezw. Schwester Elisabeth Brennerin, Witwe des Johans von Hach, die Erbschaft ihres Vaters Heinzman Brenner selig (Generallandesarchiv Karlsruhe, Johanniterorden, Convolut 55; gütigst mitgeteilt von Kindler von Knobloch).

[1] Urkunden 3, 67.

[2] Schlüssel, Urkunde 11.

[3] Basellandschaftliches Urkundenbuch 612 No. 543.

[4] Basler Urkundenbuch 6, 127 No. 147.

[5] Oberrheinische Zeitschrift 30, 255.

[6] Spital 382.

[7] Wurstisen epitome 138.

[8] Maria Magdalena 408.

[9] Schönberg 774 f.

[10] Schönberg 780 f.

sandter in Angelegenheiten der Stadt auf Reisen; die denkwürdigste dieser Gesandtschaften ist diejenige vom April 1415, nach Freiburg an den vom Konstanzer Konzil geflohenen Papst Johann XXIII. und Herzog Friedrich von Österreich, dann nach geschehener Verhandlung nach Konstanz zu dem Konzil und dem König [1].

Seine Frau ist eine Ursula; wir wissen aber nicht, aus welchem Geschlechte [2]. Schon die Jahrzeitstiftung von 1407 nennt sie [3]; am 2. April 1443 erscheint sie als Frau des Junkers Rudolf von Hallwil, den sie nach dem Tode des Claus Murer geheiratet hat; sie kauft jetzt von ihrem Schwager Heinzman Murer die $^2/_3$ des Gesesses zum Engel, die er von seinem Bruder geerbt hat, zu dem $^1/_3$, der nach Eherecht an sie gekommen ist [4].

1433 stirbt Claus Murer, kinderlos, und wird zu St. Peter im Familiengrabe der Murer beigesetzt [5]. Im Anniversarienbuch dieses Stifts sind zum 12. Februar Nycolaus Murer et Ursula eius uxor vorgemerkt [6].

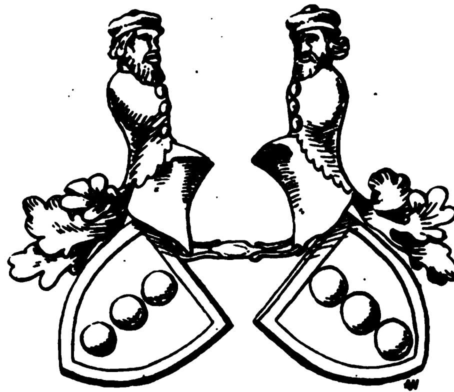


Fig. 22

7. Ludwig, nur in der Jahrzeitstiftung von 1407 August 19. erwähnt, als schon gestorben [7].

8. Nesa, zur Zeit jener Stiftung lebt sie noch, aber ihr Mann Johann Werner Fröwler ist schon tot.

---

[1] Regesten der Markgrafen von Baden I, h 103 No. 983.

[2] Wurstisen nennt als Frau des Claus Murer im Wappenbuch eine Ursula von Laufen, in der Chronik eine Anna Offenburg. In den Basler Chroniken 5, 204 und 207 wird Claus Murer als Schwager des Henman Offenburg bezeichnet, als Ehemann von Henmans Schwester Anna. Ausser Wurstisens Angabe ist aber ein Beleg hiefür nicht beizubringen. Die Urkunde Klingenthal 2118, die in den Basler Chroniken 5, 204 Anm 6 zitiert ist, sagt nur, dass Enlin Offenburgin closterfrow ze Clingental selig des Henman Offenburg Schwester gewesen sei, von Claus Murer aber kein Wort.

[3] s. oben No. 3.

[4] Hausurkunden zum Engelhof.

[5] Wurstisen epitome 168. Gross epitaphia 100. Tonjola 114. Fig. 22 gibt die an einem Pfeiler der St. Peterskirche angebrachten Murerwappen.

[6] St. Peter F.

[7] s. oben No. 3.

Das gleiche ist der Fall bei 9. Anna. Sie ist 1407 Witwe des Wernli Schilling, ihre Tochter Gredennelin Schillingin 1416 Dezember 29. Ehefrau des Hans von Bühel; der Oheim Claus Murer hängt sein Siegel an eine sie betreffende Urkunde [1].

10. Hans, erwähnt 1430—1455. Ratsherr von der Hohen Stube 1440/41, 1442/43, 1444/45, 1446/47, 1448/49, 1450/51, 1452/53, abwechselnd mit seinem Vater Heinzman [2]. 1430 Mai 11. beschliesst der Rat: Hans Murer Heintzman Murers sun sol leisten zwei jor und zwo mil ane alle gnade und für alle bitt, umb daz er Hans Ziegler dem cremer sin elich wip geschelket und geslagen hat [3]. 1452 leiht er der Stadt 1000 Gulden, 1453 wiederum 1300 Gulden [4]. 1455 leiht er dem Konrad Münch von Münchenstein Geld [5]. 1452 ist er Mitschuldner für Peter Rot, und dieser nennt ihn „ŏhen“ [6]. Seine erste Frau ist Elsbet von Weissenburg, seine zweite Elisabet von Beuren [7]. Vor 16. Juli 1460 ist er gestorben [8].

11. Rudolf, Nachfolger seines Bruders Hans im Rate als Achtburger, zuerst 1455/56, zuletzt 1466/67 [9]. Nur bei Käufen über Äcker und Zinsrechte 1448 und 1452 wird er genannt [10]. 1452 macht Claus Meder eine Sühne zwischen ihm und Peter Schönkint, den er verwundet hat; Junker Rudolf muss dem Schönkint für Kosten und Schaden 100 Gulden zahlen [11]. Seine Frau ist Verena Weissin [12]. Vor 1478 Dezember 19. ist er gestorben [13].

12. Dietrich. Er war nie Mitglied des Rates. 1437 verliess er Basel, als Begleiter des zum heiligen Grabe fahrenden Henman Offenburg, und kam mit diesem auch nach Montpellier zu König Karl VII. von Frankreich. An dessen Hofe scheint er dann, zum Stallmeister ernannt, hängen geblieben zu sein, während Offenburg die Reise fortsetzte [14]. 1450 finden wir ihn wieder in Basel; im August dieses Jahres wird er zur Leistung verfällt „darumbe daz er von gebottes wegen des burgermeisters nit wachen wolte“ [15]. 1455 und 1457 verbürgte er sich für Werner Ereman [16]. 1470 kaufte er Zinse auf der Stadt [17].

---

[1] Regesten der Markgrafen von Baden I, h 104 No. 996.
[2] Schönberg. Welche Stellung Heinzman und Hans bei der Angelegenheit des Austrittes der Edeln aus dem Rate 1445 einnahmen, ist aus der Chronik ihres Stubengenossen Henman Offenburg (Basler Chroniken 5, 265, 271, 276, 277) ersichtlich.
[3] Leistungsbuch 2, 103.
[4] Basler Urkundenbuch 7, 483, 490.
[5] Basellandschaftliches Urkundenbuch 932 No. 777.
[6] Urkunden 3, 84. 86.
[7] Wurstisens Wappenbuch. In der Chronik nennt Wurstisen nur die erste Frau.
[8] s. unten No. 15.
[9] Schönberg 790 f.
[10] Klingenthal 2063. 2103.
[11] Urkunden 3, 102.
[12] Wurstisens Wappenbuch. In der Chronik wird sie nicht erwähnt.
[13] s. unten No. 17.
[14] Basler Chroniken 5, 259. 304.
[15] Leistungsbuch 2, 133.
[16] St. Urk. 1556 und Basler Urkundenbuch 8, 34.
[17] Basler Urkundenbuch 8, 297.

Einen Zehntenstreit mit der Dompropstei brachte er 1483 und 1486 vor den Berner Rat zur Entscheidung[1]. Dass er ein Haus in der St. Johann-Vorstadt hatte, zeigt das Steuerbuch von 1470 und ein Fünferbrief von 1479[2].

Er war zweimal verheiratet: zuerst mit Susenlin Offenburg, der 1438 geborenen Tochter Peters[3]; noch am 21. März 1463 nennt er Peter seinen sweher[4]. Seine zweite Frau war Dorothea von Efringen, Tochter des Ritters Bernhard, der 1485 das Schloss Dornach an Solothurn verkaufte[5].

Vor dem 20. Oktober 1488 ist er gestorben; an diesem Tage stiftete seine Witwe Dorothea mit Beistand ihres Sohnes Veltin beim Predigerkloster eine Jahrzeit für das Seelenheil ihrer Eltern, ihres Ehemannes und „irer beyden kinden“[6]. Zu Predigern war auch das Grab Dietrichs[7].

13. Steslin, Anastasia, Frau des Dietrich Sürlin und mit ihm zusammen im Februar 1446 von den Schindern im Schlosse Pfäffingen gefangen genommen[8]. Über ihren Streit mit den Brüdern 1451 wegen des Wohnens im väterlichen Hause s. oben No. 5. 1454 wohnte sie als Dietrichs Witwe im Sürlinhof auf dem Nadelberg[9].

14. Claus. Die Stammtafel Wurstisens im Wappenbuch enthält ihn nicht, wohl aber die Stammtafel in der Chronik, wo er als Sohn des Hans mit der Jahreszahl 1470 und als seine Gemahlin eine Ursula von Laufen genannt ist[10].

Ein Claus Murer erscheint als Ratsherr von der Hohen Stube 1487/88 und 1489/90 und im alten Rat 1486/87 und 1488/89[11]. Auch besiegelt ein solcher am 4. Februar 1488 die Urfehde des Claus Metzger[12]. Wir vermögen aber nicht zu entscheiden, ob in diesen Fällen Claus, der Sohn des Hans, oder sein Vetter Claus, Sohn des Dietrich (unten No. 21), gemeint sei. Unter demselben Vorbehalt beziehen wir auch die Nennung im Steuerbuch 1475, wonach Claus Murer und sein Sohn Hans an der Eisengasse wohnen[13], auf No. 14.

15. Am 16. Juli 1460 wird vor Rat mit Rudolf und Dietrich Murer geredet von ihres verstorbenen Bruders Hans Tochter Agnes wegen, „als Bernhart Sefogel meynte, die selbe dochter in zer ee genomen hette, das si die dochter, ouch ir lib noch ir gůt nit verenderen soltent noch schaffen verenderet werden, sunder die sach mit recht liessen usstragen“. Auch Bernhard Sevogel verspricht,

---

[1] St. Urk. 2185 und Domstift Papierurkunden 28.
[2] Schönberg 761. Basler Urkundenbuch 8, 456.
[3] Basler Chroniken 5, 308.
[4] Elenden-Herberge 65.
[5] Wurstisens Wappenbuch 151.
[6] Prediger 1105.
[7] Gross 235. Tonjola 280.
[8] Basler Chroniken 5, 395.
[9] Schönberg 642.
[10] Hinwieder findet sich in der Stammtafel des Wappenbuchs ein Caspar als Sohn des Hans aufgeführt, von dem die Stammtafel der Chronik keine Meldung thut. Es könnte ein Versehen Wurstisens in den Namen vorliegen.
[11] Ratsbücher L 1.
[12] St. Urk. 2288.
[13] Schönberg 767.

er wolle „gegen den obgenanten brůdern, der dochter noch iren fründen ganz nützit fürnemen in gwaltes wise, sunder die sach mit recht fürnemen und usstragen lassen[1]. Die Ehe kam dann in der That zustande. Agnes Murer erscheint als Frau des Hans Bernhart Sevogel bei dessen Vergabungen an St. Peter[2]. Laut Wurstisen heiratete sie nach des Sevogels Tode in zweiter Ehe den Bernhard von Flachstand.

16. Wurstisen nennt diese zweite Agnes, Tochter Rudolfs, nur in der Stammtafel seines Wappenbuchs, und dort als ihren Mann den Junker Lienhart Iselin, der sich später mit Elsbeth von Römerstal vermählte[3]. Vielleicht ist sie identisch mit der urkundlich nachzuweisenden Amelia (No. 17).

17. Amelia, als Tochter Rudolfs von Wurstisen in der Chronik genannt, nicht aber im Wappenbuch. Vielleicht identisch mit Agnes (No. 16). Am 19. Dezember 1478 kauft Dietrich Murer als Vogt der Ameley, Tochter seines Bruders Rudolf, Zinse von der Stadt[4].

18. Caspar, Vertreter der Hohen Stube im Rat 1479/80, 1481/82[5]. Er verlässt Basel und wird am 11. Mai 1482 Bürger in Zürich, sitzt dort 1489 im hörnernen Rat, wird 1490 Achtzehner beim Rüden. Seit mindestens 1496 ist Regula Schwend seine Gattin. Er stirbt 1517 oder 1518[6]. Am 17. Okt. 1499 urkundet er in Basel in seinem Streit mit Barthlome Stürzel, Vogt zu Thann[7].

19. „Christina nonn zů St. Claren“, bei Wurstisen[8].

20. „Euphrosina, äbtissin zů St. Claren zů Basel 1522“, bei Wurstisen[8].

21. Niclaus. Vgl. oben No. 14. Am 6. Oktober 1492 lässt Heinrich von Efringen seine Urfehde siegeln durch „die vesten Claus und Veltin Murer von Basel gebrůdere min lieben vettere[9]. Die Vetterschaft erklärt sich daraus, dass die Mutter der Beiden Dorothe von Efringen, zweite Ehefrau des Dietrich Murer, war. Hienach ist auch anzunehmen, dass die in der Jahrzeitstiftung der Dorothe von 1488 genannten „beyde kinder“ (s. oben No. 12) eben die Brüder Niclaus und Veltin seien.

Nach Wurstisens Chronik ist die Ehefrau des Niclaus eine Ursula von Ehingen; im Wappenbuche sagt Wurstisen von ihm: „name zů Costentz Ursel Echingerin 1495“.

22. Veltin, des Rats von der Hohen Stube 1493/94, 1495/96, 1497/98, 1500/1 u. s. w. ohne Unterbrechung bis 1516/17. Im alten Rat 1517/18 wird er

---

[1] Offnungsbuch 3, 101.
[2] Vischer, Henman Sevogel und sein Geschlecht 54 f.
[3] Wurstisens Wappenbuch 146.
[4] Basler Urkundenbuch 8, 442, wo der Name der Tochter ausgelassen ist.
[5] Ratsbücher L 1.
[6] Egli, der ausgestorbene Adel von Zürich S. 111. Diener, die Zürcher Familie Schwend S. 43 und Stammtafel.
[7] St. Urk. 2418.
[8] Wappenbuch 150.
[9] St. Urk. 2382.

nicht mehr aufgeführt[1]. Nach Wurstisen ist er 1519 gestorben und zu Predigern begraben. Seine Gemahlin eine Elsbet von Eroltzheim.

23. Erwähnt 1475 als Sohn des Niclaus (s. oben No. 14).

24. Felix. Seine Gemahlin eine Beatrix Steinböckin[2].

25. Dietrich † 1547. Seine Gemahlin eine Prida[2].

26. Hans. Er heiratet „Ursula Dachsfelderin", welche Ehe am 7. Februar 1537 zu St. Peter in Basel eingesegnet wird[3]. Später wird als seine Gemahlin eine Ursula Offenburg genannt. Es handelt sich aber überall um dieselbe Person. Die am 15. Dezember 1507 geborene Ursula, Tochter des Franz Offenburg und der Brida Schlierbach[4], heiratet 1527 den Jörg von Dachsfelden; dieser stirbt 1528[5] und seine Witwe heisst noch 1537 kurzweg die Dachsfelderin.

Über Hans Murer ergeben die Quellen beinahe nichts. 1537 Oktober 10. verbürgt sich „Hans Murer der achtburger in sant johann vorstatt" neben dem Buchdrucker Johann Herwagen für Hans Brun den Boten[6]. 1548 wird vom Untervogt in Pratteln eine Kundschaft aufgenommen, deren der Richter in dem Streit zwischen Junker Jacob Hiltbrand und Junker Hans Murer bedarf. Wir wissen nicht, worüber dieser Streit geführt wurde[7], nehmen aber an, es habe sich dabei um Erbschaft oder sonstige Familiensachen gehandelt. Denn Jacob Hiltbrand war, wie die Stammtafel zeigt, der Stiefbruder von Hans Murers Frau[8].

Franz Offenburg † 1510 Dezember 14.	**Brida Schlierbach**	**Balthasar Hiltbrand**
I	II	
Ursula geb. 1507 Dezember 15. G. I. 1527 Jörg v. Tachsfelden † 1528 II. 1537 Hans Murer † 1559 III. Israel Bronner	**Christoph** geb. 1509 April 26. G. 1530 Cleophe Bär	**Jacob** geb. 1505 März 7. G. 1530 Valeria Bär

1559 stirbt Hans Murer in Istein und wird daselbst begraben[9]. Seine Witwe heiratet zwischen 1560 Juni 25. und 1563 September 17. ihren dritten Mann, den Israel Bronner[10].

27. Hans Christoph, 1528, 1533 und 1545 Achtzehner bei dem Rüden in Zürich. Seine erste Frau Katharina Giel von Gielsperg; sie stirbt 1544; 1546

[1] Ratsbücher L 1, L 2 und Öffnungsbuch VII.

[2] Wurstisens Wappenbuch 150.

[3] Das Ehebuch dieses Jahres von St. Peter ist nicht mehr erhalten, wohl aber das 1626 durch Joh. Ulrich Falkner darüber angefertigte Namenregister (Kirchenarchiv). Aus diesem ist die Angabe von der Ehe des Hans Murer entnommen.

[4] Basler Chroniken 5, 312.

[5] Wurstisens Chronik 6.

[6] Erkantnisbuch 4, 143.

[7] Urkunden 7, 99. Das Basler Gerichtsarchiv scheint nichts auf den Streit bezügliches zu enthalten.

[8] Basler Chroniken 5, 312 f.

[9] Wurstisens Wappenbuch.

[10] s. unten No. 33.

wird Barbera von Ulm seine zweite Frau. 1570 zieht er nach Klingnau, wo e Vogt wird und 1571 stirbt[1].

28. Hans Jacob[2].

29. Niclaus[2].

30. Anna, nonn zů Riederen[2].

31. Dietrich, mönch zů Creutzlingen[2].

32. Margret[2].

33. Hans Christoph, getauft zu St. Peter in Basel am 19. März 1538[3] 1560 Juni 25. verkauft er mit seiner Mutter, die noch Witwe ist, und mit seine Geschwistern das Haus Grossen Ulm in der St. Johann Vorstadt an Niclau Bischoff[4]. 1563 September 17. erscheint seine Mutter als Ehefrau des Israh Bronner und setzt sich mit ihren offenburgischen Verwandten über den Zoll z Ottmarsheim auseinander[5].

Des Hans Christoph Frau ist Ursula Locherin[6].



Fig. 23

34. Maria, Mergelin. Zu St. Peter getauft am 9. September 1539[7]. Si heiratet Jost Loriti Glarean, stiftbaselischen Schaffner in Auggen, der ein Soh des Jacob Loriti, Stadtschreibers zu Neuenburg i./B. ist[8], und stirbt dort a 13. November 1569[8].

35. Hans Rudolf. Zu St. Peter getauft am 29. Juli 1540[9].

[1] Egli a. a. O.
[2] Wurstisens Wappenbuch.
[3] Register des Taufbuchs von St. Peter.
[4] Fertigungsbuch.
[5] Adelsarchiv Urk. 790.
[6] Wurstisens Wappenbuch.
[7] Register des Taufbuchs von St. Peter.
[8] Adelsarchiv Urkunde 790. Basler Zeitschrift 1, 115.
[9] Register des Taufbuchs von St. Peter.

36. Küngolt. Zu St. Peter getauft am 8. Dezember 1543[1].

37. Hans Veltin. Zu St. Peter getauft am 15. November 1544; Paten: herr Marx Heydelin oberster zunfftmeister, herr Ulrich Falckner, Margret Tschegenburlin[2].

38. Valeria, Phileria. Zu St. Peter getauft am 23. Oktober 1546; Paten: Peter Leffler, Margreth Thorerin, Madleny Gelenin[2].

Sie wird vor November 1569 die Frau des Christian Wurstisen[3] und stirbt als dessen Witwe am 26. August 1604[4].

39. Huldrich. Zu St. Peter getauft am 1. Februar 1551; Paten: herr Huldrych von Sternenfels, herr Heinrych Falckner, Heyttwil von Tunssen[5].

40. Balthasar, Vogt zů Rotweil[6].

41. Regula Murerin, Caspar im Hof amman zů Uri, Magnus Bessmer vogt zů Keiserstůl[6].

42. Anna, Caspar Beltzinger zů Aspermont[6]. S. aber unten S. 63.

43. Ursul, Hans Caspar Segesser zů Mellingen[6].

44. Margret, Hans Lüssy ritter zů Underwalden[6].

45. Caspar. Gibt 1575 das Bürgerrecht von Zürich auf und zieht nach Baden, wo er sich mit Salome Bodmer vermählt[7]. S. aber unten S. 63.

46. Catharin nonn zů Diessenhofen[8].

47. Jacobea[9].

48. Johann Heinrich, geboren am 2. März 1588. 1614 wird er in Ittingen Karthäuser und stirbt dort am 28. Februar 1638. Seine Grabschrift nennt ihn den letzten der Murer von Istein. Er ist der Verfasser der Helvetia sancta[10].

* * *

Wie diese Zusammenstellung erwiesen hat, zeigt die Familiengeschichte wenig individuelles. Ihr Wert ist ein typischer.

Die Murer begannen als Tuchleute, und der in diesem Gewerbe erlangte Reichtum stellte sie in die Reihe der Höchstbesteuerten der Stadt. Schon 1401 versteuerte Heinrich d. a. (No. 3) ein Vermögen von über 10,000 Gulden[11], und

[1] Register des Taufbuchs von St. Peter.

[2] Taufbuch von St. Peter.

[3] Basler Zeitschrift 1, 115. Im Staatsarchiv Basel liegt ein Berain über Zinsgüter zu Niffer, am 13. September 1570 angefertigt auf Begehren des Christian Wurstisen; diese Güter rühren von «weylund dem edlen und vesten Hans Maurer von Ystein burger zu Basel», Wurstisens Schweher selig, her und sind ihm «von wegen Valeria Maurerin von Ystein seiner lieben hausfrauwen erblichen zugefallen». Auf dem ersten Blatt dieses Berains sind die Wappen Wurstisen und Murer gemalt, s. Fig. 23.

[4] Sterberegister beim Basler Civilstandsamt.

[5] Taufbuch von St. Peter.

[6] Wurstisens Wappenbuch.

[7] Egli a. a. O. Geschichtsfreund 55, 5.

[8] Wurstisens Wappenbuch.

[9] Geschichtsfreund 55, 5.

[10] Von ihm und seinen Schriften handelt Gabriel Meier im Geschichtsfreund 55, 3—36.

[11] Heusler 256.

gleicherweise standen in der ersten Klasse der Steuerpflichtigen auch Heinzman (No. 5) 1429 und 1446, und Claus (No. 6) 1429[1]; allerdings verteilte sich dann in den folgenden Generationen der Reichtum unter Söhne und Enkel und war beim Einzelnen nicht mehr so beträchtlich[2].

Die wichtigste Folge dieses Wohlstandes war der Aufstieg des Geschlechtes zu den Patriziern, aus der Schlüsselzunft in die Hohe Stube, die sich in der dritten Generation vollzog, ohne Zweifel veranlasst, aber auch gerechtfertigt durch die tüchtige und strebende Persönlichkeit des Claus.

Aus den oben gesammelten Notizen ist zu ersehen, wie nun Geldgeschäfte und Landspekulationen an Stelle der früheren gewerblichen Thätigkeit treten, wie auch die Heiraten standesgemäss werden und wie die Familie durch mehrere Generationen hindurch regelmässig die Hohe Stube im Rate repräsentiert.

Dieser Entwickelung gemäss ist auch der Wechsel der Wohnungen. Zu Anfang sassen die Murer an der Freienstrasse, im Hause zum Schlüssel. Aber schon der alte Heinrich (No. 2) siedelte sich an der Totengasse im Sessel an, und sein Großsohn Claus stieg dann noch höher den Berg hinauf und erwarb das den Adelshöfen unmittelbar benachbarte Gesesse zum Engel. Von den späteren Murer finden wir Hans (No. 10) noch 1454 im Stammhause zum Sessel[3], während Dietrich (No. 12) bei St. Peter auf dem Berge wohnte, nicht nachweisbar in welchem Hause[4], und Rudolf (No. 11) wieder in der Gegend der ältesten Wohnung, bei Steblins Brunnen, angetroffen wird[5]. Dietrich (No. 12) ist 1470 in der St. Johann Vorstadt angesessen, woselbst später auch seine Nachkommen Hans (No. 26) und Hans Christoph (No. 27) wohnen. Claus (No. 14) und dessen Sohn Hans (No. 23) haben sich an der Eisengasse angesiedelt[6].

Es ist bezeichnend, dass von allen spätern Murer nichts bemerkenswertes überliefert wird. Unser Interesse sammelt sich auf die Brüder Heinzman und Claus, zumal den Letztern.

Die Entwickelung, welche die Familie durchmachte, zeigt aufs neue, dass die Rasse dieser otiosi nur so lange gut blieb, als ihre aktive Beteiligung an öffentlichen Dingen währte. Die im 15. Jahrhundert noch Stubenherren waren und im Rate sassen, werden später, nachdem die grosse Umgestaltung der Dinge sie aus ihrem Geleise geworfen, unbedeutende Landjunker wie die Murer oder, wie die Sürlin dieser Zeit, Taugenichtse und liederliche Lärmmacher.

Dies scheint der normale Verlauf zu sein, und es ist immerhin erfreulich, dass die Murer dieses Gesetz wenigstens nicht ganz und gar erfüllt haben. Schon die Verbindung einer ihrer letzten Sprossen mit Christian Wurstisen hebt

---

[1] Schönberg 526, 581.

[2] In den Steuerbüchern werden genannt: Hans (No. 10) 1453/54: Schönberg 654. 1454: Schönberg 737. Rudolf (No. 11) 1453/54: Schönberg 609. Dietrich (No. 12) 1453/54, 1454, 1470: Schönberg 641, 732, 761. Claus (No. 14) 1475: Schönberg 767. Amalia (No. 17) 1470: Schönberg 761. Hans (No. 23) 1475: Schönberg 767.

[3] Schönberg 645.

[4] Schönberg 641, 732.

[5] Schönberg 609.

[6] Schönberg 767.



Fig. 24

für unser Gefühl das Niveau der ganzen Familie, und ebenso sehen wir gerne, dass am Schlusse der von uns nachzuweisenden Genealogie die ernste und achtbare Gestalt des Karthäusers Johann Heinrich steht.

Bemerkenswert ist, dass die spätern Basler Murer, Hans und seine Kinder, die neue Lehre annehmen, während die Übrigen katholisch bleiben und daher Zürich verlassen.

In welcher Weise sich das Geschlecht fortgesetzt hat, vermögen wir nicht zu sagen.

Eine Seitenlinie, für deren Anreihung die zur Zeit bekannten Nachrichten allerdings nicht hinreichen, tritt in der folgenden, dem k. k. Adelsarchiv in Wien entnommenen Stammtafel zu Tage[1].

Thomas Murer
auf einer freien Mühle zu Niedersteg in der Landgrafschaft Stühlingen;
heiratet 1580 Katharina von Heydeck

Johann Murer
geb. 1584, tot 1683
verkauft das Gut zu Niedersteg

Johann Theobald Murer von Ystein
geb. 1628
Physicus in Linz
erhält als fürstl. Salzburgischer Geh. Rat und Leibmedicus von Kaiser Leopold I. d. d. Wien 1683 I. 1. die Erneuerung seines rittermässigen Adelsstandes und Besserung seines adeligen Wappens mit dem seiner Ahnfrau Ursula Catharina Beatrix von Heydegg, geb. Murer von Ystein[2], nachdem sein Vetter Rudolf von Heydegg als ultimus gentis verstorben ist. Ganz dieselbe Urkunde auch d. d. Wien 1674 17. 8.

Theobald Gabriel

Johann Baptist
(aus dem Diplomskonzept gestrichen)

[1] nach gütiger Mitteilung des Herrn Kindler von K—
[2] s. die Wappenabbildung Fig. 24.

Ein mit den patrizischen Murer von Basel offenbar verwandtes Geschlecht finden wir schon frühe in Konstanz. Das Wappenbuch der Gesellschaft zur Katze daselbst zeigt sein Wappen[1]; es ist demjenigen der Basler Murer gleich mit Ausnahme des Schildrandes, der ihm fehlt. Aus diesem Geschlecht der Konstanzer Murer sind zu nennen Ulrich Murer 1310, dessen Frau Anna von Hof, und dessen Söhne Hug und Johannes waren. Ferner der in den Jahren 1282 und 1294 genannte Werner Murer, Chorherr von St. Stephan in Konstanz, sowie Franz Murer, Domherr und Official zu Konstanz 1384, gestorben 1396[2].

Ein Geschlecht Murer in Pfullendorf, aus welchem Claus 1476 als Bürger und Stadtammann erwähnt wird[2], führte ein ähnliches Wappen[3].



Fig. 25



Fig. 26

Der Zuname der Murer „von Istein"[4] wird in den Basler Akten des Geschlechtes gar nicht gebraucht. Nur in dem oben bei No. 38 erwähnten Berain über Zinsgüter zu Niffer heisst Hans Murer „von Ystein". Im übrigen finden wir den Zunamen nur in den Zürcher Akten und sodann in den spätern Dokumenten des Wiener Adelsarchivs.

In Zürich erscheint schon 1473, also vor der Einwanderung des Caspar aus Basel, ein Johannes Murer von Istein als Leutpriester und Kaplan des St. Laurenzenaltars in der Wasserkirche; er stirbt 1483[5].

---

[1] s. die Wappenabbildung Fig. 25.

[2] nach gütiger Mitteilung des Herrn Kindler von Knobloch in Würzburg.

[3] s. die Wappenabbildung Fig. 26. Die in Schaffhausen, Baden, Klingnau und anderwärts nachzuweisenden Murer kommen hier nicht in Betracht.

[4] Dieser Zuname gründet sich wohl auf Gutsbesitz oder Herrschaftsrechte der Murer in Istein. Hieraus ist auch das Vorkommen von murerischen Gütern in dem unweit Istein gelegenen Niffer gemäss Berain von 1570 (s. oben p. 58) zu erklären. Doch ergeben die im Basler Staatsarchiv liegenden Isteiner Urkunden, Akten und Güterverzeichnisse durchaus nichts über Güter und Rechte der Murer in Istein.

[5] Egli 111.

Ausserdem ergeben die Zürcher Quellen folgende Murer, die in unserer Stammtafel fehlen: 1509 Sigmund Murer von Istein zu Hettlingen, 1512 Johannes Murer von Istein, Kaplan am Grossmünster; 1526 Christoph Murer von Basel, Achtzehner beim Rüden, † 1536. Seine Ehefrau Anna Krieg von Bellikon.

Es ist hieraus zu schliessen, dass die Familie schon vor Caspar in Zürich ansässig war und sich dort in Generationen fortsetzte, die wir zur Zeit noch nicht kennen.

Damit stimmt auch überein die Ausstellung amtlicher Atteste über die Familie Murer durch Bürgermeister und Rat der Stadt Zürich im Jahre 1659[1].

Im ersten dieser Atteste, vom 22. Januar 1659, geben Bürgermeister und Rat auf Ansuchen des wohledeln und vesten Herrn Franz Rudolf von und zu Schönau einen „uß unserer Statt Burgerbuch und andern authentischen Dokumenten und Schriften zusammengezognen Bericht“ darüber, wer von dem Geschlechte der Murer in Zürich Burger und des Regiments, auch mit wem sie verheiratet gewesen seien. Es werden dann Angaben gemacht über Caspar (oben No. 18), Hans Christoph (No. 27), Balthasar (No. 40), Caspar (No. 45) und Anna (No. 42), sowie über den in unserer Stammtafel nicht enthaltenen, sondern oben aus Egli angeführten, mit Anna Krieg von Bellikon vermählten Christoph. Die einzelnen Angaben stimmen mit den von uns aus andern Quellen gemachten, nur dass als Ehefrau des Caspar (No. 45) eine Frau Anna von Berg genannt und dass bei Anna (No. 42) gesagt wird: „a° 1586 hat sich Frauw Anna Murerin, Christoph Murers, Vogts zu Klingnouw eheliche Tochter, vermächlet mit Junker Marx Escher, Gerichtsherrn zu Kempten, von dem ist ein Stieffsohn noch im Läben, mit Nammen Junker Hans Ehrhart Escher, fürstl. Einsidlischer Ambtmann allhie“. Am Schlusse des Attestes wird bemerkt: „Disere Murer habend auch die adenliche Burg und byligende Güter im Hard genant, nechst under unser kleineren Statt Zürich an dem Limmatfluss gelegen, eigenthumlich besessen, welliche nach Absterben erzelt Christoph Murers, Obervogts zu Klingnouw, innamen desselben hinderlassner Erben, eines Sohns Caspar Murers und desselben Schwösteren, von iren Vögten und Vormündern luth eines authentischen besigleten Instruments a° 1572 verkaufft worden“. Vielleicht kam der Hardturm an die Murer als Erbschaft von den Schwend. Caspar, der Grossvater des Christoph Murer, dessen Nachkommen den Hardturm zuletzt besassen, war mit Regula Schwend vermählt; an die Schwend war der Hardturm 1461 als Lehen der Stadt gekommen[2].

In einem zweiten, am 27. April 1659 ausgestellten Attest bezeugen Bürgermeister und Rat noch insbesondere „dass die obangedüthen adelichen Maurer, so bey uns gewohnet und gesessen, nit wie gemeine und beschwerte Burger gehalten worden, sonder wahrhafftig rechte freye Ehrenburger und mit Namen der sonderbaren Gesellschaft der Edellüthen by der Constafel nebent allen an-

---

[1] Im Bande 71 der Ratsurkunden, p. 351—359, im Staatsarchiv Zürich. Die Hinweisung auf diese Dokumente haben wir Herrn W. Tobler-Meyer in Zürich zu verdanken.

[2] Das alte Zürich 2, 657.

deren uns zugethanen adenlichen Familien und Geschlechteren vererbt und nit allein aller ansehenlichen hochen digniteten. Würden und Embteren vehig gewesen. sonder theils darzu auch würcklich gezogen. auch sontsten in allem anderen irem adenlichen Harkommen gemess aestimiert und tractiert worden sygen[4].

Über einen Frienisberger Wappenstein.

Von Dr. G. Simon.

Im vergangenen Sommer wurde hier in Bern in die Wand eines Magazines eingemauert, mehr oder weniger zufällig, ein alter Wappenstein aufgefunden, dessen Bilder und Geschichte mir des Interessanten genug zu bieten scheinen, um eine kurze Mitteilung darüber an dieser Stelle zu rechtfertigen.

Der Wappenstein besteht im wesentlichen aus vier Wappenschildern, welche in ein Maßwerk aus Sandstein zu je zweien in einer Weise eingelassen sind, die aus der beigegebenen Photographie am besten ersichtlich ist. Die Schildbilder sind erhaben und wie der Schildgrund noch teilweise deutlich farbig.

Wer die Glasgemälde des Berner Münsters kennt, dem konnte es beim Anblick dieses Wappensteines nicht lange zweifelhaft bleiben, dass er hier dieselben vier Wappenbilder vor sich habe, die uns auf vier, inhaltlich bekannten Glasgemälden im Münster, am dritten, nördlichen Fenster des Mittelschiffes (von West nach Ost gezählt) erhalten sind. Die Wappenbilder stehen hier auf den Glasgemälden in der Reihenfolge 1, 3, 4, 2 nebeneinander; über 3 und 4 zieht sich ein Band mit der Inschrift: „Frienisberg 1501“.

Rekonstruktion und Deutung der Wappen des Steines, sowie der Zeitpunkt seiner Entstehung ergeben sich somit ohne weiteres[1]:

Der 1. Wappenschild unseres Steines zeigt einen nach links aufsteigenden schnurartig eingefassten Schrägbalken rot und rauh (unbemalt, sandsteinfarbig) einfach gewürfelt auf rauhem Grund; nach dem entsprechenden Glasgemälde haben wir uns die rauhen Würfel weiss, den Grund ursprünglich schwarz zu denken.

Es ist das bekannte Wappen des Bernhardiner- oder Cistercienserordens, zu dem das Kloster Frienisberg, auch „Aurora“ genannt, gehörte, dasselbe Wappen, das auch anderwärts im Zusammenhang mit solchen anderer Klöster gleichen Ordens auftritt[2]. In Beziehungen zu Frienisberg findet es sich auch schon auf einem Siegel dieses Klosters, das mit andern an einer Urkunde von 1271 erhalten ist[3].

2. Wappen: Auf grösstenteils rauhem Grund, dessen frühere gelbe Farbe aber an einzelnen Stellen noch erkennbar ist, steht auf grünem Stein die

---

[1] Cf. Dr. Stantz: Münsterbuch pag. 135; v. Mülinen: Heimatkunde Seeland pag. 216; v. Mülinen und Thormann: «Glasgemälde bern. Kirchen» pag. 22 und 57.

[2] Cf. z. B. «Armoiries de l'Abbaye de Lucelle»: Archives héraldiques Suisses 1895 p. 77.

[3] Cf. Zeerleder, Urkundenbuch III No. 151.

noch teilweise deutlich rot bemalte Figur eines Tieres ohne Kopf. Schon die Form der Figur, der Ansatz des Schwanzes, zusammen mit den noch angedeuteten Konturen des Kopfes und der roten Farbe würden uns, auch ohne komplettierendes Glasgemälde, in der Tiergestalt eine Hirschkuh, oder waidmännisch und heraldisch gesprochen eben ein „rotes Tier" erblicken lassen.

In Gelb ein rotes Tier auf grünem Stein ist das Wappen derer von Thierstein, bekanntlich eines der ältesten redenden Wappen.



Fig. 27

Die Grafen von Thierstein, deren Vorfahren das Kloster Frienisberg um 1131 gestiftet hatten[1], erscheinen lange Zeit hindurch als Wohlthäter desselben und waren auch dessen Kastvögte. Ihr Wappen ist denn auch an Frienisberger-Urkunden mehrfach in Siegeln vorhanden. Das hier nachgebildete hängt an der gleichen schon oben erwähnten Urkunde von 1271 und möchte ich bloss auf dieses schon sehr frühzeitige gemeinsame Auftreten unserer beiden ersten Wappenbilder hingewiesen haben.

Diese beiden oberen Wappenschilde unseres Steines, von mehr allgemeiner Bedeutung, bilden eigentlich bloss einen Kommentar zu dem dritten, für den Ursprung des Steines wichtigsten Wappen. Allerdings ist nun gerade dieses Schildbild sozusagen ganz zerstört, aber die bereits eingangs betonte völlige

[1] Cf. v. Mülinen und Thormann: Glasgemälde bern. Kirchen pag. 57.

Übereinstimmung der drei andern Wappenbilder mit denjenigen der zum Vergleiche beigezogenen Glasgemälde, sowie noch einige auf dem Schilde erhaltene Konturen, geben uns ohne weiteres das Recht, das Bild nach der entsprechenden Wappenscheibe zu rekonstruieren:

3. Wappen: auf blauem Schild zentral gelegt ein roter; in letzterem auf fünf grünen Bergen, durch die Mitte gehend ein goldener Bischofsstab, in der linken Schulterstelle ein goldener Stern.

Es ist das Wappen des Stiftes Frienisberg.

Der 4. Schild unseres Steins zeigt auf noch deutlich blauem Grund über einer gelben Mondsichel ein rauhes Gebilde, das ursprünglich eine weisse Pilgermuschel dargestellt haben muss. Das entsprechende Glasgemälde zeigt ausserdem hinter den Schild gestellt den Abtsstab und darüber auf einem Band die Jahrzahl 1501.

Das Wappen ist dasjenige des damaligen (vorletzten) Abtes von Frienisberg, Peter Heldwerth (auch Hellwerth). Er erscheint 1469 zunächst als Kaplan des Frauenklosters Fraubrunnen, das unter der Aufsicht von Frienisberg stand[1]; wurde dann am 19. August 1484 zum Abt des Klosters Frienisberg gewählt und blieb es bis zu seinem Tode am 12. Mai 1512[2]. Über seine Amtsthätigkeit ist mir wenig bekannt geworden; jedenfalls neigte er mehr zu fröhlichem, beschaulichem Leben, als zu strenger Klosterzucht; denn der Versuch des päbstlichen Gesandten, des Abtes von Lützel, anlässlich der Visitation des Klosters Fraubrunnen im Jahre 1501, die offenbar ziemlich lax gewordenen Klosterregeln wieder strenger zu gestalten, fand bei ihm wenig thatkräftige Unterstützung. Valerius Anshelm ergeht sich darüber voller Ironie wie folgt[3]:

„Demnach unternahm sich der Legat die Klöster zu visitieren und „zu reformieren, hiezu ihm Schulthess und rath einen offenen Gunstbrief „gabend; hub an und beschloss Frowenbrunnen mit Beredung der Aebtissin Hoffmanin von Bern, so jetzan ein unfruchtbare grossmueter „was[4]; aber wider der fruchtbaren conventsfrowen und ires geistigen „visitierers, abt Peters von Frenisperg rüewigen geist und willen; desshalb der lieb Vater, ouch von sines eigenen convents wegen und sine „nit vil geistlichen töchtern ussbrachen und mit hilf guter herren und „gsellen ir hargebrachte geistlose friheit wider errettetten und behielten ...

Dem entsprechend wird Peter auch in der Eintragung seines Todestages ein „gnädig Herr und Vater aller Geistlichen" genannt[5].

Nach dem bisher Gesagten muss also unser Wappenstein während der Amtszeit des Peter Hellwerth, Abtes von Frienisberg, also zwischen 1484 und

[1] J. J. Amiet: «Regesten des Klosters Fraubrunnen» (in Th. v. Moor «Regesten d. Arch. d. schw. Eidgenossenschaft) No. 438 .... Gezügen Her Peter Hellwerth, Sant Bernhart-Ordens Caplan Ze Frowenbrunnen ....

[2] Cf. v. Mülinen: Helvetia sacra.

[3] Val. Anshelm Chronik II 320.

[4] Sie hatte früher im Kloster ein Kind geboren.

[5] J. J. Amiet: Regesten des Klosters Fraubrunnen No. 697 Jahrzeitbuch.

1512 entstanden sein und es bliebe jetzt nur noch zu ermitteln, wo derselbe ursprünglich angebracht war. Nach Form und Dimensionen (75 cm breit, 100 cm hoch) zu schliessen stand er wahrscheinlich über einer Pforte, oder war vielleicht auch in einem Thorbogen eingelassen. Aber wo? Ich suchte die Lösung dieser Frage auf doppeltem Wege: einmal indem ich, rückwärts schreitend, ein möglichst weit zurückgehendes Curriculum vitae des Steines aufzustellen suchte, und anderseits, indem ich trachtete festzustellen, wo und welche bauliche Arbeiten unter Peter Hellwerth ausgeführt worden seien, welche die Anbringung eines solchen Wappensteines nahe legen würden.

Der Stein, nunmehr im hiesigen historischen Museum, war, bis er dorthin verbracht wurde, in einer Wand eines grossen Kriegsmaterial-Magazins, das auf dem hiesigen Haspel-Gute steht, eingemauert. Dieses Magazin war ca. 1848 von H. Werkmeister König erbaut worden aus alten, schon gebrauchten Steinen und nach mündlicher, gütiger Mitteilung von Frl. J. König, der Tochter des genannten Werkmeisters, soll sich ihr Vater anlässlich dieses Baues des Wappensteins, der damals im städtischen Werkhof lag, erbarmt, und ihn in die Wand des Magazins eingemauert haben.

Die Mitteilungen sind durchaus zuverlässig: Der Stein befand sich also Ende der vierziger Jahre des vorigen Jahrhunderts im damals noch burgerlichen Bauamt: Woher war er dorthin gelangt? Die nächstliegende Annahme ist gewiss die, dass er aus dem 1841 abgebrochenen sog. Frienisbergerhaus[1] herstamme.

Dasselbe, oben am nunmehrigen Stalden gelegen, war ehedem das Sässhaus des Klosters Frienisberg, in dem ein Schaffner die dem Kloster gehörenden, nächst der Stadt gelegenen Güter verwaltete und das ausserdem den Mönchen als Absteigequartier diente. Seinen Namen behielt es auch nach der Reformation bei.

Dieses Frienisbergerhaus wurde nun 1841 (damals als No. 199 eine Anstalt für alte Diensten beherbergend), von der Gesellschaft zur Erbauung der Nideckbrücke, nebst andern Häusern erworben und behufs Erstellung der Zufahrt der Brücke auf Abbruch ausgeschrieben. Der offenbar offizielle Bericht sagt uns darüber folgendes[2]:

„Das Material der abzubrechenden Häuser wurde an eine Steigerung gebracht, wobei die Kosten des Abbruchs dem Meistbietenden zur Last fielen; einige Häuser oder Teile derselben wurden aus freier Hand verkauft, so wie auch die zur Verfügung bleibenden Hausplätze. Die übrig gebliebenen Teile der Häuser No. 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205 wurden samt den Plätzen um 60,500 Fr. an die Burgergemeinde abgetreten."

Da sich also auch das Frienisbergerhaus unter den damals der Burgergemeinde abgetretenen Häusern befindet, so erscheint die Annahme keineswegs

---

[1] Cf. «Diliciae urbis bernae», Zürich 1732 pag. 351; Durheim, «hist. top. Beschreibung der Stadt Bern» 1859 pag. 102; v. Rodt, «bernische Stadtgeschichte» 1886 pag. 189; Türler, «Bern, Bilder aus der Vergangenheit und Gegenwart».

[2] Karl Em. Müller, Ing.: «Geschichte d. Erbauung d. Nideckbrücke in Bern» Zürich 1848.

allzu gewagt, dass der Wappenstein, der doch bloss einige Jahre nach dem Abbruch des Frienisbergerhauses im burgerlichen Werkhof gefunden wurde, aus demselben herstamme. Zu fast völliger Gewissheit müsste aber diese Annahme werden, wenn sich der Beweis erbringen liesse, dass zu Amtszeiten des Abtes Peter am Frienisbergerhause bauliche Veränderungen vorgenommen worden sind, welche die Anbringung seines Wappensteines daselbst rechtfertigen würden. Das Frienisbergerhaus[1] hat im Laufe der Zeit bis zur Reformation mehrfache Veränderungen, Erweiterungen erfahren. Ursprünglich bestand es aus zwei vereinigten Häusern, welche von Peter und Ulrich von Bolligen, Vater und Sohn, im Jahre 1302 dem Kloster Frienisberg vergabt wurden. Weitere Teile wurden dann von dem Stifte erworben vor 1348, 1348, 1424 und um 1501, also während der Amtszeit des Peters Heldwerth.

Herrn Staatsarchivar Dr. Türler, aus dessen „Bern, Bilder aus Vergangenheit und Gegenwart" ich diese Angabe entnahm, war nun so freundlich, mir darüber nähere Mitteilungen zu machen, wofür ich gleich an dieser Stelle ihm meinen besten Dank aussprechen möchte.

Die betreffende Angabe stützt sich auf einen im hiesigen Staatsarchiv im Original erhaltenen Kaufbrief; einen Kaufbrief vom 4. April 1501 „um Haus und Hof und Rebgarten am Stalden gegen den Matten, zwischen Peter Wysshahn von Bern, Verkäufer und Peter Heldwerth, Abt zu Frienisberg zu desselben eigenen Handen Kauf um 210 ℔".

Ich glaube damit hätten wir die gesuchte Gelegenheit zur Entstehung unseres Steines gefunden, indem die bauliche Anpassung dieses neu erworbenen Grundbesitzes an das bereits bestehende Haus sehr gut die Veranlassung zur Aufstellung eines solchen Wappensteines hat werden können. Es stammt daher für uns mit allergrösster Wahrscheinlichkeit unser Stein vom ehemaligen Frienisbergerhaus und muss um 1501 unter dem derzeitigen Abt Peter Heldwerth daselbst angebracht worden sein.

Als Kunstäusserung macht er seinem Ersteller noch heute alle Ehre; man beachte nur die gute Ausnützung des Raumes auf den Schilden (besonders bei 4); die feine plastische Ausführung der schnurartigen Einfassung des Schrägbalkens auf 1, und den hübschen Wechsel zentral-vertiefter und -erhöhter Würfel auf demselben. Die durch die Mitte gehende Sandsteinleiste denken wir uns als Ansatz eines im Maßwerk in hübscher Plastik endigendem Bischofsstabe. Was an Farbe noch vorhanden, zeugt von kräftiger Bemalung; und so wird denn unser Stein in seiner ursprünglichen Gestalt unter dem harmonischen Zusammenwirken von Plastik und Farbe seinen künstlerisch-dekorativen Zweck sicherlich in hohem Masse erfüllt haben.

---

[1] Cf. sub. 1.

Die spanische Ampel zu Einsiedeln.

Spanische Fürsten und Gesandte haben seit dem XV. Jahrhundert die Gotteshäuser der heutigen Schweiz mit Geschenken bedacht, man erinnere sich nur der Glasgemälde der Karthaus zu Basel, der Abteien Wettingen und Muri.

Zu den zahlreichen Weihgeschenken, welche auswärtige Fürsten der Stiftskirche Einsiedeln gewidmet haben, gehört auch die spanische Ampel.

Diese Lampe bestand aus Silber und hing in der Gnadenkapelle; sie war vom König von Spanien gestiftet worden und die Gesandtschaft dieses Reiches pflegte jährlich „zur Bezündung“ derselben einen Beitrag zu leisten, dessen Höhe in den erhaltenen Urkunden von 1617, 1622 und 1639 mit 30 Kronen angegeben wird[1].



Fig. 28

Die ursprüngliche Lampe aber ist den Bedürfnissen des Kriegs zum Opfer gefallen, sie wurde mitsamt einer andern Lampe[2] „geschmelzt, im Krieg verbraucht und wieder gemacht“.

[1] Stiftsarchiv rot A; XA 14, schwarz F. N. 24; mitgeteilt von v. Hw. H. P. Odilo Ringholz O. S. B.

[2] Die «embsische» Lampe im Chor der Stiftskirche; andere wappengeschmückte Ampeln waren in Muri und in Sachseln, letztere gestiftet von den 7 katholischen Orten.

Für die Neuerstellung der Ampeln wurde unter dem 17. Herbstmonat 1662 mit Fidelis Thaumeisen, Goldschmied zu Rapperswyl abgerechnet; die aufgeführten Posten geben an wie viel Bruchsilber, wie viel spanische Dublonen, Dukaten und Eimer Wein der Künstler für die beiden Ampeln erhalten hat; was aber das interessanteste ist, eine lavierte Tuschzeichnung, im selben Faszikel des Stiftsarchivs erhalten, gibt die Gestalt der erneuerten spanischen Ampel wieder. Sie besteht aus einem bauchigen Gefäss, das durch Ketten an drei kräftigen Henkeln befestigt ist. Auf der Vorderseite sieht man die (getriebene) Darstellung des spanischen Wappenschildes in ovaler Form, von einem Kranz umschlossen. Das Feld rings herum, der Hals und Fuss der Hängelampe sind mit Rococcoornamenten verziert. Das Wappen ist flüchtig gezeichnet und ungenau; trotzdem erkennt man in den Feldern gleich die Figuren von Castilien, Leon, Arragon-Sizilien, Navarra, Alt-Burgund, Neu-Burgund, Brabant, Granada u. s. w. Fehlerhaft sind wiedergegeben z. B. die Felder von Sizilien, wo die Adler fehlen, die Lilien, statt denen Vierecke gezeichnet sind, die Granate, statt deren eine Rose erscheint, und die Damaszierung.

Auch diese zweite spanische Lampe ist untergegangen, wahrscheinlich beim Überfall durch die Franzosen 1798. *E. A. S.*

Heraldik in Kunst und Kunstgewerbe.

Heraldische Gebäckmodel hat unser Mitglied Hr. R. Streuli, Holzbildhauer in Schaffhausen schon zu unserer Generalversammlung in Aarau 1899 eingesandt. In letzter Zeit haben der Redaktion wieder neuere Proben von Erzeugnissen dieser Art vorgelegen. Die Gebäckmodel, meist rauten- oder rechteckförmig, sind mit sicherer Hand in kräftigen Linien geschnitzt und zeichnen sich durch wirksame Plastik aus. Wer dem Künstler sein Wappen in guter Vorlage einschickt, erhält zu mässigem Preis heraldisch richtig ausgeführte Gebäckmodel. Hr. Streuli hat u. a. die Wappen von folgenden Schweizer Familien in Tiefschnitt ausgeführt: v. May, v. Mülinen, v. Meiss, v. Meyenburg, v. Bavier, Hess, Hirzel, Lang, Ganz, Rübel, Stückelberg.

Eine Wappenscheibe von Nüscheler mit ungemein fein ausgeführten Helmen und Helmdecken bringen wir in Fig. 29 dieses Heftes zur Darstellung. Der Künstler hat den Versuch gemacht, in Schildform und Umrahmung moderne Motive anzubringen.

Kleinere Nachrichten.

Chr. Wurstisens Wappenbuch. In der neuen „Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde“ (I. 1. 1901 p. 138—145) wird die schon von R. Wackernagel kurz charakterisierte Wappenhandschrift Wurstisens eingehend beschrieben. Der jetzt im Basler historischen Museum aufbewahrte Codex enthält p. 137 die Notiz von dem Privileg des Papstes Julius II., welcher der Stadt



Fig. 29

Alliance-Scheibe Huber- v. Werdmüller,

entworfen und ausgeführt von Richard A. Nüscheler.

an Stelle des schwarzen, den goldenen Baselstab zu führen erlaubte. Die Glaubei spaltung hat indes zur Folge gehabt, dass die Stadt nur ganz kurze Zeit v dem päpstlichen Geschenk Gebrauch gemacht hat. U. W. ist das Glasgemäl im Chorfenster der St. Leonhardskirche zu Basel, das einzige Denkmal, das d goldenen Stab (in blauem Feld) aufweist. Der Aufsatz der „Basler Zeitschrif ist für Heraldiker besonders wertvoll, weil er ein alphabetisches Register all im Wurstisencodex enthaltenen Geschlechter enthält.

Das Wappen der Gemeinde Wahlern. Über das Wappen der bernisch Gemeinde Wahlern äussert sich H. N. in der Berner Volkszeitung 1901 No. 1((16. Dezember).

Familienforschung. Im „Basler Jahrbuch 1902“ bringt Dr. L. Freivog in einem Aufsatz betitelt Stadt und Landschaft Basel in der zweiten Hälf des 18. Jahrhunderts, biographische Notizen zahlreicher Basler Landvögte u dazu 22 genealogische Tabellen, welche folgende Familien betreffen:

Lang	Kürschner	Beck
Wettstein	Landis	Fäsch
Kyburt	Kündig	Rosenburger
Zeller	Schnell	Burckhardt
Blech	Heusler	Linder
Schardt	Weissbeck	Gemuseus
Hagenbach	Müller	De Bary
Geymüller		

Im selben Bande finden wir auch genealogische Notizen über die Basl Familie Im Hof, deren Senior, Ratsherr J. J. Im Hof, ein eifriger Kunstfreu und Mäcen, der Besitzer des Schlösschens Grenzach im Jahr 1900 verstorb ist. Im Hof hat einen gross angelegten Stammbaum des weit verzweigt Geschlechtes der Im Hof (mit dem Seelöwen im Schild) anlegen lassen und l sass sehr schöne alte Aufnahmen der Burgen und Ruinen in der Umgebu Basels, sowie auch prächtige heraldische Scheibenrisse.

Sceau de Rossinières. Le sceau que nous reproduisons ici est enco inédit; il a été relevé sur un *Acte de bourgeoisie* délivré à «honnête Jaqu Abram Pilet» par «l'honorable Conseil de Commu de Rossinières, Bailliage de Gessenay»; cette pié datée du 25 février 1781, renferme entre autres, formule «en vertu du présent acte expedié sous sceau de nos armes».



Fig. 30

Rossinières, village du district du Pays-d'Enha dans le Canton de Vaud, faisait, au moyen-âge, part du comté de Gruyère et dépendait du château de Mo salvens: ainsi s'explique la présence de la grue s le sceau de cette commune. En 1555, lors de faillite de Michel, dernier comte de Gruyère, Ros nières, comme le reste du Pays-d'Enhaut, tomba entre les mains des Bernois, q le gardèrent jusqu'en 1798.

André Kohler.

Einträge im Album der Genfer Akademie. Vom XVI. Jahrhundert an liess man in Genf vornehme und hervorragende Gäste im Album der Akademie sich verewigen. Dieselben thaten dies in der gleichen Art, wie man sich in Stammbücher eintrug, d. h. durch einschreiben von Namen, Datum, gelegentlich einen Spruch und durch einmalen des Wappens; die Sitte erhielt sich bis zum Beginn des XVIII. Jahrhunderts. Charles Borgeaud hat nun in seiner prächtig ausgestatteten «Histoire de l'Université de Genève 1900» eine Reihe dieser Einträge auf wohlgelungenen Lichtdrucktafeln reproduziert. Hier die Vertreter der «Noblesse allemande», deren Wappen bei Borgeaud abgebildet sind: Ernst Markgraf von Brandenburg 1536; Joh. Friedr. Markgraf von Brandenburg 1671; Leopold Ludwig v. d. Pfalz 1638; Carl Kurfürst von der Pfalz 1678; Bernhard v. Sachsen o. J.; Joh. Friedr. Herzog von Württemberg 1658; Joh. Fridr. Graf v. Hohenlohe u. Gleichen, Hr. v. Langenburg und Kranichfeld 1729; Reinold v. Olden-Barnefeld 1607; Joh. Heinr. Escher (vom Luchs) 1609; Alb. v. Wattenwyl 1634; Raphael Graf von Leszno 1599 (ein Pole).

Herr Prof. Borgeaud hat die Güte gehabt, unserer Gesellschaftsbibliothek die schönen Wappentafeln aus seinem Werk zu schenken.

Bücherchronik.

Hiezu Tafel VII u. VIII.

Calendrier Héraldique Vaudois. Lausanne, Librairie Rouge 1902.

Unsere wappenfreudigen Mitglieder in der Waadt haben einen farbigen Kalender herausgegeben, der ausser andern Kompositionen das gotische Portal des Schlosses La Sarraz, das Wappen der Baronie Waadt, die Fahne des Kantons Waadt 1803, den Schild des Bistums Lausanne, das grosse Siegel der Stadt Lausanne, die Schilde der vier Gemeinden von Lavaux enthält. Den Schild von Avenches erklären wir anders: er enthielt den Kopf Vespasians; da nun dieser Kaiser ein Heide war, charakterisierte man seinen diademierten Kopf nach mittelalterlichem Brauch als Mohren. Auf einem weitern Blatt, als Tafel VII dieser Zeitschrift beigelegt, sieht man das Wappen der Dynasten von Grandson und verwandter, abhängiger und befreundeter Geschlechter derselben. Der Kalender enthält ferner noch das Panner des Dorfes von Grandcour, ebenfalls abgeleitet vom Grandson-Wappen, das Wappen der Grafen von Greierz und drei hievon abstammende Schilde. Auf den letzten Seiten ist der savoyische Liebesknoten, der Schild von Savoyen-Bern und ein Pannerträger mit dem Schild von Moudon, sowie ein Weibel des Standes Waadt dargestellt.

Eine Stammtafel des mediatisierten Hauses Schwarzenberg hat der Verein der deutschen Standesherren veröffentlicht. Autor der neun Tafeln, welche die Zeit von 1172—1901 umfassen, ist der verdiente fürstlich schwarzenbergische Zentralarchivdirektor Anton Mörath in Krumau. Eine Übersicht

der einzelnen Linien rührt von Dr. J. Giefel her. Tafel I enthält die Vorfahren der Schwarzenberge aus dem Hause Seinsheim von jenem Sifrid von Seinsheim herab, der in einer Urkunde Kaiser Friedrichs I. vom 19. April 1172 als Zeuge erscheint. Daran schliesst sich die Stefansbergsche Linie (Tafel II), die fränkisch-hohenlandsbergsche (III), die bayerische Linie (IV, V), die rheinische und die lüttichsche Linie (VI), die fürstliche Linie (Primogenitur VII, VIII; Secundogenitur IX). Möraths Publikation gibt das Resultat unsäglich mühevoller, in 20 Archiven bethätigter Forschungen und ist als die erste schwarzenbergische, ausschliesslich auf urkundlicher Grundlage bearbeitete Stammtafel nicht nur für das Haus Schwarzenberg und die ihm versippten Geschlechter selbst von grösstem Werte, sondern erweist sich auch als eine Bereicherung der genealogischen Litteratur überhaupt. (Beilage zur Allg Zeitung 1901 No. 252).

Gothaisches genealogisches Taschenbuch der adeligen Häuser. 1902. Gotha Justus Perthes.

Es ist schon das dritte Jahr, in welchem den altbewährten Hof-, Grafen- und Freiherrn-Kalender auch ein Band, der den deutschen (unbetitelten) Uradel enthält, beigefügt wird. Diese Abrundung in der Publikation der Taschenbücher ist von grosser Bedeutung und nicht zu unterschätzender Wichtigkeit für die genealogische Forschung wie für den täglichen Gebrauch.

Der neue Jahrgang bringt 32 Geschlechter, die in den frühern Bänden noch nicht aufgenommen waren; es sind folgende: Ahlefeldt, Ascheberg, Bandemer, Below, Beneckendorff und Hindenburg, Bonin, Bose, Bothmer, Flemming, Germer, Hesberg, Heydebreck, Heynitz, Knobelsdorff, Knoblauch, Knoblauch zu Hatzbach, Knobloch, Lancken, Linsingen, Manstein, Manteuffel, Minckvitz, Pressentin, Schaumberg, Schauroth, Senfft von Pilsach, Stockhausen (westfäl.), Thümer, Thun, Tippelskirch, Wickede.

Kein Zweifel, dass der Adelskalender, der ebenso unentbehrlich wie seine drei ältern Brüder ist, sich überall regelmässig einführe, wo das Interesse für die Unverfälschtheit des Adels als Bollwerk gegen unberechtigte Prätention und Invasion dasteht.

Ferd. Vetter, Geschichte der Kunst im Kanton Schaffhausen. Separatabdruck aus der Festschrift des Kantons Schaffhausen zur Bundesfeier 1901.

Es ist hier nicht der Ort, auf den hohen Wert dieser Publikation in kunsthistorischer und archäologischer Beziehung hinzuweisen, wir können vielmehr nur auf das eingehen, was speziell für unsern Leserkreis interessant ist. Hieher gehört zunächst eine prächtige heraldische Miniatur, den behelmten und infulierten Schild des Abtes Michael Eggenstorfer von Allerheiligen 1504 darstellend (vgl. Taf. VIII), ein Glasgemälde desselben Abts, aber mit anderer Helmzier zu Stein 1517, zwei steinerne Schilde desselben zu Schaffhausen, sodann sehr schöne Wappen des David v. Winkelsheim, Abtes von Stein a./R., auf Glasgemälden, Wandgemälden, Schnitzereien und dem bronzenen Epitaph. Sodann sind in Vetters Schrift drei Scheibenrisse von Lindmeier d. Ä., Tob. Stimmer und Carl v.

Aegeri, Fassaden mit heraldischen Bestandteilen, Grabdenkmäler mit Wappen und ein gotisches Wandtabernakel mit Schilden abgebildet. Heraldiker werden mit Genuss und Nutzen die schöne Publikation durchgehen.

P. Eman. Wagner O. S. B. Das Geschlecht der Zelger und dessen Landammänner in Nidwalden. Stans 1902.

Nicht weniger als 23 Landammänner hat das Geschlecht der Zelger dem Land Nidwalden vom XV. bis zum XIX. Jahrhundert geliefert. Die Geschichte dieses eminent historischen Geschlechts hat in gemeinverständlicher und knapper Form, begleitet von Abbildungen von Wappen, Fahnen, Porträts und Prospekten, der wohlbekannte Engelberger Konventual P. Em. Wagner zusammengestellt.

M. A. Ferreira da Fonseca. Noticia dos Ex-libris Portuguezes. Lisboa 1902.

In der vorliegenden kleinen Publikation, die nur in 50 nummerierten Exemplaren erschienen ist, gibt Ferreira da Fonseca, Mitglied des Instituts von Coïmbra, wohlbekannt durch zahlreiche historische und bibliographische Werke, ein Verzeichnis portugiesischer Exlibris aus seiner Sammlung, gewissermassen einen Nachtrag zur Historia dos ex-libris portuguezes, die im 47. Band des Instituto de Coïmbra erschienen ist. Die Schrift verzeichnet Bibliothekzeichen der Königsfamilie, von Privaten, Klöstern, Akademien, Ministerien, Büchereien, Archiven, Museen nnd andern Institutionen.

Eugène Ritter Victor Cherbuliez, Recherches généalogiques. Genève. Kündig 1899.

In der vorliegenden Brochure gibt uns der gelehrte Genfer Unversitätsprofessor, der sich schon mehrfach auf unserm Gebiete bethätigt hat, eine Ahnentafel des Litteraten Cherbuliez, sowie eine Reihe Stammtafeln von Familien, aus denen die Urgrossmütter desselben entsprossen sind. Die interessante Schrift bildet einen wertvollen Beitrag zur neuern Genfer Genealogie.

Erich Gritzner. Symbole und Wappen des alten deutschen Reichs. Leipzig 1902.

Obwohl uns diese Schrift vom Verleger nicht zur Rezension eingesandt wurde und wir die Einsichtnahme in dieselbe nur der Güte eines Mitgliedes unserer Gesellschaft verdanken, halten wir es für angezeigt, auf Gritzners Brochure unsere Leser hinzuweisen. Das Thema wird in zwei Hauptteilen: die Reichssymbole und: das Reichswappen in eingehender und wissenschaftlicher Weise auf 130 Seiten behandelt, wobei auch zahlreiche Monumente, Quellen und Litteraturnachweise schweizerischer Herkunft zur Verwertung gelangen. Der Abschnitt, der den kaiserlichen Adler in den Siegeln der Reichsstädte behandelt, liesse sich leicht erweitern; es wäre dies gerade mit Rücksicht auf das Fortleben des Reichssymbols von 1225 bis ins XVIII. Jahrhundert in der Schweiz eine lohnende Aufgabe. Als Vorbilder für die Adler der Augustalen Kaiser Friedrichs II. (p. 55) betrachten wir die Konsekrationsmünzen der römischen Kaiser, die in jener Zeit der Protorenaissance in der Plastik in grosser Menge vorhanden waren und noch heute leicht erhältlich sind.

H. Spörry, Das Stempelwesen in Japan. Mit zwei Tafeln und 77 Abbildungen. Verlag der Schweiz. herald. Gesellschaft. Zürich 1901.

Der Stempel vertritt in Japan sowohl die Rolle unseres Handzeichens, Siegels, wie unserer Geschäftsmarke oder des Firmastempels.

Während aber im mittelalterlichen Europa das Siegel aus der Zusammensetzung von Bild und Schrift besteht, behält der japanische Stempel den Charakter des Handmals, d. h. er hat rein epigraphischen Typus.



Fig. 31
Bronzestempel von Ise. X. Jahrhundert.

Auch der Abdruck der Hand wie der Fingerspitze kommt in Japan als Stempel vor, während bei uns die Fingerspitze einfach oder mehrfach als Gegensiegel (auf der Rückseite des Wachssiegels) verwendet wird.

Die japanischen Stempel bestehen aus Holz, Stein, Metall, Horn, Zähnen und Knochen, also aus Stoffen, die mit Ausnahme des Holzes, in Europa zur Herstellung von Siegelmatrizen herangezogen wurden. Der Japaner gibt dem Handgriff der Stempel ungemein mannigfaltige Formen und gestaltet denselben häufig zu einem eigentlichen Künstwerk. Ähnliches ist in Europa nur selten (z. B. am Siegelstempel Karls des Kühnen in Luzern) der Fall. Während man sich bei uns verschiedenfarbigen Wachses und verschiedenfarbiger Siegelschnüre bedient, drückt der Japaner seinen Stempel bald mit schwarzer, bald mit roter Farbe ab.

An Hand von gründlichen Studien gibt uns Spörry eine reiche Übersicht über die verschiedenen Gattungen des japanischen Stempels; seine Brochure darf daher allen, die sich mit vergleichender Siegelkunde, Urkundenlehre und verwandten Gebieten befassen, zur Anschaffung empfohlen werden.

Beiträge zum Formenschatz der Heraldik, herausgegeben von Otto Watzelberger. München 1900. Th. Ackermann. — Auf 56 Tafeln in Kleinfolio (darunter 7 hübsche Farbendrucktafeln), veröffentlicht O. Watzelberger, Sekretär des kgl. bayer. Hausritter-Ordens vom heil. Georg, eine Sammlung heraldischer Vorbilder und Figuren, die er teils aus Privatliebhaberei, teils zu dienstlichen Zwecken während einer jahrzehntelangen Thätigkeit im Heroldsamte anlegte. Die Zeichnungen sind, mit Ausnahme der farbigen Blätter, skizzenhaft behandelt, zumeist wohl als Pausen hergestellt. Ohne den sicheren Strich einer Künstlerhand zu verraten, geben sie doch das heraldisch Charakteristische mit genügender Deutlichkeit und sachkundiger Treue wieder, so dass sie allen nach solchen Formen Suchenden, namentlich heraldischen Zeichnern, gewiss gute Dienste leisten werden. Die Benutzung des Werkes wird durch ein nach Motiven geordnetes Register sehr erleichtert.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



3



4



5

DRUCK VON FRITZ AMBERGER VORM. DAVID BÜRKLI IN ZÜRICH.



Wappen des Michael v. Eggenstorf
Abt von Allerheiligen.
(Miniatur in Cod. 96 der Ministerialbibliothek Schaffhausen).

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année XVI Heft 3.

Die Wappen der Herren von Liebegg und Trostberg.

Von Dr. jur. Walther Merz.

Durch Veränderungen des Wappens, sei es in den Farben, in der Figur oder durch Hinzufügen eines Beizeichens, haben sich oft verschiedene Glieder oder Linien desselben Geschlechts unterschieden[1]; umgekehrt darf daher unter Umständen aus ähnlichen d. h. nur durch solche Brisüren unterschiedenen oder gleichen Wappen auf Stammesgleichheit der sie führenden Familien geschlossen werden. Von diesem Gesichtspunkte aus bieten die Wappen der Ritter von Liebegg und Trostberg hervorragendes Interesse. Während nämlich ihre spätern Wappen bei gleichen Tinkturen sich bloss durch die Zahl der geschachten Balken (Liebegg 1, Trostburg 2) unterscheiden, führt die erste bekannte Generation beider Familien den gleichen von beiden spätern Formen abweichenden Schild mit drei geschachten Balken. Kommt dazu, dass die ersten Glieder beiderseits im gleichen Jahre zuerst auftreten und in der Folge stets neben- und miteinander erscheinen[2], dass sie gemeinsamen Besitz haben[3], dass ihre Burgen auf demselben Höhenzuge kaum eine Viertelstunde von einander sich erheben, dass die Verhältnisse der beiden Familien in allen Teilen völlig gleich und ihr Entwicklungsgang der nämliche ist, so darf behauptet werden: die beiden Geschlechter sind stammesverwandt, die ersten bekannten Glieder sind wahrscheinlich Vettern und sie oder ihre Väter die ersten des Hauses, die zur Ritterwürde

[1] Schweiz. Archiv für Heraldik X 73 ff. (1896); P. Ganz, Geschichte der heraldischen Kunst in der Schweiz 54 ff.

[2] Man vergleiche z. B. folgende Stellen:

1241 28. V. und 1. VI. B. Barhant, B. de Liebegge milites. U.-B. Zürich II 52, 54.
1241 9. VII. B. et L. fratres de Liebegge, B. Barhant. Das. II 55, 57, 59, 60.
1248 B. et L. fratres de Liebecke, B. dictus Barhant. Das. II 229.
1256 19. III. Ritter Burkhart von Hottingen gibt als Bürgen: avunculus meus Burkardus dictus Barhant, Ludewicus de Liebegge, milites. Das. III 45.
1257 24. III. Bur. de Trosdberch, L. de Leybecce. Das. III 90.
1267 25. I. L. de Liebegge, Bur. Barhant, milites, Cůno et Ar. de Liebegge, Hart. de Trostberc. Argovia XI 2.
1270 1. X. Ludewicus de Liebegge, Chůno miles de Liebegge, Arnoldus miles filius meus (Ludwigs). Stiftsarchiv Einsiedeln K T 1.

[3] Urk. 26. XI. 1242: predium quod emerat a dominis B. cognominato Barhant et B. de Liebegge. U.-B. Zürich II 73.

gelangten, und wohl auch die Gründer der beiden Burgen. Demgemäss ergibt sich folgende Stammtafel[1]:

		von Liebegg				**von Trostberg**		
		Burkhart I. Ritter 1241—1248, tot 1268 ux.: Adelheid		**Ludwig** Ritter 1241—1285		**Burkhart gen. Barhant** Ritter 1241—1267, tot 1274		Tocht mar.: [v. Hotti Ritt 1212—[
Arnold 1267—1270	**Kuno** 1254—1282 tot 1297 seit 1270 Ritter	**Johans** 1268—1286 seit 1280 Ritter ux.: Wilburg von Ifental	**Burkhart II.** 1268	**Arnold** 1268—1304 Ritter ux.: Heilwig	**Burkhart III.** 1282—1300	**Anna** 1274 mar.: Joh. v. Wartberg- Ifental	**Rudolf I.** 1274—1300 seit 1286 Ritter ux.: Katharina	**Gam** 1274,
	Wernher 1290—1328	**Burkhart V.** d. jüngere, Ritter, 1292—1325		**Wernher** d. jüngere, 1304—1318 ux.: Agnes		**Rudolf II.** 1286—1335 seit 1304 Ritter ux.: Verena v Hedingen	**Jakob** Ritter 1326—1373	**Johan** 13[tot 1[
					Rudolf III. 1344—1366 Ritter	**Johans II.** 1338 tot 1362 Ritter ux.: Anna Thya	**Dietmar** 1365— † vor 1376 Nov.	

Von diesen Personen führen die Brüder Burkhart I. und Ludwig von Liebegg zuerst gemeinsam[2], dann Ludwig auch einzeln[3] den Schild mit drei Balken (Fig. 32 und 33), ebenso Burkharts Sohn Kuno von Liebegg in seinem



Fig. 32

✠ S'· BVRCARDI · ET · LVDEWICI ·
DE · LIEBEGGE



Fig. 33

✠ S · LUDEWICI · MILITIS ·
DE · LIEBECKE

[1] Über die Ritter von Liebegg vgl. meine 1894 erschienene Arbeit (Reinach, S. Tenger); Die Herren von Trostberg hoffe ich demnächst in ähnlicher Weise behandeln zu können. Obige Genealogie ist nicht vollständig, sie soll wesentlich als Übersichtstafel über die Inhaber der abgebildeten Siegel dienen.

[2] Urk. 8. II. 1263, Staatsarchiv Argau: Wettingen 117.

[3] Urk. 26. V. 1282, das. 179.

Spitzovalsiegel mit vollem Wappen[1] (Fig. 34) und Burkhart Barhant von Trostberg[2] (Fig. 35), während des letztern Sohn Ritter Rudolf I. von Trostberg ein



Fig. 34

S · DOMINI · CHVOnonis · DE · LIEBECO



Fig. 35

✠ S · BVRCARDI · BARHANDI · DE · TROSTBER'.

Schildsiegel mit zwei Balken besitzt[3] (Fig. 36), seine Söhne Rudolf II.[4] (Fig. 37) und Jakob von Trostberg[5] (Fig. 38) aber wie seine Enkel Rudolf III.[6] (Fig. 39 und 40), Johans II.[7] (Fig. 41) und Dietmar[8] (Fig. 42) das volle Wappen führen.



Fig. 36

✠ · S · RV · MILITIS · DE · TROSBERCH ·



Fig. 37

· RVDOLFI + DE.......

[1] Urk. 1. X. 1270, Stiftsarchiv Einsiedeln K T 1. Ich verdanke die Mitteilung dieser bisher nur in ungenügendem Regest veröffentlichten Urkunde der Güte des hochw. Herrn P. Norbert Flüeler in Einsiedeln. Das Siegel ist Unikum.

[2] Urk. 28. IX. 1253, Staatsarchiv Argau: Wettingen 88.

[3] Urk. 30. IV. 1286, Staatsarchiv Zürich: Oetenbach 111.

[4] Das in Fig. 37 wiedergegebene Siegel mit Beutelstand als Kleinod ist offenbar Rudolf II. zuzuschreiben; das Original befindet sich im Staatsarchiv Argau, kann aber zur Zeit nicht gefunden werden, weil beim Abgiessen s. Z. unterlassen wurde, die Archivsignatur anzumerken.

[5] Urk. 4. IX. 1365, Stadtarchiv Baden: Urk. 111.

[6] Urk. 22. III. 1344, Staatsarchiv Argau: Gnadental 21a (Fig. 38) und Urk. 14. X. 1362, Stadtarchiv Baden: Urk. 99 (Fig. 40).

[7] Urk. 5. VIII. 1356, Staatsarchiv Argau: Wettingen 508.

[8] Urk. 11. VI. 1373, Staatsarchiv Luzern: Dagmarsellen.

Im Gegensatze dazu weist das schöne Rundsiegel Wernhers von Liebegg, eines Sohnes des Ritters Kuno, einen einzigen Balken[1] auf (Fig. 43), ebenso dasjenige Burkharts V. des jüngern von Liebegg[2] (Fig. 44) und des Ritters Arnold[3] (Fig. 45), eines Sohnes Herrn Ludwigs. Merkwürdigerweise führen die Herren von Liebegg fast ausschliesslich Schildsiegel, so dass Helm und Kleinod



Fig. 38

✠ · S' · IACOBI · D' · TR‖OSTBG · ⅯILIT' ·



Fig. 39

S · RVDOLFI ‖ DЄ · TROSTB̄G



Fig. 40

✠ S' · RV̊D · D' · TRO‖STBG · ⅯILIT.

nur auf den Siegeln Kunos (Fig. 34) und Henmans des jüngern[4] (Fig. 46) erscheinen; das Kleinod stimmt mit demjenigen der Herren von Trostberg überein: zwei offene je mit drei Rosen besteckte Hörner.



Fig. 41

✠ S' IOH'IS · DЄ · TRoSTBG · miLITIS



Fig. 42

✠ S' DIЄTⅯARI ‖ D TROSTBЄRG



Fig. 43

S WЄRNHЄRI DЄ LIЄBЄGGЄ

Eine Veränderung des Schildes fand in der Folge weder bei der einen noch bei der andern Familie mehr statt; daraus folgt, dass der Minnesänger von Trostberg, dessen Lieder die Manessesche Handschrift überliefert, nicht dem argauischen Ritterhause dieses Namens angehört haben kann. Denn das

[1] Urk. 23. II. 1290 (bezw. 1. III. 1297), Staatsarchiv Argau: Wettingen 240.
[2] Urk. 19. XI. 1292, Stadtarchiv Arau: Urk. 18.
[3] Urk. s. d. 1276, Staatsarchiv Luzern: Hohenrain.
[4] Urk. 11. III. 1404, Staatsarchiv Luzern.

dem Minnesänger beigelegte Wappen zeigt in blauem Felde einen schwarzen, ursprünglich silbernen, siebenzackigen Stern mit rotem Kreis in der Mitte; das gleiche Bild wiederholt sich als Helmzier innerhalb einer fächerartig ausgespannten kreisförmigen Figur mit neun Kugeln an dem in den Rundbögen ausgezackten Rande. Da aber anerkanntermassen die Liederhandschrift in der



Fig. 44
S · DN̄I · BVRH · DЄ · LIЄBЄG · IVNOR :



Fig. 45
✠ S · ARNOLdI · ϹϽILIT' · ....:



Fig. 46
+ henmā + vō + lie|| + begg + der + ivng +

Nordostschweiz entstanden ist und die Herren von Trostberg frühe Beziehungen zu Zürich und zur Ostschweiz hatten, ja einer dieses Geschlechts sogar als Vermittler zwischen dem Zürcher Dichter Hadlaub und seiner Herrin von Hadlaub selbst genannt wird[1], so ist anzunehmen, dass dem Sammler der Lieder das Wappen der Herren von Trostberg im Argau wohl bekannt gewesen wäre.

Nachtrag zu dem Artikel „Über das Geschlecht von Scherer, sein Erlöschen und seine Erbschaft".[2]

Von Wilh. Tobler-Meyer.

Es ist den Lesern dieser Zeitschrift in dem oben erwähnten Artikel, p. 26, eine Mitteilung in Aussicht gestellt worden darüber, wie der Name des Geschlechtes v. Scherer durch die Erben des letzten Sprossen dieses Stammes, die Herren Stockar aus Zürich, werde aufgenommen und weiter geführt werden. Da diese Frage nunmehr durch den vom 5. April 1902 datirten Beschluss des zürcherischen Regierungsrates ihre Erledigung gefunden hat, kommen wir unserm Versprechen hiermit nach, indem wir an der Hand des Protokolls des Regierungsrates von Zürich sowohl das Gesuch der Petenten um Namensänderung, als die von der Regierung eingeholten Vernehmlassungen des Stadt-

[1] Bartsch, Die schweiz. Minnesänger 292, Lied 5.
[2] Schweiz. Archiv für Heraldik, Jahrgang 1902, Heft 1, p. 13—27.

rates und des Bezirksrates von Zürich, sowie endlich den regierungsrätlichen Beschluss unverändert zum Abdrucke bringen.

Dabei können wir allerdings nicht umhin, unserm Befremden über die wenig sympathische Haltung Ausdruck zu geben, welche der Stadtrat von Zürich dem Gesuche gegenüber eingenommen hat. Wenn man der Auffassung huldigt, es sei in erster Linie Aufgabe der Gemeindebehörde, Nutz und Frommen ihrer Gemeindeangehörigen zu fördern, wenn man die gesellschaftlichen Verhältnisse der Gegend, in welcher Schloss Castell liegt, kennt, wo zu beiden Seiten des Sees auf den vielen herrschaftlichen Gütern, wie auch in der benachbarten Stadt Konstanz eine Menge von adelichen Familien ihren Sitz haben, wenn man mit der Vergangenheit der Familie Stockar vertraut ist, oder sich unschwer vertraut machen könnte, wenn man sich endlich klar macht, dass die Gewährung des Namensänderungsgesuches zwar den Petenten für die Zukunft von Nutzen sein muss, dagegen für niemanden auch nur von ferne schädlich sein kann, so kann man wohl kaum anders, als zu der vom Stadtrate beantragten Abweisung des Gesuches den Kopf schütteln. Um so angenehmer wird man dafür durch die weitherzige und wohlwollende Haltung der Oberbehörden berührt.

Die Petenten haben denn auch in Anerkennung des regierungsrätlichen Entgegenkommens dem Regierungsrate ein Kapital von Fr. 20,000 übergeben, zwecks Errichtung einer „v. Stockar-Scherer-Castell-Stiftung", mit der Bestimmung, dass die Hälfte des jährlichen Zinserträgnisses dem Kantonalarmenfond, die andere Hälfte dem neu gestifteten Garantiefond der Wittwen- und Waisenkasse der Professoren der Universität Zürich ausgefolgt werden soll.

Schliesslich fügen wir, um auch die Heraldik noch zu ihrem Rechte kommen zu lassen, bei, dass die Herren v. Stockar-Scherer-Castell gedenken, ihr angestammtes Familienwappen fortan vereint mit dem Wappen v. Scherer, vielleicht auch demjenigen von Castell, weiter zu führen.

Aus dem Protokoll des Regierungsrates 1902.

543. Namensänderung. A. Mit Eingabe vom 14. Dezember 1901 stellen Walther Stockar von Zürich, wohnhaft auf Schloss Castell in Tägerweilen (Thurgau), geb. 1878, ferner dessen Vater, Armin Stockar-Breslau, geb. 1839, und dessen zwei andere Söhne Erik, geb. 1880, und Armin, geb. 1888, sämmtlich von und in Zürich, vertreten durch Rechtsanwalt Dr. Giesker in Zürich, das Gesuch, es möchte ihnen bewilligt werden, in ihren Familiennamen denjenigen der seit Mai 1901 ausgestorbenen Familie „von Scherer", wohnhaft gewesen auf Schloss Castell, in der Weise aufzunehmen, dass sie sich von nun an „von Stockar-Scherer-Castell" nennen und diese Namensänderung im Zivilstandsregister eintragen lassen dürfen.

Zur Begründung wird in der Hauptsache folgendes vorgebracht:

Der am 16. Mai 1901 unverheiratet verstorbene Maximilian von Scherer habe in seinem Testamente den Petenten Walther Stockar zum Universalerben seines grossen Vermögens eingesetzt und ihm auch das Schlossgut Castell vermacht, mit dem Wunsche, dass Walther Stockar daselbst den grösseren Teil

des Jahres faktisch wohne, Schweizerbürger bleibe und den Namen „von Scherer" mit demjenigen der Familie Stockar verschmelze.

Aus dem Testament und aus sonstigen Willensäusserungen des Verstorbenen ergebe sich ferner, dass es sein Wille war, dass, falls Walther Stockar vor Antritt des Erbes oder später unverheiratet oder ohne männliche Nachkommen stürbe, dessen Erben (Vater und Brüder) das Schlossgut unter den genannten Bedingungen übernehmen sollten. Das Schloss Castell solle also in den unveräusserlichen Besitz der Familie Stockar übergehen, und es solle diese durch Annahme des Namenszusatzes von Scherer dafür sorgen, dass Stammsitz und Name derer von Scherer erhalten bleiben. Deshalb werde das Namensänderungsgesuch nicht nur von Walther Stockar, sondern auch von seinem Vater und seinen Brüdern gestellt.

Die Änderung in „von Stockar-Scherer", nicht „Stockar von Scherer" sei der bequemeren Aussprache wegen gewählt worden, und weil die Familie der Stockar schon früher als die Familie der Scherer adeligen Stand und Namen geführt habe; die Familie Stockar habe denn auch, nachdem sie im Jahre 1568 ins Bürgerrecht der Stadt Zürich aufgenommen worden, wie bisher in Schaffhausen, so auch in Zürich bis in den Anfang des 18. Jahrhunderts den Junker-Titel geführt. Hiefür wird insbesondere auf eine amtliche Bestätigung des Stadtrates und des Zivilstandsamtes Zürich vom 11. Juni 1888 und auf ein Zeugnis des Zivilstandsamtes Zürich vom 30. November 1901 verwiesen.

In einer Eingabe vom 3. Februar 1902 bezw. vom 8. März 1902 wird noch betont, dass durch die zeitweilige Nichtführung des Adelsprädikates „von" das Recht auf diesen Namenszusatz nicht habe untergehen können. Dieser zeitweilige Verzicht auf das Adelsprädikat rühre davon her, dass es in jener Zeit (18. Jahrhundert) mancherorts und so auch in Zürich gewohnheitsrechtlich gewesen sei, das Adelsprädikat nur so lange zu führen, als die Vertreter der Familien eine dem Adelstande entsprechende berufliche Stellung einnehmen, sei es als Militär, Gutsbesitzer, Rentier u. s. w. Die Vorfahren der Gesuchsteller seien aber zu Anfang des 18. Jahrhunderts in den Kaufmannsstand übergetreten und hätten von da an auf den Adelstitel verzichtet. Es wird hiefür auf eine Abhandlung von Tobler-Meyer im schweizerischen Archiv für Heraldik, 1902, 1. Heft, verwiesen. Die Petenten produzieren Zustimmungserklärungen ihrer nächsten Verwandten zu dem Namensänderungsgesuche.

B. Der Stadtrat Zürich beantragt Abweisung des Gesuches. Er halte dafür, es sollten die Behörden zu Namensänderungen nur dann Hand bieten, wenn solche aus ernsten Gründen angestrebt werden, z. B. um den Unannehmlichkeiten eines sonderbaren Namens zu entgehen oder um einem Kinde über den Makel seiner unehelichen Geburt wegzuhelfen. Bisher habe sich der Stadtrat unter Zustimmung der Oberbehörden gegenüber Gesuchen um Bewilligung schmückender oder auszeichnender Zusätze zu sonst unanstössigen Namen ablehnend verhalten. Auch vorliegendenfalls seien die Gründe für die Namensänderung zwar begreiflich, aber doch nicht gewichtig genug. Nachteile irgend welcher Art seien an die Nichterfüllung des Wunsches des Testators, es möchte

sein Universalerbe den Namen v. Scherer in den seinigen aufnehmen, nicht geknüpft. Fehlen aber für Walther Stockar ernste Gründe für die Namensänderung, so sei dies viel mehr noch in Bezug auf seinen Vater und seine beiden Brüder der Fall.

C. Der Bezirksrat Zürich dagegen beantragt, dem Gesuche zu entsprechen. Aus den Akten ergebe sich, dass die Familie Stockar schon früher auf Grund obrigkeitlicher Adelsverleihung den Namen „von Stockar“ geführt habe. Mit dem Vertreter der Gesuchsteller halte der Bezirksrat dafür, dass durch die zeitweilige Nichtführung des Zusatzes „von“ das Recht auf denselben nicht erloschen sei. Aus Rücksichten der Billigkeit und auch im Hinblick darauf, dass der Testator sein grosses Vermögen wenn nicht dem Kanton Zürich, so doch der Schweiz erhalten wissen wollte, dürfe wohl dem Namensänderungsgesuche entsprochen werden.

Es kommt in Betracht:

Der Regierungsrat hält an und für sich die von den Petenten vorgebrachten Gründe für eine Namensänderung für hinreichend und zwar sowohl mit Bezug auf Walther Stockar, als dessen Vater und Brüder.

Nachdem die Petenten auch darzutun vermochten, dass ihre Familie (Stockar) ein altes zürcherisches Adelsgeschlecht ist und daher offenbar auch heute noch berechtigt erscheint, das Adelsprädikat „von“ vor dem Familiennamen zu führen, erachtet der Regierungsrat auch die speziell nachgesuchte Änderung des Familiennamens Stockar in „von Stockar-Scherer-Castell“ für zulässig. Es ist klar, dass den Petenten aus dieser Namensänderung keinerlei Standesvorrechte erwachsen können (Art. 4 der Bundesverfassung).

Nach Einsicht eines Antrages der Direction des Innern

beschliesst der Regierungsrat:

I. Den Herren Armin Stockar-Breslau, geb. 1839, dessen Söhnen Walther, geb. 1878, Erik, geb. 1880, und Armin Stockar, geb. 1888, wird die Änderung ihres Familiennamens Stockar in „von Stockar-Scherer-Castell“ bewilligt.

II. Die Staatsgebühr wird auf Fr. 20. – festgesetzt. Dieselbe, sowie die Stempel und Anfertigungskosten, sind von den Petenten zu tragen.

III. Mitteilung an Herrn Rechtsanwalt Dr. Giesker in Zürich in drei Ausfertigungen zu Handen der Petenten, des Stadtrates Zürich für sich und das Zivilstandsamt Zürich (zwei Ausfertigungen), des Bezirksrates Zürich und der Direction des Innern.

Zürich, den 5. April 1902.

Vor dem Regierungsrate,
der Staatsschreiber:
sig. Dr. A. Huber.

Die Übereinstimmung vorstehender Kopie mit der mir vorgelegenen Original-Urkunde bezeugt hiemit.

Zürich, den 22. April 1902.

Der Notar der Stadt Zürich:
Ul. Karrer.

Zwei Kupferstiche von Conrad und Johann Meyer.

(Gestochen um 1674 bis 1680).

Von R. N.

Fig. 47 und 48 zeigen uns zwei Kupferstiche[1], die als Geschäftsmarken von dem s. Z. blühenden Florgeschäft Ziegler & Cie zum Pelikan in Zürich geführt wurden.

Ihre heraldischen Zierden, wie ihre Verfertiger bieten uns einiges Interesse, dies gilt besonders vom kleineren, äusserst seltenen Kupferstich, der sich als eine Arbeit des tüchtigen Meisters Conrad Meyer ergibt; dieser war Herausgeber und Radierer des besten stadtzürcherischen Wappenbuches, datiert von 1674. Das



Fig. 47

zürcherische Standeswappen mit den vortrefflich gezeichneten Löwen ist auch dort im Titelbild des Wappenbuches in auffallend gleicher Weise zur Darstellung gebracht; auch finden sich, ausser der genau technischen Übereinstimmung, die vier Engelsköpfe der Ecken, im Bilde zur Vorrede obigen Wappenbuches, wieder.

Die gute und in der Anordnung so glückliche Radierung ist dem Historiker besonders wertvoll, weil sie uns zu Seiten die beiden Geschäftsrepräsentanten im damaligen zürcherischen Kaufmannskostüm vorführt.

Das zweite Kupfer, welches uns künstlerisch bedeutend weniger bietet, ist von Johann Meyer, dem Sohne Conrads, gestochen, vide seine Eintragung im Sockel links. In der Auffassung ähnlich dem ersten Stiche, stehen auf einer Mensa zwei schildhaltende Löwen, hier mit dem Wappen von Bologna; darunter in einer Kartusche angehängt ist der Zürcherschild. Unten am Fusse des Auf-

---

[1] welche Herr Karl Ziegler in Zürich die grosse Freundlichkeit hatte, uns zur Publikation zu überlassen.



Fig. 48

satzes ist das zürcherische Zieglerwappen, im Schilde allerdings verdrängt durch das Geschäftszeichen.

Ähnliche Geschäftsmarken wurden auch von anderen Firmen geführt[1], so verweise ich auf die Müllersäcke im Landesmuseum, aber selten wurde ihnen eine so reiche heraldische Zierde und künstlerische Ausstattung zu teil.

[1] Beispiele in der Ziegler'schen Prospektensammlung der Stadtbibliothek Zürich und in der Sammlung Stückelberg.

Ahnentafeln berühmter Schweizer.

III.

Hans Conrad Escher von der Linth und Arnold Escher von der Linth.

Es liegt nicht im Rahmen unserer Zeitschrift, ausführliche Biographien der Probanten unserer Ahnentafeln zu bringen, so interessant eine solche speziell in diesem Falle wäre, wo Vater und Sohn, jeder in seiner Art, sich aufs höchste auszeichnete und sowohl dem Vaterlande, als der Wissenschaft zur Zierde gereichte.

Wir verweisen auf die erschöpfenden Biographien in Keller-Eschers Familiengeschichte der Escher v. Glas und beschränken uns unsererseits auf die in der Tafel angegebenen Personalien.

In genealogischer Beziehung bietet uns umstehende Tafel eine vornehme Auslese des zürcherischen Patriziates des 17. und 18. Jahrhunderts, eine Zusammenstellung einer Reihe der ersten zürcherischen Kaufmannsfamilien, deren Tätigkeit sich freilich nicht allein nur auf ihre Handelsstuben und Comptoirs beschränkte, sondern vielmehr auch auf das Staatsleben der alten Republik Zürich von bedeutendem Einfluss war. Es ist bezeichnend, dass die beiden Grossväter Hans Conrad Eschers von der Linth, obwohl geborene Kaufleute, die zwei ersten Stellen des damaligen Staatswesens bekleideten; der mütterliche Grossvater Caspar Landolt als Bürgermeister, der Grossvater väterlicherseits Heinrich Escher als Statthalter. Als Ur-Ur-Grossvater finden wir in oberster Reihe auch noch den Bürgermeister Heinrich Escher (1626—1710), dessen Charakterstärke gegenüber dem französischen Hofe uns heute noch als Vorbild wahrer republikanischer Gesinnung dienen darf.

Ganz speziell aber treten wir auch mit der Ahnentafel der Gattin Hans Conrad Eschers, geb. von Orelli, in die ersten Handelskreise des damaligen Zürich, denn wie jener Zweig der Familie von Orelli selbst, so bildeten die mit derselben verwandten übrigen Familien auf unserer Tafel die eigentliche Spitze der damaligen zürcherischen Kaufmannschaft und es will uns fast scheinen, als ob jene angeborene Kaufmannsader zuweilen auch auf Herzensangelegenheiten nicht ohne Einfluss geblieben sei [1].

Gleich jenem abgeschlossenen, Handel und Verkehr abholden Zirkel, der adeligen Stube, deren Mitglieder fast ausnahmslos unter sich selbst heirateten und durch diese ausgeprägte Innzucht ihren Kreis heute dem Aussterben nahe gebracht haben, wusste auch dieses kaufmännische Patriziat innerhalb eines, freilich bedeutend weitern Kreises, seine bestimmten Grenzen innezuhalten.

[1] Meyer v. Knonau, Kanton Zürich I.: Als meist versteuernde Handelshäuser finden wir in den Jahren 1764: Hans Conrad Ott mit 5903 Pfd., 1768 Hans Conrad Ott mit 7000 Pfd. 1785 Heinrich Orelli im Garten mit 8374 Pfd., 1794 Caspar Schulthess mit 5408 Pfd., 1796 Caspar Schulthess mit 8527 Pfd, 1796 Caspar Ott und Söhne mit 7008 Pfd.

Arnold Escher von der Linth
n. 8. VI. 1807 m. 12. VII. 1872
Dr. phil. h. c. Professor am Eidg. Polytechnikum und an der Hochschule Zürich
c. 31. VIII. 1857 m. **Maria Barbara Ursula von Latour von Brigels** n. 5. I. 1807 m. 2. VIII. 1863

Hans Conrad Escher von der Linth
n. 24. VIII. 1767 m. 9. III. 1823
im Seidenhof. 1815 des Kl. Rats. Staatsrat. Professor am politischen Institut. Präsident der Linthkommission.

c. 1789 m. 16. VIII.

Regula von Orelli
n. 26. IX. 1768 m. 22. IV. 1832

Hans Caspar Escher
n. 6. VII. 1729 m. 22. X. 1805
im Seidenhof. XVIII. z. Constaffel
Generalinspektor. Obervogt z. Regensdorf. Gerichtsherr zu Kefikon

Anna Dorothea Landolt
n. 6. XII. 1735 m. 17. III. 1817
c. 29. VIII. 1760

Salomon von Orelli
1740—1829
Gerichtsherr zu Baldingen
Handelsherr im Garten

c. 1765 m.

Anna Schulthess
zum roten Turm
n. 1742 m. 1805

Heinrich Escher
1688—1747
im Seidenhof
Zunftmeister zur Meisen. Obervogt zu Meilen. Statthalter
c. 1730 m.

- **Johannes Escher**
  1664—1728
  Handelsherr i. Seidenhof
  - **Heinrich Escher**
    1626—1710
    Burgermeister
  - **Regula Werdmüller**
- **Dorothea v. Muralt**
  1659—1738
  - **Cornelius v. Muralt**
    1619—1662
  - **Regula Hæfeli**

Küngolt Hirzel
1695—1749

- **Heinrich Hirzel**
  1671—1726
  Gerichtsherr zu Kefikon
  - **Hans Caspar Hirzel**
    1643—1712
  - **Margaretha Lechmann**
- **Elisabetha von Reinhard**
  1668—1722
  - **Hans Rudolf von Reinhard**
    1643—1699
  - **Küngolt Stucki**

Caspar Landolt
1702—1781
i. Felsenhof.
Burgermeister der Stadt Zürich
c. 1732 m.

- **Hs. Heinrich Landolt**
  1676—1752
  Obervogt i. Bülach
  - **Hs. Heinrich Landolt**
    1649—1716
  - **Elisabetha Hess**
- **Dorothea Hess**
  - **Jakob Hess**
    1643—1681
  - **Regula Landolt**

Ursula von Escher v. Luchs
1708—1738

- **Hs. Hrch. v. Escher**
  1662—1716
  Obervogt in Erlenbach
  - **Hans Georg v. Escher**
    1620—1686
    Stadtschreiber
  - **Elisabetha Hess**
- **Küngolt Holzhalb**
  1667—1751
  - **Diethelm Holzhalb**
    1645—1715
    Amtmann z. Winterthur
  - **Küngolt v. Grebel**

Heinrich von Orelli
1707—1779
Handelsherr i. Kronentor
Seckelmeister
c. 1788 m.

- **Hs. Caspar v. Orelli**
  1665—1761
  Zum Kronentor
  - **Felix von Orelli**
    1663—1712
  - **Barbara Gessweiler**
- **Susanna Escher**
  1688—1721
  - **Hans Conrad Escher**
    1651—1711
  - **Barbara von Muralt**

Regula Ott
1709—1788

- **Salomon Ott**
  1683—1752
  Handelsherr
  - **Salomon Ott**
    1653—1711
    Zunftmeister zur Saffran
  - **Regula Lavater**
- **Esther Lavater**
  1683 - 1736
  - **Caspar Lavater**
    1659—1726
  - **Esther Landolt**

Leonhard Schulthess
1715—1792
Handelsherr zum roten Turm. Zunftmeister zur Saffran. Generalinspektor. Obervogt in Meilen.
c. 1738 m.

- **Hans Conrad Schulthess**
  1692—1746
  Handelsherr im roten Turm. Rittmeister
  - **Kaspar Schulthess**
    1656—1732
    Obervogt zu Weinfelden
  - **Regula Escher**
- **Küngolt Bodmer**
  † 1742
  - **Christof Bodmer**
    i. Windegg
    1658—1722
  - **Elisabetha Greutert**

Ottilia v. Muralt
1713—1763

- **Hans Conrad von Muralt**
  1687—1747
  Statthalter
  - **Johs. von Muralt**
    1653—1727
  - **Barbara Hartmann**
- **Regula Escher**
  - **Konrad Escher**
    1653—1702
  - **Anna Schaufelberger**

Unter den 64 Familiennamen finden wir einerseits nur drei Junker-Familien[1] (von Grebel, von Escher vom Luchs, von Reinhard), andererseits aber auch nur drei Familien (Hæfeli, Greutert, Schaufelberger), die nicht schon seit mehreren Generationen als Grosskaufleute Handel trieben und im Staatswesen eine bedeutende Stellung einnahmen. Immerhin war es dem aufstrebenden Handwerkerstand bei seinem Übertritt zum Grosshandel in der Regel auch nicht schwer, sich durch verwandtschaftliche Beziehungen gesellschaftliche Gleichberechtigung zu erlangen, während sich andererseits das Patriziat selbst, durch diesen, wenn auch nur allmählichen Zufluss neuerer Familien die eigene Lebenskraft zu erhalten wusste. Diesem Umstande, sowie nicht minder dem berufshalber erweiterten Gerichtskreise, vielfachen Reisen und ausgedehnten Handelsbeziehungen mögen es viele alte Zürcherfamilien hauptsächlich zu verdanken haben, dass es ihnen gelang, die Stürme der Revolution am Ende des 18. Jahrhunderts ohne allzugrossen Schaden zu überdauern, um auch heute noch einen gesunden Kern der zürcherischen Bürgerschaft zu bilden und zum Wohle des Staats und der Gesellschaft beitragen zu können.

Kleinere Nachrichten.

Neuenburgische Wappen. Die Schilde der Familien Osterwald und de Merveilleux, Relief vom Mantel eines Kamins von 1613, sowie die Wappen Osterwald und Pury de Rive, Schnitzerei einer Truhe von 1644, findet der Leser in wohlgelungener Abbildung im Musée Neuchâtelois 1902 p. 165 und auf zugehöriger Tafel; der erklärende Text ist aus der kompetenten Feder unseres Vorstandsmitgliedes Oberstl. v. Pury hervorgegangen.

Über die Abstammung Victor Emanuels III. von Karl dem Grossen vgl. Archivio storico Italiano 1902 p. 80. Bekanntlich lassen sich die Stammbäume zahlreicher und zwar nicht nur fürstlicher und adeliger Geschlechter, wenn man die Ahnen der weiblichen Vorfahren rückwärts verfolgt, auf die Karolinger zurückführen. Dies geschieht z. B. bei den Bonapartes, denen durch die Allianz des Cesare B. mit Apollonia, Bastardtochter eines Malaspina, karolingisches Blut soll zugeführt worden sein.

Das Stammbuch des Joh. Isaak Pontanus, von 1591 bis 1625 reichend, ist z. Z. bei K. Hiersemann Leipzig zum Verkauf (550 Mark) ausgeschrieben. Es enthält verschiedene Einträge aus der Schweiz, sämtlich vom Jahr 1601: Th. Beza; Joh. Wilh. Stucki, Prof. in Zürich; Th. Schongart, Basel; Joh. Heinr.

[1] In Zürich führten die Mitglieder der adeligen Stube eo ipso den Junkertitel; später liessen sich auch verschiedene Familien, die zwar durch die Zünfte ins Regiment gelangten, in ihrer sozialen Stellung jedoch dem ersteren Kreise zum mindesten ebenbürtig waren, sei es als Besitzer von Gerichtsherrschaften, sei es auch nur infolge ihrer politischen Macht und ihres Reichtums, ebenfalls so titulieren und werden zum teil heute noch so genannt.

Cherler von Basel; Burckhard Lehmann von Zürich. Ausser dieser Nummer (1781) des Katalogs 10. 1902 sind noch andere auf Schweizer bezügliche Dokumente (unter Nr. 1753) verzeichnet.

Heraldische Kaminplatte. Beim Abbruch eines Ofens im Gasthof zum Kreuz in Langenthal wurde im Jahr 1892, also genau 200 Jahre nach ihrer Herstellung, die hier (Fig. 49) abgebildete gusseiserne Kaminplatte gefunden. Sie misst in der Länge 94, in der Breite 56 cm. Der Schild mit dem Kreuz



Fig. 49

gleicht zwar dem Wappen von Savoyen, ist aber wohl nichts weiteres als das Wirtshauszeichen. Rätselhaft erscheint dagegen das Wort über dem gekrönten Schild. Zwischen den Buchstaben R und V lassen sich bei genauerem Zusehen zwei trennende Punkte erkennen. Ob wir hier den Namen des Fabrikanten haben, oder ob die einzelnen Buchstaben als Initialen aufzufassen sind? Vielleicht weiss einer der Leser eine Erklärung zu geben. *A. Plüss.*

Vom Geschlecht der von Flüe. In Heft 4 der Schweiz. Rundschau 1902 teilt unser Mitglied Dr. R. Durrer mit, dass der angebliche Familienname Löwenbrugger, welcher den von Flüe zugeschrieben werde, nur auf der falschen Übersetzung von Leopontinus (d. h. Alpenbewohner) beruht. Seit dem XV. Jahrhundert (Weisses Buch) wollten die Unterwaldner von Rom stammen und in dieser gelehrten Stammsage fanden Wappen- und Geschlechtssagen, wie die der Anderhalden und Lussi (Lucii!) ihre Stütze. Wir lesen weiter bei Durrer p. 292: „Die von Flüe änderten (infolge der Tradition vom Namen Löwenbrugger) ihr Wappen und nahmen mit Landammann Joh. Konrad (reg. 1704. 08. 12. 16. 20. 24. 28) einen Löwen, der ein Kreuz in den Pranken hält, als redendes Abzeichen in den Schild auf. Das angestammte Wappenbild, dessen sich die Söhne und Enkel Bruder Klausens, die Landammänner Hans, Walther und Nikolaus, und zuletzt noch der Wettinger Abt Nikolaus von Flüe 1641 bis 1649 bedienten, war ein auf Felsen stehender Steinbock". Weiteres über das Wappen der wahrscheinlich stammverwandten Familie unter der Flüe, über verschiedene Wappen

innerhalb eines und desselben Geschlechts (Wirz und Heintzli) und über persönliche Brisüren a. a. O. p. 294 A. 1.

Das redende Wappen von Kerns. Hierüber schreibt uns ein gelehrter Korrespondent in Obwalden: In Leonard Meisters Kleinen Reisen durch einige Schweizerkantone 1782 heisst es bei Kerns: „Vormals soll da Getreide gepflanzt worden sein, daher der Name Kerns, und in dem Wappen des Fleckens drei Kornähren" (jetzt Garben).

Ausländische Orden und Eidgenossenschaft. Wegen Raummangel haben wir unterlassen, auf die Ordensfrage, welche die schweizerische Presse während langen Wochen beschäftigt hat, einzutreten. Da die Sache neuerdings ein Nachspiel erhalten hat, sei sie hier kurz erwähnt. Ein hervorragender Genfer Staatsmann, konservativ, erhielt während — nicht weil — er Präsident des Nationalrats war, eine französische Dekoration. Darob grosser Lärm in der Presse der Mehrheitspartei, Hinweis auf Art. 12 der Bundesverfassung u. s. w., einen Artikel, der seit Jahrzehnten veraltet ist und täglich von Angehörigen der Mehrheit verletzt wurde. Dem konservativen Genfer aber wurde vom Bundesrat die Alternative gestellt, seine Ehrenstelle oder die Dekoration aufzugeben; er hat ersteres gewählt und damit gezeigt, dass er Takt und Erziehung besitzt. Er hat aber auch gezeigt, dass ihm mehr daran liegt, in Weltstädten etwas zu sein und zu gelten, als zu Krähwinkel, Seldwyla und Schilda.

Das Nachspiel zu dieser Affaire, in deren Verlauf man einen hochverdienten Mann aus seiner Stellung im Vaterland hinausgeeckelt hat, besteht darin, dass man einen Angehörigen der regierenden Partei, Inhaber einer italienischen Dekoration zum Vizepräsidenten des Nationalrats gewählt hat!

Früher oder später muss der veraltete Artikel der B. V. fallen oder modifiziert werden, denn er ist ein Anachronismus; solange er aber besteht, soll ihm überall, auf der ganzen Linie oder nirgends Nachachtung verschafft werden.

Einstweilen, das sei hier festgestellt, wird er interpretiert: Die Annahme und das Tragen fremder Orden ist nur Angehörigen der Mehrheitspartei gestattet.

Die Wappen der schweizerischen Bistümer, nämlich von Basel, Chur, St. Gallen, Lausanne-Genf und Sitten, sowie der Abtei Einsiedeln, findet der Leser in dem sehr schön ausgestatteten Werk von A. Büchi, die katholische Kirche in der Schweiz (München 1902). Auf p. 75 wird der Walliser Sitte gedacht, nach welcher vornehme Leute bei Beerdigungen 2—16 Arme bestellen, die Wappen und Insignien neben der Leiche tragen, wofür sie bewirtet und beschenkt werden.

Die Ex-libris-Sammlung der Schweiz. herald. Gesellschaft, angelegt 1901 durch die Redaktion dieser Zeitschrift, umfasst z. Z. 215 verschiedene Bibliothekzeichen. Die meisten derselben sind uns in Tausch zugegangen; Geschenke verdanken wir den HH. Dr. Merz, L. M. Rheude, Eggis, F. Amberger, Graf K. E. zu Leiningen-Westerburg und Frl. N. v. Escher. Wir empfehlen die Sammlung unsern Freunden, Lesern und Mitgliedern aufs Neue.

Bücherchronik.

Zweiunddreissig Ex-libris, gezeichnet von **Lor. M. Rheude. Auf** Anregung des Redaktors der Schweiz. Blätter für Ex-libris-Sammler, Herrn Em. Stickelberger, hat Verleger Amberger in Zürich in höchst eleganter Ausstattung eine Sammlung von Proben Rheude'scher Kunstblätter, deren Charakter unsern Lesern zum Teil bereits bekannt ist, herausgegeben; den Text hat Hr. Pfr. Gerster verfasst. Die Mappe enthält eine Reihe ganz vortrefflicher Leistungen (z. B. Taf. I, VI, XIII, XXI, XXVII, XXXI); bei mehreren Stücken ist die Komposition vortrefflich, aber die Art der Clichierung (Netzmanier) scheint uns weniger wirkungsvoll (z. B. XIX u. XXVI). Rheude ist ein Meister in der Handhabung gotischer Formenwelt. Wenn wir etwas an der Publikation aussetzen, so ist es die Zeichnung des Baselstabes (auf Tafel XXII), bei dem ein wichtiges Glied dieses Wappenbildes, der Knauf (Nodus) fehlt, sowie die Form des Schweizerkreuzes (Taf. XXIII), welche quadratische Schenkel aufweist. Unserer Ansicht nach sind Abdrücke auf weissem Papier stets viel feiner als solche auf farbigem; grüne, rote und andersfarbige Blätter erinnern allzu sehr an Flaschenetiketten oder Geschäftsmarken. Wir hoffen, auch unsere schweiz. Ex-libriszeichner werden ihre bestgelungenen Erzeugnisse veröffentlichen.

Ex-libris (Bibliothekzeichen). Lager-Katalog Nr. 43 von Rich. Bertling in Dresden-A.

Dieser neueste, mit dem in Netzätzung wiedergegebenen seltenen Exlibris des Christoph Peutinger gezierte Katalog verzeichnet eine Reihe von interessanten Bibliothekzeichen, daneben auch Notariatsignete, heraldische Zeichnungen, Stiche, Schnitte, Visitenkarten, Bücher u. dgl. Unsere Leser werden auch zahlreiche Helvetica darin finden.

Stefano Davari Per le Genealogia dei Bonacolsi. Als Sonderabzug aus dem Archivio Storico Lombardo 1901 ist Davaris interessante Studie über das Geschlecht der Bonacolsi erschienen. Dasselbe stammt aus Carzedole (7 km östlich von Mantua) und hat seit dem XII. Jahrhundert eine historisch bedeutende Rolle gespielt. Eine Stammtafel nebst urkundlichen Quellennachweisen beschliesst die sorgfältige Arbeit Davaris.

Anfrage.

Aus welcher Gegend der Schweiz stammt die Familie Winzenheller, die sich in Amerika Winsonhaller schreibt? Allfällige Antworten sind zu richten an die Redaktion dieser Zeitschrift.

Druck von Schulthess & Co., Zürich.

Schweizer Archiv für Heraldik.
Archives Héraldiques Suisses.

1902 Jahrgang / Année XVI Heft 4.

Les sceaux communaux vaudois.

Par Ch. Ruchet, pasteur.

(Planches IX, X, XI).

En 1899, le Département de l'Instruction publique et des Cultes du canton de Vaud nous chargeait de réunir sous forme d'empreintes en cire rouge la collection des sceaux aux armes des communes vaudoises. Le travail qu'on va lire n'est pas autre chose que le catalogue raisonné de cette collection. Nous ne le destinions pas à l'impression, mais quelques amis nous ayant demandé de le publier dans les «Archives», nous n'avons pas cru devoir le leur refuser. Ce n'est donc pas un travail de haute érudition; il formera bien plutôt contraste avec les études savantes que nous avons coutume de lire dans ce périodique. Mais ne serait-il pas à désirer que ce contraste fût plus fréquent, et qu'à côté des recherches profondes de nos professionnels de l'héraldique, vinssent prendre place de temps à autre des communications plus modestes qui ne tendraient à rien moins qu'à vulgariser cette science si utile aux amis de l'histoire, mais regardée encore par le plus grand nombre comme un article de fantaisie et de luxe?

Ce travail n'est pas le premier qui ait paru sur ce sujet. On connait celui que publia de Mandrot, il y a quelque quarante ans, dans les *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* (vol. III; livr. 4) sous ce titre: *Les sceaux historiques du canton de Vaud.* L'auteur y traite successivement des *sceaux des maisons souveraines,* des *sceaux de juridiction,* et des *sceaux des villes et communes.* Comme l'indique notre titre, nous nous en sommes tenu à ces derniers. La liste que nous en donnons renferme environ quatre-vingt-dix sceaux — dont un grand nombre sont inédits — représentant quarante-sept villes, bourgs et villages de notre canton. Cette liste est la plus complète que nous connaissions, et si nous le disons, ce n'est pas par pure vantardise, mais uniquement pour soulever les protestations de quelques uns de nos lecteurs qui mettront leur point d'honneur à nous prouver quelle peut être considérablement enrichie.

Le travail de recensement qui nous a été confié n'était pas tout à fait inutile. Il est peut être regrettable qu'il n'ait pas été entrepris plus tôt. Tout d'abord, il nous a révélé l'existence de plusieurs sceaux qui nous étaient totalement inconnus, comme à vous du reste, chers lecteurs. Ensuite, au cours de nos pérégrinations à travers le canton, l'occasion s'est offerte à nous, plus d'une

fois, d'attirer l'attention des autorités sur la valeur historique, artistique parfois, de nos vieux sceaux communaux, et d'insister, en vue de leur conservation, sur la nécessité de les faire figurer lors de la transmission des pouvoirs dans l'inventaire des objets déposés aux archives. Combien de sceaux sont demeurés introuvables, faute d'avoir été inventoriés avec soin! Nos conseils ont-ils été entendus? Seront-ils suivis? Nous aimons à le croire, car il y a suffisamment de mal comme cela. Nous croyons pouvoir affirmer que dans les quarante ou cinquante dernières années, pour ne pas remonter plus haut, une douzaine de sceaux, et non des moins intéressants, ont disparu de nos archives communales. Nous ne pouvons croire qu'ils aient été détruits de propos délibéré. Que sont-ils donc devenus? Peut-être en retrouverions-nous dans des collections particulières ou, ce qui vaudrait mieux, en possession de personnes qui les détiennent involontairement, en ignorent la valeur ou la provenance et ne demanderaient pas mieux que de les restituer à leurs légitimes propriétaires. Quoi qu'il en soit, nous espérons qu'on ne verra plus désormais ces glorieux monuments de nos franchises municipales relégués au fond de quelque tiroir dans la promiscuité humiliante d'objets n'ayant avec eux qu'un très lointain rapport, guettés sinon déjà envahis par la rouille ou le vert-de-gris!

Nos empreintes ont été obtenues, sauf deux ou trois, au moyen des sceaux-matrices déposés soit aux archives de nos communes soit au Médaillier cantonal. Les types métalliques que nous avons eus entre les mains sont d'âges très divers. Les plus anciens remontent au XV[e] siècle, les plus récents datent du XIX[e]. Le siècle qui en compte le plus est de beaucoup le XVIII[e]. Nous assistons, surtout à la veille de l'émancipation du Pays de Vaud, à une véritable floraison de sceaux communaux. Faut-il voir dans ce fait un indice de l'état des esprits? Les communautés, en rééditant les types anciens, ont-elles voulu affirmer les franchises et les libertés autrefois accordées et par la suite méconnues et foulées aux pieds?

Nos sceaux sont en général d'une exécution soignée; quelques uns même dénotent de la part du graveur non seulement une grande habileté dans le maniement du burin, mais encore un véritable sens artistique, et pourraient soutenir avantageusement la comparaison avec les produits de la gravure moderne. Il est à remarquer, en effet, que plus nous avançons, moins nous avons à louer le travail du graveur. Disons à la décharge de celui-ci que dans le dernier siècle, nous parlons du XIX[e], il n'a guère l'occasion de s'exercer dans cette branche de la glyptique. Le timbre humide ou à encre d'un dessin moins hardi et quelquefois même se bornant à la simple légende a détrôné peu à peu le sceau proprement dit. Le nombre toujours croissant des actes à expédier, la longueur de l'opération nécessitée par l'ancien procédé devaient inévitablement amener ce résultat. *Ceci a tué cela,* aurait dit Victor Hugo. D'autre part, dès le commencement du XIX[e] siècle, nos communes se sont vu imposer le type uniforme aux armes cantonales, ce qui n'a pas dû précisément favoriser l'éclosion d'œuvres originales dignes de figurer à côté des productions des siècles précédents.

Nous mentionnons encore dans notre catalogue un certain nombre de sceaux dont les types métalliques n'ont pu être retrouvés, et nous en donnons la description soit d'après les empreintes plus ou moins défectueuses qui nous ont été obligeamment communiquées par d'aimables collaborateurs, soit d'après les dessins qui accompagnent l'ouvrage que nous citions plus haut.

Les empreintes reproduites en grandeur naturelle à la fin du catalogue ont été photographiées par M. le Dr Reiss, chef du laboratoire de photographie à l'Université de Lausanne. Il a exécuté avec beaucoup d'habileté un travail qui n'était pas toujours facile étant donné le manque de netteté et de relief de quelques unes de nos pièces. Nous lui adressons ici tous nos remerciements.

Et maintenant, puisse cette modeste contribution servir d'introduction à d'intéressantes discussions sur nos armes communales, provoquer des rectifications, appeler des compléments et aboutir, en fin de compte, grâce au concours de tous, à l'éclaircissement d'une foule de points encore obscurs de notre héraldique vaudoise. Si ce résultat était atteint, nous ne regretterions pas d'avoir livré ces lignes à la publicité.

Aigle.

SIGILLVM * BVRGESIÆ * AQVILEÆ (Pl. IX, 1) entre deux filets. Bordure de feuillage. Le commencement de la légende est indiqué par une rose à six feuilles, et les mots sont séparés par de petites étoiles à cinq rais. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi, très allongé, un peu plus large à sa partie supérieure, portant les armes de la ville[1] sans indication d'émaux. Sa partie inférieure coupe le second mot de la légende BVRG—ESIÆ. Les trois segments formés par ses côtés sont bordés d'un pointillé doublé d'un filet et ornés d'arabesques.

Ce sceau date du XVIe siècle. Il est d'un travail très soigné; les aigles sont du plus pur dessin héraldique, et l'écu, aux bords fortement relevés, se détache vigoureusement du champ.

Orbiculaire. Diamètre: 0m046. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnières. Archives communales d'Aigle.

S. BVRGESIÆ AQVILEÆ (Pl. IX, 2). Réduction ou peu s'en faut du précédent. Le premier mot étant en abrégé, l'endroit où la légende est interrompue est reporté un peu plus loin: BVRGESI-Æ. Les segments sont bordés d'un simple filet.

Ce sceau ne nous parait pas de beaucoup postérieur au précédent. Peut être est-il du XVIIe siècle?

Orbic. Diam.: 0m028. Argent. Archives communales d'Aigle.

[1] *Coupé de sable et d'or à deux aigles éployées de l'un à l'autre.*

SIGILLVM BVRGESIÆ AQVILEÆ (Pl. IX, 3). Filet au pourtour. La légende est inscrite sur un plan un peu plus élevé que le champ du sceau; la couronne qui timbre l'écu lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville avec hachures et pointillé placé dans un cartouche orné timbré d'une couronne ducale.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m023 × 0m025. Acier poli. Archives communales d'Aigle.

SIGILLVM BVRGESIÆ AQVILEÆ (Pl. IX, 4) entre deux filets. Cordon au pourtour. Le commencement de la légende est indiqué par une étoile à cinq rais, la fin également. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi, légèrement découpé à sa partie supérieure, portant les armes de la ville avec l'indication des émaux. Il est posé sur un cartouche surmonté d'un casque ouvert, taré de front, avec plumes et lambrequins. Le tout est soutenu par deux palmes passées en sautoir. Le cimier du casque et le bas du cartouche coupent la légende en deux parties égales.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m038. La matrice en forme de coin est en acier poli. Archives communales d'Aigle.

Bex (Pl. IX, 5). Pas de légende. Bordure formée de losanges se touchant par leurs angles aigus doublée d'un filet.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de ce village[1] placé sur un cartouche orné et surmonté de la majuscule latine B surmontée elle-même d'une couronne à cinq perles de laquelle partent des lambrequins.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m023 × 0m026. Cuivre jaune. Archives communales de Bex.

VILLENEUVE (Pl. IX, 6). Au pourtour, un filet câblé doublé d'un filet simple. La légende se lit dans le haut du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu orné de volutes fleuronnées portant les armes de la ville[2]. Pas d'émaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Argent. Archives communales de Villeneuve.

VILLENEUVE (Pl. IX, 7). Réduction, à quelques détails près, du précédent. En bordure, un cordon doublé d'un filet. La légende est disposée comme ci-dessus; des fleurons et des points remplissent le reste du pourtour; ceux-ci vont en diminuant graduellement vers la partie inférieure du sceau.

Orbic. Diam.: 0m025. Argent. Archives communales de Villeneuve.

---

[1] *D'azur à un bélier passant d'argent sur une terrasse de sinople, une étoile d'or à huit rais en chef.*

Ici, le bélier est contourné, c'est à dire passant à gauche, ce qui est sans doute une erreur du graveur. De plus, les hachures de la terrasse ne sont pas dans le sens voulu.

[2] *D'or à une aigle éployée d'azur.* Le graveur a ajouté ici trois coupeaux.

SCEAV · DV ⁚ MANDEMENT · D'OLLON (Pl. IX, No 5 bis). Grènetis au pourtour. La légende a pour signe initial un fleuron et les mots qui la composent sont séparés par des quintefeuilles de très petite dimension. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale, presque circulaire, placé sur un cartouche orné, portant les armes du mandement ou commune d'Ollon [1].

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m032. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le syndic A. Greyloz.

Aubonne.

SCEAV · POVR · LA VILLE · D'AVBONNE entre un cordon et un filet. La légende a pour signe initial et final une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi portant les armes de la ville [2] sans indication d'émaux. L'espace laissé vide par l'écu est orné d'arabesques.

Date du XVIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m033. Matrice introuvable. Nous en donnons la description d'après un dessin de l'ouvrage de Mandrot. Nous avons vu un sceau tout à fait semblable mais de moindre dimension au bas d'un acte du commencement du XVIIIe siècle. Serait-ce peut-être le même que celui qui est reproduit par cet auteur, mais agrandi par lui, procédé dont il est coutumier et grâce auquel les détails du dessin peuvent être rendus avec plus d'exactitude et de manière plus visible.

Avenches.

S * Communitas de aduentica (Pl. IX, 8) entre deux grènetis. Bordure taillée en biseau et ornée de quintefeuilles. Les mots de la légende sont séparés par des glands tigés et feuillés. Minuscules gothiques.

---

[1] *Ecartelé de sinople et de gueules à une croix alésée d'argent brochant sur l'écartelure.*

Bien que l'empreinte d'après laquelle nous donnons ces armes ne soit pas très nette, on distingue comme un minuscule sautoir à l'intersection des bras de la croix. La présence de celle-ci s'explique, croyons-nous, par le fait que ce qui forme aujourd'hui la commune d'Ollon dépendait avant la conquête bernoise et même en partie depuis cette conquête de l'abbaye de St-Maurice en Vallais. M. Alfred Millioud, archiviste-adjoint, qui a travaillé au classement des archives d'Ollon, nous dit avoir vu un acte au bas duquel est plaqué, entre autres, un sceau aux armes de cette commune portant la *croix tréflée.*

Quant aux émaux, nous les avons indiqués d'après les hachures sans nous être assuré si celles-ci sont dans le sens voulu.

[2] *Parti de gueules et d'or.* On a dit que ces émaux s'expliquaient par le fait qu'Aubonne relevait au spirituel de l'évêché de Genève. Nous pensons bien plutôt avec le regretté professeur Berthoud-Monay qui a publié, il y a quelques années, dans le *Journal d'Aubonne* un article sur ce sujet, que cette similitude d'émaux est due aux relations combourgeoisiales qui s'établirent de bonne heure entre la modeste ville vaudoise et la puissante cité des bords du Rhône.

Dans le champ, au milieu d'un trilobe formé d'un triple filet de haut relief, une tête de profil[1], le front ceint d'un bandeau. Ceux qui ne voient que du romain à Avenches diraient: *une tête de Vespasien ceinte d'un diadème*. Le buste, dont on n'aperçoit qu'une très faible partie, est vêtu.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m046. Matrice plate en argent munie ou revers d'un appendice semi-circulaire à charnières. Archives communales d'Avenches.

S. COMMVNITATIS AVENTICENSIS (Pl. IX, 9) entre une bordure de feuillage et un filet de haut relief. La légende inscrite sur un plan plus élevé que le champ du sceau se détache sur des hachures qui n'en rendent pas la lecture très facile. Les mots sont séparés par des fleurons, et l'endroit où elle commence est indiqué par une minuscule tête humaine de trois-quarts très finement gravée. Capitales romaines.

Dans le champ, entouré d'un pointillé très léger, un buste de *nègre* de profil, vêtu, le front ceint d'un bandeau noué sur la nuque et dont les extrémités sont flottantes[2].

On lit au revers le millésime 1564.

Orbic. Diam.: 0m030. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnière. Archives communales d'Avenches.

SIGILLUM * CIVITATIS * AVENTICENCIS (Pl. IX, 10). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. Les mots de la légende sont séparés par de minuscules quintefeuilles. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville[3] tenu par un sauvage vêtu d'un pagne, armé d'un arc et d'un carquois, le tout reposant sur une console de laquelle pend une guirlande.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m038×0m046. Acier poli. Archives communales d'Avenches.

SIGILLUM * URBIS * AVENTICENSIS (Pl. IX, 11). Bordure en forme de chaîne. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles. En exergue, séparées par une quintefeuille accompagnée de fleurons, les lettres E d'une part et Z : F de l'autre, probablement la signature du graveur. Capitales romaines.

---

[1] Lorsque la direction n'est pas indiquée, il est sous-entendu que c'est *à droite*. Nous ferons remarquer à cette occasion et une fois pour toutes que la droite et la gauche en blason sont différentes de celles du spectateur.

Le type que nous avons ici se retrouve exactement pareil sur un autre sceau mentionné par de Mandrot (op. cit.) et dont la matrice n'existe plus. Sur ce sceau la légende est inscrite en *capitales* gothiques et l'encadrement du champ est polylobé. D'après l'auteur précité, il daterait du XIIIe siècle.

[2] Ce sceau et le précédent ne rentrent pas à proprement parler dans la catégorie des *sceaux amoriaux*. Ils nous offrent une figure emblématique non comprise dans un écu.

[3] Les armes d'Avenches ne sont pas, paraît-il, définitivement arrêtées. De nos sceaux il ressort qu'elles sont *de gueules à un buste de Maure (ou de nègre) de profil, au naturel, tortillé de — et vêtu de —*.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville, efflanqué, découpé en trèfle à sa partie inférieure, penché à droite et surmonté d'un casque grillé, taré de trois-quarts, avec bourrelet, plumes et lambrequins. L'émail du champ de l'écu est indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m038 × 0m043. Argent. Archives communales d'Avenches.

Cossonay.

SIGILLVM VILLÆ DE COSSONAY (Pl. IX, 12) entre une bordure de feuillage et un filet. La légende se lit à partir du bas du sceau. Après le dernier mot, un fleuron. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu très simple aux armes de la ville[1] tenu par deux amours munis de leur carquois et surmonté d'un motif d'ornementation en enroulements, le tout reposant sur une console de laquelle pend une draperie découpée et ornée de floches.

D'après de Mandrot, ce sceau daterait du XVIe siècle. C'est, croyons-nous, le faire remonter un peu haut. Les hachures comme moyen d'indiquer les émaux n'apparaissent guère dans notre pays qu'à la fin du XVIIe siècle; elles ne sont même d'un usage courant qu'au XVIIIe. Ensuite, les lettres sont plutôt de forme moderne. Quant au mélange de latin et de langue vulgaire que nous offre la légende, ce n'est pas au XVIe siècle, mais beaucoup plus haut qu'il ferait remonter notre sceau. N'aurions-nous pas ici une copie plus ou moins fidèle d'un type disparu? Cette opinion admise, il est permis de supposer que les tenants du type ancien étaient des anges et non des cupidons.

Ovale. Diam.: 0m034 × 0m035. Argent. Archives communales de Cossonay.

LE · SEAV · DE · LA VILLE · DE · LA · SARRA (Pl. IX, 13) entre une bordure de feuillage et un filet. Les mots de la légende sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi au relief très accusé portant les armes de ce bourg[2] sans indication d'émaux. Il est accosté de deux palmes et surmonté du millésime 1599.

Orbic. Diam.: 0m035. Cuivre jaune. Médaillier cantonal.

LE · SEAV · DE · LA · VILLE · DE · LA · SARRA. Ne diffère du précédent que par le contenu de l'écu qui est *parti de — et de — à la majuscule latine S de — brochant sur le tout*. Les palmes, en outre, y sont supprimées.

La coexistence de ces deux sceaux ne doit pas nous étonner. On apposait l'un ou l'autre selon que l'acte à dresser exigeait ou non l'agrément du seigneur. Nous avons ici les armes proprement dites de la ville de La Sarra. Il résulte

---

[1] *Parti azur et argent.*

[2] Ce sont les armes des sires de La Sarra chargées de la lettre majuscule latine S. Les sires de La Sarra portaient *palé d'argent et d'azur de six pièces au chef de gueules chargé de trois étoiles à cinq rais d'or.*

d'une note que M. le juge fédéral Favey nous a communiquée que les bourgeois de ce lieu obtinrent par une prononciation du 15 mars 1561 la faculté d'avoir des livrées *à leurs couleurs*. Les armes de la ville de La Sarra, telles que notre sceau nous les donne, figurent aujourd'hui encore avec le millésime 1566, encastrées dans le mur de soutien de la terrasse de l'église paroissiale. La pierre où elles sont gravées ou sculptées, nous ne nous souvenons plus au juste, devait primitivement se trouver ailleurs — peut-être faisait-elle partie de l'ancienne chaire en maçonnerie — et a été placée en cet endroit lors de la construction de la terrasse et de l'église actuelles. Celle-ci a été inaugurée en 1838. Ces armes se blasonnent *parti de gueules et d'or à la majuscule latine S d'argent brochant sur le tout.*

Empreinte en cire rouge scellant une obligation de 3000 florins en faveur de noble et généreuse Elisabeth de Diesbach, veuve de magnifique et puissant Samuel Zechender de son vivant baillif d'Yverdon, contre *les sieurs gouverneur, conseillers et bourgeois* de la ville de La Sarra, en date du 16 juillet 1709. Communication de M. le syndic Knebel.

Echallens.

* LE * BOVRG * D'ECHALLENS (Pl. IX, 14). Bordure dentelée. Les mots de la légende sont séparés par des étoiles à cinq rais. Capitales romaines fort grossièrement gravées.

Dans le champ entouré lui-même d'une bordure carrelée *un chêne arraché et chargé de glands*[1].

Date du XVI[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m034. Fer. Archives communales d'Echallens.

BOVRGEOISIE DE GVMOENS LA VILLE. Grènetis au pourtour. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi soutenu par deux palmes passées en sautoir et reliées par un nœud de ruban, portant les armes de cette commune[2] sans indication d'émaux. L'écu est peut-être timbré d'une couronne, mais impossible, vu le mauvais état de l'empreinte, de rien préciser à cet égard.

Date du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Empreinte communiquée par M. Ch. Narbel à Aigle. La matrice n'a pas été retrouvée aux archives communales de Goumoëns.

Grandson.

s. ville grandiſſoni (Pl. X, 15). Filet au pourtour. La légende se lit sur une banderole que ses plis divisent en trois parties et dont les extrémités s'enroulent sur elles-mêmes. Les mots sont séparés par des croisettes. Minuscules gothiques.

---

[1] Les armes de ce bourg se blasonnent *d'or à un chêne arraché au naturel.*

[2] *De — à une croix potencée de —.*

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville[1] sans indication d'émaux.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Matrice plate en argent munie au revers d'un appendice semi-circulaire à charnière. Archives communales de Grandson.

* PETITE * CLOCHE * FAICT * GRANDSON * 1599 (Pl. X, 16) entre une bordure de feuillage et un filet câblé. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles et l'endroit où elle commence est indiqué par une fleur de lis. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu découpé en forme de cuir, en accolade à sa partie inférieure, portant les armes de la ville sans indication d'émaux. L'espace laissé libre est orné de fleurons. Les figures sont d'un fort beau relief.

Orbic. Diam.: 0m045. Cuivre jaune. Archives communales de Grandson.

SIGILLVM · VRB * GRANDISSONI (Pl. X, 17) entre deux filets. Grènetis au pourtour. Les mots de la légende sont séparés respectivement par un point et par une étoile à cinq rais; l'endroit où elle commence est indiqué par une quintefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu découpé, accosté de petits fleurons, portant les armes de la ville sans indication d'émaux.

Date du XVIe siècle ou peut-être du XVIIe.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Archives communales de Grandson.

SIGILLVM GRANDISONY (Pl. X, 18). Au pourtour, un cordon doublé d'un léger filet. La légende se lit dans la moitié inférieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade (ou écu français moderne) aux armes de la ville, timbré d'une sorte de couronne ducale et tenu par deux sauvages appuyés sur des massues, le tout reposant sur une console. L'émail du fond est seul indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m024. Cuivre jaune. Archives communales de Grandson.

Les archives de cette ville possèdent en outre un *poinçon* en fer de petite dimension affectant la forme d'un écu arrondi à sa partie inférieure et échancré sur les flancs. Grènetis au pourtour. Dans un chef dont le trait est indiqué également par un grènetis, on lit en capitales romaines GRANSON (Pl. X, 19).

Ste-Croix.

* CHRISTVS * SVPER * NOS * EMINET (Pl. X, 20) entre grènetis. Les mots de la légende sont séparés par des étoiles à cinq rais; une quintefeuille lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de Ste-Croix[2]. Il est placé dans un cartouche orné et timbré d'une couronne comtale (à neuf perles apparentes).

[1] *D'azur à un soleil figuré d'or soutenu d'un croissant montant de même.* Tous nos sceaux, sauf le premier, ont également *le croissant figuré.*

[2] *D'azur à une croix latine d'or sur un mont à trois sommets de sinople.*

Pas d'émaux indiqués. La croix, il est vrai, est hachée dans le sens vertical pour le montant, et dans le sens horizontal pour la traverse, mais les hachures, ici, ne sauraient avoir d'autre but que de faire mieux ressortir le meuble de l'écu.

Ce sceau est probablement du XVII[e] siècle. Nous en avons vu une empreinte plaquée au bas d'un acte du *Conseil des Vingt-quatre* du 19 avril 1733.

Ovale. Diam.: 0m027 × 0m032. Empreinte en cire brune[1].

Lausanne.

✠ SIGILLVM ⁑ MAIVS ⁑ CIVIVM LAVSANE (Pl. XI, 21) entre deux filets de haut relief. Les mots de la légende sont séparés par deux quintefeuilles placées l'une au-dessus de l'autre, et l'endroit où elle commence est indiqué par une croix potencée. Capitales gothiques pour la plupart du moins.

Dans le champ, au milieu d'un orle polylobé et contrelobé, un écu arrondi, *coupé de — et de —*[2], timbré d'une aigle éployée et entouré d'un grènetis qui en suit exactement les contours. L'orle est interrompu en deux endroits par le timbre et par la partie inférieure de l'écu[3].

Si pour déterminer l'âge de notre sceau, on ne considerait que la forme des lettres de la légende, on lui assignerait le XIII[e] siècle. Mais il faut se rappeler que ces lettres imitées de la capitale gothique sont fréquemment employées au XVI[e] siècle. On connait d'ailleurs l'âge exact du *Sigillum maius;* il servit pour la première fois à signer le traité d'alliance et de combourgeoisie de Lausanne avec Berne et Fribourg, le 15 janvier 1526[4].

Orbic. Diam.: 0m086. Matrice avec poignée en argent doré. Archives communales de Lausanne.

Sceau double[5]. *Avers:* LE GROS SAVLTIER DE LAVSANNE[6] entre deux filets. Cordon saillant au pourtour. Le timbre de l'écu sert de signe initial à la légende. Capitales romaines (Pl. X, 22).

---

[1] Le sceau-matrice n'a pas été retrouvé aux archives communales. Nous en donnons la description d'après une cire originale que nous a communiquée M. B. Dumur, ancien président du Tribunal de Lausanne, et dont il a bien voulu se dessaisir au profit de la collection de l'Etat.

[2] Lausanne porte *coupé d'argent et de gueules* selon les uns, *de gueules au chef d'argent* selon les autres. Nous n'avons pas ici à trancher la question. La première variante étant la moins fréquente, nous en ferons la mention spéciale lorsqu'elle se présentera. Autrement, il est bien entendu que c'est de la seconde qu'il s'agit.

[3] C'est peut-être la forme très particulière de cet écu qui a fait dire à Marc-Antoine Pellis dans ses *Eléments de l'histoire de l'ancienne Helvétie et du canton de Vaud* (Tome II, p. 214) qu'avant 1567 *les armoiries de Lausanne étaient une chaudière.*

[4] Vu l'importance de l'acte à sceller, le Conseil de Lausanne avait fait faire un grand sceau neuf en argent qui coûta 24 livres et 15 sols payés le 12 janvier à Antoine Bovard orfèvre. (Mém. et doc. de la soc. d'hist. de la Suisse romande.)

[5] On lit dans les manuaux de la ville de Lausanne, en date du 5 octobre 1615: N. Jeh. Bapt. Seigneux l'aisné ayant été esleu par nos très hon. Srs des Deux cents Sr *grospsaultier* et lors presté serment luy a esté remis le baston et *seelz grand et petit.*

[6] Il semble ressortir de notes que M. B. Dumur a mises obligeamment à notre disposition que le gros sautier de Lausanne, président du Consistoire et de la Cour d'appel des LX, était au XVI[e] et XVII[e] siècles un personnage assez important. Toutefois son rôle semble

Dans un champ à surface grenue, un écu en accolade aux armes de la ville sans hachures, timbré d'une aigle impériale (à deux têtes) couronnée.

Orbic. Diam.: 0m035. Matrice avec poignée en argent à l'extrémité opposée de laquelle nous avons le revers.

Revers: LE GROS SAVLT DE LAVSANNE. Sauf la légende qui est ici abrégée vu l'exiguité du sceau, exactement semblable à l'avers. (Pl. XI, 23).

Date du XVII[e] siècle selon toute probabilité.

Orbic. Diam.: 0m027. Médaillier cantonal.

CIVITAS LAVSANE (Pl. XI, 24) entre deux grènetis. Le timbre de l'écu passe par dessus le grènetis intérieur et sert de signe initial à la légende. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville, arrondi, légèrement échancré sur les flancs et timbré d'une aigle impériale. Pas de hachures. Le chef est pointillé.

Date probablement de la fin du XVI[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m019. Fer. Archives communales de Lausanne.

LAVSANNA CIVITAS (Pl. X, 25). Filet saillant au pourtour. Le timbre est disposé comme au précédent. Les deux mots de la légende sont séparés par un annelet. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale couronnée. Le chef est fortement relevé; l'émail du champ de l'écu est pointillé.

Date probablement du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam.; 0m027. Argent. Archives communales de Lausanne.

SIG · CONSVL · ET CONSILII · LAVSAN (Pl. XI, 26) entre une bordure perlée et un léger filet. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ enfermé dans un cercle perlé qui s'interrompt pour laisser passer le timbre, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale nimbée. Le chef est diapré et l'émail du champ indiqué par des hachures.

Date du commencement du XVIII[e] siècle ou de la fin du XVII[e].

Orbic. Diam.: 0m040. Acier poli. Archives communales de Lausanne.

SIGIL · COMVNITAT · LAVSANNÆ (Pl. X, 27) entre deux cercles perlés. Léger grènetis au pourtour. Pour le reste, semblable au précédent. Remarquons cependant que le chef est ici un peu moins large.

---

s'amoindrir avec le temps. Au XVIII[e] siècle une de ses attributions consiste à faire rentrer les bamps et amendes imposés par le Conseil et qui ne sont pas du ressort du fisc ou de l'office du mestral, et à aider le receveur des pauvres à recevoir et annoter les «vins» qui se paient lors de la mise des dîmes ou des vignes.

Durant la période bernoise, la ville de Lausanne avait à Pully son sautier. Il est possible, d'après M. Dumur, que la qualification de *gros* appliqué au sautier de Lausanne servît à distinguer cet officier important de celui de Pully.

SIGIL * COMMVNE * LAUSANNE (Pl. X, 28) entre deux cercles perlés. Le cercle intérieur est doublé d'un léger filet. Les mots de la légende sont séparés par des quintefeuilles. Pour le reste, pareil aux précédents.

SIGILLVM · CIVITATIS · LAVSANNÆ (Pl. XI, 29). Bordure fleuronnée doublée d'un filet très faible. Les mots de la légende sont séparés par des points; le timbre lui sert de signe initial. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville sobrement découpé, timbré d'une aigle impériale nimbée et entouré d'ornements qui rappellent des lambrequins. A la pointe de l'écu, un mufle de lion. C'est le type qui est actuellement reproduit, sauf légères modifications, sur les imprimés officiels de la commune.

Date du XVIII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m040. Cuivre jaune. Archives communales de Lausanne.

SIG : CONSVL ET CONSILII LAVSAN : (Pl. X, 30). Filet au pourtour. Les abréviations sont indiquées par deux points. Le timbre est disposé comme au précédent. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville, placé sur un cartouche orné et timbré d'une aigle impériale nimbée. Cet écu dont la forme est assez commune est en accolade, faiblement échancré sur les flancs et a ses angles supérieurs abattus.

Date du XVIII[e] siècle.

Ovale. Diam.: 0m028 × 0m033. Argent. Médaillier cantonal.

Sceau double. Avers (Pl. XI, 31) : SIG : COMMVNITAT : LAVSANNÆ. Filet au pourtour. Les abréviations sont indiquées par deux points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale.

Date du XVIII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Matrice en acier poli fixée par une douille à une poignée en bois, tournée, à l'extrémité opposée de laquelle se trouve une autre matrice de même métal mais de moindre dimension. Archives communales de Lausanne.

Revers (Pl. X, 32): Exactement semblable à l'avers.

Orbic. Diam.: 0m025.

LAVSANNA · 1718 (Pl. XI, 33) entre deux filets. Bordure en forme de chaîne. Le second N est affacé. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu arrondi aux armes de la ville. La partie inférieure rompt le filet intérieur. Le champ de gueules est indiqué par des hachures. Le chef est diapré.

Orbic. Diam.: 0m027. Coin en fer. Archives communales de Lausanne.

LAVSANNA * CIVITAS (Pl. XI, 34). Bordure perlée. La légende est inscrite sur une banderole dont les extrémités s'enroulent sur elles-mêmes à droite et à gauche de l'écu. Les deux mots sont séparés par une quintefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ entouré d'un léger filet, un écu en accolade aux armes de la ville timbré d'une aigle impériale nimbée. Le chef est diapré et le champ de gueules indiqué par des hachures.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m025. Argent. Archives communales de Lausanne.

COMMUME DE LAVSANNE. (Pl. XI, 35.) Filet au pourtour. La légende se lit dans la moitié supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu très découpé aux armes de la ville avec la variante *coupé d'argent et de gueules*. Un graveur de la bonne époque aurait indiqué par un simple trait les contours de l'écu, et non comme notre artiste a cru devoir le faire, par une bordure doublée d'un filet. Dans le bas du sceau, deux rameaux de laurier passés en sautoir et reliés par un nœud du ruban.

Nous avons ici un exemple assez rare de sceau contemporain portant des armes communales, les communes ayant adopté le type uniforme aux armes cantonales.

On lit sur la tranche: Valloton graveur Lausanne.

Date du XIXe siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Acier poli. Archives communales de Lausanne.

Lavaux.

SIGILLVM URBIS CVLIACI (Pl. XI, 36). Filet au pourtour. Capitales romaines. A remarquer dans la légende la présence simultanée des deux formes V et U.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné, surmonté d'une couronne de marquis et portant les armes de la ville de Cully[1].

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m028 × 0m030. Acier poli. Archives communales de Cully.

CHENAUX[2] dans le haut du sceau entre deux fleurons. Filet au pourtour. Capitales romaines (Pl. XI, 37).

Dans le champ, un écu Louis XV portant *d'azur à une colombe d'argent* (rampante, si ce terme pouvait s'appliquer héraldiquement à un oiseau) *tenant dans son bec un rameau d'olivier*. Cet écu est timbré d'un casque grillé, de trois quarts, avec ses lambrequins. En cimier, un personnage à mi-corps, vêtu, portant une coupe dans sa main droite. Le tout est soutenu par deux palmes[3].

Date du XVIIIe siècle.

---

[1] Il doit y avoir ici une erreur: ce sceau nous offre un *coupé de gueules et d'argent à une grappe tigée et feuillée de l'un en l'autre*, tandis que Cully porte *coupé d'argent et de gueules* etc.

[2] Ce petit village formait un des huit *quarts* ou *confréries* dont était composée la *Paroisse et grande commune de Villette*. Les autres étaient Grandvaux, Cully, Riez, Epesses, Aran (et Chatagny) et Curson. Parties constitutives d'une sorte de confédération, ces quarts ou confréries avaient leurs biens particuliers, leur administration propre, mais étaient cependant réunis par un lieu commun.

[3] M. Ch. Bugnion, banquier à Lausanne, que nous avons consulté sur ces armes, nous fait remarquer qu'elles ne sont pas sans rapport avec celles des Crousaz de Corsier. Cette

Ovale. Diam.: 0m023 × 0m026. Cuivre jaune. Archives communales de Cully.

LA · COMMVNE · DE · GRANDVAVX (Pl. XI, 38) entre une bordure perlée et un grènetis. Les mots de la légende sont séparés par des points. Entre le premier et le dernier mots, un mufle de lion accosté de deux étoiles à cinq rais. Capitales romaines.

Dans le champ et enfermé dans une guirlande formée de deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de ruban, un écu arrondi aux armes de Grandvaux [1].

Date du XVIIe ou du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m029. Fer. Archives communales de Grandvaux.

* ARAN · ET · CHATAGNY (Pl. XII, 39) entre une bordure perlée et un grènetis. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux palmes reliées à leur partie inférieure par un nœud de ruban, un cep arraché portant deux grappes de raisin et, au-dessus, deux feuilles. Grappes et feuilles sont disposées symétriquement à droite et à gauche du cep.

Date du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe.

Ovale. Diam.: 0m024 × 0m026. Cuivre jaune. Propriété particulière.

𝔖 · les · armes · de · lutrier (Pl. XII, 40). Au pourtour, un cordon saillant doublé d'un filet. La légende est inscrite sur un plan en biseau. Les mots qui la composent sont séparés par des quintefeuilles dont les découpures sont à peine visibles. Minuscules gothiques.

Dans le champ, un ange tenant devant lui un écu arrondi portant *de — à cinq quintefeuilles* (ou roses) *posées en orle*. La tête de l'ange interrompt le plan biseauté, touche le filet et sert de signe initial à la légende.

Date du XVe siècle.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Médaillier cantonal.

Lutry. Sceau double. *Avers* (Pl. XII, 41): Pas de légende. Dans le champ, entouré d'un orle composé de quatorze roses à cinq feuilles, un écu en ogive *coupé de — et de —* [2]. Le premier coupé pourrait à la rigueur passer pour un chef.

---

noble et ancienne famille de la contrée de Lavaux portait *d'azur à une colombe posée sur un chevron-pal d'argent*. Il est possible que les armes des Crousaz aient donné l'idée de celles de la confrérie de Chenaux. M. Bugnion nous fait observer en outre que la colombe de Noë (Gen. VIII, 8—12) est un emblème qui se rencontre assez fréquemment dans les armoiries. Inutile d'insister sur le rapprochement à faire entre le patriarche prénommé et le buveur du cimier.

[1] *De — à un monde de — cintré et croiseté de —*. On ne paraît pas fixé sur les émaux à attribuer à ces armes. Nous avons bien ici un champ quadrillé en diagonale, mais les hachures ainsi disposées ne répondent chez nous à aucun émail; à moins qu'il ne faille admettre que cette disposition représente le *gueules* comme dans certains blasons anciens. Nous laissons à de plus autorisés que nous le soin de trancher la question, nous bornant à faire cette remarque qu'avec un monde *d'argent* dans un champ de *gueules* nous aurions les émaux de l'évêché de Lausanne dont Grandvaux relevait au temporel comme au spirituel.

[2] Lutry porte *coupé de gueules et d'argent*.

Date du XVI[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m034. Matrice et poignée en cuivre jaune. A l'éxtremité opposée de celle-ci est gravé le revers.

Revers (Pl. XII, 42): Réduction de l'avers. Ici le premier coupé revêt décidement les proportions d'un chef.

Orbic. Diam.: 0m023. Médaillier cantonal.

Riex (Pl. XII, 43). Bordure composée de trois filets allant en diminuant de saillie à l'intérieur.

Dans le champ, un écu aux découpures s'enroulant en sens divers portant un cep terrassé, chargé dans le haut d'une grappe de raisin et feuillé dans le bas de deux feuilles retombant symétriquement à droite et à gauche. Au-dessus de l'écu, entre deux filets horizontaux, l'inscription *Riex* en écriture coulée.

Date du XVIII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m026. Cuivre jaune. Archives communales de Riez.

* SIGILLUM PAROCHIÆ & MAGNÆ COMMUNITATIS VILLETÆ (Pl. XII, 45). Filet au pourtour. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale placé sur un cartouche orné, timbré d'une couronne de marquis et portant les armes de Villette [1]. L'émail du premier coupé est indiqué par des hachures.

Date du XVIII[e] siècle.

Ovale. Diam.: 0m028 × 0m030. Acier poli. Archives communales de Cully.

St-Saphorin. Pas de légende. Filet au pourtour.

Dans le champ et dans un encadrement formé de deux rameaux de laurier reliés à leur partie inférieure par un nœud de ruban, un écu dit français aux armes de la commune [2], surmonté des deux initiales S · S · Pas de hachures.

Date du XVII[e] siècle.

Ovale. Diam.: 0m030 × 0m034. La matrice n'existe plus aux archives communales. Nous en donnons la description d'après l'ouvrage de Mandrot.

Morges.

SIGILLVM · VRBIS · MORGIÆ (Pl. XII, 46) entre deux cordons doublés l'un et l'autre intérieurement d'un filet. Le commencement de la légende est indiqué par une étoile à cinq rais accostée de deux ornements en forme d'S couchés. Les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu élégamment découpé dit de forme allemande portant les armes de la ville [3]. Pas de hachures.

---

[1] Comme pour Cully, il doit y avoir ici interversion d'émaux. Villette porte *coupé d'argent et de gueules à un cep arraché, les branches entrelacées de l'un en l'autre, portant quatre grappes, deux et deux* (comme sur notre sceau, ou quelquefois trois grappes, une et deux) *de l'un à l'autre, feuillé de sinople.*

[2] *Coupé d'argent et de gueules à une bande ondée de l'un en l'autre.*

[3] *Coupé d'argent et de gueules, chaque partition chargée d'une fasce ondée de l'autre.* (Ou à deux fasces ondées de l'un à l'autre.)

La douille porte le millésime 1685.

Orbic. Diam.: 0m038. Argent. Archives communales de Morges.

SIGILLVM VRBIS MORGIÆ (Pl. XII, 47). Bordure en forme de chaîne. La légende se lit dans la moitié inférieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville, arrondi, échancré sur les flancs, placé sur un cartouche orné dans les enroulements duquel passent des palmes et une guirlande de roses, et timbré d'une couronne de marquis [1]. Email indiqué.

Ce sceau est d'un travail très défectueux. Il semble avoir été plutôt coulé que gravé.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m045. Fonte de fer. Archives communales de Morges.

LA VILLE DE MORGES. Filet au pourtour. La légende est inscrite sur une banderole. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville placé sur un cartouche très orné. Email indiqué.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m028. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon et destinée à la collection de l'Etat.

Moudon.

S · COMMVNITATIS · VILLE · DE · MELDVNO entre deux filets. Cordon au pourtour. La légende a pour signe initial une étoile à cinq rais, et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ semé d'arabesques, un M gothique. Il est probable que nous avons ici le type primitif de la lettre qui figure dans les armes de Moudon [2]. Quoi qu'il en soit, de toutes les formes sous lesquelles on a représenté l'initiale du vocable de la ville, nous n'en connaissons pas de plus décorative ni de plus armoriale.

Date de la fin du XVIe siècle ou du commencement du XVIIe.

Orbic. Diam.: 0m037. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le syndic Bourgeois et déposée aux archives communales de Moudon.

Moudon. Pas de légende. Nous avons ici une réduction du champ du sceau précédent.

Ce sceau qui est qualifié d'*ordinaire* dans un acte du 2 février 1741 ne doit pas être sensiblement plus jeune que son prototype. A celui-ci sans doute était réservé le titre de «grand sceau».

Orbic. Diam.: 0m016. Empreinte consistant en un pain à cacheter recouvert d'un carré de papier. Communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon.

---

[1] Une couronne de duc aurait eu plus de raison d'être. En effet, les quatre bonnes-villes de Moudon, Yverdon, *Morges* et Nyon étaient aussi appelées les *Quatre-Villes-Ducales*.

[2] *Parti de gueules et de sinople à la majuscule M gothique d'or brochant sur le tout.*

SIG · CIVITATIS · MINNIDVNENSIS (Pl. XII, 48). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la ville entouré d'une guirlande de feuillage. Celle-ci suit exactement les contours de l'écu; elle est munie à sa partie supérieure d'un nœud de ruban avec un anneau, et reliée à sa partie inférieure par une minuscule agrafe en forme de rose à six feuilles. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m038. Acier poli. Médaillier cantonal.

Moudon. Pas de légende (Pl. XII, 49). Filet au pourtour. Dans le champ, un écu posé sur un cartouche aux découpures s'enroulant sur elles-mêmes en sens divers, enguirlandé de roses et timbré d'une sorte de couronne de marquis. Les armes qui y sont représentées sont de haute fantaisie: *de gueules à l'M gothique de sinople.* Les hachures de ce dernier émail sont à peine visibles.

Date du XVIIIe siècle.

Ovale. Diam.: 0m026 × 0m030. Acier poli. Archives communales de Moudon.

SIGILLVM · OPPIDI · LVCINI (Pl. XII, 50). Bordure en forme de chaîne aux anneaux rectangulaires. Le commencement de la légende est indiqué par une quintefeuille, les mots qui la composent sont séparés par des points et le plan sur lequel elle est inscrite est taillé en biseau. Capitales romaines.

Dans le champ semé de fines arabesques, un écu en accolade aux armes de ce bourg [1].

Date de la fin du XVIIe siècle ou du commencement du XVIIIe.

Orbic. Diam.: 0m030. Cuivre jaune. Archives communales de Lucens.

Nyon.

S : DE · LA · VILE · DE · NION (Pl. XII, 51) entre deux filets dont l'un, celui de la bordure, présente un relief fortement accusé. Les mots de la légende sont séparés par des points ou par des feuilles d'ache, et l'endroit où elle commence est indiqué par un fleuron. Capitales romaines.

Dans le champ, entre deux *tiges,* un écu se rapprochant de la forme dite allemande aux armes de la ville [2] avec l'indication des émaux. Il est surmonté du millésime 1546.

Chose assez curieuse étant donné le millésime, les émaux sont indiqués par des hachures. Or celles-ci, à la date ci-dessus, n'étaient pas encore employées, ou si elles l'étaient, ce ne pouvait être que dans le but de différencier d'une manière générale les couleurs du blason ou de faire mieux ressortir les pièces ou les figures. Nous pensons qu'elles ont été ici ajoutées après coup. Ce qui nous confirmerait dans notre opinion, c'est la largeur inusitée du trait du parti.

[1] *Tranché d'argent et de gueules à un soleil figuré d'or brochant sur le tout.*

[2] *Parti de gueules et d'azur à une perchette d'argent, posée en fasce, brochant sur le tout.*

Si les hachures ont existé dès l'origine, il faut admettre que c'est tout à fait fortuitement qu'elles se trouvent dans le sens voulu.

Orbic. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de Nyon.

SIGILLVM URBIS NIVIDUNI (Pl. XII, 52). Au pourtour, un cordon doublé d'un filet en creux peu accusé. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville posé sur un cartouche style rocaille, soutenu par deux palmes passées en sautoir autour desquelles s'enroulent des guirlandes de fleurs. Emaux indiqués.

Date du XVIIIe siècle.

Orbic. Diam.: 0m041. Argent. Archives communales de Nyon.

* DE · LA · VILLE · DE · NION · 1582 entre un filet double et un filet simple. L'endroit où la légende commence est indiqué par une quintefeuille et les mots sont séparés par des points. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en forme de disque à deux échancrures portant les armes de la ville sans indication d'émaux.

Orbic. Diam.: 0m025. Empreinte en cire rouge communiquée par M. le Dr Meylan à Moudon et destinée à la collection de l'Etat.

BONNE VILLE nyon. Grènetis au pourtour. Caractères de fantaisie pour les deux premiers mots de la légende, gothiques minuscules pour le dernier.

Dans le champ, un écu aux armes de la ville de Nyon placé dans un cartouche en forme de cuir et timbré d'une couronne murale. Derrière la couronne passe une banderole sur laquelle se lisent respectivement à droite et à gauche les deux premiers mots de la légende. Le troisième se lit dans la partie inférieure du champ sur une banderole indépendante accompagnée à droite des deux premiers et à gauche des deux derniers chiffres du millésime 1090. L'empreinte que nous avons sous les yeux étant très nette, il n'y a pas à se tromper sur la valeur des chiffres de ce déconcertant millésime. Ajoutons que cette empreinte a été relevée par un amateur, et qu'il est à supposer que le sceau-type en raison précisément de l'erreur qu'il nous paraît renfermer n'a jamais été mis en usage officiellement. Les émaux sont indiqués par des hachures. Nous avons ici un écu de forme anglaise, autrement dit un écu français moderne légèrement évasé à sa partie supérieure.

Date du XIXe siècle.

Orbic. Diam.: 0m037. Empreinte en cire rouge provenant de la collection Gaulis.

COPPET (Pl. XII, 53). En bordure, un orle de feuillage entre deux filets très-faibles. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu en accolade aux armes de la ville [1] sans indication d'émaux, timbré d'un casque taré de face, orné de lambrequins très élégamment dessinés, avec, en cimier, une couronne à cinq grosses perles. Derrière le casque

[1] *D'azur à une coupe d'or,* selon les uns, à une coupe d'argent selon les autres. La première variante est généralement admise.

passe une banderole aux extrémités découpées et flottantes sur laquelle on lit: COPPET.

D'après de Mandrot (op. cit.) la couronne qui figure ici serait celle de baron de l'Empire germanique. Elle ferait remonter notre sceau à l'époque où Coppet, chef-lieu de la baronnie de ce nom, appartenait aux comtes de Dohna (1657—1672). Quoi qu'il en soit, notre sceau est bien du XVII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m034. Cuivre jaune. Archives communales de Coppet.

BASSIN (Pl. XII, 54). Au pourtour, un filet câblé doublé d'un filet simple très léger. La légende est inscrite dans la partie supérieure du sceau. Capitales romaines.

Dans le champ, un écu ovale aux armes de la commune[1] supporté à gauche par un ours[2] et soutenu d'une palme et d'un rameau d'olivier, le tout reposant sur une terrasse.

Date de la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

Orbic. Diam.: 0m035. Argent. Archives communales de Bassins.

(A suivre[3]).

Die Entstehung der schwedischen Adelsnamen aus den Wappen.

Von Dr. Ernst Weydmann.

Selten kommt man in unsern Breitengraden dazu, sich über die Verhältnisse der eigentümlichsten und in ihrer Eigenart ausgeprägtesten germanischen Staaten, nämlich Skandinaviens, zu orientieren. So ist auch die Geschichte und die Volkseinteilung für uns ein Buch der Rätsel. Denn wir begegnen dort fast durchweg neuen, jüngeren Gebilden, Einrichtungen, die bei den Germanen Mitteleuropas beinahe in die vorhistorische Zeit fallen, in Zeitaltern, die uns noch nahe stehen, und das ausgehende Mittelalter weist in Schweden Erscheinungen auf, die bei uns ein gutes Halbjahrtausend früher bestanden haben mögen.

Dasselbe tritt uns auch in den Einzelheiten entgegen. Die Gestaltung des Adelswesens weist in Schweden wesentlich jugendlichere, ursprünglichere Formen auf und demnach sind auch die Adelsnamen höchst einfachen Ursprungs und zeigen bis ins 16. Jahrhundert beinahe keine auf frühere Zustände hinführende Spuren. Sie sind nämlich, wie wir im weitern an Beispielen nachweisen werden, zum grossen Teil aus den Wappen der Geschlechter entstanden

---

[1] *Coupé au 1, d'azur à un sapin terrassé au sommet duquel est perché un oiseau et accosté d'un renard et d'un ours affrontés, celui-ci à gauche et passant, celui-là à droite et en pied; au 2, de gueules à une fontaine au bassin rectangulaire d'argent.*

[2] Sous la domination bernoise ce village relevait directement du Souverain, particularité qui explique sans doute la présence de ce plantigrade comme support.

[3] Die Retouche an den Tafeln zu diesem Artikel ist erst nachdem die photographischen Vorlagen der Redaktion unterbreitet gewesen waren, und ohne deren Vorwissen und Einverständnis vorgenommen worden.

oder vielmehr die Wappenbeschreibung, das Wappentier bezeichnet das Geschlecht, eigentliche Familiennamen gibt es überhaupt nicht. Wappen führte nur der Adel; im Volk nannte sich jeder nach seinem Vatersnamen mit dem Zusatz Son (resp. dotter, Tochter). Der Adel hatte denselben Gebrauch, wie denn Gustav Wasa sich stets, bevor er König wurde, Gustaf Eriks-son schrieb; dass er zum vasageschlecht gehörte, war — als jedermann bekannt — nicht nötig beizusetzen. Der Sippenname wird noch bis heute in historisch genauen Werken mit Minuskel und in Klammer beigefügt, da er in den Quellen meist nur bei der ersten Nennung einer Person erscheint. Aus den Bezeichnungen erhalten wir gleichzeitig ein Bild der schwedischen Heraldik.

Freilich kommen auch Familiennamen ohne Zusammenhang mit dem Wappen vor. Die ältesten, wie die auf -unge, d. i. die Söhne des ..., auslautenden, wie die Folkunge, das Wålunga-Geschlecht gehören dazu, die beide dem Lande Könige gegeben haben, übrigens ein in der älteren Zeit sehr häufiger Titel, wurde doch für jede Seefahrt der Wikinge ein Seekönig gewählt, bis im 13. Jahrhundert Schweden in seiner Gesamtheit ein Königreich wurde. Auch das bedeutende Winstorpa-Geschlecht fällt für uns ausser Betracht, das wohl von einem Hofgut den Namen hatte, oder auch möglicherweise ausländischen Ursprungs ist, wenn auch früh in Schweden eingewandert. Es führte als Skoldemarke (Schildzeichen = Wappen) einen senkrecht geteilten Schild, links eine gelbe Lilie, rechts zweimal blaue und weisse Schrägbalken. Es bestehen besondere Abhandlungen über dieses Geschlecht, ein weiterer Beweis für seine Ausnahmestellung. Wir entnehmen aus jener Familiengeschichte, dass das jüngere Vinstorpa-Geschlecht 1500 in der männlichen, 1552 in der weiblichen Linie ausstarb.

Gehen wir zu den eigentlichen Wappennamen über, so steht das alte Sture-Geschlecht, das Könige hervorbrachte, in erster Reihe. Es soll zu dem weit verbreiteten Natt-och-Dag- (Nacht und Tag) Geschlecht gehört haben. Der Name bedeutet wahrscheinlich hell und dunkel, weiss und schwarz, und rührt von einem quergeteilten Schilde her, dessen eine Hälfte dunkel, die andere hell gehalten war. Ein Zweig dieses Geschlechts hiess Natt-och-Dag på längden, hell und dunkel der Länge nach, d. h. senkrecht geteilt. Andere Natt-och-Dag führten einen zweigeteilten Schild, so ein Sigge Rothvidsson, genannt Brun im 14. Jahrhundert. Die Sture trennten sich indes, wie es scheint, früh von den eigentlichen Natt-och-Dag und bildeten eigene Sippen mit neuen Wappen, Sture mit tre sjöblad (drei See- oder Wellblättern [?]), vielleicht drei Blätter im alten Natt-och-Dag-Schild, ferner Sture örnefot mit Adlerfuss. Die heute noch bestehende Familie Sture stammt in weiblicher Linie von den alten Sture, durch Namensübertragung. Eigentümlich ist die häufige Übertragung von Wappen auf andere Geschlechter; so führte Nils aus unbekanntem Geschlecht († um 1300) den Familiennamen und das Wappen seiner Mutter, Sigrit aus dem Natt-och-Dag-Geschlecht, nannte sich Nils Sigritaeson und wurde in die Sippe seiner Mutter aufgenommen, wohl weil seines Vaters Geschlecht weniger vornehm war. Zum Unterschied von den gebornen Natt-och-Dag führte er als Helmzier zwei doppelte „fänikor“ (Fähnchen) halb blau, halb gelb, dazwischen einen Pfauenschweif.

Sven Stures Wappen war spets nedifrån, Spitze von unten (lebte Anfang des 15. Jahrhunderts, als letzter des alten Sturegeschlechts).

Das Wasageschlecht hat seinen Namen von vase, Bündel, Faschine, womit die Laufgräben gefüllt wurden beim Sturm auf eine Festung, daher auch Sturmwasa genannt; das Bündel war ursprünglich schwarz, Gustav (Eriksson) Wasa gab ihm aber die gelbe Farbe; seitdem wurde es für eine Garbe angesehen. Eine andere Herleitung des Namens von dem Gute Wasa in Upland (die spätere Gründung dieses Namens in Finland fällt ausser Betracht), das die erste Frau von Gustav Wasas Vater zeitweise als Wittum erhielt, ist zu verwerfen. Gustavs Bruder Johann nennt sich Wasa von Rydboholm und Öreby. Später nennt man die Wasa von Gripsholm, einem von dem Adelsgeschlecht grip auf einer kleinen Insel (Holm) im Mälarsee erbauten Schlosse, das noch heute im Besitz des Königs von Schweden ist und durch Erbschaft an die Wasa kam. Grip heisst Greif. Auch dieses Geschlecht erhielt eine Okulierung. Bo Nilsson till (zu) Vinäs aus dem Geschlecht Natt-och-Dag på längden, Reichsrat, † 1464 oder 1465 „zog auf greif gewappnet nach seiner Mutter“, d. h. er nahm das Greifenwappen seiner Mutter Katharina Knutsdotter (grip), der Enkelin des Bo Jonsson und gründete das sog. jüngere Greifengeschlecht. Eine weitere Wappenübernahme von Mutter auf Sohn ist erwähnt bei Måns (Magnus) Natt-och-Dag, † 1477, der seiner Mutter Kristina Mansdotter Wappen, einen hlufvan (Kloben-)Schild mit einem Leopard im obern, einer halben Lilie im linken (d. h. untern ?) Felde annahm. Die Geschlechter banér (Fahne, Banner), Oxenstjerna (Ochse und Stern), Gyllenstjerna (goldener Stern), trolle (Unhold), oxhufvud (Ochsenkopf), tre föglar (drei Vögel), swinhufvud (Schweinskopf), tre rosor (drei Rosen; so hiess das Adelsgeschlecht, das man auch Göstav Johannssons zu Horstage-Geschlecht nannte, ein eklatanter Fall der blossen Bezeichnung durch das Wappen), ferner tjuchufond oder sounne (Thui = u: Rotwildhaupt), Rosensteal, Ekageschlecht (Eichegeschlecht, führte einen Schrägbalken im Wappen), lejonansigte (Löwenantlitz), ulf (Wolf), hjorthufvud (Hirschhaupt, welches später lejon (Löwe) hiess), Lejonhufvud (Löwenhaupt) kommen häufig vor. Ein unehelicher Sohn von Karl Wasa, einem der Söhne Gustavs, erhielt den Familiennamen Gyllenhjelm (goldener Helm). Merkwürdig ist die Abzweigung: das rückwärts schauende Wolfsgeschlecht, d. h. das Geschlecht ulf, das einen rückwärts schauenden Wolf im Wappen führte.

Andere Namen sind bonde, d. h. bäurisch, als Zuname, dann blå (blau), welches später store, das grosse Geschlecht hiess, sparre (Sparren), mit Zweigen auf Wik und Rosvik, bjelke (Balken), ein Zweig führte einen Adlerfuss (örnefot) zum Unterschied, läma slägt, das lahme Geschlecht mit zwei Schrägbalken (tve suedbjelkar), Natt-och-Dag tre Rutor (drei Scheiben oder Vierecke), gren (grün); einer aus diesem Geschlecht führte eine Spitze von links ferner das Geschlecht des Birger Persson, das sich stets nach diesem Ahn nannte, der als der letzte schwedische Jarl (Graf) mit Königsmacht besonders hervortritt und seinen Nachkommen durch seinen Namen Rang und Stellung verschaffte, führte zwei Flügel (två vingar) im Wappen, styke (führte drei

Bärentatzen), båt, ein Boot oder Schiff, Stenbock, gumshufvud (Schafshaupt). Selbst wenn Namen vorhanden sind, wie bei Styke, Rädha-Geschlecht, Vase u. a., so ist stets das Wappen gleichsam zur besseren Kenntlichmachung der Person bei ihrer Einführung erwähnt; selbst jedoch schrieb man nur die Vornamen mit dem Vaternamen mit angehängtem son oder dotter. Eine weitere Eigentümlichkeit ist, dass die Frauen eigene Wappen geführt haben, neben dem ihrer eigenen Familie; möglicherweise erfolgte bei der Verheiratung eine solche Änderung, zumal wenn die Familie des Gatten vornehmer war als die, der die Gattin entstammte. So führte jenes schon erwähnten Sigge Rothvidssons Gattin Katharina Erengisles Tochter im Wappen drei rote Herzen in goldenem Felde. Ingeborg, Anders Tochter, eines Ritters und Reichsrats, deren Mutter eine Sture war, führte als Gattin des Isaak Eskilsson (banér), (lebte um 1350 bis 1370), im Wappen einen Löwen, der auf einer halben Lilie stand. Endlich finden wir die Gattin des Isaak Isaaks-son Banér des alten (1380—1405), Gertrud, Tochters des väpnare (= Edelknecht?), Anders Thomasson auf Lisa und Finste erwähnt, deren Wappen zwei rote, herabhängende Zähne in goldenem Felde zeigte. Auch dieser Fall lässt die Annahme bestätigt sein, dass Frauen aus niedrigerer Familie beim Einheiraten in höhere ein Wappen annahmen.

Wir haben hiermit die Beobachtungen, die sich bei einer Bearbeitung der Ahnentafel Gustav Wasas machen lassen, zusammengestellt, die zugleich die bedeutendsten schwedischen Familien umfasst.

Überall können wir dieselbe Tatsache feststellen, bis tief ins 16. Jahrhundert (Gustav Wasa starb 1560), sind die Familiennamen noch nicht fest, aber auch noch nicht erstarrt und noch in ihrem vollen Sinn als Zunamen verstanden, die Ausnahmen lassen sich stets auf ausserschwedischen Ursprung zurückführen.

Demnach ist in Schweden der Vorgang umgekehrt, wie im festländischen Europa; unsere Adelsgeschlechter haben zweifelsohne zuerst die Namen besessen und das Wappen als zufällig gewähltes Abzeichen kam dazu oder es wurde geradezu dem Namen nachgebildet, „redende Wappen“, in Schweden gibt das Wappen den Namen.

Zu allen Zeiten kamen dänische und deutsche Adelige in ziemlicher Zahl nach Schweden und es entstanden frühe Verbindungen zwischen diesen und den einheimischen Adeligen; so die Familie Molteke, die im 15. Jahrhundert (aus Dänemark) erscheint (führt drei Vögel im Wappen), und die Krummedike u. a.

Eigentümlich ist die ausgesprochene Abneigung der Schweden gegen nicht germanische Taufnamen, wozu allerdings Namen wie Bengt (Benedikt), Mån (Magnus), Nils (Nikolaus), Christjern (Christian) auch gehören, die jedoch in Schweden Heimatsrecht schon in früher Zeit erhalten haben müssen. Als einst ein Prinz mit dem Namen Jakob auf den schwedischen Tron erhoben werden sollte, verlangte das Volk, dass er diesen Namen ablege und den gut schwedischen Anund annehme, was auch geschah.

Die neueste Zeit hat auch darin Schweden mitteleuropäischen Verhältnissen zugeführt und feste Familiennamen sind durchweg an Stelle der Patro-

nymica getreten, wenn auch die alten Bezeichnungen, wie die Beifügung des Vaternamens noch heute üblich sind.

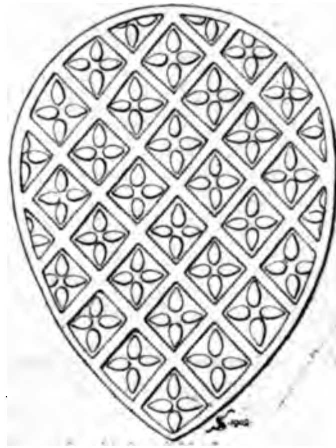


Fig. 50

Schild des Rob. Cavalcanti [1], Bischof von Volterra in S. Silvestro, Rom. XV. Jahrhundert.

Italienische Schildformen.

Von E. A. Stückelberg.

Nichts ist mannigfaltiger als die italienische Heraldik; wir treffen in derselben sowohl die meisten Formen der allgemeinen mittelalterlichen Wappenkunst und späte Ausläufer derselben, wie auch eine überaus grosse Menge von eigenartigen Schöpfungen der Renaissance- und der Barockzeit.

Zunächst finden wir in Italien den ovalen Schild, wie er in den andern Ländern im XII. Jahrhundert auftritt; südlich der Alpen aber erhält sich diese Form (Fig. 50) bis ins XVI. Jahrhundert in der Heraldik wie in der Ornamentik in Gebrauch [2].

Auch die verschiedenen Formen des Dreieckschildes kennt Italien; typische Beispiele des Schildes mit geraden Seiten bietet das Mosaik im Boden von S. Lorenzo fuori le mure bei Rom (ca. 1200) und der Palazzo Tolomei in Siena (XV.) Die bekannte Dreieckform mit den rundlichen Seitenlinien findet man ebenfalls häufig (Fig. 51); merkwürdige Variationen [3] dieses Schildes zeigen den

---

[1] Die Cavalcanti sind ein Florentiner Geschlecht (Grabsteine in S. Maria Novella), das in der Kirchengeschichte, der politischen, der Kunst- wie Literaturgeschichte Italiens eine Rolle gespielt hat.

[2] z. B. in S. Maria Novella Florenz, im Palazzo Doria Genua, und häufig in Rom.

[3] Eine Reihe weiterer Beispiele für das hier Gesagte findet der Leser in meinem Büchlein: Das Wappen in Kunst und Gewerbe p. 12, 13 und sonst einz.

Oberrand eingebogen (Fig. 52) oder verziert (Fig. 53), ausserdem wird der Dreieckschild in Italien sehr stark in die Länge gezogen.

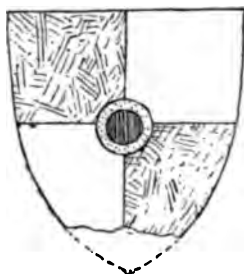


Fig. 51
Wandgemälde im Narthex von S. Ambrogio, Mailand.

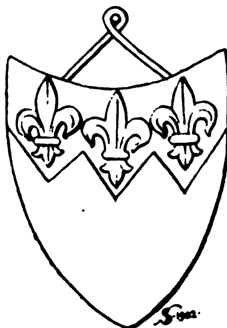


Fig. 52
Vom Grabmal eines de Robiano S. Lorenzo fuori l. m.

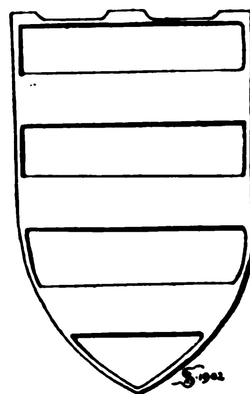


Fig. 53
S. Lorenzo fuori l. m.

Neben solchen Italien eigentümlichen Formen hat aber auch dieses Land einen Schild hervorgebracht, der mit keinen mittelalterlichen Gestaltungen irgend welche Beziehung oder Verwandtschaft hat: es ist die sog. Roßstirn.

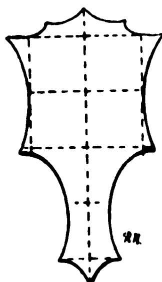


Fig. 54

Mailand 1450

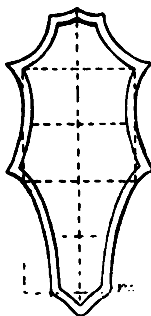


Fig. 55

Roßstirnschilde[1] in:
Venedig 1480

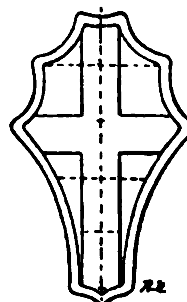


Fig. 56

Siena 1495

Diese zugleich mit der Renaissance auftretenden Schilde sind soweit sie in einfacher Form, mit geradlinigen Seiten (meist sechseckig) auftreten, Reminiszenzen an antike Kriegsschilde, wie sie auf manchem römischen Steinrelief vorkommen. Wir finden diesen Renaissanceschild z. B. am Grabmal des Papstes Martin V. (1431) im Lateran, ferner an Grabmälern zu S. Maria della Pace (1505) und S. Maria del Popolo (1507) in Rom. Diese einfache Sechseckform

[1] Die mit R. N. markierten Skizzen sind uns freundlichst von unserm Gesellschaftsmitglied Herrn Rich. Nüscheler, der zur selben Zeit wie der Verfasser Mittelitalien bereist hat, zur Reproduktion überlassen worden.

wird schon früh dadurch variiert, dass man den Schild wölbt, wie dies G. da Majano an der Fassade von S. Marco in Rom tut oder die Seiten einbuchtet, wie in der Certosa bei Pavia (Fig. 58) und im Castell zu Mailand. Sie wird weiter variiert, indem man den unteren Rand bricht, d. h. in eine Spitze auslaufen lässt, wie die z. B. in Siena (1458—1464) geschieht.

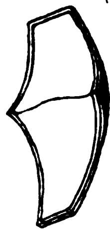


Fig. 57
S. Marco,
Rom.

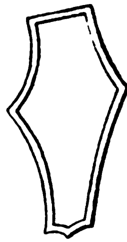


Fig. 58
Siena
(1458—64).



Fig. 59
Certosa bei
Pavia.

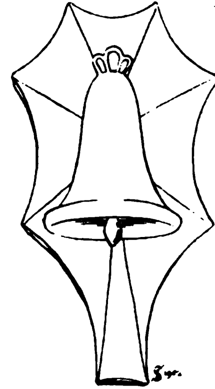


Fig. 60
Grabstein von 1477,
S. Ambrogio, Mailand.

Daneben aber tritt ein im Feld gebrauchter Kriegsschild, der die Form einer Roßstirn noch mehr besitzt, und dessen Seiten stets eingewölbt sind, auf; er ist meist sehr hoch und acht- oder zehneckig (Fig. 54—55). Dieser Kriegsschild ist oft gerippt[1] und erinnert an Teile des gotischen Krebsharnisches. Auch diese Rippen ahmt nun die Heraldik nach, bildet aber auch neue anders verlaufende Rippen (Fig. 60). Die Ecken dieser Roßstirnschilde werden nun immer spitziger, die Seiten immer tiefer eingerundet, eingeschnitten; schliesslich werden die Ecken geradezu zu Stacheln, zu Spitzen.

Dies ruft einer Reaktion: die Spitzen werden abgerundet (Fig. 56), oder aber abgeschnitten, wodurch neue, kurze Seiten entstehen. Aus dem 8—10eckigen Schild wird ein 14—16eckiger. Weitere Variationen entstehen, indem man den Oberrand vielfach einkerbt oder zuspitzt, den Unterrand aber wieder stumpf gestaltet (Beispiele in der Sala Ducale des Vatikans).

Eine ganz unabsehbare Fülle von Formen sprudelt seit der Zeit, wo der Schild keine Trutzwaffe mehr ist, sondern nur noch ein Prunkstück, ein Ornament, eine Art der Umrahmung, man möchte sagen eine Kartouche, aus der Phantasie der italienischen Zeichner, Maler, Holzschneider, Stecher, Bildhauer, Architekten, Goldschmiede u. s. w.

Der italienische Schild wandert mit dem übrigen Formenschatz der Renaissance ins Ausland, nach Frankreich, nach Spanien und Portugal, aber auch

[1] Ein solcher Originalkriegsschild des XV. Jahrhunderts befindet sich [illegible] an und ist im Herold 1900 in Lichtdruck trefflich abgebildet.

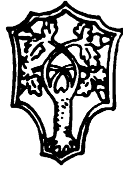


Fig. 61
Holzschnitt[1] von 1505 (Wappen della Rovere)

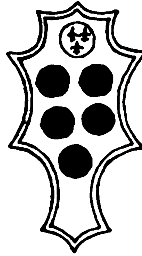


Fig. 62
Holzschnitt von 1513[2] (Wappen der Medici)

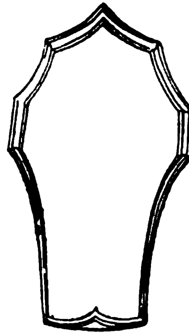


Fig. 63
Schild von 1655—1667 S. Maria del Popolo, Rom.

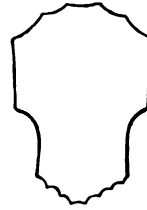


Fig. 64
Schnitzerei aus Arbon.

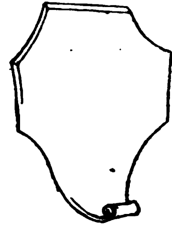


Fig. 65
Glasgemälde aus Muri.

in die Schweiz und nach Deutschland, Österreich und andere Länder. In unserm Vaterland tritt er z. B. auf an der geschnitzten Arbondecke (1496—1529, Fig. 64), an Brunnenstatuen in Zug, in Handzeichnungen der Basler Kunstsammlung (U. 9), auf Glasgemälden von Muri (zu Aarau, Fig. 65), zu Freiburg i./U., in Holzschnitten u. s. w. Noch 1750 entsteht zu Freiburg i./Ü. ein Wappenschild der Familie v. Alt v. Tiefental in achteckiger italienischer Renaissanceform[3].

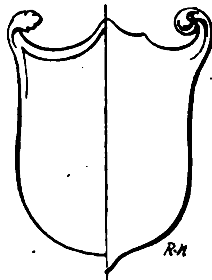


Fig. 66

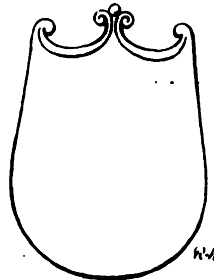


Fig. 67
Padua, Stadthaus (1490—1530)

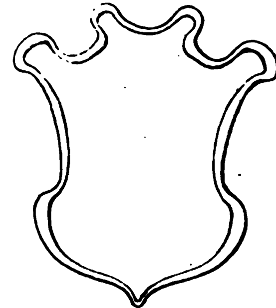


Fig. 68
Vatikan, Treppe Berninis

Es wäre eine hübsche Aufgabe für unsere schweizerischen Heraldiker, einmal dem Vorkommen dieser fremden Formen in der Kunst unseres Landes nachzugehen und alle Etappen derselben festzustellen. Diese Formen haben auch bei uns überall da Berechtigung, wo im Renaissancestil gearbeitet wird. Damit soll nicht gesagt sein, all diese Schilde seien schön oder zur Nachahmung zu empfehlen. Aber auch wo sie extravagant, barock sind, reihen sie sich allgemeinen Stilregeln ein und sind stets interessant.

---

[1] In den Mirabilia Mundi.
[2] In einem päpstlichen Ablassbrief.
[3] gez. von Dr. P. Ganz.

Einzelne Formen der italienischen Schilde sahen aus, wie wenn sie von deutschen Typen abgeleitet wären (Fig. 63—65).

Andere Formen wiederum zeigen uns, dass in Italien sehr früh das Verständnis für die richtige Herolds-Kunst und Wissenschaft verloren gegangen ist. In Italien hat man schon früh die heraldische Stilisierung des Wappenbildes aufgegeben und z. B. den klassischen Kaiseradler der Römer (Fig. 69) an Stelle des heraldischen Tieres gesetzt, man hat den Löwen stets naturalistischer als nördlich der Alpen abgebildet, man hat aber auch ganze, vollständige Wappen statt des Schildbildes auf Kriegsschilde gemalt (Bargello, Florenz), man hat auf einen vorwärts, nach heraldisch rechts) gerichteten Schild, rückwärts (nach heraldisch links) schauende Figuren angebracht (Schlußstein im Castell, Mailand). Man hat endlich in Italien zuerst und zwar schon früh, die Zimiere auf dem Helm weggelassen und Gebilde geschaffen, wie sie heute noch daselbst Mode, uns Heraldikern aber ein Horror sind.

Es wird somit in vielen Fällen der Stilkritiker wie der strenge Heraldiker keinen Genuss empfinden, der Historiker aber wird überall lernen, auch aus den verderbtesten, verzerrtesten Formen.



Fig. 69

Von einem Sarkophag zu Aosta



Fig. 70

Vom Castell zu Turin

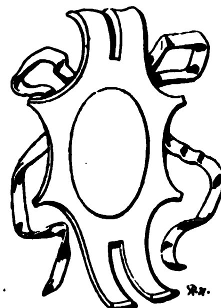


Fig. 71

Nach Giorgioni, Dom von Castelfranco

Les ancêtres du général Dufour.

Par le Dr Ernest Weydmann.

Il existe bien des tableaux généalogiques pour les descendants des familles nobles. Ici se présente un essai sur les ancêtres d'un descendant d'une simple famille d'artisans devenu célèbre par ses propres qualités, un self made man, qui n'a pas besoin de donner une épreuve de noblesse portant en lui-même les facultés qui procuraient autrefois ce titre. D'autant plus il est intéressant à constater que même cet enfant du peuple doit une grande partie de ses succès aux vertus de ses anc[illegible] La pureté des mœurs, la fidélité envers lui-même,

le caractère fort et inflexible des protestants réfugiés de France ont contribué aux mérites admirables et incomparables du général, vénéré du temps de sa vie aussi bien qu'il l'est encore de nos jours, de tous ses compatriotes.

Guillaume Henri Dufour fut né le 15 septembre 1787 à Constance (alors ville autrichienne) où ses parents, Bénédict Dufour de Genève, horloger, (1762 à 1837) et Pernette Valentin de Genève (1760 à 1829) avaient trouvé un refuge sous le règne éclairé de l'empereur Joseph II forcés de quitter leur patrie avec plusieurs centaines de leur combourgeois par suite de rixes politiques entre les partis aristocrate et démocrate. Le mariage des parents du Général s'était fait le 28 février 1784 à Waterford, en Irlande, où les fuyards avaient fait leur première étape dans une entreprise industrielle échouée sous peu de temps. A l'occasion de son baptême célébré le 7 octobre 1787 par le pasteur Gasq, dans l'ancien Couvent des Dominicains, situé sur une île, une poésie fut lue par un des assistants qui semblait prévoir la glorieuse carrière du nouveau né, en faisant des éloges de ses parents actifs et simples. Bientôt les parents purent retourner dans leur ville natale et c'est là où Guillaume-Henri reçut son éducation. La vie et les mérites du général sont encore dans la mémoire de tous. Le 15 septembre 1817 il épousa Susanne Bonneton de Genève, qui lui fut enlevée par la mort après un mariage de 50 ans, en 1867, et lui laissa plusieurs filles. Dufour mourut le 14 juillet 1875, à sa campagne à Contamines dans la commune des Eaux-Vives à Genève.

La famille Dufour est très répandue dans l'ancienne bourgeoisie genevoise; il existe plusieurs branches, dont on ne peut trouver des relations. Celle qui nous occupe est surnommée de Bourdigny, d'un petit village sur la rive droite du Rhône, dans le canton de Genève. On suppose que cette branche faisait partie de la plus grande lignée des Dufour de Collonges (il se trouvent plusieurs villages de ce nom aux alentours de Genève).

Les ancêtres du général ont été des horlogers dans les quatre dernières générations et ont ainsi fait partie de la bonne bourgeoisie de Genève. Abraham Dufour, le trisaïeul, semble avoir fondé la maison d'horlogerie des Dufour; mais nous connaissons encore trois générations précédentes. Jaques Dufour, mourut avant 1642, sa femme Judith Martin de Sivenet, vecut de 1598 à 1647. Le père du dernier fut Honorable Paul Dufour dit de Bourdigny, né en mars 1561, † le 28 septembre 1623. Le titre «honorable» fut croit-on donné aux membres des tribus, mais ne paraît pas avoir eu une signification plus élevée. Toutefois elle prouve que des longtemps les Dufour étaient des gens d'une certaine position. La femme de Paul Dufour s'appelait Michée, sans que nous apprenions son nom de famille. Il est probable que Paul venait habiter Genève en quittant son village natal, Bourdigny. Le premier de la lignée fut Pierre Dufour, † avant 1598.

Les Valentin, la famille de la mère du général Dufour, étaient des réfugiés pour cause de religion, François Valentin, l'arrière-grand-père de Pernette Valentin, étant venu de Barnave, diocèse de Die en Dauphiné, se fixer à Genève. La date de la mort du père de Pernette est inconnue; il se peut qu'il soit mort pendant l'exile en Irlande.

Abraham Dufour n. 21. I. 1615 † 3. V. 1679 — Françoise Morel n. 1633 † 25. VI. 1679 — c. 2. III. 1655
Daniel Mercier † av. 1683 — Marguerite Gautier
Etienne Mussard né vers 1580 — Elisabeth Personne
Edouard De la Feuille — Jeanne Dubois — c. 8. IX. 1654
Paul Colas
Jean Ramu — Gabrielle Tretar
François-Théodore Chastanier — Jeanne Dunant
Jean Valentin
Frédéric Cartier de Vernier (pays de Gex)
Pierre Vicaire de Mategnin
Jaques Colomb — Jeanne Tripeloury — c. 26. I. 1651
Jean Mussard — Pernette Ramier

Isaac Dufour n. 10. VI. 1659 † 3. X. 1731 — Anne Mercier — c. 5. XI. 1683
André Caillate (Quagliato) de Chiozza (Venise) — Françoise Mussard — ?
Jean De la Feuille — Françoise Colas — c. 16. XI. 1689
Jean-Charles Ramu — Jeanne Pernette Chastanier — c. 28. VI. 1706
François Valentin de Barnave dioc. de Die (Dauphiné) ?
Guillaume Cartier — Lucrèce Vicaire
Jean Pierre Colomb n. 1659 — Jeanne Mussard — c. 17. II. 1685
Jean Sagnier d'Alais en Languedoc — 1

Bernard Dufour n. 3. II. 1688 † 19. IX. 1765 — Jeanne Pernette Caillate — c. 25. III. 1720
Jean (ou Jaques) De la Feuille à Paris 1741—1748 — Marie-Madeleine Ramu
Jean Pierre Valentin n. 1702 † 15. V. 1734 — Jeanne Cartier — c. 28. XI. 1728
Abraham Colomb(y) — Pernetb — c. 16. XII. 1725

Etienne Dufour n. 14. VI. 1727 † 11. IV. 1794 — Marie Elisabeth De la Feuille n. à Paris 26. IX. 1741 — c. 1758
Guillaume Henri Valentin n. 7. XII. 1731 — Françoise Charlette Colomby n. 1735 † 2. III. 1781 — c. 15. X. 1758

Bénédict Dufour n. 8. II. 1762 † 13. IX. 1837 au château de Montrotier en Savoie
Pernette Valentin n. 18. III. 1760 † 2. I. 1829
c. 28. II. 1784 à Waterford (Irlande)

Guillaume Henri Dufour
n. à Constance 15. IX. 1787, † à Genève 14. VII. 1875
c. 15. IX. 1817 Susanne Bonneton, fille de Théodore Bonneton de Genève, et d'Anne Catherine Sayous
n. à Genève 30. XI. 1797, † 26. I. 1867

n. = né, née
c. = mariés
† = mort, e

Sur les 8 bisaïeux de Mme Dufour née Valentin trois sont des réfugiés français pour cause de religion (François Valentin et sa femme, Jean Sagnier d'Alais en Languedoc), deux étaient du pays de Gex qui devaient également être protestants (Guillaume, Cartin, de Vernier, aujourd'hui canton de Genève, rive droite, et sa femme Lucrèce Vicaire, de Mategnin, aujourd'hui canton de Genève, rive droite), le pays de Gex comptant de ce temps-là bien des protestants, un de Savoie (la femme de Jean Sagnier est supposée originaire de Savoie, et deux de familles de citoyens de Genève, les Collomb et sans doute les Mussard, si, comme il est probable, Abraham était fils cadet de Jean-Pierre Collomb et de Jeanne Mussard).

Der Grabstein der letzten Äbtissin von Klingental.

Von E. A. S.

In zwei Manuskripten Eman. Büchels (Konzept 1769 p. 56 und Reinschrift 1767 p. 75) der öffentlichen Kunstsammlung Basels findet sich ein Grabstein abgebildet, dessen stark beschädigte Umschrift lautet: (anno) Domini M. D. LVII starb die edel vil tugentsam frow walpur.. s eptisin ... hus. Das Feld des Steines wird angefüllt durch eine Darstellung der h. Jungfrau, auf dem Halbmond stehend, in der Rechten das Kind, das eine Frucht hält, in der Linken einen Apfel haltend. Das Haupt der h. Jungfrau ist gekrönt und ihre Figur hebt sich von einer aus abwechselnd geraden und gewellten Strahlen gebildeten Glorie ab. Das ganze Bild beruht zweifellos auf der Zeichnung eines Meisters der deutschen Frührenaissance. Über dem Haupt der Figur ist der Wappenschild derer von Rünss (3 Halbmonde) und der des Klosters Klingental (eine Glocke, also ein redendes Wappen) ausgehauen. Die Schildformen sind bei Büchel ungenau wiedergegeben.



Fig. 72

Das geschilderte Grabmal, eine Platte aus rotem Sandstein, befindet sich seit einigen Jahrzehnten in einer dunkeln Ecke des Münsterkreuzgangs in Basel; es stammt aus dem Kloster Klingental in Klein-Basel. Dieses Kloster, „das wohl zu den wichtigeren der Schweiz überhaupt kann gerechnet werden“ (v. Mülinen, Helv. sacra II p. 167),

erhielt 1273 Bewilligung zur Niederlassung in Basel und war anfangs von Augustinerinnen, dann von Dominikanerinnen bewohnt. 1293 erfolte die Weihung der Klosterkirche, welche seit Mitte des 15. Jahrhunderts im Besitz einer berühmten Reliquie erscheint. Es ist dies der Leib einer der h. Euphrosynen von Köln; er zog viele Verehrer an das Grab im Klingental und der Heiligen zu Ehren nannten sich in und um Basel Damen weltlichen und geistlichen Standes.

Bis 1482 standen dem Klingental Priorinnen vor, seit 1483 Äbtissinnen. Walpurg von Rünss, als Schwester schon 1480 genannt, wurde 1520 Äbtissin. Sie starb, nachdem ihr Kloster 1529 aufgehoben worden war, aber noch bevor seine Schätze nach allen Windrichtungen zerstreut wurden, als siebente und letzte Äbtissin des Klosters im Jahr 1557.

Über das Schweizer-Panner.

Von Th. v. Liebenau.

Über Ursprung und Bedeutung des schweizerischen Panners und Kriegszeichens wird man nie ein abschliessendes Urteil geben können, da die ältesten Geschichtsquellen hierüber schweigen, die spätern aber deutlich zeigen, dass schon zu Anfang des 16. Jahrhunderts über die Entstehungszeit der Eidgenossenschaft wie der Wappen und Panner ganz unhaltbare Ansichten verbreitet waren.

So lesen wir im Pannerbriefe Papst Julius II. für Unterwalden von 1512, schon Papst Anastasius I. (398—401) habe im Jahre 388 dem Ammann, den Räten und der Gemeinde von Nidwalden nach ihrer Aussage zur Belohnung für geleistete Dienste das Recht verliehen, ein rotes Panner mit zwei weissen, aufgerichteten Schlüsseln zu führen. Die Inschrift des noch erhaltenen Panners ergänzt diese Angabe. Und Petermann Etterlin, Gerichtsschreiber von Luzern, erzählt uns 1507, nach der Schlacht Karls des Grossen mit den Heiden bei Arles, stiegen die Engel vom Himmel und begruben die gefallenen Christen in Steingräbern „mit sampt jeglichs Fürsten und Herren wappen uff und umb die greber gehowen“.

Zu diesen Wappen- und Panner-Sagen gehört auch, was die Annales sive Historiæ Rerum Belgicarum, Frankfurt 1580, 425 vom eidgenössischen Feldzeichen erzählen: Helvetii.. lingua, moribus et situ puri sunt Germani et v r s o s pro insignibus in verillis suis militaribus gestabant.

Ich will hier nur darauf aufmerksam machen, dass eine andere flandrische Geschichtsquelle, Gabriel Chappuys, Histoire générale de la guerre de Flandre, Paris 1623, auf dem Bilde zu Folio 480, welches den Abzug der Franzosen und Schweizer aus Cambray vom 2. Oktober 1595 veranschaulicht, Waffen und Panner der Schweizer richtig darstellt.

Wir sehen hier das durchgehende weisse Kreuz, das auf dem Panner, den Waffen und Kleidern getragen wurde.



Fig. 73

Die Frage, wann das weisse Kreuz im roten Felde das alleinige Feldzeichen der eidgenössischen Truppen wurde, ist noch nicht erledigt. Anderwärts habe ich darauf hingewiesen, dass vielleicht schon in der Schlacht bei Tannenberg 1410 dieses Feldzeichen geführt wurde[1], sicher auf dem Feldzuge nach Neapel in französischem Dienste (1495).

Die schweizerischen Bilderchroniken des 15. und 16. Jahrhunderts zeigen uns meist nur die Kantonsfahnen, in denen das weisse Kreuz je nach der Farbe des Panners bald im Obereck, bald im untern Felde angebracht ist.

Im 17. Jahrhundert kommt das durchgehende breite Kreuz immer mehr in Bataillons- und Regimentsfahnen, wie auf den Landespannern zur Verwendung, in den vier Feldern werden die Farben der Kantonswappen geflammt, in Wolkenschnitt oder sonst irgendwie angebracht[2]. Beachtenswert sind daneben aber

[1] Anzeiger für Schweizer Geschichte 1902 p. 23—24.

[2] Vgl. das Schweizer Landespanner von 1634 in den Mitteil. d. Ant. Gesellschaft Zürich II, Fig. 6, die bei Villmergen 1656 erbeuteten bernischen Panner, grosses Urnerpanner bei Herrn Ing. Zgraggen im Schlösschen Rudenz bei Flühlen u. a.

noch einzelne Darstellungen, welche das Schweizerkreuz bald schwebend, bald durchgehend zeigen.

Auf der Kapellbrücke in Luzern sehen wir auf Bild 65 den Luzerner Hauptmann, der nach der Schlacht bei Ermatingen (1499) die Hauptleute der Eidgenossen bittet, dass sie zur Widereroberung einer verlorenen Kanone helfen möchten. Auf diesem zwischen 1606—1621 gemalten Bilde sind zwei Zelte von Hauptleuten mit eidgenössischer Fahne bezeichnet; jenes links zeigt das schwebende Kreuz, jenes rechts das durchgehende.

Das Schweizer-Panner mit dem durchgehenden Kreuze zeigt auch der Schweizer-Atlas von Homann von Nürnberg von 1732 und 1769, wo unter dem Freiheitshute die Wappen der 13 Orte, auf einem Bande dagegen diejenigen der „Bundesgenossen" und der „schweizerischen Untertanen" zu sehen sind. Den Freiheitshut hält ein Harnischmann, das Panner ein schwertumgürteter Knabe; die Bandrolle zwei Putti. Das Kind (herald.) rechts trägt ein Schwert, jenes links die Revolutionswaffe, die Keule. Wollte der unbekannte Autor dieser Zeichnung andeuten, dass die Untertanen bald mit der Keule dreinschlagen dürften?

B. Walchs Miscellanea Luciscellensia.

In der Basler Universitätsbibliothek liegt eine Handschrift, begonnen 1749 von dem Cistercienser Konventualen P. Bernardin Walch. Es sind zwei Foliobände, die mit zahlreichen Wappen, grossen auf Pergament in Öl gemalten Porträts von Äbten und zahlreichen Ansichten von Cistercienserklöstern aus der Vogelschau ausgestattet sind. Auch ein paar Porträtkupfer sind eingeklebt.

Betrachten wir den ersten Band genauer, so finden wir darin einige nicht uninteressante heraldische Serien. Zunächst erscheinen die Wappenschilde von Generaläbten von Citeaux, dann solche der Stifter von Lützel (p. 130—131), der Wohltäter dieses Klosters (beginnend p. 135). Diese sind eingeteilt in folgende fünf Gruppen: Bischöfe von Basel (p. 136—179), Grafen (187—213), Barone (p. 215—221), Nobiles* (p. 230—282); die „Communes" haben keine Wappen.

Ein grosses Kapitel besteht in der Aufzählung der zu Lützel Begrabenen; bei folgenden Personen sind Wappen eingemalt: Caspar zu Rhein, Bischof von Basel (p. 317), Abt Beat Papa von Gebweiler (p. 318), Abt Anton v. Reinold (p. 318), Abt Bernardin Buchinger** (p. 322), Ritter Marquard v. Stein, Peter

---

* Im Archiv des Schlosses Pruntrut lag eine Pergamenthandschrift in Kleinfolio, angelegt von Bischof Friedrich zu Rhein, welche die Wappen des bischöflich-baselschen Adels in Farben enthielt. Morel, Abrégé de l'Histoire...de Bâle 1813 p. 88.

** Buchinger ist der Verfasser der 1667 zu Pruntrut erschienenen Epitome Fastorum Lucellensium, welche eine hübsche Kupfertafel mit den Wappenschilden den Äbte von Lützel von 1124 bis 1654 enthält; sie ist verkleinert abgebildet in Vautrey, Histoire des Evêques de Bâle T. I.

v. Meerspurg und Gattin M. v. Ratsamhausen (p. 324), Magdalena v. Gal (p. 327), Abt Johann Hauser (p. 328), Euphemia Tannerin (p. 335), Theobald Stylweg (p. 336), Edm. Quiquerè (p. 441, ein anderes Wappen der Quiquerez von Pruntrut p. 446), Christoph Bir (p. 447), Casp. Zurbach (p. 451), Joa. Menweg (p. 426), Gregor Frey (p. 458), Abt Thomas Friderlin (p. 461), Jac. Libis (p. 465), Domin. Zurtannen (p. 466), Ant. Mahler (p. 471), Leon de la Breche (p. 474), Frovin Methe (p. 476), Cath. Delefils (p. 478).

Den Porträts der Äbte Johann V., Johann VII., Bernardin, Petrus II., Anton und Nikolaus V. sind die betreffenden Wappenschilde jeweilen in der Oberecke beigefügt.

Im zweiten Band finden wir zunächst die Äbte von Lützel; aber der für ihre Wappen ausgesparte Platz ist nur einmal, bei Abt Stephan, ausgemalt. Es folgen die Äbte von Kaisersheim (p. 52—53), mit bloss gezeichneten, unfertigen Wappen, die Äbte von Wachsstatt (p. 59 nebst zwei Siegeln auf p. 70). Besonders schön sind die Wappen der Äbte von Salem (p. 78 ff.); diese sind in bedeutend grösserem Maßstab gezeichnet und sorgfältig gemalt. In ovaler lilafarbiger Rococcoumrahmung, die von zwei grünen Palmzweigen flankiert, von einem Abtstab mit Sudarium und einem die Inful tragenden geflügelten Engelskopf überhöht ist, ist jeweilen das Wappen des Abtes dargestellt. Im Unterschied zu den übrigen Wappen sind diese Salemerschilde nicht eingemalt, sondern eingeklebt; sie scheinen aus einem Wappenbuch ausgeschnitten zu sein, das dem Schreiber der Miscellanea vorlag. Er hat jeweilen den für das Bild nötigen Raum beim Schreiben ausgespart und dann die 35 Bilder eingeklebt; ein Stück liegt lose darin und ist Doublette, wohl von anderer Hand ausgeführt und in etwas verschiedener Ausführung, d. h. mit Schildhaltern versehen. Das Buch enthält ausser dieser Serie noch zwei Wappenschilde der zu Maulbronn Begrabenen (p. 152—153), der Äbte von Paeris im Elsass (p. 180—182), der Äbte von Lützel (p. 328—387), dann einen Prospekt von St. Urban im Kanton Luzern mit den Schilden der Äbte M. Glutz und R. Balthasar (zu p. 394), endlich Wappenschilde von Äbten zu St. Urban (p. 406).

Manche der Quellen Walchs, so z. B. die Grabsteine und Glasgemälde, sind untergegangen und deshalb haben die heraldischen Illustrationen der Miscellanea Luciscellensia, wenn sie auch künstlerisch nicht hoch stehen, für uns einen gewissen Wert. *E. A. S.*

Kleinere Nachrichten.

Heraldisches aus Kos. Der Regent von Braunschweig hat anlässlich der Überreichung einer von Dr. Rudolf Herzog, Privatdozent an der Universität Tübingen, verfassten Denkschrift über die Denkmäler der Johanniter-Insel Kos (Lango) und ihre wissenschaftliche Bearbeitung einen Beitrag von 2500 Mark für archäologische Forschungen auf jener Insel bewilligt. Ein Teil der weiter

erforderlichen Geldmittel ist, wie der „Hann. Cour." meldet, von einigen Ordensrittern, die sich für diese Sache interessieren, gezeichnet worden. Die Insel Kos vor der Südwestküste Kleinasiens, im Mittelalter Lango genannt, wurde vom Johanniter-Orden, als er zu Anfang des 14. Jahrhunderts Rhodus zu seinem Sitz erkor, als wichtigster Stützpunkt neben dem Hauptsitz ins Auge gefasst und sofort besetzt. Sie blieb im Besitz der Ritter bis zur Übergabe von Rhodus an die Türken im Jahre 1523. Die Denkmäler, die ihre Herrschaft hinterlassen hat, sind in ihrem Hauptbestande bis heute erhalten und stellen den imposantesten Rest der Vergangenheit auf dieser im Altertum berühmten und blühenden Insel dar. Die Ritterstadt liegt an der Stelle der antiken Hauptstadt in der Mitte der Ostseite am Meer. Neben der Stadt, am antiken Hafen, liegt die gewaltige Johanniterfestung, jetzt mit türkischer Besatzung belegt. Überall liegen noch Geschützrohre und Kugelhaufen aus der Ritterzeit umher. Noch lebendiger wird die ganze Bau- und Verteidigungsgeschichte der Festung durch die vielen Wappen mit Jahreszahlen, die ringsum innen und aussen an den Mauern angebracht sind. Vielfach auf der Insel findet man Burgen, deren Geschichte durch die Wappen erläutert wird, mit interessanten Ritterkirchen. Ausser den Burgen finden sich auf der Insel zerstreut noch manche Felsnester, Türme, Mühlen u. s. w., die durch Ritterwappen als den Johannitern gehörig sich erweisen. Die Geschichte der Insel Kos von den Urzeiten bis auf den heutigen Tag zu schreiben, ist ein Plan, der in dem Dr. Herzog durch die Beschäftigung mit den Altertümern der Insel gereift ist. Das kaiserlich archäologische Institut in Athen und das Ottomanische Museum sind bereit, in diesem Sommer eine Expedition unter Leitung des Dr. Herzog zu stande zu bringen, die durch grössere Ausgrabungen und Aufnahmen der erhaltenen Reste die Kenntnis von den Altertümern und der alten Geschichte der Insel vervollständigen soll. Ein in allen seinen Zügen zur Darstellung gebrachtes Geschichtsbild wird für die Erkenntnis der Mission, die der Johanniterorden dort verfolgt und verfochten hat, von nicht geringem Werte sein als ein lebendiges Stück Kulturgeschichte der Ritterzeit, wie es aus Urkunden allein nie gewonnen werden kann.

(Braunschw. Landeszeitung 1902 No. 257).

Das Wappen des Klosters Kathrinental. Hierüber schreibt Murer (Mscr. Mureri de Monasteriis 1784 II p. 315 v., Kantonsbibl. Zürich): „Weil sie auch keinen Stifter ihres Klosters hatten, als den heiligen Geist, welcher viel fromme Seelen und Gutthäter erwecket, so haben sie dessen bildniss in gestallt einer daub mit ausgestreckten flügeln zu ihrem waapen außerwellet".

Heraldik und Kunstgeschichte. Dass ein richtiger Kunsthistoriker über eine ausgebreitete Kenntnis von Sprachen und von allgemeiner Geschichte verfügen muss, ist bekannt. Nicht weniger wichtig aber sind für ihn die Hilfswissenschaften. In diesem Sinn hielten Dr. v. Inama (Innsbruck) und Dr. Warburg (Hamburg) am 7. internationalen kunsthistorischen Kongress (zu Innsbruck) gehaltvolle Vorträge, in denen die Wichtigkeit der Heraldik und der Genealogie als methodische Hilfsmittel für die Kunstforschung besprochen wu

Zäringen und Kärnten. Über die Identität von Zaringia, Ceringia mit Carinthia und Caringia, wobei auch ein Wort über Verona = Bern als Reminiszenz an den Titel marchio Veronensis abfällt, vgl. Beilage zur Allg. Zeitung, München 1902 No. 204.

Wappen an Galgen. Zu den zahlreichen Rechtsaltertümern, welche Wappen als Hoheitszeichen trugen, gehören auch die Galgen. Aus der von Msgr. L. R. Schmidlin in den Kath. Schweizer-Blättern (1902 p. 185) veröffentlichten Darstellung des Galgenkriegs 1531 erfahren wir, dass Solothurn beim Friedensschluss verlangte, dass die Schilder (der vermittelnden Stände) nicht an den (strittigen) Galgen gehängt werden sollen. Artikel 4 des Schiedsspruches fordert auch, dass ausgegrabene Marksteine wieder eingesetzt und die in die Bäume gehauenen „Lachen“ oder Markzeichen, wieder ausgehauen werden.

Heraldik an der Düsseldorfer Ausstellung. Wie zu erwarten war, erschienen an der Kunsthistorischen Ausstellung zahlreiche Denkmäler mit Wappenschmuck. Hervorgehoben sei hier Nr. 1992, ein Haute-lisse-Gewebe mit cyprischer Goldbroschierung, dessen Musterung aus vier verschiedenen Dreieckschilden bestand. Das merkwürdige Stück dürfte um 1300 vermutlich in Köln entstanden sein und gehört zur Sammlung Schnütgen. Nr. 2573 ist ein Holzkasten mit 80 polychromierten Wappen, vielleicht für eine adelige Gesellschaft ums Jahr 1400 erstellt. Bemerkenswert sind noch zahlreiche Reliquiare, Kelche und andere kirchliche wie weltliche Geräte mit heraldischem Schmuck; die Teller Nrn. 2613 und 2614 zeigen schweizerische Kantonswappen. Noch andere vereinzelte Stücke stammen aus der Schweiz, so z. B. 2122 u. 2123, Arbeiten des Peter Oeri.

Wappen in Flums. Im alten abgebrochenen Rathaus von Flums befanden sich nach einer Notiz der N. Z. Z. 1902 No. 227 grosse eichene und nussbaumene Balken mit über 200 ausgehauenen Wappen. Die Hüterin des neuen Rathauses, in dem der Gemeindeammann sie verwahren liess, hat sie aber als „Gerümpel“ zersägen und verbrennen lassen.

Das Wappen des Klosters Töss. „Des Closters Töß Patronen sind S. Conradus der Bischoff und S. Catharina, in einem alten Wappen stehend in unserer Kirche. Ist gemahlt worden Anno 1514“. Daneben zeichnet der Schreiber nach einem alten Zeddel die Symbole der beiden Heiligen (Kelch mit Spinne und zersprungenes Rad). (Nach Mscr. Mureri de Monasteriis II p. 414 v.).

Schutz des Namens. Das Bezirksgericht Zürich, vierte Abteilung, hat auf Klage des Grafen Walther v. Hallwyl in Stockholm der Schauspielerin Helene Kaufmann untersagt, den Bühnennamen Helene Hallwill weiterzuführen. Näheres über den Fall teilt die Neue Zürcher Zeitung 1902 No. 242 und das Bündner Tagblatt 1902 No. 210 mit.

Am 27. September hat das Obergericht dieses Urteil umgestossen und den Grafen Hallwyl zu den Kosten verurteilt. Begründung: der Name v. Hallwyl und der Bühnenname Hallwill sei verschieden. Vgl. Zürcher Post 1902 No. 228.

Wir beklagen diesen Entscheid, denn er schafft einen bedenklichen Präzedenzfall. Wir sind der Ansicht, dass Leute, denen der eigene Name nicht gut genug erscheint, nicht das Recht haben, den Namen eines lebenden Geschlechts anzunehmen. Der Name Hallwill, wie anderen Varianten der Orthographie, z. B. Hallwil, Hallwiel, Hallweil, klingt wie Hallwyl und gehört zum Rechtsgut der historischen Familie Hallwyl. Wer einen gleichklingenden Namen annimmt, begeht das gleiche Delikt wie derjenige, der einen gleichgeschriebenen Namen usurpiert. Das grosse Publikum bemerkt die Differenz zwischen -yl und -ill so wenig wie z. B. im Namen Burckhardt, ob er mit -ck- oder -k-, mit -d, -t oder -dt geschrieben ist. Wenn die Angeklagte nicht die Absicht zu täuschen gehabt hätte, so hätte sie sich z. B. sinnig Kall- oder Kallenwil nennen können. Und wenn es sich in unserm Fall um den Schutz des Namens einer industriellen Firma gehandelt hätte, so hätte das demokratische Gericht zweifellos anders geurteilt, als gegenüber dem Grafen Hallwyl.

Anmerkung. Über Genealogie und Orthographie vgl. Kindler v. Knobloch Oberbad. Geschlechterbuch p. 524—533.

Bücherchronik.

Roller, Otto Konrad, Ahnentafeln der letzten regierenden Markgrafen von Baden-Baden und Baden-Durlach. Herausgegeben von dem Grossherzoglich Badischen General-Landesarchiv. Bearbeitet von O. K. R., Dr. phil., Heidelberg, 1902, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 2 Bände (Textband, 8°, CCXIV u. 153 Seiten; Tafelband, 4°).

Im Jahre 1788 erschien in Göttingen ein mit einer Stamm- und einer wappengeschmückten Ahnentafel ausgestattetes Buch, das den Titel „Abriss der Genealogie" trägt. Sein Verfasser, der Historiker Johann Christoph Gatterer, konnte sich in der Vorrede mit Recht rühmen, hier das erste systematische Werk über die Genealogie geboten zu haben. Dass die Folgezeit gerade der Hingabe an dieses Studium wenig förderlich war, wird zwar jedermann einleuchten; dass es aber volle 110 Jahre dauerte, bis wiederum die Genealogie systematisch, nun allerdings in weit umfassenderem Sinne, behandelt wurde, dürfte ebensosehr in Erstaunen setzen. Es ist ein unbestreitbares Verdienst des Jenaer Universitäts-Professors Ottokar Lorenz in seinem 1898 veröffentlichten „Lehrbuch der gesamten wissenschaftlichen Genealogie" nicht nur auf Wert und Bedeutung der wissenschaftlichen genealogischen Studien, sondern namentlich auch auf die Notwendigkeit der Wiederaufnahme derselben mit allem Nachdrucke hingewiesen zu haben. Wohl wusste er, wie grosse Hindernisse und wie viele unbegründete Vorurteile dabei noch zu überwinden sind; aber er sah auch die Zeit kommen, wo sich „Regierungen, die für die Interessen der Wissenschaft tätig sind, entschliessen müssen, das dicke Scheuleder der Fakultäten zu durchbrechen und etwas für die Wiederaufnahme genealogischer Studien zu tun".

Auf diesem Wege den ersten Schritt getan zu haben, dafür gebührt der Regierung unseres, genealogischen Studien von hieher günstig gesinnten Nachbarstaates Baden der wärmste Dank aller Historiker und Geschichtsfreunde. Am 1. November 1898 wurde nämlich, zunächst versuchsweise, dem Grossherzoglichen General-Landesarchiv ein wissenschaftlich gebildeter Hilfsarbeiter für systematische, genealogische Forschungen in der Person des Archivaspiranten Otto Roller zugewiesen. Er ist der Bearbeiter der badischen Ahnentafeln.

Bevor wir uns nun aber dem reichen Inhalte der beiden, in allen Beziehungen vorzüglich ausgestatteten Bände zuwenden, sei mit wenigen Worten der durchaus nicht allgemein geläufige Unterschied zwischen den beiden Seiten, nach denen hin sich die Genealogie betätigt, zwischen Stammbaum und Ahnentafel, klargelegt. Beim Stammbaum nehmen wir den Ausgang von einem Menschen (bezw. Ehepaare) in der Weise, dass wir alle seine Nachkommen, männliche und weibliche, jedoch zumeist mit Ausschluss der Deszendenz der letzteren, verzeichnen. Bei der Ahnentafel dagegen gehen wir von einem Menschen (bezw. von Geschwistern, welche von den nämlichen Eltern abstammen) so aus, dass wir seine Vorfahren, seine Ahnen, aufzeichnen, d. h. seine zwei Eltern — Vater und Mutter — (1. Ahnenreihe), sodann seine vier Grosseltern — Grossvater und Grossmutter von väterlicher und mütterlicher Seite — (2. Ahnenreihe), hierauf seine 8 Urgrosseltern – die 4 Elternpaare der in der 2. Reihe genannten 4 Grosseltern — (3. Ahnenreihe) u. s. w. Rein theoretisch betrachtet enthält also jede Ahnenreihe die doppelte Anzahl Ahnen der vorangehenden Reihe. Dieser Theorie entspricht aber die Wirklichkeit nicht. Ist z. B. die Mutter des Probanden, d. h. desjenigen, von dem wir bei der Ahnentafel ausgehen, die Cousine des Vaters, so hat der Proband in der 2. Ahnenreihe wohl 4 verschiedene Ahnen, während in der 3. Reihe 2 Urgrosselternpaare identisch sein werden; mit andern Worten: der Proband hat statt 8 Ahnen nur deren 6, er hat also 2 Ahnen verloren. Auf dieses Problem des Ahnenverlustes werden wir noch Gelegenheit haben, an Hand der vorliegenden Arbeit etwas näher einzugehen.

Der Textband beginnt mit einem Vorworte aus der Feder des Direktors des General-Landesarchivs, Geheimrats von Weech, worin die Vorgeschichte des Werkes kurz berührt und alle öffentlichen und privaten Archive und Bibliotheken, die Pfarrämter und Gelehrten genannt werden, deren Mitteilungen bei Aufstellung der Ahnentafeln Verwendung fanden. Es erhellt schon aus diesem umfangreichen Verzeichnis, eine wie mühevolle, aber auch zuverlässige und sorgfältige Arbeit hier vorliegt. In der Einleitung (Seite XI—CCXIV) verbreitet sich der Verfasser näher über die benutzten Quellen, über grosse Schwierigkeiten, die sich bei der Bearbeitung ergaben und über die Anordnung der Tafeln. Es betrifft dies voran die in einer bisher noch nicht angewendeten Form bis zur 13. Reihe geführte Ahnentafel des Markgrafen Karl Friedrich von Baden-Durlach, Grossherzogs von Baden († 1811). In dieser 13. Reihe erscheinen bereits 8192 Ahnen, so dass die Summe der Ahnen aller 13 Reihen 16,382 beträgt. Dass diese Namen übersichtlich nicht auf einer Tafel vereinigt werden können,

ist klar; brauchte es doch einen Streifen von fast 82 m, wenn jeder Name der obersten Reihe nur 1 cm Raum beanspruchen würde. Aber auch eine Zerlegung in etwa 100 handliche Tafeln würde die Übersichtlichkeit nicht vergrössern. Deshalb löst Roller die Ahnentafel in Stammtafeln auf, indem er die Familien, welche in jener figurieren, alphabetisch zusammenstellt und dabei alle Träger des betreffenden Namens, soweit sie eben zu Karl Friedrichs Ahnen gehören, in genealogischer Reihenfolge (nebst Angabe des Todesjahres) aufzeichnet. Eine Durchmusterung dieser 433 Familien macht uns sozusagen mit allen bedeutenden europäischen Dynastien bekannt. „Der Osten, die skandinavischen Reiche, England und die romanischen Nationen, sie alle haben ihren Beitrag geliefert, selbst das Heidentum ist durch Lutuwer von Litthauen und seine nächsten Nachkommen beteiligt. Überhaupt ist kaum eine Familie, kaum ein Name ausgeblieben, der in der Geschichte des ausgehenden Mittelalters Berühmtheit erlangt hat, Ruriks und Jagellos Stamm, die Piasten und die Premisliden, die Wasa und Oxenstjerna, die Lancaster, Capetinger und Montmorency, die Visconti, die Doria und viele andere mehr sind mit den Askaniern, den Habsburgern, Hohenzollern, Welfen, Wittelsbachern, Wettinern und allen den andern erlauchten, blühenden und erloschenen Häusern Deutschlands, mit an dem Blute des Zähringersprosses beteiligt, und wenn so manches der früher ausgestorbenen berühmten Geschlechter aus Deutschlands grossen Tagen hier nicht mit aufgeführt ist, so liegt es nur daran, dass unsere Ahnentafel nicht weit genug zurückreicht. Denn schon die nächsten Reihen führen uns z. B. auf die Hohenstaufenkaiser von Barbarossa bis auf Friedrich II.“ Unter des letzteren Ahnen begegnen wir den normannischen Beherrschern Süditaliens, den Saliern, Ottonen und Karolingern, zu welchen hin schon eine grosse Reihe von Fäden leiten; rechnet doch Roller aus, dass Karl der Grosse in der 27.—41. Reihe mindestens 97,487 mal als Ahnherr Karl Friedrichs gezählt werden kann, was im Verhältnis zu den fast 4 ½ Billionen Ahnen bis zur 41. Reihe allerdings nur 0,000002 % ausmacht. Von den Karolingern steigen wir hinauf zu den merowingischen und burgundischen Königen. Und dies gilt nicht nur für das badische Fürstenhaus, sondern für alle noch blühenden alten Fürstenhäuser.

Der Ahnenverlust zeigt sich nun in den 3 aufgestellten Ahnentafeln ganz verschieden. Während Karl Friedrich schon in der 5. Reihe Verluste zeigt, haben die Stifter der beiden badischen Linien, Markgraf Bernhard III. von Baden-Baden († 1536) und sein Bruder, Markgraf Ernst von Baden-Durlach († 1553), noch 32 (verschiedene) Ahnen, was sich aus den kanonischen Verboten der Ehe zwischen Verwandten bis zum 4. Grade erklärt, die letzten Markgrafen von Baden-Baden, die Brüder Ludwig Georg Simpert († 1761) und August Georg Simpert († 1771) sogar noch 64 Ahnen, eine Folge der konfessionellen Verhältnisse des 16. und 17. Jahrhunderts, welche oft zu Ehen deutscher katholischer Fürsten mit ebenbürtigen französischen und italienischen Damen, oder mit Angehörigen deutscher katholischer Grafen- und Herrengeschlechter zwangen. Bis zur 10. Ahnenreihe schreitet der Verlust bei Karl [illegible] ig fort, bis in der 11.—13. Reihe der Zuwacl

deutend steigert; auffälligerweise zeigt sich diese plötzliche Steigerung auch unter den Ahnen Kaiser Wilhelms II. in der 6. Reihe nach dem ersten Ahnenverluste. Die Zahl der neu auftretenden Personen vermindert sich von Reihe zu Reihe, wenn auch in immer langsamer werdendem Tempo. Damit tritt aber keineswegs, wie man nun leicht annehmen könnte, der Fall ein, dass endlich gar keine neuen Ahnen hinzutreten; denn wenn auch beispielsweise in der 64. Reihe (fast 18 ½ Trillionen Nummern) die Zunahme an neuen Ahnen nur etwa $\frac{1}{2 \text{ Milliarden}}$ % beträgt, so kommt dies immer noch einem Zuwachs von etwa 1 Million neuer Ahnen gleich.

Neben dem Ahnenverlust nimmt eine andere Erscheinung unser Interesse in Anspruch. Betrachtet man nämlich die je in einer und derselben Reihe stehenden Personen der Ahnentafel nach ihren Geburts- und Sterbedaten, so wird sich vielfach ergeben, dass dieselben gar keine Zeitgenossen waren, wie denn z. B. in der obersten Ahnenreihe Karl Friedrichs der jüngste Ahnherr über 100 Jahre nach dem ältesten lebte. Die Ursache dieser Erscheinung ist die sog. Ahnenverschiebung. Ein Beispiel mag dies erläutern: Karl Friedrichs Grossvater, Markgraf Karl Wilhelm war mit Herzogin Magdalene Wilhelmine von Württemberg verheiratet; Karl Wilhelm war aber durch seine Mutter Enkel Friedrichs III. von Holstein-Gottorp, der zugleich Urgrossvater der Magdalene Wilhelmine war. Herzog Friedrich III. erscheint daher zweimal unter Karl Friedrichs Ahnen, und zwar sowohl in der 4. als in der 5. Ahnenreihe. Diese Verschiebungen nehmen nun von Reihe zu Reihe zu, und Friedrich IV. von Nürnberg († 1332) käme wenigstens in 7, Karl der Grosse gar, wie schon oben berührt, in 15 Reihen vor. In der in der Einleitung niedergelegten Ahnentafel Karl Friedrichs bis zur 13. Reihe sind sowohl Ahnenverlust wie Ahnenverschiebung deutlich sichtbar gemacht, indem dort jeder Person ausser der ihr zukommenden laufenden Nummer noch die Nummer der betreffenden Ahnenreihe beigefügt ist; z. B. Adolf von Holstein-Gottorp † 1586, VI 71, VII 183.

Auf die Einleitung, aus welcher wir nur die wichtigsten Ergebnisse kurz hervorheben konnten, folgt nun der Hauptteil, die Ahnen der Begründer der Linien Baden-Baden und Baden-Durlach bis zur 4. Reihe, die Ahnen der letzten Markgrafen von Baden-Baden bis zur 6. Reihe, endlich Karl Friedrichs Ahnen bis zur 8. Reihe. Diese in Textform aufgelösten Tafeln enthalten die Angaben von Geburts- (bezw. auch Tauf-), Vermählungs- und Todesort und -Datum, sowie des Beisetzungsortes; und es verleiht dem Werke einen ganz besondern Wert, dass alle diese Angaben mit Quellennachweisen versehen sind. Für geboren, vermählt, gestorben und beigesetzt werden die Zeichen *, ∾, †, ⚰ gebraucht, Zeichen, die ein- für allemal von allen Genealogen angenommen werden dürften. Den Schluss des Bandes bilden ein sorgfältig ausgearbeitetes Personen- und Ortsverzeichnis, Nachträge und Berichtigungen.

Im Tafelband sind die 3 eben genannten Ahnentafeln in Tafelform wiedergegeben, wobei jedem Namen jene Daten beigefügt sind. Wo derselbe Name zum zweiten- oder öftern Male erscheint, wird auf das erstmalige Auf-

treten verwiesen, und bleiben alle Daten weg, die Ahnenverluste treten dadurch gleich deutlich in die Erscheinung.

Wir müssen es uns versagen, näher auf den Inhalt von Rollers Werk einzutreten; das Gesagte möge genügend gezeigt haben, wie reiche Belehrung und Anregung daraus zu schöpfen ist. Die badischen Ahnentafeln dürfen jedem Historiker im allgemeinen, jedem Freunde genealogischer Studien im besondern aufs wärmste empfohlen werden; sie beweisen jedenfalls in deutlichster Weise, „dass es sich lohnt, in Baden eine dauernde Einrichtung zur Pflege der wissenschaftlichen Genealogie zu schaffen". *E. D.*

P. Knötel: Bürgerliche Heraldik, 2. Auflage mit 19 Abb. Verlag von A. Rothe, Tarnowitz 1903.

Ein gemeinverständliches, in knapper Form gefasstes und mit Vermeidung der Kunstsprache geschriebenes Büchlein. Es wendet sich also an weiteste Kreise und wird zweifellos Nutzen stiften, wenn es von den Kunsthandwerkern gelesen und von den Laien benützt wird.

Eine Kleinigkeit möchten wir berichtigen: p. 6 wird das Aufkommen der Städtewappen erst ins 15. Jahrhundert datiert, während Graf Pettenegg das Vorkommen derselben schon für das 14. Saeculum nachgewiesen hat.

Wir wünschen dem praktischen Büchlein weite Verbreitung und einer dritten Auflage weiteren Schmuck durch mustergiltige Abbildungen.

Die schweizerischen Bundesbriefe. Eine wirklich wertvolle und schöne Neuheit sind die auf die diesjährige Bundesfeier herausgegebenen Postkarten mit den schweizerischen Bundesbriefen. Die 10 Karten geben in starker Verkleinerung, die indes das Lesen des Textes mit der Lupe nicht verhindert, photographische Reproduktionen von Originalpergamenten aus vier Jahrhunderten (d. h. von 1291 bis 1513), mit den anhängenden Siegeln. Auch diese letzteren sind so geschickt aufgenommen, dass jedermann leicht im stande ist, die Stempel der 13 alten Orte der Eidgenossenschaft, sowie die verschiedenfarbigen Schnüre derselben zu erkennen. Zwei Bundesbriefe, der von Freiburg und der von Zürich zeichnen sich überdies aus durch sehr originelle und effektvolle Initialen.

Wir empfehlen diese interessanten Karten, welche geeignet sind, bei Jung und Alt den historischen Sinn und die Kenntnis mittelalterlicher Kultur zu erweitern, allen unsern Lesern. Das Verdienst der Herausgabe der elegant ausgestatteten Serie kommt dem Postkartenverlag Künzli in Zürich zu.

Anfrage.

„Berechtigt der ehemalige Titel „Junker" des luzernischen Patriziates die betreffenden Familien heutzutage zur Führung des Prädikates „von". — Ja oder Nein, und aus welchen Gründen?"

[Wir ver[illegible]len auf die einschlägigen Arbeiten von Dr. Pacid Meyer v. [illegible]tückelberg. Red.]

1902

Liste des Membres de la Société Suisse d'Héraldique.

Verzeichnis der Mitglieder der schweizerischen heraldischen Gesellschaft.

I. Membres honoraires.
Ehrenmitglieder.

von und zu Aufsess, Baron, Präsident der Gesellschaft „Herold“, Berlin.
von Dachenhausen, Alexander, Freiherr, Lindwurmstrasse 42, München.
von Pettenegg, Graf, Präsident der Gesellschaft „Adler“, Wien.
von Leiningen-Westerburg, K. Emich, Graf, Villa Magda, Neu Pasing bei München.
von Wyss, Friedrich, Prof. Dr., im Letten, Wipkingen, Zürich IV.
de Poly, O., le Vicomte, Président du Conseil héraldique de France, 45 rue des Acacias, Paris.
von Liebenau, Theodor, Dr. phil., Staatsarchivar, Luzern.

II. Membres Correspondants.
Korrespondierende Mitglieder.

de Brotonne, Léonce, Secrétaire d'Ambassade, 70 Boulevard de Courcelles, Paris.
de Crollalanza, God., Le Chevalier, Direktor des „Giornale Araldico“, Bari.
Richebé, Raymond, Archiviste, 16 avenue du Trocadéro, Paris.
Seyler, Gustav Adolf, Sekretär der Gesellschaft „Herold“, Berlin.

III. Membres actifs.
Ordentliche Mitglieder.

			Entrée
1.	Abt, Roman, Ingenieur, Luzern		1899
2.	Albert, Adolf, Bijoutier, Freie Strasse 27, Basel		1897
3.	Amberger-Wethli, Fritz, Buchdruckereibesitzer, Sihlhofstrasse 12, Zürich I		1899
4.	Am Rhyn, Heinrich, Furrengasse 21, Luzern		1898
5.	Anjou, Gustav, Vanderbilt Building, 132 Nassau Street, New-York		1901
6.	Attinger, Victor, avenue du 1er Mars, Neuchâtel	M. F.	1892
7.	Balmer, Aloys, Kunstmaler, Georgenstrasse 20^{III}, München		1899
8.	de Bary, Rudolf, pr. Adr. de Bary & Cie., Basel	M. F.	1892
9.	de Bavier, Edouard, 56 Rue Nicolo Paris et château de Dullit, Vaud		1898
10.	Bergier, Henri, notaire, 1 Grand-Chêne, Lausanne		1901
11.	van Berchem, Victor, 8 rue Eynard, Genève		1899
12.	Billot de Göldlin, Gaston, Sourdeval-la-Barre (Manche), France		1901
13.	Bleuler, Walther H., Rosenberg bei Feldbach, Hombrechtikon		1898
14.	Besson-Scherer, J., Elisabethenstrasse 41, Basel		1901
15.	de Blonay, Godefroy, Château de Grandson, Vaud		1894
16.	Bodmer, Eduard, Schloss Kyburg, Zürich		1896
17.	du Bois-de Guimps, Maurice, Chéseaux près Yverdon, Vaud	M. F.	1892
18.	von Bonstetten-von Roulet, A., Effingerstrasse, Bern		1900
19.	de Bosset, Frédéric, Le Bied, Areuse, Neuchâtel	M. F.	1892
20.	Borel, Etienne-Ed., 6 rue de l'Hôtel de Ville, Genève		1896
21.	Borel, Maurice, Cartographe, Sablons 6, Neuchâtel		1901
22.	Bossard, Robert, Dr. med., Im Hof, Zug		1899
23.	Bovet, Félix, Professeur, Grandchamp, Neuchâtel		1893
24.	Boy de la Tour, Maurice, 12 rue du Pommier, Neuchâtel	M. F.	1892
25.	de Boyve, Robert, Lieutenant au 13me Chasseurs à cheval, à Nîmes, France		1897
26.	Brandenbourg, Albert, Banquier, Montbenon, Lausanne		1896
27.	Brandt, dit Grieurin, H., Dr. med., Chaux-de-Fonds, Neuchâtel		1897
28.	Bron, Louis, Conservateur du Musée des Armures, 15 Corraterie, Genève		1895
29.	Brüderlin, Rudolf, Oberstlieutenant, Freie Strasse 2, Basel		1895
30.	Bugnion, Charles-Auguste, Banquier, l'Hermitage, Lausanne	M. F.	1892
31.	Burckhardt-Burckhardt, Ludwig August, Dr. phil., St. Alban-Vorstadt 94, Basel	M. F.	1892
32.	Burckhardt-Werthemann, Daniel, Prof. Dr., Basel		1899
33.	Burckhardt-Zahn, Ed., Banquier, Gartenstrasse, Basel		1899
34.	von Büren, Ernst, Fürsprecher, Käfiggässchen 5, Bern		1897
	12 rue Petison, Genève		1897
	Sénebier, Genève	M. F.	1892

Entrée

37. von Clais, Carl, Werdstrasse 31, Zürich III 1899
38. Colin, Jules, Héraldiste, Neuchâtel M. F. 1892
39. de Coulon, Maurice, Neuchâtel M. F. 1892
40. Cornaz, Théodore, avenue de Rosemont, Lausanne 1895
41. Cramer-von Pourtalès, Conrad, Dr. med., 7 via fate bene fratelli, Mailand, Italien 1899
42. de Dardel, James, Banquier, Neuchâtel M. F. 1892
43. Delano de Launoy, Mortimer, Héraldiste, 104 West, 120th Street, New-York 1896
44. Dettling, Martin, Gemeindeschreiber, Schwyz M. F. 1892
45. Diener, Ernst, Dr. phil., Steinwiesstrasse 37, Zürich V 1899
46. de Diesbach, Max, Comte, Colonel, Président de la Soc. d'Histoire, Villars les Joncs, Fribourg 1896
47. von Diesbach, Robert, Beaulieustrasse 82, Bern 1898
48. de Diodati-Eynard, Mme la comtesse, H., rue Eynard, Genève 1897
49. Doge, François, du Comité du Vieux-Vevey, La Tour de Peilz, Vaud 1895
50. Droz, René, du Crêt, La Chaux-de-Fonds 1899
51. Dubois, F.-Th.-A., Service des Monuments Historiques, Lausanne 1895
52. Ducrest, François, abbé, Prof., Grand Rue, Fribourg 1901
53. Durrer, Robert, Dr. phil., Staatsarchivar, Stans, Nidwalden 1896
54. Eggimann, Charles, éditeur, 9 rue Calvin, Genève 1898
55. Egli, J., Prof. Dr., Konservator des Museums, St. Gallen 1902
56. Eggis, Adolphe, Banquier, Villa St-Barthélémy, Fribourg 1901
57. von Erlach-Ulrich, Emma, Frau Oberst, Villa Ilgeneck, Thun, Bern 1899
58. von Erlach, Gustav, Schlüsselgasse 16, Zürich I 1897
59. von Escher, Nanny, Fräulein, Albis, Langnau, Zürich 1897
60. von Escher, Oscar, Villa Moll, Via Farneto 41, Triest 1899
61. Escher, Arnold, Dr. jur., Bahnhofstrasse 32, Zürich I 1896
62. Escher, Hermann, Dr. phil., Stadtbibliothekar, Stadtbibliothek, Zürich I 1897
63. Faesi, P. Friedrich, Kaufmann, Selnaustrasse 14, Zürich I 1897
64. Falck, Louis, A., Dr. jur., Weggisgasse, Luzern 1901
65. Favre, Camille, Colonel, 12 rue de Monnetier, Genève 1899
66. von Fellenberg-Thormann, Franz, Villa Beata, Muristrasse 26, Bern 1899
67. Finsler, Georg, Dr. phil., Hardstrasse 87, Basel 1901
68. Fischer, Franz, Oberschreiber des Finanzdepartements, Luzern 1897
69. Flugi van Aspermont, C. H. C., Jonkr., Dr., Celebesstraat 32, La Haye, Hollande 1897
70. von Fries, August, Reichsgraf, Cerna Hora, Mähren, Österreich 1901
71. von Gaisberg-Schöckingen, Friedrich, Freiherr, Schloss Schöckingen, Oberamt Leonberg, Württemberg 1900
72. Galiffe, Aymon-Amédée-Gaifre, Peizy près Genève M. F. 1892
73. Ganz, Paul, Dr. phil., Byfangweg 11, Basel 1896
74. Geigy, Alfred, Dr., Leonhardsgraben 48, Basel M. F. 1892

			Entrée
75.	Gerster, L., Pfarrer, in Kappelen bei Aarberg, Bern		1893
76.	von Girsewald, C., Freiherr, Rämistrasse 33, Zürich I		1901
77.	von Glutz-Ruchty, Albert, Solothurn		1901
78.	Göldi, Emil A., Prof. Dr., Direktor des Museums, in Pará, Brasilien		1900
79.	Grant-Duncan, James, Rosemount Cottage, Wick, Scottland		1900
80.	von Grebel, Hans, Dr. jur., Pelikanstrasse 13, Zürich I		1896
81.	Grellet, Jean, Rédacteur, Gerbergasse, Basel	M. F.	1892
82.	Grunau, Gustav, Dr. phil., Christoffelgasse 4, Bern		1901
83.	Hagnauer, Ernst, in Santiago, Chile		1899
84.	Hahn, Emil, Assistent am Landesmuseum, Gloriastrasse 66, Zürich V	M: F.	1892
85.	Häne-Wegelin, Johannes, Dr. phil., Staatsarchivar, Klausstrasse, 50, Zürich V		1899
86.	Hauser, W., Thengen, Amt Engen, Baden		1902
87.	Hegi, Friedrich, stud. phil., Pianogasse 10, Zürich II		1899
88.	von Hegner- von Juvalta, Robert, Bürglistrasse 6, Zürich II		1897
89.	Heiniger-Ruef, Robert, Burgdorf, Bern		1899
90.	Hess, Gustav, Bezirksrichter, Engstringen, Zürich		1896
91.	Hess, Robert P., Hirschengraben 28, Zürich I		1900
92.	Hoffmann-Krayer, E., Dr. phil., Professor, Hirzbodenweg 91, Basel		1896
93.	Holder, Dr l'abbé, Prof., Bibliothécaire cantonal, Fribourg		1901
94.	Huber, Max, Dr. jur., Professor, Mühlebachstrasse 85, Zürich V		1897
95.	Huber, August, Dr. phil., Nonnenweg 25, Basel		1901
96.	Huber, Emil, Zeichnenlehrer, Altdorf, Uri		1902
97.	von Jecklin, Fritz, Stadtarchivar, Chur		1897
98.	Jobin, A., joaillier, Neuchâtel	M. F.	1892
99.	Isler, Hans, stud. jur., Steinenthorstrasse 11, Basel		1901
100.	Junod, Emanuel, professeur, Neuchâtel		1899
101.	Junod, F.-J., graveur, Grand-Pont, Lausanne		1902
102.	Juvet, Henry, Architecte, 7 rue de l'Université, Genève		1899
103.	Keller-Escher, Carl, Dr. phil., Kantonsapotheker, Sonnenquai 1, Zürich I		1897
104.	Kauffmann, Jean, Sculpteur, Luzern		1900
105.	Knüsly, Hans, Thalgasse 29, Zürich I		1899
106.	Knüsli, Heinrich, med. pract., Enkirch a. d. Mosel, Rheinpreussen		1900
107.	Kohler, André, Professeur, Pontaise, Lausanne	M. F.	1892
108.	Kohler, Edouard, 13 Pré du Marché, Lausanne		1901
109.	Lang-Schleuninger, Charles, Stockerstrasse 31, Zürich II		1895
110.	de Lesdain, Louis, Bouly, Dr. en droit, 18 rue Ste-Barbe, Dunkerque, France		1893
111.	Lory, C. L., Münsingen, Bern		1899
112.	Mange, François, 47 rue de Lisbonne, Paris		1902
113.	Marthe, Raymond, propriétaire, Cormondrèche près Neuchâtel		1897
114.	Martin, Auguste-E.-Frédéric, avenue de [illegible]	[illegible] F.	1892

Entrée

115. Matthey-Claudet, William, 7 Terreaux, Neuchâtel 1902
116. Mayr von Baldegg, G., Hertensteinstrasse 7, Luzern 1897
117. Meili, Julius, Konsul, Alpenquai 36, Zürich II 1901
118. von Meiss, Walther, k. preuss. Oberlieutenant im 1. Garde-Dragoner-Regiment, Grossbeerenstrasse 76, Berlin S. W. 1897
119. von Meiss von Teuffen, Oscar, Promenade 7, Linz a./D., Österreich 1900
120. Merian-Mesmer, Wilhelm, Kaufmann, Sternengasse 27, Basel 1893
121. Merz-Diebold, Walther, Dr., Oberrichter, Aarau 1899
122. de Meuron, Pierre, 7 rue du Pommier, Neuchâtel 1895
123. de Meyer-Boggio, Jean, Comte, Château de Hermance, près Genève 1898
124. Meyer von Knonau, Gerold, Dr. phil., Professor, Seefeldstr. 9, Zürich V 1897
125. Meylan, René, Dr., Moudon, Vaud M. F. 1892
126. Meylan, Louis, Dr., Château de Lutry, Vaud 1902
127. Montandon, Louis, Directeur du Crédit Lyonnais, Bruxelles M. F. 1892
128. de Montmollin, Pierre, Pasteur, Neuchâtel 1897
129. Mooser, Anton, Mayenfeld, Graubünden 1899
130. von Mülinen, Wolfgang-Friedrich, Dr. phil., Professor, Bern M. F. 1892
131. Münger, R., Kunstmaler, Marzili 30, Bern 1896
132. Naef, Alfred, Architekt, Fraumünsterstrasse 7, Zürich I 1897
133. von Niederhäusern, Fritz Henri, Dr., Rappoltsweiler, Elsass M. F. 1892
134. Nüscheler, Richard, Glasmaler, Englisch Viertelstrasse 30, Zürich V 1897
135. Padula, Antonio, Comte, via dei Fiorentini 67, Naples, Italie 1902
136. de Palézieux du Pan, Maurice, du Comité du Vieux-Vevey, La Doge sur Vevey, Vaud 1901
137. Paravicini, Carl, Dr. jur., St. Jakobstrasse 20, Basel 1896
138. Du Pasquier, Armand, Avocat, Neuchâtel 1897
139. Pernod, Louis, Neuchâtel 1896
140. de Perregaux, Samuel, Baron, Directeur de la caisse d'épargne, Neuchâtel M. F. 1892
141. Petitpierre, Léon, Dr., Avocat, Couvet, Neuchâtel M. F. 1892
142. Pfyffer von Altishofen-Feer, Nikolaus, Museggstrasse, Luzern 1900
143. Pfyffer von Altishofen, Hans, Hôtel National, Luzern 1901
144. de Portugal de Faria, Antonio, Vicomte, 11 rue Boissière, Paris 1899
145. de Pourtalès, Auguste, Comte, 12 rue des Granges, Genève 1893
146. de Pury-de Wesdehlen, Jean, Baron, Dr., Conseiller de ville, Colonel, Neuchâtel M. F. 1892
147. de Pury-de Wattenwyl, H., Baron, au Basset, près Clarens, Vaud 1902
148. de Pury-Marval, Edouard, Baron, 2 avenue du Peyron, Neuchâtel M. F. 1892
149. de Pury-de Muralt, Paul, Muri, Bern 1901
150. Regl, Joseph, Professor an der Kunstgewerbeschule, Zürich I 1896
151. Remi, Léon, La Tour de Trême, Fribourg 1901
152. de Reynier, Edmond, Dr. med., 2 Faubourg du Crêt, Neuchâtel 1898

Entrée

153. Richard, Emil, Oberstlieutenant, Sekretär der Zürcher Handelskammer, Zürich I 1902
154. Rivett-Carnac, J.-H., Colonel, aide-de-camp de Sa Majesté Britannique, Wildegg, Aargau 1897
155. Roguin, Ernest, professeur, Grand-Chêne, Lausanne 1894
156. Robert, William, du Comité du Vieux-Vevey, Jongny sur Vevey, Vaud 1902
157. des Robert, Edmond, 3 rue du Faubourg St-Georges, Nancy, France 1902
158. von Rodt, Ed., Architekt, Junkerngasse 45, Bern 1898
159. Roth, Hans, Dr. jur., S.-B.-B., Basel 1899
160. Rübel, Eduard, Dr. phil., Zürichbergstrasse 35, Zürich V 1897
161. Ruchet, Charles, Pasteur, à Syens par Bressonaz, Vaud M. F. 1892
162. Roller, Otto, Dr. phil., Archivbeamter, Karlsruhe 1900
163. von Salis, L. R., Dr. jur., Prof., Bern 1897
164. von Salis, Pietro, Bildhauer, Oberdorfstrasse 26, Zürich I 1902
165. de Salis-Soglio, Pierre, Comte, Conservateur du Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel M. F. 1892
166. de Sarrión, y Diaz de Herrera, Segundo, via dei Fiorentini 67, Naples, Italie 1902
167. de Schaller, Romain, Grand Rue, Fribourg 1901
168. Schär, Alfred, Dr. phil., Silbermannstrasse 1, Strassburg, Elsass 1900
169. von Schmid, Louis, capitaine de la Garde, Witte Singel 15, Leyden, Hollande 1897
170. Schneeli, Gustav, Dr. phil., Seestrasse 161, Zürich II 1898
171. Schulthess, Hans, Verlagsbuchhändler, Schanzengraben 25, Zürich II 1896
172. Schulthess, Emil, Ingenieur, Seestrasse 6, Zürich II 1900
173. Schumacher, Heinrich, Sohn, Architekt, Luzern 1901
174. von Schwerzenbach- von Planta, Ferd. Carl, Bregenz, Österreich 1899
175. Schnyder von Wartensee, Ludwig, Musegg, Luzern 1900
176. Secrétan, François, Juge de Paix, Cité-Devant Lausanne 1895
177. Segesser von Brunegg, Hans Albrecht, Dr. jur., Schloss St. Andreas, Cham, Zug 1901
178. Sieber-Raab, Fritz, Dr. jur., Feierabendstrasse 13, Basel 1892
179. Steinfels, Willy, Dr. phil., Bächtoldstrasse 15, Zürich V 1897
180. Stickelberger, Emanuel, Eulerstrasse 80, Basel 1902
181. von Stockar-Scherer-Castell, Armin, Zeltweg 11, Zürich V 1902
182. von Stockar-Scherer-Castell, Walther, Schloss Castell, Tägerweilen, Thurgau 1902
183. Streuli-Bendel, Rudolf, Holzbildhauer, Schaffhausen 1900
184. Stroehlin, Paul-Charles, Président de la Société suisse de Numismatique, 54 Route de Chêne, Genève M. F. 1892
185. Stückelberg, Alfred, Dr. jur., Petersgraben 1, Basel 1896
186. Stückelberg, Ernst A., Dr. phil., Fraumünsterstr. 23, Zürich I M. F. 1892
187. Stucky, Giovanni, Waisenhausquai 9, Zürich I 1899

Entrée

188. von Stürler, A., Dr., Singapore, Straits Settlements, Asien 1896
189. Suidter, Otto, Apotheker, Luzern 1901
190. von Sulzer-Wart, Max, Freiherr, Schloss Wart bei Neftenbach, Zürich 1897
191. Tobler-Meyer, Wilhelm, Rämistrasse 56, Zürich V 1897
192. de Tribolet-Hardy, Maurice, professeur, Neuchâtel 1897
193. de Troostenbergh, Max, Comte, Dr. jur., Château de Cleerbeck, par Winghe-St-Georges, Brabant, Belgique 1899
194. von Tscharner, Louis, cand. jur., Amsoldingen, Bern 1901
195. von Tscharner-Herwarth, Fritz, Bern 1899
196. Türler, H., Dr. phil., Staatsarchivar, Bern 1898
197. Ulrich, Emil, Kaufmann, Breitingerstrasse 11, Zürich II 1897
198. Veyrassat, Adrien S., avocat, Montreux, Vaud 1897
199. Vidard, Charles-Alfred, Villa Goudart, Divonne-les Bains, Ain, France 1896
200. von Vivis, Georg Carl, Artillerie-Major, Festung St. Gotthard, Andermatt, Uri M. F. 1892
201. Vogel-Fierz, Hans, Zürichbergstrasse 8, Zürich V 1899
202. Vogel, Richard, Hauptmann, Cavallerie-Instruktor, Thalgasse 6, Zürich I 1897
203. Wackernagel-Burckhardt, Rudolf, Dr., Staatsarchivar, Basel 1897
204. Walter-Wolf, Albert, heraldischer Maler, Hammerstrasse 76, Basel M. F. 1892
205. Wartmann-Perrot, Auguste, Dr., 4 rue Charles Bonnet, Genève 1899
206. Wartmann, Hermann, Dr., Professor, Notkerstrasse 15, St. Gallen 1896
207. Wegeli, Rudolf, zum Rehbock, Diessenhofen 1900
208. Welti, E., Dr., Junkerngasse 33, Bern 1896
209. Wirz, Maurice, du Comité du Vieux-Vevèy, Architecte, La Tour de Peilz, Vaud 1901
210. Wirz, Theodor, stud., Sarnen, Obwalden 1902
211. Weydmann, Ernst, Dr. phil., Eulerstrasse 65, Basel 1897
212. de Yeregui-de Melis, Firmin-Charles, 19 rue Rincon, Montévidéo, Uruguay, Süd-Amerika 1897
213. Zelger, Franz, Dr. jur., Luzern 1901
214. Zellweger, V. Eugen, Trogen, Appenzell A./Rh. 1897
215. Zemp, Joseph, Dr. phil., Professeur, Président de la Soc. Suisse des Monuments Historiques, Schoenberg, Freiburg i./Ü. 1897
216. Ziegler, Eugen, Dr. phil., Signaustrasse 9, Zürich V 1897

Druck von Schulthess & Co., Zürich.



Archiv Hérald. 1902. No 4.

Planche IX.

No 1, 2, 3, 4 Aigle. 5 Bex. 5 bis Ollon. 6, 7 Villeneuve. 8, 9, 10, 11 Avenches.
12 Cossonay. 13 La Sarra. 14 Echallens.



















Archiv Hérald. 1902. No 4.

Planche X.

No 15, 16, 17, 18, 19 Grandson. 60 Baulmes. 20 Ste-Croix.
22, 25, 27, 28, 30, 32 Lausanne.



Planche XI.

No 21, 23, 24, 26, 29, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38 Lausanne.


Stanford University Libraries
3 6105 012 554 908

